This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

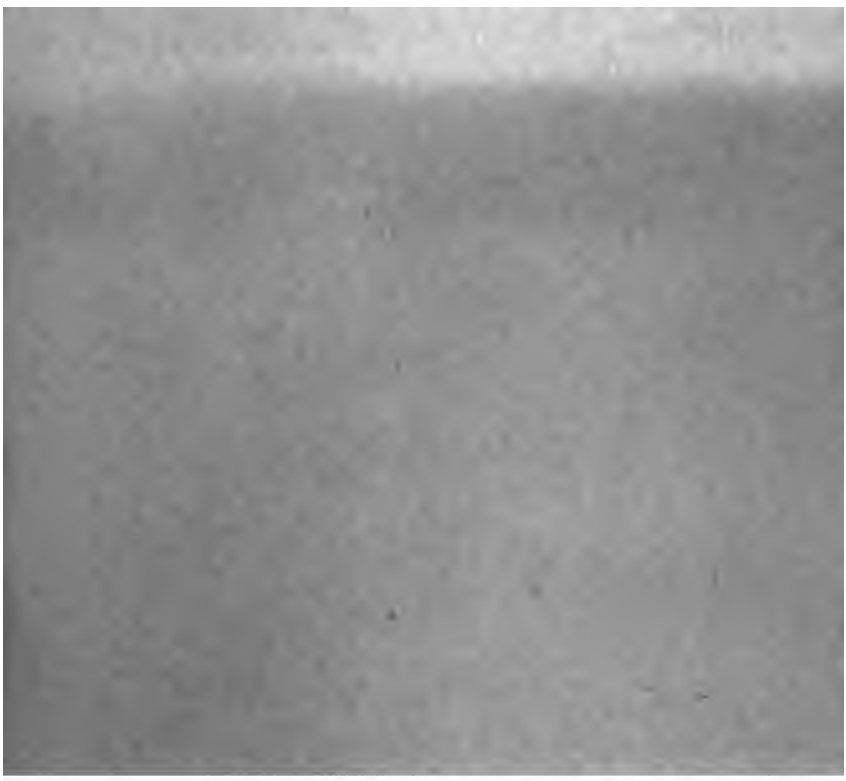
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

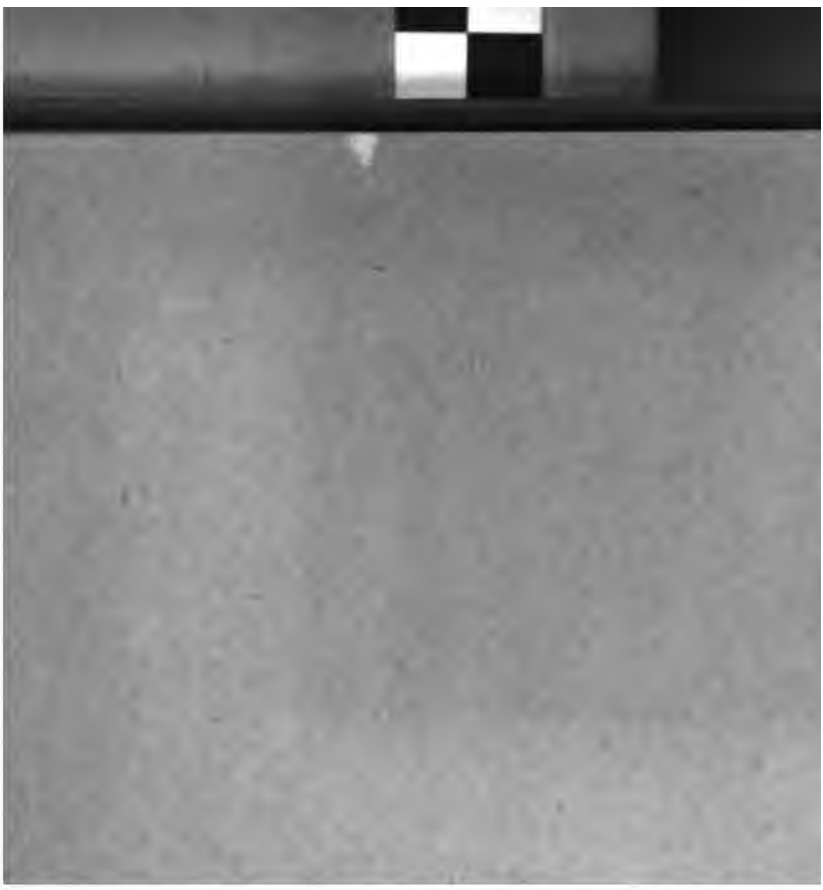
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

ILES DIVERSES DE L'OCÉAN

ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT F
RUE JACOB, N° 56.

CHILI,

PARAGUAY, URUGUAY, BUENOS-AYRES,

PAR M. CÉSAR FAMIN,

CONSUL DE FRANCE A LISBONNE, ETC.

PATAGONIE,

TERRE-DU-FEU ET ARCHIPEL DES MALOUINES,

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX.

ILES DIVERSES

DES TROIS OCÉANS ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES,

PAR M. LE COMMANDEUR BORY DE SAINT-VINCENT,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

ET PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX.

15277

MERCANTILE LIBRARY NEW-YORK

DONATED BY THE
MERCANTILE LIBRARY ASSOCIATION
NEW YORK CITY

PARIS,

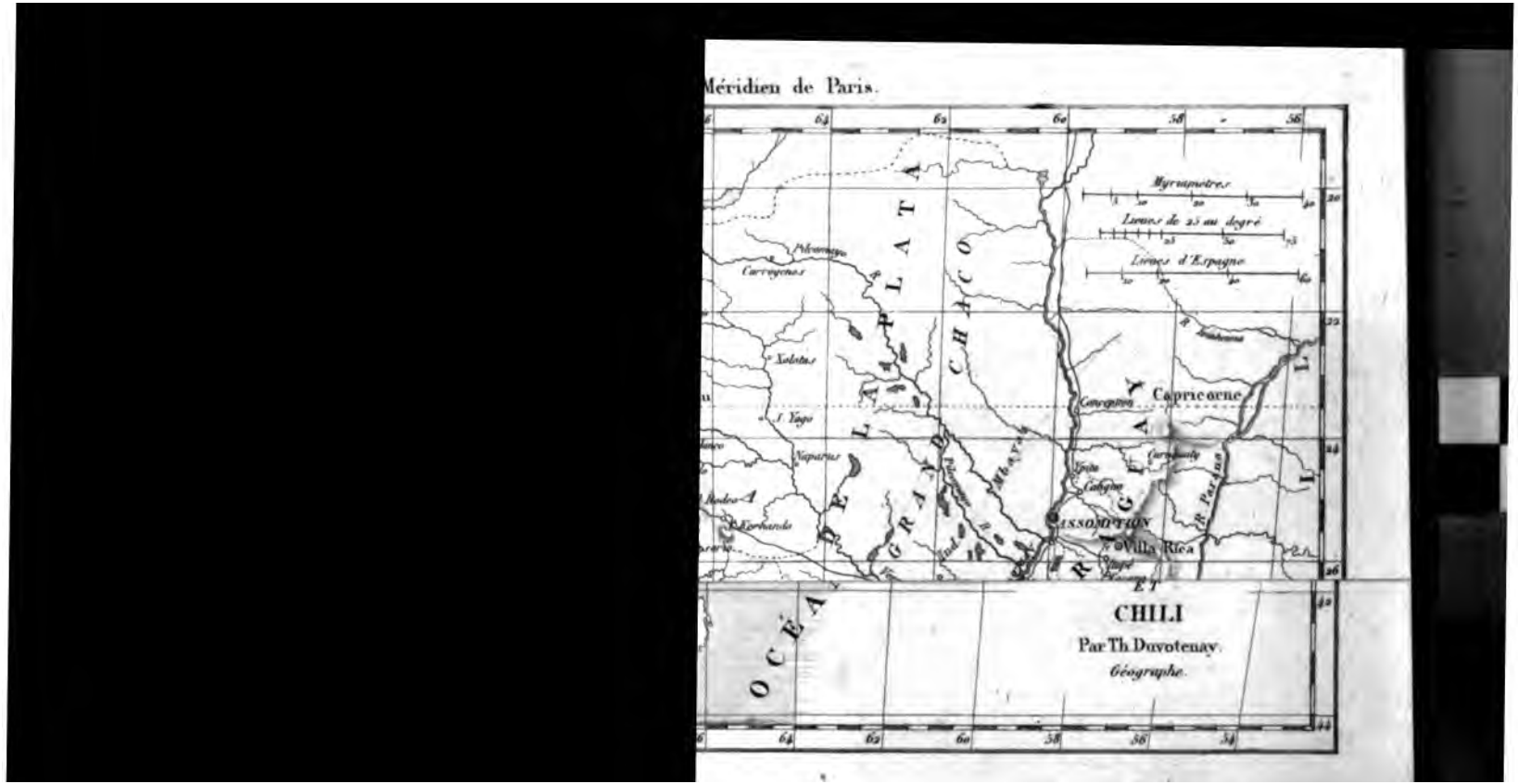
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XL.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
285917A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1926 L


Méridien de Paris.
Myriamètres
Lieues de 25 au degré
Lieues d'Espagne
Capricorne
ASSOMPTION
Villa Rica
CHILI
Par Th. Duvotenay.
Géographe.

L'UNIVERS,

OU

STOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS MOEURS COUTUMES, ETC.

CHILI,

PAR M. CÉSAR FAMIN.

t que l'homme soit doué d'une e volonté bien puissante pour eculer, en de certaines circons- devant les destinées auxquelles oit appele! Depuis trois siècles e sont établis au Chili, les Eu- y ont vu passer, tour à tour, rres de la conquête, celles de anie et celles de la révolution; uis trois siècles encore, leurs ont été bouleversés et leurs ons detruites, chaque année, tremblements de terre périodi- istemais inévitable conséquence resence de plus de vingt volcans ntinuelle fermentation. Cette de tous les moments, que la leur déclare. n'a cependant ja- spiré aux habitants du Chili le e mettre un terme à leurs dis- Sans cesse on voit éclore ici de es scènes de violence, non-seu- entre les indigènes et les étran- nais encore entre les diverses de la même race.

a une grande distance de ce politique, n'y attachant aucune comme aucune espérance, nous enons avec confiance d'en écrire re, que nous allons faire pré- céder de quelques détails indispensa- bles sur la géographie et l'état physi- que du pays.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

TOPOGRAPHIE. Le Chili forme une des subdivisions les plus naturelles de l'Amérique du Sud. Borné au nord par la république de Bolivia, dont il est sé- paré par le Rio-Salado et le grand dé- sert d'Atacama, il confine au sud avec la Patagonie, et occupe le revers occi- dental des Andes, entre les 25° et 44° degrés de latitude australe. Sa largeur se déroule, depuis le sommet de la Cordillère jusqu'au grand Océan, sur un espace qui varie de vingt à soixante- dix lieues; sa longueur est de cinq cents lieues communes, et sa superficie de treize mille quatre cent trente-six. Son aspect est celui d'une bande étroite ou d'un parallélogramme divisé obli- quement par des groupes de hautes montagnes et de profondes vallées qui s'abaissent graduellement et descen- dent sur le bord de l'Océan.

ÉTYMOLOGIE. Il existe trois opi- nions sur l'origine du mot *chili*, que les Espagnols prononcent *tchilé*. Selon

Zarate, *chili* vient de *chil*, qui, dans la langue péruvienne, signifie froid; ce nom aurait été donné à la contrée qui fait l'objet de cette notice, à cause des montagnes neigeuses qui l'entourent : cette opinion est peu satisfaisante. D'autres font dériver *chili* ou *tchilé* de *quile*, nom indien du Rio-Quillota, un des principaux fleuves du pays. Enfin, selon les indigènes et d'après l'opinion du savant Molina, ce nom vient de celui de certains oiseaux de la famille des grives, très-communs ici, et dont le cri ressemble au son du mot *tchil* ou *tchili* (*turdus ater, turdus thilius*).

Golfes, fleuves et rivières. La côte du Chili, baignée par le grand Océan austral, offre de nombreux enfoncements protégés par des promontoires, de simples langues de terre en saillie, ou des îles. Les plus importants sont : le golfe de *Coquimbo*, la baie de l'*Almendral*, près Valparaiso, le golfe de *Talcahuano*, près la Conception, et celui que les Espagnols nomment

le Chillan, le Quiérino et le Gén
son lit est large et profond, ma
rochers qui encombrent son en
chure le rendent innavigable; le
Bio, qui sert de limite entre le
espagnol et le Chili indépendant :
navigable l'espace de deux mille
viron; le *Caulen*, le *Tolten*, navi
pour de gros vaisseaux, et le *Vala*
tous trois sur le territoire ind
dant (*).

Lacs. Le Chili possède des lacs
douce et des lacs d'eau salée. I
les premiers, on peut mention
Nahuel-Huapi, qui a quatre-v
milles de circonférence, le *Law*
qui en a soixante-douze, tous deu
le territoire indien; l'*Aculéo*, pr
Santiago, qui a trois lieues de lor
deux de large; le *Pudahuel* et le *T*
Tagua. Tous ces lacs entourent
sieurs petites îles boisées.

Les lacs salés sont situés dar
endroits marécageux, entre les 3
et 34° 30' de latitude. Les plus
dérables sont ceux de *Bucalémo*

4° les *Coquimbanes*, îles inha-
nommées *Mugillon*, *Totoral* et
); 5° le groupe de *Juan-Fer-*
;, composé de deux îles, *Mas-*
ra et *Mas-a-Fuera;* 6° enfin,
tes îles de *San-Ambrogio*, *San-*
et de *Pasqua*, situées à deux
lieues environ de la côte chi-
, vers le 28° degré de latitude et
de longitude. Celle de *Pasqua*,
sept lieues de long, est habitée
i millier d'indigènes de co leur
et portant la barbe longue.
s consacrerons, plus bas, une
te notice à *Juan-Fernandez* et
pé.

TAGNES. Les Andes du Chili,
le loin, présentent le tableau
serie de montagnes majestueu-
rraitement dégagées sur l'hori-
et dont l'élévation dépasse de
up celle des Alpes européennes.
bases sont recouvertes par de
tapis de verdure, leurs flancs
nt diaprés des plus vives cou-
u granit, et leurs têtes sublimes
ent sous une neige éblouissante.
bit que le *Tupungato*, à l'ouest
tiago, s'élève aussi haut que le
orazo (*); c'est le géant du sys-
chilien. Après lui, les pics les
emarquables sont le *Descabe-*
qui a, dit-on, dix-neuf mille
l'élévation, le *Limari*, le *Mah-*
le *Longavi*, le *Coquimbo*, le
n, le *Choapa* et le *Guanahuca*.
masse se compose d'un granit
eux, entremêlé de gneiss, de
es, de basaltes et de porphyres.
nes principales sont désignées
le nom générique de *cumbre*,
ans plusieurs localités, on donne
lement à certaines montagnes.
iliens appellent *sierras* les éche-
inférieurs de la Cordillère. Le pas-
es Andes offre souvent du danger
jours de grandes fatigues. Les
les plus fréquentées par les *péons*
elles de la *Dehesa*, près Tupun-
qui conduit à l'est de Santiago;
e de *los Patos*, au nord d'Acon-
; celle du *Portillo*, la plus courte,
mais la plus redoutée des muletiers, à cause de la fréquence des ouragans; celles enfin d'*Uspallata* ou de la *Cumbre*, de *Planchon* et d'*Antuco*.

PASSAGE DE LA CORDILLÈRE. Ces passes, auxquelles on ne saurait donner le nom de routes, sont à peu près impraticables pendant six mois de l'année. C'est depuis novembre jusqu'à la fin de mai que les voyageurs peuvent se confier aux muletiers (*arrieros*) pour effectuer ce trajet redouté.

Les mules, que l'on choisit ordinairement de préférence aux chevaux, justifient parfaitement la réputation dont elles jouissent dans les pays montagneux. Le voyageur n'a rien de mieux à faire que de leur permettre de se guider selon leur instinct. Pour lui, il s'efforcera d'être maître de lui-même et de ne pas se laisser dominer par la crainte dans les moments où il se voit suspendu et en équilibre sur un abîme, pendant que sa monture s'arrête pour reprendre haleine ou pour consulter le terrain. Les muletiers et les péons qui accompagnent le voyageur ont eu soin d'emporter les vivres et les meubles nécessaires à la caravane pendant la durée présumée du voyage, car ici l'homme n'a aucun secours à espérer que de lui-même; il court la chance de porter la peine que mérite son audace, puisqu'en franchissant cette barrière il a fait ce que la nature croyait impossible. Parvenu au front de la Cordillère, et souffrant de cette oppression douloureuse connue dans le pays sous le nom de *puna*, causée à la fois par la raréfaction de l'air et la marche ascendante, il jette un dernier regard sur les plaines du Rio de la Plata qui se déroulent dans le lointain; il les regrette alors et se repent de sa témérité; mais il n'est plus temps, le désert est devant lui avec sa neige éblouissante et son silence éternel; il faut le traverser, il faut jeter la bride sur le cou des mules, il faut suivre les péons, et, comme eux, saluer en passant les croix de bois qui rappellent sans cesse des accidents auxquels on voudrait ne pas songer. S'il survient un ouragan (*temporale*), la caravane se hâte de

(*) Environ 20,000 pieds.

gagner, quand elle le peut, une de ces misérables huttes que les péons ont élevées en de certaines localités, et là elle attend la fin de la tempête, souvent pendant plusieurs jours, épuisant ses vivres, ses forces et son courage.

La passe d'*Uspallata*, que choisissent ordinairement les commerçants, a une étendue de deux cents milles depuis la frontière du Chili jusqu'à Villa-Vicencio, dans la province de Mendoza. On fait ce trajet en six ou sept jours. La hauteur de la maison dite de la *Cumbre*, où s'arrêtent les voyageurs, est de mille neuf cent quatre-vingt-sept toises au-dessus du niveau de la mer.

Volcans. Vingt volcans, rangés à la file les uns des autres, jalonnent la limite occidentale de cette contrée; les plus importants sont ceux de *Chillan*, *Copiapo*, *Antuco*, *Villarica*, *Pétéroa*, *Anconagua*, *Limari*, *Tucapel* et *Osorno*. Parmi les éruptions les plus désastreuses, l'histoire mentionne celles du Villarica en 1640, et du Pétéroa en 1762 (*).

Tremblements de terre. Chaque année le Chili est, périodiquement, désolé par trois ou quatre tremblements de terre (*terremotos*), qui entr'ouvrent le sol et causent les plus grands dommages aux édifices, s'ils ne les renversent pas entièrement. Les tremblements de 1822, 1824, 1829 et 1834, marquent parmi les époques les plus néfastes du Chili. La seule ville de *Santiago* a été renversée quatre fois depuis quatorze ans; celle de *Copiapo* a été deux fois entièrement détruite; d'autres n'ont jamais été relevées : de ce nombre est *Penco*, dans la province de Conception. Les simples secousses, que les habitants désignent sous le nom de *temblores*, sont tellement fréquentes, qu'elles se renouvellent à peu près tous les mois, quelquefois plusieurs jours de suite, et même plusieurs fois par jour. Ces commotions sont, le plus souvent, accompagnées d'un roulement souterrain, qui ajoute encore à l'effroi que cause le phenomène. Dans les montagnes, les secousses font crouler des masses de rochers qui, quelquefois, n'ont pas moins d'une lieue de large.

Ce prodigieux renouvellement du fléau a déterminé le mode de structure des villes chiliennes. Les maisons, construites en bois, ou en briques cuites au soleil, appelées *adobes*, n'ont qu'un rez-de-chaussée; les rues sont larges, alignées et fréquemment interrompues par des places publiques, lieu de refuge pour les habitants pendant l'explosion des tremblements.

Déserts. Le désert qui s'étend entre Copiapo et Atacanca, l'espace de quatre-vingts lieues, est, sans contredit, une des plus affreuses solitudes du nouveau monde. Celui qui sépare Copiapo et Coquimbo, et qui a cent lieues de longueur, est clairsemé du moins de quelques métairies.

Climat. Le climat du Chili est, généralement, tempéré, sain et agréable. Cependant on conçoit qu'un pays dont la longueur, du nord au sud, embrasse environ vingt degrés, et dont la surface comprend à la fois une grande étendue de rivage, des plaines intermédiaires et des élévations colossales, doit offrir une grande variété de température. Les provinces du centre ont une assez grande analogie avec les parties méridionales de l'Europe. Les chaleurs de l'eté commencent en novembre et finissent en mai; elles sont tempérées par les vents du sud, et le thermomètre de Réaumur flotte entre dix-huit et vingt-deux degrés, s'élevant rarement à vingt-quatre (*) Les mois de janvier et de février sont les plus chauds de l'année; ceux de juin et juillet en sont les plus froids; les mois d'août, septembre, octobre et novembre, offrent la température la plus douce et la plus saine. La sécheresse est le seul inconvénient de ce beau climat; mais une abondante rosée y sup-

(*) Voyez à la *pl.* I, une vue du volcan d'Antuco.

(*) Il ne faut pas perdre de vue que, dans l'hémisphère austral, le sud est la partie qui se rapproche le plus du pôle, tandis que le nord est celle qui se dirige vers l'équateur.

ouvent aux pluies. De novembre
ırs, on ne voit pas un seul nuage
; l'extrême frontière du Chili,
e nord, jusqu'au territoire de la
ption, c'est-à-dire, sur une zone
ıs cents lieues en longueur; c'est
ıt vers le nord qu'on éprouve les
de cette sécheresse. La pluie, la
, la neige et les orages, sont ren-
s dans la région des montagnes.
; maladies épidémiques, grâce à
ubrité du climat, sont très-rares
ili.

NERAUX. Ce pays abonde en mé-
precieux; on y trouve des mines
d'argent, de fer, de cuivre, de
b, d'étain, de pierres précieuses,
f-argent et de charbon de terre.
rincipales mines d'or sont celles
orca, de *Guasco*, de *Coquimbo*,
gua, de *Tiltil*, de *Putaendo*, de
a, de *Rancagua*, de *Maule*, de
gua et de *Rere*. Il y en avait au-
s un plus grand nombre: celle de
hué, qui a été inondée par une
e d'eau, produisait chaque jour
e mille livres tournois en or. In-
damment de ces mines, le nom-
es ruisseaux qui charrient des
les de ce précieux métal est im-
:. Les Espagnols en tiraient des
es considérables avant que les
ans n'eussent assuré l'indépen-
de leur territoire. On prétend
adivia tirait des lavages de *Gua-*
aqué vingt-cinq mille écus par
La quantité d'or envoyée annuel-
ıt du Chili au Pérou était, autre-
de six cent mille piastres, indé-
mment de trois à quatre cent
qui passaient en fraude. Le pro-
ctuel des mines d'or est, annuel-
t. de cinq mille marcs, estimés
nt quatre-vingt mille dollars.
mines d'argent du *Coquimbo* rap-
ıt de quarante à soixante marcs par
ı de cinquante tonneaux, tandis
ches de Potosi (*Pérou*) n'en don-
que vingt à quarante. Hall estime
gt mille marcs le produit annuel
ines d'argent, représentant cent
e-vingt mille dollars. En 1832,
ı a trouvé cinquante veines nou-
dans la même province, et toutes
d'une qualité supérieure; celles du *Cerro*, d'*Uspallata* et de *Guasco* sont très-renommées. En 1802, selon M. de Humboldt, le revenu des mines d'or et d'argent du Chili s'éleva à deux millions soixante mille piastres. Le nombre des mines de fer et de celles de cuivre est très-considérable, notamment entre les villes de Copiapo et de Coquimbo, comme entre celles de Santiago et de la Conception. On trouve à *Payen* des chanteaux de cuivre pur qui pèsent de cinquante à cent quintaux. Les mines de *Guasco* donnaient, annuellement, dix-huit à vingt mille quintaux par an. Celles d'*Illapel*, près Coquimbo, en donnent encore soixante mille. Le Chili fournit aujourd'hui quarante mille quintaux de cuivre d'une valeur de quatre cent quatre-vingt mille dollars. Le produit total des mines est donc de un million trois cent quarante mille dollars.

C'est auprès des ruines de *Penco*, dans la province de Conception, que l'on exploite la houille. Ce charbon est de bonne qualité et fort recherché par les marins étrangers qui fréquentent la baie de la Conception.

Copiapo (*sementera de turquesas*) signifie, en langue chilienne, pépinière de turquoises. Toute cette province abonde en pierres précieuses.

Les mines, pour la plupart, sont situées au-dessus de la région des végétaux, dans la partie stérile de la Cordillère. Les procédés d'extraction sont peu dispendieux, mais passablement grossiers; cependant les Chiliens, au rapport de Miers (*), sont d'habiles mineurs. Le *minero*, ou propriétaire de mines, s'associe ordinairement avec un bailleur de fonds, nommé *habilitador*, et leurs droits respectifs sont déterminés par la législation du pays. Les *barreteros*, ou mineurs, s'introduisent dans la carrière par une galerie inclinée; d'autres ouvriers, nommés *capacheros*, portent le minerai à l'entrée

(*) Miers Travels in Chili and la Plata, including accounts respecting the geography, geology, statistics, etc., etc. London, 1826, 2 vol. in-8.

de la galerie, où on le charge sur des mulets, qui le transportent aux lieux où se pratiquent les opérations de fonte et de raffinage.

Végétaux. La flore du Chili offre, en plusieurs localités, une apparente analogie avec celle de l'Europe. Le sud est, incontestablement, la partie la plus pittoresque de cette région. C'est là que se trouvent de grandes forêts et des arbres aux proportions colossales. La végétation du nord est riche dans ses détails, mais d'un aspect moins agréable. Plusieurs plantes chiliennes sont cultivées en France; de ce nombre est le fraisier dioïque. Les myrtes abondent dans les belles forêts de l'intérieur; mais c'est surtout dans le fond des vallées humides que le règne végétal déploie ici une grande magnificence. Parmi les plantes les plus dignes d'attention, nous nous bornerons à citer l'éclatante lapagerie, l'algabona, les amaryllis, la violette arborescente, le galliet à fleurs bleues, l'élégante fuchsie, la sarmienta charnue aux corolles vermillon, le datura, dont les fleurs sont blanches, le melocactus aux gran-

peut-être qu'à nulle autre partie de l'Amérique du Sud, la physionomie d'une nature à part. Comment le règne animal ne serait-il pas aussi riche que varié dans un pays qui offre à la fois de sombres vallées et des hauteurs colossales, des prairies humides et des plateaux desséchés, des déserts arides, de grandes forêts, et cinq cents lieues de côtes marines! Dans les mammifères on remarque quelques grandes espèces de chat : le *felis puma* de Molina, appelé *paggi* par les naturels. Ce quadrupède est improprement désigné par Molina sous le nom de lion du Chili; c'est une insulte gratuite faite au roi des déserts africains, le paggi étant un animal aussi pusillanime que féroce; le margay (*felis tigrina*); l'ocelot, qui se tapit pendant le jour dans les fourrés, et ne chasse que dans les nuits sombres, lorsque la tempête gronde; le yaguarondi, autre espèce de forban nocturne. Parmi les autres genres, nous citerons le chinche fétide (*viverra mephitis*), espèce qui paraît être identique avec la mouffette du Chili décrite par Buffon. Cet animal exhale une

raucanus), lama ou cha-
raucanie, animal aussi utile
; que le chameau aux Ara-
entre les 36° et 40° degrés
, la vigogne (*camelus vicu-*
troupes nombreuses dans
les moins habitables de la
ne; le pudu, ou quemul ou
pra pudu), est une sorte
ndigène de la Cordillère; le
t le chamois des Andes.
hili possède encore le guil-
: de castor très-rare; le cuy
mus) et la viscaccia (*lepus*
deux espèces de lièvre qui
re en domesticité : la peau
sert à faire des chapeaux;
le quiqui (*mustela cuja-*
le porc-épic.
ologie a ici beaucoup de
c celle de la Patagonie, de
du Tucuman. On y voit
ieurs espèces de canards,
s, de flamants et d'oiseaux-
un héron d'une éclatante
le pic à huppe rouge, le tro-
ien, le fournier du Chili, la
Conception, la *certhia chi-*
rive des Malouines, le cor-
ner, le bec-en-ciseaux, le
es goëlands, et surtout de
s espèces d'oiseaux de proie,
les faucons, les chouettes,
roi des montagnes, le con-
erché dans les hautes soli-
Cordillère, au-dessus de la
nuages, guette sa proie dans
vallées lointaines, près de
des hommes (voy. *pl.* 1).
s du sud sont infestées de
de dauphins; ces parages
lement très-poissonneux et
ombreuses espèces de mol-
s insectes sont rares; on ne
n petit scorpion blanc, des
dont une espèce de très-
ension, et des moustiques.
naturaliste Pœppig fait ob-
sujet, que si les animaux
sont rares au Chili, ils n'y
connus, ainsi que l'avaient
ieurs voyageurs (*).

incipaux ouvrages à consulter pour l'histoire naturelle du Chili, sont : Histoire naturelle et civile du Chili, par Ph. Vidaure; Journal des observations, etc., par le R. P. Louis Feuillé, religieux minime; Frézier, Relation d'un voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, de 1712 à 1714, Paris, 1732; Compendio della storia geografica, naturale e civile del regno di Cile, Bologne, 1776; Molina, Storia naturale del Chili, etc.; Ulloa, Relacion historica del viage a la America meridional, Madrid, 1748; Humboldt, Voyage aux régions équinoxiales, etc.; Miers, Travels in Chili and la Plata, London, 1826; Voyages de Vancouver, Lapérouse, Choris, Laplace, Duperrey, d'Urville, etc.; Notices insérées dans divers recueils, ou publiées isolément, par MM. d'Orbigny, D. Pœppig, Lesson, Ad. Balbi, Garnot, Provost, etc., etc.

(*) Gonzalès de Ogeros nomme les vingt-cinq îles les plus importantes de l'archipel : 1° Isla Grande, 2° Achao, 3° Lemiu, 4° Guegui, 5° Chelin, 6° Tanqui, 7° Liuliu, 8° Llignua, 9° Quenae, 10° Meuliu, 11° Cagnach, 12° Alau, 13° Apeau, 14° Chaulinec, 15° Vuta-Chanquis, 16° Aniqué, 17° Chegniau, 18° Caucague, 19° Calbuco, 20° Llaicha, 21° Quènu, 22° Tabon, 23° Abton, 24° Chiduapi, 25° Kuar.

ARCHIPELS DE CHILOE ET DE CHONOS.

L'archipel de *Chiloé*, appelé *Ancud* par les Espagnols, est situé au sud du Chili, sur les côtes de la Patagonie, entre les 41° et 44° degrés de latitude. *Chil-hué*, dans la langue des indigènes, signifie *province du Chili*. Ce groupe comprend quatre-vingt-deux îles ou îlots hérissés de montagnes et couverts de bois (*). L'*Isla Grande*, ou Chiloé proprement dit, a environ cinquante lieues de long sur dix à douze de large. Elle fut découverte par les Espagnols, le 31 janvier 1558, selon Ercilla; mais il est probable que Magalhaès en avait eu déjà connaissance, en sortant du détroit qui porte son nom. Elle était alors habitée par des tribus de *Cunches* et de *Chonos*, Indiens appartenant à la famille chilienne, ayant le teint cuivré et la stature très-élevée. Aujourd'hui les créoles espagnols se joignent à cette population indigène. L'île produit du lin, des cé-

réales, des pommes de terre et des légumes. Les habitants s'adonnent à la pêche des phoques et à la préparation du poisson salé, dont ils font un commerce d'exportation assez considérable. Ils élevent, en outre, des chevaux et des bestiaux. Ils construisent des bateaux sans quille, avec lesquels cependant ils vont quelquefois fort loin en pleine mer. *Castro* et *San-Carlos de Chacao* sont les seules vil es de l'archipel; toutes deux furent fondées en 1566 par le maréchal *Ruiz-Gamba*. La première, située à 42 degrés 40' de latitude, est la plus importante; mais c'est dans la seconde que se trouve le meilleur port de l'île. Cette ville, nommée aussi *Calbuco*, située par le 41e degré 50' de latitude, possédait autrefois deux couvents et un collége de jésuites; elle est encore la résidence du gouverneur de l'archipel. A l'exception de ces deux villes, on ne trouve dans les îles de Chiloé et de Chonos que des villages de nulle importance (*).

L'archipel de Chonos forme un groupe nombreux de rochers et d'îlots,

porté son nom. La plus grande lee aussi *Mas-a-Tierra*, comm la moins éloignée du continent plus spécialement que la sec nom de *Juan-Fernandez*. Ell tuée à cent cinquante lieues de chilienne, par 33° 40' de latitu et 81° 55' de longitude à l'o Paris. L'autre se trouve à peu p le même parallèle, trente-cin plus loin, et se nomme, à c cette position, *Mas-a-Fuera* (dehors). Celle-ci n'a qu'une li viron d'étendue; elle est dés d'un accès assez difficile, sa pér étant formée par de grandes escarpées et perpendiculaires. rieur en est pourtant fertile boisé, abondant en chèvres sa et baigné par plusieurs ruisseau eau limpide. Ses côtes sont tr sonneuses, et fréquentées surt de nombreuses troupes de phoq

Mas-a-Tierra ou plutôt *Ju nandez* est une île de forme irrég s'étendant de l'est à l'ouest, av viron cinq lieues de long sur

et le myrte. On y voit des eau fraîches et limpides bon- cher en rocher, et se cacher forêts, où le merle solitaire, ve colombe et le brillant coli- entendre leurs chansons d'a- es troupeaux de chèvres sau- impent sur les parois de la e, et se perchent sur les pics es phoques indolents sommeil- le rivage, et la pêche y pro- e une innombrable quantité ses, des poissons délicieux : e, la brème, la morue, les mer, les cavaliers et les pois- ntés (*). Tout enfin promet omme une nourriture facile ante.

Fernandez, ayant obtenu du ment espagnol la concession u'il venait de découvrir, éta- s celle que nous venons de omme la plus importante, une ui aurait pu y vivre longtemps ; mais la nostalgie, l'ennui, nfin de rentrer dans le monde, entôt chassé ces colons in- : ils partirent, laissant après ques chèvres qui devinrent la ces nombreux troupeaux qui encore aujourd'hui. Quelques ores, un navire périt sur les cette île; un seul marin put Ce malheureux attendit cinq ns cette solitude que le ha- nenât un libérateur (**). Après -Fernandez eut encore suc- nt quelques habitants, les s volontaires, les autres jetés mpête sur ce rivage hospita- , vers la fin de l'année 1704, ons paraître *Alexandre Sel-* enu célèbre pour avoir servi *Robinson Crusoé*. En par- aventures de Selkirk, nous de ne pas nous laisser préoc- le souvenir de l'ingénieux Daniel de Foë.

dre Selkirk, natif de Largo, nté de Fife, en Écosse, était équipage à bord du *Cinq-Ports*, commandé par le capitaine Stradling. Selkirk, au rapport de quelques marins qui l'ont connu et nous en ont laissé le portrait, était un homme de bonnes mœurs, grave, réfléchi, mélancolique, et plus adonné aux joies spirituelles de la prière et du mysticisme qu'aux plaisirs ou aux travaux du monde. S'étant pris de querelle avec son commandant, il se sentit saisi d'un profond dégoût de la vie, et demanda à être abandonné sur l'île de Juan-Fernandez. La relâche du *Cinq-Ports* dura plusieurs jours, pendant lesquels Selkirk eut le temps de faire des réflexions sur ce bizarre accès de misanthropie. Il se soumit donc, et pria le capitaine Stradling de le recevoir de nouveau à son bord; mais cet homme dur et vindicatif ne voulut pas y consentir. A quelques mois de là, le *Cinq-Ports* fit naufrage, et l'on serait tenté de voir dans ce malheur la justice divine, si une partie de l'équipage, innocente de l'abandon du marin écossais, n'avait pas péri en cette circonstance.

Livré à lui-même, Selkirk puisa dans ses sentiments religieux cette résignation et cette force d'âme qui devaient le soutenir dans le long exil auquel il se voyait condamné. En quittant le vaisseau, on lui avait laissé emporter son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, une hache, un couteau, des vêtements, un chaudron, du tabac, une Bible, quelques livres de piété et ses instruments de marine. Tant qu'il eut de la poudre, il tua des chèvres, et fournit sans trop de peine à sa subsistance; mais cette ressource lui manqua bientôt, et son entretien devint alors plus précaire et plus pénible. Quelque temps il y pourvut au moyen de la pêche et de la récolte des fruits sauvages; mais enfin, éprouvant le besoin d'une nourriture plus substantielle, il tendit des piéges aux jeunes chevreaux. Peu satisfait de ses succès, il entreprit de se procurer à la course les animaux dont la chair et la peau lui étaient également indispensables. Ses premiers essais ne furent pas heureux; cependant, la nécessité, le

ges d'Anson.
grose.

désespoir même, lui donnèrent des forces nouvelles; il persévéra dans son projet, et un long exercice l'amena enfin au but qu'il se proposait. Nu jusqu'à la ceinture, ainsi qu'aux jambes et aux pieds, couvert sur les hanches seulement de quelques morceaux de peaux de chèvres grossièrement cousus, il sautait de rocher en rocher, s'élançait sur les parois les plus escarpées, sur les arêtes tranchantes ou les pics aigus; il franchissait les torrents et bondissait par-dessus les buissons avec une agilité incroyable, sans crainte comme sans précaution, et sans se reposer, jusqu'à ce que l'animal qu'il poursuivait se rendît à lui, haletant et blessé. Ces expéditions n'étaient pas toujours exemptes de mésaventures. Un jour, entre autres, au moment où Selkirk venait de saisir une chèvre, il tomba avec elle au fond d'un précipice, et y demeura longtemps privé de connaissance. Ayant enfin repris ses sens, il s'aperçut que la chèvre gisait morte sous lui, et qu'il ne devait son salut qu'à la précaution qu'il avait

il avait besoin de feu, il s'en procurait à la manière des Indiens, en frottant l'une contre l'autre deux pièces de bois résineux. Le manque absolu de sel fut une de ses plus cruelles privations; c'est ce qui l'empêchait souvent de manger du poisson, et toujours de conserver une certaine provision de gibier. La plus grande des deux huttes servait à ses repas; c'était là aussi qu'il retrempait dans le sommeil les forces de son corps, et, dans la prière, les forces de son âme.

Ainsi s'écoulait cette existence solitaire! La prière, la chasse et l'agriculture en absorbaient la plus grande partie. Enseveli vivant, inscrit déjà sur le livre des morts, et se sentant fait pour la vie, ce malheureux, que les hommes abandonnaient, ne trouva de refuge que dans le sein de Dieu. Quand une pensée mondaine venait l'assaillir, quand un souvenir de famille lui arrachait quelques larmes, et que son imagination errait sur les montagnes de sa patrie, il lisait la Bible, il priait, il priait encore, et se

a *Duchesse de Bristol.* Le 1er 1709, ils abordèrent à Juan-lez, et Selkirk se rendit à eux; r, qui l'avait connu autrefois, t en sa faveur, et détermina Rogers à le recevoir à son bord.

dernier qui nous a conservé ils les plus circonstanciés sur ıge et les aventures de ce ma-t le nom est devenu inséparable du héros imaginaire de Daniel Rogers prétend qu'il avait tel-ıerdu l'habitude de parler, qu'il z longtemps avant de pouvoir comprendre. On ne nous a si Selkirk, rentré dans la so-ongé de nouveau dans le bruit sères du monde, regretta jamais udes de Juan-Fernandez.

Selkirk, cette île fut fréquem-sitée par les flibustiers et par ıires qui croisaient dans la mer ou sur les côtes du Chili pour es riches galions. Ces hommes t surtout attirés par la facilité rouver des chèvres sauvages. ıverneurs du Chili, voulant ır enlever cette ressource, ne ınt pas de meilleur expédient ıtroduire dans l'île quelques de chiens. Ces animaux y mul-t rapidement, et ne trouvant bout d'un certain temps, une re suffisante à leurs besoins, t la chasse aux chèvres dont inuèrent prodigieusement le Celles qui échappèrent ne rouver d'asile que sur les cimes tagnes, inaccessibles pour d'au-e pour elles. Privés de cette e, les chiens virent, à leur tour, ıbre diminuer sensiblement; , lorsque cette race ennemie ıaru entièrement, les chèvres rent de leurs solitudes, et pul-si bien que, peu de temps s ravages de la guerre n'étaient ibles. Anson aborda à Juan-ez le 9 juin 1741. Les hommes quipage, attaqués par le scor-rétablirent promptement; l'île t quelques chiens affamés, et es étaient encore fort rares (*). son prétend qu'une des chèvres

En 1792, les pirates ayant cessé de se montrer dans ces parages, le gouvernement espagnol envoya une colonie à Juan-Fernandez, y fonda une petite bourgade, et y fit élever des fortifications au-dessus des habitations et sur le rivage de la mer, vers la pointe occidentale de l'île. Il y envoya également quelques troupeaux de moutons, des bœufs et des vaches. Pendant la guerre de l'indépendance, et aujourd'hui encore, on voit Juan-Fernandez servir de lieu de déportation, où les partis vainqueurs qui se succèdent au pouvoir envoient les vaincus. L'industrie agricole y a fait quelques progrès, et on peut s'y procurer des figues, des pommes, des cerises, des amandes et des plantes potagères, indépendamment des animaux mentionnés plus haut (*).

LES ARAUCANS.

La partie basse du Chili, ou Chili proprement dit, forme deux divisions : la première, qui s'étend au nord, depuis le Pérou jusqu'au fleuve Bio-Bio, est le *Chili espagnol;* la seconde, qui commence au Bio-Bio, vers le 36e degré 49' de latitude, et s'étend jusqu'à l'archipel de Chiloé vers le 41e degré, est le *Chili indien*, ou partie indépendante. La république n'y possède plus que la ville de Valdivia, celle d'Osorno, quelques forts limitrophes et l'archipel. Les *Molouches*, que les Espagnols appellent *Araucans*, sont les maîtres de cette vaste contrée, qui n'a pas moins de cent cinquante lieues de longueur sur trente environ de profondeur. Le mot *Araucans*, tiré de la langue chilienne, équivaut maintenant

tuées par son équipage, portait sur l'oreille la marque de celles que Selkirk relâchait. Mais ce fait est difficile à croire, quand on songe que 32 années s'étaient écoulées depuis le départ du marin écossais.

(*) Voyez Dampier, Woode-Rogers, Anson, Molina, Vancouver, Laplace, le Voyage de la corvette la *Favorite*, en 1830, 31 et 32. Voyez aussi l'intéressante notice que M. F. Denis a ajoutée à la nouvelle édition du Robinson, traduit par Petrus Borel.

chez les Espagnols à une injure; il est le synonyme de *brigands*, *hommes féroces*, tandis que ces Indiens se donnent à eux-mêmes le nom de *Molouches*, qui, en leur langue, veut dire *guerriers*, ou celui d'*Aucas*, qui correspond à *hommes libres*, et appellent les Espagnols *Chiapi*, mauvais soldats, ou *Huinca*, assassins.

Les Araucans sont les fils aînés de la famille chilienne. Ce peuple n'a jamais pu être dompté; il est le seul, sur la surface des deux Amériques, qui se soit maintenu chez lui en opposant la force à la force. Les Espagnols avaient élevé sur son territoire des villes importantes : *Villarica*, *Imperiale*, *Osorno*, *Canete*, *Angol*, *Chillan* et *Valdivia*. Il en est plusieurs parmi elles dont aujourd'hui il serait difficile de retrouver même l'emplacement, et c'est sans fondement que quelques géographes modernes s'obstinent encore à les faire figurer sur leurs cartes : telles sont Villarica, Imperiale et Canete. Une autre circonstance vient ajouter encore à la confusion qui regne

de selles grossières assez semblables à celles dont on se sert pour les mulets. Leurs armes de guerre consistent en flèches, lances, massues et *laço*. Les Espagnols leur ont procuré quelques armes à feu, mais ils en font peu de cas ; c'est la lance qu'ils préfèrent à tout, aussi s'en servent-ils avec une dextérité prodigieuse. Cette arme, dont le fer a quelquefois deux pieds de long, est emmanchée d'une tige de bambou longue et pleine. Ils manient également le *laço* avec une grande habileté, le faisant tournoyer sur leur tête jusqu'à ce qu'ils aient jugé le moment favorable pour lancer les terribles *bolas*, et arrêter ainsi dans sa fuite l'ennemi qui se croyait déjà hors de tout danger. L'Araucan, ainsi que le *Llanero* de la Colombie, combat sans ordre et sans tactique, à la manière des Cosaques. Il se suspend quelquefois à la crinière de son cheval, se cache derrière son flanc, et, la lance en arrêt, il se précipite sur son adversaire et le frappe avant de se montrer. Ses armes défensives consistent en cuirasses, bou-

ıraucans l'esprit maudit, le incubu. Chacun a son *ulmène* er qu'il invoque dans les mo- péril. C'est ce génie tutélaire ıche a l'homme dès le premier de la naissance; c'est lui qui it par la main sur la route de ui s'afflige ou se réjouit avec :, qui l'assiste de ses conseils, e de son bouclier, et ne le l'aux portes du tombeau.

perstition des Araucans, bien it ses analogies avec celle de s nations incultes, porte en- ıpreinte d'un caractère de pu- te bien extraordinaire chez un ıussi belliqueux. Il suffit du fortuit d'un oiseau sinistre re pâlir d'effroi le guerrier le épide. La nuit, il croit voir ımes se dresser sur la cime des et des spectres livides qui sor- eurs tombeaux pour danser sur prairie; il écoute et croit en- raquer leurs ossements. Si la gronde au front de la Cordil- st un combat acharné que les les guerriers morts viennent génie du mal. Avec de pa- ées, il est bien naturel que ce ıtretienne des sorciers ou *ma-* is ce qui l'est beaucoup moins, le voir quelquefois punir la ie de la peine de mort; aussi *is* se bornent-ils prudemment r la médecine. Ils prétendent eurs malades au moyen des ıes, et autres jongleries de ature.

les actes importants de leur ique, les Araucans immolent ıaux, et trempent dans le sang ecoule des branches d'arbres ınts; ils brûlent du tabac ou herbes, et consultent leurs au- r l'éventualité des projets qu'ils :. Ce sont là des sacrifices à la antique, et cependant la reli- s Araucans ne revêt aucune térieure; ils n'ont ni temples, es, ni cérémonies religieuses; nt, ils se bornent, dans les mo- e danger, a invoquer les génies ınts. Ils admettent d'ailleurs deux substances dans l'homme : le corps, être matériel et périssable, et l'âme, substance incorporelle et éternelle.

Gouvernement. Le gouvernement des Araucans est celui d'une aristocratie militaire. Les emplois y sont héréditaires de mâle en mâle, mais par élection, et non par ordre de primogéniture. Le pays est divisé en *tétrarchies*, appelées *Uthal-Mapus*, gouvernées par des toquis ou caciques (*). Ces tétrarchies sont les suivantes : 1° le pays de la mer, *Languen-Mapu;* 2° le pays de la plaine, *Lelbun-Mapu;* 3° la basse Cordillère, *Mapire-Mapu;* 4° la Cordillère, *Pire-Mapu.* Ces gouvernements sont autant de zones parallèles avec la mer d'un côté et la Cordillère de l'autre, et à peu pres égales entre elles. Chacune d'elles embrasse cinq provinces ou *allarégues*, et chaque province neuf districts ou *régues* (**). Le gouvernement de la mer comprend les provinces d'*Arauco*, de *Tucapel*, d'*Illicura*, de *Boroa* et de *Nag-Tolten;* celui de la plaine, *Angol*, *Puren*, *Repocura*, *Maquega* et *Mariquina;* celui de la basse Cordillère, *Marven*, *Colhue*, *Ciacaico*, *Queceregua* et *Guanagua;* enfin, le gouvernement de la Cordillère embrasse toutes les tribus de montagnards appartenant à la famille chilienne. Les quatre *toquis* de l'Araucanie sont indépendants l'un de l'autre, mais confédérés. Les gouverneurs des cinq provinces d'une tétrarchie prennent le titre de *apo-ulmènes*, et les chefs de districts celui d'*ulmènes*. On voit donc que ce mot indique à la fois un pouvoir spirituel et une autorité

(*) *Tétrarchie* de τέτταρα (tettara) quatre, et ἀρχή (archi) pouvoir. C'est donc la quatrieme partie d'un gouvernement; et on a lieu de s'étonner de la distraction de quelques voyageurs qui ont écrit que l'Araucanie était divisée en *quatre tetrarchies*, comme s'il pouvait y en avoir 3 ou 5!

(**) Plusieurs écrivains et géographes prétendent que chaque tétrarchie est divisée en *neuf* provinces; mais Molina dit positivement qu'il n'y en a que cinq, et il les nomme, ce qui nous semble résoudre la question.

temporelle : dans les cieux, les *ulmènes* sont les divinités bienfaisantes ; sur la terre, ce sont des hommes revêtus du pouvoir. Les *toquis* portent, pour marque distinctive de leur autorité, une hache de porphyre ou autre pierre ; les *apo-ulmènes* portent un bâton surmonté d'une tête d'argent ; un anneau du même métal est enchâssé dans le milieu du bâton. Les simples *ulmènes* portent également cette marque d'honneur, mais sans anneau. Les divers fonctionnaires d'une tétrarchie forment le conseil simple ou *yog*, chargé de statuer sur les affaires civiles ou militaires qui ne concernent que la province. L'assemblée composée des fonctionnaires de toutes les tétrarchies, constitue le grand conseil, appelé *ciucaco* ou *butaco-yog*. C'est là que se débattent les affaires qui intéressent la confédération, telles que les traités de paix, les alliances, les déclarations de guerre, etc.

Guerres. Quand le grand conseil a résolu de faire la guerre, il envoie de tous côtés des *querchénis* ou messa-

via, enclavée dans la partie s
été souvent détruites par de
bles irruptions. Reprises et
plusieurs fois, elles conservero
jours les traces de ces desastre
trefois les Araucans ne faisai
de prisonniers ; mais aujourd
coutume barbare de les immo
à peu près entièrement éteir
peut-être doit-on cette circons
l'introduction qui s'est opérée
eux d'une population métisse,
nant de l'union des indigènes pu
les femmes espagnoles qu'ils or
vées. Des couvents de religieus
plus d'une fois, servi de moti
guerre. La passion de ces Indie
les femmes blanches est si
qu'on n'a pas d'exemple de priso
rendues à leurs familles. Les h
sont emmenés dans l'intérieur
et réduits à l'état d'esclavage.
dard des Araucans porte une
blanche sur champ d'azur.

Législation. L'homicide
dité, la trahison, l'adultere, le
la sorcellerie, sont punis de

mais encore dans les travaux de lture, à la chasse et même à la Partout elles remplissent un servitude humiliant et cruel; nsi qu'on les voit panser les :, nettoyer les armes, porter les x et apprêter les aliments, pen- e leurs maris se reposent, fu- ı se promènent. Le même usage 'ailleurs chez bien d'autres na- ıuvages, et il est à remarquer ımi celles qui ne le sont pas, ırité relative de la femme dimi- utant plus que la civilisation t plus de développement.

ıAILLES. Un guerrier vient-il ir, ses amis enlèvent le corps ionnellement; des femmes se ! au cortége, et chantent les ıits d'armes de celui qui n'est : convoi funèbre se dirige vers ou cimetiere de famille, dans ıne fosse a été préparée. Le : mort est mis en terre avec ses ses habits de luxe, des provi- : bouche, et quelques objets de lestinés à payer le prix du pas- a nochère des enfers, la vieille -*Laggi*, qui conduira l'âme au le l'immortalité. Si c'est une qui a succombé, on enferme : des ustensiles de ménage ou ıbjets à son usage; puis les as- comblent la fosse, élèvent au- ın tertre en pierres et l'arrosent *a*, leur boisson de prédilection. ı commencent ensuite, et la nie se termine par un festin.

st le *curica-huin*, ou divertis- noir, qui ressemble beaucoup t funèbres de la Grèce; mais on ıpercevoir déjà que les Molou- t plus d'un point de ressem- ıvec les Spartiates : leurs vices détestables ne sont, en quelque ıue l'exagération de la vertu.

ıE. Ce peuple sérieux et farou- e l'étrange contraste d'aimer la vec passion. Leur *sapatéra* est la danse favorite des Chiliens, ndant elle offre des allusions es, qu'il semble qu'une femme ait tolérer sans un excès d'in- ou d'impudence.

REPAS. Les Molouches mangent peu de fruits et d'herbages; ils se nourrissent habituellement de viande de mouton ou de bœuf, de *charque* (viande broyée), de volaille, de poisson, et de *milcow*, pâte faite avec des citrouilles ou des pommes de terre pétries dans du lait. Ils assaisonnent leurs mets avec du poivre et du piment. Dans leurs expéditions, ils emportent de la viande desséchée au soleil et coupée en minces lanières, et du maïs. Ils mangent également, dans ces sortes d'occasions, de la chair de cheval et de mulet. La *chichu* et le *cici* sont des boissons faites avec du maïs ou des fruits fermentés. On assure que la préparation de la *chicha* est réservée aux vieilles femmes, qui mâchent et triturent le maïs, leur salive ayant une propriété convenable à cette opération. Avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens du Chili ne connaissaient ni le blé, ni l'orge, ni l'avoine, ni les légumes, ou les fruits qu'ils cultivent aujourd'hui avec succès. Ils aiment passionnément l'eau de vie et les liqueurs fortes, qu'ils se procurent à la Conception et à Valdivia.

HABITATIONS. *Arauco* est la seule ville du territoire indépendant; partout ailleurs, les Araucans ne possedent que des villages ou des campements provisoires. Arauco est entourée de murs; mais sa principale défense consiste dans une fortification peu importante, élevée sur une colline au pied de laquelle la ville est bâtie. L'église se trouve sur la place du marché. Du temps où cette ville appartenait aux Espagnols, la population n'excédait pas 400 âmes. Il y avait un collége de jésuites, devenu plus tard couvent de franciscains. Les maisons, couvertes en chaume, sont divisées intérieurement en plusieurs cases, où l'on trouve quelques meubles qui rappellent le voisinage de la civilisation. Cette ville est située à vingt lieues environ au sud de la Conception. Dans les autres résidences, les habitations indiennes ne sont que des cabanes grossières ou des tentes en peaux disposées circulairement. La place du mi-

lieu est réservée au pacage des bestiaux; et dès que ceux-ci n'y trouvent plus une nourriture suffisante, la peuplade enleve ses tentes et va camper ailleurs. Le petit hameau de *Tubul*, à peu de distance d'Arauco, est la résidence d'un *toqui;* on y trouve une belle rade et un bon mouillage.

INDUSTRIE; COUTUMES DIVERSES; CONNAISSANCES GÉNÉRALES. Les Araucans ne se sont jamais élevés au même degré de civilisation que les Péruviens, les Mexicains et les Muyscas. C'est sans doute dans le but de pallier les défaites qu'ils ont éprouvées en combattant contre cette nation, que les Espagnols ont tant exagéré les progrès de son état social. Un de leurs poëtes, Alphonse Ercilla, a même composé sur ces luttes sanglantes, dont nous aurons bientôt à présenter l'historique, un poëme épique intitulé *l'Araucana*. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que, de toutes les nations indiennes qui vivent encore indépendantes dans l'Amérique du Sud, il n'en est plus d'aussi avancée dans les voies de la civilisation. La passion de ce peuple,

quelques jours, lorsque le marc
veut partir, l'*ulmène* fait averti
administrés qu'ils aient a venir p
le prix des marchandises qu'ils
choisies, et chacun d'eux alors,
une religieuse exactitude, vient re
tre a l'etranger la valeur, en nat
des articles qu'il a achetés (*). Ce
merce d'échange consiste, pour
portation, en etoffes européenne
couteaux, haches, boutons, coll
bracelets, etc., et pour l'exporta
en ponchos, bœufs, moutons,
vaux, etc.

On a dit que les Araucans av
des notions en géométrie, qu'ils
vaient la poésie, la rhétorique
médecine. C'était en faire un p
supérieur à certaines nations
péennes. La vérité est qu'ils ont
leur langue des mots pour expr
la ligne, le point, l'angle, le cou
cube et la sphère; que les poëtes,
lés *gempir* ou seigneurs de la pa
improvisent des chansons guerri
que leurs *amfibes*, décorés pa
Espagnols du nom de médecins,
naissent assez bien les qualité

é Marican, avoua qu'un des
aux instigateurs du complot lui
nvoyé une pièce de bois longue
on un quart de verge; que ce
ait été fendu, et qu'on y avait
, dedans, un doigt humain. Ce
était entouré d'un cordon, au
uquel se trouvait une frange de
ouge, bleue, blanche et noire.
aine noire on remarquait quatre
, ce qui indiquait que le porteur
message était parti de *Paqui-*
quatrième jour après la pleine
ur la laine blanche on voyait dix
, c'est-à-dire, que dix jours après
rt du messager la révolte écla-
Si l'Indien à qui le message
lressé consentait à prendre part
ivénement, il devait faire un
sur la laine rouge; dans le cas
re, il en devait faire un sur
bleue et la rouge réunies en-
, afin que les conjurés pussent
tre, au retour du *chasqui* ou
, le nombre d'amis sur lesquels
vaient compter (*).
astronomie, les Araucans ont
es notions plus positives. Ils
uent les planètes, les étoiles;
ssent les solstices, les équinoxes,
nstellations, la voie lactée, et
nnent divers phénomènes cé-
tels que les éclipses et les pha-
la lune. Leur année, qu'ils
nt *thipantu*, commence le 22
ore, après le solstice méridional,
désignation, en leur langue,
pond à *tête et queue de l'année*
nathipantu). L'année se divise
uze lunes (*cujen*); la lune
nte jours, le jour en douze
; viennent ensuite cinq jours
mentaires. Cette analogie avec
égyptienne est vraiment très-
uable. Chaque mois, ou lune,
igné par une qualité spéciale;
re est *huevun-cujen*, le mois
its nouveaux; janvier, *avun-*
le mois du fruit; février, *cogi-*
le mois de la moisson; enfin,

. B. Stevenson, Relation d'un séjour
ns au Chili, etc., de 1804 à 1825.
et Paris, 3 vol. in-8.

ce sont les mois de l'écume, désagréable, traître, des nouveaux vents, du maïs, etc.

Le salut de ces Indiens consiste dans les mots *marry-marry;* et lorsqu'un chef envoie le marry-marry à un Espagnol, celui-ci peut compter sur son amitié, et même sur son alliance en temps de guerre.

Les femmes indiennes fréquentent les villes espagnoles voisines de leur territoire; elles y apportent des fruits, des légumes, du poisson et de la volaille, qu'elles échangent contre des marchandises à leur usage, et surtout contre le sel, dont la plupart des tribus manquent complétement.

Les jeunes gens, désignés sous le nom de *mosotones*, fréquentent également les mêmes villes, en temps de paix, dans l'espoir d'y trouver des étrangers qui les prendront pour guides, moyennant un salaire convenu. Ce sont des conducteurs fidèles et intelligents; ils sont surtout utiles pour un voyage dans les montagnes, ou pour le passage sur des rivières à ponts suspendus (*).

Les Araucans cultivent le maïs, le blé et autres céréales; quelques plantes potagères, le chou, le navet, la rave; plusieurs arbres utiles : la vigne, le tabac, le cotonnier et le psoralier-coulen. Les hommes et les femmes bêchent la terre, les femmes seules ensemencent et récoltent. La principale occupation des premiers, en temps de paix, est de courir, le laço en main, après les chevaux et les taureaux sauvages. Les chevaux, comme nous l'avons déjà dit, sont issus de ces beaux coursiers castillans que les Espagnols introduisirent dans le nouveau monde. Ils y ont multiplié prodigieusement, et n'ont rien perdu ni de leurs qualités ni de leur beauté. Seulement on

(*) Les ponts sont assez rares au Chili; mais le passage à gué des rivières y est ordinairement facile. Parmi les ponts suspendus on peut citer celui de Cimbra, sur le Rio-Quillota, dans la province d'Aconcagua. Il consiste en un clayonnage soutenu par des lanières de cuir (voy. *pl.* 5 et 6.)

... complètement
... mœurs de plusieurs nations
...es. Les intrépides Araucans,
...urus, les Huilliches, les Pe-
... et bien d'autres encore, mon-
... rapides chevaux, armés de
...ances, et poussant devant
...mbreux troupeaux de bœufs
...vaux, ressemblent plus aux
... aux Arabes qu'à leurs pro-
...tres, dont l'existence indo-
...tait sur le bord des rivières,
...nait sous les hautes grami-
...Pampas.

...mes des Araucans se livrent
...que succès à la fabrication
...s. Les *ponchos*, qui forment
...principale du vêtement des
... sont leur ouvrage. Le pon-
...n morceau d'étoffe de laine
...re, de trois aunes de long
... de large, percé au centre
...verture assez grande pour
...sse y passer la tête, et des-
...vrir les épaules et le haut du
...qu'aux hanches. Ce vêtement,
...ervir de manteau pendant le
... couverture pendant la nuit,
...ant été adopté dans tout le
... ponchos araucaniens, tissus
...ne du guanaco, le chamois
..., sont très-estimés. La fabri-

...ue se servir du coton p...
hamacs et de la toile, o...
...siers, il est vrai, mais e...
...vent que ce peuple a f...
d'un pas dans la voie de l...
La guerre et la chasse et...
...tion favorite des homme...
...tion et la pêche tiennent...
dans l'histoire de leur i...
font usage, sur les côtes...
...res, d'un sorte d'embarc...
balsa. Elle consiste en d...
phoques cousues avec soi...
...nées au moyen de l'air atm...
de manière à former de...
vessies qui conservent e...
bien la forme primitive...
Ces deux ballons supporte...
des transversales, recouve...
de bêtes fauves et en branc...
Le navigateur s'assied su...
en tâchant de maintenir s...
tion en parfait équilibre.

Le territoire araucan es...
contrée aussi riche que fer...
propre à éveiller la convoi...
ropéens. Indépendamment...
breuses mines de métaux p...
ses vignes, de ses vergers...
errer d'immenses troupea...
précieux animaux domesti...
duits par les Espagnols...

couleur ordinairement
nanches, et ouvertes sur
anteau de même couleur,
s épaules par des agrafes
bracelets et des pendants
al complètent à peu près
. Leurs cheveux, qu'elles
longs par derrière, sont
upés courts sur le front.
ont assez propres; ils se
vent, et nettoient leurs
l'écorce du quillay. Les
achent la barbe au moyen
es avec des coquilles.

La langue des Araucans
proprement dit; les na-
ment *Chilidugu*. Molina,
issait parfaitement, as-
st douce, harmonieuse,
gulière et riche. Elle n'a
noms irréguliers, et ses
une telle simplicité, que
s sont aussi faciles à ap-

a nation belliqueuse des
Araucans! On ne peut
a première place parmi
ndigènes qui, à l'époque
européenne, ne s'étaient
à à un état de civilisation
ui sait si elle ne l'eût pas
nent sans l'arrivée de ces
ffamés d'or, qui, tran-
glaive les liens sacrés de
ont fourni aux Améri-
tifs légitimes de haine,
t de destruction (*)!

VERSES DE LA FAMILLE
Les Puelches et Pampas

ériaux sur les mœurs et l'his-
ouches sont très-nombreux.
ui nous ont été le plus utiles
s suivants :
ive Res Chilenses, etc. Opera
stad, etc. Munster, 1777-79.
, L'Araucana, poème, etc.

oria civile del Chili; Frézier,
enson, Relation d'un séjour,
Falkener, Description of Pa-
e adjoining parts, etc.
rnal d'un voyage pittoresque
nde, 1830. — Histoire de
s à Buffon.

qui habitent la partie méridionale de la confédération du Rio de la Plata, mais dont plusieurs tribus sont errantes sur le territoire chilien; les Cunches, qui sont établis au delà de Valdivia en redescendant vers la Patagonie; les Chonos et Povus des archipels de Chiloé et de Chonos; les Huilliches, qui habitent au sud des Cunches; les Pehuenches, enfin, que l'on trouve dans les Andes du Chili, entre le 34e et le 37e degrés, appartiennent, comme les Araucans, à la famille chilienne, ou plutôt, ne sont que des tribus dispersées d'une seule nation. Ils parlent à peu près le même langage, et adorent les mêmes dieux; mais ils n'ont suivi que de loin la marche progressive des Araucans. Les Puelches sont considérés comme les Araucans de l'Est. Les Pehuenches tirent leur nom du *Pehuen* ou *Pinal*, le *Pinus araucanus* dont nous avons déjà parlé, et qui croît en abondance sur leur territoire. On trouve, d'ailleurs, dans les écrits des voyageurs espagnols, les noms d'une foule de tribus indiennes qui couvraient le sol chilien à l'époque de la conquête; ce sont, entre autres, les Copiapinis, les Coquimbis, les Quillotanes, les Mapocines, les Promauques ou Promauciens, les Curis, les Cauquis, les Pencones, et autres. C'étaient autant de peuplades de la nation des Araucans, vivant sur le bord des rivières ou dans les vallées qui portent encore leurs noms: le Copiapo, le Coquimbo, le Quillota, le Mapoco, la contrée de Penco, etc.

POPULATION INDIGÈNE. Un savant statisticien, M. Ad. Balbi, a dit avec raison que les géographes anglais ou allemands ont singulièrement exagéré le chiffre de la population indépendante des deux Amériques. Il ne faut pas perdre de vue que ce qu'on appelle *nation nombreuse* dans les solitudes du nouveau monde n'a qu'une importance relative, et ne se compose souvent que de quelques centaines d'individus. « Les Araucans (dit le même écrivain), que M. Hassel et « d'autres savants géographes estiment

« encore quatre cent mille et même « quatre cent cinquante mille âmes, ne « comptent que soixante à soixante- « dix mille individus, selon des rensei- « gnements positifs que nous ont four- « nis des Chiliens instruits qui ont « visité cette intéressante peuplade du « nouveau continent. Cette évaluation « s'accorde avec celle qu'ont donnée « des voyageurs français qui ont vi- « sité dernièrement le Chili (*). »

HISTOIRE.

Les Incas. Les premières notions historiques sur le Chili ne remontent pas au delà du milieu du quinzième siècle. Pendant que les hommes de l'ancien continent se disputaient avec acharnement la possession de quelques provinces épuisées et incendiées, des peuples, dont l'existence n'était pas même soupçonnée, étendaient aussi ce prétendu droit de conquête sur les bords fertiles de l'Orénoque, dans les brûlantes Pampas, et jusques aux cimes glacées de la Cordillère. Le Pé-

de la famille chilienne résistèrer un courage digne d'un meilleur s Vaincues à la fin, elles se soum payer le tribut qu'on exigeait d et à reconnaître Yupanqui pou maître. Cette conquête impo avait coûté aux Péruviens une entière et six années de guer l'Inca n'était pas satisfait ! Il de nouvelles troupes à son g avec l'ordre de poursuivre sa n vers le sud. Chinchiruca franchi le Rio-Maule à la tête de vingt hommes. Le pays était habité Promauques (*purumauquas*), guerrière, plus disposée à r qu'à se soumettre. Alliés avec le cones, les Antales et les Cauqu Promauques livrèrent une san bataille aux Péruviens. La lutte indecise, pendant trois journée sécutives, chaque parti cherc lasser l'opiniâtreté de l'ennemi. le quatrieme jour, Chinchiruca le signal de la retraite, et rep Maule pour y attendre les ord l'Inca. Celui-ci lui enjoignit de

ta son nom. Parvenu dans le grand
n par cette route nouvelle, il dut
le premier à voir l'archipel de
é et les côtes du Chili. Mais ce
t que seize années après, que les
péens mirent le pied sur cette
que leur insatiable cupidité avait
convoitée.

NQUÊTE DU CHILI. La conquête
rou devait amener celle du Chili.
é par cette soif de l'or dont tous
ompatriotes étaient alors hale-
, l'Espagnol Vasco Nunez de
a s'était aventuré dans l'intérieur
ys de Panama, à la suite d'un
: cacique qui lui promettait de le
uire en une terre où le métal,
de son adoration et de tous ses
, était aussi commun que les cail-
sur le bord de la mer et que le
au fond des rivières. Aucun obs-
ne put arrêter l'avide Espagnol,
solitudes, ni les fleuves, ni les
tesques montagnes, ni la déser-
les Indiens qui lui servaient de
s. Enfin, arrivé sur l'un des som-
de la Cordillère, il aperçoit l'O-
qui se déroule à ses pieds, im-
: et sans horizon. Son premier
ement fut de tomber à genoux et
ndre grâces à Dieu d'une décou-
si glorieuse et si importante; puis
cend précipitamment de la Cor-
:. s'avance sur le bord du rivage,
dans l'eau jusqu'aux genoux, et,
: son épée, il prend possession de
r du Sud au nom de son illustre
'e, le puissant roi de Castille et
eon. Balboa termina là son excur-
. et revint sur ses pas après avoir
de riches tributs que lui appor-
t les caciques voisins; mais il avait
s dans ce voyage l'existence du
. de cette terre promise que ré-
alors la cupidité des conquérants,
son retour, il en fit un récit qui
l'enthousiasme général. Une ex-
ion fut concertée; l'intrigue et la
sie lui en ravirent le commande-
: bien plus, le malheureux, accusé
mes imaginaires, périt sur un
'aud; tel fut le bon plaisir du roi
agne! Pedro Arias, bourreau et
seur de Balboa, découvrit le pays
qui depuis a été appelé successivement *Terre ferme de l'Occident*, *Nouvelle-Grenade* et *Colombie*. Il fut suivi par une foule d'aventuriers, dont aucun ne pénétra au delà. Mais en 1524, époque où l'on commençait à reléguer dans le domaine de la fable les brillants récits que Nunez de Balboa avait transmis sur le Pérou, trois habitants obscurs de Panama conçurent l'espoir de voir ce rêve brillant se réaliser en leur faveur. François Pizarre, d'abord gardien de pourceaux, et plus tard soldat ignoré, Diégo d'Almagro, enfant de troupe, qui avait autrefois suivi Gonzalve de Cordoue dans les guerres d'Italie, et Fernand de Luque, prêtre et maître d'école à Panama, mirent en commun leur mince patrimoine et leur immense ambition. Le détail des revers et des succès de ces trois aventuriers n'appartient pas à cette histoire (*). Nous nous bornerons à dire ici que, réunis et solidaires dans les temps d'adversité, la fortune les désunit. Pauvres ils s'aimaient, riches ils se haïrent. La jalousie, une insatiable cupidité, une aveugle ambition, toutes les passions mauvaises que l'éducation n'a pas comprimées, servirent de base aux rapports qu'ils conservèrent, l'un avec l'autre, dans les jours de prospérité. Nous laissons à un autre historien le soin de flétrir l'infâme conduite de Pizarre à l'égard de l'infortuné Atahualpa, et de dire comment cet Inca, plein de générosité et de candeur, se rendant auprès du général espagnol sur la foi des traités et de ses promesses, fut lâchement assailli et jeté dans les fers, pendant qu'on massacrait ses fidèles Péruviens; comment, après sa condamnation, il demanda vainement à être conduit en Espagne pour y être présenté au monarque dont il avait reconnu la suzeraineté, et comment, enfin, après avoir religieusement accompli deux promesses qu'il avait faites à Pizarre pour obtenir la vie et la liberté, savoir celle de se faire baptiser, et celle de remplir d'or une chambre de vingt-deux pieds de long et seize de

(*) Voyez l'Histoire du Pérou.

large, à la hauteur que peut atteindre un homme, il fut attaché à un poteau et étranglé (*). A cette époque les chefs espagnols faisaient la guerre en héros, et exploitaient la victoire en brigands. Fernand de Luque fut promu à la dignité d'évêque, François Pizarre élevé à celle de capitaine général du Pérou, et Diégo de Almagro fut nommé *adélantade*, ou gouverneur général d'un territoire qui devait avoir deux cents lieues d'étendue, depuis la frontière du Pérou, en redescendant vers le sud. Il partit donc pour conquérir ses nouveaux États, et mit à cette expédition un empressement d'autant plus grand, qu'il avait entendu parler du Chili par des naturels qui vantaient la fertilité et les richesses de cette contrée. Almagro, après avoir pris les mesures que commandait sa position, fit don à ses soldats de cent quatre-vingts charges d'argent et de vingt charges d'or, à valoir sur leur part du butin qu'ils allaient conquérir. Manco, successeur d'Atahualpa, lui fournit une armée de quinze mille Indiens, et fit même par-

insatiables. A quelques jours d avant son départ de Tupisa, A fut abandonné par le grand prê léhoma et par un interprète indi emmenèrent avec eux plusie leurs compatriotes. L'interprète pris et écartelé. A Iujuy, ville cuman, Almagro s'arrêta deux eut quelques démêlés avec les n du pays, et se décida enfin à s'a ner vers les montagnes neigeu il arriva vers la fin de l'année. tigues de cette route dans le dé l'intempérie de la saison lui fire dre une partie de ses gens, avant atteint la vallée des Turquoi riche province de Copayapo c piapo. Alors seulement le Chili ritablement découvert par les gnols.

Diégo de Almagro, lieutenan prince à qui le successeur d Pierre, le vicaire de Jésus-Christ octroyé tous les pays découvert découvrir dans le nouveau n prit possession de cette terre n en récitant la formule d'usage,

xisteront dans le monde. » Ici
ıtade explique aux Indiens que
ırations successives, pendant
cinq mille ans, ont été disper-
ıns les différentes parties du
, et se sont divisées en plusieurs
ıes et provinces, attendu qu'un
ys ne pouvait ni les contenir ni
ırnir la subsistance nécessaire,
Dieu a remis le soin de tous ses
; à un homme nommé Pierre,
constitué seigneur et chef du
ıumain, afin que tous les hom-
ı quelque lieu qu'ils soient nés,
s quelque religion qu'ils aient
ıuits, lui obéissent. Cet homme
successeurs ont été nommés
ce qui veut dire admirable,
père et tuteur. L'un de ces
s, comme maître du monde, a
oncession de la terre ferme et
de l'Océan aux rois de Castille
s successeurs. En conséquence,
tade leur enjoint de se recon-
ıujets et vassaux de son propre
ım, et de consentir à ce que les
ıaires leur prêchent la foi.
, ajoute-t-il, Sa Majesté, et moi
n nom, nous vous recevrons
ımour et bonté, et nous vous
rons vous, vos femmes et vos
ıs, exempts de servitude, jouir
propriété de tous vos biens, de
me manière que les habitants
es; Sa Majesté vous accordera
tre plusieurs priviléges, exemp-
et récompenses. Mais si vous
ez ou si vous différez malicieu-
ıt d'obéir à mon injonction,
, avec le secours de Dieu, j'en-
i par force dans votre pays, je
ferai la guerre la plus cruelle,
ıs soumettrai au joug de l'obéis-
envers l'Église et le roi; je
ıneverai vos femmes et vos en-
pour les faire esclaves et en
er selon le bon plaisir de Sa
té; je saisirai tous vos biens, et
ıs ferai tout le mal qui depen-
moi, comme à des sujets re-
qui refusent de se soumettre à
gitime souverain. Je proteste
ce que tout le sang qui sera
ıu, et tous les malheurs qui se-
« ront la suite de votre désobéissance,
« ne pourront être imputés qu'à vous
« seuls et non à Sa Majesté, ni à moi,
« ni à ceux qui servent sous mes or-
« dres; c'est pourquoi, vous ayant fait
« cette déclaration et réquisition, je
« prie le notaire ici présent de m'en
« donner un certificat dans la forme
« requise (*). »

Les habitants de la vallée de Copiapo étaient alors divisés en deux factions. Leur cacique légitime avait été chassé par un usurpateur, son parent, qui n'avait pu réussir à faire oublier par sa justice et sa bravoure la tache originelle de son autorité. Le vaincu errait dans les bois et les montagnes, cherchant à recruter des partisans, et à rassembler surtout auprès de lui les mécontents du parti contraire, lorsqu'il entendit parler de l'arrivée des Espagnols. Ne prenant conseil que de son désespoir, il courut immédiatement se livrer aux mains de ces étrangers, dont il invoqua la générosité et la protection. Almagro fut assez bon politique pour comprendre tout ce qu'il pouvait y avoir d'avantageux pour lui à mettre sur le trône un prince qui lui devrait son autorité, et lui serait entièrement dévoué. Il accueillit donc le fugitif avec une bonté paternelle, et, peu de jours après, il le réinstalla à la tête de son peuple, et fit périr l'usurpateur sur un bûcher. Les Indiens approuvèrent généralement cette action, et proclamèrent que le juste et puissant Almagro était un envoyé du dieu Vizacocha. Cette bonne harmonie ne fut pas de longue durée. Trois Espagnols qui marchaient isolés furent tués à Guasco, et cet événement fournit à l'adélantade le prétexte de la plus odieuse exécution. Il fit saisir l'ulmene et son frère, ainsi que vingt-sept Indiens pris parmi les guerriers, et les fit brûler vifs. Les Espagnols eux-mêmes qui obéissaient à l'adélantade furent indignés de cette atrocité; quant aux Indiens, ils

(*) Herrera, dec. I, liv. VII. — Dufey de l'Yonne, Résumé des révolutions de l'Amérique méridionale. Paris, 1826, 2 vol. in-18.

jurèrent dès ce moment une haine implacable à ces barbares étrangers. Almagro, poursuivant sa route, arriva à Concomicagua, résidence du cacique, et principale bourgade du pays des Copiapinis. Rodrigue Orgonez et Jean de Rada le rejoignirent en ce lieu avec quelques renforts qui portèrent son armée à cinq cent soixante-dix Espagnols, indépendamment de quinze mille Péruviens qu'il avait amenés avec lui (*). L'adélantade, suivi de toutes ses forces, pénétra dans le pays des Promauques, où il essuya un échec sur les bords du Rio-Claro. Ses soldats, consternés de ce revers, et peu satisfaits de l'aspect du pays où l'armée campait alors, le pressaient de retourner dans les vallées de Copiapo, et l'adélantade flottait indécis entre le désir de venger son affront et la crainte d'éprouver de nouveaux désastres en s'obstinant à la poursuite d'une chimère, lorsqu'il reçut l'avis qu'une révolte sérieuse venait d'éclater dans le Pérou. Le même messager qui lui apporta cette nouvelle lui remit sa patente de nomination au grade de gouverneur du Chili. Dès ce

dans tous les coins de l'empi
conspiration s'ourdit dans le se
l'échange des *quipos* (*), langa
bolique et mystérieux, se faisa
nellement dans son palais, et
sous les yeux des Espagnols. F
Pizarre, que sa politique tenait
de l'Inca, avait fondé une
capitale dans la riche vallée d
c'était là qu'il méditait d'abj
fidélité qu'il avait promise à s
verain, et de se faire reconnaît
fils du soleil et successeur de
En attendant que les circonsta
permissent de réaliser ce rêve,
lut honorer la fondation de L
une fête splendide qui devait
brer aux environs de cette c
Manco-Capac obtint de Ferdin
zarre la permission d'assister
solennité, et ce fut le mome
choisit pour mettre ses projet
cution. A peine était-il sorti de
que les Péruviens se levèren
sur tous les points de l'empire
de guerre retentit de monta
montagne, et trouva partout de
Deux cent mille guerriers acco

› de Almagro quitta le
:apitaine prit une nouvelle
rentrer dans le Pérou, celle
t désignée comme la plus
ais la plus périlleuse. Ce
ıprès des efforts inouïs que
put atteindre le sommet
et là, les plus cruels désas-
ıient réservés. Le sol était
ıne épaisse couche de neige,
:s impraticables. Les oura-
rribles dans ces montagnes,
ient avec une opiniâtreté
te, et nul secours n'était à
ıs ces affreuses solitudes,
ue celui de la Providence,
ois, se montra inflexible :
:rdit ses chevaux, son ba-
cents Espagnols et dix mille
dépendamment de ceux qui
pieds ou les mains gelés.
près, une division espagno-
ıchit ce même passage, re-
ıalheureux qui avaient ainsi
l'excès du froid. Plusieurs,
ıtre des rochers, tenaient
ıride de leurs chevaux. La
s animaux, dit Zarate (liv.
et 2), était encore assez
r que les voyageurs pussent
une bonne quantité (*).
ant Cuzco avec les débris
ıée, Almagro y fut rejoint
rs transfuges du parti des
yant ainsi repris de nou-
s, il livra bataille aux Pé-
vainquit, et mit à son tour

d'hui les *péons* ou pâtres d'ori-
e, qui servent ordinairement
ır le passage des Andes, ont su
ı près tous les dangers de ce
audace et leur sang-froid en
rconstances sont vraiment in-
Rien de plus curieux que de les
re la Cordillère *à la ramasse*,
n se laissant glisser sur la neige
e d'une montagne jusqu'à son
utre précaution que celle de
me peau de bœuf dont ils tien-
ıt l'extrémité inférieure. Pour
ont usage de leurs longs bâtons,
s d'un grand couteau qu'ils
ıs la neige durcie quand ils
:er (voy. *pl.* 7.)

le siége devant la ville où s'enfermaient les trois frères, qu'il força bientôt à se rendre à discrétion. Vaincu à son tour, après une alternative de bons et de mauvais succès, dont le détail appartient à une autre histoire, il tomba au pouvoir de François Pizarre, qui le condamna à mort. Le prisonnier fit valoir en vain, auprès de son juge, l'ancienne amitié qui les avait unis, les services qu'il avait rendus à la cause commune, et vainement il le conjura, en versant d'abondantes larmes, d'avoir pitié de ses cheveux blancs (il avait alors 75 ans). Ainsi ce vieux soldat qui, dans le cours de sa longue carrière, avait toujours montré une bravoure à toute épreuve, eut peur de la mort, et s'abaissa à mendier un pardon qui lui fut refusé. Il fut étranglé dans sa prison, et décapité ensuite sur la place publique. Nous avons fait l'éloge de la bravoure d'Almagro; la vérité exige que nous ajoutions que c'était là, à peu près, la seule qualité de cet aventurier féroce, ambitieux et cupide. Il périt au mois d'avril 1538, laissant un fils qu'il avait eue d'une Indienne. Il légua sa succession à ce jeune homme et à l'empereur (*).

Expédition de Valdivia; fondation de plusieurs villes (de 1541 à 1554). Après la mort d'Almagro, Pizarre songea à achever, pour son propre compte, la conquête du Chili; et, à cet effet, il jeta les yeux sur un officier, nommé Pierre de Valdivia, natif de Villeneuve-la-Séréna, en Estramadure, qui avait servi avec honneur en Italie, et qui vivait alors à Charcas, où il avait un petit commandement. Pizarre lui adjoignit Sanchez de Hoz, en qualité de lieutenant, et lui confia un corps de cent cinquante Espagnols. On est surpris, en passant en revue l'histoire de la conquête des deux Amériques, de voir avec quelles misérables forces les Européens se hasardaient aux expéditions les plus pé-

(*) Zarate, loc. cit. — Herrera, dec. v et vi. — Ovalle, liv. iv. — Gomara, liv. v. — Molina, liv. i, etc. — Warden, l'Art de vérifier les dates, iiie partie, t. XI.

rilleuses dans des contrées inconnues, hérissées de montagnes, couvertes de fleuves et de marais, et défendues par des peuplades belliqueuses. Ils recrutaient, il est vrai, des auxiliaires, mais c'était parmi cette race ennemie des indigènes, toujours disposée à les abandonner ou à les trahir. Valdivia emmena avec lui un corps de plusieurs milliers de Péruviens, indépendamment des femmes et des prêtres qui le suivirent pour former une colonie. Cette troupe conduisait aussi avec elle plusieurs animaux domestiques d'Europe. Telle est l'origine de ces grands troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons qui forment aujourd'hui la principale richesse de cette partie de l'Amérique du Sud. Les Espagnols aimaient assez à les échanger contre des animaux propres au Chili, surtout contre ceux à précieuse fourrure, tels que les *mouffettes* et les *chinchillas* (*). Valdivia, résolu à pénétrer aussi avant que possible dans l'intérieur du Chili, arriva sur les bords du Rio-Mapocho, dans une province qui lui parut fertile et populeuse, et là il jeta les fonde-

à ce débat entre le droit de la
et celui de la conquête. Valdi
lant enfin pousser la guerre
d'ardeur, feignit quelque tem
noncer au projet d'établir un
sur cette terre étrangère;
faveur de la sécurité que cette
avait inspirée aux indigènes.
rêter leurs principaux chefs
enferma dans la forteresse
garde de son lieutenant A
Monroy. Lui-même, à la t
soixantaine de cavaliers, fit u
sion dans l'intérieur de la
pour observer les mouven
l'ennemi; mais celui-ci, tro
vigilance, réunit toutes ses f
vint, pendant son absence, a
nouvelle colonie, dont il inc
maisons, dévasta les champs
les semailles. Les colons se
dans le fort, déterminés à s'y
jusqu'à la dernière extrémité.
que les Espagnols se battaie
couronnements du fort, les
diens que Valdivia avait fa
complotèrent de s'évader;
femme, dont l'histoire a co

ta, il la fit exploiter sous la
n d'un fort qu'il éleva dans
ons. L'année suivante (1543),
s officiers, sous la direction de
et accompagnés d'une tren-
cavaliers, se mirent en route
Pérou, dans l'intention d'ou-
voie de communication entre
pays. Les Copiapinis attaquè-
e troupe, et tuèrent tout, à
n de Monroy et de Pédro
Ces deux capitaines obtinrent
e par l'intercession d'une In-
mme de l'ulmène de Copiapo,
ivaient promis, pour prix de
ur, qu'ils apprendraient à son
de monter à cheval. Cette
use mère ne tarda pas à se
ruellement de sa générosité;
Espagnols poignardèrent leur
ve, et se sauvèrent dans le
asca de Castro, gouverneur
, informé par ces déserteurs
esse des colons de Santiago,
ra un détachement de cavale-
le commandement de Mon-

3 à 1550, on ne trouve dans
iens espagnols que les détails
rtants de la guerre des Quil-
des Copiapinis avec les nou-
ons : ils brûlent une frégate
ci faisaient construire à l'em-
du Rio-Quile, incendient
ssons, tendent des embûches
nes qu'ils assassinent, et aux
qu'ils enlèvent, se retirent
déserts quand ils sont battus,
issent bientôt avec de nou-
rces. Valdivia, de son côté,
ses projets avec une admira-
istance; il fonde à l'embou-
Coquimbo, par le 29e degré
itude, une ville à laquelle il
nom de celle où il avait reçu le
éréna, qu'on a depuis appelée
ement de ce nom ou de celui
nbo. Il soumet les Promau-
habitaient au sud de Santia-
uve en eux des alliés qui lui
ijours fidèles. Aujourd'hui la
s Promauques est presque
nt éteinte, et ses rares débris
re pour les Araucans l'objet
d'une plus grande haine que les Espagnols eux-mêmes. Ceux-ci sont désignés, ainsi que nous l'avons déjà dit, par le nom de *huinca*, assassins, tandis que les Promauques le sont par celui de *culme-huinca*, misérables assassins. En 1547, les Araucans détruisent la ville de Coquimbo, que les Espagnols, persévérants autant que braves, s'empressent de relever. En cette même année, Valdivia fait un voyage au Pérou pour y chercher les secours qu'il attendait vainement. Il eut, dans cette occasion, à se disculper auprès du président la Gasca des inculpations portées contre lui par quelques colons auxquels il avait demandé l'or qu'il avait porté au Pérou. Pendant son absence, son lieutenant, Francisco de Villagra, avait eu non-seulement à soutenir contre les Indiens une lutte de tous les moments, mais encore il lui avait fallu étouffer les germes d'une guerre civile. Pédro Sanchez de Hoz, nommé par une commission royale gouverneur des pays découverts ou à découvrir au sud du Pérou, s'était d'abord opposé à ce que Valdivia reçût le même titre. Obligé de céder à la force, il dissimula jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présentât pour faire valoir ses droits. Cette occasion, il avait cru la trouver dans l'absence de son rival, et avait en conséquence ourdi un complot dont l'objet était d'arriver au pouvoir qui lui avait été injustement refusé, et de faire périr le lieutenant François de Villagra. Mais celui-ci, informé à temps de ce qui se tramait, fit arrêter de Hoz et son complice Roméro, et leur fit trancher la tête.

A son retour, Valdivia, dont les forces s'étaient considérablement accrues par les renforts qui lui avaient été accordés, s'occupa sans relâche à pacifier le pays, et maître désormais de tout le territoire qui avait appartenu aux Incas depuis les frontières du Pérou, il fonda des commanderies qu'il répartit entre ses officiers et ses soldats, s'arrogeant également le droit de leur donner les naturels établis sur leurs propriétés respectives. Jugeant,

enfin, que le moment était venu d'étendre ses conquêtes vers les contrées méridionales, où il se flattait de trouver cette profusion de richesses métalliques qu'il avait jusque-là vainement cherchée dans le nord, il se dirigea vers la province d'Arauco. Les Pencones, coalisés avec les Indiens des vallées de Tucapel et de Comareas, défendirent bravement leur territoire contre l'envahissement des Espagnols; mais leur courage désordonné dut céder au courage uni à la tactique. Vaincus, ils se retirèrent chez les Molouches, au delà du fleuve Bio-Bio, les exhortant à se joindre à eux pour chasser ces avides étrangers qui menaçaient de se fixer à jamais sur une terre qui ne leur appartenait pas. Et, en effet, Valdivia, parvenu dans la vallée du fleuve andalien, près de la baie de Penco, par 36° 43′ de latitude, y bâtit une nouvelle ville qu'il appela *Conception* (1550). Les Araucans ou Molouches, ces fils aînés de la famille chilienne, se présentèrent alors pour défendre l'intégrité du territoire sur lequel la Providence les avait fait naître.

attaquer; il ramena ses troupes dans l'intérieur du pays où elles se dispersèrent. Les Espagnols s'attendaient si peu à une délivrance aussi prompte, que, dans le transport de leur joie, ils en attribuèrent l'honneur à saint Jacques. Dans ce temps-là on était dévot et batailleur, et le peuple espagnol plus que les autres; il ne manqua pas de gens, dans cette armée, qui affirmèrent avoir vu saint Jacques monté sur un cheval blanc, chargeant les ennemis et les mettant en fuite. Cependant les Indiens ne s'étaient pas éloignés à la manière de gens qui fuient, mais en bon ordre et lentement, comme des guerriers qui, ne voyant plus l'ennemi devant eux, rentrent dans leurs foyers, où les travaux de l'agriculture et les besoins de la subsistance réclament leur présence. Valdivia put enfin sortir de ses retranchements et continuer les opérations de la campagne qu'il avait projetée, grâce aux renforts que lui envoya le vice-roi du Pérou. Jéronimo de Aldérète, François de Villagran et Martin de Avendano lui amenèrent successivement environ

envahies, car nous allons le voir en fonder trois encore; mais l'événement a prouvé, depuis, qu'en disséminant ainsi les forces dont il pouvait disposer, au lieu de les réunir en faisceau, il commettait une faute grave dont les conséquences devaient lui être funestes. A soixante-cinq lieues au sud de la Conception, sur une péninsule formée par l'embouchure d'une grande rivière de la vallée de Guadallanquen, Valdivia jeta les fondements d'une ville à laquelle il donna son nom; il en fit de même pour la rivière qui baignait cette nouvelle colonie. La rade de Valdivia est une des plus sûres et des plus étendues de tout le littoral. A peine les premières constructions étaient-elles achevées, que le gouverneur envoya Jérôme de Aldérète reconnaître l'intérieur du pays, en remontant le Rio-Valdivia. Arrivé au pied des montagnes neigeuses, Aldérète découvrit une vallée où les courants d'eau charriaient des parcelles d'or, et ayant fait explorer les environs, il y trouva plusieurs mines du même métal, circonstances qui le déterminèrent à s'arrêter en ce lieu pour y fonder une colonie qu'il nomma la Ville-Riche, Villarica. Il était alors par le 39e degré 9' de latitude, à quatre lieues des Andes et à dix-huit d'Impériale, sur le bord du grand lac de Tauquen (*). Enfin une nouvelle cité, celle de la Frontera, aussi appelée par quelques historiens Villeneuve des Infants (*Villanuéva de los Infantes*), fut construite par les soins de Valdivia, à seize lieues de Santiago, dans la vallée d'Angol, abondante en mines d'or (1552). Ainsi, dans l'espace de dix ans, nous venons de voir le même capitaine élever successivement sept villes, savoir : Santiago de la Nuéva Estramadura, destinée à être la capitale des possessions espagnoles; la Séréna ou Coquimbo, qui devait assurer une libre communication entre le Chili et le Pérou; la Conception ou Penco, Impériale, Valdivia, Villarica, et Angol ou la Frontera; ces cinq dernières ayant pour objet, non-seulement d'assurer la tranquillité du pays, mais encore de protéger les Indiens que Valdivia employait à l'exploitation des mines dans le voisinage desquelles elles étaient placées. Chacune de ces villes se composait de *quadras*, ou îles carrées, alignées au cordeau, et régulièrement disposées sur une surface plane autant que la localité le permettait. Les maisons étaient en bois, en briques ou en torchis (*), recouvertes en paille, et, plusieurs années après, en tuiles; de vastes jardins, clos de murs, étaient attenants à la plupart des habitations. Le père Feuillée dit qu'on voyait à Coquimbo, vers le dix-huitième siècle, des rues longues d'un quart de lieue, qui comptaient à peine cinq ou six maisons (**). Chacune de ces villes, grossièrement fortifiée et palissadée, était placée sous la protection d'un fort armé d'un petit nombre de pièces d'artillerie; c'était là que les mineurs et leurs familles se retiraient quand les Araucans se présentaient dans le voisinage. Ces malheureux colons vivaient dans des transes continuelles, toujours exposés à être emmenés en esclavage, à être égorgés même, ou, au moins, à voir détruire en quelques minutes le fruit de leurs veilles et de leurs sueurs. Tant que vécut Valdivia, leur condition fut pourtant moins affreuse qu'elle ne le devint après, car ce général déployait une rare activité à se transporter sur tous les points menacés; il franchissait sans hésiter, et retraversait de nouveau les grandes solitudes de Coquimbo, les montagnes neigeuses de Villarica, les fleuves, les marais et les bois, renversant tous les obstacles, et méprisant tous les dangers lorsqu'il s'agissait de secourir une de ses colonies en danger. Sa prévoyance s'étendit même à faire élever plusieurs forts à Tucapel, à Arauco, sur les bords

(*) Cette ville, et nous l'avons déjà dit, n'existe plus, bien que les cartographes en fassent toujours mention.

(*) Sorte de mortier de terre grasse et de paille.

(**) Feuillée, Frézier, Ulloa, Molina, etc., déjà cités.

du Quillota, du Bio-Bio, et du Valdivia.

Non content, cependant, de la possession d'une si vaste contrée, l'adélantade voulut y joindre deux provinces situées au delà des Andes, dont il avait entendu vanter la fertilité et les richesses, le Cujo et le Tucuman. Ces provinces, qui appartiennent aujourd'hui à la confédération du Rio de la Plata, ont fait longtemps partie du Chili sous le nom de *Chili oriental* ou *Transmontain;* elles furent conquises à Valdivia par un de ses lieutenants, François de Aguirre. Vers la même époque, il envoya Jérôme de Aldérète en Espagne pour y porter l'argent qui revenait à la couronne sur les produits des mines et sur les tributs payés par les Chiliens. Il y joignit une partie de l'or qui lui appartenait, et il y en avait pour des sommes considérables. Ses officiers et ses soldats furent tous richement dotés par ce gouverneur qui partagea entre eux les provinces conquises, leur conférant le droit de propriété sur les naturels eux-

siasme le succès de l'expédition
divia, et, dans l'effusion de sa joi
voulut que la capitale du Chil
tiago, portât le titre de *ville tr*
et très-loyale. Des religieux a
nant aux ordres de Saint-Domi
de Saint-François, des moine
Merci et autres réguliers, acco
dans l'espoir d'opérer de nom
conversions parmi les indigè
Chili. Valdivia les installa à Sa
à la Conception, à la Villa-Imp
dans celle qui portait son non
les Araucans montrèrent une
répugnance à abjurer la relig
leurs pères; bien plus, ils co
pour ces religieux une haine
fonde qu'ils n'en voulaient pa
pour esclaves, et qu'ils faisaie
tous ceux qui leur tombaient e
mains. On vit aussi se former
tiago et à la Conception des c
de femmes appartenant à divers
Cette institution, dans un pays
que habitant était un ennemi,
résultats funestes; elle servit pl
fois de prétexte à la guerre; le

e à sa prospérité. Il avait an-
u'il donnerait une fête dans
s nouvelles forteresses. Aina-
néral en chef des Araucans,
la faveur d'y assister, et l'au-
n lui en fut accordée. Si Val-
ignait l'espionnage de cet In-
ouvait repousser sa demande;
vant admise, il ne devait pas
son égard les lois sacrées de
lité. Des rafraîchissements fu-
rts à Ainavillo; il les accepta,
it empoisonné (*). A peine la
de cet attentat se fut-elle ré-
armi les Indiens, qu'elle excita
, au plus haut degré, le désir
geance. Un long cri retentit
les vallées jusqu'aux sommets
rdillère, et les guerriers de
ibu se mirent en marche, sous
s de leurs caciques respectifs,
ays de Tucapel, où le plus âgé
es chefs, l'ulmène d'Arauco,
convoqués. Après une grave
ion, précédée de sacrifices re-
le cacique de Palmeyquen,
Caupolican (*Caopolicano*), fut
ralissime. Son armée présen-
effectif de quatre-vingt mille
; les provinces d'Arauco, de
d'Illicura, avaient fourni cha-
contingent de six mille hom-
autres en avaient envoyé de
uq mille (**). La première opé-
ration de Caupolican fut dirigée contre le fort d'Arauco. Ayant surpris un détachement de quatre-vingts Indiens auxiliaires qui portaient des vivres à la garnison du fort, il s'était servi de leurs vêtements pour en couvrir un nombre pareil de guerriers araucans, à qui il avait prescrit de se diriger vers le fort, de s'emparer de l'une des portes, et d'y tenir bon jusqu'à son arrivée. Cette ruse ne put réussir, et l'artillerie des Espagnols fit même un tel ravage dans les rangs ennemis, que Caupolican crut devoir s'éloigner hors de la portée des canons. Les assiégés tentèrent quelques sorties et y perdirent beaucoup de monde. Manquant de vivres et de munitions, ils se décidèrent à abandonner le fort, et à se retirer dans celui de Puren, projet qu'ils exécutèrent avec succès au milieu de la nuit. Maîtres d'Arauco, les Indiens détruisirent cette ville et se portèrent immédiatement vers le fort de Tucapel. Les quarante hommes qui en formaient la garnison se replièrent également à Puren. La destruction de la place abandonnée était à peine consommée, que le capitaine Diégo Maldonado, envoyé par Valdivia, y arrivait avec six hommes d'escorte. Tombé entre les mains des vainqueurs, il réussit à leur échapper après avoir perdu trois de ses gens.

La faute que Valdivia avait commise en disséminant ses forces sur divers points de l'Araucanie commença alors à porter ses fruits. Les Indiens, rassemblés au nombre de plusieurs milliers auprès des mines, sous la surveillance d'une centaine d'Espagnols, de moins encore quelquefois, apprirent à mieux connaître leurs ennemis et à les moins redouter. Ces soldats européens, vus sur les champs de bataille, inspiraient une profonde terreur aux indigènes. Ceux-ci n'avaient point encore appris l'art de dompter les chevaux; ils combattaient à pied, mal armés et mal vêtus, tandis que les Espagnols, bardés de fer, armés de longues lances, de fortes épées et d'armes

lle, Herrera, Ercilla, etc. Ce fait
ave pas mentionné dans Molina;
artialité de cet historien pour Val-
est sans doute la cause.

ous avons dit plus haut que la po-
otale des Indiens indépendants est
ui de 70,000 hommes au plus. Le
ment de l'armée de Caupolican,
empruntons à Ovalle, liv. v, dé-
quel point cette population a été
ar le voisinage des Espagnols.
perdant pas de vue que chez les
erriers, et surtout dans les pays
sation n'a point pénétré, les ar-
rossissent de tous les hommes en
ter les armes, qu'ils soient en-
ts ou déjà vieillards, on arrivera
at que l'armée de Caupolican, se
du cinquième environ de la po-
ndigène, les Chiliens formaient, à cette époque, une famille de 400,000 individus.

à feu, protégés par leur artillerie et montés sur d'excellents chevaux, avaient un avantage immense, qui ne pouvait être balancé que par une grande différence numérique. Mais de pres il n'en était pas de même, et les Indiens rougissaient de leur lâcheté, en voyant ce petit nombre d'hommes au visage pâle, aux formes délicates, faits de chair et d'os comme eux, vulnérables, exposés aux maladies, à la faim, à la soif, mortels enfin! « Ce ne sont pas des dieux, « leur répétaient les vieillards, ce sont « des hommes de même nature que les « Molouches, et n'ayant ni plus de cou- « rage ni plus de force qu'eux. » Ainsi la révolte allait se propageant avec rapidité, lorsque Valdivia accourut lui-même dans la province de Tucapel, et trouva l'armée de Caupolican retranchée derriere les ruines du fort dont il venait de s'emparer. Dix hommes, que l'adélantade avait détachés pour reconnaître l'ennemi, tombèrent dans une embuscade et furent mis à mort; leur capitaine Diégo Doro éprouva le même sort.

sur les derrières de l'armée. L
gnols, de leur côté, combattai
une grande bravoure, et la terr
d'eux était jonchée des cad
leurs ennemis. Après trois h
combat ils avaient renversé de
hommes; leurs forces comm
à s'épuiser, et onze bataillons
pes fraîches étaient encore dev
A la voix de leur chef ils se
pourtant, et, pendant quatr
encore, ils continuent à so
choc des Araucans. Cinq b
sont de nouveau mis en dérout
més immédiatement après, i
tait dix à combattre. Du côté
pagnols, les chevaux haletai
hommes tombaient de lassitu
soutenaient plus le combat
l'espoir de prolonger leur exis
quelques heures. A la chute
la partie n'était plus tenable p
divia, et devant lui se présenta
bataillons prêts à en venir au
Il fit alors sonner la retraite,
geant vers un défilé éloigné
lieues environ du champ de

ıı morceau de leur chair, que ı firent griller et mangèrent yeux de leurs victimes. Valıyant vu périr son compainfortune, implora la pitié ılican, et lui promit, s'il lui aca vie, que les Araucans n'auas désormais d'ami plus dé: lui. Lautaro, de son côté, e compassion à la vue d'une si infortune éprouvée par un lont il n'avait reçu que de bons ıts, intercéda pour lui auprès ılican, et ce chef, à qui les ts généreux n'étaient point inıtait sur le point de faire grâce, ı vieillard, indigné de l'hési: montrait son général, saisit ıue et en asséna un coup vioa tête de Valdivia, qui tomba sentiment. A ce signal, les ı se précipitent sur ce corps et lui font subir mille outrachairs servirent à un affreux t de ses os les Indiens firent s et des trompettes. Telle fut lheureuse de cet illustre capiıont le nom inspire encore de r aux descendants de cette nal combattit avec succès penze années consécutives (*).

ıdemain, les vainqueurs célé- leur triomphe par des danses ıux. Ils avaient placé sur les ont ils étaient environnés les leurs ennemis, formant ainsi hées et de hideuses guirlandes tte fête militaire. Toutes les ıons voisines étaient accourues ıir de ce spectacle, et contemossements de ces soldats répuncibles. L'orgie fut digne de ance de la victoire et de la fé: ce peuple; il n'y manqua que ifices humains; mais tout avait gé après le combat, et, pour ıere fois, les Araucans regrettèrent de n'avoir épargné aucun ennemi (**).

CONTINUATION DE LA GUERRE DANS LE PAYS DES ARAUCANS; EXPÉDITIONS ANGLAISES (1554-1594). Quand les premiers moments d'ivresse furent passés, les Araucans en vinrent à délibérer sur ce qu'ils avaient à faire pour ne pas perdre le fruit de leur victoire. Le commandement fut partagé entre Caupolican et Lautaro : le premier se chargea de reduire les forts qui tenaient encore pour les Espagnols, tandis que Lautaro, promu au grade de lieutenant du toqui, irait défendre les frontières.

François de Villagran se trouvait à Valdivia quand on y apprit le désastre de l'armée espagnole et la mort de l'adélantade. Il partit immédiatement de cette ville avec une escorte de trente soldats, et se rendit à la Conception, où il fut rejoint par cent Espagnols et un assez bon nombre d'Indiens auxiliaires. La plus grande confusion régnait dans la ville de la Conception, où la terrible nouvelle avait été apportée par les trois Indiens promauques échappés au massacre. De leur côté, les habitants de la Frontéra et de Villarica, ne se croyant pas en sûreté, s'étaient réfugiés à Impériale et à Valdivia.

Cependant Lautaro était parvenu sur les bords du Bio-Bio, et prévoyant que si les Espagnols tentaient de rentrer sur le territoire de l'Araucanie, ce serait en suivant le littoral, il se retrancha sur un plateau élevé, dont la partie orientale était flanquée par une épaisse forêt, et qui, du côté de l'occident, présentait une masse de rochers escarpés et baignés par l'Océan. Les prévisions du jeune cacique ne l'avaient pas

ılques écrivains espagnols ont préıe les Indiens le firent périr en lui e l'or fondu dans le gosier, et lui « Rassasie-toi de cet or dont tu étais é. » Cette version ressemble beauıı conte.

(*) Herrera dit que ces événements se passèrent en 1551; mais les autres historiens s'accordent généralement à les placer au mois de décembre 1553, et c'est à leur opinion que nous nous sommes rangés. Voyez Herrera, déc. VII et VIII; Molina, lib. I et III; Ercilla, la Araucana; Ovalle, liv. V; de la Véga, com. r. p. I, liv. VII; J. Quiroga, cap. 73; Warden, Histoire du Chili, etc. Les deux têtes figurées sur la *pl.* 9 sont des portraits d'Araucans tirés du Voyage de Choris.

trompé, et l'avant-garde de l'armée espagnole ne tarda pas à se montrer : elle avait culbuté un parti d'Araucans qui, après lui avoir opposé une résistance opiniâtre, s'était replié sur le camp retranché. Villagran, suivi de toutes ses forces, se présenta à son tour (23 avril 1554), et tenta de franchir le passage. Lautaro le reçut à coups de flèches et de pierres, lui fit éprouver une perte considérable, et lui enleva même son artillerie. Le général espagnol fit donner alors le signal de la retraite; mais la terreur s'était emparée de ses gens, et ce mouvement ne put s'opérer sans une grande confusion, que l'ennemi sut mettre à profit. Lautaro fit sortir toute son armée des retranchements, et ne cessa de poursuivre et de combattre les Espagnols que lorsque ceux-ci eurent mis le fleuve entre eux et lui. La perte des Araucans fut de sept cents hommes (*), tandis que Villagran fut blessé et perdit trois mille hommes, tant Es-

vice-roi du Pérou avait conféré
lantade; et dans le cas où Ald
remplirait pas les conditions
étaient imposées par le testa
gouvernement devait être d
François de Aguirre. Nous av
plus haut que ce capitaine avai
conquête du Tucuman. Se t
encore dans cette province lors
apprit la mort de Valdivia et
nières volontés, il en partit
tamment et vint à Santiago, o
quant l'absence de Jérôme Ald
se fit proclamer gouverneur (*
gran ne s'attendait pas à un pa
nement; il avait combattu j
comme un homme qui défend
priété; fallait-il, maintenant, q
ses camarades, officier de
comme lui, vint lui ravir le frui
travaux? Il avait, d'ailleurs, été
déjà, par les magistratures d
rentes villes chiliennes, en qu
successeur de Valdivia. Dans
de choses, les deux rivaux so
leurs différends à l'audiencia

ent provisoire de la pro-
ı l'arrivée d'Aldérète, lui
l'aller rebâtir la Concep-
s habitants de cette ville,
n secours de dix mille pé-
diencia leur avait alloué,
é de réédifier eux-mêmes
ruite, mais l'infatigable
avait surpris, et en avait
ıd carnage. Villagran ne
; heureux; battu par le
e, il se replia sur Santia-
: près par son vainqueur
prouver une nouvelle dé-
enfin par ses propres vic-
ef des Araucans retourna
t repassa le Bio-Bio. A son
n prit l'offensive, et vint
ge devant le camp où l'en-
etranché; l'intrépide Lau-
reillait tout par lui-même,
ıté sur les remparts, fut tué
flèche. Sa mort jeta une
sternation parmi les siens,
ı en profita pour pénétrer
. Les Indiens auraient pu
s ne le voulurent pas, et
; tuer sur le corps de leur
polican, ayant appris cette
lle, se mit en marche
lefendre les frontières du

ıs ces conjonctures qu'on
érôme Aldérète, dont on
retour avec tant d'impa-
mort dans une petite île
anama (*). On vit alors se
rivalité d'Aguirre et de
acun des deux cherchant
ses droits à la succession
et comme cette contesta-
tourner au détriment des
iques, le vice-roi du Pé-
rtado de Mendoza, leur

avait obtenu de Philippe II
ı du testament de Valdivia,
rqué avec 600 soldats qu'il
ıener au Chili. Arrivé au-
-Bello de Panama, le feu
aisseau qu'il montait. Aldé-
le ses soldats s'étaient seuls
le premier était blessé, et il
ıres. (Molina, liv. III, ch. 4.)

enjoignit de se rendre immédiatement, l'un et l'autre, auprès de lui, nommant pour les remplacer son propre fils, don Garcia. Le nouveau gouverneur s'embarqua avec deux cent cinquante hommes d'infanterie, qu'il répartit sur quatre navires, tandis que sa cavalerie se dirigeait par le désert d'Atacama. Le poëte Alonzo Ercilla, à qui on doit un poëme sur l'Araucanie et plusieurs notes utiles à l'historien, accompagnait cette expédition, qui arriva au mois d'avril 1557 dans la baie de la Conception. Don Garcia de Mendoza passa plusieurs mois dans l'île de Quirina pour attendre sa cavalerie, et il employa ce temps à parlementer avec Caupolican pour tâcher de l'amener à demander la paix; mais le rusé toqui n'avait feint de prêter l'oreille à ces propositions que pour gagner du temps et se mieux préparer à la guerre. Enfin les Espagnols débarquèrent au mois d'octobre de cette même année, et commencèrent à élever un fort sur le mont Pinto. Les Araucans voulurent en vain s'opposer à l'exécution de ce projet; ils furent foudroyés par l'artillerie, et repoussés avec une perte de deux cents hommes. Cette défaite détermina la retraite de Caupolican. Ce chef retrancha son armée sur les bords du Bio-Bio, où Garcia vint bientôt le chercher et le combattre. La bataille fut longue et sanglante; la victoire flotta longtemps indécise jusqu'au moment où les charges vigoureuses de la cavalerie espagnole la fixèrent sous les drapeaux de Mendoza. Les Araucans perdirent quatre mille hommes, tombés sur le champ de bataille, et huit cents prisonniers. Les Espagnols, seuls historiens de ces événements, ne précisent pas la perte éprouvée par les leurs; elle dut être considérable. Les prisonniers furent traités avec une cruauté inouïe; mais l'indomptable courage de ces fiers Indiens ne se démentit pas un instant; aucun ne s'abaissa à demander grâce, ni même à faire entendre un cri de douleur. Mutilés et brisés, ils élevaient encore leurs bras sanglants pour appeler le ciel et leurs compatriotes à la

vengeance. Et quand les soldats espagnols, fatigués de ces atroces exécutions, cessèrent de vouloir frapper ces hommes désarmés, ils imaginèrent de leur distribuer à chacun une corde, au moyen de laquelle ces malheureux pussent se servir de bourreaux à eux-mêmes. On vit alors un spectacle digne d'une éternelle pitié; chacune des victimes choisissait un arbre, et s'y suspendait elle-même sans hésitation, heureuse de ne pas périr par les mains de ces barbares ennemis! L'un des prisonniers, nommé Galbarino, reçut la liberté après avoir eu les poings coupés. Cet infortuné parcourut l'Araucanie entière, montrant, de peuplade en peuplade, ses moignons d'où le sang ruisselait, et demandant vengeance à ses frères.

La fortune avait décidément abandonné les Araucans; leur brave chef tenta vainement deux fois encore le sort des armes. Il fut battu dans toutes les rencontres, et obligé de se cacher pour ne pas tomber entre les mains celui de la famille de l'adélantade, il honorait la mémoire. A la fi cette même année, ayant pouss reconnaissances vers le sud jus l'extrémité du continent chilie découvrit l'île de Chiloé et l'arc d'Ancud. Le poëte Ercilla trave golfe et aborda dans l'île princi où il grava son nom sur un arbre, que l'époque de la découverte (21 vier 1559). De retour de cette e dition, don Garcia de Mendoza s rigea sur le pays des Huilliches, fonda la ville d'Osorno par le 40 gré 20' de latitude, à quinze lieu Valdivia. Vers la même époque commandant de Canete, Alonzo noso, parvint à découvrir le lieu cachait Caupolican. Il y envoya u tachement de cavalerie qui s'em de ce chef et l'amena à Canete Reynoso le condamna à être em L'espoir d'obtenir la vie porta le prisonnier à feindre une conversio religion chrétienne; il se laissa bapt et n'en fut pas moins conduit au

furent les chefs les plus renommés, Tucapel, Ongolo, Lincoyan, Mariantu, et plusieurs autres. Le jeune Caupolican lui-même, poursuivi de près par la cavalerie espagnole, aima mieux se donner la mort que de tomber vivant entre les mains de ses ennemis.

Après cette victoire, Mendoza put enfin prendre quelque repos, et donner ses soins à d'autres intérêts. Déjà, dès le mois de juillet, il avait expédié du port de la Conception deux navires, sous les ordres de Ladrilléro, pour explorer les côtes de la Patagonie. Maintenant il fit reprendre les travaux d'exploitation des mines; il releva les fortifications d'Arauco, de los Infantes et de Villarica, et envoya une division de son armée, commandée par don Pédro Castillo, pour achever la conquête des provinces de Cujo et de Tucuman. Castillo soumit les indigènes et fonda deux villes: San-Juan de la Frontéra et Mendoza (*). Le Tucuman fut réuni à la vice-royauté du Pérou par décision de la cour d'Espagne.

Tant de travaux et de succès méritaient à Mendoza une éclatante récompense. Le roi le nomma vice-roi du Pérou en remplacement de son père, et François de Villagran fut choisi par la cour, de préférence à son compétiteur Aguirre, pour lui succéder en qualité de gouverneur du Chili. De leur côté, les Araucans avaient élu un nouveau général; c'était un cacique nommé *Antiguénu*, que sa force et sa bravoure avaient déjà rendu formidable à ses ennemis. Ce nouveau chef convoqua les débris de sa nation dans les marais de Lumaco, où Villagran ne tarda pas à venir le harceler. Vaincu dans une première rencontre, le général des Araucans prit sa revanche à Mariguéna, où il fit un grand carnage des Espagnols, et tua même le fils de Villagran qui les commandait. De là il marcha sur Canete dont les habitants se réfugièrent partie à Impériale, et partie à la Conception. Antiguénu entra sans coup férir dans cette ville abandonnée, et la détruisit de fond en comble. Villagran, accablé par tant de revers, succomba à la douleur immense qu'il éprouvait comme père et comme général (1563). En mourant, il désigna son fils aîné Pédro pour lui succéder. Ce jeune homme combattit les Araucans avec succès pendant deux années entières; Antiguénu périt dans l'une de ces actions sur les bords du Bio-Bio. Les historiens espagnols ne nous ont pas appris les motifs qui portèrent l'*audiencia reale* de Lima à faire arrêter le fils de Villagran et à le faire conduire au Pérou. Ce fut sous son administration que le pape Pie IV érigea en évêchés les villes de Conception et d'Impériale; Santiago l'avait été déjà en 1561. Son passage au pouvoir fut également signalé par la découverte du groupe de Juan-Fernandez, due à un Castillan de ce nom qui, du Pérou, se rendait à Valdivia.

Le successeur de Villagran, don Rodrigue de Quiroga, ne fut pas heureux non plus. Son administration durait à peine depuis un an, qu'un successeur lui fut donné dans la personne de Ruiz Gamboa, qui revenait d'une expédition aux îles de Chiloé, où il avait fondé les villes de Castro et de Chacao (1566). On ne voit pas que des règles précises fussent établies pour la nomination des gouverneurs du Chili. Dans le principe, le roi se la réservait exclusivement; plus tard, le vice-roi du Pérou usa de cette prérogative comme d'un droit qui lui était dévolu. De son côté, l'*audiencia reale* de Lima prétendait que, vu l'éloignement de la métropole et la nécessité de pourvoir avec promptitude aux besoins d'une province dont la conquête était encore mal affermie, c'était à elle à procéder à cette nomination; mais l'autorisation accordée aux gouverneurs élus par l'audience royale, de choisir eux-mêmes leurs successeurs,

(*) San-Juan est situé à 30 lieues nord de Mendoza. Cette dernière ville repose sur le revers oriental de la Cordillère, dans une plaine où coule une rivière du même nom; elle est située par 32° 52'. Toutes deux appartiennent à la confédération de Buénos-Ayres.

introduisait une nouvelle cause de discorde, et semblait même trahir la vénalité de cette charge.

Quoi qu'il en soit, Philippe II, frappé des avantages que présentait la possession du Chili, y nomma une audience royale indépendante de celle du Pérou (*). La première mesure de ce tribunal fut de révoquer la nomination de Rodrigue de Quiroga, pour lui substituer Ruiz de Gamboa, qu'elle remplaça également, l'année suivante, par Melchior de Bravo. Gamboa avait pourtant obtenu des succès signalés contre les Araucans, mais il n'avait pu parvenir à les dompter entièrement, et ce fut uniquement ce motif, ou plutôt ce prétexte, que l'audience mit en avant pour lui donner un successeur. En 1575, un inspecteur espagnol, nommé Caldéron, arrivant de la métropole avec des pleins pouvoirs, supprima l'*audiencia* du Chili et rétablit Quiroga dans ses fonctions de gouverneur. Melchior de Bravo n'avait pas répondu à l'attente du tribunal qui l'avait porté au pouvoir. Il n'avait livré qu'une seule bataille aux Araucans, et avait été battu si complétement, qu'il avait cru devoir lui-même se faire justice, en donnant sa démission, après avoir réintégré Gamboa dans ses fonctions. Celui-ci, déposé à son tour par les ordres de l'inspecteur Caldéron, ainsi que nous venons de le dire, se retira du moins honorablement. Il n'avait cessé de faire une guerre acharnée et presque toujours heureuse aux Araucans; il les avait battus, notamment à Canete en 1569, sur le Bio-Bio, et à Villarica en 1574. Parmi les chefs qu'il avait vaincus, se trouvait un métis nommé Alonzo Dias, que les Araucans nommaient *Paynénancu*, et qu'ils avaient élevé au rang de toqui, dans l'espoir de rattacher à leur cause la race, déjà nombreuse à cette époque, des métis issus du commerce des Espagnols avec les Chiliennes.

Quiroga conserva le pouvoir pendant cinq années; il mourut en 1580, après avoir fondé une ville sur les bords de la rivière Chillan. Gamboa qui, à cette époque, fut réintégré dans le gouvernement du Chili, s'y maintint pendant trois années, toujours occupé à guerroyer contre les Araucans et les Péhuenches (*).

En 1583, Alonzo Sotomayor, marquis de Villa-Hermosa, fut nommé gouverneur. Il poussa la guerre avec une grande vigueur, et fit éprouver de sanglantes défaites aux Araucans; mais il ne démentit pas la reputation de férocité que ses prédécesseurs s'étaient acquise. Tous les prisonniers qu'il fit pendant les neuf années que dura son administration, furent empalés ou pendus; c'était une conséquence de ce système d'intimidation dont les Espagnols attendaient un effet que le résultat a toujours démenti.

L'Espagne était alors en guerre avec l'Angleterre. Francis Drake, amiral anglais, chargé par la reine Élisabeth d'un voyage de circum-navigation, s'arrêta à l'île de la Mocha le 25 novembre 1578. Les relations qu'il entretint avec les Indiens le mirent à portée d'exécuter un hardi coup de main sur Valparaiso, où il opéra une descente avec tant de promptitude que les habitants eurent à peine le temps de se sauver. Les Anglais pillèrent la ville et n'épargnèrent pas les églises. Élisabeth accorda, il est vrai, des indemnités aux victimes de ces déprédations; mais Philippe II garda l'argent pour lui. Instruits par cette fâcheuse expérience, les Espagnols apportèrent un plus grand

(*) L'établissement de l'*audiencia* du Chili eut lieu le 13 août 1567. C'était un conseil de quatre membres ou juges et d'un procureur fiscal. L'*audiencia* était chargée de l'administration politique et militaire de la province. La Conception fut le premier siége de ce tribunal qui, en 1574, fut transféré à Santiago.

(*) Nous avons parlé déjà des Péhuenches, tribu belliqueuse de la famille chilienne. Les Péhuenches, moins avancés que les Araucans dans la voie de la civilisation, vivent sous des tentes qu'ils transportent souvent d'un lieu à un autre. Leur principale industrie consiste à élever des bestiaux (voy. *pl.* 10).

défendre leur côtes; et, lors-
n 1586, sir Thomas Cavendish
enta dans les environs de Val-
avec une division de trois
ux, ils repoussèrent vigoureu-
tous les hommes qui voulaient
le débarquement, et en tuèrent
irs.

chef indien, nommé Quipotan,
retiré dans les Andes où il était
u à former un corps d'armée
nombreux; mais étant descendu
la plaine pour y chercher sa
Janéquéo, il y fut surpris et
ppé par les Espagnols, et se tua
chapper aux tourments de la tor-
Janéquéo jura de venger la mort
mari, et elle tint parole. S'é-
ise à la tête d'une division de
es, elle s'empara de la forte-
le Puchanqui, dont elle tua le
neur Aranda de ses propres
elle battit le frère de Sotomayor,
contre elle, et s'établit dans
irons de Villarica, d'où elle in-
longtemps le parti espagnol.
enfin, après une longue ré-
e, elle s'enfuit précipitamment,
t son frère au pouvoir des vain-
. Celui-ci obtint la vie sauve,
voir promis que Janéquéo et
elches déposeraient les armes;
ayant fait la proposition dans
semblée de cette nation, un
ndigné de cette lâcheté, le frappa
up mortel.

mœurs des indigènes du Chili
t, à cette époque, subi de grands
ements. Les animaux apportés
s Européens, et échappés à la
ticité, s'étaient prodigieusement
liés. Les Araucans combattaient
l, et possédaient déjà des trou-
le bœufs et de moutons. On vit,
la forteresse de Puren, un chef
, le brave Cadéguala, charger,
e de cent cinquante lanciers, les
s du gouverneur Sotomayor, et
ousser loin de la place. Ce même
ala, montant un superbe che-
avait appartenu au gouverneur,
cha des remparts de Puren, et
commandant en combat singu-
arcia Ramon, à qui s'adressait
ce défii, l'accepta sans hésiter, et, étant sorti de la place, il vainquit l'audacieux Indien et lui passa sa lance au travers du corps.

Sotomayor poursuivit avec succès cette guerre d'extermination jusqu'en 1592. A cette époque, étant tombé dans une embuscade que lui tendit le toqui *Paillaéco*, il éprouva une perte si considérable, qu'il crut devoir se rendre immédiatement au Pérou pour y solliciter des renforts. Mais, en arrivant à Lima, il apprit que le gouvernement du Chili lui était retiré, et qu'on en avait investi don Martin Garcia Onez de Loyola. Ce nouveau gouverneur était neveu du fameux Ignace de Loyola, fondateur de l'ordre des Jésuites. Il avait puissamment contribué à l'arrestation du dernier Inca du Pérou, Tupac-Amaru; et, pour récompenser un service aussi important, l'*audiencia reale* l'avait nommé gouverneur du Chili.

La guerre sembla se ralentir après la nomination de Loyola, chaque parti étant occupé à réparer ses pertes et à se préparer à une nouvelle lutte.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS DE LA GUERRE. EXPÉDITIONS HOLLANDAISES (1594-1640). Ce ne fut qu'en 1594 que le nouveau gouverneur se mit en campagne. Il fonda, près du Bio-Bio, une ville qu'il nomma *Coya*, en l'honneur de sa femme. Clara-Béatrix Coya était fille de l'Inca Sayri-Tupac.

Ce fut à la suite de ce neveu de saint Ignace que les jésuites pénétrèrent au Chili. Il s'en établit des colléges à Santiago, à Valdivia, à Arauco, et autres villes (*). Ce fut dans le courant de cette même année 1594 que le capitaine Hawkins, envoyé par la reine Élisabeth, parut sur les côtes du Chili, où, à l'imitation de Francis Drake, il pilla plusieurs magasins, et s'empara de cinq navires dont il rançonna les propriétaires. Après ce coup de main,

(*) Nous donnons plus de détails sur les jésuites dans notre Notice sur le Paraguay et le Rio de la Plata, qui, dans l'ordre de ce recueil, devra être placée à la suite du Chili.

il se dirigea vers les côtes du Pérou (*).

Le toqui que les Araucans reconnaissaient alors pour leur général en chef, était un vieillard nommé *Paillamachu*, robuste encore, entreprenant et brave jusqu'à la témérité. Loyola le combattit en plusieurs rencontres sans avantage décisif. Au moment où l'Espagnol se croyait certain de l'anéantir, Paillamachu lui échappait, et rentrait dans les gorges des montagnes où on n'aurait pu le suivre sans imprudence. Las de cette manière de guerroyer, Loyola fit construire deux forts, l'un à Puren, l'autre sur l'emplacement de Lumaco, dans l'intention d'observer et de contenir l'ennemi. Après y avoir laissé une forte garnison, il envoya le reste des troupes qu'il avait fait venir du Pérou fonder la ville de San-Luis de Loyola, dans la province de Cujo (1597). A peine le gouverneur s'était-il éloigné, que Paillamachu revint sur ses pas, et s'empara du fort de Lumaco. Celui de Puren serait également tombé en son pouvoir, si un lieutenant de

déterminés, et, quand la nuit
nue, il les conduisit aux envi
camp. Ces Indiens rusés, pour
tromper la vigilance de leurs en
contrefaisaient, en s'approcha
cris des oiseaux nocturnes et d
fauves qui ont coutume de rôd
dant la nuit. Ils parvinrent ain
tourer le camp sans être a
puis, à un signal donné, ils se
pitèrent simultanément sur ce
dormaient en sécurité, et les
crèrent tous, à l'exception de q
femmes qu'ils emmenèrent av
A la nouvelle de ce succès, et
ordres du toqui, les provinces
raucanie se levèrent en masse ;
ception et Chillan, surprises l
mières, devinrent la proie des fla
tandis que les autres villes étai
vesties par de nombreuses div
plusieurs forts détachés furent
telés, et les Espagnols surpris h
garnisons furent tous égorgés. I
ruisselait de tous côtés, la
s'étendait de province en provin
dans l'excès de leur animosité,

risonniers avec un raffinement de cruauté (octobre 1599). A époque, les Araucans étaient us à l'apogée de leur gloire mi- Les armes et les chevaux qu'ils t enlevés aux Espagnols avaient une révolution complète dans anière de combattre. En effet, temps après la bataille de Yum- aillamachu fondit inopinément ville de Valdivia (14 novembre avec une armée composée de ille lanciers à cheval, trois cents s, deux cents hommes couverts asses et de cottes de maille, et te arquebusiers. Les habitants n'opposèrent aucune résistance; cents furent emmenés en es- ; le reste fut massacré. La ivrée aux flammes, n'offrit plus, it de quelques heures, qu'un le ruines. Le butin du vain- outre les prisonniers, fut es- eux millions de dollars.

s cet échec, Quinonès demanda pel, et fut remplacé par le quar- itre Garcia Ramon.

lant que le Chili était ainsi le d'une guerre d'extermination, tilités continuaient entre l'Es- d'une part, l'Angleterre et la de de l'autre. Olivier Van Noort, hollandais, vint, en l'année insulter les côtes du Chili avec ision de deux vaisseaux et un il y captura plusieurs navires ols richement chargés. C'était le nt où les flibustiers, attirés par r de surprendre quelques-uns riches galions espagnols qui nt à la métropole les métaux ux extraits de ses colonies, com- ient à infester les côtes du Pérou Chili. Pour se procurer les ra- ssements dont ils avaient besoin, ichaient habituellement à Juan- ndez, où ils trouvaient des chè- auvages, des phoques, et des s d'une excellente eau (*).

cia Ramon ne fit que passer au pouvoir. Son successeur, Alonzo Rivéra, s'y maintint pendant quatre années (de 1600 à 1604). Ce fut dans cette période que les Araucans détruisirent de fond en comble Villarica, Angol, Impériale, Valdivia, Santa-Cruz, Chillan et la Conception. Le siége d'Impériale fut signalé par le courage d'une Espagnole dont l'histoire a conservé le nom. Inez Aguiléra avait vu périr son mari et ses frères; apprenant que la garnison songeait à se rendre, elle s'opposa à ce projet par l'énergie de ses discours et par son exemple. Toujours sur la brèche, elle dirigea les opérations de la défense jusqu'au dernier moment. Alors seulement elle abandonna la place, suivie de l'évêque et de la majeure partie des habitants. La cour d'Espagne lui accorda une pension de deux cents dollars. Sa fille avait épousé le gouverneur Rivéra; mais ce mariage ayant eu lieu sans l'autorisation du roi, Rivéra fut révoqué de ses fonctions et remplacé par ce même Garcia Ramon qui l'avait précédé. Ramon amenait un puissant renfort de troupes nouvellement arrivées d'Europe; mais le toqui Huénécura, qui commandait alors les Araucans, battit ce corps, et le détruisit complétement.

Tant de désastres appelèrent enfin la sérieuse attention de la cour d'Espagne, et le roi ordonna, en 1608, que l'effectif de l'armée d'observation sur les frontières de l'Araucanie serait maintenu sur le pied de deux mille hommes; que la vice-royauté du Pérou contribuerait à l'entretien de ce corps pour une somme de 292,279 dollars (1,461,395 francs); et que l'audience royale serait rétablie à Santiago. Cette ville, éloignée du théâtre de la guerre, avait déjà, à cette époque, acquis l'importance convenable à son rang de capitale (*).

Ramon obtint quelques succès sur le toqui Huénécura. La mort le surprit au milieu de ses victoires, le 10 août 1610. Don Luis Merlo de la Fuente,

(*) Nous avons décrit plus haut l'aspect ...-Fernandez. Voyez-en une vue gé- ...prise du côté du nord, *pl.* 11.

(*) La Conception et Coquimbo lui ont, depuis, disputé ce titre.

son successeur, eut à combattre Aillavila second, l'un des meilleurs capitaines araucans. Sous l'administration de don Juan Xaraquémada, qui avait remplacé Merlo, le roi d'Espagne, alors Philippe III, envoya au Chili Luis Valdivia, chargé de négocier la paix avec les indigènes, et de leur proposer la concession du territoire méridional depuis l'archipel de Chiloé jusqu'au fleuve Bio-Bio. Valdivia échoua dans cette entreprise par suite de l'irritation que causa au toqui Ancanamon la fuite de sa femme qui vint se mettre sous la protection du gouverneur. C'était une Espagnole enlevée qui avait converti à la religion catholique les deux filles d'Ancanamon et deux de ses concubines, et s'était enfuie avec elles.

Les Hollandais se montrèrent de nouveau, en 1615, sur les côtes du Chili. L'amiral Joris Spilbergen débarqua sur l'île Santa-Maria, ainsi qu'à la Conception. Dans l'une et l'autre place il incendia plusieurs maisons, et enleva des moutons, du blé, de l'orge et autres provisions. Ceci se passait sous le gouvernement d'Alonzo Rivéra qui avait été réintégré au pouvoir depuis quelques années. Ce fut lui qui introduisit au Chili les hospitaliers de Saint-Jean de Dieu, qui obéissaient à un commissaire dépendant du provincial du Pérou, et avaient la direction de tous les hôpitaux. Rivéra mourut en 1617, et fut remplacé par Hernando Talaverano, qui se retira dix mois après, pour faire place à Lopez de Ulloa. Les revers que l'armée espagnole éprouva sous l'administration d'Ulloa furent si grands qu'il en mourut de chagrin le 20 novembre 1620. Christophe de la Cerda Sotomayor, auditeur principal, don Pédro Sorez de Ulloa y Léma, chevalier de l'ordre d'Alcantara, et don Francisco de Alava y Noruena furent successivement nommés gouverneurs du Chili depuis 1621 jusqu'en 1625, et sous leur administration la guerre continua avec le même acharnement. Les deux derniers eurent, en outre, à surveiller les opérations d'une flotte hollandaise, commandée par Jacques l'Hermite, qui croisa pendant huit mois sur les côtes du Chili, et causa de grands dommages au commerce espagnol. A Francisco de Alava succéda un neveu du vice-roi du Pérou, don Luis de Cordova, qui conserva l'autorité jusqu'en 1630. Il fut le premier à permettre aux créoles, descendus des conquérants espagnols, l'accès aux fonctions publiques. Sous son administration, la guerre continua avec le même caractère de férocité et la même opiniâtreté. Le nouveau toqui s'appelait alors Putapichon; c'était un jeune homme plein de bravoure et de capacité, qui, dans son enfance, avait été esclave des Espagnols.

Don Francisco Lasso de la Véga, qui avait servi avec distinction pendant les guerres de Flandre, fut nommé gouverneur du Chili en remplacement de Alava. Le parti espagnol fondait de grandes espérances sur ce choix, mais pendant la première année la fortune ne lui fut pas favorable. Le quartier-maître de l'armée fut battu et tué dans une embuscade où Putapichon l'avait attiré; les Indiens auxiliaires eux-mêmes avaient, dit-on, trahi en cette circonstance. L'année suivante, Lasso de la Véga prit une éclatante revanche, et fit éprouver aux Indiens des pertes considérables. Deux de leurs généraux, Quéropoante et Longomilla, qui partageaient avec Putapichon le commandement suprême, périrent dans cette lutte. Depuis cette époque jusqu'en 1640, les événements de la guerre n'offrent plus aucun intérêt. C'est une suite non interrompue de siéges, de surprises, d'embuscades et de massacres, où la fortune passe alternativement de l'un à l'autre camp. L'historien Tessillo en a rapporté les détails, et son livre n'est, en quelque sorte, qu'un journal que les limites de cette notice ne nous permettent pas de reproduire (*). On vit néanmoins,

(*) Tessillo, Guerra de Chile, causas de su duracion medias para su fin exemplificado en el govierno de don Francisco Lasso de la Véga, per el maestro de campo Santiago de Tessillo, etc. Madrid, 1647.

pendant cette période, un assez grand nombre d'ulmènes, dont les enfants et les femmes avaient été emmenés en captivité, faire leur soumission afin de racheter leurs familles. De son côté, le roi d'Espagne affranchit les Indiens soumis des services personnels qui, jusqu'à ce jour, avaient été exigés d'eux dans les commanderies.

Traité de paix de Quillen; nouvelles expéditions hollandaises (1640-1655). Le marquis de Baydes, don Francisco Lopez de Zuniga, nouveau gouverneur du Chili, conclut enfin cette paix dont les deux parties belligérantes avaient un égal besoin. Il en jeta les bases dans une entrevue qu'il s'était habilement ménagée avec Lincopichion, alors général en chef des Araucans, et la ratification en fut faite solennellement, avec échange de prisonniers et sacrifice de plusieurs lamas, dans le village de Quillen, dépendant de la province de Puren. Par ce traité, il fut convenu que le fleuve Bio-Bio servirait de limite aux territoires espagnol et araucan, le premier vers le nord, le second vers le sud. Les déserteurs devaient être rendus de part et d'autre; les forts d'Arauco et de Paicavi, sur le territoire des Indiens, devaient être évacués par les Espagnols. Les missionnaires auraient la liberté de prêcher la doctrine chrétienne aux Araucans, et ceux-ci, quoique libres et indépendants, reconnaîtraient la suzeraineté du roi d'Espagne. Cette dernière condition avait surtout pour objet de prévenir les envahissements des nations européennes alors en guerre avec la métropole. De ce nombre était la Hollande, dont la marine inquiétait fortement le commerce espagnol. En 1643, l'amiral Hendrick Brouwer s'approcha des côtes du Chili dans l'intention d'y contracter alliance avec les Indiens indépendants. Son escadre se composait de quatre vaisseaux et d'un yacht. Mal reçu d'abord par les indigènes de Chiloé, Brouwer débarqua plusieurs compagnies dans cette île, et y fit enlever des hommes et des bestiaux. De là, il passa sur le continent et poursuivit le cours de ses déprédations pendant plusieurs mois. Il revint ensuite à Chiloé, dans le port qui portait alors son nom, et qui est connu aujourd'hui sous celui de San-Carlos. Il y mourut le 7 août, et fut enterré un mois après à Valdivia. Élias Harckmans, qui lui succéda dans le commandement de l'expédition, fit voile immédiatement pour la rivière de Valdivia; et là, plus heureux que ne l'avait été Brouwer, il réussit à réveiller l'antipathie des naturels du pays contre les Espagnols; il contracta même un traité d'alliance avec ces Indiens, mais sans obtenir aucun avantage décisif. Le 18 octobre suivant, il s'éloigna des côtes du Chili (*).

La paix de 1640 dura quinze années sans interruption, pendant lesquelles Lasso de la Véga et Martin de Muxica se succédèrent au pouvoir.

Renouvellement des hostilités; paix de Negrète; fondation de plusieurs villes (1655-1766). Si la domination des Espagnols avait paru intolérable aux Chiliens, il en fut bientôt de même de leur voisinage. Les premiers cherchaient constamment à empiéter sur le territoire des indigènes; tantôt c'était une maison de plaisance qu'ils demandaient à y construire; d'autres maisons s'élevaient auprès et formaient un village, puis un bourg, et alors il fallait bâtir une forteresse pour la sûreté des habitants. Tantôt c'était une concession de terrain demandée par les jésuites en faveur de leurs néophytes. Ces religieux élevèrent ainsi successivement plusieurs bourgades de quelque importance : la Mocha, Santa-Juana,

(*) Après avoir rappelé succinctement les principales expéditions anglaises et hollandaises, il nous reste à indiquer les sources auxquelles on peut puiser pour obtenir plus de détails sur cet objet : Hakluyt's voyages, volume IIIe; Collection des voyages, de Churchill, tom. Ier; Tessillo, Guerra de Chile, etc.; Miroir oost et west Indical, etc. Amsterdam, 1621; Hendriks Brouwers voyagie, etc. Amst., 1643; Burney's voyage, etc.; Histoire du Chili, par Jean Yanez (holl.), Amsterdam, 1619.

Santa-Fé, San-Christoval et San-Pédro. La nouvelle religion, en imposant à ses adeptes la monogamie, l'égalité des sexes et le pardon des injures, heurtait de front les antiques préjugés de la nation des Araucans, et c'était pour ceux-ci un motif de plus de haine et de jalousie.

En 1655, sous l'administration d'Antonio Acugna, les indigènes coururent aux armes, et, guidés par le toqui de la province maritime ou Lauquen-Mapu, ils s'emparèrent des forts d'Arauco, de San-Pédro, de Colcura, de San-Rosendo, d'Estancia del Rey et de San-Christoval. Ils battirent le gouverneur Acugna lui-même dans les plaines d'Yumbel, incendièrent la ville de Chillan, et soutinrent bravement les efforts des Espagnols sous les deux gouverneurs qui succédèrent à Acugna, Pédro Porter de Casanate et Francisco Ménésès. Ce dernier enfin leur fit éprouver de sanglantes défaites; il rebâtit la plupart des forts et des villages qu'ils avaient incendiés, et gouverna avec éclat jusqu'en 1668. A cette époque il fut déposé par le fut stipulé que les clauses du traité de Quillen seraient maintenues, et, de plus, que les Espagnols supprimeraient les capitaines de paix, magistrats de création récente qui, sous prétexte de veiller aux intérêts communs dans les villages où les missionnaires s'étaient établis, commettaient de graves abus d'autorité, et vexaient les Indiens de mille manières. Cano de Aponte mourut à Santiago en 1728, après avoir exercé pendant quinze années les fonctions de gouverneur. Son neveu, don Emmanuele Salamanca, lui succéda par disposition du vice-roi du Pérou; mais ce choix ne fut pas confirmé par le roi, qui nomma à ce poste don José Manso. Les instructions du nouveau gouverneur lui prescrivaient de se borner à rassembler les Indiens soumis et ceux qui voulaient vivre en paix, et à les réunir en société dans les villes qu'on leur bâtiraient, au lieu de s'éparpiller dans les campagnes. Manso s'adonna avec ardeur à l'exécution de ces ordres, et fonda, en 1742, les terres ou bourgs de Copiapo sur la rivière du même nom; Aconcagua, dans une val-

ire également Talcamavida et
i sur la frontière du territoire
L. La ville de la Conception
té incendiée par les Indiens, et
e plusieurs fois par des trem-
ts de terre. Le 24 novembre
es habitants se retirèrent entre
e Bio-Bio et la rivère Andalien,
ondèrent la ville de Mocha, ou
le-Conception.

BRE DE 1766; PAIX DE SAN-
(1766-1786). Don Antonio Guill
a, voulant faire plus encore
prédecesseurs, conçut le projet
raindre les Araucans eux-mêmes
nstruire des villes. Les moyens
vait employer pour cela étaient
x sortes : la persuasion et la
Le soin de la première devait
nfié aux missionnaires et aux
s Indiens soumis; en cas de non-
e, lui-même se réservait l'exé-
de la seconde. Les Araucans,
és de tous ces détails par leurs
, convoquèrent leurs ulmènes,
ue les principaux d'entre leurs
rs, en conseil national, pour
er sur ce qu'il y avait à faire en
irconstance. Les contraindre à
nner leurs champs, leurs prai-
leurs forêts, pour s'entasser dans
les, c'était porter une grave at-
à leur indépendance, c'était in-
à la mémoire de leurs pères et
œurs de la nation. La délibéra-
it digne de ce peuple sérieux et
. On y convint que, dès les pre-
s ouvertures qui seraient faites
s Espagnols, on tenterait de traî-
affaire en longueur et de gagner
mps par des promesses équivo-
puis, si les Européens insistaient
ortement, on leur demanderait
truments et les matériaux néces-
à la construction des villes; que,
fallait ensuite, on en appellerait
orce des armes, mais seulement
es provinces dont les habitants
nt requis de travailler, tandis que
tres offriraient leur médiation,
, dans le cas où cette médiation
ait pas acceptée, on en viendrait
levée générale. Il fut convenu de
ue les missionnaires ne seraient
point insultés, mais qu'ils auraient la liberté de se retirer tranquillement, et enfin l'assemblée procéda à l'élection d'un toqui général. Le choix du conseil se porta d'abord sur Antivilu, apoulmène de la province de Maquégua; mais celui-ci ayant fait observer que sa tribu était comprise parmi celles qui ne prendraient pas les armes, s'il n'y avait pas lieu d'en venir à une levée générale, les suffrages se portèrent sur Curignancu, appartenant à la province d'Angol.

Les choses se passèrent ainsi que les Araucans l'avaient prévu. A la premiere intimation, les Indiens opposèrent des moyens dilatoires et des réponses évasives; ils demanderent ensuite des outils et tout ce qui leur était nécessaire pour exécuter les travaux qu'on exigeait d'eux; mais quand on eut rassemblé sur les bords du Bio-Bio les hommes de quelques-unes de leurs tribus pour y fonder une ville, ceux-ci rejeterent au loin les outils qu'on leur avait apportés, et coururent a leurs lances. Les Espagnols surpris n'opposèrent qu'une faible résistance, et furent pour la plupart égorgés. A cette nouvelle, Gonzaga, profondément irrité, refusa la médiation que lui offraient les tribus neutres, et entra immédiatement en campagne. De leur côté, les Araucans se levèrent en masse à la voix de Curignancu, et la guerre recommença avec les mêmes alternatives de succès et de revers, et la même férocité que les précédentes. Gonzaga n'omit rien pour dompter une résistance aussi opiniâtre; plus heureux même dans ses négociations que dans ses combats, il détacha les montagnards péhuenches de la cause nationale, et contracta avec eux un traité d'alliance offensive et défensive. Fidèles à cet engagement, les Péhuenches envoyèrent à Gonzaga une forte division d'auxiliaires; mais Curignancu fit tomber ce corps dans une embuscade et le tailla en pièces. Dans cette action, Coligura, général des Péhuenches, fut fait prisonnier ainsi que son fils, et tous deux furent mis à mort par les ordres du toqui des Araucans. Cet évé-

nement, qui aurait dû établir une haine éternelle entre ces deux nations, servit au contraire à ramener la bonne harmonie parmi elles, et, depuis lors, les Araucans n'ont pas eu d'alliés plus fidèles, et les Espagnols d'ennemis plus acharnés. Déjà malade et souffrant, Gonzaga ne résista pas au chagrin que ces événements lui causèrent; il mourut en 1768, et fut remplacé par François Xavier de Moralès.

Les historiens mentionnent encore, sans en donner les détails, une affaire sanglante qui aurait eu lieu en 1773. Lasses enfin de cet état de guerre, les deux parties belligérantes convinrent d'une trève, et se rapprochèrent ensuite pour en venir à un arrangement définitif. Curignancu, pour première condition de la paix, demanda 1° que les plénipotentiaires se réunissent à Santiago; 2° que, pendant la durée de la paix, la nation des Araucans eût la permission d'entretenir à Santiago un ministre chargé de la représenter et de défendre ses droits et ses intérêts. Les

ADMINISTRATION D'AMBR. O'HIGGINS; RÉVOLTE DES INDIENS; LEUR CONVOCATION AU CAMP DE NÉGRÈTE (1787-1793). Un Irlandais, entré de bonne heure au service du roi d'Espagne, dans les colonies américaines, Ambroise O'Higgins, promu au grade de mestre de camp et intendant de la province de Conception, reçut, au mois de novembre 1787, les titres de président, gouverneur, et capitaine général du Chili.

Ambroise O'Higgins est, sans contredit, le plus habile administrateur que le Chili ait possédé. Il parcourut les diverses provinces de son gouvernement, y établit partout de sages règlements dans l'intérêt du commerce et de l'agriculture; il ouvrit des routes nouvelles et fit réparer les anciennes; il donna une nouvelle activité aux travaux des mines, fonda des écoles publiques, et s'occupa constamment d'améliorer la condition du peuple. Peu ambitieux de la gloire des conquérants, il voulut que les traités faits avec les

s et de légumes. Le 10 du
ois, quatre caciques vinrent
amp faire leur soumission et
ime leurs services contre les
mais d'eux d'entre eux, Man-
t Calfunguir, trahirent bien-
ise qu'ils disaient vouloir ser-
urent rejoindre leurs frères.
les suivit vers le Rio-Buéno,
osait à passer dans une petite
tte rivière, où les transfuges
retranchés, lorsqu'un Indien
arti arrêta deux femmes qui
t vers le rivage de toute la
e leurs chevaux, sans doute
ser à l'ennemi. Cet homme tua
ces fugitives et amena l'autre
gnols. Le commandant essaya
roger, mais ne put en tirer au-
onse; obstination qui irrita
t les Indiens présents à cette
r'ils se précipitèrent sur cette
euse et la mirent à mort avec
t qu'elle portait dans ses bras.
an revint cependant au camp
gnols, suivi de dix-huit jeunes
s (*mosolones*); mais Figueroa
rêter sur-le-champ avec tous
, et, après les avoir envoyés,
orme, devant une sorte de con-
uerre, il les fit fusiller. Vers
temps il envoya à Valdivia
femmes et enfants qu'il avait
s les bois. Le 10 novembre,
oir fait célébrer la messe et
les soldats à bien défendre leur
et leur roi, le général espa-
sa le fleuve pour attaquer les
dans l'île où ils campaient; il
it, et fit couper la tête au caci-
mil qui les commandait. Dans
nt de la journée les Espagnols
encore douze Indiens, au nom-
uels était la femme d'un caci-
rentrèrent ensuite dans leur
mmenant vingt-sept chevaux,
ts moutons et cent soixante-dix
ris à l'ennemi. En traversant
, ils trouvèrent une Indienne
dans ses bras un enfant assas-
te femme leur déclara que, ne
réussir à étouffer les cris de
nt et craignant d'être décou-
lle s'était déterminée à le tuer.

Plusieurs caciques vinrent ensuite faire leur soumission, et Figueroa marcha à leur tête vers les ruines de la ville d'Osorno. Il y planta le drapeau espagnol, et demanda aux Indiens présents s'ils consentaient à reconnaître pour leur seigneur et maître le roi Charles IV. La réponse n'était pas douteuse. Aux cris de *vivat* se mêla le bruit d'une décharge de mousqueterie, et les caciques s'avançant alors, mirent un genou en terre et baisèrent respectueusement le drapeau espagnol. Ainsi se termina cette échauffourée (*). L'année suivante, O'Higgins convoqua les chefs des diverses tribus indiennes au camp de Négrète, dans l'intention d'y cimenter la paix avec eux. Vancouver nous a conservé le discours qu'il leur adressa à ce sujet : « Mes anciens et « honorables amis, leur dit-il, j'éprouve « une grande satisfaction à voir réunis « autour de moi les grands chefs et « les principaux capitaines des quatre « uthal-mapus qui partagent la riche « contrée qui s'étend vers le sud, de- « puis le fleuve Bio-Bio jusqu'à la partie « la plus méridionale, et depuis la Cor- « dillère jusqu'à la grande mer. Je me « réjouis de ce que vous voulez bien « ensevelir dans la terre sur laquelle « vous êtes campés, vos querelles et vos « animosites. Rappelez-vous l'état mi- « sérable dans lequel je trouvai le pays. « Des deux côtés du fleuve il était ra- « vagé et dans la désolation; les habi- « tants y souffraient les calamités d'une « guerre furieuse excitée par leur vio- « lence et leurs passions effrénées; un « grand nombre d'entre eux furent obli- « gés de se retirer avec leurs femmes « et leurs enfants dans les montagnes, « et réduits à la nécessité de manger « jusqu'aux chiens fidèles qui les y « avaient suivis. Cependant, avant mon « départ d'auprès de vous, vos maisons « étaient rebâties, de belles moissons « doraient vos champs, et de nombreux « troupeaux embellissaient vos prai-

(*) Extrait du journal tenu par don Thomas de Figueroa y Caravaca, commandant cette expédition. Voyez Stevenson, déjà cité, vol. Ier.

« ries; vos femmes vous fournissaient « de bons vêtements; les jeunes gens, « qui se montrent aujourd'hui ardents « et sans peur, obéissaient à la voix des « chefs, et l'on ne remarquait plus « parmi vous aucun excès, aucune « cruauté qui rappelât votre ancienne « barbarie, etc. »

En quittant son poste pour passer à la vice-royauté du Pérou, Ambroise O'Higgins fut suivi par les regrets et la vénération des habitants du Chili, indigènes, créoles ou Européens.

Nous touchons au moment où cette contrée va opérer sa révolution; mais avant de commencer ce récit, il importe d'examiner l'organisation administrative et la situation morale du pays sous la domination espagnole (*).

ORGANISATION DU CHILI, ET SA SITUATION MORALE SOUS LA DOMINATION ESPAGNOLE JUSQU'EN 1810. Le Chili espagnol, c'est-à-dire, toute la partie comprise au nord du Bio-Bio, était divisé en treize provinces : 1° Copiapo, 2° Coquimbo, 3° Quillota, 4° Aconcagua, 5° Melipilla, 6° Santiago, 7° Rancagua, 8° Colchagua,

justice, et, en cette qualité, il présidait l'*audiencia reale* et les autres tribunaux supérieurs établis à Santiago. En temps de paix, il relevait directement du roi d'Espagne; mais en temps de guerre, et vu l'urgence, il était placé sous l'autorité immédiate du vice-roi du Pérou.

L'audience royale était une sorte de sénat qui jugeait en dernier ressort toutes les causes civiles ou criminelles, à l'exception de celles où la valeur en litige excédait dix mille écus; il y avait, pour celles-là, recours au conseil suprême des Indes. L'audience était divisée en deux corps ou dicastères : la chancellerie et le tribunal criminel. Chacun de ces corps se composait d'un régent, d'un fiscal ou procureur royal, d'un protecteur des Indiens et de plusieurs auditeurs (*oidores*), tous nommés par la cour et largement rétribués. Les autres tribunaux étaient ceux des finances, de la croisade, des terres vacantes, et du commerce ou consulat.

Chaque province était gouvernée par des préfets ou *corrégidors*. En principe, ces fonctionnaires devaient être

liens et des milices urbaines
r le gouverneur Augustin Jau-
n 1792, la force de la milice
à quinze mille huit cent cin-
ix hommes. L'armée régulière
néralement composée de sol-
lite qui avaient déjà servi en
dans les Pays-Bas.
que Charles-Quint vécut, les
espagnoles furent traitées avec
ménagement; mais après lui
ces étaient obérées, les res-
épuisées, le peuple mécontent
se soulever sur tous les points;
l'embarras où se trouvèrent
hommes qui tenaient les rênes
rnement, ils ne virent que
me qui pût les sauver. La né-
touffa toute pitié, et les be-
moment ne permirent pas de
l'avenir. Non content de tor-
indigènes et de bouleverser la
entière des provinces conqui-
r y découvrir tout ce que leurs
s recélaient d'or et d'argent,
t toutes les places à l'encan;
avait acheté la sienne ne man-
s de la faire payer à ses subor-
ceux-ci à d'autres, et ainsi de
qu'au dernier anneau de la
ciale, jusqu'à l'ouvrier, espèce
de somme que l'on chargeait
aux énormes, que l'on brisait
s, et à qui on jetait à regret
ive nourriture. La métropole,
échanges de commerce avec
ies, ne s'attribuait pas seule
plus grosse part, elle les vou-
tes. C'est ainsi, par exemple,
lait que le Chili cessât de cul-
vigne et l'olivier, pour con-
uniquement les vins et les
rés d'Espagne. Les droits de
mposés aux provenances de la
étaient des plus exagérés. Les
le l'Amérique du Sud devaient
ans la métropole, et les Amé-
l'avaient pas même la permis-
cheter à d'autres nations les
de consommation que l'Espa-
roduisait pas. Aux Espagnols
partenait le droit de s'établir
colonies américaines. La plus
jalousie veillait à la garde de
ces possessions d'outre-mer; et il fallait aux navires étrangers qui désiraient y aborder une permission spéciale de la cour de Madrid. Le cas de détresse ne faisait pas même exception à cette règle, et tout bâtiment qui venait y chercher un abri contre la tempête était saisi, alors même qu'il appartenait à une nation alliée de l'Espagne, et son équipage était mis aux fers.

Les excès de tout genre des agents du pouvoir, leurs extorsions, leur tyrannie devenaient de plus en plus intolérables pour ces malheureux colons, dont la misère et l'humiliation étaient l'unique partage. L'ignorance chez eux n'était pas un vice, mais une nécessité; les livres et les instruments scientifiques manquaient partout, et la pensée était esclave.

Ainsi les Chiliens étaient depuis longtemps disposés à une révolution lorsque l'Espagne opéra la sienne, et les nouvelles dissensions que cet événement introduisit dans la colonie servirent à hâter une scission que les fautes de la métropole avaient rendue inévitable. Les causes de cette révolution ont été partout les mêmes dans les diverses parties de l'Amérique espagnole, et les perturbations de la mère patrie n'ont fait que servir de prétexte à ce mouvement, qui, en réalité, a eu pour objet de rétablir l'ordre interverti (*).

Révolution (1810). La vice-royauté du Pérou, le Vénézuela et Buénos-Ayres avaient commencé le mouve-

(*) La marche rapide de cette histoire ne nous a pas permis de mentionner, à leurs places respectives, divers événements qui n'eurent qu'une importance locale. Tels sont les tremblements de terre des 13 mai 1647, 15 mars 1657, et 8 juillet 1730. Ce dernier causa surtout de grands dommages à la capitale du Chili. Le gouverneur s'empressa de réparer le mal, et saisit cette occasion pour embellir la ville. Heureusement située loin du théâtre de la guerre, Santiago a conservé, depuis sa fondation, une grande importance relative. Nous en reparlerons plus bas avec quelques détails. Les *pl.* 13, 14, 15 et 16 représentent ce qu'il y a de plus curieux à voir dans cette ville.

ment révolutionnaire, et le Chili n'attendait plus qu'une occasion favorable pour suivre cette impulsion, lorsque la junte provinciale de Buénos-Ayres, frappée de l'avantage qu'il y aurait pour l'Amérique espagnole à se lever en masse contre l'ennemi commun, envoya dans les autres colonies des agents chargés de les exciter à secouer leurs fers. Un créole nommé Antonio Alvarez Jonte, qui avait déjà occupé un poste diplomatique, fut chargé de se rendre à Santiago pour y propager les idées révolutionnaires. Carrasco, alors gouverneur du Chili, tenait au parti français. Ses ennemis lui ont reproché d'avoir, à cette époque, vexé les familles les plus influentes du pays, les Roxas, les Ovalle, et les Véra; de s'être entouré de baïonnettes, et d'avoir installé de force ses créatures dans les emplois publics; mais en temps de révolution on ne manque jamais de raison pour accuser un ennemi politique (*). Sur ces entrefaites on vit arriver au Chili des émissaires que la junte suprême d'Espagne y envoyait au nom de Ferdinand VII. Dans

néral Torre, comte de la Conquista, fut nommé gouverneur en remplacement de Carrasco. L'audience royale enfin fut dissoute, et remplacée par une chambre d'appel.

Tel fut le premier pas que firent les habitants du Chili vers une ère nouvelle; mais il y avait loin encore de ces mouvements à une révolution; aussi les premiers qui osèrent, à cette époque, prononcer le mot d'indépendance, furent-ils envoyés prisonniers à Lima.

Le comte de la Conquista mourut peu après son installation au poste de gouverneur; il fut remplacé par don Juan-Martinez Rosas. La junte, vacillante et incertaine, avait convoqué un congrès national à Santiago, et cette mesure si précipitée prouve bien jusqu'à quel point les dépositaires du pouvoir étaient alors embarrassés de leur position, et irrésolus sur les suites qu'il convenait de donner aux premiers mouvements révolutionnaires. On vient de voir le gouverneur Carrasco décréter la formation d'un congrès. Cette assemblée nommait une junte

s des royalistes de Buénos-
rivé à Casa-Blanca, il y trouva
ement de dragons qu'il réu-
petite troupe. Entraîné par
iasme que manifestaient ses
Figuéroa conçut l'espoir de
cause du royalisme, et, re-
r ses pas, il se présenta ino-
devant Santiago le 14 du
rril, et signifia aux députés
moment, arrivaient en foule,
retourner chez eux; mais le
lus irrité qu'effrayé de cette
n, courut aux armes et se
r la place publique où le chef
avait rangé sa troupe en ba-
combat ne fut ni long, ni
Les royalistes, enfoncés de
arts, cherchèrent leur salut
ite; Figuéroa lui-même, suivi
t nombre des siens, se retira
couvent de San-Domingo. Il
avoir trouvé un asile sûr;
lendemain, livré aux vain-
il fut immédiatement fusillé.
plices furent condamnés au
ment.

grès put alors s'organiser pai-
t; et, dès le mois de juin sui-
e constitua définitivement en
e législative. Sa politique fut
libérale et prudente; il laissa
gnols mécontents un délai de
pour disposer de leurs biens
lonner la colonie dans le cas
roiraient devoir prendre ce
proclama la liberté de tous les
des esclaves du Chili; ceux qui
ient s'établir dans le pays, six
rès la promulgation de ce dé-
aient aussi reconnus libres. La
le la presse fut sanctionnée,
principe seulement, car, de
n'existait pas alors une seule
lans tout le Chili. Le traite-
clergé fut diminué, et une
ma que les curés seraient payés,
is, par le trésor public, et
leurs paroissiens respectifs.
abus d'administration devin-
jet particulier de la sollicitude
res. La junte fut déposée, et
é exécutive confiée à un trium-
. M. Rosas, M. de Incarnada,
et Mac-Kenna. Il créa l'ordre de la *Légion du mérite*. Enfin la liberté commerciale ne fut soumise qu'aux seules restrictions que sembla commander l'intérêt de deux manufactures établies dans le pays, l'une de flanelles, l'autre de toiles de chanvre (*).

Les Carréra. Le congrès, en prenant de semblables mesures, continuait à agir au nom de Ferdinand VII; et cependant un parti puissant s'était formé dans son sein, en faveur de l'indépendance absolue. A la tête de ce parti on voyait figurer les Carréra, famille influente par ses richesses et ses alliances. Don Ignacio Carréra était un vieillard respectable, libéral, et sincèrement dévoué à son pays. Ses trois fils, Juan-José, José-Miguel, et Luis, s'étaient fait remarquer déjà par leur bravoure et leurs talents; ils avaient tous les vices et toutes les qualités des créoles : amants passionnés du plaisir, du faste et de l'indépendance, on leur reprochait d'être libertins, querelleurs et ambitieux. Leur sœur, dona Xaviera, se trouvait alliée aux plus nobles familles du Chili.

Parmi les adversaires d'Ignacio Carréra, figurait en première ligne D. Francisco-Xaviero de la Reyna, chef des Penckistes, nom sous lequel on désignait les habitants de la province de Penco, et généralement ceux qui auraient voulu que le siége du gouvernement fût transféré à la Conception, attendu, disaient-ils, que les provinces du sud étaient généralement plus peuplées, plus riches, plus fécondes en hommes de talent que celles du centre.

Sur ces entrefaites, on vit arriver à Valparaiso (27 juillet 1811) un officier au service d'Espagne, M. Fleming, qui invita le congrès, au nom de son gouvernement, à envoyer des représentants aux cortès. Le même officier étant passé au Pérou, écrivit de Lima, le 3 octobre suivant, qu'il savait, de

(*) Outline of the revolution of Spanish-America, part. III, ch. II. London, 1817; Conversation's lexikon; Art de vérifier les dates.

bonne source, que le cabinet de Saint-James désapprouvait la révolution américaine. Nous dirons, par anticipation, que cette assertion fut démentie, en 1813, par lord Strangford, ambassadeur d'Angleterre à Rio-Janeiro.

De son côté, le vice-roi du Pérou, comte Abascal, avait écrit au congrès pour confirmer ses pouvoirs au nom du roi d'Espagne.

Dans cet état de choses, l'assemblée chercha à se maintenir entre les deux partis. Elle continua à agir au nom de la royauté absente, quoique, en sous main, elle prît des mesures pour investir les créoles du commandement de l'armée. Cette mesure fut confiée aux trois frères Carréra; mais ceux-ci dépassèrent les instructions qui leur avaient été données; et, mettant à profit l'influence qu'ils exerçaient sur les troupes, ils commencèrent à parler en maîtres. Don José-Miguel, le second des trois frères, avait servi en Espagne, et y avait obtenu, avec le grade de lieutenant-colonel, le commandement d'un régiment de hussards.

lui restait plus qu'à dissoudr
grès, et cette mesure ne s
longtemps attendre.

Ainsi s'établit une dominat
taire qui ne tarda pas à excite
contentement général. Les fr
réra, braves, ardents et volt
étaient adorés par la jeunesse n
et c'était sur elle qu'ils s'app
Quant à la classe des propriét
celle des industriels, ils les
raient sans pitié et les accablai
pôts, s'inquiétant peu d'accroi
le nombre de leurs ennemis.
1812 s'écoula sans amener auc
gement dans la situation de
Seulement on vit alors paraît
scène un homme qui devait,
y jouer un grand rôle, Bernard
gins, fils de l'ancien gouverr
Ambrosio. Bernard O'Higgin
capitaine de milice, se rallia à
des Carréra, et fut nommé s
vement à plusieurs grades, et
à celui de brigadier général.

En 1813, José-Miguel prép
expédition contre la ville de la

igner de la capitale, il liberté à Mac-Kenna, né lieutenant-colonel et général. Il en avait agi gard des autres officiers ulsés ou incarcérés au ubre 1811; et, quant à 'investit du commande- pes et de la milice du Talca, José-Miguel y rtier général; et, dans avril, il envoya un dé- surprit le camp des en- -Buonas, et le mit dans mplète. Paréja, cepen- venu à rallier ses trou- isit à Chillan, où il se maintint pendant près mourut à cette époque, acé par le brigadier depuis peu de Lima, es fraîches. Au mois de , la divison de Gainza forcée par un corps de i amena le colonel Ma- que Gainza se vit en ir de Chillan et de re- sive. Il se dirigea vers le, où la nouvelle junte, de Perez, Eyzaguirre ait ses sessions, tomba général espagnol. Ce re- ué en grande partie à Carréra, et servit de ennemis pour soulever e lui. La haine est con- tôt il ne fut plus ques- ue du despotisme, des débordements des Car- elle-même sembla les n conséquence, le 24 , O'Higgins fut appelé on au commandement rmée en remplacement l. Celui-ci, accompagné ait à regagner Santiago, ncontré par un détache- erie espagnole, qui les deux à Chillan.

tis désiraient également oyalistes, parce qu'ils és de la disproportion leurs forces comparées ennemies; les indépendants, parce qu'ils manquaient à peu près de tout pour faire la guerre. Plusieurs corps de l'armée d'O'Higgins n'étaient armés que de jougs de bœufs; mais c'était surtout l'artillerie qui était la partie faible de cette armée. O'Higgins avait fait faire un gros canon de bois qui creva à la quatrième décharge. Cependant les royalistes furent deux fois battus, les 19 et 20 mars 1814, par O'Higgins et par Mac-Kenna, son lieutenant; mais ces engagements avaient peu d'importance, et les échecs éprouvés par Gainza n'empêchèrent pas ce général de se diriger sur Santiago, qu'il savait être dépourvu de toute défense. Déjà il avait franchi le Maule, lorsque O'Higgins, déployant en cette circonstance une activité extraordinaire, se montra sur ses derrières, et le harcela si bien, que l'armée espagnole n'osa plus continuer sa route; elle rentra à Talca.

Le danger qu'avait couru la capitale pouvait être attribué à l'imprévoyance de la junte, qui fut, en conséquence, dissoute et remplacée par un directeur suprême. Les suffrages se portèrent sur Henriquez de Lastra, gouverneur du département de la marine, à Valparaiso.

La frégate anglaise *Phébé*, commandée par le capitaine Hillier, arriva au Chili, venant du Pérou. Elle apportait à Gainza des instructions du vice-roi pour en venir à un arrangement avec le directeur du Chili. Celui-ci, après avoir consulté les principaux habitants de Santiago, entra en pourparler avec le général espagnol, et lui proposa une capitulation qui fut acceptée et conclue à Zirca, près de Talca, le 3 mai suivant. En vertu de ce traité, le Chili devait former partie intégrante de la monarchie espagnole; il consentait, en cette qualité, à envoyer des députés aux cortès, afin de sanctionner la constitution décrétée par cette assemblée; il reconnaissait aussi l'autorité de Ferdinand VII et de la régence, à condition que le gouvernement intérieur du Chili serait maintenu dans tous ses pouvoirs et priviléges; et que le commerce serait

libre avec les puissances alliées et neutres, et notamment avec la Grande-Bretagne, à qui l'Espagne devait, avec l'aide de Dieu et de sa courageuse constance, son existence politique. Les hostilités devaient cesser immédiatement, et les troupes royales s'obligeaient à quitter le Chili sous deux mois, remettant les places qu'elles occupaient dans l'état où elles les avaient trouvées. Enfin, deux officiers supérieurs furent livrés, comme otages, de part et d'autre.

Expédition d'Osorio. L'événement prouva bientôt que le vice-roi n'avait cherché qu'à gagner du temps. En effet, ayant reçu d'Espagne quelques nouvelles troupes, et notamment le régiment de Talavera, il envoya le général Osorio, à la tête de quatre mille hommes, pour remplacer Gainza, déclarant en même temps que ce dernier avait outrepassé ses pouvoirs dans la convention de Zirca, dont la ratification était chose impossible. Osorio débarqua à Talcahuano le 12 août

mille dollars. Il est vrai que C
en reprenant les rênes du p
s'était emparé aussi des fonds
sor; mais rien ne prouve q
voulu les affecter à des dépense
gères au service de l'État.

O'Higgins, en apprenant la
gration des Carréra et les vo
habitants de Santiago, détacha
armée un corps de deux mille ho
qu'il chargea d'observer les roy
et reprit avec le reste le chemi
capitale. José-Miguel vint au-de
lui, le rencontra à Espéjo, c
plaine de Maypo, le battit e
prisonnier. O'Higgins s'atten
être traduit devant un cons
guerre; mais, loin de là, son gé
vainqueur lui offrit le comman
en second dans l'armée, s'il
consentir à faire cause commu
lui contre l'ennemi public. Cett
position ayant été acceptée
prisonnier, il fut rendu à la libe
renvoyé à son armée.

Carréra revint triomphant à

O'Higgins. — Voyant ensuite plus longue défense était im-, il fit coudre une bande noire drapeau, et tirer encore quel-ups de canon avec des dollars : de mitraille. Puis, à la lueur endie, se faisant jour, l'épée à, au travers des bataillons car-se formaient autour de lui, il ı Santiago, suivi de 300 dra-euls débris de son armée (*).

ant cette action, les deux frères ı s'étaient tenus à peu de dis-lu champ de bataille avec une ı de réserve forte de huit cents ». Témoins passifs de cette lutte ', ils ne tentèrent aucun mou-; en faveur des indépendants, tance inexplicable après la con-éréeuse que José-Miguel avait ı l'égard d'O'Higgins.

oldats de Carréra, qui formaient ıison de Santiago, ayant com-ıelques actes de violence et de ation, les habitants, exaspérés e conduite, envoyèrent des dé-ı Osorio pour le prier de hâter che vers la capitale. Après cette he, il était évident que la place plus tenable pour les indepen-En conséquence, Carréra fit teler les fortifications, et brûler istres sur lesquels étaient ins-s actes du nouveau gouverne-et quitta la ville le 1er octobre suivi de six cents soldats envi-, de deux mille habitants, qui nnaient leurs foyers sans savoir ourraient jamais y rentrer. Avec a s'éloignait également les chefs mée chilienne : O'Higgins, Mac-, Benevente et don Manuel Ro-, l'un des plus braves défen-le la cause de l'indépendance. avane fugitive se dirigea vers ta, mais son passage dans la ère ne s'effectua pas sans de s pertes. Le froid et la faim rent surtout les femmes et les . Rodriguez seul ne voulut pas franchir la frontière; il resta au Chili, et y orgnisa des guérillas qui ne cessèrent de harceler et de tourmenter les royalistes.

Ce fut le 5 du même mois que le vainqueur fit son entrée dans la capitale. Là, ainsi qu'on devait s'y attendre, il renversa toutes les institutions politiques du dernier gouvernement, et il fit plus encore : il institua une chambre de *Purification* composée d'officiers espagnols, sous la présidence du major San-Bruno. Les malheureux habitants, cités tour à tour devant ce tribunal redoutable, devinrent les victimes des plus odieuses persécutions. Cent d'entre eux, environ, furent déportés dans l'île déserte de Juan-Fernandez; les autres furent bannis, ou soumis à d'énormes amendes, ou, enfin, jetés dans les cachots.

Croyant ainsi avoir purifié le pays, Osorio reprit la route de Lima, laissant un Espagnol, Marco de Pontagil, revêtu du titre de gouverneur du Chili, et chargé de continuer ce système de vengeance et de proscription. Les autres villes, à l'imitation de la capitale, avaient fait leur soumission.

Expédition des Buénos-Ayriens. Deux années s'écoulèrent sans apporter aucun changement dans l'existence politique du Chili. Les Espagnols poursuivaient impitoyablement le cours de leurs proscriptions, et Rodriguez, avec ses braves guérillas, continuait à les inquiéter vivement. Cependant la révolution était consommée à Buénos-Ayres, dans le Tucuman, à Mendoza, au Paraguay, à Cordova, à Santa-Fé et à Rioja. La cause de la monarchie était perdue à jamais dans l'Amérique du Sud; mais le haut Pérou et le Chili étaient encore au pouvoir des armées royales. Le gouvernement de Buénos-Ayres pensa que l'intérêt des provinces indépendantes, et le sien en particulier, exigeaient l'expulsion absolue des Espagnols du sol de l'Amérique méridionale. Si les armées et les flottes du roi d'Espagne continuaient à occuper les places fortes et les ports du Chili, la guerre était éternisée, et la liberté, sans cesse inquiétée par le voisinage de

(*) ...apport d'O'Higgins; Outline of re-..., etc.; Révolution de l'Amérique ... M. Graham; Miers, etc.

ses ennemis, ne pourrait jamais asseoir ses institutions sur une base durable. Il accueillit donc avec empressement les sollicitations des réfugiés de Mendoza, et leur fournit les moyens d'organiser un corps d'armée. Carréra avait quitté Buénos-Ayres pour passer aux États-Unis, d'où il espérait ramener des secours en hommes et en munitions de guerre. O'Higgins paraissait donc destiné à avoir le commandement en chef de l'expédition, mais le gouvernement de Buénos-Ayres le déféra au général San-Martin.

San-Martin. Don José San-Martin, né dans les missions du Paraguay, de parents espagnols, servait en Europe à l'époque où l'Espagne fut envahie par les Français. Il obtint successivement, en récompense de ses services, les grades de capitaine, aide de camp de police du général Jordan, et lieutenant-colonel. Ayant sollicité du général Castaños un grade supérieur qu'il ne put obtenir, ce refus le blessa tellement qu'il quitta le service de l'Espagne et se rendit en Angleterre, d'où il passa

conserver longtemps sa co
sieurs crimes, dont quelq
ront rapportés ici, lui s
lement attribués en Am
politique a pu, dans sa
rendre nécessaires; mai
n'admet pas de pareilles e
flétrit le forfait partout o
contre.

O'Higgins. Nous avon
Bernard O'Higgins était
l'ancien vice-roi du Pérou
O'Higgins. Il hérita de plusi
les qualités qui distinguaie
une bravoure à toute épre
gie dans l'exécution, la fra
le caractère et la rectitude
ment. Passionné pour son
la cause de la liberté, il
sacrifices qu'il ne soit di
faire. Dans la vie privée,
ractère le plus aimable, e
toujours affable, doux et c
On lui a reproché d'être
dre une détermination,
défier de ses propres mo
considérer toujours le d

nent, dont voici la formule: cœur, et les mains jointes, ons, en présence du Dieu par la mer, la terre et le t, de ne souffrir désormais ran en Colombie, et, nou- os spartiates, de ne jamais s chaînes de l'esclavage, les étoiles brilleront dans le ne le sang coulera dans nos Chaque soldat, indépen- le son équipage militaire, poncho et un sac de pro- r huit jours, du *charque* (*) grillé; mais c'était à cela ral en chef avait borné ses et cette armée, qui se franchir les sommités de e à une élévation de douze ille pieds, sur une route de , n'avait ni tentes, ni four- ourrage pour ses chevaux. ortant de cacher à l'ennemi prescrit à l'expédition libé- San-Martin y donna tous il avait arrêté que ce serait sage de los Patos que l'on u Chili; mais afin de don- ge aux royalistes, il entama ation avec les Indiens qui es environs du Passo de pour en obtenir la permis- verser leur territoire. Les ds, flattés de cette déférence, t qu'ils savaient fort bien éral pouvait, avec son ar- sser de leur consentement, ailleurs ils le lui accordaient ir, et qu'ils étaient prêts ui fournir tous les secours rait besoin. Les voyant si és, San-Martin proposa à ne Maripan d'aller dire au énéral Marco que les indé- vaient l'intention de passer chon; pour prix de ce ser- Martin offrit de riches pré- entre autres, quinze cents 'Indien accepta la proposi- cquitta fort bien de ce stra- n content de cela, le général nt envoya, par le défilé d'Us- pallata, un émissaire chargé de fausses dépêches dans lesquelles il annonçait aux mécontents du Chili que le moment de leur délivrance approchait, et que l'armée libératrice était sur le point de franchir le Planchon. Dans le fait, il y fit passer le lieutenant-colonel Ramon Freyre avec un faible détachement de cavalerie, tandis qu'il envoyait le colonel Héras avec un bataillon et cent chevaux par Uspallata, et que lui-même, avec le gros de l'armée, se dirigeait vers los Patos. Le trajet se fit en huit jours. Arrivés dans la vallée d'Aconcagua, au-dessus de Santa-Rosa, les hommes et les chevaux étaient exténués de fatigue, transis de froid, et pressés par la faim; mais les habitants s'empressèrent de venir à leur secours, et leur apportèrent des vivres, du fourrage, ainsi que les objets dont ils éprouvaient le besoin le plus urgent.

Trompé cependant par le stratagème des indépendants, le général espagnol avait concentré ses forces à Rancagua. Le 4 février, son chef d'état-major, don Miguel Atero, l'informa que l'ennemi était arrivé à Santa-Rosa et qu'il s'avançait rapidement. Le major Vila, qui avait été chargé de surveiller le passage de los Patos, transmit le même avis, et fit savoir qu'il s'était replié en attendant qu'on lui envoyât du renfort. Ces deux chefs opérèrent leur jonction et se portèrent à Santa-Rosa, où ils furent ralliés, dans la journée du 6, par le colonel Quintanilla, à la tête d'un bataillon de carabiniers que leur envoyait le capitaine général. Les indépendants occupaient Villa-Vieja, et ce fut là qu'eut lieu la première rencontre. Les royalistes eurent le dessous; ils perdirent trente carabiniers, et se retirèrent en désordre à Chacabuco, montagne d'un accès difficile qui domine la plaine de Santa-Rosa, et par laquelle passe le chemin qui conduit à Santiago (*). Le capitaine général Marco y était arrivé déjà avec douze cents hommes d'infanterie et mille chevaux. Les armées se trouvèrent en présence le 11 février au soir,

e broyée.

(*) Outline of the revolution, etc.

et, de chaque côté, la nuit fut employée aux préparatifs du combat. Le lendemain, à la pointe du jour, San-Martin disposa son armée en deux colonnes : la première, sous les ordres du général Soler, était formée des deux bataillons nos 1 et 11, des quatre compagnies d'élite des bataillons nos 7 et 8, d'un escadron de cavalerie et de presque toute l'artillerie; la seconde colonne, aux ordres d'O'Higgins, ne se composait que des quatre compagnies du centre des nos 7 et 8, et de deux pièces d'artillerie de campagne; San-Martin s'était ménagé le commandement du reste de la cavalerie, qui formait un corps de réserve ou d'arrière-garde. Ce qui frappe d'abord dans cette disposition, c'est la disproportion des deux colonnes de l'armée.

A huit heures, les indépendants se mirent en marche, et rencontrèrent l'ennemi rangé en bataille à Chacabuco, dont les hauteurs étaient occupées par un faible détachement d'infanterie. La route suivie par O'Higgins étant la plus courte et la plus facile, ce général ar-

encore. L'armée espagnole
deux masses d'infanterie sép
quelques pièces de canon, et
de cavalerie qui s'appuyait su
tagne de Chacabuco, à la g
l'infanterie. L'inaction obli
colonne d'O'Higgins fut utile
pagnols, qui en profitèrent p
parer des hauteurs qui cou
le champ de bataille. De là il
rent des tirailleurs, dont le
augmentait incessamment au
des masses. O'Higgins, obser
que l'ennemi s'était affaibli
manœuvre, ordonna à Cram
charger de front à la tête de
taillon. Les Espagnols, surp
manœuvre aussi vive et aus
tendue, n'opposèrent qu'une
sistance et reculèrent devant
pendants. De son côté, la cav
royalistes, voyant l'infanter
lée, suivit le mouvement ré
et laissa la cavalerie de Buén
pénétrer dans les rangs des
Le détachement qui occupait
montagne opposait seul quel

nouvelle de cette victoire parvint tiago le même jour à six heures r. La confusion devint extrême ette capitale où tant de passions es se trouvaient en présence. Les tes passèrent la nuit à faire leurs atifs de départ, et les indépen- l'employèrent à tout disposer ı réception de leurs libérateurs. néral Maroto, qui commandait sence de Marco, donna ordre à vision de douze cents hommes, mée à Rancagua, de rallier les de l'armée espagnole; mais la de Chacabuco avait répandu t une terreur panique, et les sol- fusèrent de marcher; quelques- entre eux, des officiers même, rent à Valparaiso, où, à chaque t, on voyait arriver des familles tes qui venaient y chercher un quement pour le Pérou. Une e se dirigea vers la Conception int à y rallier une force encore nte; mais elle ne put empêcher général Marco et plusieurs de ses s ne tombassent au pouvoir des as de Rodriguez.

urlendemain, 14 février, la divi- Soler fit son entrée à Santiago, 15 on y vit arriver la colonne iggins, ainsi que les prisonniers tes. San-Martin, reçu avec ac- ion, fut salué du nom de libé- . Un gouvernement électif s'éta- ır les ruines du pouvoir royal, -Martin en fut nommé suprême eur; mais il refusa ce poste, et ea les patriotes à porter leurs ges sur O'Higgins. Ce refus n'é- s, comme on le supposa dans le , une marque de déférence pour ents de son collègue; mais San- ı avait déjà à cette époque, sur royauté du Pérou, les vues qu'il plus tard, et qu'il n'eût pas réalisées s'il eût accepté le pouvoir mal affermi qu'on lui offrait au Chili. Ce général prit les mesures nécessaires pour assurer les résultats de la victoire de Chacabuco; il envoya le bataillon n° 1 occuper le port de Valparaiso, tandis que le colonel las Héras reçut l'ordre de marcher sur la Conception, où les débris de l'armée royale s'étaient concentrés. A son approche, les Espagnols évacuèrent cette place et se portèrent, sous les ordres du colonel Ordunez, à Talcahuano, où ils se fortifièrent si bien qu'il devint impossible de les en déloger. Sur ces entrefaites, le général San-Martin partit pour Buénos-Ayres, où les patriotes lui avaient préparé une ovation.

Situation du Chili après la victoire de Chacabuco. Le général O'Higgins prit en main les rênes du gouvernement après le départ de San-Martin, et s'occupa activement du soin de prévenir une nouvelle invasion. Il augmenta son armée d'un régiment d'infanterie et d'un bataillon d'artillerie. Mais les Chiliens crurent s'apercevoir, à cette époque, que le gouvernement de Buénos-Ayres voulait se réserver une grande influence dans les affaires intérieures de leur pays; quelques-uns même s'imaginèrent qu'il convoitait de se substituer entièrement à l'Espagne, et dès lors la révolution devenait sans objet. Il y avait certainement quelque chose de fondé dans ces craintes; car, sans cela, on ne voit pas pourquoi Buénos-Ayres se serait résigné à d'énormes sacrifices pour entretenir au Chili un corps de troupes plus nombreux que l'armée nationale elle-même. En effet, les auxiliaires comptaient quatre mille huit cents hommes, tandis que les Chiliens n'en avaient que trois mille six cents.

O'Higgins, voulant compléter l'expulsion des Espagnols, se rendit lui-même au siége de Talcahuano. On était alors à la fin de l'année 1817. L'armée indépendante comptait un brave de plus parmi ses chefs : le général Brayer était venu, comme tant d'autres, chercher sur cette terre étrangère de nouveaux dangers et une gloire nouvelle;

stinction dans les armées impériales. a restauration, il émigra dans l'Amé- u Sud avec un grand nombre de ses des, dont plusieurs eurent beaucoup aindre de l'ingratitude des gouver- évolutionnaires. Cramer fut parti- nent maltraité par San-Martin.

mais comme tant d'autres aussi il devint un objet de jalousie pour ceux dont il partageait les travaux et la misère. D'abord San-Martin l'avait bien accueilli et lui avait donné un commandement dans l'armée; mais il arriva qu'au siége de Talcahuano, au moment où les indépendants étaient sur le point de pénétrer dans la place, les tambours battirent la retraite, et l'armée assiégeante se retira subitement dans le plus grand désordre. Brayer fut accusé sans fondement d'être la cause de ce désastre, et, depuis ce moment, les chefs de l'armée indépendante saisirent toutes les occasions de faire éclater contre lui leurs sentiments de haine et de jalousie. Il quitta le service et se retira à Montevideo.

San-Martin, de retour de Buénos-Ayres, avait repris le commandement de l'armée, lorsqu'un corsaire, entré à Valparaiso avec une prise espagnole, annonça que le vice-roi du Pérou préparait une nouvelle expédition contre le Chili. A cette nouvelle, la terreur et la confusion se répandirent dans toutes les classes de la société, sans en excep-

qui veut exercer la sienne. » Ils parèrent donc à repousser la n irruption dont ils étaient me mais leurs préparatifs se firen plus de lenteur et de négligence n'aurait dû s'y attendre dans un joncture aussi grave. On jeta d rangs de l'armée une foule de gabonds fainéants, que les habit pays désignent sous le nom de Deux nouveaux bataillons furen tés à la composition de l'armée s'était formé dans la province quimbo; l'autre se recruta par *pardos* ou mulâtres de Santiago mée de campagne, indépendar de quelques corps d'observation sentait alors un effectif de quatr cinq cents hommes. Un nouvea était venu partager avec San-M O'Higgins et las Héras, le fard commandement; c'était le génér carsel, arrivé depuis peu de B Ayres. Enfin, des agents furer voyés aux États-Unis et en Angl pour y acheter des navires de dont le parti de l'indépendance a plus grand besoin.

s à cet effet par le peuple, r solennellement en son nom, ence du Tout-Puissant, et an- à la grande confédération du umain, que le territoire conti- du Chili et les îles adjacentes ent de fait et de droit un re, indépendant et souverain, s sont à jamais séparés de la hie espagnole, avec plein pou- dopter la forme de gouverne- n plus conforme à leurs inté- ; pour que cette déclaration ivoir toute la force et la soli- i doivent caractériser le pre- te d'un peuple libre, nous en- s pour garants l'honneur, la fortune, et toutes les rela- ciales des citoyens de ce nou- t(*). »

dition du Pérou avait eu bien ultés à surmonter, et ce ne mois d'octobre 1817 qu'elle re à la voile du port de Callao. pagnols, dit un témoin ocu- omptant sur le succès complet e armée, reprirent de nou- oute leur arrogance, qu'ils nt au point de s'engager mu- ent, sous un dédit de deux ollars, à ne jamais, à l'avenir, er un créole. » Dans les pre- urs de janvier 1818, l'armée a Talcahuano, où le colonel , qui avait si bravement sou- efforts des patriotes, se joignit marcha sur la Conception, endit sans résistance. Ce fut e ville que les royalistes firent d'alliance avec les Araucans, fournirent des chevaux et des ainsi ravitaillés et secourus, gnols se dirigèrent sur Talca. indépendante qui occupait e se replia aussitôt sur San- , où le général en chef vint lre avec les troupes qu'il ame- antiago. Le colonel Ordunez avait été détaché par Osorio, avec une colonne de mille hommes, pour observer les mouvements des patriotes; mais, obligé bientôt de battre en retraite, il passa le Rio-Lisay en présence d'un corps de quinze cents hommes de cavalerie commandé par le général Balcarsel. Ce ne fut qu'aux environs de Talca et lorsqu'il eut pris position, que San-Martin se détermina à le faire attaquer; mais, secouru à propos par quelques détachements que le général Osorio lui envoya de Talca, il repoussa la cavalerie de Balcarsel et la mit en pleine déroute.

San-Martin avait pris position en un lieu appelé Cancha-Rayada, coupé par des ruisseaux et des ravins où sa ligne ne pouvait se déployer, et il avait appuyé sa gauche sur Talca, où étaient concentrées toutes les forces ennemies. C'était une position désavantageuse qu'il était urgent d'abandonner; il en donna l'ordre dans la nuit du 18 au 19 mars; mais c'était le jour anniversaire de sa naissance, et l'armée avait voulu célébrer la fête de son général. On croit qu'Osorio fut informé par ses agents du désordre qui régnait dans le camp ennemi. Quoi qu'il en soit, il sortit de Talca le 19 avant l'aube du jour, et tomba à l'improviste sur les patriotes. Ceux-ci commençaient alors seulement à opérer le mouvement que San-Martin avait ordonné. Surpris ainsi dans l'ombre de la nuit, ils se défendirent quelque temps au hasard, s'entre-tuant les uns les autres, et quand le jour arriva ils commencèrent à fuir de tous côtés. L'aile droite de cette armée, commandée par le colonel las Héras, ne s'arrêta que sous les murs de la Conception, à plus de soixante lieues du champ de bataille. O'Higgins et San-Martin se réfugièrent aussi dans cette ville; le premier avait eu le bras fracassé par une balle (*). La perte de l'armée vaincue fut immense; tous ses bagages, ses vivres et son matériel, tomberent au pouvoir de l'en-

rial documents referred to in the f the president of the United-Sta- 17 novembre 1818. Washington, port of Théodoric Bland, esq., ner to south America.

(*) Rapport du général San-Martin au directeur suprême des provinces de Buénos-Ayres, 1er avril 1818.

nemi, et si Osorio avait su profiter de sa victoire, il aurait de nouveau soumis tout le Chili à l'autorité royale. Santiago, Valparaiso, Chillan et les autres principales villes, étaient, en ce moment, hors d'état de résister; mais il commit la faute de croire que le parti vaincu était à jamais abattu, et il perdit dans les murs de Talca un temps précieux, que les patriotes mirent habilement à profit.

Bataille de Maypo. Pendant que San-Martin, Balcarsel, las Héras et Freyre s'occupaient à rassembler les débris de l'armée et à relever le courage de leurs compatriotes, l'infatigable Rodriguez levait de tous côtés des milices et des guérillas, et ne cessait de harceler les royalistes. Cette énergie des chefs indépendants, et le patriotisme des habitants du Chili, sauvèrent encore une fois la cause de la liberté. Dès les premiers jours du mois d'avril, San-Martin se retrouva à la tête d'une armée de cinq mille hommes. Ayant eu avis que le général Osorio avait passé le Rio-Maypo au gué de Longuen, et qu'il prenait

Andes, fut placée sous les ord colonel Ramon Freyre.

Les royalistes, de leur côté, une position assez bien entend placèrent sur un mamelon qui geait leur gauche, quatre pièce tillerie soutenues par un batai chasseurs.

L'infanterie indépendante, en colonnes serrées et parallèl clinant sur la droite de l'enne soutenue par douze pièces d'art descendit de la colline qu'elle pait, et s'approcha des Espa l'arme au bras. Elle fut reçue feu terrible: la batterie du m surtout portait le ravage da rangs; mais elle n'en contin moins à marcher en avant. Pen mouvement, la cavalerie des roy qui attaquait les grenadiers à c en était vigoureusement repou

Cependant le feu continuait a reur, et causait, de part et d une grande perte. Osorio for droite en colonnes serrées, et l' contre l'ennemi, en la faisant s par un corps de cavalerie. La

e. Les grenadiers à cheval, par O'Brien, firent, de leur e charge vigoureuse sur le ré- de Burgos, le mirent en dé- t, s'emparant de toutes les is- chevèrent la destruction de royale. Osorio, suivi de deux valiers, parvint à se sauver. es chefs royalistes tombèrent oir du vainqueur; deux mille ls périrent dans cette journée t trois mille environ furent sonniers. L'artillerie, les dra- a caisse militaire, les bagages unitions devinrent la proie des lants, dont la perte, en cette ance, fut à peu près de mille . Les officiers prisonniers fu- luits à la Punta de San-Luis (*). ili, théâtre de tant d'actions es, n'avait pas vu encore de plus mémorable et plus déci- : celle de Maypo. L'indépen- u pays était à jamais assurée. la bataille, le général en chef u vice-roi du Pérou une dé- i mérite d'être conservée tex- nt : « Santiago du Chili, le 11 818. Le sort des armes a mis n pouvoir, le 5 du courant, es champs de Maypo, toute e à laquelle Votre Excellence onfié la conquête du Chili. A tion du général Osorio, qui, lement, subira le même sort, 'a échappé à la valeur de mes s. Le droit de représailles m'au- it à traiter les vaincus comme cessions été traités d'après les s barbares du commandant es- l; mais l'humanité impose d'au- ois, et je n'ai pas voulu me r sur des malheureux assez pu- voyant leur orgueil déçu, et présomptueuses espérances ées.

s les prisonniers, consistant esque tous les généraux, deux officiers et trois mille soldats,

« ont reçu les secours que mon carac- « tère me prescrivait de leur donner.

« Il ne tient qu'à Votre Excellence « de leur rendre la liberté, en accep- « tant l'échange qui vous a déjà été « proposé pour mes compatriotes, et « que vous avez rejeté. Envoyez-moi « ces infortunés, et je m'engage, sur « mon honneur, à vous rendre un pa- « reil nombre d'hommes, grade pour « grade. Le traitement qu'a éprouvé « le major Torrès n'étant pas celui « qu'on doit à un parlementaire chargé « de paroles de paix, et désirant, d'ail- « leurs, prouver ma bonne foi, je « charge le lieutenant-colonel espagnol « Pédro-Moriega, de vous porter cette « communication, espérant que, si « Votre Excellence n'accepte pas les « conditions que je lui propose, elle « me renverra cet officier, auquel je « n'ai rendu la liberté que pour acce- « lérer la paix. »

Malgré ce langage plein de dignité et de convenance, il n'en est pas moins vrai que la victoire des indépendants fut souillée par quelques actes de cruauté, que le droit de représailles expliquait et n'excusait pas. Dans la nuit qui suivit la bataille, plusieurs prisonniers furent fusillés. De ce nombre était un créole nommé Bénavidès; cet homme, fils d'un inspecteur de Quirihué, près de la Conception, avait servi dans la première armée indépendante; fait prisonnier par les Espagnols, il embrassa leur cause et y demeura toujours fidèle. A la bataille de Chacabuco il tomba entre les mains des indépendants, parvint à leur échapper, et fut rejoindre les royalistes. Toujours brave jusqu'à la témérité, et toujours malheureux, il fut repris à Maypo par les patriotes, et condamné à mort. Il essuya, avec ses compagnons d'infortune, le feu des soldats préposés à cette exécution; mais un mouvement qu'il fit après sa chute fut aperçu par un officier qui lui passa son épée au travers du cou; on le crut mort, il n'était que blessé. Au milieu de la nuit, ayant repris ses sens, il parvint à se traîner jusqu'à la porte d'une chaumière voisine du champ de bataille. Accueilli avec bonté,

pport du général José San-Martin; el *Orinoco*, n° 32; Journaux de Ayres et du Chili; Journaux an- écis historique de Froissard, etc.

et soigné par des mains généreuses, il guérit de ses blessures, et se sauva dans les provinces méridionales que les royalistes n'avaient point encore abandonnées. Le général Sanchez lui donna le commandement de la petite ville d'Arauco. Le souvenir de cette catastrophe ne sortit jamais de la mémoire de cet homme, et il s'en vengea avec une telle atrocité sur les malheureux qui tombèrent entre ses mains, que son nom est encore aujourd'hui en exécration parmi les indépendants.

Retour des Carréra. Nous avons vu le plus influent des trois frères Carréra, José-Miguel, partir pour les États-Unis, à l'effet d'y chercher des secours pour sa patrie. Il y acheta cinq bâtiments de guerre, des armes et des munitions pour une armée de douze mille hommes. Des artisans munis de leurs outils, des marins américains, des officiers français et anglais avaient consenti à le suivre. En arrivant à Buénos-Ayres, au commencement de 1818, Carréra y apprit que ses deux frères, Juan-José et Luis, se trouvaient dans la même ville, prisonniers sur parole; ciale de cette famille. Diverse constances que nous rapporteron nent un grand poids à cette de version.

Les trois frères parvinrent à s' per; mais ils furent repris et cl de chaînes. José-Miguel fut diri Montévidéo, où il fut bien ac par le général Lecor; mais, p temps après, ayant su que Puy avait donné l'ordre de le mett fers, il s'évada de nouveau, et la province d'Entre-Rios que Ra un de ses amis, gouvernait al nom d'Artigas. Là, il put at paisiblement qu'une occasion fav lui permît de rentrer dans sa Une plus triste destinée était ré à ses deux frères.

Conduits à Mendoza, Juan-J Luis furent traites avec une ri excessive par le gouverneur de ville, don Toribio Luxuriago. O alors au mois d'avril 1818, peu la bataille désastreuse de C Rayada et avant qu'on eût appris toire de Maypo. La province de doza était inondée de familles chil

le fils d'un maître de poste; rime, qui d'ailleurs ne put prouvé, ne compromettait il des prisonniers dont on i tête. L'astucieux Montea- cha donc à ourdir une meil- me. Des émissaires à ses insinuèrent dans la confiance ra, et leur proposèrent un plan . Ces malheureux tombèrent ége, et devinrent ainsi les vic- leur propre crédulité. Trahis même dont ils avaient accueilli sitions, ils furent traduits, le (1818), devant une commis- nposée de trois membres, squels figurait Monteagudo. i gouverneur Luxuriago qu'é- la nomination de ce tribunal inel. L'information dura jus- lu mois d'avril; ce jour-là, la fut prononcée, et on ne laissa amnés que deux heures pour er à la mort. Un délai qu'ils ent, pour avoir le temps de rdre à leurs affaires, ne fut rdé. La sentence avait été pro- trois heures de l'après-midi, heures les deux frères mar- iu supplice. Les habitants de i, ne pouvant croire à cet excès e, s'en indignaient publique- ussi l'autorité crut-elle de- ndre des précautions extraor- pour prévenir un mouvement ur des Carréra. Juan-José, es deux frères, montrait une exaspération, et s'emportait ctives contre le gouverneur igo; mais Luis, qui ne cessa lonner des preuves d'un sang- roïque, parvint à le calmer; t également à lui faire accep- consolations d'un prêtre; puis hèrent au supplice en se te- brassés. Arrivés au lieu dési- r l'exécution, Luis donna son ir à l'officier qui commandait hement, le priant de le re- i sa famille, et de lui dire que ix étaient morts en pensant à signal fut donné, et les deux érirent pendant qu'ils se don- in dernier adieu.

Quand on apprit cette nouvelle à Santiago, le général San-Martin s'empressa de faire remettre au père des deux victimes un état des dépenses occasionnées par cette procédure et par l'exécution qui s'en était suivie, le sommant de payer immédiatement, sous peine d'être conduit en prison. Le vénérable vieillard, dit un témoin digne de foi, paya cette amende de sang, et expira deux jours après!

José-Miguel était encore dans la province d'Entre-Rios quand il apprit ces tristes événements, ainsi que l'arrestation de dona Mercédès, sa femme, et de dona Xaviera, sa sœur. Il lança aussitôt l'énergique proclamation qu'on va lire :

Au peuple du Chili,

« Vos destinées sont fixées... Écou- « tez!... Le Chili sera une colonie de « Buénos-Ayres, comme il le fut de « l'Espagne en d'autres temps; son « commerce, son industrie, seront cir- « conscrits dans les limites que fixeront « les intérêts particuliers de la nou- « velle métropole. Du sein de cette « métropole l'on verra sortir des gou- « verneurs pour ses provinces, des « magistrats pour ses peuples, des gé- « néraux pour ses armées et pour ses « frontières. Ses contributions seront « basées sur les besoins de cette puis- « sance ambitieuse. L'indépendance de « l'Amérique doit être dirigée par la « main habile d'une aristocratie in- « flexible. Les Portenos (*) au Chili, « les Chiliens à Buénos-Ayres soutien- « dront ce système, et en seront alter- « nativement les instruments et les « victimes. L'expédition de Lima fera « couler le sang chilien, tandis que les « satellites de Buénos-Ayres conserve- « ront la conquête du Chili par la ter- « reur.

« Buénos-Ayres deviendra une autre « Rome, en gagnant des batailles par « des chefs initiés dans le grand mys- « tère de sa politique; de cette capi- « tale émaneront les décrets qui gou-

(*) Nom qu'on donne aux habitants de Buénos-Ayres.

« verneront le continent méridional.
« Ce projet n'est ni difficile ni injuste,
« puisque les principes immuables de
« la raison et de la nature déléguèrent
« leurs droits à la politique. Respec-
« tant les préjugés du peuple, flattant
« ses caprices, caressant son orgueil,
« les Portenos commenceront à régner
« par la force, et maintiendront leur
« pouvoir par l'habitude, laissant au
« temps à légitimer leurs usurpations.
« Si quelqu'un se présente et cherche
« par l'énergie de son caractère à tra-
« verser ce projet, il périra chargé des
« apparences du crime qui, dans l'es-
« prit de la multitude, toujours cré-
« dule, fanatique et superstitieuse,
« justifie les attentats.

« Voyez, Chiliens, le sort que le
« club aristocratique de Buénos-Ayres
« vous prépare. Du sein de cette as-
« sociation ténébreuse de tyrans, est
« sortie la sentence des Carréra, mes
« frères, vos amis, vos compatriotes,
« les défenseurs de la liberté et de leur
« patrie.

« Le Chili est destiné à former un
« des grands États de la confédération

« nement des provinces se r
« entre les candidats de l'aristo
« et l'armée auxiliaire, stationn
« votre territoire, dévorant vo
« sources pour enrichir vos o
« seurs? Ne voyez-vous pas vo
« patriotes, arrachés du sein de
« chaumières, des bras de leu
« rents, pour soutenir de leur
« pouvoir des tyrans sur les ri
« la Plata? Ne voyez-vous pas vos
« expatriés et jetés dans les mi
« Mendoza, comme de vils co
« nés? Ne voyez-vous pas, enfin
« cution atroce des Carréra, qui
« nore la nation au milieu
« triomphes?

« Atterrés par leurs propres
« ciences, les assassins cherchè
« colorer leur crime, en nomma
« commission de docteurs des
« ces-Unies, vendus au pouvoir
« flatterie, étant sûrs qu'ils s
« raient à la sentence qu'ils rece
« toute tracée des mains de San-
« et d'O'Higgins.

« Les Carréra furent exécuté
« l'espace de deux heures

s d'une famille illustre, ni les re-
ts du Chili, ni les cris de l'huma-
i, ni la voix impuissante de la
ice et des lois. Dans cet acte de
cité, vous lirez votre sentence!
meilleurs citoyens iront à la
be un à un; ils mourront avec
aleur des premières victimes.
sait par des rapports que les pa-
tes Juan-José et Luis de Car-
marchèrent à l'échafaud, où ils
ient mourir, avec un courage
augmente encore l'éclat de leur
u. Jusqu'au dernier soupir ils
rent pour honorer leur patrie.
n fera le procès aux exécuteurs
cette sentence criminelle pour
er l'opinion. Le peuple com-
cera à douter du crime; les
ns demeureront triomphants, et
atrie restera dans les chaînes.
a-Fé, sans secours, se soutient
re les efforts du despotisme; et
, avec le pouvoir, vous restez
l'apathie des esclaves, pour de-
r la fable des nations et l'oppro-
de nos descendants.
on, Chiliens, non, votre carac-
est trop bien connu pour que
puisse douter de vos sentiments.
ntrage fait au sang des Carréra,
nation entière, allumera votre
e indignation; et la famille et
mis qui pleurent aujourd'hui sur
sépulture, béniront un sacrifice
consolidera pour jamais l'indé-
dance de la patrie sur les débris
ses barbares oppresseurs. »
rréra partit ensuite, plongé dans un
re désespoir et méditant la plus
comme la plus éclatante des ven-
es. Il parvint à pénétrer dans les
nces méridionales du Chili, où il
cia à ce même Bénavidès que nous
s de voir échapper à la mort d'une
presque miraculeuse. Ces deux
, à la tête de cinq cents hommes
on, firent pendant plus de trois
s une guerre cruelle aux généraux
endants; le sang fut ainsi vengé
sang. Vaincu enfin le 31 août
, à *la punta del Médano*, José-
el et ses officiers furent traînés
ndoza, dont le gouverneur les fit
tous fusiller. Les parents et les amis de Carréra, bannis ou jetés en prison, ne furent amnistiés qu'au mois de septembre 1822. Telle fut, dans ce conflit des passions politiques, la triste destinée de la famille Carréra! Riche, puissante, nombreuse et considérée, elle rêva un instant qu'elle donnait un roi au Chili; puis, elle se vit assaillie par des revers si grands, qu'elle mérita la pitié de ceux même dont elle avait excité l'envie (*). Bénavidès avait précédé Carréra dans la tombe. Cet audacieux partisan s'était couvert de crimes; il avait même exercé la piraterie, et enlevé plusieurs navires anglais ou américains. Il fut pris enfin à la Conception. Conduit à Santiago et condamné à mort, il fut pendu le 29 février 1822.

Assassinat de Manuel Rodriguez. De tous les fauteurs de l'insurrection, il n'en était point de plus populaire que le chef des guérillas, Manuel Rodriguez. Sa bravoure chevaleresque, ses manières nobles et distinguées, et l'aménité de son caractère, le rendaient également cher aux patriotes du Chili, et odieux aux agents de Buénos-Ayres. Cette popularité contrariait surtout les projets, et humiliait l'orgueil de San-Martin, qui se détermina à le faire périr. Il l'accusa de conspirer contre la liberté, et l'ayant fait charger de chaînes, il donna l'ordre de le conduire dans les prisons de Quillota. Un lieutenant et deux soldats du bataillon des chasseurs des Andes le traînèrent sur la grande route avec une brutalité inouïe. L'infortuné leur demanda la permission de passer la nuit dans une maison qui se trouvait sur le bord du chemin; mais les sicaires n'avaient garde de lui faire cette concession. A minuit ils l'assassinèrent, et l'ensevelirent avec précipitation; puis ils s'enfuirent sur une autre route, et, traversant la Cor-

(*) Journal of a residence in Chili during the year 1822, etc., by Maria Graham, (avec un appendice contenant une Notice détaillée sur les Carréra, par M. Yatès), in-4. London, 1824; et autres déjà cités.

dillère, ils se rendirent à San-Luis de la Punta. Ils avaient, pour le gouverneur de cette ville, des lettres de recommandation de San-Martin.

Ce forfait répandit la consternation dans tout le Chili; mais l'attention publique fut bientôt détournée par d'autres événements.

Massacre des prisonniers espagnols a San-Luis. On se rappelle qu'après la victoire de Maypo, les officiers espagnols tombés au pouvoir des indépendants avaient été conduits à San-Luis de la Punta. Dans la nuit du 7 février 1818, les prisonniers jouaient aux cartes avec don Vicente Dupuy, gouverneur de la forteresse. Cet officier, ayant perdu son argent, eut une vive altercation avec l'un des captifs; on dit même que dans la chaleur de la dispute, il reçut un soufflet. Il sortit aussitôt, en criant que les *Goths* (c'est ainsi que les indigènes désignaient les Espagnols) avaient voulu l'assassiner, et demandant secours et vengeance. La garde et la populace, que le tumulte avait ameutés, se précipitèrent dans la prison « bien, mais ne lui laissez pas franchir « la montagne au delà de San-Luis; « promptitude et silence, cela convient « pour le bien de la patrie. » Dupuy fut exilé à la Rioja, d'où, s'étant échappé, il vint trouver San-Martin au Chili, et en fut favorablement accueilli.

Le Chili après la bataille de Maypo. Le désir de compléter l'histoire des Carréra, de Rodriguez et de Dupuy, nous a fait anticiper sur l'ordre chronologique; mais nous allons le reprendre à la bataille de Maypo.

Les restes de l'armée vaincue se dirigèrent vers la Conception sous les ordres du général Sanchez, tandis qu'Osorio cherchait à rentrer au Pérou. On était encore à Lima dans l'ivresse de la joie qu'y avaient excitée les premiers succès d'Osorio, et surtout la victoire de Cancha-Rayada; les *Te Deum* et les salves d'artillerie se succédaient sans interruption, et, dans les discours tenus en chaire ou sur la place publique, Osorio était comparé aux héros de l'antiquité, et aux demi-dieux de la Fable, lorsque

[redacted]

: exprimer les sentiments dont
étaient pénétrés. Des arcs de
aphe, des transparents, des vers,
eignaient que faiblement l'allé-
e publique; elle était peinte sur
les visages; elle existait dans
les cœurs : c'est la plus douce,
us honorable récompense d'un
able fils de la liberté. Mais si
énéral San-Martin échappe aux
nages, aux honneurs qui lui
nt dûs, il ne peut se soustraire
gratitude nationale, dont il a
des marques non équivoques. »
mois de juin, San-Martin était
our à Santiago, où il s'occupa
ement des moyens d'achever
sion des Espagnols du sol de la
que. Par ses ordres, Balcarsel
sur la Conception et Talca-
A son approche, le général
te Sanchez évacua ces deux pla-
rès les avoir dépouillées de tous
ets précieux qu'il put emporter
ui, tels que l'argenterie et les
ents des églises. Les religieuses
Conception, craignant de tom-
tre les mains des patriotes,
rent leurs cloîtres pour suivre
: royale. Ces malheureuses
s furent ensuite abandonnées à
el, où elles vécurent longtemps
les Indiens, résistant à toutes
licitations qui leur furent faites
art des indépendants pour ren-
la Conception; car, dans leur
erreur, elles auraient cru offen-
ien en trahissant la cause du roi
agne.

ATION D'UNE MARINE DE GUER-
ORD COCHRANE. Cependant le
était parvenu, dès la fin de l'an-
818, à organiser une escadre.
composait, 1° de deux vaisseaux
ompagnie des Indes, le *Cumber-*
t le *Wyndham*, achetés par les
chiliens en Angleterre avec les
s provenant des souscriptions
es à Santiago, et des emprunts
ctés par les indépendants avec
gociants anglais établis au Chili;
nberland prit le nom de *San-*
, et le *Wyndham* celui de *Lau-*
Le premier portait soixante-quatre pièces de canon, le second en avait quarante-quatre; 2° du *Chacabuco*, brick américain de vingt-deux pièces; 3° de l'*Araucano*, brick de seize; 4° du brick *Galvarino* de dix-huit canons, cédé au Chili par le capitaine Guise, ancien officier de la marine anglaise; 5° du brick le *Puyrédon* de quatorze canons, qui avait été le premier bâtiment de guerre possédé par les indépendants.

Les officiers de l'escadre étaient, pour la plupart, des créoles chiliens, ou des Anglais, sous le commandement en chef de don Manuel Blanco, qui avait servi dans la marine espagnole, mais avec le simple grade d'enseigne de vaisseau. Les équipages se composaient de créoles et d'étrangers de toutes les nations. Le premier engagement eut lieu le 27 avril 1818 entre le *Lautaro*, commandé par Georges O'Brien, lieutenant de la marine anglaise, et la frégate espagnole l'*Esméralda* qui bloquait le port de Valparaiso. A la suite de ce combat, la frégate espagnole et le brick de la même nation *Pézuéla* firent voile pour Callao. Au mois d'octobre suivant, l'amiral Blanco s'empara, dans les eaux de Talcahuano, de la frégate la *Maria-Isabella*, de cinquante canons, qui prit le nom d'*O'Higgins*. Après ce succès, on vit accourir sous les drapeaux de l'indépendance plusieurs officiers expérimentés, don Francisco Diaz, Vasquez, Wilkinson, Morris, Worscester et autres. L'escadre se composait alors de sept bâtiments portant deux cent vingt-huit pièces de canon, indépendamment de plusieurs petits corsaires et de quelques navires servant de transport. Mais, à la tête d'une armée ainsi composée d'éléments hétérogènes, il fallait un amiral plus habile et plus connu que Blanco, brave et bon officier d'ailleurs, mais peu en état de diriger les opérations d'une flotte. Sous ce rapport, l'anxiété du Chili ne fut pas de longue durée; lord Cochrane arriva à Valparaiso le 18 novembre, et fut accueilli par tout ce que la république comptait de patriotes, avec des transports de joie qui

tenaient du délire (*). Il prit aussitôt le commandement suprême des forces navales du Chili, et son pavillon fut hissé, le 22 décembre, au grand mât de la frégate l'*O'Higgins* (**).

(*) Le port et la rade de Valparaiso sont loin d'offrir aux navires les mêmes avantages de sûreté que le port de Valdivia et la baie de Talcahuano; mais une position plus centrale, et surtout le voisinage de la capitale, déterminèrent Cochrane à choisir Valparaiso comme point de station.

Nous donnons aux *pl.* 17 et 18 des vues de la ville et de la rade de Valparaiso.

(**) Lord Cochrane (Alexandre-Thomas), comte de Dundonald, naquit (en Écosse?) le 27 décembre 1775, d'une illustre famille écossaise dont le nom originaire était Blair. Il entra dans la marine sous les auspices de son oncle l'amiral Alexandre Forster Cochrane. Son intrépidité le fit bientôt distinguer, et, dans le courant de l'année 1803, il enleva aux Espagnols et aux Français plus de 120 canons et de 500 prisonniers. De retour en Angleterre, il se jeta dans le parti populaire, et fut élu membre de la chambre

Nouvelles opérations c les royalistes. Balcarsel, San-Martin avait confié le s poursuivre les débris de l'armée pénétra dans l'intérieur de l'A nie, à la suite des Espagnols q dait le général Sanchez. Celui-ci tait sur l'alliance des Araucans Balcarsel fit sa paix avec ces I entra le 18 janvier 1820 dans de los Angelès, battit les Es en diverses rencontres, et leur a une capitulation par suite de l il se trouvait maître de tout le l'exception de Valdivia et de l'a de Chiloé, derniers refuges de listes. Cinq cents hommes seu de l'armée de Sanchez parvin gagner Valdivia.

Première expédition de Cochrane. Pendant que l'arm terre complétait ainsi les succès avait obtenus à Chacabuco et à Cochrane disposait tout pour aux Chiliens la liberté de la navi Les équipages de son escadre l'avons déjà dit, se composaie

ne renaissantes que lui causait nie de ses subordonnés, et e ses compatriotes. Le 16 jan- 9, lord Cochrane quitta le port araiso avec une escadre de les, savoir : la frégate *O'Hig-* rtant le pavillon amiral, le *rtin*, le *Lautaro*, le *Galva-* le *Chacabuco* (*). Cette divi- ut devant Callao le 25 du même moment où le vice-roi se pro- dans la baie, à bord du brick e le *Pézuéla*. Les forces na- s royalistes se composaient, lamment de ce bâtiment, des l'*Esméralda* et la *Venganza*, le *Maypo* et de sept barques res. A la vue de l'escadre , le *Pézuéla* se retira préci- nt sous les batteries de la rade suivi par l'*O'Higgins*. Une nnade s'engagea bientôt, mais it aucun résultat. Le 28, une générale eut lieu contre la yale, et amena la prise de loupes canonnières. Lord Co- partit ensuite pour Huacho 'Higgins et le *Galvarino*, lais- reste de la division devant ous les ordres du contre-amiral Celui-ci leva le blocus au bout ues jours, et opéra son retour aiso, où il se vit traduit de- e cour martiale pour avoir né son poste. Il fut pourtant . Lord Cochrane toucha suc- ent à Huacho, à la Barranca, ney et à Huambaco; il débar- sieurs fois pour se procurer des ayant soin de payer scrupu- nt tout ce qu'il recevait des Au mois de juin suivant, il Valparaiso.

IDE EXPÉDITION SUR LES CÔ- PÉROU. Le gouvernement mit d'autant plus d'ardeur à préparer une seconde expédition contre le Pérou, qu'il avait reçu l'avis qu'une division composée des vaisseaux l'*Alexandre* et le *Saint-Elme*, de la frégate la *Prueba*, et de quelques petits bâtiments, était prête à sortir de Cadix en destination pour l'océan Pacifique. L'escadre chilienne fut renforcée de trois bâtiments, l'*Independencia*, construite aux États-Unis, la *Victoria* et la *Xeresana*, deux vaisseaux marchands propres à être convertis en brûlots. On fit en outre confectionner une certaine quantité de fusées à la Congrève qu'on répartit sur les divers bâtiments de l'escadre. Le départ eut lieu le 12 septembre, et l'arrivée devant Callao le 28 du même mois. Les 1er, 2, 3 et 4 octobre, les deux partis se canonnèrent vivement sans se causer de grands dommages. Les fusées à la Congrève avaient été mal confectionnées, et elles ne produisirent aucun effet. Le 5, la frégate la *Prueba*, qui faisait partie de l'escadre de Cadix, fut aperçue sous le vent. Lord Cochrane essaya vainement de l'empêcher de rallier la division espagnole; mais il apprit le même jour que le vaisseau l'*Alexandre* était retourné en Espagne, et que le *Saint-Elme* s'était perdu au cap Horn. Après avoir insulté les côtes du Pérou, enlevé le fort et la ville de Pisco, et capturé plusieurs navires marchands, l'amiral mit à la voile le 21 décembre, pour opérer son retour au Chili. Il fit prendre les devants à l'escadre, en annonçant que l'*O'Higgins* ne tarderait pas à la rejoindre dans le port de Valparaiso.

EXPÉDITION CONTRE VALDIVIA. Lord Cochrane, ayant appris qu'un vaisseau de guerre espagnol était arrivé à Valdivia, conçut le projet de s'en emparer. Arrivé à la hauteur de Juan-Fernandez, il donna ordre de faire voile pour les côtes du sud, et arriva devant Valdivia le 17 janvier 1820. Il y entra lui-même dans sa chaloupe pour vérifier l'exactitude du rapport qui lui avait été fait. Valdivia est le Gibraltar de l'Amérique du Sud; son emplacement occupe la pointe

détails plus circonstanciés des opé- e l'escadre chilienne sur les côtes , appartiennent à l'histoire de ière contrée; mais nous en don- ne analyse suffisante pour com- faits qui appartiennent au Chili.

d'une péninsule formée par deux rivières. Plusieurs îles en défendent les abords et forment une baie aussi vaste que sûre. Les Espagnols, qui regardaient cette ville comme la clef de la mer du Sud, y élevèrent plusieurs forts, qui offrent à l'entrée du port une chaîne de défense couronnée par plus de cent pièces de canon qui se croisent dans tous les sens.

Il n'y avait alors, dans le port, qu'un bâtiment de commerce; mais le lendemain l'amiral donna la chasse au brick de guerre le *Potrillo*, et s'en empara. Le 20, il fit voile pour Talcahuano où se trouvait alors le général Freyre. Cochrane eut une conférence secrète avec cet officier, et lui proposa l'attaque de Valdivia, offrant de s'en charger, pourvu que le général consentît à mettre un fort détachement d'infanterie à sa disposition. Freyre n'avait aucune gloire à acquérir dans une expédition à laquelle il ne prenait point part; sa responsabilité était en outre engagée en ce moment, puisqu'il était en présence de l'ennemi; cepen-

prisonniers de Vidal, lorsqu'
chement de quarante marins
par Cochrane, arriva sur l
Il était commandé par un
Ayrien, nommé Erescano,
cruel qui, sans égard pour le
trances de Vidal, massacra
froid les deux prisonniers (*)
demain, le débarquement gé
lieu. Les troupes de terre éta
mandées par Beauchef, les m
le major Miller. La frégate l'*O*
se présenta à l'embouchure
Calla-Calla, sous les batteries d
portant pavillon espagnol. I
listes y furent trompés, et p
bâtiment pour un de leurs va
mais lorsque l'*O'Higgins* eut
les couleurs de l'Indépenda
troupes espagnoles furent sais
terreur panique; elles aband
les batteries et s'enfuirent dan
grand désordre. Les Chilien
cèrent sur deux rangs jusqu
lissades qu'ils escaladèrent,
heures après leur débarque
étaient en possession des

hardi coup de main fit retentir de aux cris de joie dans tout le Chili, ouvernement vota des médailles inqueurs de Valdivia.

ÉDITION SUR OSORIO ET CHI- es Espagnols restaient maîtres ille d'Osorio et de l'archipel de . Cochrane résolut de leur enle- dernières positions. Il confia le s'emparer d'Osorio à Beauchef, colonel depuis la prise de Val- et lui-même partit pour San- de Chiloé, le 17 février (1820), goëlette *Montezuma* et le trans- *olorès*.

uchef reçut un accueil amical de t des Indiens, et entra sans coup Osorio le 26 février; les Espa- n'avaient pas attendu son appro- eauchef trouva dans le château e ville quelques pièces d'artille- arante mousquets, et une assez quantité de munitions.

d Cochrane fut moins heureux à . Les hommes qu'il avait débar- nlevèrent d'abord trois batteries ures qui défendent les approches t; mais la nuit étant survenue, arèrent dans des chemins diffi- t s'arrêtèrent pour attendre le retard qui donna le temps aux nois de réunir toutes leurs for- entreprise fut manquée. L'amiral nbarqua après avoir eu quatre es tués et dix blessés. La divi- entra à Valparaiso.

RD COCHRANE ET LE GOUVERNE- DU CHILI. Le département de la e était administré de manière à ter du service l'amiral et les ma- lacés sous ses ordres. Non-seu- t on retenait à ceux-ci les arré- qui leur étaient dus, mais on ne enait pas même compte de leurs le prises; aussi la désertion éclair- e bientôt les rangs des marins ;ers, qui faisaient la principale de l'escadre. L'insubordination it chaque jour, et les officiers êmes s'en rendaient coupables. ane, sentant qu'il n'était pas suf- nent appuyé par le gouvernement orial, offrit sa démission. C'était ment où le Chili préparait sa grande expédition contre le Pérou, et un événement aussi grave que la retraite de Cochrane en eût infailliblement compromis le succès. Le directeur suprême O'Higgins et le général San-Martin s'empressèrent de lui écrire pour le prier instamment de continuer à commander l'armée navale. Il céda à leurs instances.

Le directeur suprême, agissant au nom de la république, fit donation au noble amiral d'un domaine situé dans la province de Conception, le priant de l'agréer comme un témoignage de la reconnaissance du pays qu'il avait si honorablement et si utilement servi. Cochrane crut devoir refuser cette offre; mais en même temps il acheta un domaine appelé *Quintéro*, à huit lieues au nord de Valparaiso, dans la baie de Herradura. On prétend que le gouvernement chilien soupçonna cet étranger d'avoir l'intention de mettre à profit la position de ce domaine pour introduire des marchandises en contrebande. En conséquence, il reçut une notification portant qu'en considération des grands avantages que présentait le port de la Herradura et le domaine de Quintéro, avantages d'une haute importance pour le Chili, il était prévenu de cesser tous travaux d'amélioration sur ce domaine, qui, à dater de ce moment, était déclaré propriété du gouvernement, sous condition de rembourser le prix d'achat. Cochrane réclama avec vivacité, et le directeur suprême lui répondit poliment que cette notification était une simple formalité d'usage basée sur une ancienne loi espagnole. Vers la même époque, l'amiral proposa le capitaine Crosbie pour être promu à la place de capitaine de son pavillon; mais le gouvernement se hâta de nommer à ce poste un autre marin, le capitaine Spry. Cochrane insista pour qu'une atteinte aussi grave ne fût pas portée à ses droits de commandant en chef, et le directeur céda en cette circonstance; mais il n'en fut pas de même lorsque l'amiral imposa les arrêts au capitaine Guise qui s'était rendu coupable d'une grave insubordination. Le directeur O'Higgins

er la bonne volonté de l'amiral, cependant il arrivait chaque jour que incident qui tendait à l'aliéde la cause du pays, et quoiqu'à que question de sa part il reçût réponses les plus polies et souvent me des excuses, il semblait néanins qu'une main invisible s'occusans cesse à faire naître des vocations et à secouer les torches la discorde (*). »

OISIÈME EXPÉDITION AU PÉROU.

us ardent patriotisme s'était maté à l'occasion d'une troisième exion dont l'objet était, non pas ment comme par le passé, de faire ppel aux indépendants du Pérou, d'opérer la conquête de ce pays a force des armes. L'escadre deescorter une armée aux ordres du ral San-Martin. Les préparatifs futerminés dans les premiers jours ois d'août 1820, et le 20 du même l'expédition mit à la voile : elle se osait de sept bâtiments de guerre nt seize cents hommes d'équipage ux cent trente bouches à feu, de chaloupes canonnières et d'un re considérable de transports à bord une armée de quatre mille cents hommes, des vivres, des tions, et des armes pour un nouvcorps de quinze mille hommes avec eux les bestiaux, emportant jusqu'à leur dant ce temps-là, le constitutionnel avait Lima, et dans la jour tembre on vit arriver a missaires espagnols el des propositions de na les intérêts de l'Espa l'Amérique. Les confé jusqu'au 4 octobre; m nèrent aucun résultat, recommencèrent le 5 Le colonel Arenalès, division de douze cents deux pièces d'artilleri Ica, ville située au su il poussa jusqu'à la manga. A son approch se retirèrent, et il n'y engagements peu impo habitants d'Ica reçure dants avec toutes les d'une joie sincère et d pour la cause de la libe qui se présentèrent spo servir dans l'armée déclarés libres, et une San-Martin, répandu par ses agents secrets viens à se rallier sous l'indépendance.

Le 26 octobre, l'arr la baie de Pisco et ar

redu jour ayant pour objet d'indi-
s mesures à prendre en cette cir-
nce. Le 5 du même mois, quatorze
es canonnières furent armées,
rent à bord deux cent quarante
ires chiliens, les capitaines
t Crosbie, et lord Cochrane lui-
Elles s'éloignèrent de l'escadre
urès et demie du soir. Confor-
t aux ordres de l'amiral, chaque
était habillé en jaquette blan-
emise de même couleur, et
une paire de pistolets et d'un
d'un couteau ou d'une pique.
régates, dont une américaine,
édonia, et l'autre anglaise,
ion, étaient alors à l'ancre en
de l'estacade. Les chaloupes de
tion furent hélées par la *Macé-*
endant qu'elles passaient dans
x. Mais en reconnaissant les
de Cochrane, les officiers amé-
accoururent tous sur le pont,
aitèrent, à voix basse, un bon
aux patriotes.
haloupes s'avancèrent en deux
s, observant le plus profond
A minuit elles avaient dépassé
le et touchaient à leur but.
méralda était embossée sous
parts du fort et protégée par
riere de pontons unis par des
et par quatorze chaloupes ca-
es rangées en demi-cercle.
ochrane naviguait en avant des
risions; hélé par une chaloupe,
e, et mettant un pistolet sur la
e de l'officier : « Silence, ou tu
t, dit-il. » Il passe, et quelques
le rame ont bientôt amené les
ières le long du bord de l'*Es-*
a. Cochrane escalade cette fré-
ne sentinelle qui a tiré sur lui
sur-le-champ. Les Anglais et
iens accourent aussitôt à la voix
chef et s'emparent du gaillard
e, tandis que les Espagnols se
olent sur le château d'avant et
ent une longue résistance. En-
derniers succombent. Cochra-
aussitôt couper les câbles et
e sa prise. Il était jour, et en
nent les deux frégates améri-
t anglaise sortaient de la baie et
faisaient des signaux pour n'être pas confondues avec l'*Esméralda;* mais Cochrane eut soin de répéter ces mêmes signaux, de sorte que les artilleurs de terre ne savaient où diriger leurs coups. La réussite de ce projet audacieux influa sur le reste de la campagne. Les Espagnols, ayant ainsi perdu leur meilleur vaisseau, n'osèrent plus se montrer dans la haute mer.

Les troupes de terre débarquèrent à Huacho le 9 novembre. Nous ne suivrons pas San-Martin dans la capitale du Pérou (*). Ce fut le 28 juillet 1821 qu'il proclama solennellement l'indépendance de ce pays. Un *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale de Lima, et l'archevêque célébra la messe, après laquelle les principaux citoyens et les nouvelles autorités prêtèrent, sur le saint Évangile, le serment de défendre les libertés publiques contre le gouvernement espagnol et contre tout pouvoir étranger. Le 3 août, San-Martin jeta le voile qui couvrait ses projets ambitieux, et se constitua dictateur suprême du Pérou.

Lord Cochrane avait puissamment coopéré à l'expulsion des armées espagnoles; mais l'insubordination des officiers placés sous ses ordres n'avait pas cessé, même pendant les opérations les plus importantes. Il eut particulièrement avec les capitaines Guise, Spry et Paroissien, des contestations qui rendirent sa position de plus en plus desagréable. San-Martin affectait de recevoir ses réclamations avec une grande politesse, mais dans le fait il protégeait ouvertement les antagonistes de l'amiral, et fomentait ainsi l'esprit d'insubordination. Cochrane ne tarda pas à s'apercevoir que San-Martin voulait, en sa qualité de directeur du Pérou, s'attribuer le commandement suprême de la flotte, et si l'amiral ne s'y fût pas opposé, l'escadre chilienne eût passé infailliblement au service des Péruviens. Il y eut entre ces deux chefs, devenus ennemis déclarés, quelques scènes très-vives, à la suite desquelles l'Anglais offrit de nouveau sa

(*) Voyez la Notice historique de ce pays.

démission; mais les principaux officiers de l'escadre ayant déclaré qu'ils se retireraient avec lui, cette démarche n'eut pas de suite. Cochrane continua donc à croiser sur les côtes du Pérou, et à concourir, par ses opérations, à l'anéantissement complet de la puissance espagnole, jusqu'au mois de juin 1822. A cette époque, il opéra son retour à Valparaiso, où il arriva dans la journée du 13. Son escadre s'était renforcée des frégates l'*Esméralda*, appelée depuis *Valdivia*, et de la *Venganza*; mais elle avait perdu le *San-Martin*, qui s'était échoué dans la baie de Callao. Cochrane ramenait également la goëlette *Montézuma*, qu'il avait reprise de force à San-Martin.

État du Chili depuis l'expulsion des Espagnols. Le Chili, qui pendant si longtemps n'avait été considéré que comme une province dépendante du Pérou, avait opéré des efforts prodigieux pour conquérir son indépendance. Ses habitants, qu'on traitait naguère de paysans grossiers et barbares, avaient fourni des citoyens d'un patriotisme héroïque, des capitaines

tobre 1821 avec la république d
lombie; les deux États s'étaient
gés mutuellement, dans la paix c
dans la guerre, à soutenir par le
fluence et par leurs armes, ta
terre que sur mer, leur indépen
contre l'Espagne ou toute autre
qui voudrait les asservir. Valp
avait été déclaré, en 1821, port

Congrès national. Le 22
1822 un congrès national se ré
Santiago sous la présidence d'O
gins. Le directeur suprême mit
les yeux des députés la situation
république; il leur rappela que,
cinq années qui s'étaient à peine
lées depuis la victoire de Chaca
une armée avait été formée, un
rine créée, le Pérou affranchi,
berté des mers assurée, et que le
avait doublé ses revenus. « Comp
« tes, ajouta-t-il, mon command
« est à sa fin; j'ai reçu la patr
« clave, je vous la rends libre et
« rieuse, mais faible encore; c
« vous à l'instruire, à l'élever, à
« richir. De quelle prospérité pou

ncré; le pouvoir législatif fut à un congrès, l'exécutif à un r. Le congrès se composait du de la chambre des députés: taient nommés annuellement, d'un député sur quinze cents s. Tout citoyen âgé de plus de ıq ans, et tout militaire sans dement, pouvaient être élus, ıu'ils possédassent un fonds de ı la valeur de deux mille dol- ı qu'ils fussent natifs du dé- nt qui les nommait. Le sénat osait de sept membres choisis ttage par les députés, et dont ıs moins devaient appartenir à mbre; des ex-directeurs, des s d'État, des évêques, d'un du tribunal suprême de jus- trois officiers de l'armée nom- le directeur, du délégué direc- u département où le congrès ıle, d'un docteur de chaque té, de deux négociants et de opriétaires ayant chacun un e trente mille dollars au moins. t était en permanence; ses pou- omme ceux du directeur, du- ix années. Le directeur, dont ıation appartenait au congrès, , à l'expiration des six années étaient accordées, être réélu atre ans.

UR DE SAN-MARTIN; MÉCON- ENT GÉNÉRAL. Un événement ı, qui se passa dans les pre- ırs du mois d'octobre, frappa de stupeur. San-Martin avait Pérou en fugitif et était arrivé ment à Valparaiso. La popula- vainqueur de Maypo n'avait eu durée éphémère; une tempête ıait autour de lui, et, pour d'embarras, une armée espa- tait aux portes de Lima. C'est pareilles circonstances qu'il ne de mieux à faire que de dispa- subitement et de rentrer au ù il fut accueilli avec une froi- ırquée. De son côté, O'Higgins, and, plus généreux, mieux in- né que San-Martin, n'éprouvait moindre embarras. Un nouveau ı'il avait fait adopter par le congrès, lui avait attiré une subite impopularité. L'objet qu'il s'était proposé était celui d'empêcher la contrebande qui, pendant les vicissitudes de la dernière guerre, avait pris un grand développement. Ce but, honorable sans doute, était en ce moment fort impolitique.

RÉBELLION DU GÉNÉRAL FREYRE. Une autre circonstance qui suivit de près la promulgation de la constitution vint porter le dernier coup au crédit du directeur. Les soldats du général Freyre avaient soutenu dans les provinces du Sud une guerre longue et pénible. Ils étaient vainqueurs et mouraient de faim; leurs vêtements tombaient en lambeaux, et beaucoup n'avaient pas de souliers. Freyre prétendit qu'il avait adressé ses plaintes au directeur sans pouvoir en obtenir satisfaction; mais ce général complotait alors de renverser O'Higgins et de se substituer à sa place. Il s'était associé à quelques amis des Carréra, et, de concert avec eux, il travaillait à aigrir les esprits, et à rendre odieuse l'administration d'O'Higgins. L'audace des mécontents croissait en raison des embarras du directeur. Freyre prit sur lui de vendre des licences pour l'exportation des grains du port de la Conception, afin de fournir aux besoins de ses soldats : c'était proclamer l'anarchie. Enfin, comme si ce n'était pas assez de tant d'éléments de discorde, les habitants de Coquimbo se plaignirent de ce qu'on avait entièrement négligé les mines de leur province (*). Freyre sai-

(*) Le peuple se montra, à cette époque, tellement irrité contre les dépositaires du pouvoir, qu'il alla jusqu'à les accuser d'avoir excité, par leur méchanceté, la colère du ciel et d'avoir ainsi provoqué le fameux tremblement de terre du 19 novembre 1822. Les villes riveraines furent les plus maltraitées par cet ébranlement, l'un des plus désastreux dont les annales du Chili fassent mention. La ville de Valparaiso fut entièrement bouleversée. La presque totalité des toitures fut enlevée. L'église de la Merced, dans le faubourg de l'Almendral, fut renversée, ainsi que plusieurs édifices et un grand nombre de maisons particulières. La secousse eut lieu

sit cette occasion pour se déclarer ouvertement en état de rébellion; il convoqua à la Conception, le 22 décembre, une assemblée composée de quelques personnages influents, et la constitua lui-même en junte suprême. Cette assemblée abrogea la constitution et les lois publiées sous l'administration d'O'Higgins; elle prononça la déchéance de ce directeur et de ses ministres, proclama la séparation de la Conception et de Coquimbo du reste du Chili, et convoqua un nouveau congrès, déclarant illégal celui qui avait tenu ses séances à Santiago.

Ces mesures auraient manqué de gravité si la force des baïonnettes n'avait pu les appuyer; l'armée de Freyre se mit donc en marche et se dirigea sur Santiago, à l'effet de les mettre à exécution.

Lord Cochrane quitte le Chili. Les Chiliens devaient une immense reconnaissance à lord Cochrane; ils le payèrent d'ingratitude. Abreuvé de dégoûts, accablé d'ennuis, le vainqueur de Valdivia s'était retiré dans sa terre de Quintéro; mais poursuivi dans cette

Une expédition fut donc rés
commandement en fut confié
colonel Beauchef. Trois cents
d'infanterie partirent de V
16 décembre 1822, et remo
rivière de Très-Crucès. A
lieu du rendez-vous, ils trou
détachement d'infanterie aux
major Rodriguez, une com
cavalerie, et une centaine
auxiliaires qui les attendaient
quelques jours.

Les soldats étaient armé
gère, et ne portaient ni vivre
tes, ni bagages; ils comptaien
nourrir, sur les vivres qu'il
raient aux ennemis, et sur
leur apporteraient les Indie
Après deux jours de marche
à un village indien, dont le
nommé Calfacura, fit présen
bœufs. Le nombre des auxili
tait accru en route et monta
deux cents hommes. Le 21,
tion entra dans une vallée
volcan de Villa-Rica. On deva
en cet endroit un village con

; réfugié dans un village fortifié lé Malal. Beauchef se hâta de se r sur ce point; mais l'expédition, vée par les difficultés du terrain rêtée par quelques engagements u d'importance, n'y arriva que le rier 1823. Le Malal fut enlevé à onnette après une courte résis- ; les indépendants y trouvèrent cents moutons, des chevaux, des ; et des porcs. Plusieurs femmes fants tombèrent au pouvoir des ueurs, qui les égorgèrent sans le feu détruisit les chaumières riches plantations. Beauchef, qui ouvait empêcher ces atrocités, ; cependant deux femmes et leurs ts, et les envoya au cacique du pour lui proposer de venir dans ump traiter des conditions de la engageant sa parole d'honneur e lui serait fait aucun mal. L'In- e rendit à cette invitation, et la ut bientôt conclue, les vaincus t engagés à livrer Palacios et à en paix avec les indépendants. ef revint alors à Valdivia, où il le 13 janvier (*).

GÉNÉRAL FREYRE; ÉPOQUE D'A- IE. Le directeur avait espéré guerre civile pourrait s'éteindre même sans qu'il fût besoin de ir aux armes et de répandre g. Apprenant enfin que l'ar- le Freyre avançait à grandes es, il se détermina à opposer la ; la force, et donna l'ordre, en uence, aux garnisons de Quil- , d'Aconcagua d'arrêter la mar- es rebelles; mais toutes deux rent d'obéir. Cette nouvelle d'autant plus grave au direc- qu'il apprit en même temps corps de milices de Coquimbo, s ordres du général Bénévento, ochait également de la capitale. janvier (1823), les chefs des tents tinrent une assemblée à go, chez le gouverneur-intendant in. Le résultat de cette confé- fut que le directeur O'Higgins devait être déposé. Deux députés furent donc envoyés vers lui pour lui demander de remettre ses pouvoirs entre leurs mains. Le directeur n'y voulut pas consentir, mais il promit de les rendre entre les mains d'une junte, à condition, 1° qu'un congrès national serait convoqué de nouveau; 2° que, si les différends qui tourmentaient la république n'étaient pas aplanis dans six mois, la junte cesserait ses fonctions, et remettrait le pouvoir au peuple. Ces conditions ayant été acceptées, don Augustin Eyzaguirre, don Fernando Errazuris et don José-Miguel Infantès furent désignés comme membres de la nouvelle junte. Don Mariano Egana fut nommé ministre d'État de la marine, et don Augustin Vial ministre des finances et de la guerre. O'Higgins, fidèle à sa parole, donna sa démission, et prit la route de Valparaiso; son intention était de chercher un embarquement pour l'Angleterre, d'où il se serait rendu en Irlande, la patrie de ses ancêtres; mais le général Freyre, qui s'était embarqué sur l'*Independencia*, arriva en même temps que lui, le fit arrêter et conduire en prison. C'était là le comble de l'ingratitude; aussi le peuple qui, dans le fond du cœur, n'avait cessé d'estimer et de plaindre O'Higgins, le fit-il remettre immédiatement en liberté. Cependant cet homme de bien n'en profita pas pour suivre son premier projet. Persuadé par ses amis, il consentit à demeurer au Chili.

Pendant que cette révolution s'opérait, le général San-Martin fuyait vers Mendoza, heureux de pouvoir échapper à la tempête qui grondait autour de lui.

Ramon Freyre continua sa marche sur Santiago. Il campa avec son armée dans les plaines de Maypo, et reçut en cet endroit les députés qui vinrent lui offrir la direction suprême laissée vacante par la retraite d'O'Higgins. Le général se fit prier longtemps pour la forme; mais enfin, cédant aux sollicitations des députés qui lui furent envoyés de nouveau par les trois grandes divisions du Chili, Santiago, la

liers Travels in Chile and la Plata, ıp. XXIV.

Conception et Coquimbo, il se rendit au vœu public (1er avril 1823).

La junte lui adressa un rapport où l'état du pays était peint des plus sombres couleurs : « Un pays divisé en « districts, y disait-on, désunis et ré- « gis par des administrations municipa- « les élues de mille manières différentes, « ne peut espérer jouir de la tranquil- « lité intérieure, et encore moins éta- « blir des relations extérieures satis- « faisantes..... Il est impossible de « concevoir une situation plus déplo- « rable que celle de l'échiquier public. « Une dette de plus d'un million, dont « le payement est d'une urgence abso- « lue; plus de quarante mille dollars « avancés pour parer aux exigences du « moment, et une dépense mensuelle « quintuple des récettes du trésor, « n'en voilà-t-il pas assez pour jeter « le désespoir dans nos âmes?... etc. »

Un emprunt de cinq millions de piastres avait été conclu à Londres, et il fut décidé que, s'il était nécessaire d'employer cet argent à fournir aux frais d'une nouvelle expédition au Pérou, le pouvoir exécutif ne pour-

prétendaient même que le mal empiré depuis que le directeur C gins s'était retiré, et que la junt usurpé des pouvoirs qu'elle ne tenir que du peuple.

Freyre, depuis son élévation tait plus, aux yeux des patriote l'instrument d'un parti. Chaqu lui amenait de nouveaux embar de nombreux ennemis. La conqu l'île de Chiloé, qui tenait encore les Espagnols, lui sembla offr moyen sûr de regagner une pop trop tôt perdue. Il voulut la ten partit au mois de mars 1824, av division de neuf bâtiments de g Le débarquement eut lieu le même mois, et trois jours ap ville et le port de Chacao étai pouvoir des Chiliens. Le 31, il entre eux et le colonel Garcia un gement sérieux, mais sans r décisif. Peu de jours après, un nc combat fut livré sous les murs d Carlos ; cette fois le sort des ar déclara en faveur des royaliste indépendants, complétement b

veau congrès s'était assemblé
o vers la fin de l'année; mais
ition de l'esprit public entra-
opérations, et compromettait
xistence de ses membres.
our, des hommes armés se
ent à la barre de l'assemblée,
laient, à grands cris, l'expul-
eux des députés qui leur dé-
.
ordination gagna l'armée et
On avait appris que deux
; de guerre espagnols, l'*Asie*
ns, et l'*Achille* de 18, étaient
Chiloé; le directeur ne put
es marins chiliens d'aller à
che de ces bâtiments, qu'à
sacrifices et de promesses.
indépendante partit enfin;
après, la corvette l'*Achille*
ntanément à Valparaiso. Son
s'était révolté, et venait la
gouvernement du Chili.
: 1825 vit se continuer les
et l'anarchie. Pendant les
12, 13, 14 et 15 février, il
Santiago des scènes tumul-
du sang répandu. Le con-
a devant cette effervescence,
ça lui-même sa dissolution
mois, déclarant que le sanc-
lois avait été profané, et la
u peuple insultée dans la per-
ses représentants. Ce ne fut
is de juillet suivant que les
le ces désordres parurent eux-
s d'une crise qui compro-
es intérêts les plus sacrés
trie, et mettait en question
ence politique. Vingt-trois
de dollars avaient déjà été
à Londres pour l'exploitation
s et autres entreprises qui
assurer le développement de
e et de l'agriculture du Chili;
ites les opérations étaient
par suite de la désorgani-
ce pays. L'Europe se dispo-
ononcer sur le sort de l'Amé-
Sud, et sa bonne volonté se
paralysée par les mêmes mo-
ngleterre avait déjà reconnu
dance du Mexique, de Buénos-
de la Colombie, mais elle at-
tendait, pour en faire autant à l'égard du Chili, de pouvoir traiter avec un gouvernement régulier et solidement établi. Ces considérations furent habilement présentées par le directeur Freyre dans une proclamation qu'il adressa à ses compatriotes le 12 juillet, pour la convocation d'un congrès général qui devait s'ouvrir à Santiago le 5 septembre suivant. L'objet de cette convocation était la nécessité de répondre à l'appel des nouveaux gouvernements qui invitaient le Chili à concourir à la formation d'une assemblée générale, en envoyant des députés à Panama.

Le congrès général était à peine réuni depuis quelques jours, qu'on apprit dans la capitale qu'un mouvement populaire avait eu lieu à Valparaiso. Le directeur se disposait à diriger des troupes sur ce point, lorsque les représentants de Santiago lui enjoignirent de n'en rien faire, et sur le refus formellement exprimé, à ce sujet, par le général, on vit se renouveler la guerre intestine avec plus de violence que jamais. Les représentants de la capitale invitèrent le peuple à les reconnaître comme congrès national; ils prononcèrent la déchéance de l'ancien directeur, et nommèrent à sa place le colonel Sanchez, à qui ils adjoignirent une commission de gouvernement composée de six membres : Fernando Errazuris, Manuel Gandarillas, Pédro Palazuélos, Martin Orgéra et José-Manuel Barros (*).

De son côté, le général Freyre accusa les députés de Santiago de conspirer contre la cause de la liberté, et de préparer les voies au rétablissement du pouvoir absolu. Il prononça en même temps la dissolution de l'assemblée, et décréta l'arrestation et le bannissement, hors du territoire de la république, de ceux qui s'étaient ainsi mis en hostilité ouverte avec lui. Il créa en même temps, pour l'exécution des décrets du gouvernement, un *conseil-consultant*, composé du ministre d'État, du président de la cour

(*) Mensagero argentino.

suprême de justice, et du chef de la cour des appels.

Revenu ainsi, par la force, à la tête des affaires, Freyre donna tous ses soins à la nouvelle expédition qui se préparait contre l'île de Chiloé, dernier refuge des royalistes. La flotte, ayant à bord trois mille cinq cents hommes, mit à la voile le 2 janvier 1826, et arriva devant le port de San-Carlos le 10 du même mois. Les opérations de cette campagne furent enfin couronnées d'un plein succès, et l'archipel de Chiloé fut définitivement incorporé à la république; mais le gouvernement chilien ne tarda pas à être troublé dans la possession de sa nouvelle conquête par quelques partisans de l'ancien directeur don Bernardo O'Higgins, qui tentèrent d'opérer, à San-Carlos, une insurrection en sa faveur. Les habitants de Chiloé, soulevés par ce mouvement, repoussèrent toute tentative en faveur d'O'Higgins, et déclarèrent qu'ils voulaient adopter la constitution chilienne; mais ils se donnèrent en même temps un gouvernement parti-

l'exploitation des mines et au
jets d'utilité publique. Le di
émit ensuite le vœu de voir l
toire de la république divisé
plus grand nombre de provin
finit par prier l'assemblée de
bien désigner, au plus tôt, un
vertueux sur qui il pourrait se
ger du poids de l'autorité.

Le congrès décida, comme l
damentale, que la république
organisée d'après le système f
et, prenant en considération
mande de Freyre, il désigna
le remplacer, l'amiral don
Blanco-Encalada. Mais l'état
des affaires, l'épuisement du
l'éloignement et la négligence n
tée sur tous les points envers le
exécutif, engagèrent le nouvea
teur à donner lui-même sa dé
le 7 du mois de septembre suiv
vice-président Izaguire fut alors
directeur provisoire. Un trait
liance, de commerce et de nav
entre la république de Buénos
et celle du Chili, fut signé à S

rirent dans cette inondation. ırgades entières disparurent ent, et des terres fertiles fu- evelies sous d'énormes amas es et de cailloux (*).

ngrès s'assembla à Santiago le er 1828, avec la mission de ıne constitution au Chili. Le ı fédéralistes l'emporta un ins- celui des unitaires; le congrès ıféré à Valparaiso, et le géné- ı, qui était encore à la tête des ıvec le titre de vice-président, sé et remplacé par don José- nfantès. Ce mouvement avait é à la suite d'un engagement taillon de Maypo et un régi- ı dragons avaient battu un soldats de la milice et de cui- que Pinto leur opposait. Les ı de Santiago, partisans de se levèrent aussitôt, et réta- Pinto à la tête du gouverne- es révoltés firent leur soumis- ès un engagement où deux mmes environ, appartenant à 'autre parti, perdirent la vie. rès rendit quelques lois de et d'administration, et se sé- 31 janvier 1829. Le gouverne- ınçais avait envoyé un consul au Chili, dès l'année 1828.

e-là, le général Freyre avait ident en titre, bien que le pou- idât de fait entre les mains du sident Pinto. Le nouveau con- ılut mettre fin à cet état d'in- e, et appela définitivement la présidence. Mais le parti des ıtes protesta violemment contre ımination; et, refusant toute ıce au gouvernement, il se ıus la protection du général qui commandait alors dans la e de Conception. Las de tant sseries, Pinto se retira volon- nt, et donna sa démission le bre. Cette mesure occasionna ls désordes à Santiago, où l'on ırmer aussitôt une junte insur- ıelle. Un parti de quatre à cinq écontents se porta au palais du gouvernement dans la journée du 7 novembre, et en chassa le vice-président Vienna.

Cependant l'armée de Prieto arrivait à marches forcées des provinces du Sud, et se grossissait en route d'une foule de mécontents et de gens sans aveu. Arrivée, le 7 décembre, sous les murs de la capitale, elle fut encore accrue par un corps de cinq à six mille *rotos*, la partie la plus vile de la population de la province, qui venaient se joindre à elle dans l'espoir du pillage. Les troupes de Santiago obéissaient à deux étrangers, le colonel Vial, Français, et le colonel Tupper, Anglais, sous le commandement en chef du général la Lastra. Elles sortirent de la ville et culbutèrent sans peine les soldats de Prieto. Celui-ci ayant alors demandé à parlementer, le feu cessa aussitôt. Les deux partis nommèrent des commissaires, et, le 16 décembre, il fut conclu une convention d'après laquelle le général Freyre se trouva investi du commandement des deux armées; une junte provisoire fut également installée, et il lui fut donné mission de convoquer un nouveau congrès général.

Freyre prit le commandement qui lui était dévolu; mais il conduisit ses troupes à Valparaiso, où son premier soin fut de lancer un manifeste contre Prieto et la junte provisoire.

Depuis ce moment, les ambitions rivales ont continué à se disputer le pouvoir suprême; mais les secousses sont devenues de moins en moins violentes, et la dissension se manifeste plutôt par des intrigues que par des révoltes.

Le désordre des finances, au sortir d'une révolution, est le fléau qui pèse avec le plus de force sur un État nouvellement constitué. Pendant une période plus ou moins longue, le commerce a été interrompu; les importations ont entièrement cessé, et les exportations clandestines du numéraire ont considérablement multiplié. Les sacrifices les plus onéreux ont été imposés aux citoyens de toutes les classes, tandis que la culture des

ıur, Annuaire historique pour 1827.

terres et l'exploitation des fabriques, indéfiniment suspendues, ont cessé d'alimenter les sources financières où l'État a coutume de puiser. Le passage au pouvoir des hommes qui se mettent à la tête d'une révolution, devient onéreux par cela même qu'il est éphémère, chacun d'eux apportant ses vues personnelles, son système, ses plans, ses créatures, sa famille et ses amis. Enfin, la révolution est consommée, le règne des abus est, dit-on, passé, et le peuple est sur le point de recueillir le fruit de sa victoire! Mais croyez-vous qu'au sortir d'une pareille crise, ce peuple ne se trouvera pas, longtemps encore, en butte à des maux plus cruels peut-être que ceux auxquels il vient de se soustraire? Les familles sont décimées; les plus riches propriétaires ont émigré, le trésor est épuisé, et toutes les illusions dont on s'était bercé semblent avoir été emportées dans la tempête. Et cependant la cause était juste, le conflit inévitable et la victoire légitime! Alors, le peuple commence à murmurer, il s'en prend aux hommes

ment impérieux qu'il n'y
moyen de reculer devant l'
d'emprunter aux étrangers e
des contributions extraordin
gouvernement crut donc d
tracter des emprunts avec
ciants anglais établis au Chi
hypothèque, il affecta les d
blics, de sorte que pour sati
besoins du moment, il fut
créer une certaine quantité
payables en droits de douai
pier-monnaie trouva peu de
négociants anglais l'escomp
est vrai, mais en y preleva
bénéfice, et comme ils ne
s'en défaire eux-mêmes, qu'
nant à l'administration des
en déduction des droits qu'il
dû payer pour l'importatio
marchandises, il en résulta
la fin de l'année 1821, les bill
perdu successivement 30,
même 60 pour cent de leur
minale. La dette flottante d
nement n'était pourtant
considérable encore, mais

nées précédentes, à quatre mil-
de dollars, au rachat de l'emprunt,
liqua spécialement au payement
térêt le revenu net de la mon-
s'élevant à 300,000 dollars, et
de la contribution territoriale
à 250,000. Bientôt cependant
vernement se trouva hors d'état
re honneur à ses engagements.
néral Freyre, qui était alors à la
les affaires publiques, se tira
arras en faisant de nouveaux sa-
s; il s'adressa à une société com-
de négociants étrangers et de
itaires du pays, et conclut avec
traité par suite duquel celle-ci
rgea de payer les intérêts de la
ublique au moyen des avantages
ts qui lui furent concédés : le
ole du tabac (*estanco*) apparte-
adis au gouvernement; le pri-
exclusif d'importer ce produit
cultiver la plante, à son choix;
de vendre au prix qu'il lui con-
ait d'établir; privilége pour le
erce exclusif des vins et liqueurs
de l'étranger, ainsi que des au-
nrées comprises autrefois dans
co; et enfin, concession faite
fit de la société d'une somme
),000 dollars (*).

1824, les recettes du gouverne-
s'élevèrent à 1,176,531 dollars,
ant des droits de douane pour
e et la sortie des marchandises,
duit des mines, des impôts sur
c, la farine, les liqueurs, le vif-
, la poudre à tirer, les cuirs, le
timbré, les bulles et les indul-
; des amendes, de la confisca-
les biens des royalistes, de la
les propriétés ecclésiastiques, du
au col de *Pulaendo*, des rete-
ur le traitement des employés,
ette même année, les dépenses
rent à 1,223,323 dollars, pré-
t ainsi un déficit de 46,792
. En conséquence de cet état
ses, le gouvernement eut re-
une seconde fois, à la créa-
les billets payables en douane;
ette fois encore, ces valeurs tom-

fiers.

bèrent dans le plus complet discrédit.

Le congrès de 1825 nomma trois commissaires pour rechercher les causes du mauvais état des finances; le choix tomba sur Fernando-Antonio Elizalde, Joaquin Prieto et Santiago Munoz Bezanilla. Leur rapport fut présenté le 16 mars : il en résulta que le *déficit* accumulé depuis plusieurs années s'élevait à 700,000 dollars; que les finances étaient dans un désordre complet, et le crédit public entièrement ruiné; que de 5,000,000 de piastres, montant nominal de l'emprunt contracté à Londres trois ans auparavant, il n'en restait plus que 30,000, et que le reste avait disparu sans qu'il en eût été appliqué la moindre partie à des objets d'utilité publique. Les commissaires émirent ensuite l'opinion qu'il n'y avait plus de ressource que dans les propriétés confisquées, dont le revenu était estimé à 200,000 dollars, qu'il était urgent d'affecter au rachat de la dette nationale.

Le 4 juillet de l'année suivante, le directeur suprême de la république déclarait au congrès que le trésor avait été constamment appauvri par les grandes dépenses qu'il avait fallu faire; qu'il avait été impossible jusque-là d'effectuer l'organisation de la caisse publique de manière à établir une balance entre les recettes et les dépenses même ordinaires. « On ne « pourra, ajouta-t-il, obtenir ce résultat « qu'en substituant aux moyens éven- « tuels qui sont insuffisants et qui « accablent la classe pauvre, les moyens « qui seraient indiqués par la simple « raison, s'ils ne l'étaient par les princi- « pes les plus vulgaires de l'économie « politique... Le ministre des finances « vous présentera un tableau fidèle de « l'état de nullité dans lequel se trouve « notre fortune publique, et vous sou- « mettra les réformes qu'il est absolu- « ment nécessaire d'opérer pour que la « nation puisse satisfaire à ses besoins « ordinaires. Le déficit éprouvé par « nos rentes, et que n'ont pu couvrir « nos ressources ordinaires, a produit « des maux incalculables, entre les- « quels on ne doit point regarder comme

« le moindre, l'obligation où s'est vu « le gouvernement de défendre la vente « du tabac, des cartes à jouer, des « liqueurs étrangères et du thé, afin « de payer les intérêts de l'emprunt de « 5,000,000 de piastres contracté à « Londres. Cette mesure à ruiné une « partie de notre industrie, à peine « naissante, et ne peut être justifiée « que par la loi invincible de la néces- « sité. »

Aperçu sur l'état physique et moral du Chili depuis son indépendance. Le tableau que nous venons de tracer des vicissitudes politiques qui ont agité le Chili depuis sa découverte, demeurerait incomplet si nous ne présentions une esquisse de l'état physique et moral de ce pays depuis son indépendance.

Huit provinces, divisées en districts, embrassent actuellement la totalité du territoire de l'ancienne capitainerie générale :

1° Coquimbo, capitale Coquimbo ou la Séréna; Copiapo, San-Francisco de la Selva, Huasco ou Guasco, aussi appelée Santa-Rosa.

comme la capitale de la ré que. C'est une belle et grand située sur la rive gauche du Ri pocho, dans une plaine de ving lieues d'étendue, bornée à l'e les Cordillères, et à l'ouest par l Purahuel et la montagne del qui n'a pas moins de quatre mill d'élévation. Cette plaine, que l également le Rio-Maypo, célèb la victoire du 5 avril 1818, forn sorte de réservoir naturel, où le rains meubles, entraînés des ha voisines, se sont nivelés et ont l'un des plus riches territoires du veau monde.

Ainsi que dans la plupart des de l'ancienne Amérique espagno maisons de Santiago sont group *quadras*, ou îles carrées parfait égales entre elles, et alignées a deau, de sorte qu'il est impossi voir une ville plus symétrique e régulière. Les *quadras* s'élève tout au nombre de 150, en y co nant les faubourgs; mais tout sont pas terminées. Le Rio-Map aussi appelé *Topocalma*, qui

ı tuiles rouges, quelquefois
ıis rarement, en briques.
ements qui se trouvent sur
des maisons servent assez
e boutiques; on y entre
oyen d'une petite porte. Les
ıi donnent sur la rue sont
barreaux de fer peints en
ière chaque maison se trouve
, et derriere chaque jardin
destiné aux chevaux et aux
Les jardins sont disposés
oût charmant; ils sont or-
taines et abondent en plan-
ıes, très-curieuses surtout
tranger; on y voit encore
ion d'orangers, de citron-
grenadiers, de tilleuls, de
e palmiers.
re de la ville se trouve la
e, qu'embellissent une belle
plusieurs édifices publics,
u gouvernement, la cham-
ce, la prison, la cathédrale
. La cathédrale, bâtie en
un des temples les plus
l'Amérique du Sud; elle
encore terminée, et son
e, d'un style lourd et écrasé,
rquable que par les détails
ıs. L'évêché a été si sou-
ımagé par les tremblements
r'il aurait besoin d'une réé-
complète plutôt que de ré-
Le palais du gouvernement
ıd bâtiment à deux étages,
t l'arsenal, le trésor, la
e d'audience et les bureaux
ministères. Les appartements
haussée sont occupés par le
et, comme ils sont meu-
somptuosité, ce sont eux
'empresse de montrer aux
L'architecture de ce palais,
residio où siége la cour de
celle enfin de divers hôtels
nt la grande place, appartien-
assez mauvais style mores-
ıtruits en briques, ces édi-
blanchis avec un soin que
lt désavoue; mais les piédes-
ıilastres, en porphyre rouge,
heureux effet. Le consulat
rand édifice situé près de la *plaza;* c'est là que siége le tribunal de commerce, et que se réunit ordinairement le congrès national. La douane est un bâtiment assez remarquable par ses heureuses dispositions. Le théâtre n'offre rien qui mérite une mention spéciale; il contient un millier de spectateurs. Parmi les établissements d'utilité publique, il faut citer la bibliothèque nationale qui possède environ douze mille volumes; l'institut, sorte d'université du Chili; le collége de Saint-Jacques et le lycée où les familles aisées font élever leurs enfants; les deux colléges pour les demoiselles, et l'hôpital des enfants trouvés.

Le faubourg de la Canadilla ou Canada, situé dans la partie sud-est de la ville, en est l'un des plus beaux quartiers; c'est là que se trouve, sur une grande place, l'hôtel de la monnaie, que les Santiaguenos regardent comme un chef-d'œuvre d'architecture, peut-être parce qu'il a coûté un million de piastres, mais qui est loin de mériter cet éloge. C'est une grande masse de briques dont l'emplacement occupe toute une *quadra*. La façade consiste en de gros piliers surmontés d'une pesante corniche, et au-dessus règne une balustrade qui, au jugement des architectes, est du plus mauvais goût. Les bureaux et les appartements sont disposés avec assez d'habileté autour de trois cours intérieures d'égale dimension.

La Canadilla est séparée de la ville par une grande route bordée d'arbres, servant de promenade publique; elle n'a pas moins de cent cinquante pieds de large; elle se prolonge dans la direction du gigantesque Tupungato, que l'on aperçoit à l'horizon. Le Chuchunco est un autre faubourg situé à l'extrémité de la Canadilla, dans la partie sud-ouest. Nous avons dit plus haut que le faubourg de la Chimba était séparé de la ville par le Rio-Mapocho; les maisons y sont construites avec de la boue, mais, pour la plupart, elles sont blanchies avec soin et ornées de devises peintes en rouge, en bleu ou autres couleurs. Un pont en pierre à cinq arches, jeté sur le Mapocho par les soins

du directeur don Ambrosio O'Higgins, peut passer pour beau dans ce pays où l'architecture a produit si peu d'objets remarquables.

A l'angle oriental de la ville s'élève la colline de Santa-Lucia, que couronne une forteresse dont la construction n'est point encore achevée. Au delà, et sur la rive gauche du Mapocho, on voit une grande et belle promenade connue sous le nom de Taja-Mar (brise-eau), parce qu'elle côtoie une construction de briques et de terre ayant deux milles de long, dont la destination est de garantir la ville des inondations du Mapocho. La promenade du Taja-Mar est bordée de droite et de gauche par une double rangée de peupliers d'Italie, et présente en perspective les Andes avec leurs sommets couverts de neige. Le matin, et le soir surtout, le Taja-Mar sert de lieu de rendez-vous aux diverses classes de la population de cette capitale. Le peuple se réunit dans les estaminets appelés *chinganas*, pour y jouer, boire et fumer, ainsi que fait, partout, le peuple

Le marché principal stati une grande place située a pont, appelée le *Bassoral*. L est elle-même marché un peu l'on trouve des marchands de bois, de luzerne, de l autres objets. La plupart sous des pièces de toile dis forme de parasol. De nomb chands ambulants circulent rues à chaque heure de la jou duisant des chevaux ou d chargés de divers articles d mation. Cependant l'aspect est froid et silencieux; ce d'abord à la disposition des qui, basses et larges, s'éte un terrain infiniment plus ne l'exigerait le chiffre de tion, et, en second lieu, à l naturelle du peuple qui, vi un heureux climat et sur u tile, éprouve peu de besoins. aisément à les satisfaire; aus fort peu de mendiants.

La population de cette c d'environ quarante-cinq mi

ne répond nullement à l'idée
rrait se former d'une *vallée*
ls. Cette ville est divisée en
groupes qui se cachent au
ravins, ou s'élèvent en am-
sur des collines rougeâtres,
à peine d'une végétation ra-
ntre les rochers et la mer se
cordon de maisons chétives
pect peu agréable. La baie
forme demi-circulaire; elle
les mois d'été (de novembre
ancrage sûr; mais en hiver
équemment battue par des
ui arrivent de la partie sep-
. Au fond de cette baie se
Bouquet des amandiers ou
l, le plus considérable des
de Valparaiso; la ville, pro-
ite, est désignée communé-
le nom de *Puerto* (le port).
llègre qui domine la côte de
est couronné de maisons de
, dont plusieurs méritent
tention; la vue y est d'ail-
belle, et le regard peut y
ns des vallées sombres et fer-
poser sur les cimes sauvages
montagnes, ou planer sur
té de l'océan Pacifique. La
ui sépare cette ville de San-
de trente lieues environ; on
r en voiture, mais les trans-
agages et de marchandises se
de mulets, ou dans de grands
raînés par des bœufs. On
plusieurs plateaux qui com-
t entre eux par des côtes es-
t on s'élève ainsi, de distance
ce, jusqu'au sommet de la
e *Prado*, d'où l'on descend
aine de Santiago.
iso est une des places mar-
s plus importantes de l'Amé-
Sud; en 1821, les recettes de
e s'élevèrent à quatre cent
mille dollars, tandis que sous
ation espagnole elles n'en pro-
annuellement que vingt-six
me moyen. Trois forts et une
e servent à contenir les enne-
edans et au dehors. Les prin-
lifices sont : l'hôpital de Saint-
Dieu, la cathédrale et les
couvents de Saint-François, de Saint-Augustin, de la Merci et de Saint-Dominique. La population de cette ville n'était que de huit à dix mille âmes avant 1826; elle en compte aujourd'hui seize à dix-huit mille.

Concepcion ou la Mocha a été longtemps la seconde ville du Chili : sa population dépassait vingt mille âmes; elle est à peine du tiers aujourd'hui. La richesse, l'industrie, l'activité et la bravoure de ses habitants étaient autrefois en grande réputation; mais saccagée et pillée si souvent par le peuple indigène qui domine à quelques lieues de son emplacement, incendiée enfin en 1819, elle n'offre plus que l'image de la désolation. Ses belles églises tombent en ruine, les rues sont couvertes d'herbes sauvages, les jardins sont bouleversés, et les édifices publics, jadis si nombreux et si riches, ne présentent plus à l'œil attristé que quelques murs noircis par la flamme (*).

A trois lieues de Concepcion, se trouve la presqu'île de Talcahuano qui forme l'une des baies les plus belles et les plus sûres du nouveau monde. La bourgade de Talcahuano, appelée indistinctement de ce nom ou de ceux de Talcaguana et Talcaguano, prendra certainement un jour l'importance que Concepcion a perdue. La baie à laquelle elle donne son nom n'a pas moins de douze milles de longueur sur neuf de largeur (**). Tout indique que la presqu'île était autrefois une île séparée du continent par un bras de mer de deux milles au plus de large. Sur l'isthme à demi desséché, on voit encore quelques marais où croissent des cypéracées, des carex et des roseaux (***). De l'autre côté se trouve le port Saint-Vincent, mouillage peu sûr et peu fréquenté, si ce n'est par quelques vaisseaux étrangers qui viennent y pêcher

(*) Des nouvelles plus récentes font espérer que, grâce à la pacification du pays, cette ville si intéressante pourra se relever et prendre une nouvelle importance.

(**) Voyez la *pl.* 20.

(***) Duperrey, Voyage autour du monde de la *Coquille*.

les phoques dont il s'y trouve une innombrable quantité. A neuf milles de Talcahuano, on trouve les ruines de l'ancienne Penco, éparses sur les limites d'une plaine marécageuse.

Entre Concepcion et Arauco on traverse le Rio-Carampangy, non loin du petit village de Coleura, remarquable par son site pittoresque et la fertilité de son territoire.

La Seréna de Coquimbo ou Cuquimpu, située à un quart de lieue de la baie du même nom, par 29 degrés 55' sud, à 15 lieues de Concepcion et à 58 de Santiago, est la capitale de la juridiction septentrionale. Cette ville est bâtie sur une éminence de trente pieds de haut environ, qui affecte la forme d'une terrasse; les rues sont tirées au cordeau; les maisons, construites en *torchis* et recouvertes en paille, sont entourées de jardins. Le port est formé par une belle baie, d'un accès facile, près de l'île des Tortues. C'est au voisinage des mines les plus riches de tout le pays que la Serena doit surtout son importance. Sa position à l'embouchure d'une ri-

tado de Mendoza et détruite Araucans en 1599. Don An O'Higgins la releva entièreme reçut de la cour d'Espagne, à c casion, le titre de marquis d'C

La juridiction de Santiago en plusieurs districts qui, dans ce de toutes les prétentions, aspi rang des provinces: tels son de Melipilli et de Rancagua. pilli, dont la capitale est Sa de Logrono a de l'importance riches métairies (*haciendas* possèdent plusieurs habitants d tiago. Le village de San-Franci Monte jouit, sous ce rapport, certaine célébrité qui, pendant la des chaleurs, y appelle une pa la classe aisée de la capitale villes voisines.

Le Rio-Maypo sépare cette pr ou plutôt ce district, de celui c cagua. Sa capitale, Santa-C Triana, est située sur le Rio- poal; au delà commence la p de Colchagua. On peut citer objets remarquables dans le dis Rancagua un lac d'eau douce e

[redacted]

traste des masses de verdure issent les parois de la vallée neige qui s'amoncelle sur les s qui la surplombent, attirent ıs de Cauquenes les amateurs lle nature.

rtites villes de San-Fernando, et Maule, n'ont rien qui mé- mention spéciale.

ux provinces que nous venons urir sont généralement d'une ertilité et parfaitement culti- es tirent leurs principales res- de l'exportation des bestiaux, de construction et des froma- ıs le Maule, les paysans of- lus qu'ailleurs, les traces de gine. Leur teint plus noir que ; Guassos de Santiago, leur s et sombre, leur caractère et perfide, rappellent ces va- Promauques dont nous avons ıaler la valeur et le courage à de la domination des Incas.

s et coutumes. Les Chiliens, vifs, enjoués et avides de , sont généralement insou- : paresseux; ils aiment le jeu rocès. Ce sont des vices qui 'une époque où il était permis e que le travail des esclaves ait à celui des hommes libres; ; diminuent sensiblement de jour, et tout porte à croire ıouvelles institutions rendront euple son énergie primitive; ulement ils pourront connaître richesse de ce territoire pour leurs pères ont abandonné le la mère patrie. Les bourgades ampagne offrent un spectacle ıt déplorable. A côté de quel- ıaisons de chétive apparence, ites en boue, on voit des hut- ambous, qui ne sont pas même ; à garantir leurs misérables ts de l'intempérie des saisons. tte étendue sur le plancher in- sert de lit commun à la famille . Le moulin dont ces mal- ı se servent pour broyer leur siste en deux pierres dont l'une use, et l'autre unie et deux fois arge que la main. Ils jettent ensuite le blé ainsi préparé dans un four, et le laissent cuire jusqu'à ce qu'il devienne possible de le réduire en poudre par la seule pression entre les doigts.

Élevés à l'école de la guerre, les Chiliens sont braves, sobres et patients, résignés après la défaite, mais cruels après la victoire. Ils sont adroits, robustes et excellents cavaliers. Ils aiment avec toute l'ardeur des créoles et toute la jalousie des Espagnols. Les dames sont généralement fort agréables; celles de la Conception passent pour les plus belles du pays. Vives, légères, ardentes et crédules, les Chiliennes ont été en butte aux sarcasmes les plus méchants de la part de quelques voyageurs ingrats qui avaient trouvé sous leurs toits hospitaliers de trop faciles plaisirs. Les hommes ont le teint légèrement basané; ils sont bien faits et de taille moyenne. Depuis leur indépendance, ils ont fait de rapides progrès dans la voie de la civilisation; ils sont polis entre eux, respectueux devant les vieillards, empressés et hospitaliers pour les étrangers. On est toujours certain d'être bien reçu même chez les plus indigents. Ils mettent un grand empressement à offrir à l'étranger qui les visite un siége, de la liqueur, du laitage, de la limonade glacée, de grandes figues noires ou autres fruits; et ce serait les affliger que de ne pas prendre au moins une petite quantité des rafraîchissements qu'ils présentent de si bon cœur. Ils provoquent les demandes et y répondent avec une complaisance extrême.

Les combats de taureaux, les danses, les jeux chevaleresques et ceux de hasard absorbent une grande partie de l'existence des Chiliens. Dans les combats de taureaux, il est rare que ces animaux soient tués. Des hommes à cheval les excitent, avec des lances épointées, à sortir de l'enceinte appelée *Corral*, et les arrêtent ensuite avec le *laço*. Quelquefois cependant, lorsque dans une occasion solennelle on veut sacrifier un taureau, les *torreadores* s'attachent à le mettre en fureur et le poursuivent, ensuite, avec

des perches de douze pieds de long, surmontées d'un instrument appelé *lune*. C'est une lame d'acier en forme de croissant, aiguisée en dedans et attachée à la perche par le bord opposé, de manière à présenter ses deux pointes en avant. C'est à l'aide de cette arme que les *guassos* arrêtent l'animal en lui coupant les jarrets avec une cruelle dextérité, et le jettent, sanglant, dans le milieu de l'arène, aux applaudissements de la multitude. En ces occasions, les élégantes viennent étaler tout ce que leurs garde-robes offrent de plus riche; leurs loges ou *ramadas*, sont, comme en Italie, de petits salons de réception convertis, quelquefois, en salles à manger. Dans le carnaval, elles y viennent masquées; les hommes fument le cigare et parient, dans des pièces voisines, à la rouge et noire, tandis que des joueurs de harpe, de guitare et de tambour font assaut d'énergie et de dextérité, le plus souvent aux dépens des oreilles de l'auditoire. La harpe, petite et légère, ne se tient pas à la manière européenne. Au lieu d'être droite, elle est placée horizon-

vent des ronds autour d'un n
monté de fleurs ou de ba
(voy. *pl.* 21). « Peu de jour
« de quitter Talcaguana (T
« no), dit M. Garnot, nous
« témoins des orgies qui se
« dans le carnaval. Qui le c
« en ce jour, les grâces du se
« dent de leurs charmes. De
« enchanteurs, les cheveux é
« figure barbouillée d'un mél
« terre, de farine, de noir
« mée, et même de b.... de vac
« semblent à des Furies qui
« les unes après les autres
« jeter à la figure ce qu'elles t
« sous leur main, en criant : *C*
« Ces farces durent trois jours
« nier, on se rend à la campa
« sur le gazon, à l'ombre du fe
« on sert un modeste repas;
« nappes, point de serviettes, q
« couteaux et une ou deux four
« Chacun se sert; les main
« beauté s'arment de gigots, e
« vore à qui mieux mieux. O
« le vin à rasade, et les femme
« pénible de le dire, rivalise

ıermission. Il fut surpris, ıdamné à mort. Cependant, ommes, parmi ceux qui été, furent touchés de com- a vue de ce vieillard véné- rotestait de sa bonne foi repentir. Il s'ensuivit une ation qui aurait pu amener ınglante, lorsqu'une voix jouer la vie du prisonnier ; cette proposition fut ac- animité, et le jeu commença ıp. La lutte fut longue et fin, le prélat eut la satis- voir triompher son parti. immédiatement en liberté. e *los porotos* n'exige que s. Les *porotos* sont des hes teintes en noir d'un ;it de les faire tomber, se- entions des joueurs, sur la ; ou sur la partie blanche, ınt passer par un anneau bâton planté en terre. Les saires sont nus jusqu'à la t se frappent la poitrine le force que le sang paraît prêt à en jaillir (voy. *pl.*

:ants de la campagne, et ıt dans cette classe qu'il er les traits les plus carac- des mœurs nationales, se ɔre aux plaisirs de la danse de certaines occasions qui, leurs, sont accompagnées de pleurs. Ainsi, quand un rt avant l'âge de sept ans, , persuadés que son âme va radis, célèbrent cet heureux par une fête à laquelle con- s voisins et les amis. La me, parée et couverte de placée sur un petit lit de ouré de flambeaux, dans ıù se réunissent les conviés, passent la nuit à jouer, à rire et à boire en présence l. Qu'elle doit être grande des préjugés pour étouffer i de la nature dans le cœur et dans celui d'une mère! e chilien a en outre des as- ıocturnes appelées *chinga-nas*, uniquement consacrées aux divertissements. Là, ainsi que dans nos estaminets, les hommes fument le cigare et passent le temps à jouer et à boire.

Les *tertulias* sont des réunions où la bonne société se livre aux plaisirs des jeux européens, de la danse et de la conversation. On y fait circuler le *maté*, comme le thé chez les Anglais (*). Les Chiliens ont, d'ailleurs, adopté une grande partie des usages anglais. Les personnes riches ont des équipages, des gens à livrée, des habits de luxe, et se parent volontiers des titres de comtes, marquis ou autres.

L'éducation est généralement fort négligée, surtout pour les femmes; mais il est d'honorables exceptions, et, dans certaines familles riches, les demoiselles apprennent à jouer du piano ou de la harpe, et à parler français, anglais ou italien.

Les habitants de Santiago se distinguent de ceux des autres villes du Chili, sans en excepter la Conception et Valparaiso, par un plus grand degré de culture intellectuelle, par une amabilité charmante et des connaissances scientifiques fort remarquables.

Les *guàssos* forment la partie la plus inculte de la population chilienne. Ce sont des métis issus de l'union des anciens colons espagnols et des Indiens indigènes. Ils vivent dans la campagne, où ils se livrent aux travaux de l'agriculture et à l'éducation des bestiaux.

Industrie. Les Européens ont importé au Chili le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre, le chien, le chat et divers autres animaux domestiques qui tous y ont prodigieusement multiplié. Il n'est pas rare d'y voir des troupeaux de dix à douze mille têtes. Les chevaux sont supérieurs à ceux des autres contrées de l'Amérique du Sud, et ne le cèdent point, pour l'apparence, aux plus beaux andalous.

(*) Le maté ou herbe du Paraguay. Voyez ce que nous en disons dans la notice sur le Paraguay, p. 4, col. 2.

Avant la révolution, un cheval ordinaire ne coûtait que vingt-cinq francs; il vaut aujourd'hui de quarante à cinquante piastres (*). Les mulets et les ânes ont acquis ici un développement supérieur à celui de la race primitive. On trouve des ânes sauvages (*onagres*) dans les vallées des Andes. Les bœufs, et généralement les bêtes à cornes, sont de la plus grande taille, et Molina affirme avoir vu des bœufs qui pesaient 1900 livres; mais la température du climat paraît exercer son influence avec plus de force sur les bêtes à cornes que sur les autres animaux; tous les bœufs des provinces maritimes sont d'une taille inférieure à ceux des provinces méditerranées, et ceux-ci ne peuvent être comparés aux bœufs que l'on élève dans les vallées de la Cordillère. Les moutons importés d'Espagne ont plutôt gagné que perdu sous le rapport de la finesse de la laine; les Péhuenches, qui habitent les districts montagneux, ont croisé la race de ces animaux avec celle des chèvres, et il en est résulté un animal plus grand

et le maïs sont cultivés ici av grand succès. Le chanvre et l réussissent très-bien, notamme les vallées humides; mais on n'y tient ces plantes que pour fourn consommation locale. La vigne vier, la canne à sucre, les ora les citronniers, les cédrats et l part des arbres fruitiers de l'E donnent les mêmes produits à pe que sur leurs terrains primiti vin est généralement sucré, et souvent un peu d'âpreté à la p celui que l'on tire des vignes cu le long du fleuve Itata est le pl timé, et on en envoie tous les a grande quantité au Pérou. Dep frontières de ce dernier pays ju Rio-Maule, les sarments attaché échalas y sont coupés à une h de trois à quatre pieds; au de ceps sont couchés sur la pent collines. On fait dans de certai tricts un vin muscat très-estimé cool qu'on retire des vins du Ch très-fort; il s'en exporte une quantité. L'olivier est surtout

l'argent en barres qui, olution, n'était annuelle- 20 à 22,000 marcs, s'était 000 marcs, dont plus de nt été contrôlés.

paux articles du commerce ı sont : les métaux, le , les laines, le suif, la bois de construction, les s fruits, les légumes, la , et autres; ceux d'impor- les étoffes d'Europe, les ıode, la quincaillerie, le le coton, etc. L'importa- s est exempte de tout droit. du Chili sont ouverts au ɔutes les nations neutres :eux de Valparaiso, de et de Coquimbo sont ré- :ntrée des marchandises .e toute espèce. Le tarif e douane est basé sur un ıposition *ad valorem* cal- moyen, à vingt-cinq pour roits sur les exportations nq à sept pour cent; l'ar- yé paye neuf pour cent. n de l'or ou de l'argent en rohibée.

manufactures se sont ré- ablies au Chili, telles que es, des fabriques d'étoffes :t de gros draps. Il y a à ıe manufacture de sacs de viron quarante tanneries ploie l'écorce du *laurus* tanner les peaux de bœufs, *ımo* (*laurus peumo*) pour e vaches et de moutons, ıe du *panke* (*gusmera* ur apprêter les peaux de

·euses imprimeries ont suc- qui, la première, fut in- Chili en 1811. L'*Aurora* rut à Valparaiso en 1812. ɔn comptait sept journaux me ville, et vingt-six dans illes réunies.

: au Chili que trois routes pour les voitures; la pre- lle qui, de Santiago, mène ɔ, sur une longueur de cent ɔn, à travers trois ou quatre chaînes de montagnes considérables. La seconde, également ouverte entre ces deux villes, passe à Mélipilla; elle est plus longue de trente à quarante milles, mais plus douce et mieux entretenue que la première. La troisième, enfin, conduit de Santiago à la Conception; la distance est de quatre cent cinquante milles.

Un courrier part tous les jours de Santiago pour Valparaiso, et fait le trajet en dix-huit heures. Il en part un, chaque semaine, pour Mendoza; la distance est de trois cent dix milles, qui ne peuvent se faire qu'en six jours. Il faut douze jours pour aller de la capitale du Chili à Buénos-Ayres (*).

(*) Les armes du Chili représentent une colonne surmontée d'une étoile, et au revers un volcan enflammé. Le pavillon est tricolore et disposé de la manière suivante: il se divise en deux parallélogrammes égaux placés horizontalement. Celui du bas est rouge; le supérieur est divisé lui-même en deux carrés, l'un, qui touche au mât, porte une étoile blanche sur un fond bleu, l'autre est entièrement blanc. Le pavillon de Valparaiso présente les mêmes couleurs autrement disposées. Le parallélogramme inférieur est blanc, celui de dessus est rouge, et porte dans l'angle supérieur placé près du mât un petit carré bleu marqué d'une étoile blanche. Le pavillon de beaupré est entièrement bleu et porte également l'étoile blanche au centre.

Les armes de Buénos-Ayres consistent en un écusson, divisé transversalement en deux bandes, azur et argent, et entouré d'une couronne de laurier. Un soleil naissant et une pique surmontée du bonnet de la liberté figurent au milieu de l'écusson. Le pavillon de guerre forme trois bandes transversales. Celle du milieu est blanche et porte, au centre, un soleil d'or; les deux autres sont bleues. Le pavillon marchand forme également trois bandes, dont celle du milieu est blanche et les autres bleues; mais elles sont placées verticalement, et on n'y trouve pas le soleil d'or.

Les armes du Paraguay représentent une palme et une branche de maté entrelacées ensemble et surmontées d'une étoile. Le pavillon offre une étoile blanche sur un fond vert clair; mais la cocarde et le drapeau des soldats sont tricolores, savoir : rouge, bleu et blanc.

Costumes. Le costume le plus remarquable au Chili est celui des habitants de la Conception. Les hommes ajoutent à l'habit européen un élégant *poncho* ou un riche manteau. Les femmes portent un corsage très-orné; leur jupon plissé, de flanelle aux vives couleurs, de velours noir ou de brocart, est supporté par un large panier. Les femmes de la campagne elles-mêmes ont adopté l'usage du panier. Les dames couvrent leur tête d'une pièce de flanelle, ou quelquefois d'un chapeau assez semblable à celui des hommes; mais le plus souvent, elles vont nu-tête, pour étaler les longues tresses de leurs cheveux. Des rosaires, des bagues, des bijoux de toutes les formes complètent ce riche habillement (voy. *pl.* 23.)

Dans les autres parties de la république, le costume des hommes appartenant à la classe aisée est généralement anglais ou français, à l'exception du *poncho*. Celui des dames tient à la fois de l'européen et du péruvien; elles portent de petits *ponchos* d'un travail exquis, des chapeaux noirs

par l'évêque de Placentia, pou
vrir les Moluques, et qui fit
dans le détroit de Magellan,
dans une ville de l'intérieur
Selon quelques auteurs, cet
devait son origine au comm
Araucans avec les femmes
qu'ils avaient enlevées à Os
1599. Don Luis Cabréra, gou
du Tucuman, fit, en 1638, c
recherches pour découvrir les
le jésuite Mascardi ne fut pas
reux. Le père Jéronimo Mon
crut les avoir trouvés : « Les
dit Alcédo, sur le compte des
a publié tant de fables, sont
connus. On sait seulement q
le teint d'une couleur agréa
caractère très-doux. Ils ont
connaissance du christianisme
une vie nomade, et plusieurs v
affirment avoir entendu le
cloches dans le pays qu'ils ha

Le recensement de 1791 ne
la population du Chili qu'à
âmes (non compris les indig
dépendants). Selon M. d'
secrétaire d'État au Chili el

L'UNIVERS,

OU

TOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

LEURS RELIGIONS, MOEURS, COUTUMES, ETC.

VINCES-UNIES DU RIO DE LA PLATA.

(BUÉNOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY.)

PAR M. CÉSAR FAMIN.

-royauté de Buénos-Ayres, 1778, comprenait non seu- outes les provinces de la ré- argentine, mais encore la e, le dictatorat du Paraguay, les provinces du Haut-Pérou, ormé, depuis, la république de

era question ici ni de ce der- s, ni de la Patagonie. Le , qui n'a été détaché de la uté qu'en 1808, et la répu- ientale de l'Uruguay, qui ne u'en 1814, rentrent dans le de cette histoire.

TSIQUE ET POLITIQUE AVANT LA CONQUÊTE.

raphie. Cette vaste partie de que du Sud, désignée actuelle- us le nom de Confédération du a Plata, s'étend du 55e au 72e longitude occidentale, entre e 41e degré de latitude australe. grande longueur du nord au de 525 lieues (de 25 au degré), plus grande largeur d'envi- lieues.

imites sont : au nord, la ré- de Bolivia et l'empire du Brésil; à l'est, le Brésil et l'océan Atlantique; à l'ouest, le Chili; au sud, la Patagonie.

Le pays est presque entièrement composé de vastes plaines; les seules véritables montagnes appartiennent à des ramifications de la cordilière du Chili et des Andes, à l'occident des provinces de Cordova, de Salta et de Tucuman. Selon M. de Humboldt, la plaine du Rio de la Plata n'a pas moins de 135,000 lieues carrées. Toute la partie comprise entre Buénos-Ayres et le Chili est connue sous le nom de *Pampas;* elle est couverte de hautes graminées. Sa largeur égale sa longueur; l'une et l'autre sont d'environ 300 lieues, et, sur cette grande surface, à peine trouve-t-on une seule ville, *Rioja*, et une seule rivière, l'*Angualasta*.

Minéralogie. A 35 lieues de Rioja, du côté de l'ouest, il existe une célèbre mine d'or et d'argent, appelée dans le pays *Famatina*. L'or est de plus de 23 carats; les filons d'argent donnent jusqu'à 500 marcs par *caxon* de 50 tonneaux (*). Les mines d'argent

(*) Warden. *Chronologie historique de l'Amérique.*

d'*Uspallacta*, dans la province de Mendoza, ne le cedent pas à celle de Famatina. Dans la partie septentrionale des provinces de San-Juan et de San-Luiz, on trouve aussi plusieurs mines d'or, dont la principale, celle de *Jacha*, donne un produit annuel évalue à 400,000 francs. Les plaines incommensurables du grand Chaco, situées entre le Paraguay et le Haut-Perou, fournissent abondamment un sel cristallisé, que l'on recueille à l'époque où les lagunes viennent à se dessecher. On y trouve également une mine de fer natif.

Azara affirme qu'au nord du Rio de la Plata, ainsi que des plaines de Montevideo, on trouve, dans les fossés, une glaise salee, appelée *barrero*. Les troupeaux la mangent avec avidité, et si elle vient a leur manquer, ils périssent infailliblement au bout de quatre mois.

Climat. Une contrée aussi vaste doit être necessairement soumise à l'influence d'un climat fort varié. A Buénos-Ayres, la température moyenne

rique, où il trouvait, au c
une défiance de la vie, et
tissement, presque continu
nécessité de mourir. Il semb
habitants de Buénos-Ayres,
que la jeunesse ailleurs, n
avoir aucune idée de la

Les ouragans ne sont pas
à Buénos-Ayres, mais leur
terrible. Le 21 janvier 1793,
faste, pendant que la capital
le plus civilisé de l'Europe
leversée par les tempêtes p
la foudre tombait 37 fois dans
Ayres, et y tuait 19 perso
mois d'avril suivant, le *pam*
redoutable vent d'ouest, qu
les Cordilières, traverse, sa
cle, 200 lieues d'un pays
levait les eaux du Rio de
et les chassait à 10 milles
Pendant trois jours le lit de
fut mis à sec, et on put y
decouvert, des navires qu
sombré depuis un quart
Toutefois, le seul reproche
puisse faire au climat si re

de *la Plata* est formé par
lu Parana et de l'Uruguay,
degré de latitude australe.
est si considérable, qu'elle
aspect d'un bras de mer.
r Buénos-Ayres, Montevi-
donado. C'est du *Rio de la*
fleuve d'argent, que sont
diverses époques, les déno-
de *confédération argen-*
blique cisplatine, etc.
ma n'est que la branche
du Rio de la Plata. Il
ource dans la province bré-
Minas-Geraes. Ses eaux,
et rapides, accrues par de
affluents, se dirigent vers
usqu'au 28° parallèle; là
nt dans les missions des
et forment un archipel, où,
ment des îlots et des
nombre, on compte plus
principales. Au-dessus de
ce fleuve se grossit des
araguay et reprend alors
vers le sud, jusqu'au Rio
, pour épancher ses ondes
Atlantique.
rdement du Parana com-
nairement dans les derniers
cembre, et continue, sans
n, jusqu'au mois d'avril.
des eaux, pendant les qua-
l'année où le soleil est le
ché des tropiques, paraît
es torrents de pluie qui
à cette époque, dans les
la zone torride. La décrue
jusqu'au mois de juillet.
en se retirant, laissent à
les champs jonchés de ca-
es. Les tigres, les renards,
et d'autres animaux, cher-
efuge dans les îles, à l'é-
ommence le débordement;
les eaux s'élèvent, et plus
ù s'est réunie cette popu-
rogène, se resserre dans
mites. Les plus faibles de-
lors la pâture des plus
r'au moment où ceux-ci en
s, pour subsister, à se faire
tre eux : inutile ressource!
nexorable grossit et monte
incessamment. Les captifs chercheraient en vain à se sauver à la nage, l'impétuosité du courant s'oppose à toute fuite.

Le Parana est entrecoupé de récifs et de cataractes qui rendent la navigation impossible, hors pour ces légères embarcations d'une seule pièce de bois, que les indigènes transportent sur leurs épaules au-delà des passages périlleux. Le *saut de Guayra*, entre le 24e et le 25e parallèle, est l'une des plus formidables cataractes du monde. Les denses vapeurs qui s'exhalent de ce gouffre, apparaissent à plusieurs lieues de distance, et reflètent les brillantes couleurs de l'arc en ciel. Un immense volume d'eau, développé sur une largeur de plus de douze mille pieds, se trouve subitement resserré en un canal de moins de 200 pieds, qui se précipite, bondit sur les rochers, et tombe dans l'abîme avec un fracas plus assourdissant que celui de cent tonnerres qui éclateraient simultanément. Les trente lieues de désert qu'il faut traverser pour parvenir à ce merveilleux caprice de la nature, sont dépourvues de toute végétation, à l'exception du capim-gordura (*tristegis glutinosa*), graminée de couleur grisâtre, qui donne à ces vastes plaines un aspect âpre et sauvage, bien fait pour attrister le voyageur. On n'y rencontre aucun être vivant, hors le féroce jaguar, qui semble n'exister là que pour ajouter un nouveau danger à ceux que doivent braver les intrépides amis de la science.

Quelques écrivains, et notamment le P. Charlevoix, ont pensé que le mot *Paraguay* signifiait, dans la langue des aborigènes, *fleuve couronné*, attendu que ce courant d'eau a sa source, disent-ils, dans un lac de forme ronde, qui paraît lui servir de couronne. Avec de pareilles étymologies, il est aisé de tout expliquer. Le Rio-Paraguay ne sort point d'un lac, à moins que les premiers voyageurs ne se soient mépris sur la nature de ces débordements périodiques, qui forment, pendant quatre mois de l'année, sur l'une et l'autre de ses rives, des la-

gunes immenses, dites *xarayes*, qui laissent à découvert, en s'écoulant, des champs hérissés de joncs et de glaïeuls. On ne saurait voir raisonnablement, dans le mot Paraguay, autre chose qu'une dérivation, devenue peu intelligible, d'une dénomination tirée du vocabulaire des peuples indigènes. Les Espagnols qui visitèrent pour la première fois cette contrée, y trouvèrent une peuplade sauvage qui se donnait à elle-même le nom de *Payaguas*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Le fleuve dont elle habitait les rives, était, dans sa langue, le *Payaguay*, dont la corruption a fait *Paraguay*.

Les principaux affluents du Rio-Paraguay sont : à droite, le *Pilcomayo* et le *Vermejo*, qui, tous deux, viennent du Haut-Pérou; à gauche, le *Corrientes*, l'*Ypané* et le *Tapiraguay*.

L'*Uruguay* prend sa source dans la province brésilienne de Saint-Paul, se dirige vers le *Parana*, et coule, en ligne parallèle, à côté de ce fleuve, jusqu'au *Rio de la Plata*, dans lequel

sont : le cacaoyer, la vanille à couronne, le quinquina, barbe, le tamarinier, le ca (*herea guianensis*), le taba nioc, les céréales, les pa chanvre, le lin, le riz, et enfin qui appartient plus particu au Paraguay.

Le *maté* (*yerra do mate*) nément appelé thé du Paragu pas, ainsi que nous auron l'occasion de le répéter, le s de ressemblance entre ce p Chine. L'usage de la bois duite par l'infusion du *maté* bouillante, est, proportionn plus répandu ici que le thé ne Indes ou en Angleterre. On cet usage au Brésil, à Buér et au Chili. La préparation plante ne se fait pas ab comme celle du thé; elle c faire rôtir les feuilles, en p branche même à travers la on les brise ensuite, pour le ver dans une enveloppe, où fortement pressées. Quand on

ı, au milieu des bois qui rivières. Sa grosseur est etit chêne; il forme des 'on émonde tous les 2 ou *pl.* 2).

de construction abondent . « C'est là », dit M. Nu- ıt été construits la plupart ıisseaux employés au com- ıutes les rivières intérieu- ques gros navires qui ont Parana, sur leur lest, ıos-Ayres, à plus de qua- ues. Même, dans l'année e ces navires a fait un na, après en avoir fait plu- rope. »

Ce dut être un merveilleux ır les premiers naturalistes rent dans l'intérieur du ınde, que cette immense es nouveaux, couverts de ures, de cuirasses luisan- brillants plumages, qui les cadres de l'histoire renversèrent subitement ; en apparence les mieux ıis siècles d'études et de r'ont pas épuisé la longue e de la zoologie ameri- ıour ce qui concerne les ıies du Rio de la Plata, il pays qui, à cet égard, aussi grande fécondité. hoisir, nous nous borne- ıtionner les genres qui ci le plus spécialement sol. De ce nombre est le *americanus* de Linné), hyderme, qui, au premier ıible au cochon d'Europe, rapproche de l'éléphant, npe fort mobile et percée ıes (voy. *pl.* 3, *n°* 3.) Le itaire, dans les contrées t humides; il ne sort que la se vautrer dans les maré- s. Il est robuste et cou- ıis, réduit à l'état de , il devient doux et timide. ls lui donnent plusieurs ı, *maïpouri* et *mborébi*. nédiocrement bonne, est d'une couche de graisse. Les Paraguays le chassent à l'affût, et le tirent avec des balles de gros calibre.

Les grandes espèces de chat fréquentent les bords des ruisseaux : tels sont le jaguar, *yagouarète* des Indiens, dont le manteau, richement orné de taches symétriques, sert de parure aux guerriers (voy. *pl.* 3, *n°* 1); le *guazouara*, sorte de tigre qui s'apprivoise, sans qu'on puisse, pourtant, lui accorder trop de confiance; le *chiligouazou*, qui se cache, le jour, sous les hautes graminées, et rôde toute la nuit auprès des habitations de l'homme; et le couguar, que sa robe fauve a fait surnommer le lion d'Amérique (voy. *pl.* 3, *n°* 2).

L'*agouara-guazou* est un loup rouge, qui s'élance de la lisière des bois sur le bétail de la plaine. Les tatous-armadilles, les cachicames et plusieurs espèces de sarigues abondent dans les lieux secs et un peu élevés.

Parmi les autres quadrupèdes, on remarque le couate (*ursus-nasua*), l'ours-raton, le crabier, les singes, le renard, le fourmiller, le sanglier, et plusieurs especes de lièvres.

Les amphibies, qui abondent dans les lacs et les rivières, sont le crocodile, l'*aguara*, le loup des rivières, le tigre d'eau, ou *yguaro*, la loutre, l'*ao* et l'yguane.

Les grandes plaines appelées *pasconales* sont sillonnées par d'immenses troupeaux de juments et de chevaux sauvages, de cerfs et d'autruches.

Le phœnicoptère à manteau de feu, décrit par M. d'Orbigny, les hérons, les troupiales, les toucans, les jacanas, les aigrettes et les spatules recherchent les lieux bas et inondés. L'aigle couronné, l'émérillon, la buse et le roi des vautours planent sur les solitudes brûlantes de la partie montagneuse, tandis que les sombres forêts attirent, par leur fraîcheur, des légions de perroquets aux couleurs éclatantes, des manakins rouges, des *lindo* verts, bleus ou dorés, des oiseaux-mouches, des colibris, des guit-guits couleur du ciel, des forestiers dorés, des grives, des gros-becs, des *habia* ponceau, et ıe *suiriri* pointillé.

Les insectes et les reptiles se rapprochent trop de ceux des régions voisines pour mériter une mention particulière. Nous n'omettrons pas toutefois de mentionner la guêpe lecheguana (*polistes lecheguana*), à laquelle on attribue ce miel enivrant qui, pris à une certaine dose, est un poison des plus dangereux; c'est surtout dans le nouvel état de l'Uruguay que se trouvent ces insectes malfaisants. Les sauterelles se montrent à des intervalles de plusieurs années, ordinairement 5, 6 ou 7 ans. Elles arrivent du nord par des nuées épaisses, et déposent leurs œufs sur une étendue de terrain dont la circonférence est quelquefois de plus de cent lieues. Les larves sont considérées, avec raison, comme un des plus redoutables fléaux de l'agriculture.

Après avoir glané, autant que nous le permettaient les bornes de cette notice, dans le champ de l'histoire naturelle, nous arrivons enfin à ce qui concerne l'homme.

L'homme. Les Européens avaient

celui de nos armes et de
leur ont enseigné l'agri
arts; ils en ont fait souve
cellents ouvriers en prof
niques; enfin ils ont ten
participer aux trésors d
Peines perdues! à la p
sion l'Indien regagnait
ses pères avaient goûté
l'indépendance, n'empo
sociétés, que les armes
et l'usage de l'équitati
instinct l'avait bientôt
mœurs natives, et il re
joie tous les secrets de l
Remarquons encore que
parvinrent à tenir en t
seuls Indiens *Guaranis*
cole, naturellement dou
soumise, tandis que le
les *Abipones*, les *Botéc*
ralement toutes les trib
qui ne vivent que du
chasse, qui mangent la c
qui méprisent les peupl
sédentaires, ne purent
mettre aux sacrifices que

[illegible], par une origine commune, [illegible] mongole. La face est large [illegible]; les yeux sont bridés et pla[illegible]ment, de manière à ce que [illegible] angle s'abaisse vers le nez; [illegible] saillantes, le sinciput [illegible], le front bas et aplati, le [illegible] court et les narines bien ouvertes, [illegible] cheveux noirs et lisses, le poil rare, [illegible] le plus souvent, manque absolu de [illegible]. Ajoutons les caractères propres [illegible] aborigènes de l'Amérique, dus la plu[illegible] à leur habitude de vivre nus sous [illegible] des intempéries atmosphé[illegible]. La couleur de la peau varie du [illegible] au rougeâtre clair; elle est [illegible] et sèche : aussi ne faut-il pas [illegible] uniquement à une dégoûtante [illegible] l'usage, si répandu parmi [illegible] sauvages, de s'enduire le corps [illegible] huile fétide ou d'une graisse im[illegible] : c'est une précaution salutaire [illegible] empêcher les gerçures et préve[illegible] les effets de l'humidité. La stature, [illegible] quelques-unes des peuplades in[illegible] dont nous aurons à nous oc[illegible] est fort élevée, mais communé[illegible] elle est moyenne; le corps est [illegible], carré et charnu, quoique peu [illegible]; les pieds sont aplatis et [illegible].

[illegible] état sauvage, existence passive, [illegible] et indolente, favorise peu le dé[illegible]pement des forces physiques; [illegible] l'Américain est-il généralement [illegible] robuste que l'Européen.

[illegible] que les aborigènes du Pérou [illegible] la Colombie sont braves, fiers, [illegible] et présomptueux, les Indiens [illegible] provinces-unies de la Plata sont [illegible], sombres et abattus. Insensi[illegible] en apparence, à la joie comme [illegible] douleur, ils offrent, en toutes [illegible]tances, un stoïcisme stupide : [illegible] émotion est pour eux une fa[illegible] intolérable. L'infidélité conjugale [illegible] regardée, parmi eux, comme [illegible] à peine de quelques coups de [illegible]. Il est vrai que le divorce est, [illegible] leurs mœurs, une chose aussi [illegible] et aussi naturelle que le mariage; [illegible] se prennent et se séparent [illegible]rmalité. Une femme accepte le [illegible] époux qui se présente, fût-il vieux et infirme; elle le quitte sans obstacles dès qu'elle en éprouve le désir, ou quand son mari ne veut plus d'elle.

Ces Indiens ont une grande horreur des morts. Chez eux, lorsqu'un malade est sur le point d'expirer, on l'emporte loin de la peuplade pour le déposer dans une fosse creusée exprès pour lui; ses parents et ses amis laissent à ses côtés de l'eau et des vivres, et ne reviennent, de loin en loin, que pour voir s'il a rendu le dernier soupir. Quand ils s'aperçoivent qu'il ne donne plus aucun signe de vie, ils jettent dans la fosse ses armes et ses meilleures nippes, et referment cette tombe où le malheureux était descendu vivant. Cette barbarie à l'égard des morts est bien digne de ceux qui, ainsi que nous le verrons plus bas, tuent les enfants dans le sein de leurs mères. Les parents du défunt changent aussitôt de nom, afin, disent-ils, que la mort, qui certainement en a pris note, ne les retrouve plus quand elle reviendra.

Le gouvernement de ces peuples est une sorte d'oligarchie républicaine facile à caractériser. Les guerriers nomment un chef, que les Européens désignent sous le nom de *cacique :* c'est un véritable officier de paix, qui donne des conseils et jamais des ordres; les vieillards seuls ont un privilége d'autorité sur les jeunes gens, et ces derniers sur leurs femmes. Ils jugent leurs différends à coups de poing; la cause est gagnée lorsque l'un des combattants a tourné le dos à son adversaire : celui-ci ne le poursuit jamais, et ne cherche pas à faire trophée de sa victoire; il est aussi modeste que le vaincu se montre peu sensible à la honte. Toute leur énergie de haine et de vengeance se concentre sur les hommes des tribus étrangères : alors ils dissimulent, s'il le faut, pendant plusieurs années; ils passent des journées entières dans un jeûne complet, exposés à toutes les intempéries de l'air, uniquement absorbés dans l'idée de guetter leur ennemi et de le faire périr sous leurs coups. S'ils réussissent,

ils reviennent au carbet suspendre le crâne chevelu de leur adversaire, et distribuer à leurs amis quelques lambeaux de son cadavre, pris dans les parties les plus charnues.

Sobres et patients quand ils manquent de nourriture, les Indiens sont voraces et gourmands lorsque la chasse a été productive. On en a vu qui dévoraient, en un seul jour, six ou huit livres de viande à demi grillée, et quelquefois même déja gâtée, car le goût et l'odorat, chez eux, sont peu developpés; ils ont, en revanche, l'ouïe très-subtile et la vue percante. Insoucieux de l'avenir, peu memoratifs du passé, ignorant tout, jusqu'à leur âge, ces grands enfants passent leur vie à se balancer dans des hamacs, à boire l'eau-de-vie des Europeens, le *maté* ou la *chica* . Les femmes, rongées de vermine et enduites de graisse, ne se lavent jamais; elles n'aiment ni jeux, ni danses, ni exercices, ni chansons, ni travaux domestiques. Les hommes, quand le besoin les presse trop fortement, se décident à aller à la chasse

barie : les femmes cons
premier enfant, quelquefoi
rarement le troisième, et
ter dans leurs grossesses s
On a remarqué que cet
le plus généralement, étal
la surface de l'Amérique
religieuses des aborigenes
trees se limitent à la cr
combat perpétuel entre
mauvais principe, et ils s
venir au secours du prem
des actes d'un grossier feti
par les pratiques les plus
De là ces atroces cérémoni
improprement du nom d
quelques fanatiques se m
mêmes d'une horrible
faisant dans les chairs de p
cisions avec des pieux de
roseaux tranchants qu'ils
la plaie. Cet usage est e
gueur à peu près chez to
tions du Paraguay. C'est o
vers le mois de juin que
cette fête cruelle. Les fe
jeunes gens peuvent y as

e des fêtes de la nature de celles
u venons de décrire ; car les
, soumis aux plus pénibles pri-
, sont persuadés que la terre
uffisante à nourrir une société
mbreuse.

auvages ont des médecins, qui
alement prêtres ou enchan-
L'application de quelques sim-
la diète et force jongleries
ent, parmi eux, l'art de la
e.

asse, la pêche, la navigation
monoxilon ou sur des ra-
voy. *pl.* 4), la confection des
des hamacs, la construction
ets, la fabrication de quel-
vrages en poterie, et la pré-
première des peaux, forment
s toute l'industrie de ces na-
quelques-unes, mais en petit
se livrent aux travaux d'une
agriculture ; et celles-là se
marquer, à l'époque de la
, par la longue résistance
pposèrent aux Européens, et
ar une plus grande aptitude
r l'influence de la civilisation.
ation des bestiaux, et notam-
e des chevaux, a opéré dans
s indiennes la seule révolu-
ment digne de l'attention du
e.

diens n'emploient ni charrue,
pour labourer ; ils se ser-
guise de pioche, d'une omo-
heval emmanchée d'un bâton.
d'entre eux se sont faits pas-
elques-uns ont appris à se
poncho, sorte de vêtement
sage parmi les cultivateurs
ay, qui consiste en une pièce
rec un trou au milieu pour
a tête. Le *poncho* forme un
ans manches qui ne dépasse
noux.

ions indiennes du Paraguay
adopté l'usage du *barbot*.
enfant vient au monde, on
dans la levre inférieure un
is mince et poli. Au bout
es mois, on le retire pour
bstituer un nouveau d'une
e dimension, et on augmente
ainsi, d'année en année, jusqu'à ce que la lèvre ait pris assez de développement pour recevoir un disque de la grandeur d'une pièce de cinq francs. Il arrive quelquefois que la lèvre se déchire, et l'Indien est alors obligé de la recoudre autour de son *barbot*. Il est rare que ce disque s'adapte parfaitement à l'ouverture dans laquelle il est posé ; ce qui entraîne un écoulement continuel de salive, et donne à ces sauvages un aspect dégoûtant.

Les *Charruas* (voy. *pl.* 6), race presque entièrement détruite aujourd'hui, étaient de féroces brigands qui infestaient la *banda-orientale* depuis le trentième jusqu'au trente-cinquième parallèle. Errants à l'embouchure du Rio de la Plata, sur les bords de l'Uruguay, du Rio-Négro et de l'Ybicuy, ils se réunissaient par troupes de 4 à 500 guerriers chaque fois qu'il s'agissait de repousser les injustes agressions des Espagnols, dont ils étaient devenus la terreur et le fléau. La férocité innée des Charruas était telle, qu'on en retrouve le cachet dans leurs usages les plus familiers. Les femmes mêmes se découpent la peau et les chairs des bras et des jambes en signe de deuil, ou par un inconcevable sentiment de coquetterie. A la mort d'un enfant, sa mère se coupe la première phalange du petit doigt, puis celle du second doigt quand cette perte se renouvelle, et ainsi de suite. Nus, sales et puants, les Charruas ne se lavent jamais. Couchés, le ventre en l'air, sur une peau de bœuf, ces truands de l'Amérique n'aiment que le repos, le soleil et la liberté ; ils ne connaissent ni société, ni musique, ni lois, ni religion. Que leur importent les arts de la vieille Europe ? Ne faut-il pas en acheter la jouissance par le travail, et le travail n'est-il pas, pour un Charruas, ce qu'il y a de plus cruel au monde ? La faim seule, l'inexorable faim, les force à sortir de cette douce apathie. Alors, le *laço* en main, ils courent après les chevaux sauvages, les taureaux indomptés et les autruches agiles. Leur adresse à manier le lacet est vraiment admirable : à l'aide de cette arme, on

les a vus enlever, au milieu des cavaliers espagnols, Diégo de Mendoza, le général Paz, et plusieurs autres adversaires non moins distingués. Depuis que les chevaux se sont si prodigieusement multipliés parmi eux, les Charruas sont devenus de très-habiles cavaliers. Nourrissant une haine implacable contre les Européens, ils vivent, depuis trois siècles, en état d'hostilité avec eux, et n'ont jamais voulu souscrire aux conditions de paix qui leur ont été proposées en plusieurs occasions ; aussi leur voisinage était-il des plus incommodes pour Montevideo. Enfin, le président de la république orientale de la Plata, D. Fructuoso Ribera, les a presque entièrement détruits en 1832. Parmi ceux qui ont échappé au vainqueur, trois hommes et une femme furent conduits en France l'année suivante, et amenés à Paris, où ils devinrent l'objet d'une curiosité si fatigante, et en même temps si humiliante, que l'un d'eux, *Sénaqué*, dit le médecin, en mourut de désespoir. Prêt à rendre le dernier soupir, ce malheureux recueillit ses forces et

Les *Guaranis* occupent la [illegible] partie du sol de Paraguay, et [illegible] pandus encore dans les Missions [illegible] tre-Rios, à la gauche du Paran[illegible] famille comprend plusieurs peu[illegible] dont les dénominations seraient [illegible] ciles à établir, attendu que, [illegible] toutes probabilités, elles prennent [illegible] nom de leur cacique, ou celui [illegible] qu'elles habitent. Ce sont les [illegible] *nis* que les jésuites avaient so[illegible] ce gouvernement théocratique [illegible] nous aurons bientôt à parler [illegible] quelques détails. Les hommes [illegible] nation ont un peu de barbe, ce [illegible] distingue des autres Indiens. I[illegible] petits, forts et charnus ; leur [illegible] est un roux foncé. Ils ont la [illegible] nomie triste, l'air avili et le [illegible] timide. Leurs femmes, peu a[illegible] naturellement, ajoutent encore [illegible] laideur par des usages ridicules [illegible] que celui de sillonner la peau [illegible] visage, depuis le front jusqu'à [illegible] che, par des lignes indélébiles [illegible] jeunes filles sont soumises à cet[illegible] ration dès qu'elles entrent dans [illegible] de puberté. La langue des G[illegible]

[redacted]

ment qu'en se dirigeant vers la
ure. Les hommes et les femmes
touent le visage et les membres,
nt le *barbot*, et coupent leur che-
; sur le front, en la laissant
e et flotter par derrière. Ils n'ont
e occupation que la guerre, d'au-
aisir que celui de s'enivrer.

Guaycurus habitent les rives
aut-Paraguay. Ils sont pasteurs
sèdent d'immenses troupeaux de
. Habiles cavaliers, ils passent
s grande partie de leur vie à che-
e qui leur a valu, de la part des
nols, le surnom de *cavalleiros*.
gouvernement est une confédé-
aristocratique, où l'on trouve
obles, des guerriers et des es-
. La taille des Guaycurus ne le
pas à celle des Patagons : elle
e quelquefois six pieds.

nations agricoles des *Mbayas*
Guanas, disséminées dans les
s du grand Chaco et sur la rive
ale du Paraguay, sont des voi-
arbulents, fort redoutés par les
éens. C'est surtout pour se pré-
de leurs incursions que le dicta-
établi une ligne de postes mili-
sur les bords du Paraguay.

Abipones et les *Mocobys*, an-
phages de haute stature et aux
s athlétiques, occupaient l'inté-
du Chaco, à l'époque de la con-
, et comptaient alors au moins
00 individus. Mais, ennemies
de l'autre, ces deux nations se
long-temps une guerre d'exter-
tion. Les Mocobys succombèrent,
ent vengés par les Espagnols;
i réduisirent les Abipones et les
isèrent, 1° sur la rive septentrio-
le la rivière Bey, sous le vingt-
me degré de latitude; 2° sur le
ccidental du Parana, vis-à-vis de
e de Corrientes; 3° dans la plaine
mbo, à 70 lieues au sud de l'As-
ion, sur la rive droite du Pa-
y; 4° enfin, sur la rive occiden-
Rio-Dolce, à environ 50 lieues
ntiago, où les pâturages très-
ants ont favorisé la multiplica-
les bestiaux. A l'exception de la
ère, ces colonies ont été détruites
par la petite vérole, les guerres et la
désertion (*).

Les *Lenguas*, ainsi appelés par les Espagnols, à cause de la forme particulière de leur *barbot*, qui ressemble à une langue, sont sans doute aujourd'hui entièrement détruits, puisqu'en 1794 il ne restait plus de cette nation guerrière que vingt-deux individus, dont huit *femmes*.

Les *Pampas* vivent dans les vastes plaines du même nom, situées entre le trente-sixième et trente-neuvième degré de latitude. Ils sont connus également sous le nom de *Querandis* et sous celui de *Puelches*. Cette nation, moins farouche que ses voisines, fait un commerce d'échange avec les Européens.

Les autres peuplades qui vagabondent sur le sol de la république argentine ne semblent être que des variétés des races principales que nous avons mentionnées. Elles sont confondues sous des noms divers, empruntés, la pluplart, à des arbres, des fleuves ou des montagnes. Nous nous bornerons à mentionner les *Aucas*, les *Chiriguanes*, les *Chanas*, les *Tupys*, les *Lules*, les *Enimagas*, les *Chiguitos* et les *Italines*.

Lorsque ces Indiens, décimés par la guerre et refoulés dans des solitudes où la subsistance devient trop précaire, en sont réduits à demander grace et asile aux colonies européennes, on leur concède des terres à cultiver sous la condition d'une redevance en nature; ce sont ces établissements qui sont connus sous le nom de *Réductions*.

Le langage de ces peuples est guttural, glapissant et presque impossible à rendre par nos lettres. Les idiomes varient à l'infini, puisque dans la seule province du Paraguay on en compte plus de cinquante; mais tous se ressemblent en un point essentiel, c'est la profusion des métaphores. L'Indien,

(*) La *pl.* 5 est la représentation d'une scène d'anthropophagie qui peut se rapporter à la plupart des nations que nous venons de nommer.

même dans ses rapports de famille, ne parle que par allusion, par syllepse, allégorie, périphrase ou hyperbole, et ce n'est pas pour les peuples policés le moindre sujet d'étonnement que cette richesse de figures oratoires propre aux aborigènes de l'Amérique. Chez eux, le nom d'un individu est emprunté à l'animal ou à la plante dont il possède les qualités : un brave guerrier est *le jaguar féroce*, un autre se nomme *le loup rouge*, *le cerf agile* ou *le grand tapir*. Une jeune fille se parera du nom d'une tige flexible, ou d'un arbuste aux fleurs brillantes.

Comme ils ne connaissent pas leur âge, on a cité, en parlant de ces Indiens, de nombreux exemples d'une longévité extraordinaire, qui ne reposent sur rien de positif. On a vu, dit-on, des hommes de cent à cent vingt ans monter à cheval, aller à la chasse et même à la guerre. Il est difficile de croire à la fréquence de ces phénomènes chez des nations que les guerres, le climat et leurs propres mœurs environnent incessamment de tant de causes de destruction. Il semble plus

géographie naturelle ainsi que ples indigènes des provinces Rio de la Plata; il nous rest à étudier cette vaste contrée mains des Européens, avant passer à l'histoire politique.

ÉTAT PHYSIQUE ET POLITIQUE LA CONQUÊTE.

Les provinces argentines p depuis la conquête, une p composée d'éléments hétérog *Créoles* sont les descendants pure, des Européens qui vin verses époques s'établir dans Les *Mulâtres*, issus d'un blanc négresse, forment à peu près quième partie de la populati moitié de cette race se compos mes libres, l'autre d'escla *Métis* proviennent du blanc e digène américain; les *Zambi* et de l'Indien.

Il serait inutile de s'étendr ment sur les mœurs et les u cette population coloniale : trouve le caractère espagnol

dants des anciens pâtres es-
les *Péons* gardent d'innom-
oupeaux dans les plaines dé-
Tucuman, du Paraguay et
uay. Toujours armés du poi-
ujours montés à cheval, ils
issent d'autres lois que celles
. La vie de leurs frères est à
du même prix que celle d'un
u d'une vache, et, pour la
e offense, ils commettent un
La passion brutale remplace
le sentiment de l'amour; et
peuvent enlever une femme
ls se livrent entre eux des
acharnés pour s'en disputer
sion. La malheureuse devient
e du vainqueur, et vit avec
'au moment où un nouvel as-
la livrera à un second époux.
ons dorment sur une peau de
s ne se nourrissent que de
le vache à demi grillée; ils
dans un crâne de cheval ou
e de bœuf. Passionnés pour
vie, ils se disputent à coups de
les provisions que les Créoles
vendent. Excellents cavaliers
s et fort habiles à manier le
s pâtres sauvages ont été uti-
indépendants, à l'époque de la
ion, quand l'espoir du butin a
attirer sur le théâtre de la
(voy. *pl.* 8).
estiaux, dont l'importation est
Européens, se sont multipliés
ne progression qui déconcerte
calculs. Rien n'est plus com-
ne de rencontrer des troupeaux
10,000 bœufs. Plusieurs pro-
res ont jusqu'à 100,000 bêtes à
; mais beaucoup en possèdent
, 40 et 50,000. Dans les mis-
es Guaranis on a vu des trou-
le 30,000 brebis; le plus gros
e s'y vendait qu'une piastre.
vaux n'offrent pas un phéno-
le multiplication moins éton-
t il n'est pas rare de voir des
taires qui en possèdent cinq ou
e. Généralement ils sont infé-
ux chevaux andalous sous le
de la taille, mais non pas sous
la force ni de l'agilité.

L'industrie agricole était à peu près nulle dans les premières années de la conquête. La guerre de la révolution en a retardé les progrès; mais il y a lieu d'espérer que la paix ne tardera pas à lui rendre l'impulsion qu'elle avait perdue. Les colons cultivent le *maté*, la canne à sucre, le cotonnier, les principales céréales, divers arbres fruitiers, dont une grande partie a été importée d'Europe, le tabac, l'indigotier, etc.

Trois états divisent aujourd'hui cette vaste contrée : le *Paraguay*, la *Confédération buénos-ayrienne* et l'*Uruguay*.

Le PARAGUAY est à l'Amérique du Sud ce que la Chine est à l'Asie, un sanctuaire également impénétrable pour le commerce, pour la science et pour la politique.

Cette contrée, démembrement de l'ancienne vice-royauté de la Plata, offre le spectacle, étrange sans doute, mais non pas inouï, d'une nation qui, courant impétueusement à la liberté, s'est arrêtée, honteuse et tremblante, à la voix d'un despote. Un homme s'est constitué dictateur perpétuel dans une république; il s'est déclaré, sans obstacle, l'arbitre suprême des destinées de son pays; il a pris dans sa main la vie et la mort du peuple! Mais a-t-il agi par conviction ou par ambition? dans l'intérêt de ses compatriotes ou dans le sien? La réponse à ces questions sortira d'elle-même des détails que nous donnerons, sans colère et sans passion, quand nous aurons à parler du docteur Francia. On a débité bien des contes sur cet homme extraordinaire, qui, retranché derrière les fleuves et les déserts, au cœur de l'Amérique sauvage, met encore en avant ses décrets et ses satellites pour repousser les perfides présents de la vieille Europe. Nous rétablirons quand il en sera temps la vérité à son égard; et ici elle est d'autant plus importante que l'histoire moderne du Paraguay se résume tout entière dans celle du dictateur, cet héritier de la politique et du pouvoir des jésuites.

Le Paraguay, dans ses limites actuelles, est compris entre les 20° et 28° degrés de latitude australe, 56° et 61° de longitude occidentale. Il se trouve pressé entre l'empire du Brésil et les plaines interminables du grand Chaco, séparé, de l'un, par le fleuve Parana, qui forme une frontière naturelle à l'est et au sud, et des autres, par le Rio-Paraguay, qui coule à l'ouest et lui donne son nom. Sa plus grande longueur est de 180 lieues communes, sur une largeur d'environ 100 lieues. Sa surface n'offre qu'une plaine unie, entrecoupée de bois, de lagunes et d'un petit nombre d'élévations, qui ne détruisent pas sensiblement l'horizontalité du terrain; les plus hautes montagnes, qui se trouvent vers le N.-O., s'élèvent à peine à 200 mètres au-dessus de leurs bases. Cette plaine n'est composée que d'une mince croûte de terre, recouvrant la roche massive, et cependant elle est, en général, d'une grande fertilité; mais, en certaines localités, il n'y a pas assez de

comprend huit peuplades d'In
quelques milliers de blanc
ont acquis des terres, disp
pulsion des jésuites.

L'Assomption, sur la rive
du Paraguay, est une ville f
gulière, dont l'aspect a été
ment bouleversé par le docte
cia. On y remarque la cat
plusieurs casernes, le sémina
palais de l'évêque.

Les autres villes principa
Curuguaty, *Neembucu*, ou
Pilar, *Conception*, *Villa*
Pedro, *Ytapua*, et *Tévégo*
par le dictateur. Chacune de
ou plutôt chacun de ces villa
le chef-lieu d'un cercle du mê
Tévégo, située dans les vast
des du nord, est un lieu d'e
les malheureux qui ont en
disgrace du docteur Franci
pua, dans le territoire des M
a acquis une certaine imp
depuis qu'une douane y a été

La CONFÉDÉRATION BUÉ
RIENNE comprend quatorze pr

-Ayres est le siége d'un évê-
e université, d'une académie
udence, et d'une société lit-
ondée par M. Rivadavia.
st située sur la rive droite
: la Plata. Son port, encom-
dusieurs bancs de sable, ne
er accès aux grands navires;
arrêtent à la baie de Barra-
ni ses édifices les plus re-
s, on peut mentionner la
, l'hôtel des monnaies, le
pital, la banque, l'église de
ncois, celle de la *Merci* et
e des députés. Elle possède
colléges pour les deux sexes,
toire de chimie, des cabinets
ne et de minéralogie, et la
e bibliothèque de toute l'A-
méridionale, le nombre des
ry élevant à 20,000. En 1826,
ft dans cette ville 17 jour-

ux plus belles rues sont celles
-*Trinidad* et *Della-Victoria*.
ière traverse la ville dans
toute sa longueur, et aboutit
l de la cathédrale. Les mai-
ez bien bâties, sont généra-
ituées entre deux jardins. La
de boue qui obstrue les
rendu indispensable l'usage
ors (voy. *pl.* 13 et 14).
pulation de Buénos-Ayres
uellement entre 65 et 70,000
n commerce est fort impor-
en fait, sous ce rapport,
rincipales places du nouveau
Il consiste, pour les expor-
en espèces monnayées d'or
st, pour une valeur moyenne
),000 de francs; en cuirs de
aches et taureaux, pour
0; en peaux de cheval, de
loups, de chinchillas et au-
riandes salées, plumes d'au-
suif, graisse, cornes, médi-
etc., ensemble pour 5,000,000
, ce qui porte à 50,000,000
totale des exportations. Celle
tations surpasse la première
millions.
ouvement si important a
Buénos-Ayres environ 4000 Anglais et autant de Français. Un traité de commerce et de navigation, conclu, le 2 février 1825, entre les provinces-unies de la Plata et la Grande-Bretagne, assure aux sujets de cette dernière puissance des avantages dont les Français ne jouissent pas; et cependant, un estimable écrivain du pays affirme que la disposition naturelle des esprits de ses compatriotes les porte à donner, sur plusieurs points, la préférence aux goûts et aux usages de la France (*). Le commerce avec les Indiens Pampas surpasse la somme de 100,000 dollars (500,000 fr.); il consiste en plumes, brides, sel et laines (**).

On remarque, dans la même province, la petite ville de *Barragan*, avec une belle baie, où s'arrêtent les gros navires, qui ne peuvent aborder à Buénos-Ayres; le fort *Independencia* et la *Bahia-Blanca*. Le groupe des îles Malouines appartient à cette province; le gouvernement de Buénos-Ayres y a fondé une colonie (***).

(*) On lit dans le *Journal de la marine et des colonies*, du mois d'août 1834. « La convention préliminaire à un traité de commerce et d'amitié entre Buénos-Ayres et la France, a été signée le 15 mai dernier par M. Mendeville, consul-général français, et par M. le général Guido, commissaire du gouvernement argentin. On attend la ratification de la chambre des députés de la république; aussitôt qu'elle sera obtenue, la convention sera soumise à la ratification de notre gouvernement. On assure que la population française et notre commerce, en outre de toutes les garanties désirables, ont obtenu, par cette convention préliminaire, les avantages dont jouissaient les nations qui les premières reconnurent officiellement l'indépendance de Buénos-Ayres.

Mais l'on sait déja que la présentation de ce traité a excité la plus vive opposition dans le sénat argentin, rempli de dispositions hostiles contre la France, dispositions qui paraissent lui être inspirées par les intrigues des agents anglais. »

(**) Voyez à la *pl.* 15, une boutique de marchand indien de Buénos-Ayres.

(***) Voyez pour la description des îles Malouines la Notice sur la Patagonie.

La population de la province entière est de 160,000 ames.

L'*Entre-Rios*, province ainsi nommée parce qu'elle est pressée entre deux fleuves, le Parana et l'Uruguay, est la première au nord du Rio de la Plata. Sa population est de 30,000 ames. On n'y trouve qu'une seule ville, celle de *Baxada;* encore est-elle peu importante. Elle est sillonnée par une multitude de petites rivières, qui donnent à son territoire une fertilité remarquable. L'agriculture et les pâturages forment la richesse de cette province, dans laquelle une compagnie anglaise entretient une colonie d'agriculteurs.

Le *Corrientes* est également situé entre le Parana et l'Uruguay, au-dessus d'Entre-Rios. La ville de Corrientes, son chef-lieu, peuplée de 3000 habitants, est placée à peu de distance du confluent du Parana et du Rio-Paraguay, à l'occident de la fameuse *lagune d'Ibera*, cette vaste nappe d'eau à laquelle les géographes, qui copient Azara, ne donnent pas moins de 50 lieues d'étendue. Un nom. Les habitants so trieux, et se consacre ment à l'éducation des taureaux.

Cordova, chef-lieu de ce nom, a une popu 15,000 mille ames. El d'un évêché, et possède et une bibliothèque pub chues l'une et l'autre c lustre. Son entrepôt con manufactures de draps laine et en coton lui co que importance. On y sieurs églises assez bell joué un grand rôle dar civiles dont nous aurons

Cette province, situ ouest de Buénos-Ayres du Pérou, est peuplé 80,000 habitants, gene culteurs et pasteurs. et son industrie ne di ce que nous avons dit, des provinces voisines.

Carlota sont deux villes toire. On compte ici p

située au nord de la précé-
ı population s'élève à 40,000
ont le quart appartient à la
On y cultive le riz, le blé,
le tabac, les melons, les
remarquables par leur abon-
leur grosseur, les *camotes*,
ces de terre alongées, dont
-unes pèsent souvent de 6 à
On y fabrique d'excellents
ı, appelés *rafi*, des étoffes
et de coton. Les pêcheries des
et lagunes de Tucuman sont
onnées (voy. *pl.* 10). Le ver-
ental d'une chaîne de mon-
qui traverse la province, est
de belles forêts, où abondent
utiles, et entre autres le gre-
Tucuman a été érigé en evê-

et *Jujuy* sont les dernières
es situées sur la route de Bué-
es au Pérou. Placées ainsi en
e ligne dans la guerre de l'in-
ance, elles ont eu à souffrir
ıp des invasions des Espagnols.
tes de belles forêts et d'excel-
turages, on y élève de nombreux
aux de mulets, de chevaux, de
ıs et de vigognes. On y cultive
n, le blé, l'orge, le maïs, la
à sucre, l'indigo et divers lé-
. Le miel, la cire et l'eau-de-
rcent l'industrie des habitants.
lta possède des mines d'or,
nt, de cuivre, de fer, de soufre
dum. Adossées l'une et l'autre
ordillière des Andes, ces provin-
e font encore remarquer par
vallées fraîches et agréables,
nombreux courants d'eau et la
e de leur végétation. Auprès
etite ville de Jujuy se trouve
eau d'air, semblable à ceux de
o, dans la Colombie.
provinces de *Catamarca*, de
de *San-Juan* et de *San-Luiz*
ı importantes; toutefois, nous
rons pas de signaler la ville de
ın, que sa population (16,000
end une des plus considérables
nfédération.
ovince de *Mendoza*, dont il
ste à parler, est intéressante

surtout par le passage des deux routes (*Uspallacta* et *Portillo*) qui unissent le Pérou et le Chili à la confédération du Rio de la Plata. Leur confection date de 1764. La distance de Buénos-Ayres à Lima est de 946 lieues; elle est de 370 de la première de ces deux villes à Sant-Iago de Chili. Des relais de poste sont établis sur l'une et l'autre direction (*). Jusqu'à Mendoza, en venant du Chili, on voyage dans les Andes. Des rampes, tracées dans les rocs escarpés, conduisent au sommet de la cordilière, en un lieu appelé *el Alto de Cumbre*, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est de 2,000 toises. A cinq lieues de l'*Alto de Cumbre*, en descendant le vallon du Rio de la Cuëva, les muletiers font arrêter les voyageurs au pont de l'Inca, formé par la nature au moyen de fontaines incrustantes (voy. *pl.* 12). De distance en distance, on voit des maisons en briques solidement bâties, destinées à servir de refuge aux voyageurs surpris par les tempêtes. On descend ensuite dans les plaines de Mendoza par les défilés de Paramillo et de Villa-Vicenzio (**). De Mendoza à Buénos-Ayres, on traverse les *pampas*, où les routes sont à peine indiquées par les maisons de poste, quelques rares bourgades, et les ornières tracées par les voitures. San-Luiz et Luxan sont les seules villes qu'on y rencontre.

Mendoza est une ville assez importante, où l'on remarque une place publique décorée de trois églises et d'une fontaine (voy. *pl.* 16). Les maisons y sont bâties en briques cuites au soleil, appelées *adobes*. M. Ignacio Nunez évalue à 20,000 ames la population de cette capitale, tandis que

(*) La pl. n° 9 représente un de ces relais. On y voit les postillons qui font rentrer les chevaux dans le *corral*, enceinte formée de pieux fichés en terre. C'est là qu'ils les lacent l'un après l'autre pour les remettre aux postillons, qui les équipent à mesure et les attachent.

(**) Voyez le Voyage autour du monde de *la Thetis*. Paris, 1828.

M. Balbi ne l'estime qu'à 7,000. Des données récentes nous portent à croire que ce dernier chiffre, peut-être un peu faible, se rapproche davantage de la vérité.

L'ÉTAT ORIENTAL DE L'URUGUAY, ancienne province de Montévidéo, après avoir fait partie de la vice-royauté sous le titre de *banda-orientale*, fut envahi par les Portugais, et annexé à l'empire du Brésil sous le nom de *Province-Cisplatine*. Objet de la dernière guerre entre Buénos-Ayres et le Brésil, ce pays a été constitué en république. Il confine, au nord et à l'est, avec l'empire brésilien ; le fleuve Uruguay le sépare, à l'ouest, des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes, qui font partie de la confédération buénos-ayrienne ; au sud, il est baigné par l'océan Atlantique et le Rio de la Plata. Cinquante mille habitants seulement composent la population de cette république, dont la profondeur est d'environ 140 lieues communes sur 80 de largeur. Autrefois cette population s'élevait à 70,000 ames ;

quantité de bœufs et de c
vages.

La préparation des cui
son des viandes, les font
les peaux de daim et de ch
stituent l'industrie et la
cette province. Depuis
événements, le commerce
de son ancienne prospérit

Montévidéo, chef-lieu
ville de la république,
amphithéâtre sur la rive
Rio de la Plata. Son por
la violence du vent d'ou
pampéro, n'en est pas n
sûr de la Plata. Les mais
plupart, n'ont qu'un seul
sont bâties en briques et
d'une terrasse dans le
Les rues n'y sont point p

Colonia et *Maldonado*
ont également chacune un
Plata ; ce sont des villes pe
tes. La première possédai
des remparts ; mais, aux t
dernière convention entre
Buénos-Ayres, ces fortific

s incursions faites au nord et l du Brésil, à cerner de toutes et empire naissant; et ce fut à ce le sa politique, autant qu'à la ion où l'on était alors en Eu- ne l'Amérique n'était qu'une on du continent indien, que l'on découverte du Paraguay.

pagnol Juan Diaz de Solis aper- 1515, sous le 35e degré de e australe, un fleuve dont l'im- embouchure ressemblait à une l imposa son propre nom à ce courant d'eau; mais il n'eut pas mps à jouir de cet honneur, s saints et la Vierge avaient été s malgré l'usage de cette époque. diens Charruas attirèrent Solis ne embuscade et le massacrèrent s gens de sa suite. Le fleuve it, bientôt après, le rendez-vous x chefs d'expédition, Sébastien et Diégo Garzia. Le premier un navigateur vénitien d'une e réputation, que le gouverne- espagnol avait chargé de se ren- ns les Indes orientales en dou- le continent nouvellement dé- rt, tandis qu'il donnait à Garzia e de continuer les explorations nfortuné Solis. Cabot, au mépris s instructions, s'arrête en Amé- , entre dans le grand fleuve, nerce avec une peuplade d'Indiens anis, et reçoit d'elle quelques s d'or et d'argent, qu'il s'empresse voyer en Espagne pour y faire par- er sa désobéissance. On crut dès à la cour de Charles-Quint, avoir té un nouveau Pactole; et le *So-* it, depuis ce moment, appelé Ri- d'Argent, Rio de la Plata.

ot entra dans le Parana, éleva es bords le fort Saint-Esprit, uisit un brigantin, et remontant nent jusqu'au vingt-septième pa- , fut le premier qui découvrit le raguay. Il entra dans ce fleuve nars 1528.

tia, arrivé quelque temps après, oqué de se voir devancé par qu'il croyait sur la route des orientales. Cependant, la néces- se soutenir mutuellement contre l'ennemi commun rapprocha d'abord ces deux navigateurs; mais la jalousie ne tarda pas à rompre leur union mensongère. Garzia n'était pas en état de lutter avec son rival; il quitta donc la partie, et revint en Espagne. Cabot lui-même, désabusé de ses premières illusions, et désespérant de trouver chez les Indiens les trésors dont il avait rêvé la possession, descendit le Parana et fit voile pour l'Europe, laissant le commandement du fort Saint-Esprit à Nuno de Lara, officier d'un grand mérite (1530.)

Nuno de Lara n'avait avec lui qu'une garnison de 120 hommes, insuffisante pour se maintenir au milieu des nations barbares dont elle était environnée. Il chercha donc à s'attacher, par la douceur et les bons procédés, les peuples qu'il ne pouvait espérer de contenir par la force des armes; et d'abord cette politique parut lui réussir. Parmi ses nouveaux amis, Nuno de Lara comptait un cacique des *Timbués*, nommé Mangora. Ce chef venait souvent au fort pour y apporter des vivres et des peaux, qu'il échangeait contre les précieuses bagatelles de l'art européen; mais l'intérêt commercial n'était que le prétexte de ses fréquentes visites. Mangora n'avait pu voir impunément une jeune dame espagnole, Lucie Miranda, qui eut à la fois la destinée d'Hélène et la vertu de Lucrèce. Fidèle à l'honneur et à son époux, Lucie résista à tous les moyens de séduction que l'amour suggéra au cacique. Surpris d'une résistance à laquelle il n'avait point été habitué dans sa vie sauvage et indépendante, le fougueux amant résolut d'employer la force pour obtenir ce qu'on refusait à ses prières. Sur ces entrefaites, le gouverneur envoya le capitaine Mosquéra, à la tête d'un détachement, pour effectuer une négociation commerciale avec une tribu indienne assez éloignée. Parmi les hommes qui composaient cette expédition, se trouvait Sébastien Hurtado, époux de Lucie de Miranda. Cette circonstance ayant semblé au cacique de nature à favoriser son abominable dessein, il s'approcha du fort à la chute du jour,

disant qu'il apportait des munitions de bouche. Comme il était connu depuis long-temps, les gardes le laissèrent librement passer avec les hommes de sa suite. Le gouverneur l'accueillit obligeamment, et fit préparer, en son honneur, un banquet où il admit les principaux officiers de la garnison. Au sortir du repas, voyant les Espagnols troublés par les vapeurs du vin, Mangora, suivi des siens, courut aux portes de la forteresse, s'en empara de vive force, et fit entrer une troupe d'Indiens qui s'était tenue cachée aux environs. Les Espagnols, pris au dépourvu, opposèrent aux assaillants une résistance désespérée, à laquelle ceux-ci ne s'attendaient pas. Le traître Mangora fut tué dans la mêlée. A la fin, accablée par le nombre, la garnison fut massacrée jusqu'au dernier homme. Les vainqueurs achevèrent de détruire l'établissement à l'aide du feu, et se retirèrent alors, emmenant avec eux quelques enfants et cinq femmes, parmi lesquelles se trouvait Lucie Miranda.

A peine les Timbuès étaient-ils ren-

seul et sans guide, dan
inconnues où il soupcon
sauvages avaient pu la c
nergie de sa volonté lui
ter tous les périls sans
s'offraient à lui à chaque
sait dans le désert, et il
lation de revoir sa fidel
Cette femme, digne d'un
avait eu le malheur d'insp
frère et successeur du
gora, une passion non m
que celle qui avait pous
au crime. Siripo fit enter
époux qu'il consentait à
la liberté, mais il y mit
fame, que l'honneur de
la vertu de Lucie repo
indignation. Ces deux in
vrés à un supplice affreu
après d'horribles souffra
que leurs bourreaux p
hurlements de joie et dan
de leurs cadavres.

Charles-Quint ne s'
tendu au retour de Gar
lui de Sébastien Cabot

rgades indiennes lui étaient
es; le reste appartenait à l'em-
dépendamment de sa charge
do, il lui en fut accordé deux
titre héréditaire dans sa fa-
voir : celles de *grand alcade*
uil mayor de la colonie où
it. De son côté, Pédro Men-
ageait 1° à transporter dans
, en deux voyages et dans
le deux années, 1,000 hom-
0 chevaux; 2° à frayer une
terre jusqu'à la mer du Sud;
ruire, à ses frais, trois for-
t plusieurs établissements;
ener huit religieux pour la
n des Indiens, un médecin,
gien et un apothicaire.
lition partit d'Europe au mois
35, fut dispersée par une
ne parvint à se rallier qu'a-
randes pertes, et aborda au
Plata sous les plus fâcheux
Mendoza rencontra plusieurs
qu'il traita en ennemis. La
foi dans les traités, la cruauté
s Indiens que le sort des ar-
it tomber en leurs mains,
essus tout, la passion de l'or
faisait voir partout de pré-
ésors qu'on dérobait à leurs
tels furent les sentiments qui
nt aux premières relations
gnols avec les naturels de l'A-
Arrivé au 34e degré 36′ de
ustrale, Mendoza jeta, sur la
ite du Rio de la Plata, les
nts d'une ville qu'il nomma,
de la salubrité de son climat
me-de-Bon-Air (*Nuestra Se-*
uenos-Ayres), dont le nom
cé bientôt par celui de *Tri-*
on-Air, et enfin par celui de
yres qui a prévalu.
res commencèrent bientôt à
les Indiens *Quirandies*, les
s de la colonie, n'en four-
n'une petite quantité qu'ils
t payer chèrement au moyen
ges. Une expédition dirigée
par Diégo de Mendoza,
'adélantado, eut les suites
nestes : Diégo et deux cent
hommes de sa suite furent massacrés; quatre-vingts seulement parvinrent à se sauver, laissant leurs chevaux et leurs bagages au pouvoir des naturels. Mendoza, dans cette triste conjoncture, expédia quatre brigantins avec ordre de remonter le fleuve pour acheter des provisions; mais comme les Indiens se retiraient partout à leur approche, ils ne purent même pas se procurer assez de vivres pour l'entretien des équipages, dont la moitié mourut de faim.

Vers la même époque les *Quirandies* et les *Timbues* attaquèrent la nouvelle ville et y mirent le feu. Après ce désastre, Mendoza remonta le Parana pour aller lui-même à la recherche des provisions dont sa colonie avait le besoin le plus urgent; déja deux cents individus des deux sexes avaient succombé. A vingt lieues au nord, il trouva une île habitée par des *Timbues*, qui l'accueillirent favorablement. L'adélantado construisit en ce lieu le fort de *Bonne-Espérance;* puis il envoya Juan de Ayolas et Domingo de Irala, avec trois barques, pour continuer l'exploration vers la partie septentrionale de cette contrée.

Au commencement de l'année 1537, Mendoza, privé de toutes nouvelles, soit d'Europe, soit de l'expédition d'Ayolas, fut saisi d'un si violent chagrin, qu'il commença à donner des signes d'aliénation mentale. Ses amis le pressèrent alors de retourner en Espagne, et il céda à leurs sollicitations; mais de nouveaux désastres signalèrent sa retraite. Une longue traversée ayant nécessité la consommation totale des vivres qu'on avait pu embarquer, Mendoza fut réduit à manger une chienne qui était pleine et qu'il affectionnait beaucoup. Dès lors sa maladie fit des progrès rapides, et il mourut dans un accès de désespoir, sans avoir revu les rivages de la patrie.

Avant son départ, l'adélantado avait pris diverses mesures d'intérêt local; il avait nommé Juan de Ayolas son successeur, ordonnant à son propre frère Gonzalo et au capitaine D. Juan de Salazar d'aller à sa recherche.

partit suivi de cette troupe qu'accompagnaient plus de trois cents Indiens. Il pénétra, après de grandes fatigues, jusqu'au pays de Carcares, où il fut massacré par une tribu de *Payaguas;* ses gens éprouvèrent le même sort.

(1538). Cependant Gonzalo Mendoza et Juan de Salazar s'étaient avancés jusqu'au port de Candelaria, sans avoir pu obtenir aucune nouvelle d'Ayolas. Ils retournèrent alors sur leurs pas, et ayant trouvé sur la rive orientale du Paraguay, au 25° degré 16' latitude, un port naturel qui leur sembla favorable pour un établissement important, ils y jetèrent les fondements d'une ville qui devait être un jour la capitale du Paraguay, et la nommèrent *Assomption*, en commémoration d'une victoire qu'ils avaient remportée sur les naturels, le 15 du mois d'août. Gonzalo demeura à l'Assomption, tandis que Salazar redescendit à Buénos-Ayres.

L'année suivante (1539) fut signalée par de nouveaux revers. La famine, les sauterelles et les Indiens désolèrent les établissements des Européens. Buénos-Ayres fut incendiée une seconde fois par les *Timbues*, et ses derniers habitants remontèrent le Pa-

vinrent qu
sion serai
général de
ni femmes
épargnés.
heureusem
Guarani,
avec un s
chefs furen
Indiens obt
dant aux c
filles. Ce f
la race mêl
guay.

Sur ces
gne ayant a
et ignorant
ce dernier g
envoya une
les ordres
de Lopez de
six religieu
autres ecclé
était de tra
Indiens, et
roi et de l'E
que la famin
ger de la ch

De l'anné
XVI' siècle,
tone et peu i

ɪrder à tout le monde la liberté
: et entière de commercer avec
ıturels. Cabeça de Vaca partit de
le 2 novembre 1540, et aborda
mars de l'année suivante à l'île
ıta-Catharina, d'où il débarqua
côte du Brésil, avec quatre cents
es et une trentaine de chevaux.
résolut d'envoyer ses vaisseaux
ıos-Ayres, sous la conduite d'un
parents, et lui-même, suivi de
ent cinquante hommes et de
ix chevaux, entreprit de se ren-
r terre à l'Assomption. Ce ne
ırtant qu'au mois de novembre
mit en route; il traversa pen-
ix-sept jours de hautes monta-
t des forêts épaisses, au milieu
lles il fallut se faire jour à coups
he. Le pays de plaine qui s'of-
lui, au-delà de cette contrée,
ıbité par des Guaranis agricul-
Vaca y trouva des champs en-
és de maïs et de manioc; il y
habitations où les naturels éle-
des porcs et de la volaille. Ces
avaient une frayeur extrême
evaux, qu'ils voyaient pour la
re fois, et leur offraient, pour
iser, du miel, de la volaille et
ıioc.
ça de Vaca, parvenu à l'As-
ôn, s'aliéna d'abord les esprits
ons par quelques actes de clé-
en faveur des esclaves indiens,
ès avoir exercé son autorité jus-
l'année 1545, il devint victime
conspiration ourdie contre lui
s officiers du roi, et par ce Gon-
de Mendoza dont nous avons
arlé. Embarqué de vive force,
conduit en Espagne, où il eut
ıe peine à se justifier. Il ne fut
réintégré dans son commande-

gouverneur avait entrepris di-
explorations intéressantes dans
tie septentrionale, et vers l'ouest
raguay, où il s'était mis en com-
ation avec le vice-roi du Pérou.
sous son administration, en
que l'Assomption fut presque en-
ent brûlée; plusieurs habitants
nt dans ce vaste incendie.

Après l'enlèvement du second adélantade, les provinces de la Plata furent bouleversées par une complète anarchie. Plusieurs intrigants, mettant à profit l'éloignement de la métropole, cherchèrent à s'arroger le pouvoir suprême. A leur tête figuraient ce Domingo de Irala, que nous avons vu accompagner Juan de Ayolas dans sa désastreuse campagne de découverte, et un certain Mendoza, qui se disait parent du premier adélantade. Irala, qui avait rendu des services assez importants au vice-roi du Pérou, fut confirmé dans le gouvernement qu'il avait usurpé. Il se débarrassa de ses rivaux, et fit même trancher la tête à Mendoza. Son administration fut, à partir de cette époque, aussi glorieuse qu'elle avait été, dans le principe, violente et arbitraire. Il contint les peuplades sauvages, fonda la ville de *Guayra*, envoya son lieutenant Nufla de Chavès dans le pays des Xarayés et au Pérou, et s'appliqua à organiser définitivement les *commanderies* soumises à son autorité. On donnait le nom de *commanderies* à des établissements où les premiers Espagnols qui avaient coopéré à la conquête rassemblaient des Indiens qu'ils tenaient en état de vasselage pour leur propre compte, pendant un certain nombre d'années, à l'expiration desquelles l'établissement rentrait dans le domaine de la couronne. Il y eut par la suite une seconde espèce de *commanderies*; c'étaient celles que l'on accordait pour dix années à toute personne qui parvenait à rassembler une petite peuplade agricole d'Indiens ou de créoles.

Ce fut sous ce gouverneur que le Paraguay fut érigé en évêché par le pape Paul III.

Irala mourut en 1558. Deux de ses gendres, et ce même Chavès que nous avons nommé plus haut, se disputèrent sa succession; mais alors l'autorité ecclésiastique commençait à acquérir cette prépondérance qui devait enfanter bientôt le gouvernement théocratique des jésuites. En 1573, l'évêque de l'Assomption s'arrogea le droit de nom-

mer lui-même le gouverneur de la colonie. Il appela à ce poste un certain Garay, après avoir fait charger de chaînes le gouverneur légitime, don Juan Ortiz de Zarate, et son lieutenant Cacérès. Ce dernier fut rendu à la liberté à la mort du prélat, mais Zarate mourut dans les fers. Un de ses neveux, Diégo de Mendiéta, fut revêtu, pendant quelques années, d'une ombre d'autorité; il périt massacré par les Indiens. Garay éprouva le même sort. Il avait fondé *Santa-Fé*, sur la rive droite du Parana, et réédifié Buénos-Ayres en 1580.

Plusieurs villes, dont nous n'avons pas fait mention, s'élevèrent au Paraguay et dans le gouvernement de la Plata pendant la période que nous venons de parcourir : *Mendoza*, *Corrientes*, *Tucuman*, *Sant-Iago-del-Estero*, et d'autres encore. L'introduction des bestiaux date de la même époque : un taureau et sept vaches, importés, en 1555, par un officier nommé Salazar, donnèrent naissance à cette prodigieuse postérité qui

de ce genre, ils jetèrent l
leurs fameuses missions.

Gouvernement des jés
tous les événements qui
que dans les annales de l
il n'en est aucun que l'
moins connu, ou plus m
que la domination des
Paraguay (*). Il est vrai
dant long-temps, les seul
qui écrivirent sur ce su
des jésuites même, juge
dans leur propre cause, o
de ces religieux. D'autres c
jusqu'au ridicule, la pui
ressources, la prospérité d
qu'ils ont décorées du non
« Voyez », disaient-ils, «
opérés par la prédication
gile! Des Indiens sauva
rouches anthropophages
par milliers, à la voix d
pauvres missionnaires; i
spontanément courber l
vant l'image du Christ.
res de la civilisation bril
yeux, en même temps que

La terre, qu'ils ont appris
ver avec un art merveilleux,
: pour eux un luxe de vé-
n inconnu à l'ancien monde,
r rend au centuple les se-
s qu'ils lui ont confiées. Ils
t de grands progrès dans les
ls en ont fait également dans
ences; ils savent tous lire,
calculer, et parler espagnol.
re que les jésuites ont fondé
n des plus puissants et des
gouvernés qui aient jamais
: chacun y travaille pour la
nauté, sans jalousie et sans
re. L'or et l'argent y abon-
nais les hommes y sont trop
pour en faire un grand cas.»
allons réduire ces assertions
ses à leur juste valeur.
ait, et nous l'avons déja dit,
naturels de l'Amerique for-
ne race abâtardie, peu sus-
de civilisation. Leur amour
vie independante, leur apa-
cette horreur innée qu'ils
nt pour toute espèce de tra-
Enfin ce penchant irrésisti-
vol et au brigandage, dont
ives surabondent, sont des
s qui s'opposeront toujours
ilisation de la race indigène
Amerique. Depuis la con-
il est positif que ces peu-
t constamment répondu par
es d'hostilité aux tentatives
ropéens, de quelque nature
fussent, brutale ou pacifique,
e ou religieuse. Lorsqu'on a
s coloniser, ils ont paru se
re pendant quelques jours,
la première occasion, on les
orger leurs bienfaiteurs, en-
bestiaux, piller les colonies,
endre avec joie le chemin
rt. La guerre seule, il faut
dire, quoique l'humanité en
, a pu les dompter. La civi-
a quitté les bords de la mer,
avancer dans l'intérieur des
les sauvages indigènes, re-
par la force des armes, ont
le contrée en contrée, et sont
, enfin, à n'avoir plus d'autre
asile que des solitudes stériles, d'où la faim les a fait sortir maintes fois pour venir se livrer à la pitié des conquérants. Parmi ces derniers, le plus grand nombre a eu la malheureuse idée de coloniser ces sauvages, et nous avons deja dit combien était éphémère la durée de cette sorte d'établissements; d'autres, mieux conseillés par l'expérience, et dans ce nombre nous citerons le directeur actuel du Paraguay, ont disséminé les Indiens soumis sur toute la surface des nouveaux états, où leur mélange avec les Européens n'a pas tardé à faire disparaître le type malheureux de cette race indigène.

Comment pourrait-on supposer que ces nations farouches et stupides se soient soumises, par conviction, à quelques missionnaires, qui ne pouvaient, le plus souvent, converser avec elles qu'au moyen des signes, ou à l'aide d'un interprète, et qui n'avaient à les entretenir que d'une religion toute hérissée de dogmes? Les mystères sublimes de cette religion d'amour et de science n'étaient accessibles qu'à des peuples déja polices. La prédication de l'Evangile eût trouvé les hommes même de notre continent sourds et insensibles, si, depuis plusieurs siècles, l'Égypte, la Grèce et Rome ne leur eussent révélé tous les secrets de la puissance intellectuelle. Mais affirmer que le sauvage américain ait renoncé à son existence indépendante et nomade, aux douceurs de son oisiveté, à ses forêts, à ses fétiches et à ses repas de chair humaine, pour adorer la sainteté des dogmes du christianisme, le pardon des injures, l'amour du prochain, le respect de la propriété d'autrui; qu'il ait pu passer subitement, et sans transition aucune, des ténèbres les plus épaisses à la lumière la plus éclatante; qu'il ait reçu, avec conviction et respect, les mystères de la Trinité, de l'eucharistie, de la conception immaculée, de la dépravation originelle et de la rédemption; c'est là une imposture historique, dont il est nécessaire de faire justice. Voici la vérité

sur ce sujet, ainsi que sur le fameux *empire* des jésuites :

Nous avons vu que, parmi les nations indigènes des provinces du Rio de la Plata, celle des *Guaranis* se faisait remarquer par une position sociale moins dégradée. Naturellement doux et timides, les hommes de cette famille furent cependant ceux qui opposèrent le plus de résistance aux empiétements des conquérants; et cette apparente contradiction s'explique par l'usage où ils étaient de cultiver la terre; culture grossière et incomplète, sans doute, mais suffisante enfin pour les attacher au sol. En résistant avec plus d'opiniâtreté, les *Guaranis* attirèrent sur eux toute l'animosité des Européens. Les Espagnols et les Portugais surtout commirent, à leur égard, des atrocités inouïes; après les avoir battus et décimés, ils les traquaient dans les bois, avec des chiens, comme des bêtes fauves, les déchiquetaient à coups de fouet, les condamnaient à des travaux perpétuels dans les mines, et, pour

rologe catholique, et souffrir
colère qu'on les appelât *néop*
catéchumènes. Ajoutons, qu'
damment de ces circonst
favorables à leurs projets, les
employèrent plus d'une fois
et la force pour réduire les I
l'obéissance. Lorsqu'une nouv
de Guaranis se montrait dan
sinage des Réductions, un
naire partait aussitôt pour
conquérir à la communaut
faisait suivre d'une troupe de
tes et d'une certaine qua
bestiaux. Les sauvages, en
s'approcher cet étranger, p
d'abord l'alarme, mais se ras
promptement en le voyant
milieu de leurs frères. Ils
en communication sans méfi
l'adroit jésuite leur faisait d
des vivres et des bestiaux,
disant qu'il était venu les trou
le désert pour leur faire part
que procurait, avec peu de pe
travail, la religion à laquell
le bonheur d'appartenir; et q

[redacted]

ée plus spécialement sous le nom
sions d'*Entre-Rios;* de nos jours,
le pays des *Missions détruites.*
ssus étaient les Réductions du
, et, sur la droite du fleuve,
sions du Paraguay, proprement
La capitale de cette confédéra-
âtie sur la gauche du Parana,
e d'Ytapua, se nommait *Can-*
, en l'honneur de la purifica-
la Vierge.
gouvernement théocratique des
ns dura 158 ans, depuis la fon-
de la première Réduction en
jusqu'à l'expulsion des jésuites
7. Dans ce laps de temps, il y
erses alternatives de prospérité
lécadence. Les missions n'eu-
s d'ennemis plus redoutables
sociation des Métis, issus du
rce des Européens avec les fem-
liennes, connus au Brésil sous
de *Mamelucos* (*). Ces hommes
réunis pour faire le commerce
laves indiens, enlevaient les
es dans les missions même.
uisirent successivement ainsi
e bourgades, obligeant les mis-
es à transporter ailleurs leur
ie. Non contents d'attaquer les
les chrétiennes, les *Mamelucos*
nt des villes espagnoles, telles
és, Guayra, Villa-Rica et plu-
autres. Les habitants, indi-
créoles ou européens, furent
és et envoyés au Brésil pour
employés, à perpétuité, aux
des mines et des manufac-
Ce ne fut qu'en 1690 que le
i du Pérou mit un terme à ce
age; mais, dans ce long espace
s, les *Mamelucos* avaient ré-
esclavage deux millions d'in-
de tout âge et de tout sexe.
nombre, il y en avait 150,000
; 300,000 esclaves avaient été
ivement tirés du Paraguay. Do-
fer assure qu'en 1628 et 1629 il se
Rio de Janeiro 600,000 captifs.

ous conservons à dessein la dénomi-
étrangère sans traduction, le mot
k ayant généralement une autre ac-

Indépendamment de cette cause de dépopulation, les missions eurent à lutter contre la jalousie et la persécucution des gouverneurs du Rio de la Plata et du Paraguay; contre les attaques sans cesse renaissantes des Indiens sauvages, la désertion des néophytes et les pertes occasionées par la nostalgie chez ces malheureux, qu'ils tenaient parqués comme des moutons dans des champs entourés de fossés. Les Pères avaient un intérêt direct à dérober aux autorités venues de la métropole le dénombrement exact de leurs néophytes, tant pour éloigner tout sentiment de jalousie que pour épargner la redevance, qui était d'un écu (*peso*) par tête. Malgré cela, il paraît certain qu'en 1702, époque qui peut être prise pour terme moyen, les Réductions se composaient de vingt-neuf bourgades, dont quinze sur l'Uruguay et quatorze sur le Parana, formant ensemble un effectif de 90,000 néophytes; mais à l'époque de l'expulsion, on en comptait près de 150,000. Il existait encore plusieurs autres missions disséminées sur les bords du Paraguay, dans la province de Jujuy et dans les vastes plaines du Rio de la Plata: c'étaient en quelque sorte autant de colonies, dont les missions d'*Entre-Rios* formaient la métropole; mais ces colonies, sans cesse exposées aux attaques des *Chiquitos*, des *Pampas* et de mille tribus guerrières qui ne faisaient, avec les chrétiens, que des traités hypocrites, n'eurent qu'une durée éphémère.

La compagnie de Jésus comptait dans ses rangs des hommes distingués par les lumières, le courage et l'habileté; ce fait est avéré, et l'esprit de parti seul pourrait s'obstiner à le nier. C'était sur eux que la direction suprême de l'ordre en Europe jetait les yeux pour gouverner les missions américaines. Les Pères établirent le centre de leur administration au collége de l'Assomption, dont ils firent construire et successivement embellir le bâtiment par les néophytes indiens. Ils en instituèrent un second dans la ville de *Cordova-de-Tucuman*. Ces deux établissements étaient placés sous l'auto-

rité d'un supérieur nommé Provincial. Les Réductions étaient administrées par autant de curés qu'il y avait de bourgades. Le curé était un personnage important, qui ne se laissait apercevoir des Indiens que revêtu de ses habits sacerdotaux, et au milieu des imposantes cérémonies du culte. Quand il paraissait, une troupe de musiciens faisait entendre des airs graves et touchants; l'encens fumait devant lui, les cloches s'ébranlaient, et tous les assistants s'inclinaient avec respect. Ce dignitaire mettait tant de soin à entretenir le prestige nécessaire à son autorité, qu'il ne sortait même pas pour aller porter le dernier sacrement à un moribond; on transportait le malade dans une salle voisine de la paroisse, et c'était là seulement que le curé daignait se rendre, en grande cérémonie, pour ouvrir à ce pécheur repentant les portes du paradis. Toutes les affaires du dehors se faisaient par l'entremise d'un vicaire, dont l'autorité n'était soumise qu'à celle du curé. Douze néophytes étaient attachés au service de chaque paroisse, et ceux-là

vait être infligée sans le consentement des Pères; mais au gouverneur seul appartenait le droit de prononcer la peine de mort.

Les travaux des Indiens étaient basés sur l'expérience que l'on avait de leur caractère et de leurs forces. Chaque matin, avant que de se rendre à leurs travaux, les néophytes construisaient un brancard orné de branches vertes et de fleurs odoriférantes; ils y plaçaient une statue de la Vierge, et, précédés par leurs musiciens, ils transportaient aux champs cette image vénérée, qu'ils rendaient témoin de leur conduite pendant toute la journée. Les hommes, vêtus d'une simple chemise et d'un caleçon, s'occupaient alors à semer les blés et le maïs, à émonder les cotonniers, à récolter le *maté* ou le tabac, tandis que, sous un hangar voisin, leurs femmes se livraient à des travaux domestiques adaptés à leur sexe. Celles-ci étaient vêtues d'une robe blanche d'étoffe légère, sans manches, et découverte jusqu'à l'origine des épaules; hommes et femmes avaient la tête, les bras, les jambes

usage de leurs armes natives : de, le tomahawk et les flèches. s de guerre, ou sur la simple tion du gouverneur de la pro- chaque village fournissait un gent de cavalerie et d'infanterie. oupes rendirent plus d'une fois rvices signalés à la cause des ols. Les Guaranis apprenaient à lire et à écrire ; mais l'intérêt ssionnaires s'opposa toujours à ls apprissent à parler la langue ole : long-temps même on ne it dans le Paraguay que de l'i- guarani, et l'introduction de nol est postérieure à l'expulsion religieux. En vain Philippe V or- en 1743, qu'on enseignerait aux nis la langue espagnole, les jé- ne jugèrent pas convenable d'o- ce décret.

ichesses que ces religieux tiraient ssions indiennes appartenaient à munauté de l'ordre, et on n'a pu les apprécier, même approxi- ment, d'une manière satisfai- Une politique, qu'on ne saurait qualifier qu'en l'appelant par om, jésuitique, s'opposa con- ent à ce que l'Europe eût con- ce de ce qui se passait dans eur des Réductions. Nous avons s haut que les bourgades étaient ves de fossés qui ne permettaient x néophytes de déserter, ni aux ers de s'y introduire sans le bon des Pères ; et ceux-ci veillaient ant de jalousie à ce que nul pro- e posât le pied dans l'enceinte sanctuaire, que des évêques eux- s et des gouverneurs s'en virent r l'entrée. C'était, sans nul doute, range insolence ; mais les jésuites nt agir leurs amis d'Europe pour -balancer le mauvais effet des ciations parties d'Amérique. Le seur du roi d'Espagne, celui de e, leur aumônier, voilà les ap- ur lesquels se reposaient, au , les missionnaires du Paraguay. Charlevoix a donné, avec beau- le détails, l'historique des con- ons survenues entre les évêques jésuites ; elles avaient, de son temps, un certain intérêt qu'elle ont entièrement perdu aujourd'hui. Il est juste de dire, toutefois, que ces religieux ne paraissent pas avoir voulu se rendre indépendants de la couronne d'Espagne, ainsi que l'ont avancé plusieurs écrivains. Cette émancipation ne leur eût pas été favorable, puisqu'elle eût mis au plus grand jour leur ambition et leur astuce, et qu'elle les eût privés en outre d'une protection dont, malgré leur puissance, ils ne pouvaient se passer. Aux limites de chaque mission, il y avait un lieu désigné où se faisaient les échanges commerciaux, sans la participation des néophytes, auxquels tout contact avec les Espagnols et les créoles était interdit.

Ainsi les jésuites qui, dans leurs mémoires à la cour d'Espagne, comme dans leurs livres imprimés, parlaient avec enthousiasme du salut des ames de ces pauvres Indiens, et du bonheur de rattacher à la civilisation cette race sauvage, n'étaient mus, en réalité, que par des intérêts purement terrestres ; et quant à l'éducation qu'ils prétendaient donner à leurs néophytes, elle se bornait à les mettre en état de travailler au profit de l'ordre. Aussi, après plus de 150 ans de culture, la famille des Guaranis se trouva-t-elle à peu près au même point de barbarie qu'auparavant. Au moment de leur expulsion, les jésuites laissèrent trente Réductions, savoir : quinze entre l'Uruguay et le Parana, dites missions d'*Entre-Rios*, sept sur la rive gauche de l'Uruguay, dans l'empire du Brésil, et huit dans le Paraguay proprement dit. Les Réductions d'*Entre-Rios* ont été détruites dans la guerre de l'indépendance ; nous en verrons plus bas les détails : les autres subsistent encore, mais considérablement diminuées, soit par la désertion, soit par la guerre, soit enfin par les mauvais traitements auxquels les Indiens ont été en butte de la part des administrateurs qui ont succédé aux jésuites. Ces agents ont coopéré à la ruine des bourgades en y autorisant le pillage, et en laissant les malheureux Guaranis dans le plus grand dénûment. A l'époque

de l'expulsion, les sept bourgades brésiliennes contenaient 30,000 néophytes; en 1801, il y en avait encore 14,000; en 1814, il n'y en avait plus que 6,400; et en 1821, 3,000 seulement.

L'une des plus importantes bourgades était celle de *Santa-Rosa :* elle possédait, du temps des jesuites, de 80 à 100,000 bestiaux; il n'en restait plus que 10,000 à l'epoque de la révolution. L'église de cette mission est encore la plus riche du Paraguay, bien qu'elle ait ete successivement mise à contribution par plusieurs gouverneurs, vice-rois et administrateurs des provinces voisines.

Période de l'établissement des missions jusqu'à l'expulsion des jésuites (1609 à 1767). — La periode dont nous allons donner un simple aperçu historique, appartient tout entiere à l'ordre puissant et ambitieux des jésuites. On le voit perpétuellement en querelle avec les gouverneurs de la province, les évêques de l'Assomption, les *Mamelucos*, les Indiens, les creoles et les colons.

missionnaires. Ce fut surtout poque de la mort d'un gouve nommé Martin de Lédesma, qu' s'élever de graves contestations les jésuites et l'évêque Bernardi Cardenas. Depuis un siècle en les habitants de l'Assomption saient d'un privilége qui leur été octroyé par lettres patent Charles-Quint : c'était de nomme visoirement un gouverneur de choix, lorsque celui qui admini le pays mourait sans avoir désig successeur. Cette circonstance s offerte à la mort de Lédesma, l raguays eurent leur évêque Be dino de Cardenas. Celui-ci, e personnel des jesuites, dont les tentions faisaient ombrage à so torité, les expulsa de la ville e enjoignit de sortir de la provinc religieux n'endurerent pas long un pareil affront : ils convo une assemblée à Cordova de Tuc où ils avaient un college, y nou un certain Sébastien de Leon go neur du Paraguay, rentrent av

ésintelligence, en partageant
eau monde à ces deux nations
Ce partage ridicule d'une terre
e ouvrit un vaste champ aux
tations de bonne ou de mau-
i, et ne fit que multiplier les
s de rupture. En 1680, les
is, qui prétendaient que toute
lu Brésil leur appartenait jus-
limite naturelle du Rio de la
ers le sud, envoyèrent une
on sur ce fleuve pour y fonder
ie de *Sacramento*. Les Espa-
e connurent ce projet que lors-
t accompli. Le *Sacramento*,
r la rive gauche du Rio de la
lerrière l'île de Saint-Gabriel,
; et repris sept fois jusqu'en
poque à laquelle il fut entière-
truit.

ontant sur le trône d'Espagne,
fils de Louis XIV, Philippe V,
a l'intention de continuer à l'é-
e l'Amérique la politique de
décesseurs; les Portugais, de
té, s'efforçaient en toutes cir-
ces de susciter à leurs voisins
eaux ennemis. Ils armaient les
libres contre les néophytes,
risaient de tous leurs moyens
minables trafics des *Mamelucos*
ous avons déja parlé.

oi d'Espagne signa à Madrid, le
s 1713, un traité avec l'Angle-
connu sous le nom de *Assiento*
ros. Sa majesté Britannique ga-
ait, dans l'intérêt des sujets
x couronnes, l'importation dans
onies espagnoles de l'Amérique,
tre mille huit cents nègres par
dant trente années, ce qui por-
nombre de ces esclaves à cent
te-quatre mille, indépendam-
le huit cents nègres des deux
que les *Assientits* pouvaient in-
e annuellement à Buénos-Ay-
de quatre cents qu'ils avaient
lté d'importer au Chili ou au
ay. Pour chaque nègre sain,
eux et de taille moyenne, le
tait de 33 écus $\frac{1}{3}$; ils ne pou-
être vendus plus de 300 écus
e.

d'années après cet événement (1721), le Paraguay devint un champ de bataille où triomphèrent tour à tour les jésuites et leur antagoniste le gouverneur Antéquera. Expulsés une seconde fois de l'Assomption, les missionnaires préparaient, dans l'intérieur de leurs missions, des moyens de vengeance, lorsqu'ils furent assaillis de nouveau par Antéquera, qui détruisit et incendia plusieurs bourgades, et contraignit les Pères à se réfugier dans les montagnes, à la discrétion de leurs néophytes. Heureusement pour eux que ce gouverneur avait lui-même encouru la disgrace du vice-roi du Pérou, qui lui nomma un successeur dans la personne de Don Bruno Maurice de Zavala. Celui-ci marcha contre Antéquera, s'empara de lui et l'envoya à Lima, sous bonne escorte. Accusé d'avoir cherché à se faire couronner roi, Antéquera fut condamné à mort et fusillé immédiatement. Les jésuites furent rétablis dans leurs domaines en 1728, par un édit royal.

C'est à ce même gouverneur, Bruno de Zavala, qu'est due la fondation de Montévidéo en 1726. Il y envoya deux mille Guaranis des Missions, sous les ordres de deux missionnaires.

Cependant il s'était formé contre les jésuites un parti formidable, celui des *Comunéros*. C'était une réunion d'habitants notables du Paraguay, qui voyaient avec peine les missionnaires s'emparer du monopole du commerce et du trafic des esclaves. Le gouverneur Zavala ayant voulu s'opposer aux mesures de violence qu'ils préparaient contre les jésuites, fut obligé de quitter l'Assomption pour se soustraire à leur colère. Les *Comunéros* établirent une junte qui ne cessa ses fonctions que lorsqu'elle y fut contrainte par la force des armes, le vice-roi du Pérou ayant pris, en cette circonstance, les mesures les plus énergiques. Mais alors l'Espagne commençait à s'apercevoir qu'il n'était pas de sa politique d'accorder aux jésuites une protection trop étendue. En effet, c'était s'aliéner le cœur des Paraguays, qui avaient pris ces religieux en haine, et, d'ailleurs, il n'était pas démontré que les

missionnaires n'eussent pas le dessein secret de se rendre un jour independants. On eut une preuve bien manifeste de leur mauvaise volonté, lorsqu'en 1750 l'Espagne et le Portugal ayant enfin conclu un traité pour les limites de leurs possessions respectives en Amerique, il fut stipulé, entre autres clauses, que les missionnaires sortiraient des habitations et villages cédés par l'Espagne, sur le bord oriental de la rivière Uruguay, emportant leurs meubles et effets, et emmenant avec eux les Indiens pour les établir dans d'autres terres; de sorte que les habitations devaient être remises à la couronne de Portugal avec toutes leurs maisons, églises et édifices, ainsi que la propriété des terrains. Les missionnaires, dont cet événement contrariait singulièrement les projets, mirent tout en œuvre pour s'opposer à la translation. Rien de plus curieux que le mémoire adressé, en cette circonstance, par le Père provincial au gouvernement espagnol, pour obtenir la révocation de cette fatale mesure. Ce religieux énumère d'abord, adroite-

« tôt au nombre de quatre-vi
« mes, tantôt au nombre d
« dont la construction, qui
« de pierre, ne peut être
« moins de 200,000 écus :
« faut ajouter le ressouvenir
« fecte beaucoup des plantes
« élevées, et à la longue cul
« quelles ils ont employé plus
« ans pour faire, de leurs fa
« beisson continuelle du
« soir. La valeur de ces pla
« les sept peuplades passe u
« Ils tournent aussi les yeux
« semailles de coton, du fru
« ils font leurs fils, et de c
« toiles dont ils se servent
« dessous, grands et petits,
« orphelins, et dont la valeu
« sept peuplades n'est pas
« à celle des plantes. Ils n
« se dissimuler qu'en sortan
« peuplades, ils y laissent
« million de bestiaux, tant b
« vaches, chevaux et mules

Il n'échappera à personne richesses étaient à la vérité des cœurs des néophytes

[redacted]

ne telle valeur, qu'on le sur-
s *Père-Tonnerre*. Enfin, la
faite; Charles III annula
ssion consenti par son père
l, et les jésuites demeurèrent
sion du pays des Missions.
était conjuré pour le mo-
is il ne devait pas tarder à
nouveau. Les événements
dans la métropole hâtèrent
les jésuites, que les esprits
s prévoyaient, et que les sages
. La guerre continuait sur
points; d'une part, avec les
du Brésil, de l'autre, avec
s de l'Uruguay et du Rio
. Les jésuites entretenaient
le entre ces deux nations
tes; car il pouvait résulter,
nd traité de paix, une nou-
ion de leurs propriétés, et,
, une nouvelle menace d'ex-
e gouverneur, D. Francisco
Bucaréli, informé de leurs
en fit part aussitôt à sa
fait était grave, et méritait
pte répression. En consé-
2 janvier 1767, le roi rendit
qui prononçait l'expulsion
es, des trois provinces du
, du Rio de la Plata et du
, ainsi que la confiscation de
priétés. Bucaréli reçut cet
mois de juin suivant, et
sitôt à exécution, avec au-
dence que de détermination.
es, surpris, n'eurent pas
de combiner leurs moyens
. Le grand collége de l'As-
ontenait 133 missionnaires;
de Cordova, Corrientes,
Montévidéo et Buénos-
possédaient 271, et les
l'Entre-Rios et du Paraguay
le double. On les transporta
e, et leurs propriétés, après
séquestre, furent appliquées
sement des études royales
Ayres.

tations avec l'Angleterre.
itieuse Espagne revendi-
droit de souveraineté
hipel des Malouines, qui
té la convoitise de l'Angle-
terre. Le gouverneur Bucaréli y envoya deux navires chargés de colons, afin de prévenir toute prise de possession de la part des Anglais; mais il était trop tard : ces hardis navigateurs y avaient déja formé un établissement au nord de la grande île, et continuaient leurs constructions, sous la protection de trois frégates et d'une batterie de huit canons de gros calibre. A peine Bucaréli eut-il connaissance de cet événement, qu'il expédia cinq frégates et quatorze cents hommes de débarquement, pour anéantir la colonie anglaise. La résistance fut vive et opiniâtre; il fallut cependant céder au nombre. Les Anglais capitulèrent le 10 juin 1768; mais le cabinet de Saint-James prit la chose au sérieux, et menaça de déclarer la guerre à l'Espagne, si cette puissance ne lui abandonnait son établissement des îles Malouines. Les circonstances n'étaient pas assez favorables pour s'engager dans une guerre avec l'Angleterre; les hostilités continuaient avec le Portugal, et ne laissaient aucun relâche; il fallait donc céder à la nécessité. Les Anglais obtinrent la permission de reconstruire, dans la grande île, appelée par eux île Falkland, le fort Egmont, sans que cette concession préjudiciât au droit de souveraineté. Cette remise date du 22 janvier 1771.

Guerre avec le Portugal, de 1771 A 1778. — Cette guerre opiniâtre, qui durait depuis plus de deux cents ans, à peu près sans interruption, avait pris maintenant un développement qui attestait les progrès que les deux nations avaient faits dans les arts. L'artillerie, qui, au commencement de cette lutte, était encore dans sa primitive imperfection, avait été particulièrement améliorée. Il en était à peu près de même de la navigation : les frégates légères à la course, redoutables dans les combats, avaient remplacé les pesantes galéasses, les galères et les péniches; les soldats, enfin, étaient plus nombreux, moins chargés d'attirail et mieux armés. Les succès des combats journaliers que se livraient

ces peuples rivaux, par terre et par mer, étaient variés, et, par conséquent, sans résultat définitif; mais on peut y remarquer que les Espagnols, à nombre égal, avaient ordinairement l'avantage. Enfin la cour de Madrid voulut en finir; elle fit partir de Cadix, le 13 novembre 1776, une flotte de cent dix-sept voiles, sous les ordres du marquis de Casatelli, ayant à bord dix mille hommes de débarquement, commandés par le général don Pédro Zeballos. Le 23 février 1777, ce formidable armement arriva dans les attérages de l'île *Santa-Catharina*, dont les forts se rendirent après une courte résistance. Les vainqueurs y trouvèrent 300 pièces de canon. A la suite de cette victoire, Zeballos s'occupa de la conquête de la province brésilienne de *Rio-Grande;* mais la paix du 11 octobre de cette année mit fin aux hostilités. L'île *Santa-Catharina* et le *Rio-Grande* furent restitués aux Portugais; ceux-ci donnèrent à l'Espagne les îles d'*Annaben*, *Fernando del Pó* et la colonie *Sacramento*.

Vice-royauté du Rio de la — Les provinces du Rio de l avaient acquis une importanc permettait plus de les laisser au gouvernement du Pérou. créa, en conséquence, en 1778, une nouvelle vice-royau Buénos-Ayres était la capital ville obtint, à cette même ép rétablissement de l'*Audiencia* qui avait été supprimée un si paravant. Elle était compos régent, de cinq auditeurs et commissaires du gouvernemer institution était une sorte de rament à l'autorité des vice-ro elle n'avait pour mission spéc la haute surveillance des détai nistratifs qui concernent la p tandis que le *cabildo*, ou con nicipal, ne s'occupait que d rêts de la commune à laquell affecté.

Le Haut-Pérou, dont *Char Chuquisaca*) est la capita annexé au Rio de la Plata; o visa en deux gouvernements.

La nouvelle vice-royauté

n 1804 qu'il fut repris et
ec activité, pour n'être aban-
u'à l'époque où l'Espagne et
rre s'allièrent contre l'ennemi
.

01, le roi avait ordonné la
n de plusieurs corps de mi-
s la vice-royauté du Rio de
Cette levée comprenait les
de 15 ans jusqu'à 45, et de-
senter un effectif de 12,000
environ, la majeure partie
rie.

réparatifs de la guerre n'em-
t pas le gouvernement espa-
porter, à l'état sanitaire des
l'attention qu'elles récla-
Les années 1803 et 1805 feront
ans les annales de cette partie
rique, par l'introduction de
e. « Il faut connaître, » dit
lumboldt, « les ravages que
vérole exerce sous la zone
et parmi une race d'hommes
constitution physique semble
aux éruptions cutanées, pour
mbien la découverte de Jen-
lus importante encore pour la
uinoxiale du nouveau con-
'elle ne l'a été pour la partie
de l'ancien. »

uvernement anglais de cette
été mis au ban des nations
tains actes qui constituent une
manifeste du droit des gens.
, l'Espagne était en pleine
lui, lorsque, sans déclara-
uerre, sans motifs légitimes,
ir quatre frégates espagnoles.
et de Madrid, justement in-
cet abus de la force, déclara
à celui de Saint-James. L'an-
nte, le vice-roi Sobrémonté
en masse les milices du Rio
a, pour s'opposer à une inva-
t la province buénos-ayrienne
acée de la part d'une escadre
u'on avait vue évoluer dans
es. Mais cette expédition avait
e destination; elle cingla vers
e Bonne-Espérance, où elle
, le 10 janvier 1806, 5,000
, qui s'emparèrent de la ville
chef lieu des possessions hollandaises. L'escadre était commandée par sir Howe Popham. Cet amiral, enhardi par cette facile victoire, conçut le projet de tenter un coup de main sur Buénos-Ayres. Il n'avait pas d'ordre pour en agir ainsi; mais le succès pouvait le justifier, et il partit en conséquence avec 1,100 soldats aux ordres du général Béresford. Les troupes débarquèrent le 25 juin de la même année. Le lendemain, elles marchèrent contre une division espagnole qui se présentait en avant du village de *Réduction*, forte d'environ 2,000 hommes. Ces miliciens, mal armés, et plus mal disciplinés, s'enfuirent à l'approche des Anglais. Béresford s'avança donc, sans coup férir, sous les murs de la place, qui capitula le 2 juillet. Les marchandises et effets appartenant à la couronne ou aux compagnies de commerce furent transportés à bord du *Narcissus*, et envoyés en Angleterre; leur valeur se montait à un million de dollars. Les propriétés particulières furent respectées, le commerce déclaré libre; et les habitants purent conserver l'exercice de leur culte, ainsi que les formes de leur administration. Sir H. Popham, traduit devant une cour martiale, fut réprimandé.

Le pavillon britannique ne devait pas flotter long-temps sur les murs de Buénos-Ayres. Liniers, Français par la naissance et par le cœur, capitaine de marine au service d'Espagne, se trouvait alors à Montévidéo. Ce brave conçoit le projet d'arracher aux Anglais leur facile conquête : il convoque les milices de la Banda-Orientale et de Montévidéo, et marche à leur tête au-devant d'une colonne anglaise, qui ne resta maîtresse du champ de bataille qu'en le couvrant de ses morts et de ses blessés. Ce demi-succès retrempe le moral des Espagnols; les Buénos-Ayriens manifestent à leurs vainqueurs les intentions les plus hostiles. Ils appellent hautement Liniers à leur secours, et celui-ci ne se fait pas long-temps attendre. Les Anglais opposent vainement une opiniâtre résistance; ils ne peuvent obtenir qu'une

honorable capitulation. Ils avaient perdu 418 hommes, et rendu aux vainqueurs 1600 fusils, 26 canons et 4 obusiers. La perte des Espagnols s'élevait à 180 hommes, tant tués que blessés. L'historien Funès dit, à ce sujet, qu'on vit tous les habitants rivaliser de zèle et de courage; les femmes elles-mêmes combattaient à côté de leurs maris ou de leurs frères, et les enfants à côté de leurs pères. (12 août 1807.)

Le vice-roi Sobrémonté était alors à Montévidéo, mais le peuple ne voulut plus de lui, et demanda à grands cris que le brave Liniers fût mis à la tête des affaires. Cette circonstance doit être notée soigneusement, car on y voit le premier pas des Américains-Espagnols vers l'indépendance; ils font peu à peu l'essai de leurs forces; ils apprennent à se passer des officiers de la métropole : devenus soldats par nécessité, ils continueront par goût et par orgueil.

L'année suivante, les Anglais prirent une éclatante revanche à Montévidéo, dont ils s'emparèrent le 13

vaient fait qu'exciter l'indignat
Buénos-Ayriens.

Liniers, de son côté, signif
miral Stirling et à Samuel Au
qu'il était déterminé à se défen
qu'à la dernière extrémité.

Le *cabildo* de Buénos-A
également preuve de patriotis
adressa aux généraux anglais un
où l'on remarque le passage s
« Si nous songeons aux cause
« présente guerre; si nous no
« pelons qu'en 1804, en pleine
« presque en vue de Cadix, vo
« êtes emparés de quatre f
« avec leurs cargaisons et leu
« sagers, ce serait assez pour r
« traiter votre nation avec les
« égards que ceux dus aux autr
« ples civilisés. »

Ainsi, l'épée seule pouvait te
cette contestation. L'Angleter
chait un grand prix à la pos
de Buénos-Ayres; elle prépara
séquence un nouvel armement,
confia au général Whitelocke
pédition se composait d'une
formidable et de dix mille h

le part et d'autre, une atta-
ale fut préparée pour le 5 du
is.

t de Buénos-Ayres. — Les
yriens montraient un grand
sme; on voyait sur les places
les membres de l'*audiencia*,
abildo, les *oïdors*, l'alcade et
autorités civiles ou magis-
vêtues de leurs uniformes,
les citoyens à une vigoureuse
de nombreuses guérillas sor-
cessamment pour harceler
; la place publique se garnis-
tillerie; chacun courait à
; tout annonçait enfin une
anglante et mémorable.

ocke avait disposé son armée
re à envelopper la ville en-
formait trois divisions, cha-
trois colonnes. La division
, sous les ordres du briga-
hmuty, s'avança par la rue
olas dans l'intention d'occu-
ace du *Retiro* et les couvents
-Catherine et de la *Merced*.
o était défendu par six cents
qui obéissaient à D. Guttières
cha. Les Anglais furent re-
vivement, et éprouvèrent,
leux heures de combat, une
sidérable. Enfin, les Espa-
ant épuisé leurs munitions,
ent sur la place *del Toro*.

tre de l'armée, aux ordres
lier Crawfurd et du lieute-
nel Pack, devait attaquer à
glise de San-Miguel, le col-
Orphelins et celui de *San-*
artout cette division rencon-
sistance opiniâtre. Les tours
hers, les croisées et les toits
rnis de soldats et de miliciens,
es et d'enfants qui faisaient
une grêle de balles, de tuiles
erres. Les assaillants furent
ment battus sur ce point, et
e se rendre à discrétion après
sé le sol jonché de morts et
s. D'autres colonnes détachées
alement contraintes à met-
s armes.

ision de gauche, commandée
gadier Lumley, avait eu seule
un meilleur succès; elle s'était emparée, à peu près sans coup férir, de l'hôpital de la *Residencia*, position de nulle importance.

Whitelocke, accablé par ce revers inattendu, battit en retraite, ayant perdu, dans cette journée malheureuse, environ 3,500 hommes, dont 1,200 prisonniers; le reste avait été tué ou mis hors de combat. Sa position n'était plus tenable; car, dans la supposition qu'un second assaut eût mieux réussi, chose qui était possible, mais non pas probable, il ne lui restait plus que 5,000 hommes disponibles, nombre insuffisant pour se maintenir avec avantage dans un pays où chaque habitant était un ennemi. Aussi le général anglais s'empressa-t-il d'accepter les conditions qui lui furent offertes par Liniers : elles consistaient à évacuer, dans le délai de deux mois, le territoire du Rio de la Plata et la ville de Montévidéo, moyennant quoi on lui rendrait, non-seulement tous ses prisonniers, mais encore ceux qui avaient été faits, dans le temps, sur le général Béresford.

Whitelocke était un brave militaire qui avait servi avec distinction pendant 30 années; mais ce désastre occasiona sa perte. Traduit devant une cour martiale, il fut déclaré incapable de servir dans un grade militaire.

La victoire des Buénos-Ayriens eut un grand retentissement en Europe. Liniers fut promu au grade de brigadier, et les compagnons de sa gloire reçurent aussi des témoignages de satisfaction non moins éclatants.

Ingratitude des Buénos-Ayriens. — Si l'ambition est le défaut des chefs de parti, l'ingratitude est celui des peuples. Périclès et Alcibiade dans les beaux jours de la Grèce, Coriolan et Scipion dans ceux de Rome, en avaient fait une funeste expérience; il était réservé aux Buénos-Ayriens de donner le même spectacle au nouveau monde. La gloire de Liniers fit ombrage à ceux même qu'elle avait sauvés; de misérables intrigues, dont un certain Xavier Élio était le principal agent, lui suscitèrent de nombreux ennemis.

En vain quelques hommes sages et reconnaissants lui offrirent-ils leur appui, Liniers aima mieux s'exiler volontairement que d'exposer la ville aux horreurs d'une guerre civile.

Progrès de la révolution. La politique du cabinet de Saint-James sauva Buénos-Ayres du sort qui semblait lui être réservé. George III et Ferdinand VII signèrent un traité de paix et d'alliance le 14 janvier 1809; et, le 22 du même mois, un décret royal déclara les provinces de l'Amérique espagnole partie intégrante de la monarchie, avec des droits égaux à ceux des provinces de la métropole.

L'année suivante, la régence de Madrid s'adressait aux Américains espagnols, et leur tenait un langage libéral : « Vous êtes enfin élevés à la « dignité d'hommes libres ! vous n'êtes « plus à cette époque où, courbés sous « un joug insupportable, en raison de « votre éloignement du centre du pou- « voir, vous étiez les victimes de l'ar- « bitraire, de l'avarice et de l'igno-

Les menées de quelqu secrets de Napoléon entret sourd mécontentement; m contribua surtout à accélé ment de l'explosion, fut l'i publique qui se manifesta d'un nouveau vice-roi espagn thazar de Cisnéros : Ainsi l'Espagne est fermement r conférer les postes importa hommes nés dans ses provi rope!

Cisnéros apportait à Lin tre de comte de Buénos-Ayr gnation d'une rente annuelle réaux, mais, en même tem de quitter l'Amérique et de en Europe. Liniers refusa se retira à Mendoza, où i pas à être rejoint par d'illu crits : Guttières de la Conch de Cordova, D. Joachim Sant-Iago de Allendé et Rodrigue.

Nous avons vu que l'Angl tait occupée, en plusieurs

our former un congrès gé-

t le 25 mai que Cisnéros se
a enfin à abdiquer; mais le
le nomma président de la
gouvernement, et lui adjoi-
tre collègues. Cette nomina-
fut, pour le vice-roi, qu'une
n du pouvoir à la déchéance,
seconde junte se forma peu
s après, par la volonté du
nie au désir du *cabildo*, et
n'y fut pas compris. Ce nou-
uvoir signala son avénement
acte qui excita un vif enthou-
Il s'agissait de l'abolition de
des comptes, du traitement
roi, et des droits sur le tabac.
nd acte de la junte fut d'en-
e force imposante à Cordova,
rs était parvenu à réunir un
2000 hommes. L'intention de
comme celle de ses compa-
'exil, était de conserver in-
ns l'Amérique du Sud, les
e la couronne d'Espagne. Si
une erreur, elle doit lui être
ée, parce qu'il agissait de
oi, et sans ambition person-
iniers avait encore à Montévi-
partisans dévoués, qui étaient
s à rassembler une escadrille,
elle ils bloquaient le port de
Ayres. On va voir que cet
nt, qui devait servir ses pro-
urna à sa perte. L'armée
listes se débanda, et Liniers
ntre les mains de ses enne-
autres chefs eurent le même
apprenant cet heureux ré-
'une campagne exempte de
junte voulut frapper un coup
ur intimider les partisans de
et leur ôter tout espoir. Elle
d'ailleurs que le peuple, in-
dans sa haine, comme il
té dans son affection, ne
ât sur le sort de l'illustre
er, et ne le rendît à l'escadre
ntévidéo. Juan-José Castéli
n conséquence, l'ordre de se
u-devant des captifs que l'on
alors à Buénos-Ayres. Il les
a près du mont *Papagallo*, et les fit mettre à mort, sans forme de procès. L'évêque de Cordova fut seul épargné, non par respect pour son caractère, mais afin de ménager les préjugés populaires. Ainsi périt ce noble étranger qui avait rendu de si grands services à sa patrie adoptive. Le nom de Liniers vivra dans l'histoire : il fut, sur les rives américaines, l'implacable ennemi de l'Angleterre, la consolation de l'Espagne et l'orgueil de la France.

Cependant un orage se forma vers le nord. Le vice-roi du Pérou avait envoyé, contre les indépendants, un corps d'armée sous le commandement du colonel Cordova. Les deux partis se rencontrèrent, le 7 novembre, à Suipacha. La victoire se déclara en faveur des Buénos-Ayriens; la plupart des chefs royalistes, et Cordova lui-même, tombèrent au pouvoir des vainqueurs. Ceux-ci avaient été suivis dans leur marche par ce Castéli que nous venons de voir se souiller du meurtre de Liniers, de Concha, de Moréno et de leurs compagnons. Encore couvert de ce sang généreux, il voulut y joindre celui des nouveaux prisonniers que le sort des armes venait de lui livrer. Ces infortunés furent fusillés sur le champ de bataille. Le vice-roi fit alors demander une trève que la junte voulut bien lui accorder.

Révolution du Paraguay. Pendant que Buénos- Ayres opérait sa révolution, les Paraguays ne montraient aucune sympathie pour la cause de l'indépendance. L'administration qui les régissait était douce et paternelle; le gouverneur, don Bernard de Vélasco, s'était concilié l'amour et la vénération du peuple. Aussi vit-on se manifester de toutes parts, dans cette province, une subite indignation, lorsqu'on y apprit que la junte de Buénos-Ayres envoyait un corps d'armée, sous les ordres de Manuel Belgrano, pour la réduire à l'obéissance. Une armée de 5 à 6000 volontaires s'organisa immédiatement, et se mit en marche pour aller au-devant des indépendants. La rencontre eut lieu au village de

Paraguary, à 15 lieues de l'Assomption. On ne sait trop pourquoi le gouverneur Vélasco quitta précipitamment le champ de bataille, lui qui avait donné autrefois des preuves de courage; on suppose qu'il céda au désir de prévenir l'effusion du sang, persuadé que les indépendants ne pourraient long-temps tenir la campagne. Quoi qu'il en soit, cet événement eut les plus graves conséquences : il ne prévint pas le résultat déplorable de la bataille, et il discrédita le gouverneur dans l'esprit de ses administrés. Les Paraguays remportèrent une victoire signalée, à la suite de laquelle Belgrano obtint une capitulation, et sortit de la province.

En se retirant, ce chef avait eu l'adresse de semer parmi les Paraguays quelques idées d'indépendance et de liberté, qui ne tardèrent pas à germer. La victoire de Paraguary avait enflé l'orgueil des ignorants créoles, qui se crurent tous des héros dignes de commander. Le souvenir de quelques vexations attribuées au gouvernement espagnol, et surtout l'exemple son-

dépendance politique, et, tirant une conclusion générale d'un fait purement spécial, accueilleront, avec l'orgueil de la victoire, une nouvelle république enfantant un nouveau dictateur. D'autres feront la part des circonstances, des lieux et de l'époque, et ne croiront pas la cause de la liberté perdue à jamais dans ce coin de la terre, pour y avoir été si gravement compromise. Celui qui aurait été un homme distingué dans toute nation policée, devait être, au Paraguay, un génie supérieur. Le docteur Francia se trouva naturellement porté au premier rang, parce que ses concurrents ne méritaient pas de devenir ses rivaux. Les actes de sa vie privée nous semblent ridicules, ceux de sa vie publique nous paraissent abominables; mais, dans l'un et l'autre cas, nous établissons nos jugements sur une mauvaise base; nous comparons entre elles deux sociétés qui n'ont rien de commun, et nous ne voulons regarder l'une qu'à travers le prisme des passions de l'autre.

On se tromperait toutefois si on

n père avait quitté la France
ser dans le Portugal, où il
quelques années avant que de
au Paraguay. Ce fut là qu'il
et qu'il eut plusieurs enfants
, héritèrent, plus ou moins,
euses dispositions intellec-
e leur père. Rodrigue lui-
ait sujet à des accès d'hypo-
un de ses frères fut frappé
mplète aliénation mentale;
es sœurs éprouva la même
mais en fut heureusement
).
ue, devenu l'espoir de ses
était destiné à l'état ecclé-
Il étudia successivement à
tion et à Cordova de Tucu-
reçut, dans cette dernière
rade de *docteur en théologie*.
que ce fut à cette époque
it son père, et que, libre
uivre sa volonté, il renonça
ère religieuse, et se mit à
a jurisprudence avec l'inten-
rer dans le barreau. La nais-

d'éviter les répétitions et la mul-
notes, nous ferons connaître, une
utes, les sources auxquelles nous
é les détails qui concernent le
ancia.
a politica y literaria de Buenos-
La Abeja argentina. El patriota.
ro argentino, etc.
r et Longchamp. *Essai historique*
volution de Paraguay. M. Reng-
enève, docteur en médecine, a
particulièrement le dictateur, dont
hôte, ou plutôt le prisonnier, pen-
années. Il a donné sur cet homme
des détails d'un haut intérêt.
ugh. *Travels in South America.*
. *Chronologie historique de l'A-*

de M. Grandsire à M. le baron
a.
le feu M. le comte d'Hauterive.
nd Denis. *Résumé de l'histoire*
guay.
anglaises et françaises, journaux,
s et autres documents dont nous
la connaissance à l'obligeante
MM. Jorelle, Hélouïs, Dumont,
d Denis, Astier, etc.

sance du docteur Francia précéda de dix années l'expulsion des jésuites. Il avait entendu parler avec amertume de leur despotisme, de leur ambition, de leurs menées occultes et machiavéliques. Élève des moines franciscains, il n'avait pas eu à se louer de ses rapports avec eux. Destiné enfin à une carrière pour laquelle il ne se sentait aucune vocation, il avait conçu, de bonne heure, un mépris intolérant pour les pratiques extérieures du culte, enveloppant les dogmes religieux eux-mêmes dans cette prévention. Après son élévation, il crut devoir sacrifier à la politique sa conviction intime en assistant régulièrement tous les jours à la messe; mais enfin, ayant jugé son autorité suffisamment consolidée, il jeta le masque, cessa de paraître à l'église, et congédia bientôt son aumônier. Depuis lors on le vit, dans toutes les occasions, prodiguer les sarcasmes, l'insulte même aux objets du culte, aux saints, aux madones, aux processions et aux cérémonies de l'église, se vantant d'adorer Dieu, mais d'être indifférent sur les formes des croyances chrétienne, musulmane ou juive. « Si le saint père venait au Paraguay, » dit-il un jour au voyageur Rengger, « j'en ferais mon aumônier. » — « Les prêtres et la religion, » disait-il en une autre circonstance, « servent à croire au diable bien plus qu'à Dieu. »

A son retour de Cordova, il exerça avec succès la profession d'avocat, et on put remarquer, dès lors, en lui deux personnages distincts, l'homme privé et l'homme public : le premier, libertin et joueur, le second, courageux et probe. Aucune cause injuste ne souilla jamais son ministère; on ne le vit point hésiter à défendre le faible contre le fort, le pauvre contre le riche. A quelque temps de là, il fut nommé membre du *cabildo* de l'Assomption, et enfin alcade. L'intégrité, et on pourrait dire l'inflexibilité, qu'il apporta dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, lui concilia l'estime publique.

Son goût pour le libertinage et le jeu

l'empêcha toujours de se marier, sans l'entraîner à une dissipation ruineuse. Sa fortune était modique, mais lui semblait suffisante, et il ne chercha point à l'augmenter. Nous allons anticiper sur la marche de l'histoire pour achever de faire connaître le dictateur par les traits les plus saillants qui caractérisent sa personne et son administration. L'intelligence des événements ultérieurs en deviendra plus facile et plus complète.

Rodrigue Francia est un homme de taille moyenne. Ses traits sont réguliers; ses yeux, noirs et beaux, expriment la pénétration et la méfiance. Quoique âgé, au moment où nous écrivons (1834), de 77 ans, on le dirait plus jeune de 20 ans au moins; il monte encore à cheval, commande l'exercice, travaille et étudie comme par le passé, et paraît jouir d'une santé parfaite, à l'exception des accès d'hypocondrie auxquels il est sujet chaque fois que le vent humide et chaud du nord-est se fait sentir. Cette action

mais quand celui-ci lui
fermeté, quoique sans
il se radoucit, cause m
ment, et montre une in
variée que solide. Avan
les seuls livres que le
ligieux laissât pénétre
guay, étaient des ouv
la plupart d'une simp
rante. Le dictateur a,
la seule véritable bil
existe dans toute la co
à sa domination : ell
d'une riche collection d
gnols, d'un dictionnai
arts et métiers, dont
grand cas et qu'il co
pour ceux de ses décr
l'industrie agricole et m
on y voit encore des ou
decine écrits en franç
de Voltaire, de Rous
tesquieu, de Rollin,
Laplace, etc. Il parle
ment le français, et l
glais. L'histoire, les ma

iter la plus grande attention. découverte d'un complot, donnerons ailleurs les dé- e voit partout que trahison, et assassinat. Quand il sort, ccompagner par des hussards ents de police toujours prêts les curieux les plus inof- ui oseraient l'attendre au Un jour, une paysanne, qui ui remettre une pétition, trouver un excellent moyen ler, s'approcha de la croisée laquelle il travaillait. Fran- connaît l'histoire de la ré- française, vit d'abord dans me une seconde Charlotte nais la colère ayant succédé la terreur, il ordonna qu'on malheureuse dans un cachot. ent de cela, il réprimanda it la sentinelle qui avait son devoir en laissant ap- tte femme, et lui enjoignit u dorénavant sur quiconque ulement *regarder* sa mai- e consigne, donnée dans un irritation, fut prise au sé- les officiers de la garde. Peu après cet événement, un *nayana* passe fortuitement tel du dictateur, et trouvant, e, l'aspect de cette maison quelque attention, il s'arrête pour l'examiner plus à son itôt une balle siffle à ses t une détonation, dont la pas douteuse, vient l'a- oir à regagner bien vite . Cependant, on accourt au ictateur lui-même vient en s'informer de l'accident sur- rait surpris d'en apprendre Ce jour-là il révoqua la

dirons pas que les amis du ancia ne peuvent se dépar- quette imposée aux étran- et homme bizarre n'eut ja- is; mais nous pourrons ap- te observation à ses parents otégés. Plus sévère encore rd qu'à celui des personnes raient avoir moins de droit à sa bienveillance, il a, maintes fois, agi envers eux avec une dureté inouïe. De légères fautes ont valu à ses neveux plusieurs années de prison, et sa propre sœur, dame respectable pour laquelle, jusque-là, il avait montré de l'attachement, a été inexorablement renvoyée de chez lui pour une action si futile qu'elle échappe même au souvenir.

Assemblage bizarre de bonnes et de mauvaises qualités, le docteur Francia a apporté au pouvoir le même désintéressement qu'il avait montré dans sa précédente carrière. Large et généreux pour tout ce qui le concerne personnellement, il n'est avare que des deniers publics. Le congrès, en le nommant dictateur, lui avait assigné un traitement de 9,000 piastres, il n'en voulut accepter que 3,000; il s'est fait une règle invariable de ne recevoir aucun présent; il paie tout ce qu'on lui donne ou le renvoie, et c'est bien de lui qu'on pourrait dire, sans imposture, qu'entré pauvre aux affaires, il en sortirait pauvre. L'intolérance ombrageuse dont il a donné des preuves si répétées et si déplorables, ne s'étend toutefois qu'aux personnes auxquelles il suppose l'intention de se mêler des affaires de son gouvernement; mais, quant aux autres, il leur laisse une entière liberté de culte, d'action et de langage.

Dans ses discours, le dictateur se plaît à nommer le pays soumis à son despotisme, la *république de Paraguay;* il ne parle de l'Espagne, des moines et des jésuites qu'avec un profond mépris, et affecte un vif enthousiasme pour l'indépendance de l'Amérique espagnole. Ses idées sur la manière de gouverner les peuples nouvellement émancipés, donnent l'explication de sa conduite politique. « La liberté, dit-il quelquefois, est un bien précieux pour des hommes sages; mais si les nations les plus policées de l'ancien monde n'ont pu en essayer qu'au détriment de leur prospérité, de leur repos et même de leur honneur, comment voulez-vous que les Américains, ignorants et pauvres, en fassent un

bon usage? » Ce raisonnement spécieux ne justifie pas le despotisme vexatoire que le dictateur fait peser sur ses compatriotes, avec l'intention de les rendre un jour dignes de la liberté. Sans doute, quand l'heure de l'émancipation aura sonné pour eux, ils jetteront un regard sur le passé; le souvenir de leurs maux leur servira de leçon pour l'avenir, ils recueilleront les fruits de l'impulsion que leur maître actuel a donnée aux arts et à l'industrie; mais n'était-il donc pas une voie moins odieuse que la tyrannie pour les amener au même but?

Napoléon est, aux yeux du dictateur, le grand homme par excellence; il le prend pour modèle, le cite à tout propos, le vénère même dans ses faiblesses, et voudrait lui ressembler encore par le costume. Malheureusement pour lui, les ressources de son pays sont tellement bornées, ou les notions qu'on a pu s'y procurer sur les mœurs privées de son héros sont si inexactes, que Francia s'est laissé affubler d'un costume des plus grotesques, qu'il

portèrent sur l'organisation
et, fidèle au souvenir de
de prédilection, il voulut
milieu de l'armée. On le
jour occupé à passer des
visiter les casernes, à goûter
et à traiter directement ave
nisseurs. Prévoyant qu'il l
soutenir par la force l'ind
de son pays, et que si, d'u
n'avait plus rien à redoute
pagne, de l'autre il y av
craindre du voisinage de l
ration buénos-ayrienne et
il chercha à se procurer
et les munitions dont il
suffisamment pourvu. A c
décréta le monopole de l'e
des bois, article d'une ha
tance pour le Paraguay, et
uniquement aux spéculateu
échange, lui apportaient les
guerre dont il avait beso
mesure ayant réussi au gré
sirs, il en fit l'application
branches du commerce de
et se procura ainsi les ar

r les nouveaux états in-
e l'Amérique espagnole,
:, par le vaste empire du
ourrait long-temps con-
indépendance nationale.
voisins étaient plus avan-
compatriotes dans les
es et manufacturiers,
les sciences et les idées
ais leur fréquentation ne
rter aux ignorants Para-
s éléments de discorde et
Toutes les ressources ter-
ient être exploitées par
s étrangers au détriment
qui, de guerre lasse, fini-
andonner le pays. Il était
illeurs, que la présence
ngers, appartenant, pour
des nations européennes
remière ligne dans la ci-
porterait de graves obs-
alisation des projets qu'il
. Leur censure, les ob-
u'ils se permettraient,
leurs idées progressives
et de liberté, inspirerait
s l'esprit d'insubordina-
e de la critique et le pen-
ébellion. Il fallait donc
, le retrancher derrière
ses forêts; repousser les
cifiques des spéculateurs
mme les agressions hos-
agnols eux-mêmes; em-
gration des naturels, afin
leurs bras à la culture
ultiplier ainsi les riches-
les, et limiter, enfin,
d'échange à une ou deux
nent, pour quelques ar-
ndants contre les objets
première. Le désir de se
nitié du Brésil, dont il
craindre et plus à espérer
vinces buénos-ayriennes,
ateur à autoriser les Bré-
à commencer avec les
Les échanges dès lors ne
ctuer que sur deux points
u sud, à *Ytapua*, sur la
Parana; au nord, sur le
face du Nova-Coïmbra.
ayant arrêté son plan sur des bases définitives, se mit à l'œuvre avec ardeur, et y persévéra avec courage. Les étrangers suspects furent repoussés de la frontière, ou retenus prisonniers; un embargo fut mis sur les navires qui stationnaient à l'Assomption, et des chaloupes canonnières furent envoyées à l'embouchure du fleuve avec l'ordre d'arrêter tout ce qui tenterait de franchir, sans autorisation, la première limite du dictatoriat, soit pour y entrer, soit pour en sortir. Une série de forts détachés fut établie sur toute la ligne des frontières du Paraguay. Les soldats enrégimentés occupèrent les points les plus importants, tandis que les autres furent confiés à une garde civique dont les postes pouvaient communiquer entre eux avec célérité. Les Indiens du Grand-Chaco et les *Guaranis* furent ainsi contenus en dehors des limites du pays, et il fu défendu à tout habitant, naturel ou étranger, de sortir du dictatoriat sans une permission spéciale, sous peine de mort.

L'agriculture réclamait l'attention du réformateur. Il s'arrogea le droit de prescrire aux propriétaires le mode de culture qu'ils devaient adopter, année par année. Ses prévisions à ce sujet furent couronnées d'un plein succès. D'abondantes récoltes vinrent apprendre aux colons que jusque-là ce qu'ils avaient pris pour les résultats d'une vieille expérience n'était que vices et préjugés. Le sol donna avec largesse plusieurs productions nouvelles que les consommateurs achetaient autrefois à Buénos-Ayres. Les cultivateurs qui, chaque année, allaient offrir leurs services à des voisins, souvent fort éloignés, retenus dès lors chez eux, se mirent à défricher la terre, développant ainsi les ressources de la localité. L'économie rurale prit en peu d'années un aspect nouveau. Les Paraguays ayant fait d'abondantes récoltes de coton, article qu'ils tiraient autrefois de Corrientes, cherchèrent à l'utiliser, ne pouvant plus l'exporter. De là l'origine des manufactures de toiles de coton, qui

fournissent maintenant tout ce qu'exigent les besoins du pays. L'art d'élever les bestiaux fit également de rapides progrès, et de nombreux troupeaux couvrirent bientôt des champs autrefois déserts.

Possesseur, ainsi que nous l'avons dit déja, d'un dictionnaire des arts et métiers, le dictateur monta des manufactures, fit confectionner des métiers, prodiguant tour à tour l'argent et la menace pour amener les ouvriers à la perfection qu'il désirait en obtenir. Un jour il condamnait aux travaux forcés un forgeron maladroit; une autre fois il faisait dresser une potence, et laissait à un malheureux ouvrier l'alternative d'être bien payé, après avoir réussi dans la tâche qui lui était imposée, ou d'être pendu après avoir échoué.

Cette grande impulsion donnée à l'industrie nationale révéla aux Paraguays le secret de la puissance humaine qu'ils avaient dédaigné d'apprendre. Ils abhorraient la main pesante qui les guidait dans cette

des propriétaires. Il résu
de choses qu'au bout de
nées la ville était, non pa
mais entièrement boulev

Le dictateur fut plus
l'entreprise des routes p
fit passer dans les bois
qui obstruaient auparav
munications avec les pri
telles que *Neembucu* et
employa avec un égal su
mes condamnés aux t
à construire des forts d
frontières et à l'Assompt
velle ville, celle de *Tèv*
dée par ses soins, dans
tentrionale, sur les bords
Heureux l'auteur de ce p
veloppement des ressou
s'il n'avait pas cru ind
maintien de son autorit
l'achèvement de ses pla
par la terreur, par les
par la violence et le san
sance passive dont il ava

Les moines étaient
temps en butte à la

ains le pouvoir spirituel
et se constituer chef de
ant le soin des détails du
icaire général sa créa-

n'était pas sans reproche,
ait pas sans crainte. Quel-
ires qu'on osa diriger con-
nne, la révélation d'un
t d'autres circonstances
n lui des sentiments de
son élévation avait un
pis. Les Espagnols furent
s victimes; mesure d'au-
juste, que les hommes de
qui habitaient le Para-
nt venus depuis longues
vres et sans influence, s'é-
s dans le pays même, y
is un droit de nationalité
le temps, et, sur toutes
nt demeurés étrangers aux
squels la domination es-
it provoqué la révolte de
. Au mois de mars 1814,
étant encore que premier
dit un décret qui frappait
ls de mort civile, et leur in-
épouser des femmes blan-
comme il est dans notre na-
sirer toujours, par-dessus
, les biens qui ne sont pas
rtée, il arriva que jamais
s clandestins entre les Es-
les femmes blanches ne fu-
équents. Ces dernières sur-
atrèrent d'autant plus ar-
lus courageuses que le dan-
ls grand. La richesse, la
ng et la noblesse n'étaient
s yeux quand il s'agissait
e; mais un Espagnol se
il, toutes les difficultés
nies; tous les dangers dis-
: l'interdiction imposait
, et le mystère alimentait
us le régime dictatorial, la
s'accrut encore. Au mois
1, Francia fit fusiller un
ette nation qui, selon lui,
mal, par pure malice, de
u'on lui avait confié. Quel-
après, il fit ordonner à
pagnols qui habitaient la
capitale ou ses environs, d'avoir à se rendre immédiatement sur la place publique, sous peine de mort en cas de refus : plus de trois cents obéirent. Ces malheureux furent immédiatement chargés de fers, sous le plus frivole prétexte, et jetés dans des cachots affreux, où plusieurs trouvèrent la mort. Les autres en furent tirés après une détention de plus d'une année, sous la condition de payer une contribution de 150,000 piastres, et de se retirer à plusieurs lieues de l'Assomption. Les naturels n'étaient guère mieux traités que les Espagnols : plus d'une fois une parole imprudente manifestant une opinion politique attira sur celui qui l'avait proférée un châtiment terrible. Jeté dans une prison fétide et malsaine, on l'y laissait gémir des années entières. Des négociants étrangers, devenus suspects au despote, reçurent l'ordre de partir dans les vingt-quatre heures et de sortir du Paraguay. Obligés d'abandonner subitement leurs affaires et leurs propriétés, les proscrits étaient encore arrêtés à la frontière par les gardes de la douane qui les dépouillaient de tout l'argent monnayé qu'ils avaient pu rassembler, l'exportation de cet article étant sévèrement prohibée. Après leur départ, le dictateur faisait saisir leurs propriétés et les confisquait au profit de l'état. Un Espagnol ayant eu le malheur de dire, en présence d'un espion, que si les franciscains étaient partis, le dictateur aurait bientôt son tour, celui-ci le fit fusiller sans procès, et confisqua ses biens, quoique le malheureux fût père de famille.

Ces exécutions se faisaient toujours sous ses croisées et en sa présence; et comme il avait prescrit d'épargner les munitions de guerre, il arrivait ordinairement qu'il fallait achever à coups de baïonnette les malheureux qu'il avait envoyés à la mort.

La peur des complots et le besoin de les prévenir le portèrent à mettre la torture en usage. Tous les liens de famille commencèrent dès lors à se relâcher. Succombant à l'excès de la

souffrance, on vit des fils dénoncer leurs pères. Les frères et les plus intimes amis se fuyaient par prudence pour n'être pas soupçonnés de connaître les secrets les uns des autres. Plus de réunions de famille, plus de joies domestiques; chacun fermait sa porte au coucher du soleil; la tristesse et le morne silence s'asseyaient au banquet du soir. Insensible en apparence aux malheurs de ses voisins, c'est à peine si le craintif Paraguay osait en gémir avec lui-même dans le fond de son cœur.

Et cependant ce régime de terreur a produit quelques bons effets que nous ne devons pas oublier de signaler pour faire diversion au dégoût qu'inspirent tant d'atrocités. Les routes sont devenues plus sûres qu'en aucun pays de l'Europe; on voyage sans armes, et on peut y porter en évidence de l'or et des pierreries, sans crainte d'aucune fâcheuse rencontre. Dans les villes, les vols, les délits de toute nature deviennent plus rares de jour en jour. Les cantons sont respon-

cédemment dans l'inté
plus libres d'en sortir
nombre des étrangers
raguay était de soix
composant de créoles
Portugais, Espagnols,
çais, Anglais, Alleman
presque tous relégués
les centrales, dont ils
s'éloigner que de quelq
politique avait la plus
ces rigueurs du dictate
équivoque des grandes
ropéennes à une époqu
question de former u
l'ancienne vice-royauté
res en faveur du princ
l'avait rendu soupçonne
partout qu'espions et é
tiques. Il reprochait sur
son système à l'égard
espagnole, et lorsqu'
puissance intervint à m
les affaires de l'Espag
une violente exasperat
Français. Sachant par
les Paraguays rapporta

ne la reconnaissance de l'in-
e américaine était le résul-
te négociation, qu'il se re-
sa sévérité. Il permit aux
glais et à quelques autres
de sortir du Paraguay. Ce
époque que M. Rengger,
s six ans, exerçait avec dis-
profession de médecin, et
eu le bonheur de vivre en
telligence avec Francia, en
même autorisation. Le dicta-
même remettre une somme
pour services rendus à l'état.
as de cette générosité à l'é-
Français, paisible ami de
e, qui déja depuis quatre
victime de l'un de ces actes
ce qui impriment sur leur
ineffaçable stigmate. On
e nous voulons parler de l'ar-
de M. Bonpland.

rageux compagnon de Hum-
t demeuré dans les missions
d'*Entre-Rios*, à plusieurs
la rive gauche du Parana, et,
quent, hors du territoire du
t; il y avait formé un établis-
our la préparation du *maté*,
troupe d'indiens *Guaranis*.
qu'ayant cherché à établir des
avec le dictateur, il lui avait
er plusieurs lettres au nom
e ces Indiens. Cette conduite
d'un Français aussi distingué
Bonpland inspira de violents
au docteur Francia : il se
ti ce ne serait pas là un
qui, sous le prétexte de tra-
s l'intérêt de la science,
ionner le Paraguay, y établir
ions hostiles, et préparer les
ne invasion. Il n'en fallut
ntage : le soupçon chez un
ivaut à un arrêt.

mmencement de décembre
0 soldats du dictateur tra-
Parana, tombent à l'im-
ur le nouvel établissement
ios, massacrent une partie
s, emmènent les autres pri-
pillent les effets de M. Bon-
blessent lui-même à la tête
de sabre, quoiqu'il n'oppo-
sât aucune résistance, et le conduisent, les fers aux pieds, jusqu'au chef-lieu des missions, sur la rive gauche du fleuve. Quand il fut au pouvoir du dictateur, celui-ci lui fit rendre ceux de ses effets qui n'avaient pas été volés par ses émissaires, donna l'ordre de lui ôter ses fers, et lui assigna pour résidence le village de *Santa-Maria da Fé*, à 25 lieues d'Y-tapua. C'est là que notre savant compatriote a passé douze années d'exil, privé de sa liberté, ne pouvant même correspondre avec sa famille ni avec ses amis, exerçant, pour vivre, la médecine et la chimie. Respecté et chéri d'ailleurs de tous ceux qui l'approchaient, cet homme intéressant n'a trouvé quelque adoucissement à ses maux qu'en s'occupant des intérêts de l'humanité. En vain d'illustres protecteurs cherchèrent à obtenir son élargissement : les résidents anglais de Buénos-Ayres et de Rio de Janéiro, le comte de Gabriac, ambassadeur de France au Brésil, le ministre des affaires étrangères de France, l'empereur don Pedro lui-même, échouèrent dans leurs tentatives à cet égard. Bien plus, leur patronage ne servit qu'à resserrer les liens du prisonnier, en le faisant paraître un personnage de grande importance. Le rôle de la France, il faut en convenir, était, en cette circonstance, des plus embarrassants. Il n'entrait pas alors dans sa politique de reconnaître l'indépendance des nouveaux états américains; l'intérêt d'un citoyen français, dont, au surplus, les jours n'étaient pas menacés, ne paraissait pas suffisant pour changer cette détermination du cabinet des Tuileries; on ne pouvait donc s'adresser officiellement au dictateur, dont on ne reconnaissait pas le gouvernement, et on pouvait encore moins le menacer, ce qui eût été une ridicule forfanterie, attendu la situation méditerranée du Paraguay. Cependant, le baron de Damas, ministre des affaires étrangères, accorda à madame Bonpland, sur la demande qui lui en fut faite par cette dame, une lettre particulière de re-

commandation pour être remise au docteur Francia. Cette démarche n'eut aucun résultat, et ce n'est qu'en 1833 que M. Bonpland a été rendu à ses amis et à la science qui le réclamaient depuis si long-temps.

Quelques autres prisonniers sont parvenus à s'échapper; mais ces exemples sont bien rares, tant les périls de l'entreprise sont multipliés et redoutables. Du côté de l'est et du sud, toute tentative d'évasion est impossible; les eaux rapides et bourbeuses du Parana, les marécages, les bois impénétrables, les nombreux postes militaires, tout contribue à éloigner la probabilité d'une réussite. Vers le nord, la difficulté serait encore plus grande par la nécessité où se trouverait le fugitif de traverser seul, sans guides, sans moyen de subsistance, un désert de près de 200 lieues avant que d'arriver à une habitation humaine. Il ne reste donc que la partie de l'ouest, c'est-à-dire celle qui est baignée par le Rio-Paraguay. C'est par là seulement que quelques trans-

le fleuve y couvre l
inondations; et, enfin
les sauvages allume
grands incendies dans
minées des prairies. A
de marche, de périls
ils furent poursuivis p
ment auquel ils ne p
qu'en employant l'in
si bien decrit par Fé
dans l'une de ses p
productions (*); ils mi
le feu aux herbes sèch
le champ libre sous le
plusieurs semaines il
ces immenses solitude
l'espérance d'en sort
des nègres tomba ma
au bout de quelques
lesquels la caravane
arrêtée par égard pour
ils aperçurent des Ind
à peine le temps de s
se dérober ensuite p
fuite. Cet accident f
s'égarèrent dans un
labyrinthe, où ils

ercut et les arrêta. Ramenés ption, ces malheureux furent s une prison, les fers aux quelque temps de là, le pri- ropéen fut envoyé à Neem- il eut la permission d'établir rie, mais avec l'obligation constamment une chaîne n galérien.

reste à présenter quelques dé- 'organisation que le dictateur au Paraguay. Vingt cercles tements en partagent toute ; ils sont subdivisés en *par-* u portions. Chaque cercle nistré par un commandant l'exécution des ordres du ment. Ce fonctionnaire juge s en matière correctionnelle. *dores*, ou agents inférieurs , sont placés, sous ses or- la tête des subdivisions du n receveur des contributions ché à chaque département. pays des anciennes missions, s seuls dépendent de l'ad- tion des commandants; les préposés à l'exploitation du de l'état, obéissent à des ré- qui relèvent eux-mêmes d'un té. Ailleurs, les Indiens sont t administrés par des régis- ais ceux-ci reçoivent les or- commandants de cercles.

ils sont les mêmes, au fond, temps des Espagnols, bien olonté suprême du dictateur ifie incessamment selon les le sa politique. Les juges peu- pris dans toutes les classes été; aussi ont-ils des asses- , ayant fait quelques études rudence, sont les véritables eurs de la justice. Deux al- t remplacé le *cabildo* de tion : ces fonctionnaires ad- t aussi la justice, et remplis- nctions de juges en première pour tout le Paraguay. La pénale est laissée au libre dictateur, juge en dernier tous les délits et de toutes ns. Les crimes d'état, parmi m compte les paroles politi- ques offensantes pour le dictateur et ses agents, sans en excepter les simples soldats, l'attentat contre la propriété publique, la contrebande, les vols de grands chemins ou à main armée, les meurtres et les tentatives d'évasion sont punis de mort : le condamné est fusillé. Les autres crimes ou délits emportent les travaux forcés, la détention perpétuelle ou limitée, et la fustigation publique, à laquelle sont soumis également les blancs et les créoles.

Le gouvernement proprement dit se compose du dictateur, du ministre de *hacienda*, pour les finances, du *fiel executor*, véritable préfet de police, du *fiel de fecho*, sorte de secrétaire d'état, pour les affaires de justice, et du *défenseur des mineurs*, qui est chargé de l'administration de tutèle, même pour les esclaves, assimilés aux mineurs.

Après le dictateur, son barbier est le personnage le plus important du Paraguay. C'est à lui que s'adresse d'abord la tourbe des solliciteurs; c'est lui qu'elle adule, qu'elle comble de prévenances et de cadeaux, car ce favori a dans ses mains la vie et la mort de plusieurs milliers d'hommes. On ne peut pas dire qu'il soit l'espion du dictateur, car il est trop en évidence pour jouer ce rôle, mais il est son premier directeur de police, son confident, son conseiller. La peur, il est permis de le croire, n'est pas étrangère à cette intimité du maître et du serviteur : le premier, tyran détesté, se voit obligé de mettre sa vie à la disposition du second, et le plus sûr moyen pour lui de prévenir l'infidélité de cet homme est de le combler de tant de faveurs que celui-ci n'ait plus qu'à perdre à un changement. Francia n'a rien de caché pour son barbier; il le consulte sur les mesures les plus importantes, et, quelquefois même, quand la circonstance l'exige, il fait appeler sa servante; alors ce redoutable trio juge, en dernier ressort, des affaires d'état, déclare la guerre ou accorde la paix, fait grace aux criminels ou les envoie à la mort.

Tels sont les traits les plus caractéristiques du gouvernement de Rodrigue Francia. Il ne manque à cet homme extraordinaire que la superstition religieuse pour en faire le Louis XI de l'Amérique : simple, probe, économe dans son intérieur; astucieux, cruel, soupçonneux au dehors; fier et implacable à l'égard des riches et des grands; doux et familier avec son domestique et son barbier; habile administrateur, homme d'état inflexible, ami de son pays, tyran de ses sujets, il sacrifie le présent pour assurer l'avenir. Uniquement occupé du bien public, la pitié n'a jamais pesé dans la balance de sa politique. Quand il mourra, la malédiction de ses contemporains ne fera que glisser sur le marbre de sa tombe; à la postérité seule il appartient de le juger.

Nous pouvons maintenant reprendre le fil du récit qu'il nous a fallu interrompre; mais, à partir de cette époque, l'histoire du Paraguay n'est plus liée à celle de Buénos-Ayres, et nous croyons ne devoir revenir à celle-ci

si grande, ait conçu, l'idée de s'emparer d' nul n'était en état d Plus d'une fois, cepe que ses collègues ép taines velléités de des voyait alors s'ériger mes, en tyrans capr nant des arrestations châtiments, distribuar les faveurs aux plus risseurs, et se laissa leur conduite politique dépravées et intrigante force de bévues et avaient tellement emb res qu'il ne leur étai de s'en tirer, ils recou cia pour sortir d'emb lui-ci leur faisait p intervention; quelque le dégoût et la colère, maison de campagne, qu'après avoir obtenu sions dont sa politiqu Le clergé lui-même p dissentions politiques,

citer ce trait, qui fait hon-
secrétaire de la junte, sans
ser le mérite, en ajoutant
octeur Francia était alors au
ement de sa carrière politi-
qu'il cherchait uniquement à
des créatures, et à usurper
ularité que, plus tard, il fou-
x pieds.

uvoir était donc, de fait, en-
ains de Francia; mais ce n'é-
à cette jouissance stérile que
ait l'ambition de ce chef. Il
joindre le droit, et se déli-
'importun voisinage des hom-
ssiers qu'on lui avait donnés
ègues. Il fit, en conséquence,
n décret qui convoquait im-
nent les colléges d'élection
s les pays, à l'effet d'organiser
reau congrès. Les députés,
s campagnards qu'on enle-
urs travaux habituels, inca-
e résoudre par eux-mêmes la
ple question politique, se réu-
l'Assomption, fort embarras-
rôle qu'on allait leur faire
l y avait, heureusement pour
ns la ville, un exemplaire de
e romaine de Rollin; ils se
rent ce livre pour leur servir
e politique, et, parmi les in-
s dont ils y trouvèrent le mo-
accordèrent la préférence à
s consuls. La nomination de
n'était pas douteuse; on lui
t l'ex-président de la junte,
gencio Yégros. Mais ici un
donner la juste mesure de
icité de ces législateurs im-
, et de l'ascendant qu'avait
eux le seul homme de génie
mptassent dans leurs rangs :
impatient de se voir seul au
obtint du congrès que l'in-
consulaire serait limitée à
ois, dans la durée desquels
onsuls devaient administrer
ement pendant quatre mois,
nçant par lui, de sorte que,
uze mois, Yégros n'en eut
e pour sa part.

régime consulaire, on vit
pper la politique du docteur Francia. Les relations avec Buénos-Ayres devinrent de plus en plus rares et difficiles. Ce voisinage d'une nation agitée par les passions politiques parut dangereux au premier consul; à ce motif d'un intérêt général il en joignait d'autres que ses vues ambitieuses lui rendaient personnels, et il commença dès lors ce système d'isolement dont nous avons parlé plus haut. Enfin, à l'expiration de l'année, les députés s'étant rassemblés de nouveau à l'Assomption, Francia leur persuada d'abandonner le système consulaire pour élire un seul magistrat; mais ayant craint le premier jour que la majorité des suffrages ne se portât sur son collègue, il s'opposa au scrutin; le lendemain il en usa de même, si bien que les députés comprirent que ce manége durerait indéfiniment tant qu'ils n'auraient pas donné des preuves non équivoques de leur bonne volonté au premier consul. Éloignés de leurs affaires et de leur famille, obligés de vivre à leurs dépens, peu jaloux enfin de se mettre en hostilité avec un homme qu'ils commençaient à redouter, ils se soumirent de bonne grace et nommèrent Rodrigue Francia dictateur pour trois années. Yégros chercha à faire soulever la troupe en sa faveur; on craignit un moment que la guerre civile n'éclatât dans l'intérieur de la capitale; mais le généreux dévouement du commandant Caballéro, qui fit à la patrie le sacrifice de sa haine personnelle contre Francia, prévint les malheurs qui étaient sur le point d'éclater.

A l'expiration des trois années, le congrès se rassembla de nouveau; celui-ci était composé uniquement des personnes dont Francia avait eu le temps de se faire des créatures, et il fut nommé *dictateur à vie*. Alors, jetant le masque, il entra d'un pas assuré dans la voie des réformes, appelant à son aide la violence, la torture, les proscriptions et la mort. Mais pour parvenir à son but, il lui fallait pouvoir compter sur la franche coopération de l'armée; ce fut donc par la réforme militaire que le dic-

tateur commença sa nouvelle carrière. Il créa une garde composée de grenadiers d'élite, augmenta et régularisa les divers corps de l'armée, conféra des grades militaires, sans égard pour l'âge ni la condition, aux hommes qui lui manifestaient du dévouement, et éloigna sans scrupule ceux qui lui faisaient ombrage. L'institution des milices, ou garde nationale mobile, appela également son attention; il se servit de ce corps pour la garde des forts détachés dont il avait environné le Paraguay, ainsi que pour celle de la nouvelle colonie de Tévégo, qu'il fonda vers cette même époque. Si le parti du despote se recrutait journellement de quelque nouvelle créature, celui des mécontents s'accroissait aussi de jour en jour. Un complot se formait dans l'ombre, et don Fulgencio Yégros en était l'ame. Il ne manquait plus qu'une occasion favorable pour faire éclater la conspiration, lorsqu'on vit arriver à l'Assomption un émissaire du gouvernement de Buénos-Ayres. Le colonel Valta Yerves était

cret dont il était déposita
d'effroi et tremblant de colè
cia fait arrêter immédiateme
jurés dont il a pu obtenir l
et les fait jeter dans des ca
tides en attendant le jour t
solennel où il fera éclater sa v
Les circonstances extérieure
hâter le dénoûment de cet
trophe. La *Banda-orientale*
déchirée par une guerre inte
nous parlerons plus bas. Un
militaires qui se disputaient
gouvernement de cette prov
mirez, voulut se former un
l'intérieur du Paraguay, et
conséquence à Fulgencio Yé
il ignorait l'arrestation,
qui tomba entre les mains
teur. Dès ce moment la per
sonniers fut résolue. Don
balléro, que nous avons vu s
pour le maintien de la tranq
blique, était du nombre d
niers. Certain du sort qui
réservé, il échappa par le s
tourments qu'on lui prép

n'attend que ce moment
re sur la scène, et cepen-
e saurait empêcher le Pa-
se constituer alors en ré-
et d'entrer enfin dans la
nfédération du Rio de la

notre système d'adopter la
éographique, où l'on peut
istoire d'une contrée sans
re aucun fait étranger, de
à la méthode chronologique;
nements, sans cesse inter-
ubliés et rappelés, ne pré-
ıvent que des images con-
igantes, nous allons revenir
ıs pour reprendre le récit
ution de Buénos-Ayres.

la révolution de Buénos-
ous avons vu l'armée roya-
aut-Pérou battue, et con-
lemander un armistice qui
ırdé. Le 18 décembre 1810,
nent s'opéra dans l'adminis-
ı provinces insurgées. Cha-
s se crée une junte particu-
voie des députés à celle du
ıent, dont la résidence est à
yres. Celle-ci est présidée
nel Saavédra. Son secrétaire
riano Moréno. La mésintel-
déja éclaté entre ces deux
aura pour tous deux une
ıséquence.

ion des juntes provinciales
ıveau pas vers le démem-
l'ancienne vice-royauté, et
ıs ainsi s'avancer par gra-
énoûment que nous avions
le commencement de l'in-

ıt les députés des provinces
étaient arrivés en Espagne
présenté leurs réclamations
dans les journées des 16
t 3 décembre 1810. Les ha-
l'Amérique espagnole de-
à être égaux en droits à
péninsule; à avoir une re-
ı nationale, des ports li-
le culture et pleine liberté
ıer et d'exploiter les mines.
en effet, il avait été inter-
ıns américains de cultiver
le lin, le chanvre, le tabac et le safran, de manufacturer la soie, le papier et le verre, et de commercer avec les colonies espagnoles en Asie. Les députés demandaient encore que tout monopole en faveur du roi fût supprimé, et que les Américains fussent, comme les Espagnols, admissibles à tous les emplois civils, militaires et ecclésiastiques, dans toutes les parties de la monarchie. Enfin, chose remarquable, ils voulaient que les jésuites fussent rétablis.

L'Angleterre fit accepter sa médiation entre la métropole et ses colonies; les pourparlers se prolongèrent au-delà d'une année et n'eurent aucun résultat.

Une autre puissance offrait aussi en même temps sa médiation : c'était le Brésil, devenu métropole depuis que la cour de Portugal s'était retirée à Rio de Janeiro. Mais cette fois la médiation n'était que le prétexte mis en avant par l'avidité politique. On a vu l'Espagne et le Portugal se disputer l'empire du nouveau monde, depuis le commencement de la conquête, et faire, à diverses époques, des traités ambigus que les deux parties contractantes violaient avec un égal empressement. Tel fut le sort des conventions de 1668, 1715, 1763, 1777 et 1804. A cette dernière époque le Portugal s'engageait à rendre à l'Espagne les cinq villages des missions de l'Uruguay dont il s'était emparé, et de son côté le gouvernement espagnol promettait de rendre à la couronne de Portugal la ville européenne d'Olivença en Estramadure. Rien de cela n'eut lieu; les parties contractantes, loin de restituer les possessions qu'elles avaient promis de céder, cherchèrent même à empiéter de nouveau sur les terres l'une de l'autre. C'est ainsi que le Portugal convoitait depuis long-temps la *Banda-orientale*, pour arrondir son empire du Brésil. En effet, la possession de cette province, en mettant au pouvoir des Portugais les villes importantes de Montévidéo et de Maldonado, aurait porté les frontières brésiliennes jusqu'aux

rives du Rio de la Plata, qui semble destiné par la nature à servir de limite aux deux états. La cour de Portugal, résidant, ainsi que nous l'avons dit, à Rio de Janeiro, comptait alors parmi les membres de la famille royale une princesse d'Espagne, l'infante dona Carlotta-Joaquina de Bourbon. Ce fut sur cette princesse que le gouvernement brésilien jeta les yeux pour seconder le projet d'envahissement qu'il méditait, et en cela il fut secondé par quelques chefs de l'insurrection espagnole. Déja, en 1808, don Francisco-Xavier Élio, gouverneur provisoire de Montévidéo, l'un des ennemis les plus acharnés de Liniers, avait fait inviter secrètement la princesse Charlotte à prendre sous sa protection l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres, pour conserver à la couronne d'Espagne ce fleuron qui allait s'en détacher. Il promettait d'ailleurs de coopérer de tous ses moyens à l'affermissement de l'autorité légitime, et, en effet, il ne négligea rien pour détruire la cause de l'indépendance.

Napoléon, et proclai
Buénos-Ayriens devai
de leurs ancêtres dura
la succession, attendr
métropole pour obéir a
y régnerait; enfin, l'Esp
cette mère-patrie des
en proie à l'anarchie l
et ceux qui auraient
sincèrement au pouv
ne savaient où se pren
échappait de tous côt
ces considérations qu
alors dans les provi
riennes ce qu'on voit
ver dans le principe d'
L'inexpérience des me
de graves erreurs, les
sitaient par défaut de
ambitieux se mettaient
culbutaient les uns le
multitude vociférait, d
seils et distribuait le b
selon ses passions et
discernement.

Des deux factions q
cette époque dans Bué

ablique, leur donne lecture tion des campagnards, fait maison où se réunissaient ans de Moréno, s'empare it de leurs personnes, les s fait jeter dans les cachots 811). L'autorité locale sai- occasion pour réorganiser ur une nouvelle base. Tous s de dix-huit à quarante ans, oyés dans un service public rofession mécanique, furent ns l'armée active. Les pou- a junte suprême furent éten- acun de ses membres reçut, tre d'*excellence*, le droit de mêmes honneurs militaires iciens vice-rois.

mphe de Saavédra ne fut pas durée. L'*audiencia reale*, où encore le dernier vice-roi et les membres les plus in- parti espagnol, reçut d'Eu- uvelle de l'établissement de e d'Espagne et de la convo- s cortès. Elle crut alors de- r un dernier effort en faveur tropole, en demandant à la fixer un jour pour prêter ser- obéissance à la régence et à l'élection des députés qu'on aux cortès; mais déja l'es- lépendance avait fait trop de pour que cette demande pût eillie avec faveur. La junte r Cisnéros et les membres de s, et les fit embarquer pour aire aux îles Canaries. Sur ifaites on apprit que l'Espa- it partir une expédition for- pour soumettre les provinces es. L'imminence du péril réu- rtis divisés, et celui de Mo- nt à son tour l'exil de Saa- ns obtenir toutefois le rappel tagoniste; Saavédra se sou- murmurer à la volonté du chef n'est plus appelé à s notre récit; il passera plu- ées dans l'exil, et sera enfin r un décret où l'on verra n mérité de la patrie.

même temps, les armes des éprouvèrent un échec dans le Haut-Pérou, et le général Puyrredon fut contraint d'évacuer Potosi. Cet événement confirma la junte dans le désir d'entretenir la bonne harmonie avec le gouvernement brésilien, et elle écrivit, dans ce sens, à lord Strangford, ministre britannique à Rio de Janeiro. Cet agent ne pouvait manquer d'accueillir favorablement une proposition qui avait pour but la pacification d'une contrée où le commerce anglais avait engagé de grands capitaux; il s'empressa donc de donner à la junte l'assurance positive que le cabinet de Saint-James reconnaîtrait le nouveau gouvernement de Buénos-Ayres. Il l'invita en même temps à respecter les droits de Ferdinand VII: la junte n'avait pas lieu en ce moment de repousser ce conseil.

Cependant le brigadier Élio, que nous avons vu se dévouer à la cause de la métropole, avait fait un voyage en Europe et en était revenu avec le titre de vice-roi et capitaine général des provinces du Rio de la Plata. A peine arrivé, il somma la junte de reconnaître l'autorité des cortès, promettant amnistie pour le passé. La junte répondit que les Américains étaient déterminés à vivre libres ou à mourir; qu'il ne pouvaient reconnaître l'autorité du vice-roi, mais qu'ils étaient pleins de dévouement pour sa majesté Ferdinand VII. Élio, dont les projets se trouvaient ainsi contrariés, se retira furieux à Montévidéo, déclarant la junte rebelle au roi et traître à la patrie. Cet événement vint encore accroître l'anarchie et attiser la guerre civile: on conspirait à Buénos-Ayres pendant qu'on se battait dans la *Banda-orientale*. La junte se soutint toutefois, malgré les chocs réitérés qui l'assaillaient de tous côtés, et son pouvoir reçut un nouvel affermissement des succès que les indépendants remportèrent sur l'armée du vice-roi.

Le parti d'Élio était peu nombreux, tandis que les rangs des insurgés se grossissaient journellement de ceux d'entre les *Orientaux* que séduisaient les mots magiques de *patrie* et *liberté*. Les Buénos-Ayriens obéissaient à deux

chefs militaires, Bénavidès et Artigas; le premier s'empara de Canélonès, le second remporta une victoire signalée à San-José.

Élio, serré de trop près, courut se renfermer dans Montévidéo, et fit demander l'assistance de la cour de Rio de Janeiro. Celle-ci ne cherchait qu'une occasion favorable pour faire rentrer ses troupes dans la *Banda-orientale*; aussi s'empressa-t-elle d'envoyer un corps d'armée au secours du vice-roi, sous prétexte de conserver cette province à son roi légitime, Ferdinand VII. Élio s'aperçut un peu tard qu'il avait appelé à son aide un auxiliaire qui pourrait bien, quelque jour, s'ériger en maître. Il voulut alors tenter la voie des négociations, et déja la junte déclarait qu'elle était prête à retirer ses troupes, si de leur côté les Portugais consentaient à évacuer la province envahie; mais ceux-ci n'avaient garde d'adhérer à un arrangement qui aurait fait de leur expédition une simple promenade militaire. Le général Randeau s'avança aussitôt jusqu'à

ment conclut un traité a
roi; il s'engageait à ne
d'autre souverain que Fe
et sa descendance, prome
tie, et ordonnait la levée
De son côté, le chef des r
cordait également une am
lue; quant aux troupes
elles devaient évacuer Mo

Au commencement de
vante, le triumvirat cha
voir exécutif abolit l'*audi*
qu'il remplaça par une co
il décréta une assemblée g
députés envoyés par les
unies du Rio de la Plata
vers changements dans l'
tion de la justice, et p
mesures dont le but était
partout la confiance et l'
ditions indispensables de l
publique.

L'assemblée, qu'on pour
des états généraux, puisqu
positions sociales y étaien
tées, se réunit à Buénos
avril 1812: mais, à peine

n : jusque-là, en effet, la
été rendue au nom du
; la monnaie portait son
au de l'état, ses armes,
ses couleurs ; mais l'as-
tituante, qui se réunit
ière fois le 31 janvier de
ée, réforma ces vieilles
la monarchie déchue,
onnaie aux armes natio-
fia un nouveau drapeau
s de la patrie. Elle or-
ensement général et une
anisation militaire ; les
oires furent supprimées ;
générale fut accordée
itiques ; la capitation des
bolie, et la liberté don-
ves nés depuis le com-
de l'insurrection (tous
ront jouiront de la même
x commissaires enfin fu-
dans les provinces pour
formes nécessaires dans
et les diverses branches
ion, rechercher les abus,
partout l'esprit de con-
paix. Ces agents étaient
Jonte.
tés avaient recommencé
Pérou, et cette année fut
trois actions mémora-
février, le général Bel-
la bataille de Salta, où
espagnol Pio-Tristan et
mbèrent au pouvoir du
e même Belgrano fut à
tu, le 10 octobre suivant,
capugio, et le 14 novem-
rons de Chuquisaca, par
agnol Pézuéla. Belgrano
elé et mis en jugement ;
pour successeur le colo-
tin, qui leva de nouvelles
le Tucuman, et força les
évacuer Salta et la plus
du Haut-Pérou.
814 à 1820). Joseph Ar-
us avons déja vu paraître
ans la guerre de la *Ban-*
, est appelé maintenant à
le important.
évidéo, en 1760, d'une
guée, il avait manifesté
de bonne heure les plus mauvais penchants. La vie nomade des gardiens de troupeaux, leur indépendance sauvage, tout en eux, jusqu'à leur férocité même, avait séduit cet esprit fougueux. Il voulut, pendant plusieurs années, partager leur existence ; puis il s'unit à une bande de contrebandiers et d'assassins, dont bientôt il devint le membre le plus actif, le plus entreprenant et le plus cruel.

L'ascendant que prit cet homme sur ses compagnons de brigandage lui valut enfin la place de chef. Dès lors ses excès ne connurent plus de bornes et lui acquirent une célébrité à la fois éclatante et exécrable. Il ravagea sans pitié la *Banda-orientale*, l'*Entre-Rios* et le *Paraguay*, détruisant les moissons, enlevant les femmes et les bestiaux, égorgeant les hommes, pillant les temples, et portant le deuil dans plus de vingt mille familles. Les choses en vinrent au point que le gouvernement crut devoir créer à Buénos-Ayres un corps provincial, dont l'unique mission était de s'opposer à la bande d'Artigas ; mais ce moyen fut insuffisant, et il fallut songer à traiter avec ce brigand de puissance à puissance. Son propre père intervint comme médiateur. Il fut convenu que Joseph Artigas et ses compagnons seraient amnistiés ; qu'ils recevraient une indemnité annuelle, ou qu'ils seraient incorporés dans l'armée, et que leur chef aurait le grade de lieutenant. Cette convention fut exécutée fidèlement de part et d'autre. Le lieutenant Artigas ne tarda pas à mériter les épaulettes de capitaine ; mais à l'époque de l'insurrection il déserta ses drapeaux, et vint se ranger sous ceux de l'indépendance. Il battit les royalistes en plusieurs rencontres, et notamment à la journée de *Las Piedras* (mai 1811). C'était surtout à la tête de ses *guerillas* qu'il aimait à combattre. Ce genre de guerre, conforme à ses premières idées, réveilla ses habitudes de brigandage et de despotisme.

Le général Rondeau, qui commandait l'armée de siége de Montévidéo,

ayant convoqué un congrès à l'effet de procéder à la nomination d'un gouvernement provincial, Artigas enjoignit aux électeurs de venir, dans son propre camp, recevoir ses ordres. Ceux-ci ayant refusé d'obéir, on vit s'élever une violente collision, à la suite de laquelle Artigas abandonna l'armée, appelant auprès de lui les anciens complices de ses crimes, les contrebandiers, les voleurs, les vagabonds et tous ceux, enfin, qui avaient un intérêt quelconque à se soustraire à l'action des lois. Parmi les scélérats dont il était entouré, un moine, nommé Monterosa, se faisait remarquer par sa férocité. Ce monstre ne se servait de l'influence de son caractère religieux que pour étouffer dans l'ame d'Artigas tout sentiment d'humanité et le pousser sans cesse à de nouveaux forfaits. Les armes et les munitions de guerre ne manquaient pas à ce chef audacieux, car l'esprit de spéculation, étranger à tout sentiment d'humanité comme à toute opinion politique, faisait affluer auprès

cours de la marine m
négociant anglais établ
Ayres, M. Brown, ava
commandement d'une es
bâtiments légers, unique
la marine des insurgés,
mai, ayant enlevé à l'escad
deux corvettes et un b
venir prendre part au bloc
vidéo. Les opérations d
terre avaient été dirigées
nel Alvéar.

Artigas, à la tête d'un
midable dont nous cor
éléments, avait subjugué
entière, ainsi que celles d
et de *Santa-Fé*. Il s'av
moment vers Montévidéo,
heureux de ces sanglant
demandant que la ville l
à discrétion. Le *cabildo*
Ayres qui, dans cette fl
pouvoir, était alors à la t
res, repoussa cette insolen
et renouvela même le dé
scription que Posadas ava
tre le rebelle Artigas. Ce

nent, et le *cabildo* fit brû-
main du bourreau le décret
à prix la tête d'Artigas.
tion vint officiellement lui
de cette mesure; c'était,
, une manière indirecte de
pardon pour le passé, et
pour l'avenir. La réconci-
les députés venaient pro-
d'autant plus nécessaire,
éral espagnol Pézuéla fai-
moment de grands progrès
rt-Pérou ; il avait notam-
orté une victoire signalée
, le 25 novembre, et repris
de Chuquisaca, Potosi et

1816 fait époque dans les
provinces-unies du Rio de
par la déclaration de leur
ce. Un congrès général,
Tucuman, élut directeur
Martin Puyrrédon. Le 9 juil-
acte qui constituait les pro-
l'Union en nations libres, et
ntes de l'autorité de la mé-
du roi d'Espagne. Le 25
ivant, la même assemblée
manifeste : on y vit le dé-
ous les griefs de la nation
e. « Toutes les places impor-
ous le gouvernement de la
, étaient envahies par des
: sur 170 vice-rois, il n'y
eu que 4 choisis parmi les
, et ainsi des autres emplois.
e avait poussé à bout la
ité des colons, et adopté l'hor-
me de les mettre à mort in-
ment, dans l'unique but de
la population. Les Espagnols
ent l'affreux plaisir de muti-
prisonniers; ils avaient in-
ville de *Valle-Grande* et
s populeux, empoisonné les
publiques, et commis d'au-
tés dont le récit fait frémir
etc. »

stilités, cependant, conti-
r mer et sur terre. L'amiral
rès quelques actions d'éclat,
par un vaisseau de guerre
r, à dater de cette époque,
nement buénos-ayrien com-
mit la faute de s'attirer de justes réclamations de la part de la France et de l'Angleterre, en appelant sous ses drapeaux une foule de marins étrangers qui, sous prétexte de combattre les navires métropolitains, couraient indistinctement sur les bâtiments de commerce de toutes les nations.

Les Portugais-Brésiliens, profitant des troubles qui désolaient le Rio de la Plata, et en particulier la *Banda-orientale*, rassemblèrent une armée de 10,000 hommes sous les ordres du général Lécor, et envahirent encore une fois cette province, éternel objet de leur convoitise. L'imminence du péril poussa les Montévidéens à demander alors que le pays se soumît de nouveau au gouvernement de Buénos-Ayres; mais Artigas s'y opposa de toutes ses forces, et traita en rebelles les partisans de l'Union. Il n'est pas surprenant que dans cet état de choses les Portugais se soient emparés, presque sans coup férir, des places principales, et même de Montévidéo.

Les chefs de l'insurrection n'avaient cessé, depuis 1812, de faire leurs efforts pour propager dans toute l'Amérique du Sud le système d'indépendance nationale. Ils avaient envoyé des émissaires dans le Chili, dans la Colombie et le Pérou. En 1817, le général San-Martin, à la tête de 4000 Buénos-Ayriens, gagna la bataille de *Chacabuco*, qui assura la délivrance du Chili.

Le tableau que présentent, à cette époque, les provinces insurgées est l'un des plus tristes qui puissent être offerts, comme exemples, à la sagesse des gouvernements et au bon sens des peuples. Les hommes du pouvoir cherchaient à se détruire les uns les autres, au détriment de la tranquillité publique; les soldats avaient rompu les liens de la subordination, et c'était par caprices qu'ils acceptaient ou refusaient leurs officiers; le féroce Artigas combattait pour son propre compte, les Portugais pour l'agrandissement du Brésil, les Montévidéens pour avoir la vie sauve, et les Buénos-

Ayriens pour le maintien de l'Union; et, dans ce conflit de toutes les passions, chacun prenait parti selon son cœur ou selon son intérêt.

Cependant le gouvernement des États-Unis de l'Amérique septentrionale ayant, en 1818, envoyé des commissaires dans les provinces insurgées, cet événement rendit quelque courage aux bons citoyens, qui aspiraient à rendre la paix à leur malheureuse patrie, et, le 20 avril 1819, le congrès publia une constitution dont la durée fut éphémère. Il y était dit que le suprême pouvoir exécutif serait confié à un directeur dont les fonctions dureraient 5 années, tandis que le pouvoir législatif serait exercé par un congrès national composé de deux chambres, celle des représentants et celle des sénateurs.

Les troubles et les hostilités continuèrent, sans interruption, pendant les années 1819 et 1820. L'anarchie redoubla surtout quand on apprit que les grandes puissances européennes avaient conçu le projet d'ériger les provinces de la Plata en souveraineté sérieuse à Cépéda; ell
par la déroute des mo
l'entrée d'Artigas dans B
Mais ce chef de brigan
long-temps à jouir de s
Ramirez, le plus brave
raux, son élève et son a
à son tour, le battit en
contres, et le contraigni
dans le Paraguay. Le di
cia, à qui Artigas fit dem
et protection, envoya u
cavalerie pour le recevoi
indigne de lui de traiter a
il refusa de le voir, le fi
village de Curuguaty,
une pension de trente-
par mois. Artigas alors
et, par conséquent, p
recommencer sa carrière
Il se résigna à son sort.
tièrement ses mœurs,
blement à la culture de la
le père des pauvres et
lageois, et mourut, en
sincèrement par tous ceu
sa chute, avaient eu des
lui. Quant à Ramirez,

n loi devra des ordonnances
nortissement de la dette pu-
t la diminution des impôts (*).
, à partir de cette époque, les
ents qui se sont passés dans
inces de la Plata nous semblent
ir de trop près à l'histoire
oraine pour mériter de figurer
tous leurs détails. Outre
nt présents à la mémoire de
la postérité n'a point encore
cé pour les hommes qui do-
cette période. L'anarchie et la
civile, comprimées quelque
reviendront bientôt désoler
alheureuse contrée. Le Brésil
lera pour achever son acte d'u-
n dans la *Banda-orientale*,
sera annexée, en 1822, sous le
Province cisplatine. L'année
, l'Angleterre et les États-
connaîtront l'indépendance na-
des colonies espagnoles; les
elles-mêmes nommeront des
taires pour traiter de cet ob-
is le roi Ferdinand, rendu au
absolu, annullera tous leurs

824, le gouvernement républi-
a proclamé dans le Haut-Pérou.
ra se former dans la nouvelle
e cisplatine un parti indépen-
ui rejettera à la fois la suprê-
le Buénos-Ayres et celle du
A sa tête figureront le colonel
a et don Fructuoso Rivera;
ier se fera reconnaître chef du
nement. Les Brésiliens accuse-
provinces de la Plata de con-
avec les insurgés, et de cette
résultera, plus tard, une dé-
n de guerre. Le 11 mai sui
ivadavia se retirera, et de Las-
emplacera le gouverneur Ro-

représentants des provinces-

(*) revenus perçus dans la province
s-Ayres pendant les années 1822
e sont élevés à 4,531,594 piastres
s dépenses ont excédé cette somme
o piastres fortes. La rente de la
solidée se montait à 520,000 pias-

unies de la Plata, rassemblés en congrès général, adopteront, dans le courant de l'année 1826, le système de l'Union sous le titre de *République argentine*.

Le 7 février de cette même année, Rivadavia rentre au pouvoir avec le titre de président. La guerre contre les Brésiliens se poursuit avec vigueur, pendant toute l'année 1827, dans la province désolée de Montévidéo. Les succès sont variés : les Buénos-Ayriens ont l'avantage sur terre, et succombent dans les combats de mer.

Rivadavia, que les factions ont abreuvé de dégoûts, quitte de nouveau les affaires le 28 juin 1827. Il sera bientôt remplacé par le président Lopez.

Enfin, cette guerre du Brésil, que l'on croyait interminable, est arrêtée par le traité du 27 août 1828, qui proclame l'indépendance de la *Banda-orientale*, sous le nom de *République cisplatine*. Mais cet heureux événement n'apportera pas la tranquillité dans les provinces-unies; de nouvelles factions s'élèveront sur les débris des premières.

Les *unitaires*, sous l'influence du général don Juan de Lavalle, veulent le maintien de la république avec la suprématie de Buénos-Ayres; les *fédéralistes*, dirigés par le colonel Dorrégo, demandent l'indépendance de chaque province avec un système fédéral. Lavalle triomphe de ses adversaires, et Dorrégo, que le sort des armes fait tomber en son pouvoir, est fusillé sans forme de procès. Les provinces indignées courent aux armes, et déclarent que Lavalle est mis hors la loi.

Les années 1829 et 1830 verront se poursuivre avec acharnement la lutte des *fédéralistes* et des *unitaires*. Les premiers obéissent à Lopez et à Quiroga; les seconds, à Lavalle. Le parti de la confédération se renforcera d'une troupe nombreuse de *monteneros*, que guidera don Juan-Manuel Rosas. Lavalle, obligé de céder à l'orage, déposera le pouvoir entre les mains du général Viamont. En vain il tentera

de nouveaux efforts par un débarquement effectué, en 1831, sur la côte d'*Entre-Rios;* il sera battu complétement, et ses troupes se disperseront.

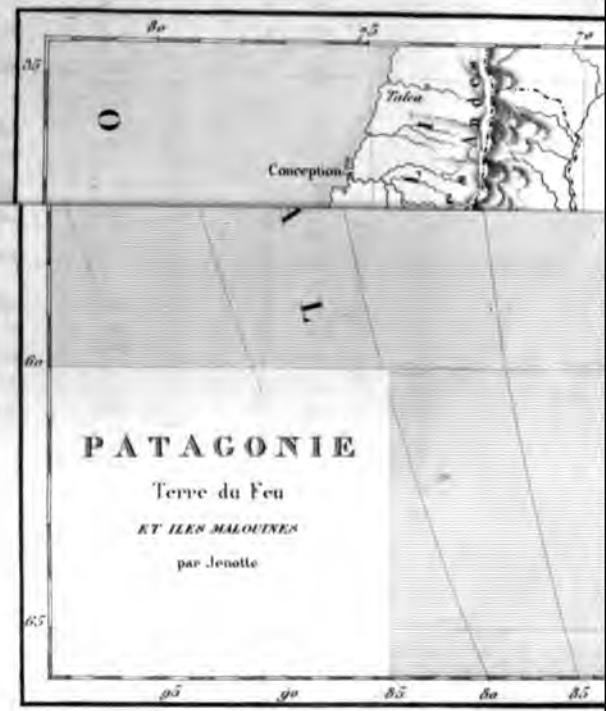
La victoire des *fédéralistes* amènera la dissolution de la république, mais elle n'éteindra pas la guerre civile. La discorde, l'ambition et la vengeance se livreront encore de sanglants combats sur cette terre bouleversée. La misère et le deuil entreront dans toutes les familles; les bons citoyens se retireront des affaires, et attendront du temps seul un remède à tant de maux.

Au milieu de ce conflit de tous les éléments politiques, il deviendra même impossible de trouver un chef assez dévoué pour se mettre à la tête du gouvernement. La gestion des affaires sera confiée provisoirement à une commission de trois membres du corps législatif, nommée à la pluralité des suffrages. Le général Pachew sera enfin élu président au mois d'octobre 1834, mais cet officier général n'acceptera pas un si pesant fardeau.

S'il est déplorable de voir les belles

et de résistance, de tyrann
rébellion, de cruauté et de ve
Nulle part, cependant, la n
s'est montrée plus grande et pl
que dans cette Amérique du S
côté de tant de richesses, elle a
les jeux les plus terribles de
cieuse fécondité, les fleuves in
les cataractes, les précipices
serts incommensurables, les
ques végétaux, les poisons,
maux malfaisants et les hor
thropophages. Sur aucun
globe, l'homme civilisé n'aur
plus grand besoin de faire
cet esprit d'association que
tianisme a développé partou
avec tant de bonheur. Là, s
vages inhospitaliers, en pr
tant de périls, les querell
vieille Europe ne devaient pa
d'écho; il fallait oublier le
thies de nation à nation, les
de voisinage, et les misérab
gues de cette politique du n
qui a coûté si cher à l'huma
il n'en a pas été ainsi, et le
sions dont nous venons de t

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION


PATAGONIE
Terre du Feu
ET ILES MALOUINES
par Jenotte
Talca
Conception
Andes
80
75
70
35
40
45
95
90
85
80
85

[redacted]

L'UNIVERS,

OU

STOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

EURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

ATAGONIE, TERRE-DU-FEU ET ILES MALOUINES.

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,

DE L'ÎLE DE FRANCE.

contrées dont nous allons nous r sont comprises entre les 38e- grés de latitude sud, et les 60e- grés de longitude occidentale. à l'extrémité du nouveau mon- ous un climat inhospitalier, elles t explorées que dans un but lque. Là, peu ou point d'habi- et dans le sud, de rares éta- ents, presque aussitôt aban- que formés; au nord comme i, des indigènes trop occupés du leur subsistance, pour avoir eu le temps de s'initier aux pes des civilisations voisines, que celles du Pérou et du Chili. uples sont aujourd'hui, à quel- edifications près dans leurs usa- e qu'ils étaient à l'époque de la erte de cette partie de l'Améri- est vrai que l'imprudence et la te essentiellement impolitique miers Espagnols établis au mi- ux a dû les éloigner singuliè- de tout ce que l'Europe aurait donner et leur apprendre dans opre intérêt. Ajoutons que le le de la prétendue civilisation ouissent les pays limitrophes n'a pas dû encourager les Patagons et les Araucans à suivre l'exemple des populations indigènes du centre, qui se sont laissé docilement inoculer les vices de notre société. Partout, en effet, dans l'Amérique méridionale, la race blanche a introduit l'anarchie et l'immoralité; partout, le despotisme monarchique ou l'ambition de quelques intrigants sans génie a fait naître le plus déplorable désordre, et empêché le développement normal des nations les plus favorisées sous le rapport de l'intelligence. Depuis les provinces septentrionales du Brésil jusqu'à Buénos-Ayres, depuis la Bolivie et le Pérou jusqu'aux frontières méridionales du Chili, ce ne sont que luttes sanglantes, déchirements continuels, et haltes forcées dans l'ornière de la barbarie et de l'ignorance; spectacle bien propre à justifier le paradoxe de J.-J. Rousseau sur l'état sauvage. Il n'est donc pas surprenant que les peuples du sud n'aient pas encore été tentés d'avoir leur part des tristes avantages d'une pareille civilisation.

Il y a lieu de s'étonner que cette curiosité instinctive qui, à défaut de

mobiles plus puissants, pousse l'homme à visiter les pays lointains, n'ait presque pas été éveillée par les contrées magellaniques. Tandis que les puissances maritimes luttaient de persévérance et d'efforts pour explorer les régions glacées du pôle arctique, et pour découvrir l'inutile passage au nord-ouest, l'extrémité sud du continent américain restait enveloppée d'un profond mystère, comme si elle eût été protégée par un mur infranchissable. Quelques navigateurs se hasardaient bien dans le détroit de Magellan et dans les eaux du cap Horn, pour enrichir la science nautique d'observations nouvelles sur ces parages si dangereux; mais on ne s'occupait que fort légèrement d'examiner l'intérieur des terres, de connaître le caractère et les aptitudes des indigènes, d'étudier la nature du sol et ses produits, de constater les avantages possibles d'un établissement sérieux dans ces contrées. Aussi sommes-nous réduits à de vagues conjectures particulièrement sur le centre de la Patagonie, qui est entièrement inconnu, et que les géo-

cap Froward au midi, et le
toire qui s'avance dans le gr
austral, en face de l'île de
l'ouest, forment comme
triangle, dont les côtés inéga
tent dans leur tracé des
convexes au nord et à l'oues
caves à l'est. Les limites d
sont, au nord, le Chili, don
paré par les Andes, depuis
Guaitecca jusqu'au-dessous
de Chillan, et le Rio-Negro
cours, d'ouest en est, remo
blement du sud au nord; à
océan Atlantique; au midi,
de Magellan, et à l'ouest,
océan austral. Les dimensi
Patagonie varient beaucou
time à cent lieues sa largeur
mesurée depuis le fond du g
George à l'est, jusqu'à celui
tecca à l'ouest; et on porte à
six mille six cents lieues
superficie totale, en y c
toutefois l'archipel de la
Feu.

Golfes, caps et montagne
orientale de la Patagonie

int-André, s'enfonce dans les , en remontant vers le nord- et tourne brusquement, pour du nord au sud, presque jus- étroit de Magellan.

ans. Nulle terre ne justifie l'opinion émise par plusieurs i qui attribuent la formation tinent américain à des éruptions ques. Les cratères encore ou- lu *Saint-Clément*, du *Medie-* u *Minchimadiva*, de l'*Osorno* *illan*, dans la Patagonie; ceux, is nombreux, qu'on voit agglo- dans l'archipel magellanique; s enfin dont nous retrouverons es, tièdes encore, dans les îles nes, sont plus que suffisants nner un certain degré de pro- à cette assertion.

ves. La Patagonie n'a point de fleuves. Le plus remarquable descendant la côte orientale, Negro, qu'il ne faut pas con- avec la rivière du même nom jette dans le fleuve des Ama- Celle dont nous parlons prend ce sous le 36° 50' de latitude, n embouchure par 41° de la- t 63° de longitude occidentale . Plus bas, est le Rio de los Ca- s, qui, à ce qu'on suppose, naissance comme le précédent versant oriental des Andes. Il 'abord du nord au sud en incli- rement d'ouest en est, et ensuite dans cette direction, en ant sensiblement du nord au sud. n est, dit-on, placée aux 40° 30' de et 71° 20' de longitude; son ure aux 45° de latitude et 66° ngitude occidentale. Ce fleuve ure infini d'affluents, de sorte eu de notions exactes qu'on a térieur des terres rend fort , pour ne pas dire impossible, ription précise de son cours . Au-dessous, est le faible cours nommé Rio-Desiderado, qui com- au lac Coluguape par 71° 50' de de et 47° 15' de latitude sud; o Gallegos, dont le cours est un problème pour les géogra- tant qu'il soit indiqué par quelques-uns comme suivant, du nord au sud, la direction des Andes, et se tournant d'ouest en est pour venir se jeter dans l'Atlantique, au-dessus du cap des Vierges. La côte occidentale, profondément dentelée par les golfes du Guaitecca et de la Trinité, qui ont chacun leur archipel, et par la terre de Guillaume IV et la péninsule de Brunswick, compte un nombre immense de cours d'eau; mais aucun d'eux ne mérite d'être mentionné.

Lacs. Une particularité qui doit être signalée, c'est la disposition de la plupart des rivières et affluents qui sillonnent la côte occidentale, à se transformer en petits lacs, soit au milieu, soit à la fin de leur cours. Les seuls de ces lacs dignes d'être cités sont celui de Tehuel, placé, à ce qu'on présume, au centre de la Patagonie; celui de Nahuelhapi, qui s'étend dans le voisinage des Andes, et qui est assez vaste pour renfermer une petite île nommée île des Tigres; enfin un assez vaste bassin placé à l'extrémité nord-est de la terre de Guillaume IV, non loin de l'Otway-Water, et dont le contour n'a pas été assez complétement relevé pour qu'on soit certain que c'est un lac véritable, et non l'un de ces enfoncements si fréquents sur la côte ouest. Quant aux lacs de moindre dimension qui accidentent les plaines, ils sont tous salés, au moins dans la partie septentrionale.

Climat, aspect. On sait peu de chose des productions de la Patagonie considérée dans son ensemble. Les dernières terres de l'Amérique méridionale, bien que ne dépassant guère le 55° degré de latitude sud, sont exposées à une température presque aussi âpre que celle du Groenland. Elles n'ont été réellement l'objet que d'études partielles; aussi les témoignages des voyageurs paraissent-ils souvent contradictoires, chacun d'eux ayant souvent appliqué à la contrée tout entière ce qui aurait dû être restreint à la localité qu'il avait examinée. L'intérieur de l'Afrique et de la Nouvelle-Hollande

est à peu près dans le même cas, et il faudra encore bien des travaux pour que nous n'ayons plus à déplorer une telle ignorance. La Patagonie, au dire de certains voyageurs, ne présente que de vastes déserts, quelques rares prairies et d'immenses espaces imprégnés de nitre. Selon d'autres, au contraire, elle offre de magnifiques forêts riches en bois de charpente. Ces observations sont vraies, en rapportant la première à la partie nord-est et sud-est du territoire, et la seconde à la partie ouest et sud-ouest. Il n'y a rien d'étonnant, au surplus, à ce que d'aussi vastes contrées présentent une grande variété d'aspect. Nous en avons en Europe, et sur une échelle beaucoup moins étendue, des exemples bien plus remarquables. Il ne faut pas oublier ensuite que l'homme n'a pas encore transporté là son active et fécondante industrie. Ce qu'il a obtenu sous des latitudes aussi froides et dans des pays encore plus ingrats, est une preuve de ce qu'il pourrait, si la population, augmentant en Amérique dans la même

ger, dans un rayon très-étend
ritoire patagon.

Constitution du sol. A pa
point de notre travail, nous
obligé de mettre à contrib
très-largement, le bel ou
M. Alcide d'Orbigny, sur l'.
méridionale. Cet habile na
qui a parcouru pendant hu
consécutives tout l'hémisphè
du nouveau monde, a séjo
mois dans la Patagonie, étu
richesses minérales et anima
mystérieux pays, et vivant so
de l'indigène. Aussi a-t-il
faire connaître, dans les détai
minutieux et les plus intim
les parties de cette vaste co
a eu le temps de visiter, tell
zone septentrionale, voisine
Negro, et la zone orientale
péninsule de Saint-Joseph.
pour nous, une véritable bonn
et nous nous ferons d'auta
faute de puiser à une sour
cieuse, que M. d'Orbigny a b
nous y autoriser. Nous avo

es inductions que leurs asser-
contradictoires ont fait naître
notre esprit; mais c'est du té-
age de M. d'Orbigny que nous
sommes principalement aidé.
autorité de son nom qui domine
able de notre travail.

Voyage dans l'Amérique méri-
le n'est pas le seul livre qui nous
rni les renseignements curieux
t à fait nouveaux qu'on va lire;
vons aussi mis à profit un autre
e plus spécial et non moins re-
able; nous voulons parler de
me américain, traité de physio-
des plus précieux pour l'étude
ces du nouveau continent, et
ous plus d'un rapport, place dé-
ment M. d'Orbigny à côté de
Humboldt (*).

t fâcheux pour nous que la géo-
ie, la géologie, la philologie et
rtie de l'histoire naturelle du
e dans l'Amérique méridio-
'aient pas encore été livrées à
licité. Nous aurions pu, à l'aide
nseignements que nous promet
plément d'un livre déjà si utile,
à la description générale de la
nie un développement mieux
tionné aux autres parties de
otice.

s commençons, à propos de la
ation du sol de la Patagonie,
ations et nos résumés fragmen-
:

nsidéré sous le rapport de sa
ition, le sol de la partie sep-
nale paraît offrir, depuis le pied
des jusqu'à la mer, une succes-
e couches de terrains tertiaires,
ant des alternats de coquilles
douce et marines, et des osse-
de mammifères, au milieu de
iables, si uniformément strati-
e, sur les côtes de la mer et sur
es du Rio-Negro, où se remar-quent partout des falaises d'une grande hauteur, on peut suivre la moindre couche l'espace de six à huit lieues, sans qu'elle varie sensiblement d'épaisseur. Plusieurs échantillons des roches, ainsi que la description des voyageurs, m'ont prouvé que les mêmes terrains occupent presque toute la Patagonie, sur la côte orientale jusqu'au détroit de Magellan; au reste, le sol tertiaire se continue au pied des Andes, vers le nord, communique avec celui qui borde le grand Chaco, et circonscrit partout les Pampas proprement dites, formées invariablement d'argile à ossements et de terrains d'alluvion. Les Pampas elles-mêmes sont beaucoup moins étendues qu'on ne l'avait pensé, puisqu'elles ne participent pas du tout du sol de la Patagonie, cessant entièrement au 39e degré, pour faire place aux terrains tertiaires des parties australes : ainsi, à l'exception des atterrissements et des bords des rivières, la Patagonie n'est pas propre à la culture, car elle offre partout des terrains sablonneux et secs, qui ne conservent pas l'humidité nécessaire. »

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que les plaines de ce pays étaient imprégnées de sel, et que les lacs de la partie nord étaient tous salés. Cette substance est si abondante dans les terrains de la Patagonie qu'elle se manifeste souvent en efflorescences à leur surface, même sur les atterrissements des rives du Rio-Negro; aussi aucun puits n'y a jamais donné d'eau potable; et celle-là même que les estancieros boivent, à défaut d'autre plus douce, est si saumâtre, qu'elle occasionne aux étrangers des coliques violentes et une dyssenterie dangereuse. Cette disposition du sol, et la découverte récente de certains fossiles significatifs, annonceraient que la Patagonie a été couverte par la mer. Si l'on admet cette hypothèse qui semble parfaitement rationnelle, on s'expliquera facilement la formation des nombreuses salines qui offrent aux colons du Carmen leurs produits naturels : les eaux, en se retirant, ont laissé des lacs salés

(*) C'est aussi l'opinion de M. Darwin, naturaliste anglais, qui a exploité le de Magellan en compagnie du ca- King, et dont la compétence en atière ne peut être contestée.

dont la partie liquide s'est évaporée, grâce à la rareté des pluies et à l'extrême sécheresse. Les parties salines se sont concentrées dans le fond de ces réservoirs, et ont enfin passé à l'état de cristallisation. Il est, du reste, à remarquer que les bords de ces salines renferment des cristaux que les indigènes prennent à tort pour du sel, car ils ne sont autre chose que du gypse ou sulfate de chaux; quelques-uns de ces cristaux en aiguilles ont jusqu'à dix ou douze pouces de longueur, et peuvent passer pour les échantillons les plus complets et les plus beaux en ce genre.

HISTOIRE NATURELLE. — *Végétaux*. Le voisinage des établissements agricoles de Buenos-Ayres a influé assez puissamment sur la partie de la Patagonie que baigne le Rio-Negro, pour qu'on y trouve des fermes où sont cultivés la plupart de nos céréales et quelques-uns de nos arbres fruitiers, énumérés dans le paragraphe relatif à l'aspect du pays (voyez page 4).

l'irrite, une forte odeur de r
le *zorrillo*, autre mouffette,
blant aux martres, aux form
et gracieuses, à la fourrure n
quée de deux raies blanches l
nales s'étendant sur le dos
à la queue; n'oublions pa
nard de Patagonie qui, sui
tesby, ne diffère de celui d'Eu
par sa robe d'un gris argenté
mal, encore plus rusé que c
les mœurs nous sont connue
soir, de sa tanière, pour aller
dre les volailles dans les ferr
vent, poussé par la faim, et ne
rien pour l'assouvir, il se jet
lanières de peau non tannée
habitants font usage, les cou
emporte. Aussi arrive-t-il fréq
que des bestiaux ou des chevau
dans un parc formé de piqu
traverses attachées par des
cuir, s'échappent pendant la
livrés par quelque renard éf
a dévoré les attaches de la clô
Patagons les craignent extrê

[illegible], indigènes ou amenés par les [illegible] européens; la sarigue et le gayou, [illegible] familles, venues du Nord, [illegible] les marais, et font entendre [illegible] mélancolique à l'heure de la [illegible] le *bizarché* (*) prend ses ébats; [illegible] un animal spécial à ces con[illegible] ne s'approche jamais des tro[illegible]. Il en est de même du léger [illegible] ou lièvre d'Amérique. Ce qua[illegible], voisin du genre des *agouts*, [illegible] par son habitude de [illegible] terriers profonds. Sa four[illegible] gris roux foncé sur le dos et [illegible] sur le ventre; vers la queue [illegible] croissant noir qui tranche [illegible] avec le reste du pelage. [illegible] sont aussi grands que [illegible] de moyenne taille. Les in[illegible] leur font une chasse acharnée [illegible] montrent fort adroits. Comme [illegible] a l'allure très-irrégulière et [illegible] détours en fuyant, les che[illegible] habitués à ce genre d'exercice, [illegible] tant d'évolutions brusques que [illegible]; de sorte que, lorsqu'on n'est [illegible] à ce manége, on est infailli[illegible] désarçonné. Mais les Indiens [illegible] tellement accoutumés, qu'ils [illegible] tous les mouvements du che[illegible] qu'ils parviennent à fatiguer le [illegible] point de pouvoir, sans mettre [illegible] terre, le saisir par les oreilles [illegible] porter.

[illegible] trouve, en Patagonie, ni *sin*[illegible] *jaguars*; ce dernier, le plus [illegible] plus grand de tous les *chats*, [illegible] tigre, ne passe jamais au sud [illegible] montagnes du Tandil.

[illegible] les mammifères édentés, nous [illegible] vons omettre le *pichi*, apparte[illegible] genre *tatou*. Les animaux de [illegible] famille sont, comme on sait, [illegible] par le test écailleux et [illegible] les recouvre; ils ont le museau [illegible], de grandes oreilles, des ongles [illegible], quatre ou cinq doigts en avant, [illegible] en arrière. Ils se creusent des [illegible] souterraines et vivent de vé[illegible] et d'insectes. Le pichi est un [illegible] petit animal, très-familier, absolument inoffensif, et extrêmement recherché pour sa chair qui ne serait pas déplacée sur les tables les plus somptueuses d'Europe. Les Gauchos et les naturels le font cuire en le posant sur des charbons ardents du côté de la carapace, et quand il est suffisamment grillé, les écailles se détachent très-facilement. Il n'est pas rare de rencontrer des pichis dans les maisons des colons, où ils divertissent par leurs gentillesses et les poses singulières qu'ils prennent quelquefois.

Les marais du Rio-Negro servent de refuge à un grand nombre de *pécaris à collier*, ou sangliers d'Amérique, animaux aussi intraitables dans ce pays que partout ailleurs. Une espèce de cerf, nommée *guaçuti*, est aussi très-commune dans la Patagonie, mais elle est moins intéressante que le *guanaque*, dont la chair et surtout la fourrure sont si précieuses aux indigènes.

Ce dernier animal, que quelques naturalistes considèrent comme n'étant que le lama à l'état sauvage, est dans l'Amérique méridionale le représentant du chameau d'Orient. Il peut être comparé, pour ses formes extérieures, à un âne, avec des jambes et un cou plus longs. On le trouve en grand nombre dans toutes les parties tempérées de l'Amérique du Sud, depuis les îles boisées de la Terre-du-Feu jusqu'aux régions montagneuses de la Plata, et même jusqu'à la Cordillière du Pérou. Quoiqu'il préfère les lieux élevés, il habite les plaines de la Patagonie méridionale. En général, ces animaux vont par petites troupes de douze à trente; néanmoins, sur les rives septentrionales du détroit de Magellan, ils se réunissent en bandes nombreuses et pressées.

Un trait particulier du caractère de ce quadrupède est la curiosité. Quand, par hasard, on se trouve face à face avec un guanaque isolé, au lieu de fuir, comme son instinct sauvage devrait le lui conseiller, il s'arrête, et vous considère avec attention; un instant après, il reprend sa course, et s'arrête encore pour vous regarder. Si l'on prend quelque posture étrange,

* [illegible] *vizcache*, espèce de chin[illegible] de la famille des rongeurs.

par exemple, si l'on s'étend à terre en tenant les jambes en l'air, il s'approche pour reconnaître le singulier objet qu'il a aperçu de loin. Quelques voyageurs ont employé ce stratagème avec succès ; et parfois même, les guanaques semblaient croire que les coups de fusil qu'on leur tirait sans les atteindre étaient une suite de la plaisanterie. M. Darwin, naturaliste anglais, en a vu quelques-uns sur les montagnes de la Terre-du-Feu, non-seulement hennir et crier quand on les approchait, mais encore se cabrer et sauter de la façon la plus grotesque. Ils sont susceptibles d'éducation, et quelquefois très-familiers. Ils sont alors extrêmement effrontés, et attaquent l'homme en le frappant par derrière avec leurs deux genoux. On assure que ces singulières agressions ont pour motif leur amour jaloux pour leurs femelles. Il en est tout autrement du guanaque à l'état purement sauvage ; il n'a aucune idée de la défense naturelle, et un seul chien suffit pour venir à bout de lui, malgré sa haute

ordures dans le même endroi
ques-uns de ces tas de cro
jusqu'à huit pieds de diam
se composent nécessairemen
grande quantité de fumier. Fr
marque que cette habitude
mune au lama ; il dit qu'elle
grand avantage pour les Indi
emploient les excréments du g
comme combustible. M. D
confirme cette assertion, e
que toutes les espèces du gen
à-dire les lamas, les alpacas
gognes, sont douées de ce
instinct.

Les guanaques paraissent
certains lieux, de préférence
tres, pour y mourir. On a vu
bords du Santa-Cruz, par exe
sol blanchi d'ossements, pr
ment dans les endroits buisso
voisins de la rivière. Ces o
n'offraient aucune trace de
ce qui eût été tout le contrai
guanaques avaient été dévoré
bêtes féroces. Le même fait a ét
sur les rives du Rio-Gallego

n environs du Carmen. Ils sont
s auprès des estancias, et c'est
l qu'on les tue et qu'on prépare
air pour être exportée ou ven-
-ville. L'endroit où se fait cette
on s'appelle *saladero* ou *saloir*.
utigny en donne une descrip-
e nous allons reproduire :
s bestiaux sont amenés aux en-
de l'estancia ; et tous les soirs
rmés dans des parcs ceux qu'on
à être abattus le lendemain.
pointe du jour, les ouvriers se
sent le travail : les uns mon-
cheval avec le lazo, entrent
parc, enlacent chacun un ani-
les cornes, le contraignent à
tandis que les autres, à force
s, l'obligent à s'avancer vers
le l'exécution, en face du han-
sitôt qu'il y est arrivé, l'ou-
il le pousse par derrière, sans
re de cheval, d'un coup de cou-
roitement donné, lui coupe les
le derrière, afin de l'empêcher
cher ; puis d'autres le renver-
lui donnent un coup dans la
pour le saigner ; ou bien en-
ils sont pressés, ils lui enfon-
qui exige une très-grande ha-
la pointe de leur grand couteau
la nuque, de manière à atteindre
elle épinière ; et dès lors, la
bête reste sans mouvement et
morte, jusqu'à ce qu'on ait le
le l'achever. Pendant que les
s à cheval continuent ainsi d'en-
t de tuer, d'autres ouvriers
sent à écorcher et à décharnes aussitôt que le nombre d'a-
suffisant pour le travail de la
est mort, ce qui a lieu quel-
de huit à neuf heures du ma-
qu'il y en ait de quatre-vingts
ix tous les jours, deux s'atta-
chaque bête. D'un coup de
ils fendent la peau, sur toute
eur du ventre, depuis la tête
la queue, et les jambes en de-
epuis le coude, au point de
de la ligne du milieu ; ils cou-
pieds qu'ils jettent, écorchent
, et, sur la peau même, commencent à le dépecer. Les quatre quartiers sont enlevés avec une dextérité étonnante et transportés sous le hangar, où ils sont suspendus à des crochets destinés à les recevoir ; puis, ces mêmes hommes détachent toutes les chairs des os en quatre ou six lambeaux, mais avec une adresse et une promptitude difficile à croire : l'un enlève d'un seul morceau celles des côtes, l'autre celles de la colonne vertébrale, également par grandes pièces, portées sous le hangar, puis jetées en tas sur des cuirs. Ils détachent la masse des intestins, que des enfants s'occupent à dégraisser avant de les mettre à part.

« Dès que tous les animaux tués sont ainsi dépecés, les ouvriers portent les peaux dans le hangar, et enlèvent la chair de dessus les quartiers, toujours avec la même adresse, jetant à mesure les chairs d'un côté, sur des cuirs, et les os d'un autre. Quand tout est fini, commence une nouvelle opération à laquelle tous se livrent ensemble. Il s'agit de revoir séparément chaque lambeau, pour le fendre, s'il est trop épais, pour lui enlever le surplus de la graisse et le rejeter en tas. Cela terminé, l'on étale des peaux à terre, on y met une forte couche de sel, puis un lit de morceaux de viande étendus avec soin ; et alternativement de l'un et de l'autre, jusqu'à ce que tout soit placé de manière à en former une haute pile carrée, à laquelle on ne touche pas de dix à quinze jours, pour que les chairs se saturent bien de sel. Ce temps écoulé, on expose journellement la chair à l'air, sur des cordes, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait sèche, ce qui la rend moins lourde et plus facile à transporter. Les peaux se salent de la même manière que la chair. On les laisse en pile pendant quinze jours ou un mois, puis on forme un paquet de chacune d'elles, quand il s'agit de les embarquer pour les livrer au commerce.

« Les graisses sont divisées en trois classes : il y a d'abord celles qu'on enlève des intestins, et qui forment le

suif (*sebo*) ; elles sont souvent envoyées en barriques, seulement emplées ou fondues ; c'est la dernière qualité, dont on se sert pour l'éclairage du pays et pour l'exportation ; puis celle qu'on enlève des chairs (*grasa*). On en dégage la chair, on la fait fondre, et on la met ensuite dans des vessies ou de gros intestins ; elle n'est employée dans le pays que pour la cuisine ; c'est une des denrées dont peut le moins se passer, soit l'habitant des campagnes, soit celui de Buenos-Ayres. On recueille enfin dans les saladeros une troisième sorte de graisse ; les ouvriers mettent à part tous les os susceptibles de contenir de la moelle, et quand leur journée est finie, ils brisent ces os, l'en retirent avec un petit morceau de bois, la fondent dans des chaudières, et en remplissent de petits barils. Cette dernière espèce sert dans les cuisines du propriétaire, se donne en cadeau aux amis comme chose de prix, et se vend assez cher aux gourmets argentins, qui l'estiment beaucoup ;

abandonnés dans la campag
tent sans usage. A peine,
chairs se sont putréfiées,
taire fait-il enlever les cor
détachent alors plus facile
comme les environs fourni
de bois pour qu'on ne soit
d'employer les os en guise
tible, ainsi qu'on le fait
les Pampas de Buenos-Ayr
abandonnés et ne servent
à rien. On rencontre, su
points de la rive, de ces am
rables d'ossements, qui att
y a eu un saloir dans le vo
qui y resteront jusqu'à ce
trie étrangère veuille se les
en en faisant prendre des c
pour les transporter en E
que l'industrie indigène l
dans le pays même, lorsqu
sation y aura transporté
ques.

« L'Européen, témoin d
tion d'un saladero, ne p
frappé de l'adresse et de la

, lui saisissent la langue et la avec force. Ce sont alors des dissements sans fin de la part ivriers, qui, tout couverts de le font couler goutte à goutte, nivrant de ce spectacle, qu'ils par-dessus tout. Comment ces es, si habitués à voir souffrir, ient-ils être humains? Aussi, rs le couteau à la main, se me-ils sans cesse de se tuer, et ent-ils à se faire des balafres à re, de sorte qu'il est rare que uchos consommés n'aient pas la uverte de cicatrices. Ils s'assas-avec autant de sang-froid qu'ils ent un bœuf ou une génisse, et prouver aucun remords. Une tance, qui arriva plus tard dans même estancia, prouve combien peu sensibles aux angoisses imaux: ayant achevé de tuer s bestiaux, excepté les jeunes née, et craignant que ceux-ci sent emmenés par les Indiens s, ils les renfermèrent dans le ; le temps leur manquant tuer, afin d'en empêcher la ction, ils leur coupèrent les à tous, et les laissèrent en cet ieurs jours avant de les ache-oyen de conservation qui leur ait naturel.

spectacle d'un saladero est des istants. La nuit, les mugisse-des animaux enfermés dans le sans nourriture quelquefois deux ou trois jours; le jour, glements plaintifs des bestiaux ou expirant sous le fer de leurs aux; l'expression de rage de qui cherchent vainement à se ire à la mort; les clameurs des rs, entendues de loin; et appro-n? quel spectacle! Huit à dix s dégouttants de sang, le cou-la main, égorgeant ou dépeçant imaux morts ou prêts à mourir; te à cent cadavres étendus san-sur quelques centaines de pas erficie. Là, un taureau qui ex-ici, un corps encore intact, mais é; des carcasses décharnées, mbeaux de chairs dispersés; et tout cela au milieu des éclats de rire des ouvriers et des cris des oiseaux de proie, attirés par la curée, et volant au-dessus en attendant leur tour, ou disputant aux chiens les parties qu'on leur abandonne.

« Je fus témoin d'une de ces réunions fortuites des oiseaux qui ne se nourrissent que de chairs mortes. Jamais une estancia ne manque d'avoir aux environs un certain nombre de cathartes urubu et aura; les vautours de ces contrées, et de grands et de petits caracaras, qui vivent des restes des habitants; mais ces oiseaux ne dépassent pas le nombre de huit à vingt, à moins qu'on ne tue un animal; car alors il en arrive une plus grande quantité, qui s'en vont dès qu'il n'y a plus assez de pâture pour tous. Le jour où l'on avait commencé à tuer pour le saladero, il y avait à peine une douzaine de ces parasites de l'homme. Bientôt, dans la journée, la vue du sang les attira de toutes parts; et le soir il s'y en trouvait déjà au moins une centaine. Mais lorsqu'on eut placé les carcasses décharnées au bord de la rivière, et qu'on leur eut ainsi donné une curée facile et inépuisable, les cathartes et les caracaras arrivèrent de tous les points; et tous ceux de vingt à trente lieues à la ronde se réunirent en quelques jours. Leur multitude grossissait à chaque instant; et, quand le saladero fut avancé, il y avait quelques milliers d'urubus, des centaines de caracaras, et un grand nombre de chimangos et d'auras, qui, toute la journée, perchés sur les ossements, s'y disputaient à grands cris les lambeaux de chairs, et couvraient de leurs teintes sombres tous ces restes sanglants. Là, aussi familiers que s'ils eussent été privés, ils se dérangeaient à peine lorsqu'on approchait; ou bien, au bruit d'un coup de fusil, leurs volées, par le bruit de leurs ailes, imitaient le roulement du tonnerre; et leurs nuées tournoyant au-dessus de la pâture, à une moyenne hauteur, faisaient ombre sur le sol. A Buenos-Ayres, où il n'y a pas de noirs urubus, les alentours des saladeros, en

hiver, sont couverts au contraire de blanches mouettes, qui vivent également de restes de chairs. Toutes ces réunions momentanées d'oiseaux divers se dispersent dès que la pâture manque; cette société, qui paraissait si intime, se dissout, et si l'on abandonne l'habitation, on ne verra même plus un seul de ces parasites dégoûtants, mais indispensables à l'estancia; car les chairs restées sur les ossements pourraient, en se putréfiant, mettre la peste dans le pays, tandis que les oiseaux enlèvent tout ce qui donnerait de l'odeur, et remédient ainsi à l'incurie des habitants. »

Reprenons notre énumération.

Les oiseaux sont en grand nombre dans la Patagonie; mais aucun d'eux n'a le plumage brillant et varié des espèces qui peuplent les parties centrales de l'Amérique. L'autruche, qui habite en troupes nombreuses dans le nord, est plus petite que celle d'Afrique, et a aussi des différences notables avec celle-ci. Elle a quatre doigts

mangent que la poitrine, qu
pellent *picanilla*. Les œufs se
non-seulement dans le pays, r
core à Buénos-Ayres et à Mon
Les plumes du nandu ne peuv
comparées, pour la beauté, à c
l'autruche africaine; aussi ne
elles qu'à faire des épousset
Buénos-Ayres, et chez les
Moxos, on les teint de couleu
lantes. La chasse de cet oiseau
à cheval, et les habitants du
de Patagonie s'y montrent e
ment adroits. L'autruche n'est
cile à approcher, car elle cou
une rapidité presque incroy
faut, dès qu'on l'aperçoit, lan
cheval au grand galop dans su
tion, pour l'atteindre dès le
instant; autrement on fatigue
tilement sa monture en suivan
nandu dans les mille détours q
sans se lasser le moins du mon
déconcerter le chasseur. Dè
Gaucho est à distance conve
lui jette ses bolas, et bientôt

[redacted]

a aussi le *ñandu nain*, que les
ns désignent sous le nom d'*a-*
s petiso.
nombre des oiseaux de proie est
lérable en Patagonie : le redouta-
ndor, dont les ailes gigantesques
ent jusqu'à quinze pieds d'enver-
le condor, révéré des Incas du
comme l'épervier le fut des Égyp-
ase d'un vol majestueux les hau-
ises du littoral. Ce colosse ailé a
ncurrents importuns dans le
te aura et le *catharte urubu*.
mier, aussi nommé *vultur aura*,
espèce de vautour avide, qui
autour de lui une insupporta-
ur de putréfaction. *L'urubu* est
riété du précédent, et son odeur,
ue la liqueur sécrétée par ses
, ont une grande analogie avec
e, mêlé toutefois d'un horrible
le viande pourrie. Ces oiseaux
nt par centaines sur les corps
et sont, comme on l'a déjà vu,
iles aux Américains, en ce qu'ils
rrassent des restes infects qui,
urnant dans les lieux humides,
ient occasionner des maladies
iques. Quand les urubus sont
ivis immédiatement après leur
ils ont peine à s'envoler et dé-
t la nourriture qu'ils viennent
ndre, non pas tant peut-être
ccélérer leur fuite, en allégeant
s de leur corps, que pour retar-
s leur poursuite les caracaras
rrêtent pour ramasser les dé-
tes déjections de leurs ennemis.
racara, que nous venons de
er, est un aigle extrêmement vo-
qui se tient dans le voisinage
itations pour se jeter sur les
des animaux tués, et qui suit
ne, comme s'il convoitait d'a-
son cadavre. L'*aigle couronné*,
aguya, la *buse tricolore*, et, sur
rds du Rio-Negro, quelques *bu-*
affamés, poursuivent incessam-
leur proie. L'été ramène en Pa-
ie le faucon et des oiseaux
ssiers nocturnes, tels que le mo-
e *nacurutu*, variété de la
tte-hibou, particulière aux con-
magellaniques, le *duc* d'Europe,
l'*effraie* au cri sinistre. La *chevêche urucurea*, espèce de chouette, qui fait son nid dans des terriers usurpés, se rencontre, même de jour, dans les plaines; les bois, au contraire, donnent asile à la plus petite des chevêches, qui se balance, en plein midi, sur les branches flexibles du saule.

Parmi les oiseaux de moindre grandeur, on trouve dans la Patagonie les *rhinomies*, que M. Isidore Geoffroy St-Hilaire place entre les *maïnates* et les *martins*, mais qui se rapprochent davantage des *fourmiliers*; un *merle*, que l'hiver chasse du détroit de Magellan, et qui fréquente les halliers. Près de ce dernier, vit d'ordinaire le *moqueur de Patagonie*, oiseau bigarré, dont le chant, modulé tantôt en gammes chromatiques, tantôt en cadences mélodieuses, a été regardé comme une imitation de celui des autres oiseaux; il se perche aussi sur les maisons et se familiarise avec l'homme au point de ne se plaire que dans son voisinage. Les buissons recèlent le *troglodyte* sautillant, ou roitelet, le craintif *synallaxe*, insectivore, variété du précédent, et le léger *gobe-mouche*. Les prairies du nord-est sont fréquentées par quelques *pipis*, autre insectivore, qu'on a confondu avec l'alouette; par des *muscisaxicoles*, variété de la moucherolle ou gobe-mouche; par la joyeuse *alouette*, et par un *tangara*, qui peut rivaliser pour la variété et l'éclat des couleurs avec le colibri. Ce petit oiseau est le seul de sa famille qui visite les marais, où se montrent aussi les *troupiales* sociables, aux teintes noires, ou aux couleurs vives, et l'*étourneau militaire*, qui doit son nom à ses épaulettes et à sa poitrine rouges.

Signalons encore dans le voisinage du Rio-Negro plusieurs espèces d'*hirondelles* au vol agile, quelques *engoulevents*, le *diuca* ou *gros-bec du Chili*, variété du *gros-bec*, qui se fait remarquer par son plumage entièrement bleu et par sa gorge blanche; l'*anumbi*, oiseau brun, à pieds rosés, qui fait retentir les échos du fleuve de ses gammes brillantes. Rien de plus

curieux que l'habitation des anumbis; elle est placée à l'extrémité des branches inclinées des arbres épineux, ou au milieu des buissons isolés; dans le premier cas, ils la suspendent souvent au-dessus des eaux, et il n'est pas rare d'en voir deux réunies ensemble. Ce nid, dans lequel le couple vient dormir chaque soir, est réellement extraordinaire, eu égard à la taille des constructeurs, qui n'ont que de dix-huit à dix-neuf centimètres de longueur totale; il en a jusqu'à quarante, et représente un ovale allongé, plus large en-dessous qu'à sa partie supérieure. Son extérieur est protégé par une quantité de petites branches épineuses, croisées avec un tel art, qu'on ne peut les arracher sans les briser. L'intérieur, tapissé de chiffons, de plumes, de crins et de paille, se compose de deux chambres, dont l'une, assez spacieuse, s'ouvre latéralement. Dans ce premier compartiment existe un corridor qui monte et redescend dans la deuxième pièce, mieux tapissée que la première. Au mois d'octobre, commencent les amours; alors les longues et minces, dont il se d tous les ans, et auxquelles on un grand prix, cet oiseau étant fort rare; le *râle*, la *bécassine* ques *cigognes* au bec long et des *foulques* et des *échasses*, nom seul indique la singul leur structure, et a servi, en quence, à désigner tout un g *bec-en-fourreau*, que les anci vigateurs espagnols et anglais crit sous le nom de *pigeon b* dont les mœurs maritimes tent avec son aspect tout te telles sont les autres espèces qu turaliste peut observer en Pa surtout dans certaines localit légiées qu'il serait trop long d'i ici. N'omettons pas cependant plus beaux phénicoptères qui ces contrées, le *flammant mingo*, qui bâtit son nid au mi vastes salines naturelles dont pes, blanches comme la neige, dent au milieu des plaines arides. Ces nids, quelquefois au nombre de deux mille, for flot noirâtre qui contraste d'u

[redacted]

re d'infanterie; ils déploient
les du plus beau rouge, tout en
vant leur ordre symétrique, et
t encore, en volant, une longue
e un peu arquée. Quand vient
n des amours, chaque couple,
à l'endroit où il s'était fixé
précédente, répare son nid
on bec, ou le reconstruit s'il
mporté par les eaux. La besogne
s déposent leurs œufs dans la
upérieure du cône, et tous deux
t l'un après l'autre, en se met-
cheval dessus, jambe de ci,
de là, seule position que leur
te l'extrême longueur de leurs

i les oiseaux grimpeurs, on
ne surtout le *pic des champs* et
patagon, ce beau perroquet
retrouve aussi au détroit de
n.

pèce des gallinacés compte en
nie le plaintif *tinamous*, espèce
rix dont la chair offre un mets
; la *tourterelle*, le *pigeon*, qui,
er, arrivent par myriades, et
endromie, autre perdrix dont
age, pointillé de blanc sur un
ris, ressemble beaucoup à celui
ntade. Cet oiseau, connu dans
sous le nom de *martinete*, vit
lle, et reste immobile sur la
ne, d'où il s'élève, en sifflant,
on marche au milieu de sa pe-
pe.

iseaux aquatiques sont repré-
dans ces contrées par deux es-
cygnes; onze espèces de *ca-*
l'oie antarctique, qui voyage
la Terre-du-Feu; le *cormoran*,
s mœurs ont été si souvent dé-
, et le *grèbe*, le plus habile
de tous les oiseaux de ce

reptiles sont peu nombreux :
trouvé la tortue du cap de
-Espérance et quatre espèces de
s; mais on n'a aperçu qu'un
rapaud.

poissons d'eau douce ne sont
nombre de deux ou trois es-

insectes sont plus intéressants

et plus nombreux. On en trouve surtout en grande quantité à la surface des salines. Ils sont alors imprégnés de sel et par conséquent en état de conservation parfaite. On ne peut expliquer la présence de ces masses d'insectes dans les lacs salants de la Patagonie; les habitants eux-mêmes et les ouvriers chargés de l'exploitation de ces précieux réservoirs n'ont pu découvrir la cause de ce fait, qu'on n'avait pas encore observé ailleurs.

Les côtes sont fréquentées par des baleines, des dauphins, des cachalots, et d'autres cétacés auxquels des navires de toutes les nations donnent la chasse. Elles sont aussi peuplées d'amphibies, à la tête desquels nous placerons deux espèces du genre des phoques : l'une connue sous le nom de *phoque à trompe*, et l'autre appelée vulgairement *lion marin*. La pêche de ces amphibies a longtemps attiré vers les rivages de la Patagonie l'activité des Européens. « Les navires, dit M. d'Orbigny, arrivaient aux mois d'août et de septembre. Ils mouillaient soit dans le Rio-Negro, soit à la baie de San Blas et au port de l'Union. Chaque navire avait une petite barque pour le transport de la graisse et pour suivre la côte. Son équipage établissait ses fourneaux sur le terrain qui lui était assigné, attendant que les troupes de phoques sortissent des eaux, ayant soin de ne pas les attaquer avant qu'ils fussent tous à terre. Souvent même l'époque où l'on pouvait commencer était arrêtée par les autorités du Carmen (*). Au jour fixé, chaque équipage, armé de longues lances de fer et de leviers, suivait le bord des eaux pour arriver en face de la troupe, et lui couper la retraite. Les mâles, les premiers, cherchaient à gagner l'eau; les pêcheurs leur barraient le passage, et, pour les vaincre plus facilement, leur donnaient un coup sur la trompe. L'animal alors s'élevait sur ses aile-

(*) Village dont nous parlerons dans l'historique des établissements espagnols en Patagonie, et qui est situé près de l'embouchure du Rio-Negro.

rons, tout en se dirigeant, la gueule ouverte, sur son agresseur, et cherchait à le mordre ou à l'écraser du poids de son corps; mais ce dernier, exercé à cette manœuvre, profitait de l'instant pour lui plonger sa lance dans la poitrine, assez adroit et assez prompt pour la retirer avant sa chute. Souvent ce premier coup, bien dirigé, laissait le phoque étourdi, perdant ses forces avec son sang; de telle sorte que quelques coups dans les flancs suffisaient pour l'achever. D'autres fois, ces premières blessures ne servaient qu'à le mettre en colère; et, avec plus de force, il s'élevait de nouveau, ouvrant sa terrible gueule, et jetant un cri rauque. La lutte alors était plus difficile. Le pêcheur inexpérimenté, qui ne retirait pas sa lance assez tôt, la voyait incontinent brisée par la pesanteur de l'animal, ou mise en mille pièces par ses formidables dents. Pendant que les marins les plus adroits s'occupaient de tuer les mâles, d'autres, avec des lances de bois, tuaient les jeunes qui entouraient les femelles;

phoque ne pût donner au
double de l'huile qu'on en r
presque toutes les autres p
corps, les intestins, le foie, p
en fournir comme le ventre,
jours un à deux pieds de gra
toutes ces parties sont abandon
l'on enlève seulement, comm
cile à emporter, celle du dos,
dant ainsi plus qu'on n'en
On a cherché à utiliser les g
fenses des mâles, opération
résultats n'ont pas été aus
tifs qu'on l'aurait pensé, à c
dureté des dents. L'huile
seule offrir une branche de
toujours lucrative: on la v
nairement, en Europe, comm
baleine. » Cette branche de
été exploitée par les Anglais
tout par les Français, avec
activité qu'elle a fini par dev
gnifiante, les phoques ay
donné, par suite de la guerr
qu'on leur faisait, les parag
nos-Ayres et de la partie s
nale de la Patagonie. On ne

t les Pampas. Nous parlerons
in des Fuégiens, dont la taille
re a donné lieu à la longue
verse sur les petits et les grands
ns. Nous nous occuperons seu-
ici de la nation patagone pro-
t dite. Ce peuple, qui parcourt
nenses espaces renfermés entre
tique et le versant oriental des
, se subdivise en deux tribus,
s Téhuelches au nord, et celle
aken qui occupe les bords du
de Magellan. Toutefois, on nous
tra de ne pas nous astreindre,
rapport de la distinction de ces
u tribus, à une exactitude mi-
e qui exigerait à chaque pas des
tions, au moins fatigantes au
d'une analyse aussi rapide que
laquelle nous sommes obligé.
pellerons donc, avec les Espa-
u nom de *Patagons* (hommes
nds pieds), le peuple dont nous
parler en premier lieu, sauf à
mpte des principaux faits qui
raîtront de nature à établir
érence bien tranchée entre telle
des tribus que nous aurons
de nommer (*).

ation de la Patagonie. Huit
mille âmes, divisées par bor-
cune sous la direction d'un
omposent la population des

nom de *Patagon* fut donné à ces
n 1520 par Magellan. D'après Oli-
Noort (dans l'Histoire des naviga-
terres australes, par le président
ns), les habitants de la Terre-du-
nent les Patagons sous le nom de
s; les Chonos du Chili, d'après
les appellent *Caucahues;* Bougain-
nomme *Chaoua,* parce qu'il leur a
ntendu prononcer ce mot. Falkner,
onfond souvent avec les peuplades
, les appelle *Téhuelhets.* Les colons
s du Carmen leur appliquent la dé-
ion de *Téhuelches;* c'est la même
te qu'emploie Falkner, et il y a lieu
e qu'elle leur a été donnée par les
. Les Araucans les appellent *Hui-*
hommes du Sud; enfin les Patagons
es prennent deux noms différents,
Téhuelche pour ceux du Nord et
aken pour les naturels du Sud.

pays compris entre le Rio-Negro, l'Atlantique, le détroit de Magellan et les Andes. Ce chiffre, qui ne donne, pour les vingt-six mille lieues carrées contenues dans cet espace immense, qu'une moyenne d'un homme pour trois lieues à peu près, s'expliquera facilement si l'on réfléchit à la nature de ces terrains arides et à la surface nécessaire à l'établissement de chaque *tolderia*, ou village formé de quelques tentes. Sur ce sol ingrat, chaque famille doit, pour trouver sa nourriture, s'étendre beaucoup plus que dans un pays fertile. On sait, d'ailleurs, qu'un peuple chasseur a besoin, pour vivre, d'une plus grande surface qu'un peuple agriculteur.

Il est, du reste, à remarquer que les peuples des deux extrémités de l'Amérique sont bien loin de se reproduire dans la même proportion que les autres races du continent. On a expliqué ce fait, pour les Indiens de l'Amérique du Nord, par l'habitude qu'ont leurs femmes d'allaiter les enfants jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, par les occupations guerrières qui absorbent l'activité des hommes, et par d'autres causes parfaitement admissibles. Quant aux naturels du Sud, on n'a pas encore trouvé la raison logique de l'état stationnaire de leur population, et ce phénomène est d'autant plus étrange que l'amour de la famille paraît, comme on le verra plus loin, très-développé chez les Patagons, ce qui seul semblerait devoir provoquer parmi ces tribus sauvages le désir de se reproduire.

Patagons du Nord. Portrait. Tout le monde sait que les anciens navigateurs, à commencer par Magellan qui, le premier, visita la côte de l'extrémité de la Patagonie, ont débité des fables ridicules sur les peuples de ce pays. L'amour du merveilleux qui, dans ces temps d'ignorance, était général en Europe, trouva surtout une ample satisfaction dans les exagérations absurdes que ces voyageurs se permettaient sur la taille des Patagons.

Pourtant, à voir la peine que Fré-

zier prenait dans le dix-huitième siècle pour convaincre ses lecteurs de la véracité de ses devanciers et de la sienne, il y a lieu de supposer qu'on n'ajoutait pas une foi explicite à l'existence de ces prétendus géants. Il rappelle qu'au mois de juillet 1704 les gens du *Jacques*, de Saint-Malo, commandé par le capitaine Harington, virent sept de ces géants dans la baie Grégoire; que ceux du *Saint-Pierre*, de Marseille, commandé par Carmon, autre armateur de Saint-Malo, en avaient vu six de neuf à dix pieds de haut. Froger, rédacteur du voyage de M. de Gennes, avait le premier révoqué en doute ces récits merveilleux : « Ce qui l'a trompé, dit Frézier, c'est qu'on a vu dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille qui ne dépassait pas celle des autres hommes. » Il convient, il est vrai, que l'étrangeté du spectacle offert par une population robuste et vigoureuse sur un sol ingrat et sous un ciel inclément a pu occasionner quelque exagération dans l'évaluation de la taille des individus aperçus; mais

revanche et de revenir à so
vori, en s'armant du témo
Sébald de Werd, d'Olivier
et de celui du Hollandai
Schouten, qui portent à pl
pieds la hauteur de ces col
premier, pour donner appare
plus grand air de vérité à s
tion, prétend que ces Indiens
tés par le feu de la mousq
ne sachant plus comment s
de ses effets meurtriers, a
des arbres pour se mettre à
Quant à Schouten, dont le té
en qualité de chirurgien ne
à dédaigner, s'il n'avait pa
preuve d'une crédulité un
grande, son observation e
sur des ossements trou
des tas de pierres qui avai
l'attention des gens de l'éq
navire à l'ancre dans le po
Malheureusement ces débris
que des os d'un mastodonte
à l'Amérique. Dom Pernet
écrit après Frézier, donne du
commodore Byron autour d

avec l'air de la plus grande
e, et souriant, en observant la
ortion de la taille des Anglais
leur. Le commodore leur ayant
ne de s'asseoir, ils le firent;
leur passa au cou des colliers
s d'émail et des rubans, et dis-
chacun un de ces petits colli-
Leur grandeur est si extraor-
que, *même assis, ils étaient*
presque aussi hauts que le
dore debout (Byron avait un
uatre-vingt-trois centimètres);
lle moyenne lui parut être d'en-
uit pieds (deux mètres soixan-
entimètres), et la plus haute
pieds (trois mètres), et da-
. » Pernetty remarque qu'au dire
les Anglais, ceux-ci n'avaient
aucune mesure pour s'assu-
a justesse de leur évaluation;
accepte comme bonne et vala-
surance qu'ils donnent d'avoir
iminué qu'exagéré la grandeur
par eux. Il ajoute ensuite,
d'après les mêmes témoins,
ille des femmes est aussi éton-
ue celle des hommes, et que
nts étaient dans la même pro-
; et il termine par ce trait qui
ublierait une hâblerie de tou-
le gravé et savant bénédictin
ait pris en quelque sorte la
ilité en le racontant sérieu-
: « Parmi les Anglais était le
t Cummins; les Patagons pa-
surtout le voir avec plaisir
à sa grande taille qui était de
ix pouces (deux mètres vingt-
mètres). Quelques-uns de ces
lui frappèrent sur l'épaule, et
ce fut pour lui faire caresse,
ains tombaient avec tant de
r, que tout son corps en était
» Banks, qui, deux ans plus
1766, accompagnait le capi-
alis dans son voyage autour
de, renonçait pourtant au pri-
l amplement exercé par ses
ateurs, et réduisait la taille des
s à des proportions beaucoup
isonnables. Le plus grand de
l'il mesura n'avait, suivant lui,
pieds sept pouces anglais (environ six de nos pieds); quelques autres six pieds cinq pouces, et le plus grand nombre de cinq pieds dix pouces à six pieds.

En résumé, et pour donner une idée des assertions contradictoires hasardées par les différents navigateurs sur ce problème si intéressant au point de vue physiologique, nous allons donner en quelques lignes le tableau de tous ces témoignages, en laissant de côté l'opinion des voyageurs qui ne se sont pas prononcés catégoriquement sur la question :

En 1520, Magellan, suivant le chevalier Pigafetta, dit : « *Notre tête touchait à peine à leur ceinture.* »

En 1526, Loaysa, d'après son historien Oviedo, dit treize palmes.

En 1578, Drake affirme, au contraire, qu'*il y a des Anglais plus grands que le plus haut Patagon.*

En 1579, Sarmiento parle de géants de trois varres, ou environ neuf de nos pieds.

En 1592, Cavendish se borne à dire que les Patagons sont grands et robustes.

En 1593, Richard Hawkins parle de véritables géants.

En 1615, Lemaire et Shouten, d'après des ossements trouvés en Patagonie, assurent que les habitants ont de dix à onze pieds de haut.

En 1670, Narborough et Wood, observateurs plus judicieux et plus dignes de foi, ne signalent qu'une taille moyenne.

En 1704, Carmon la porte à dix pieds français.

En 1745, les Pères Cardiel et Quiroga confirment l'opinion de Narborough et de Wood.

En 1764, Byron donne le chiffre de sept pieds anglais, c'est-à-dire, six pieds sept pouces français environ.

En 1766, Duclos-Guyot et la Giraudais donnent aux plus petits Patagons cinq pieds sept pouces français.

En 1767, Bougainville renchérit sur cette évaluation, et va jusqu'à cinq pieds dix pouces pour les plus petits. Commerson, son compagnon de voyage,

pouces français.

La même année encore, le jésuite Falkner affirme que ces Indiens ont rarement sept pieds anglais de haut, et que la plupart n'en ont que six, c'est-à-dire, moins de six pieds français.

En 1820, M. Gautier, armateur de baleinières, ne parle que de six pieds français.

Ce conflit d'opinions avait laissé le problème de la taille des Patagons dans la plus complète incertitude; mais, aujourd'hui, il est définitivement résolu : M. d'Orbigny, qui a vu un grand nombre de Patagons de différentes localités, après des observations rigoureuses et répétées, après une étude approfondie de cette race, a fixé la taille des plus grands à cinq pieds onze pouces, et la moyenne à cinq pieds quatre pouces. Cette appréciation est confirmée par le témoignage du capitaine King, dont les travaux sur toute l'extrémité de l'Amérique du Sud méritent une entière confiance, et qui voyageait en même temps que notre savant compatriote.

La moyenne de la taille des Patagons est donc bien réellement cinq pieds quatre pouces français; certes, c'est encore là une taille fort belle;

qu'une
front a
nez ; c
vertes.
on tro
qui ne
Les je
pressi
elles d
rend q
sent de
coup
ont la
ne mar
et que
elles e
peu us
gées,
blanch

Le
plus à
leur d
fait le
cheur
appar

Cos
se con
guana
pour
sous d
emplo
plus d
nissen

[redacted]

'astruche, dont ils se servent en le fil, et parviennent à en com- le vastes manteaux carrés. Le et la mouffette sont également contribution ; mais comme la e qu'ils donnent est beaucoup chaude que celle du guanaque, le Patagon passe sa vie entière n manteau, la peau de ces deux x constitue leurs vêtements de eut, sous cet âpre climat, de- re calculé pour l'utilité, le côté et le côté de la peau sont tour et suivant la température, mis ns ou en dehors. Afin que le la peau présente un aspect repoussant, les Patagons le dé- de dessins de couleur rouge rent des espèces de grecques. ndamment de ce manteau, ils un vêtement composé égale- s fourrures, et qui, attaché de la taille, se termine en par-devant, pour passer entre ses, et remonter s'attacher par :. Ce costume peu chargé est té par des espèces de bottes for- un morceau de peau, relevé et tour de la cheville. Leurs :, longs et noirs, sont presque s attachés sur la tête avec un de cuir ou un ruban de laine. uage ne leur est pas connu. ndant leur figure, dit M. d'Or- reste rarement de sa couleur le; le plus souvent ils se la pei- n rouge, en noir ou en blanc, n suivant certaines règles pour tion de ce fond d'un nouveau Le rouge occupe presque tou- 'espace compris entre les yeux uche, à l'exception d'un espace uce. au-dessous de la paupière ure, consacré au noir. Le blanc une tache au-dessus de chaque s femmes mettent aussi les mê- uleurs, à l'exception du blanc, a paru réservé pour le costume rre. Jamais un Patagon ne mar- ns avoir plusieurs petits sacs de contenant les couleurs qui lui t à se parer. Le costume des s comporte un ajustement de ne celui des hommes. Elles ont, avec le manteau et la pièce de devant qu'elles ne font point remonter par derrière, une autre pièce semblable qui s'étend des aisselles aux genoux. Elles portent leurs cheveux tantôt flottants sur leurs épaules et séparés seulement sur le front, tantôt réunis en deux cordes ou tresses qui retombent sur chaque épaule, et auxquelles elles suspendent ce qu'elles peuvent rassembler de plus précieux en menus objets de verroterie, entremêlés de petites plaques de cuivre et de monnaie. Elles ont emprunté au luxe moins barbare des Araucans des boucles d'oreilles en argent, de près de quatre-vingt-un millimètres de diamètre, ornées de morceaux d'argent carrés et extrêmement lourds. Comme presque tous les peuples d'Amérique, les Patagons s'épilent avec soin la barbe; aussi voit-on les hommes continuellement armés d'une petite pince en argent, avec laquelle ils s'arrachent les poils qui poussent. »

Caractère. Les voyageurs ne sont point d'accord sur le caractère des Patagons : les uns les ont vus humains et sociables; d'autres les accusent de perfidie et de cruauté. Il nous semble, d'après les divers récits que nous avons consultés, que ce peuple est du moins susceptible de civilisation, puisque, malgré le peu de rapports continus qui existent entre les Espagnols et les naturels du Nord, on remarque une différence notable entre ceux-ci et les indigènes du Midi. En attendant que l'éducation ait effacé leurs vices et leurs défauts naturels, on leur reproche d'être faux, arrogants et enclins au vol. Leur discrétion est, dit-on, à toute épreuve, surtout lorsqu'il s'agit d'un secret qui intéresse la sûreté de leur tribu ; cette dernière qualité nous rend moins sévère pour des imperfections qu'on retrouve bien autrement choquantes au milieu de notre civilisation, sans qu'elles soient compensées par la même vertu.

Mœurs et usages. La paresse des Patagons est extrême : ils ne s'occupent que de leurs armes, et passent leur temps dans une stupide oisiveté. Ils

n'ont aucune aptitude pour la pêche; les habitants de la Terre-du-Feu sont les seuls navigateurs de toute la pointe de l'Amérique méridionale. Chasseurs, et partant nomades, ils n'ont aucune industrie, tandis que les Araucanos sont beaucoup plus avancés sous ce rapport et leur fournissent le peu de tissus de laine dont ils font usage. Ils excellent pourtant dans l'arrangement des manteaux dont nous avons parlé, et les préparations qu'ils font subir aux tendons d'autruche pour en faire du fil, indiquent chez eux une certaine habileté manuelle. La conséquence de cette paresse et de cette sorte de dédain pour ce que nous appelons le confortable, est une malpropreté inimaginable. Ils ne balayent jamais leurs huttes ou toldos, faites de branches plantées en rond, retenues par le haut et couvertes de peau de guanaques; quand les immondices qui finissent par s'y amonceler les incommodent, ils l'enlèvent et vont porter leur demeure plus loin. Ils ne se baignent que durant les chaleurs, et uniquement dans le but

en avant, ils doivent immédi
lever la jambe gauche; ils reço
balle dans la main, et la ren
l'adversaire, qu'ils doivent a
au corps, sous peine de pe
point; ce qui oblige le vis-à-vis
pour l'éviter, mille contorsi
baissant ou sautant, afin que
ne le touche pas et sorte du ce
qui fait perdre deux points au
joueur, alors obligé d'en so
lui-même pour l'aller chercher
contraire, le second est touché
qu'il saisisse la balle et la re
premier joueur, qu'il doit aus
per, sous peine de perdre lui-m
marque; puis c'est à celui qui
côté opposé, à recommencer.
bien qu'un telle combinaison d
ner les mouvements les plus sin
tant de la part de ceux qui je
balle sous la jambe, que de c
cherchent à se plier, comme
pents, pour l'éviter; ce qui l
prendre les postures les plus
ques, aux grands éclats de
parti opposé. Les Indiens dépl

[redacted]

énormément, mais il est capa-
[illegible] un long jeûne. La
[illegible] le plus rance sont ses
[illegible] prédilection, comme le beurre
l'aliment le plus recherché des
is, et l'huile la plus grossière
des Esquimaux.

armes offensives des Patagons
[illegible] en un arc et des flèches.
[illegible] de quatre-vingt-dix centimè-
[illegible] aucun ornement : il est fa-
[illegible] de bois blanc fortement re-
et muni de cordes faites avec
dons d'animaux. Les flèches,
et très-courtes, sont garnies
le leurs extrémités de plumes
s d'oiseaux de mer courtes et
l'extrémité opposée est armée
agment de silex, ou pierre à
rtistement taillé en fer de flè-
c deux crocs recourbés en sens
Cette pointe est faiblement
, de sorte que quand on cher-
etirer le trait de la blessure,
largit considérablement et le
sépare de la hampe. Ils s'en
avec une adresse merveilleuse.
usage aussi d'un javelot assez
t d'une fronde des plus simples,
peau, élargie vers la moitié
ngueur pour recevoir la pierre
ncent à une grande distance et
e dextérité presque sans égale.
de toutes leurs armes, la plus
ble est celle qu'ils appellent
elle consiste en deux pierres,
s d'environ une livre chacune,
rtes de cuir et attachées aux
uts d'une corde de sept à huit
le long. Pour s'en servir, ils
t une des pierres dans la main,
ournoyer l'autre au-dessus de
te jusqu'à ce qu'elle ait acquis
ce suffisante, et la dirigent alors
ant la première ; on les a vus
re des deux pierres à la fois et
distance assez considérable, un
n pouce à quinze lignes de dia-
Ils s'en servent encore comme
spèce de piége à la chasse; mais
es bolas sont doubles, et même
, et ils les lancent de manière à
les cordes s'embarrassent dans
nbes de l'animal qu'ils poursui-
vent, et leur livrent le gibier sans blessure.

Ils se servent souvent de feux comme signes télégraphiques, et s'avertissent, par ce moyen, à des distances considérables, des dangers qui les menacent. Cette coutume est, au surplus, commune à un grand nombre de peuples.

Leurs armes défensives sont appropriées aux moyens d'attaque, et contribuent singulièrement à rendre les Patagons hideux. « Au jour du combat, ils restent presque nus, avec leur espèce de ceinture de cuir à laquelle sont attachées leurs armes; mais les grands guerriers, ou les chefs, sont couverts d'une armure assez originale qu'ils ont empruntée aux Aucas. Ils s'affublent d'une longue cuirasse à manches, ressemblant à une ample chemise, et composée de sept à huit doubles d'une peau souple parfaitement préparée, peinte en dessus en jaune, et munie d'une large bande rouge sur la ligne médiane; le col de cette cuirasse s'élève jusqu'au menton et couvre une partie de la figure. Avec cette armure, ils portent une espèce de casque formé de deux peaux épaisses cousues ensemble, représentant un grand chapeau à larges bords, surmonté d'une crête d'arrière en avant, orné de plaques d'argent ou de cuivre, attaché par derrière au col de la cuirasse, et retenu par devant au moyen d'une mentonnière en cuir (*). » La cuirasse descend jusqu'aux genoux et est fort gênante à cheval. Ceux qui n'en portent pas, ou qui n'ont pas le droit d'en porter, laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules. En dépit de cet appareil belliqueux, les Patagons sont loin d'être aussi redoutables que les Araucans. Malgré leur haute stature et leur force physique, ils sont les plus pusillanimes de tous les peuples de ces contrées. Ils en ont été la terreur, cependant; mais décimés par une maladie épidémique de 1809 à 1811, et attaqués ensuite par les Araucans, qui en firent un horrible massacre, ils ont perdu à la fois leur

(*) D'Orbigny.

courage et leur importance nationale.

Les Patagons ne sont donc pas fort redoutés de leurs voisins. En temps de guerre, ils déploient la ruse et l'astuce dont tous les sauvages de l'Amérique font preuve. Ils n'attaquent jamais sans que le chef ait fait préalablement une longue harangue pour exciter l'ardeur de ses compagnons. Il faut aussi, et avant tout, qu'ils reconnaissent la position de l'ennemi, et ils envoient, à cet effet, des éclaireurs à dix ou douze lieues de distance. Cette précaution et l'usage des surprises constituent pour eux tout l'art de la guerre. Quand ils veulent assaillir leurs adversaires à l'improviste, ils se montrent d'une patience et d'une adresse merveilleuses; ils attachent leurs chevaux au loin, afin de ne laisser aucune trace de leur passage; ils se traînent souvent sur les pieds et sur les mains, et rampent même quelquefois sur le ventre, de peur d'être aperçus. Pour entendre le moindre bruit, ils appli-

circonstances, prouve que les naturels du Sud pourraient encore, en cette matière, recevoir des leçons des Hommes Rouges.

Les Patagons, il y a moins d'un siècle, combattaient encore à pied. Le cheval, en effet, n'est pas originaire de l'Amérique; il y a été naturalisé par les Européens, à qui les Indiens ont emprunté, avec une supériorité merveilleuse, le moyen de maîtriser ce superbe animal et de s'en servir utilement. Aujourd'hui, les Patagons du Nord sont presque inséparables de leurs montures, si bien que la plupart des voyageurs ne les ont vus qu'à cheval. Les selles dont ils se servent n'ont rien de remarquable. Les étriers sont de bois, et à peine assez larges pour recevoir le gros orteil; ils sont même quelquefois remplacés par un nœud qui sert de point d'appui et qui passe entre le gros doigt et le second. Les éperons sont faits le plus souvent de deux petits morceaux de bois mobiles réunis par une courroie. La selle

[redacted]

des plus gênantes, mais qui ne
he pas de galoper aussi vite que
mes. Souvent dans ces prome-
lle se couvre de son chapeau
ge, ressemblant à un très-large
versé, formé de jeunes pousses
et de laine artistement croi-
t qu'elle orne quelquefois de
d'argent ou de cuivre; ce cha-
gulier nommé *joa*, presque
réservé pour les voyages, est
ière la tête par deux petits fils
aux cheveux et par une men-
qui passe sous la gorge (*). »
ygamie n'est pas en usage par-
tagons comme chez les Arau-
mari n'abandonne jamais sa
égitime; un homme ne peut
itter une concubine que quand
pas d'enfants. Si, dans une
il fait des captives, elles de-
les domestiques et non les
e sa femme. Les maris sont
ment jaloux, et punissent
rement la moindre infidélité.
squ'au mariage, les femmes
d'une liberté entière.
tagones sont d'une chasteté
able; elles ne vont jamais nues,
ant l'âge nubile.
r satisfaire à un usage com-
Patagons, aux Araucans et
ches, dit le savant naturaliste
andu tant de lumière sur ces
, dès qu'une jeune fille s'aper-
premiers indices de sa nubi-
en prévient sa mère ou sa
che parente; celle-ci en aver-
f de la famille, qui choisit
tement sa jument la plus
fin d'en régaler ses amis. La
le est placée au fond d'un *tol-*
e) nommé *puéténuca*, séparé
es et décoré à cet effet; là,
espèce d'autel, elle reçoit les
accessives de tous les Indiens
nes de la *tolderia*, qui vien-
féliciter d'être femme et re-
elle un morceau de la jument
onné à leur rang ou à leur de-
arenté. Aussitôt que tous les
sont venus, et que personne
n'ignore dans la tribu que la jeune Indienne est nubile, on l'assied sur une mante de laine que sa mère prend par devant, sa plus proche parente par derrière, et, ainsi soulevée, on la promène, tandis qu'une vieille femme remplissant les fonctions de devin ou de prêtre, marche en tête en chantant, sans doute pour conjurer le malin esprit. Ce cortége s'achemine lentement vers un lac voisin, sans que personne le suive; la prêtresse entre la première dans l'eau, prend un peu d'eau et la jette en l'air, en parlant longtemps, sans doute afin de prier le dieu du mal de protéger la jeune Indienne dans sa nouvelle position. Les autres femmes entrent aussi au sein de la lagune; la conjuration terminée, elles y plongent la jeune fille à trois reprises différentes, l'essuient bien, étendent quelques pièces de tissus à terre sur la rive, l'y couchent, en la couvrant de ce qu'elles ont de meilleur; puis, plus tard, lorsque la prêtresse a terminé et recommencé ses prières, la néophyte revient vers la toldéria, où, dès lors, elle doit jouer un rôle. » Cette coutume est générale parmi les peuples de l'Amérique méridionale, seulement, les cérémonies diffèrent suivant les pays. « Les Guarayos, par exemple, la signalent en imprimant de profondes cicatrices sur la poitrine de la patiente. Les Yuracarès du pied oriental des andes de Cochabamba, plus insensibles aux maux physiques, non-seulement lui couvrent les bras de blessures, mais encore s'en font à eux-mêmes et à tous les membres de la famille. Les animaux domestiques ne sont pas exempts de sanglants stigmates, et ainsi la fête, qui a lieu ordinairement à la suite de jeûnes, se passe en libations et se termine par cette scène barbare. »

« Lors du mariage, le prétendant est obligé de faire des cadeaux aux parents de la future, qui souvent même fixent le prix qu'ils veulent de leur fille; et, s'il n'est pas au-dessus de la fortune de l'Indien, tout s'arrange facilement; bien entendu qu'il n'est pas question de la conduite passée de la future : comme il est reconnu qu'elle

rbigny.

est maîtresse de sa personne, on ne s'occupe nullement de ce qu'elle a fait, n'étant obligée d'être fidèle qu'à son mari. Dès que les parties sont d'accord, la mère de la future et ses amis construisent le toldo de mariage que doit occuper le nouveau ménage; on y renferme les deux époux, puis tous les devins et parentes se réunissent autour. Les devins commencent par donner des conseils au mari, sur la conduite qu'il doit tenir avec sa femme, sur ses devoirs, puis en font autant à celle-ci, en lui prêchant surtout la soumission. Une fois que tous les conseils sont donnés, les devins avec les parentes chantent et dansent autour de la tente, tout en exécutant une musique diabolique avec de grandes calebasses, ou en soufflant dans de grandes coquilles. Les hommes, dans cet intervalle, allument un grand feu et font rôtir de la viande, dont ils offrent de temps en temps quelques petits morceaux aux époux, en leur faisant encore de nouvelles recommandations. La nuit se passe ainsi, et, le lendemain

doit patiemment se voir enle
compagne sans se plaindre. L
souvent les intéressés entrent e
position, et s'arrangent moy
quelques cadeaux. »

Les femmes font tout, exc
chasse et la guerre; leurs occu
sont multipliées et leur condit
très-dure, même pendant leur
sesse. Lorsqu'elles accouchent,
leur accorde-t-on deux ou troi
de repos. Une devineresse leur
sage-femme, et la naissance de l
est quelquefois célébrée par des
des danses et des festins; s
même des conjurations contre l
vais esprit ont lieu dans ces ci
tances. Les Patagons aiment
enfants jusqu'à l'adoration : il
pour eux d'une faiblesse si ext
naire, qu'on a vu des tribus,
simple vouloir d'un enfant, ab
ner un parage, ou y séjourne
qu'elles ne devaient le faire.

S'il est un fait digne de rem
c'est l'unanimité des peuples po
dre hommage à la mémoire des

enfants sont dépouillés de tout
ne leur est pas propre; et la
sauvage, souvent presque
nuit, aux environs, que quelques
viennent lui donner des vête-
Elle se barbouille de suite la
le noir, se coupe les cheveux
nt, peigne les autres qu'elle
umber sur les épaules, et se
e dans une vieille tente, d'où,
toute année, elle ne sort pas,
des habits lugubres, la figure
n noir, sans pouvoir se la laver
année après, et astreinte dans
travaille à la conduite la plus
. La moindre infraction à cet
travail, pour la mémoire du
un affront que les siens au-
droit de punir par la mort
coupable et de son complice.
rsque le corps du défunt est
yé, que sa tente est brûlée,
hens immolent à ses mânes tous
naux qui lui ont appartenu :
eux sont tués dans la campa-
ssi que ses chevaux, et aucun
ne mange de leur chair; ses
même, fidèles compagnons de
e, sont aussi égorgés; on ne
que son meilleur cheval, des-
orter son corps jusqu'à la sé-
, avec ses armes et ses bijoux,
rent être ensevelis avec lui. Ses
ens neveux l'accompagnent jus-
dernière demeure; ils mar-
n loin dans la campagne, sur-
rsqu'il y a aux environs une
différente de la leur, ou des
ts, afin de ne pas être aperçus
ès qu'ils se croient seuls et
ignés pour ne pas être dépis-
creusent une fosse circulaire,
x pieds de diamètre tout au
t assez profonde pour que le
déposé assis, puisse avoir quel-
ds de terre sur la tête (*). Ils
enterrent avec lui ses armes, ses éperons d'argent, ses meilleurs vêtements, afin qu'il les retrouve dans l'autre vie, le recouvrent de terre, et immolent ensuite le coursier sur sa tombe, afin qu'il l'ait lorsqu'il voudra s'en servir; puis ils reviennent tristement, en faisant de grands détours, pour ne pas indiquer où ils sont allés. Ces précautions sont des plus nécessaires, car si dans la même tolderia un Indien n'était pas assez hardi pour aller profaner la tombe de son frère, de son ami, les autres tribus, toujours peu scrupuleuses sur ce point, et surtout les chrétiens qui peuvent se trouver parmi elles ou aux environs, ne manqueraient pas de rechercher ces tombes, afin d'en enlever les vêtements et les ornements d'argent qu'on y place; violence qui souvent, entre les nations, amène des rixes et des haines mortelles. Comme tous les troupeaux, tous les chevaux sont au chef de la famille, lorsqu'une Indienne meurt avant son mari, on ne peut anéantir que ce qui lui appartient en propre, ce qui se réduit à des habits et à quelques ornements, en y joignant ce qu'on met avec elle dans la tombe. On fait, au reste, absolument la même cérémonie; mais le veuf ni les enfants ne portent aucun deuil extérieur, et le premier peut se remarier immédiatement, si bon lui semble. »

Patagons du Sud. M. d'Orbigny n'ayant visité que le nord et le nord-est de la Patagonie, et ses observations ayant porté plus particulièrement sur l'espace compris entre les quarantième et quarante-deuxième degrés de latitude sud, nous croyons devoir, afin de rendre notre travail plus complet, rassembler les renseignements que nous fournissent Wallis et Parker King sur les naturels de l'extrémité méridionale.

La taille des Patagons du Sud ou

(*) M. d'Orbigny contredit ici l'opinion
ner (Description des terres magel-
), qui dit que les Patagons et les
ent des squelettes du corps de leur
et qu'ils les transportent au loin. La
e dont parle M. d'Orbigny paraît
mune à la tribu des Moloches. Tou-
tefois les voyageurs ajoutent que, parmi les Moloches, une femme âgée est chargée d'ouvrir chaque année le caveau, et non pas la fosse où a été déposé le corps, de nettoyer et d'habiller celui-ci.

Inaken paraît être la même que celle des indigènes du Nord. Ceux que le capitaine King vit à la baie Grégoire avaient de cinq à six pieds anglais; la largeur de leurs épaules et la longueur de leur buste leur donnaient au premier coup d'œil l'apparence d'une race vraiment gigantesque; mais, quand leurs manteaux de fourrure s'entr'ouvraient, on s'apercevait que la partie inférieure de leur corps n'était nullement en harmonie avec les proportions de la partie supérieure. Leurs cuisses et leurs jambes étaient courtes et grêles (*); c'est à cette conformation qu'ils doivent de paraître à cheval beaucoup plus grands qu'ils ne le sont réellement.

King mesura la tête et les épaules d'un Patagon, et voici le résultat de ses observations :

Du sommet du crâne à l'extrémité supérieure des yeux.....	4 po.
Au bout du nez.....	6
A la bouche.....	7
Au menton.....	9

On voit qu'il n'y a pas gra
férence, quant au physique, e
naturels du Sud et ceux de l
septentrionale. Le trait caracté
des premiers est la ténuité de
bres inférieurs.

Les toldos des Inaken. s
forme rectangulaire : ils ont
douze pieds de long, dix d
sept de haut sur le devant, et
lement sur le derrière. Le pla
sales demeures est formé par
ches fixées dans le sol, et fou
leur extrémité supérieure pou
nir les chevrons qui suppo
toit. Le toldo est couvert de
bien cousues les unes aux
qu'elles sont presque impénét
la pluie et au vent. Les pieu
chevrons ne se trouvant pas
ment, les naturels les empo
les traînent après eux dans tout
excursions. Quand ils ont at
lieu de leur bivouac et choisi l
le moins exposé au vent, ils
des trous avec une barre de fe
morceau de bois pointu, et y

cheveux sont disposés comme les Indiennes du Nord.

naturels du Sud enterrent leurs autrement que ceux du Nord. doute de la description suivante urber King donne de la tombe nfant près de la baie Grégoire : it un monceau conique de branches et de broussailles, ayant ds de haut et vingt-cinq de circonférence, le tout entouré de bandes ir. Le sommet de la pyramide couvert d'un morceau d'étoffe , orné de clous de cuivre, et sur- de deux bâtons supportant des aux rouges et des sonnettes qui, par le vent, ne cessaient de . Un fossé de deux pieds de et d'un pied de profondeur était autour du tombeau, excepté à e qui avait été remplie de bois. En face de cette entrée étaient es les peaux de deux chevaux, ment tués, lesquelles étaient nes par quatre pieux. Les têtes evaux étaient ornées de clous de , semblables à ceux du sommet pyramide. Enfin, en dehors du n voyait six bâtons portant chaux petits drapeaux l'un au-des- l'autre. »

nsant même la part de l'influence eurs espagnoles sur celles des es de la baie Grégoire, parmi il s'en trouve qui viennent des , il n'en est pas moins cons- l'après cette curieuse descrip- ne les Patagons méridionaux ne ent pas à inhumer leurs morts s fosses circulaires. Peut-être fférence tient-elle à ce que les lu Midi n'ayant rien à craindre cas et des chrétiens, elles peu- rquer par des monuments gros- place où reposent les objets de ection.

Patagons du Sud, qui n'ont pas appris à leurs dépens combien usage des Européens est dan- , sont plus affables et plus fa- que ceux des autres parties du eux qui habitent les bords du dé- Magellan accueillent les étran- ec cordialité; mais, lorsqu'ils sont en nombre, ils imposent aux visiteurs un large tribut de tabac, de pain, de fusils, de poudre, de balles et d'autres articles dont ils raffolent. On raconte que l'équipage d'un shooner de commerce anglais ayant abordé à la baie Grégoire, en 1834, refusa aux Patagons les objets qu'ils désiraient. Le capitaine eut la malencontreuse idée d'aller à terre; aussitôt les indigènes se saisirent de sa personne, et le retinrent prisonnier jusqu'à ce que le contingent de pain et de tabac fût livré.

La confiance et la familiarité ne sont pas le seul trait caractéristique des Patagons méridionaux; il en est un autre qui ne doit pas être passé sous silence : c'est l'espèce d'indifférence et d'apathie qu'ils témoignent dans toutes les circonstances où la curiosité instinctive des hommes du Nord serait vivement excitée. Le capitaine Wallis raconte que, lors de son voyage au détroit de Magellan, il fit amener plusieurs Indiens à son bord, et ne put parvenir à éveiller chez eux le moindre sentiment de surprise : « Je les menai dans toutes les parties du vaisseau, dit-il; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivants que nous avions à bord. Ils examinaient avec assez de curiosité les cochons et les moutons, et s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée et les dindons. Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtements, et un vieillard fut le seul d'entre eux qui en demanda. Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir. Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit et d'autres provisions du vaisseau; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Je leur montrai les canons; ils ne témoignèrent pas avoir connaissance de leur usage. Je fis mettre les soldats de marine sous les armes et leur fis exécuter une partie de l'exercice : à la première décharge de mousqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement et de terreur; mais voyant

que nos gens étaient de bonne humeur et qu'ils n'avaient d'ailleurs reçu aucun mal, ils reprirent bientôt leur gaieté, et entendirent sans grande émotion une deuxième, puis une troisième décharge. »

Mais quittons les détails, pour rentrer dans les généralités communes aux tribus des deux régions.

Croyances religieuses. Superstitions. On trouve chez les Patagons, en fait de culte et de notions religieuses, les disparates les plus étranges. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et, comme les anciens peuples du nord de l'Europe et ceux qui couvrent encore une grande partie de l'Asie, ils se figurent un paradis matériel, une autre vie matérielle, une autre terre enfin où les suivront les mêmes passions et les mêmes besoins. Comme ces peuples, ils ensevelissent avec le mort, ainsi que nous l'avons dit, tout ce qui pourra lui être utile dans cet autre monde et l'y mettre en position d'y faire meilleure figure; ils adorent en definitive un seul être qui, sous le nom d'*Ache-*

les écouter; alors ils prometten
coup pour se les rendre favo
remplissant ensuite scrupuleu
leurs promesses. Leurs armes
objets les plus précieux sont, j
même motif, jetés dans l'eau,
me, dans les grandes occasion
précipitent jusqu'à des chevaux a
ensemble par les pieds, se croya
plus à l'abri des événements.
autre côté, observe le même éc
ce sont les seuls sacrifices qu'i
tiquent; et tandis que des peupl
avancés qu'eux sur d'autres pou
molent leurs semblables à leur b
divinité, et que d'autres peupl
connus pour leur civilisation, fa
couler à flots sur les autels d
innombrables idoles le sang d
utiles animaux, le Patagon, en
demi sauvage, réserve pour d
et importantes occasions la m
quelques chevaux.

Les Patagons sont, comme t
naturels des terres australes, fo
perstitieux et enclins à la magi
vieilles femmes, les sorcières, p

sucer sur la nuque; puis, en
eaucoup de contorsions, elle
de grands coups sous le
et sur la poitrine, appe-
nie du mal, et le priant d'en
Puis elle suca successive-
épaules et les autres par-
orps, en continuant le même
retourna le malade, lui im-
succion sur le nombril, sur
aux yeux, sur la bouche et
nais elle insista davantage sur
nière partie et manifesta plus
ce d'obtenir ce qu'elle dési-
t à coup elle fit des grimaces
et parut souffrir elle-même;
ir recommencé trois fois son
, se frappant avec force, elle
r'elle tenait le mal et qu'elle
ontrer. En effet, après beau-
tres simagrées, elle fit sem-
irer de la bouche du patient
insecte du genre cerambix,
ontra aux assistants comme
du démon qui possédait son
uvent alors la jongleuse an-
le mal ne rentrera plus, et
sparaître l'animal quelconque
supposée avoir fait sortir du
l'Indien; ou bien elle chante
u, lui place l'insecte sur la
sur les yeux, sur le nez, et,
r changé la nature de l'esprit
et l'avoir rendu bon, elle
rer dans le corps souffrant.»
ilité du patient et des assis-
rendra moins quand on saura
est la confiance des Indiens
uvoir de ces sorcières, que
ar extraordinaire, ils coupent
eux, ils ont grand soin de
au feu ou à la rivière, de
r'une vieille femme, en s'en
, ne les fasse mourir, soit
étant un sort, soit en leur
illir tout le sang par les
ent au mal représenté par un
les Patagons partagent avec
les beaucoup plus civilisés
rreur qui personnifie le bien
l; seulement ils la poussent
ernière conséquence. Sont-ils
e et se sentent-ils fatigués,
nt un malin génie de s'être
glissé dans leur corps pour les empêcher d'avancer, et s'ils n'ont pas sous la main quelque sorcière pour l'évoquer, ils se tailladent les membres et les épaules, afin que le démon s'en aille avec leur sang. Cette superstition paraît être surtout très-répandue chez les Araucans.

« La crainte des contagions rend souvent les Patagons, ainsi que les autres nations australes, des plus inhumains; mais ne sont-ils pas excusables, après avoir vu la moitié des leurs emportés par la petite vérole, par suite de leurs relations avec les blancs? Ils regardent cette maladie, apportée d'Europe, comme un effet particulier du malin esprit, qui passe successivement d'un corps à un autre; aussi, dès qu'ils craignent une épidémie, et qu'un membre d'une de leurs familles leur fait soupçonner qu'il en est atteint, de suite tous s'éloignent de la tente, ne laissant au malade qu'un peu de viande cuite et de l'eau; puis ils vont s'établir au loin. Si un second individu meurt, et que d'autres soient immédiatement atteints des mêmes symptômes, dès lors, plus de doute. La tribu entière abandonne le lieu et les malades, leur laissant le faible secours que nous venons d'indiquer; et afin que le mal ne l'accompagne pas, les Indiens s'en vont en donnant dans l'air, de distance en distance, de grands coups de leurs armes tranchantes, dans le but de couper le fil du mal et d'ôter toute communication avec lui, jetant, en même temps, de l'eau dans l'espace, pour conjurer le dieu du mal. Une fois arrivés à quelques journées de marche, assez loin pour ne plus craindre la maladie, ils placent encore, par le même motif, tous leurs instruments tranchants dans la direction du lieu qu'ils ont abandonné. Si, dans ce nouveau séjour, quelques maladies viennent à se déclarer, ils fuient de nouveau avec les mêmes démonstrations superstitieuses, semant ainsi leurs malades sur tous les points où ils s'arrêtent. Leur fuite cependant n'est jamais assez précipitée pour qu'ils en viennent aux mêmes extrémités que les Malas

des plaines du Missouri, qui abandonnent le lieu où vivaient leurs ancêtres, et, dans leur terreur, brûlent leurs cabanes et tuent leurs enfants. On sent combien peu de malades doivent échapper; car si une crise heureuse sauve ceux qui sont ainsi délaissés, ils consomment, dans les premiers jours de convalescence, tout ce qu'ils ont de provisions, et meurent ensuite de faim ou de misère; seuls, à pied, ils sont au milieu du désert, sans force, sans secours, sans espoir de regagner jamais l'habitation des leurs, souvent éloignée de plus de cent lieues, surtout lorsqu'il y a eu plusieurs fuites successives. Se figure-t-on quelles doivent être les angoisses du malheureux revenu à la vie, n'ayant autour de lui que le spectacle de cadavres dévorés par des milliers d'oiseaux, qui déchirent aussi par morceaux les chairs de ses frères pendant leur léthargie? Il craint de se livrer au sommeil, car il pourrait devenir aussi la victime des monstres ailés, même avant sa mort. »

On a vu que, malgré leur dédain

confondent toutes sous le
d'*algarrobo*. Ce qu'il y
c'est de trouver cet arb
des déserts, comme jeté
pour en interrompre l
Remarqué par les peu
de ces contrées, il a dû
leur paraître une merv
peut-être contribué au c
l'objet. Les branches
sacré sont couvertes des
sauvages; on y voit sus
mante, ici un poncho;
rubans de laine, des fils
de toutes parts des vête
moins altérés par le te
l'ensemble n'offre pas
autel, mais bien plut
triste friperie déchirée
Aucun Indien ne passe
quelque chose; celui q
contente d'offrir du cri
val, qu'il attache à un
tronc caverneux de l'arb
aux présents des homm
mes : du tabac, du pap
des cigares, des verr
trouve même quelquefoi

[illegible] résisté aux pieux efforts [illegible], et sont restés in[illegible] fidèles à leurs divinités. [illegible] étaient autrefois sous le rap[illegible] croyances et de la superstiti[illegible] sont encore aujourd'hui, et [illegible] pas le moins du monde [illegible] à accueillir d'autres idées et [illegible] principes. C'est donc dans ces [illegible] éloignées qu'il faut aller étu[illegible] *américain* proprement [illegible] là qu'il existe dans toute la [illegible] de ses traditions et de son type; c'est là que le philosophe [illegible] physiologiste peuvent trouver le [illegible] départ qui leur manque pour [illegible] spéculations sur l'anthropologie. [illegible] est pas ainsi dans l'Amérique [illegible]; car on sait que l'Indien de [illegible] a complétement perdu [illegible] première, et s'est eu[illegible] sous l'influence de la religion [illegible]. Les Hurons, les Algon[illegible], les Chactaws, tant d'autres [illegible] septentrionaux si misérable[illegible] décimés depuis un siècle, ont-ils [illegible] à cette modification profonde de [illegible] et de leurs mœurs na[illegible]? Qui oserait l'affirmer? L'in[illegible] du christianisme dans le [illegible] monde n'a-t-elle pas coïncidé [illegible] l'importation des fléaux physiques [illegible] les plus funestes à l'espèce [illegible]? Parcourez les villages in[illegible] du Canada, et vous verrez ce qui [illegible] des peuplades nombreuses qui [illegible] autrefois ce pays; entrez [illegible] cabanes où la parole des pro[illegible] de la foi catholique a pénétré, [illegible] verrez à quel état de dégrada[illegible] de misère sont aujourd'hui ré[illegible] ces hommes qui étonnaient les [illegible] voyageurs par leur intelli[illegible] et leur intrépidité chevaleresque. [illegible] l'initiation de l'Amérique à la [illegible] a été et est encore bien [illegible]; il en a été à peu près de [illegible] d'une partie de l'Europe; seule[illegible] l'Amérique s'est révélée à l'an[illegible] à une époque où il ne [illegible] plus y avoir égalité dans la [illegible] qui devait s'établir entre les deux [illegible], c'est-à-dire, au moment où [illegible] policé pouvait corrompre et opprimer l'homme primitif sans résistance de la part de celui-ci. L'Europe chrétienne a abusé de sa supériorité; et certes, au point de vue de la morale sociale, son plus grand crime aura été d'avoir démoralisé et dépeuplé tout un monde nouveau que la Providence livrait à sa domination et à ses enseignements. Les Patagons et leurs voisins des Pampas et du Chili ont été favorisés par la nature des contrées qu'ils habitent; et c'est grâce peut-être à leur éloignement instinctif pour des croyances nouvelles, qu'ils doivent de pouvoir encore fouler en paix le sol où reposent les cendres de leurs pères.

La cosmogonie des Patagons, si elle n'offre pas une grande variété de faits et ne prouve pas de leur part de grands frais d'imagination, a du moins le mérite de la simplicité. Dieu, disent-ils, alors génie bienfaisant, créa les hommes sous terre et leur donna leurs armes. Ils expliquent encore, d'une façon assez originale, l'apparition sur le continent de diverses espèces d'animaux qui y étaient inconnus avant l'arrivée des Européens. Ils supposent qu'après la création de l'homme, les animaux sortirent tous de la même caverne, mais que dès que le taureau se présenta à la porte, il effraya tellement les hommes avec ses cornes, qu'ils la fermèrent précipitamment et la condamnèrent en entassant des pierres énormes au-devant. Mais ils ajoutent que les Espagnols, en arrivant à leur tour, laissèrent cette malheureuse porte ouverte, et qu'alors parurent le taureau, le cheval et tous les animaux qui y étaient restés enfermés jusqu'alors. Cette fable, il faut en convenir, n'est pas plus merveilleuse que celle de l'arche de Noé.

Génie national, *langue*. Malgré les assertions tranchantes de Pauw et de quelques anciens auteurs espagnols, il est certain que les Patagons ne manquent pas d'intelligence, et que leur génie national mérite d'être pris en considération. Nous avons dit qu'ils n'attaquent jamais leurs ennemis sans que le cacique ait harangué ses guerriers. Ces dis-

aussi les Arabes. Ce qui distingue leur génie national, c'est une tendance à donner plus d'énergie à ce qu'ils disent, par l'emploi fréquent de la comparaison; cette tournure d'esprit les rapproche des peuples orientaux, qui, comme on sait, font consister la poésie dans l'usage exagéré de la métaphore. Ainsi, M. d'Orbigny a entendu un Indien dire au sujet d'une femme acariâtre, qu'elle était *méchante comme du piment;* un autre lui raconta, un jour, qu'il avait bu *long comme un lazo* (*). Ils représentent la force par une charrette avec son attelage, et le courage par un cœur de taureau. Pour exprimer que quelqu'un des leurs a eu peur devant l'ennemi, ils disent volontiers que ses éperons ont tremblé. Ce penchant à l'image et à l'exagération n'exclut pas chez eux la rectitude d'esprit et la concision dans la manifestation verbale de leurs pensées; ils ont, par exemple, deux expressions parfaitement justes pour désigner la fausseté en paroles et la fausseté en actions: celui qu'ils accusent de la première est l'*homme à deux langues*, et l'autre est l'*homme à deux cœurs;* pour faire entendre que, dans une certaine circonstance, les caciques avaient agi en toute franchise et de bonne foi, un indigène disait: « Les caciques n'ont pas deux cœurs; ils n'en ont qu'un.

[redacted]

t une richesse et des combi-
s remarquables; nouvelle preuve
ue plusieurs écrivains ont avancé
t des ressources et des nuances
s des langues américaines en
l.

ieme patagon est beaucoup plus
n noms de nombre que certaines
s du même continent (*). Les
nes peuvent compter jusqu'à cent
Il est vrai que leurs nombres
: *mille* leur ont été transmis par
riches et les Araucans qui, eux-
, les tenaient des Incas; mais
uantité de désignations numé-
n'en atteste pas moins la mul-
é des combinaisons de calcul
lles se livrent les Patagons.

vernement. Le système poli-
les Patagons est des plus sim-
a nation est gouvernée par un
périeur, désigné par le titre de
ken, et dont le pouvoir, très-
ecrit, ne s'exerce qu'en temps
rre. Il réunit alors tous les chefs
ernes et leur commande. En
de paix, on a pour lui beaucoup
ect, mais il n'a aucune espèce de
personnels, de sorte que s'il ne
it pas à ses besoins, aucun de
tendus sujets n'en prend souci.
erre même, les avantages de sa
n se bornent à une plus forte
a butin. Ce poste, si peu digne
, n'est même pas héréditaire
it : il faut que le fils, pour
er à son père, ait fait preuve de
e et d'éloquence; autrement la
st donnée à un autre, plus in-
: et plus capable.

. Point de lois parmi ces peu-
partant, point de punition pour
pables. Chacun vit à sa guise,
lus voleur est le plus estimé
e étant le plus adroit.

connaissant pas le partage du
ire entre les membres de leur
é, les richesses ne peuvent être chez eux que mobilières, et l'usage d'anéantir, à la mort de chacun, tout ce qui lui a appartenu dans ce monde, mettant les familles dans la continuelle nécessité de trouver de nouveaux moyens d'existence, il en résulte que la propriété, telle que nous l'entendons, n'existe point parmi les Patagons. Ceci explique à la fois leur opinion sur le vol et le peu de consistance de leur état social.

HISTOIRE. Un coup d'œil rapide sur l'histoire des établissements formés par les Européens dans ces contrées reculées, terminera cette notice que nous nous sommes efforcé de rendre aussi complète que possible, eu égard aux limites qui nous étaient tracées.

Seize ans après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, Juan Diaz de Solis et Vicente Yanez Pinzon reconnurent l'embouchure de la Plata, et longèrent la côte vers le sud jusqu'au 40e degré de latitude australe. En 1520, Magellan hiverna dans le port Saint-Julien, et emmena de force sur son bâtiment un Patagon (*). Ce ne fut qu'en 1578 qu'une autre nation, les Anglais, foula le sol de ce pays, jusque-là exclusivement exploré par les navigateurs espagnols. Le capitaine Drake démentit pour la première fois les contes merveilleux répandus en Europe sur la taille et les habitudes des Patagons; mais l'erreur devait prévaloir longtemps encore. Pour réhabiliter la fable inventée par ses compatriotes, Sarmiento (*Histoire de la conquête des Moluques*) représenta encore les habitants de ces contrées comme des géants de trois aunes de haut. Les fantastiques assertions d'Arginsola, historien du voyage de Sarmiento, décidèrent le gouvernement espagnol à tenter un établissement dans un pays où, sur la foi de quelques enthousiastes, on espérait trouver des villes considérables, des édifices magnifiques, et d'immenses richesses. Un assez grand nombre

On peut citer en exemple la langue
iquitos qui n'a pas un seul nom de
e, quoiqu'elle soit parlée par une
ions les plus puissantes de l'Améri-
strale.

(*) Voy. Pigafetta, qui a écrit la relation de ce voyage.

pitalière. Les vivres qu'ils avaient apportés furent bientôt épuisés, et le froid commença à se faire sentir de la façon la plus cruelle. Sarmiento résolut d'aller chercher des provisions dans les colonies du Nord; il s'embarqua, fit plusieurs fois naufrage et fut pris par les Anglais, qui le retinrent prisonnier. Pendant ce temps, les quatre cents malheureux colons qui attendaient son retour, mouraient de faim, de froid et sous le fer des indigènes. Réduits à vingt-cinq, ils prirent le parti de chercher par terre un lieu plus propice et où ils trouveraient de quoi soutenir leur misérable existence. Ils partirent, et le seul d'entre eux qui eût refusé de les suivre ne les vit pas reparaître. Ce dernier fut trouvé, en 1587, sur les ruines de la ville naissante, par le corsaire Cavendish, qui l'emmena captif. Dès lors, l'Espagne, quelque peu dégoûtée de ces expéditions hasardeuses, s'en tint à ses établissements de la Plata.

Durant plusieurs années, les Anglais visitèrent seuls les différents points du détroit de Magellan. Cavendish aborda plusieurs fois au port Désiré; John Chidley jeta l'ancre en 1590 dans le Port-Famine, muet témoin du désastre de la colonie espagnole; trois ans après, le vaisseau de Richard Hawkins sillonnait les eaux du port Saint-Julien.

En 1
et Sch
a depu
dont l
phes d
Magell
croyaie
l'océan
la mer
gnols,
l'honne
gent G
nouvea
Hollan
côtoyer
A la fin
terres
tées pa
Wood;
riode, l
ces régi
encore.
Beauch
raissent
dernièr
plus ill
tels que
Wallis
ges de l
Feu.

Les s
et du ha
nisation
dée de

ı. Toutefois, après la publication description des terres magella-s, par l'Anglais Falkner, qui avait ; longtemps les Pampas, l'Es-, effrayée des intentions mani-s par l'Angleterre, à l'égard des ées australes de l'Amérique, sérieusement à fortifier les points paux du littoral patagon et à r des colonies.

tablissement de Saint-Joseph fut séquence fondé en 1779, par don de la Piedra, qui en abandonna it la direction à Antonio de a. Une épidémie meurtrière les colons à se réfugier à Mon-o. Dans la même année, un es-s heureux de colonisation eut l'endroit où s'élève aujourd'hui age d'el Carmen, à quelques de l'embouchure du Rio-Negro. 80, autre essai de colonie tenté ancisco Viedma au port Saint-. Le frère de ce sous-intendant, io Viedma, y construit un fort quelques maisons, et donne à ndroit le nom de *Florida-a*. Le port Deseado voit presque me temps commencer un autre sement. Ces différents efforts, diquaient clairement le projet rrêté d'assurer la possession de agonie à la couronne d'Espagne, ent pas suivis de succès, car i fut obligée, en 1783, d'aban-r tous les points occupés par tionaux, à l'exception toute-e la colonie naissante du Rio-.

ncisco Viedma, chargé de don-ce dernier établissement tout veloppement et l'importance l était alors susceptible, acheta cacique le cours du fleuve, son embouchure jusqu'à San-r, et sut si bien capter la con-des naturels, qu'il eut la satis-n de voir ces hommes, si fiers et ux de leur indépendance, l'aider airement à la construction du a Carmen, qui bientôt abrita les nts, jusque-là réduits à vivre le sombres cavernes. Ce ne fut 1781, que le vice-roi de Buenos-Ayres, cédant aux sollicitations de Viedma, se décida à envoyer au Carmen sept cent trente-quatre individus venus des montagnes de la Galice. Dès ce moment, la colonie acquit une véritable importance.

En 1782, le pilote Basilio Villarino fut chargé de remonter le cours du fleuve pour chercher un passage vers le Chili par la rivière de Mendoza, qu'on supposait être un des affluents du Rio-Negro; mais cette exploration, intéressante au point de vue géographique, n'amena aucun résultat matériel pour la colonie du Carmen (*).

Tout réussissait au gré des colons du Rio-Negro, lorsque Juan de la Piedra, nommé en 1784 commandant du Carmen, eut la folle idée de faire la guerre aux nations indigènes, et attaqua le cacique dont l'alliance avec les Espagnols avait jusque-là favorisé l'essor de l'établissement. La petite troupe de Piedra commit, dans cette malheureuse campagne, des cruautés dignes des sauvages qui en étaient victimes. Tout ce qui s'offrit aux Espagnols fut, sans distinction de sexe, ni d'âge, impitoyablement massacré; mais les Indiens ne tardèrent pas à prendre leur revanche, et les compagnons de Piedra se replièrent, décimés et épouvantés, sur Buenos-Ayres. Les Espagnols purent alors apprécier toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise, car cette lutte sanglante fut le signal d'une série d'hostilités, à laquelle aucune concession ne put mettre un terme. Néanmoins, la colonie se maintint, grâce aux forces que l'Espagne y entretenait. Le commerce y devint même assez actif, par suite de l'abondance du

(*) M. d'Orbigny possède le manuscrit original et inédit de ce voyage dans l'intérieur du continent américain. Il nous a assuré qu'il portait un grand caractère de vérité et d'exactitude, ce qui lui permettra d'en faire usage pour la partie géographique de son ouvrage. La publication des observations de Villarino sera d'un grand secours pour le tracé du cours du Rio-Negro et de quelques-uns de ses affluents sur les cartes de l'extrémité de l'Amérique.

sel recueilli dans les environs du village.

La colonie de Saint-Joseph fut plus malheureuse. La conduite imprudente d'un chef espagnol causa sa ruine, alors qu'elle commençait à marcher sur les traces de celle du Rio-Negro et qu'elle comptait vingt mille têtes de bétail. Nous empruntons encore à M. d'Orbigny le récit de cette sanglante catastrophe, qui, dit-il, rappelle en petit les vêpres siciliennes, et dont les détails lui ont été racontés par un des trois Espagnols épargnés par les sauvages : « Les Indiens commerçaient journellement avec les établissements, et cherchaient à rendre aux colons une foule de petits services. La désertion de trois soldats du Carmen aux Indiens fit que le commandant requit ceux-ci d'aller chercher et de ramener les déserteurs; et, à cet effet, il offrit de fortes récompenses aux caciques patagons qui s'en chargeraient. Stimulés par

lequel des deux les tromp
mandant du Carmen ou le
Saint-Joseph; mais ce derni
trouvant plus accessible, il
de s'y diriger. Plusieurs tr
tagons se réunirent, mar
la péninsule, campèrent au
et un jour de fête, tandi
les habitants du village é
armes, dans la petite chap
tendre la messe, ils les y c
les massacrèrent. Trois Esp
lement échappés à cette bo
durent leur salut qu'à l'a
vaient pour eux quelques-
diens. L'établissement fut e
détruit, les maisons brûl
partie des bestiaux enlevés

Le village du Carmen ét
à devenir un bagne politi
tendant qu'il devînt un
voleurs. Vers l'année 180
ment où les créoles de
res commencèrent le mouv

Le village s'élève sur le bord du
Negro; il est dominé et protégé
fort de forme carrée qui com-
le les environs et le cours de
rière à une certaine distance
bourgade. Quoique cet établis-
t, le seul resté debout sur les
de la Patagonie, soit placé à six
de l'embouchure du fleuve, néan-
les bâtiments, même ceux d'un
e assez considérable, y remon-
lement et y mouillent en sûreté
ne eau tranquille et profonde.
et du Carmen est agreste et
esque. Les saules qui ombragent
res du Rio-Negro, les terrains
rion qui, des deux côtés, offrent
ngue bande de verdure, les hau-
laises qui élèvent de distance en
ce leurs têtes nues, et dont les
imprégnés de terre végétale sont
és d'arbres verdoyants, tout ce
paysage, qui se déroule et ser-
le long de la grande artère de
tagonie, présente un étrange
ste avec les déserts environ-
.

population du Carmen peut s'é-
à cinq ou six cents habitants,
posés des premiers colons, agri-
ers ou éleveurs de bestiaux, la
rt venus des montagnes de Cas-
de commerçants de toutes na-
, de nègres esclaves, employés
e ouvriers dans les divers éta-
ments, et de Gauchos exilés pour
s.

le climat est tempéré, assez
ble pendant une grande partie
année, et extrêmement salubre.
le fort peu au Carmen, et il n'y
jamais. Néanmoins il y fait gé-
ement plus froid que dans cer-
s localités situées à la même dis-
de l'équateur dans l'hémisphère
l; cette différence doit être at-
ée aux glaces éternelles des andes
nnes, et au peu d'obstacle que
ntes plaines de la Patagonie op-
nt aux vents qui soufflent des ré-
magellaniques. Les nuits surtout
xtrêmement froides, à cause de
ce du soleil qui laisse libre l'in-
ce du vent, seul fléau de ce point
privilégié. Il pleut très-rarement à Patagones; les vents d'ouest qui produisent la sécheresse soufflent presque constamment. Cette sécheresse est telle dans la Patagonie en général, que la pluie est presque immédiatement évaporée, et que les corps des animaux se dessèchent au contact de l'air, et restent ainsi pendant plusieurs années sur le sol même, sans se décomposer.

Le commerce du Carmen consiste en sel recueilli dans les salines naturelles, en cuirs, laine de mouton, viande salée, grains, pelleteries, plumes de nandu, fruits, tels que pommes et raisin, huile de phoque, et jambons aussi estimés à Buenos-Ayres que le sont chez nous ceux de Mayence. Les habitants font aussi un commerce actif avec les Indiens, qui, à cet effet, se rendent en foule dans le voisinage de l'établissement. Pour quelques verroteries, de l'eau-de-vie et du tabac, ils achètent aux Patagons les riches tapis qu'ils fabriquent avec la dépouille des guanaques, des renards, des mouffettes et des autruches; les Aucas et les Puelches des Pampas leur apportent leurs tissus de laine, des rênes et des sangles de cuir tressé, ainsi que de belles pelleteries.

Le village est administré par un commandant militaire, délégué et représentant du gouvernement de Buenos-Ayres, et par un employé des douanes. Le premier exerce un pouvoir absolu sur la colonie, excepté en matières de finances, cette branche étant attribuée au douanier, qui est chargé de la perception des droits sur les troupeaux et sur les produits du pays.

Suite de l'histoire des établissements espagnols de Patagonie. — La partie de la Patagonie la plus voisine des frontières ne pouvait manquer de ressentir le contre-coup de la révolution qui eut lieu à Buenos-Ayres en 1810. Le parti républicain avait triomphé. Il ne tarda pas à faire marcher un corps de troupes contre le Carmen, avec ordre de s'emparer de ce village. L'expédition réussit à merveille, et qui mieux est, sans coup férir. Mais le délégué du gouverne-

rent avec empressement aux projets de deux exilés espagnols qui conspiraient contre l'autorité républicaine. Le moment de l'action fut judicieusement choisi : c'était en 1812 ; Montevideo était assiégé par les patriotes, et cette importante opération inquiétait vivement le gouvernement révolutionnaire, en même temps qu'elle divisait les forces dont il pouvait disposer. Les conspirateurs ne perdirent pas un instant : ils s'emparèrent du fort, ainsi que d'un vaisseau de guerre qui stationnait dans le fleuve. Il n'en fallait pas davantage : la tyrannie espagnole remplaça la tyrannie d'un chef coupable.

Les auteurs de la révolte ne tinrent aucune des promesses qu'ils avaient faites à leurs complices, et semblèrent prendre à tâche de faire oublier, par leurs odieuses injustices, les brutales façons d'agir de ceux qu'ils avaient renversés. Du reste, leur triomphe ne fut pas de longue durée. De nouveau menacé par un bataillon républicain, le Carmen se soumit humblement, comme il avait fait une première fois. Malheureusement, ce furent les habitants qui expièrent le crime des conspirateurs ; en représailles des vols commis par la faction espagnole dans les estancias de l'État, les propriétaires

pris et amené près de mille
s voyages. C'en était assez pour
r aux colons le désir de profiter
précieux avantage : ils se rendi-
la Péninsule, et tous les ans, à
e époque, ils traversaient cou-
rant les déserts arides de la
ie pour aller chercher des
t. Ils parvinrent ainsi à rega-
qu'ils avaient perdu, et à don-
nouvel essor à l'agriculture,
principale de leur richesse.
dant, en 1819, un danger me-
rint mettre encore en question
ce même de la colonie ressus-
es soldats laissés au Carmen
commandant républicain, après
ndres de 1812, s'insurgèrent,
èrent le gouverneur, se souil-
es crimes les plus horribles, et
nt ce malheureux pays en pro-
anquise. On raconte que, dans
resse de sang, ils fusillèrent
s-uns de leurs officiers et for-
es autres à traîner leurs cada-
l'endroit où eux-mêmes de-
tre enterrés vivants jusqu'au
s enfants perdus de la répu-
le Buenos-Ayres furent enfin
de mettre un terme à leurs fu-
attaqués par les troupes du
vernement central, ils s'enfuirent
nt et se réfugièrent chez les
où ils continuèrent leur vie de
ages.
armen s'était ressenti de cette
e et rude secousse ; mais il se
ngea ensuite par un redou-
t d'activité commerciale. Les
, ne trouvant plus de bestiaux
-Joseph, prirent le parti de les
ns les fermes des pays limitro-
t ils furent bientôt si experts
métier de larrons, que ne sa-
ue faire des animaux tombés
leurs mains, ils allaient les
ns Chili et dans d'autres lieux
ssi lointains. On porte à plus de
e le nombre des bêtes à cornes
s par les indigènes aux colons du
, pendant les trois années de
nistration du commandant Oyue-
peut se faire une idée, d'après
le l'extension que prit, à cette
époque, le commerce des cuirs et de la viande salée. On vit d'étranges spéculations réussir au delà de toute espérance raisonnable : des commerçants de Buenos-Ayres firent fortune en très-peu de temps à Patagones, aux dépens de leurs propres compatriotes dont les troupeaux passaient successivement dans les mains des sauvages et dans celles des effrontés acheteurs. Le gouvernement de la république aurait pu couper court à ces insolents brigandages, et l'on ne saurait trop le blâmer d'avoir autorisé par son indifférence un état de choses aussi contraire à tout principe de justice et de moralité.

Les rapports commerciaux des colons avec les naturels ne furent pas la seule cause de l'importance que ces derniers acquirent à l'époque dont nous parlons. Un événement imprévu et de la nature la plus grave vint rappeler aux colons les dangers de leur position au milieu des tribus barbares dont la timidité et la division avaient fait jusqu'alors la faiblesse : pendant la guerre de l'indépendance qui ensanglanta les plaines de Buenos-Ayres, un officier du parti espagnol, nommé Pincheira, déserta et passa aux Indiens avec la plupart de ses soldats. Il s'associa à la vie de meurtre et de pillage que menaient alors les Araucans, et devenu le chef d'une bande redoutable, au milieu de laquelle se trouvaient près de trois cents hommes armés à l'européenne et façonnés à la discipline, il dévasta les frontières des républiques de Buenos-Ayres et du Chili. Bientôt les autres tribus d'indigènes se recrutèrent de nombreux déserteurs ; la contagion gagna les Gauchos, et même, à ce qu'on prétend, quelques fermiers, qui préférèrent les émotions du vol à main armée aux paisibles jouissances de la vie domestique. Enfin l'audace des bandits s'accrut à tel point, que personne ne fut en sûreté dans l'estancia la mieux gardée, et dans les asiles que l'on décore dans ce pays du nom de châteaux forts.

Ces désordres ont continué depuis cette époque, moins sanglants et par

suite moins redoutés, mais tout aussi funestes aux intérêts et à la tranquillité des habitants. Les colons des établissements espagnols sont sans cesse sur le qui vive, craignant à chaque instant les agressions des dignes compagnons de Pincheira.

La guerre qui éclata en 1826 entre le Brésil et Buenos-Ayres eut une singulière influence sur le Carmen. L'escadre brésilienne ayant bloqué le Rio-de-la-Plata, les corsaires de la république Argentine, mal protégés par les forts de l'Ensenada et du Tuyu, conduisaient dans le Rio-Negro les nombreuses prises faites sur la marine du Brésil. Le sol du Carmen fut alors foulé par des gens de toutes nations, qui, chargés de butin et peu scrupuleux en matière de morale, introduisirent dans la paisible colonie, devenue pour eux une terre neutre, le goût des objets de luxe et des habitudes licencieuses. Il est vrai que ce qu'il perdit du côté des mœurs, le Carmen le retrouva du côté du bien-être et du progrès matériel.

corsaires, quelques soldats et la milice du pays, e habitants et des Gauchos sembla, on tint conseil, e nime fut de se défendre. L de corsaires armèrent de bâtiments, et, de concert marins, prirent la résolu attaquer les navires, tandi valerie devait tomber sur ennemies. Le général br glais d'origine, crut qu'a dats aguerris il était facile une poignée d'hommes n nés et de s'emparer de l'ét Sans perdre de temps, dè main matin il opéra so ment, mit sept cents hom et laissa peu de monde navires. Du bas de la rivi six lieues à faire pour arri men. Le guide qui le dirig seilla, de peur d'embûche dre l'intérieur des terres, à l'improviste sur le Car parmi des hommes habitu

[redacted]

; les officiers cherchaient en
ui rallier; le cri général de se
les contraignit à remettre leurs
aux miliciens, qui les firent tous
iers. Pendant que les habitants
ien remportaient cette victoire
, les navires arrivèrent près
illage. On combattit avec ar-
déjà l'un des bâtiments brési-
nait d'être pris, lorsque la
e de la défaite de l'armée obli-
deux autres à se rendre. Tel
ultat de l'expédition des Bré-
*). « Un trait de barbarie et
lité effrénée marqua l'engagé-
ns lequel le général brésilien
pé. A peine fut-il renversé,
aucho descendit de cheval, se
a sur lui, le dépouilla de son
stume, et s'apercevant qu'il
un anneau précieux, se mit en
le couper le doigt dont il ne
l'arracher. Le général n'était
ssé et s'était tenu immobile
espoir de se sauver. Mais la
occasionnée par le couteau du
fut si vive, qu'elle lui fit
un gémissement qui le trahit;
soldat lui enfonça son sabre
cœur, et s'enfuit triomphant
bague qu'il avait convoitée.
n après cette lutte sanglante,
it encore les plaines du Car-
nchées d'ossements épars et
es d'oiseaux de proie qui se
ent des lambeaux de chair des-
ar le soleil : c'étaient les restes
lavres des Brésiliens morts
combat. Les vainqueurs ne les
pas jugés dignes des honneurs
pulture. Il paraît, du reste, que
'usage des partis qui se font
erre acharnée en Amérique,
lans les régions où une cer-
ivilisation a pénétré. M. de
k, qui a voyagé longtemps
république mexicaine, et à l'a-
squel nous devons des rensei-
nts précieux sur ce pays, a vu
mps de la Vera-Cruz et des
es intérieures offrir, long-

*Orbigny, t. II de la partie histo-
. 290.

temps après les batailles dont ils avaient été le théâtre, l'aspect de cimetières bouleversés; spectacle bien propre à inspirer de tristes réflexions sur les agitations violentes auxquelles la majeure partie de la société américaine est en proie. Heureux, du reste, ceux qui succombent! car les vivants expient cruellement entre les mains de leurs ennemis leur dévouement à leur cause. Ainsi les prisonniers brésiliens faits dans le combat du Carmen furent, de peur d'encombrement, dirigés sur Buenos-Ayres, à pied, pendant la saison la plus chaude de l'année, et sous la conduite d'officiers aussi barbares que leurs subalternes. Ces malheureux firent trois cents lieues dans des déserts arides et brûlants, dévorés par la soif, soumis aux plus dures privations et aux traitements les plus inhumains. Un grand nombre périrent en chemin; d'autres, épuisés de fatigue, ou affaiblis par les maladies, ne purent suivre le convoi, et furent abandonnés dans ces plaines inhospitalières. A leur retour, les soldats qui les avaient escortés se vantèrent d'avoir acquis, par la manière dont ils avaient persécuté les infortunés prisonniers, de nouveaux titres à la reconnaissance de leurs compatriotes.

On a vu sous l'empire de quelles circonstances la prospérité du Carmen s'était accrue dans une proportion extraordinaire. Par une conséquence toute naturelle et facile à prévoir, cet heureux état de choses devait disparaître dès que l'affluence des corsaires et des étrangers cesserait. En effet, la paix conclue le 3 octobre 1828 entre le Brésil et Buenos-Ayres fut le signal de la décadence de cette colonie. Une nouvelle ère de calamités et de ruine commença pour elle. Les Indiens reprirent le cours de leurs dévastations, et la terreur qu'ils répandirent au loin sur les deux rives du Rio-Negro fut telle, qu'un grand nombre d'habitants du Carmen allèrent chercher dans les environs de Buenos-Ayres la tranquillité dont ils ne pouvaient plus jouir dans le voisinage des Aucas et des

Patagons. Aujourd'hui, cet établissement, qui a eu tant d'alternatives de bonheur et d'adversité, est dans la situation la plus déplorable; il est même à craindre que l'indifférence du gouvernement de Buenos-Ayres n'ait pour résultat final son anéantissement complet. Alors les sauvages de la Patagonie, désormais affranchis du contact des étrangers, camperont insolemment dans la demeure de l'homme civilisé, et suspendront les harnais de leurs chevaux aux lambris qui retentissent encore aujourd'hui des sons d'une musique harmonieuse. La destruction de la colonie du Carmen sera une véritable perte pour les navigateurs et les commerçants de Buenos-Ayres; elle rendra, en outre, extrêmement difficile tout autre établissement dans les mêmes contrées.

DÉTROIT DE MAGELLAN.

Le grand dictionnaire publié, en 1829, par Piquet, s'exprime ainsi à l'article *Détroit de Magellan* : « L'entrée du côté

qui le fait communiquer avec l
Océan. Les côtes de ce détroit
général très-élevées, et atteign
vent deux et trois mille pieds
teur perpendiculaire au-des
niveau de la mer. Elles off
nombreuses ouvertures ou ba
général, le vent d'ouest est t
lent dans ce détroit. Entre l
Saint-Jérôme et la baie de Gal
côte nord (Patagonie) présen
perspective variée et assez ag
tandis que, dans le lointain (a
on aperçoit des pics et des mo
couverts de neige. Elle offre u
cession de montagnes, de col
de plaines arrosées par des riv
des ruisseaux. On y trouve aus
ques rades sûres. »

Nous allons compléter et r
sur certaints points cette brè
cription du détroit auquel son p
explorateur, l'illustre Magellan
laissé son nom.

Considéré dans son ensem
détroit présente la figure d'u
obtus dont le centre est au

[redacted]

	milles.
à l'île du Dauphin	7
e au cap Froward	11
pointe de la baie de Snug	8
te de cette baie au cap Holland	13 2/3
lland au cap Gallant	21 1/2
à la baie d'Élisabeth	11 2/3
aie à la pointe d'York	6 1/3
d'York au cap Quade	21
à celui de Notelz	21
nier à celui de Monday	28
onday au cap Upright	13
t au cap de Los Pilares	50
	376 1/12

is le voyage de Wallis, d'autres eurs ont parcouru et étudié ieux contours du détroit de n. C'est à eux et surtout au e Parker-King que nous de- renseignements les plus pré- ce lieu si important au point de la science nautique (*).

troit de Magellan est peut-être plus pittoresque du globe, et digne d'être décrit par les l est, à juste titre, l'objet de tion des marins. Où trouve- en effet, dit le capitaine Du- y, un détroit aussi profond, g, aussi navigable, et, cepen- ssi resserré, offrant un si mbre de ports naturels, de s sûrs et commodes? Par- eau excellente et du bois en s, du gibier, du poisson et llages; enfin toutes les res- que peut offrir un pays jus- nt inculte et à peu près in-).

ntour de la baie Grégoire, le

lement d'Urville, au début de son age autour du monde, qui n'est terminé, a exploré pendant près le détroit de Magellan. Le rapport est habile et intrépide navigateur de la marine, rapport inséré dans de la Société de géographie, ne n de nouveau sur ce lieu inté- son retour en France, M. d'Ur- ra sans doute le résultat de ses s, et alors seront complétées la et l'histoire naturelle du détroit lonnons ici la description abrégée. ait du journal du capitaine Du- commandant la corvette l'*Ariane*, ministre de la marine et publié nales maritimes.

pays, des deux côtés du détroit, n'offre que des plaines unies comme le reste de la Patagonie. Au cap Negro, un peu plus loin, il prend tout à coup les caractères du sol de la Terre-du-Feu. On est surpris d'apercevoir dans un espace de vingt milles, un changement si frappant dans le paysage. Le contraste est encore plus remarquable si l'on pousse jusqu'au Port-Famine, à soixante-dix milles de la baie Grégoire. Là, les montagnes sont couvertes de forêts impénétrables, sans cesse battues par la pluie et les tempêtes, tandis que, dans les environs du cap Grégoire, un ciel pur et un soleil brillant illuminent de clartés splendides des plaines stériles et sablonneuses.

Au Port-Famine, la vue s'étend sur des masses de rochers granitiques, et sur des bois tellement épais, que, pour s'y diriger en sûreté, il est nécessaire de se munir d'une boussole. Le mont Tarn, qui s'élève de 2600 pieds au-dessus de la mer, domine la baie où, comme on l'a vu dans la notice sur la Patagonie, les Espagnols fondèrent un établissement. Pendant l'hiver, l'aspect de ce lieu tristement célèbre est sombre et mélancolique. La neige couvre les montagnes environnantes, et un brouillard glacial s'étend, comme un linceul, sur toute la contrée.

Nulle part dans le détroit on ne voit d'aussi beaux arbres qu'au Port-Famine: le capitaine Duhaut-Cilly dit qu'il fut frappé de la beauté des forêts qui bordent la rivière, dont les eaux se jettent dans le fond de la baie. Il mesura des arbres qui avaient six pieds de diamètre, et plus de cinquante pieds au-dessous des branches, sains et droits comme des mâts de vaisseau.

Les équipages des navires qui relâchent dans ce port y font la chasse à plusieurs espèces d'oiseaux, et notamment à des oies, à des canards sauvages, à des sarcelles, à des bécassines, à des pluviers et à des *race-horses* (*).

(*) Pour la description de ce dernier oiseau, voyez Freycinet, Voyage de l'*Uranie*.

D'ordinaire, quelques Patagons errants se montrent sur la rive, et viennent faire un commerce d'échange avec les marins. Les toldos de ces Indiens, qui s'élevent dans le lointain, donnent au paysage un caractère encore plus singulier.

Avant d'arriver au cap Froward, qui s'avance à l'extrémité de la péninsule de Brunswick, le détroit s'élargit, et donne entrée dans les canaux Saint-Gabriel et Madeleine. Les bords du premier de ces passages sont couverts, jusqu'au port Waterfall, d'immenses glaciers qui alimentent, d'espace en espace, de magnifiques cascades, supérieures, sous le rapport du nombre, et de la hauteur, à toutes celles que l'on connaît. Dans une étendue de neuf ou dix milles, on compte plus de cent cinquante chutes, qui précipitent leurs eaux bouillonnantes dans le canal, d'une hauteur qui varie de quinze cents à deux mille pieds anglais. Quelques-uns de ces torrents sont masqués par le feuillage des arbres qui ombragent leurs bords; mais arrivés à la

Les eaux du cap Froward en cétacés, en phoques et souins. Ici, l'eau que les ba cent en jets brillants, pre particularité remarquable : dans les airs des nuages arg sibles pendant plus d'une n à l'œil nu, à la distance milles.

Du cap que nous venons mer, au Port-Gallant, la tentrionale se prolonge p ligne droite. Du côté opposé traire, on rencontre une de passages bordés de haut gnes, séparées les unes des des ravins profonds. Les sont couvertes d'une végé goureuse; toutefois, les ar partie méridionale sont pl L'aspect de cette partie d loin d'être horrible, comme dova, est, dans la bonne s trêmement intéressant et pi Les montagnes les plus él sans doute privées de verd leurs crêtes abruptes et co

[redacted]

s parages le groupe de Guaya-
mposé de petites îles, dont
ient une haute montagne nom-
nda de *Captana*. Il a baptisé
de Wellington une île que les
ls appellent *Campana*. Il a
ité les îles Lobos et *Rocca*
. Ces terres sont situées à une
stance du rivage occidental de
nie, dans la direction du sud
, depuis le cap Sainte-Isabelle
golfe de Penas. « On sait peu
de cet archipel, si ce n'est
rocailleux, montagneux, et
ect désagréable. Il est séparé
nent par le canal de la Con-
au bord duquel viennent se
brusquement les Andes, dont
s se couvrent ici d'énormes
(*). »
erminer cette description trop
u détroit de Magellan, nous
donner quelques détails sur
aux et les animaux qu'on ren-
r ses bords et dans ses eaux.
limites que nous nous som-
ées nous empêchent de nous
davantage. Nous nous con-
s donc de renvoyer le lecteur,
zoologie, à une lettre du ca-
ing, insérée en deux fragments
Zoological journal de Lon-
me III, page 422, et tome IV,
; pour la Flore, à la relation
dition du *Beagle* et de *l'Aven-*
t surtout à la partie de cet ou-
qui a été rédigée par M. Dar-

troit de Magellan a été long-
égligé pour le détroit de Le-
itué entre la Terre-du-Feu et
mmée Terre-des-États. Mais
a été à son tour abandonné, sur-
uis que le capitaine King, qui fait
en cette matière, a nié positi-
les avantages de la navigation
dangereux passage. Aujour-
s navires, s'ils n'aiment mieux
r le détroit de Magellan, ce qui
de beaucoup le chemin, dou-
Terre-des-États, puis descen-

dent plus bas, doublent le cap Horn, situé à l'extrémité sud de la plus méridionale des îles l'Hermite, et remontent dans l'océan Pacifique en longeant, à distance, la côte sud-ouest de la Terre-du-Feu. Cette route n'est pourtant pas préférable à celle par le détroit de Magellan. Les difficultés pour doubler le cap Horn sont très-grandes : les vents et les courants sont si changeants dans ces parages, que le marin doit leur préférer les longueurs et les ennuis d'une navigation qui n'offre que peu de dangers et présente des avantages réels pour le reste du voyage. En effet, lorsqu'on est sorti du détroit, les vents étant de la partie de l'ouest et plus fréquemment au nord qu'au sud, ils sont favorables pour prolonger la côte; et dans le cas où ils ne garderaient pas constamment cette direction, on ne serait pas exposé à être abîmé par la mer, comparativement plus tranquille à cette hauteur; au lieu qu'un bâtiment qui a doublé le cap Horn doit, si le vent est nord-ouest, courir à l'est des îles Malouines, où il est en butte à de fortes brises et à une mer terrible qui le prend en travers et le force à serrer le vent pour remonter vers le nord, et à s'écarter ainsi de sa véritable route.

On comprend, d'après ceci, de quelle importance est aujourd'hui le détroit de Magellan, pour pénétrer dans l'océan Pacifique. Nul doute, en conséquence, que d'ici à quelques années cette précieuse communication entre les deux mers ne soit aussi connue que les autres points reculés du globe. Peut-être même quelque puissance enropéenne songera-t-elle à fonder sur ses rives, dans l'intérêt du commerce, un établissement sérieux. Le triste sort de la colonie du Port-Famine est sans doute un douloureux précédent, mais on n'en saurait rien conclure pour l'avenir. On a vu des établissements se maintenir et même prospérer dans des lieux bien plus inhospitaliers que le détroit de Magellan, et des colons intelligents pourraient tirer un parti avantageux des ressources qu'of-

ile-Brun, édition de 1836, revue
Enet.

gènes, est située par les 53° et 56° degré de latitude australe, 67° 50′ et 77° 75′ de longitude occidentale. Formée par une immense agglomération d'îles s'étendant dans un espace de cent trente lieues de long sur quatre-vingts de large, elle est bornée au nord par le détroit de Magellan ; à l'est par l'océan Atlantique ; au sud par l'océan Austral; à l'ouest par la mer du Sud. Les principales îles de cet archipel, celles que baignent les eaux du détroit de Magellan, peuvent être ainsi décrites quant à la configuration extérieure de leurs côtes :

A l'est et en partant du promontoire de la Reine Charlotte, qui forme le côté sud de l'entrée du détroit, la côte de la grande terre appelée *King Charles Southland*, descend du nord au midi, en s'inclinant sensiblement vers l'est jusqu'aux caps Saint-Vincent et Diégo. A partir du cap Saint-Vincent jusqu'à celui de Bon-Succès, la ligne s'abaisse perpendiculairement vers le sud. La Terre-des-États, située en face et à peu près à égale distance de Saint-Vincent et de Diégo, forme le détroit de Lemaire. Du cap de Bon-Succès à la baie Valentin, la côte court horizontalement d'est en ouest,

(*) On dit communément *Terre-de-feu ;* mais *Terre-du-feu* traduit mieux le nom

le des îles l'Hermite, dont l'ex-
té méridionale forme le véri-
cap Horn, est avoisinée à l'est
ne infinité d'autres moins consi-
les, dont les plus importantes
les îles Barnevelt, les îles d'E-
, et plus au nord l'île Nouvelle.
ux cap Horn jusqu'au cap Pillar,
rme l'extrémité nord-ouest de
rre-du-Feu, la côte décrit
portion de cercle, profondé-
accidentée par le canal de
par la baie de Sainte-Barbe et
Glocester. A l'entrée du canal de
on trouve un archipel dont les
incipales sont, au sud et en al-
l'ouest en est, la Cathédrale
k, l'île des Nigauds et celle des
au nord de cette dernière, l'île
Euf, et au nord-ouest de celle-ci
rûlée. Au-dessus et à l'ouest de
de Sainte-Barbe est un groupe
q îles, dont la plus grande est
ée par le cap Noir. Derrière le
Glocester, et en remontant au
se trouve un vaste archipel dans
on peut placer l'île de l'Atter-
non loin de cette île est le son-
le plus profond qui existe sur ce
d.

r ce qui est des côtes septen-
les de la Terre-du-Feu, dont nous
dit quelque chose en décrivant
roit de Magellan, nous nous bor-
s à rappeler rapidement, et en
d'ouest en est, les points prin-
, tels que la baie et le havre de
tion placés presqu'à l'entrée du
t; la baie des Iles; le havre de
ndelle; l'entrée du canal Sainte-
, située en face du Port-Gallant;
le du canal Saint-Sébastien, en
n Port-Famine, mais plus au
le promontoire de la Rafle, qui
le second goulet de l'entrée
ale du détroit; le Mondrain, qui
u nord forme le premier goulet,
artir duquel la côte descend du
u sud et d'ouest en est, pour
rejoindre le promontoire de la
Charlotte, qui nous a servi de
de départ.

uis le cap Pilar jusqu'au cap Horn, la côte est très-irrégulière et très-coupée; elle est généralement élevée et exempte de hauts fonds et de bancs. Sa hauteur varie de deux mille quatre cent quatorze à quatre cent cinquante-sept mètres; dans l'intérieur sont des chaînes de montagnes toujours couvertes de neige, et dont l'élévation est quelquefois de plus de douze cent vingt mètres, et jamais de moins de six cents.

Quand on est près de la côte, on aperçoit plusieurs bras de mer qui coupent la terre dans toutes les directions et qui communiquent avec de grands golfes situés derrière les îles du large. On voit les montagnes voisines de la mer très-boisées du côté de l'est, tandis que du côté de l'ouest, qui est exposé aux vents dominants, elles sont tout à fait stériles. Ces montagnes sont rarement couvertes de neige, parce que les vents de mer et la pluie en amènent promptement la fonte. Les brumes sont rares dans ces parages, mais une température pluvieuse et sombre, accompagnée de vents violents, y règne presque toujours. Le soleil s'y montre fort peu; le ciel, même dans les plus beaux jours, est couvert et nuageux.

Cap Horn. — Le point le plus important de l'archipel de la Terre-du-Feu, vers le sud, est incontestablement le cap Horn, dont nous avons indiqué la position à l'extrémité de la plus méridionale des îles l'Hermite. Elevé d'environ cent cinquante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer, ce cap présente vers le sud des escarpements noirs, qui, vus de près, sont du plus imposant effet. Nous avons exposé, à l'article du détroit de Magellan, les avantages qu'offre le passage à travers ce détroit; cependant, comme la question des deux routes n'est pas encore décidée pour beaucoup de gens, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de donner sur le passage par le cap Horn les renseignements les plus récents et les plus positifs.

Quelques marins pensent qu'il est préférable de doubler le cap Horn pen-

285917 A

dant l'été ; d'autres affirment, au contraire, qu'il vaut mieux choisir l'hiver pour effectuer ce passage. Comme dans tous les pays du monde, les mois d'équinoxe sont les plus mauvais : de fortes brises se font alors sentir. Les mois d'août, septembre, octobre, novembre et décembre, sont les pires de l'année ; c'est alors que règnent les vents d'ouest, la pluie, la neige et la grêle. Décembre, janvier et février sont les mois les plus chauds ; les jours sont longs, et le temps est quelquefois fort beau ; mais les vents d'ouest, parfois très-violents, et accompagnés de beaucoup de pluie, règnent durant toute cette saison, qui présente moins que dans toute autre partie du globe les avantages ordinaires de l'été. Mars est peut-être le plus mauvais mois de l'année, à cause des tempêtes et des coups de vent qui s'y succèdent ; il est pourtant moins pluvieux que les précédents. La meilleure saison est souvent la période des mois d'avril, mai et juin, quoiqu'elle ne soit pas

vent chercher à se tenir à mo
cent milles de la côte orientale
Patagonie, autant pour éviter la
mer, soulevée par les brises d
qui dominent dans l'est, et sont
tant plus fortes qu'on est plus d
de la terre, que pour profiter d
constance du vent, quand il e
dans la partie de l'ouest (*).

Malgré tous ces inconvénien
passage par le cap Horn, tant r
des anciens marins, n'est pas
effrayant que l'avait fait croi
miral Anson. Dampier, Cook
Peyrouse avaient déjà beaucou
tribué, par leurs observations
minuer la terreur inspirée p
autre *cap des tempêtes*. Les voy
modernes ont achevé de dim
frayeurs. Tous s'accordent à di
le passage par l'extrémité de la
du-Feu n'offre que les contrarié
dinaires dans toutes les hautes
des, et que les ouragans n'y s
plus terribles que ceux qui é
souvent, pendant la mauvaise s

oisines de la mer présentaient
gréable verdure. « Les hau-
-il, sont assez remarquables,
uvent être appelées des mon-
noique leurs sommets soient
nt nus. Le sol des vallées est
l'une grande profondeur ; au
resque toutes ces collines, on
s petit ruisseau dont l'eau a
eur rougeâtre, comme celle
à travers nos tourbières d'An-
, mais elle n'a aucun mauvais
, en tout, nous avons éprouvé
it la meilleure que nous eus-
uvée dans notre voyage. » A
où naviguait Cook, le détroit
ire n'avait pas encore perdu
rtance; aussi le capitaine an-
orte-t-il le plus grand soin à
la position de ce detroit, au-
donne environ cinq lieues de
à indiquer tous les points qui
servir à y diriger les marins.
également la défense de la
s-Etats, qui ne lui a pas sem-
plus aussi sauvage qu'à l'ami-
n. La côte nord lui a paru of-
baies et des havres, et le sol
es sans bois, ni même sans
Deux ans auparavant, le ca-
Vallis, qui reconnaissait alors
du détroit de Magellan, s'ex-
f'une manière toute différente
de la Terre-du-Feu, bien qu'il
mois de février, correspon-
otre mois d'août. Le maître
eau, qu'il avait envoyé cher-
mouillages, « trouva, dit-il,
ui borde la côte, horrible, et
age qu'aucun qu'il eût jamais
aient des montagnes raboteu-
s hautes que les nues, abso-
dépouillées, depuis leur base
eur sommet, et où l'on n'a-
t pas un seul arbrisseau ni un
d'herbe. Les vallées ne pré-
t pas un aspect moins affreux;
ient entièrement couvertes de
profondes de neige, excepté
ques endroits où elle avait été
e ou glacée par les torrents
sopent des crevasses de la mon-
t se précipitent des hauteurs
forment par la fonte des nei-
ges. Ces vallées, dans les endroits même où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent. »

Ces témoignages ne sont contradictoires qu'en apparence, puisqu'ils portent sur des points placés à une grande distance l'un de l'autre. Le capitaine Parker-King, qui a exploré avec soin toute la Terre-du-Feu, confirme les assertions de Cook. Il dit que dans presque toutes les îles qu'il a visitées, la végétation est magnifique, et qu'il y a vu la véronique et la fuschie, qui en Angleterre sont regardées et cultivées comme des plantes fort délicates. Ces deux végétaux, ajoute ce navigateur, étaient en pleine fleur à une très-petite distance de la base d'une montagne couverte de neige aux deux tiers de sa hauteur. Il a vu aussi des colibris suçant l'arome des fleurs, après deux ou trois jours de pluie et de neige pendant lesquels le thermomètre avait été au point de congélation. Enfin M. Fitz-Roy affirme qu'à aucune époque de l'année, les feuilles des arbres de la Terre-du-Feu ne tombent entièrement. De ces différents rapports, on peut conclure, que si cette contrée n'a pas un aspect bien hospitalier, elle est loin d'être aussi épouvantable que l'ont affirmé certains voyageurs.

Le récit suivant d'une excursion faite par Banks et Solander, pour étudier les richesses végétales de la partie sud de ce pays, peut être considéré comme le côté effrayant du tableau :

Aventure de Banks et de Solander. M. Banks et le Dr Solander, qui, en qualité de naturalistes, accompagnaient le capitaine Wallis dans son voyage autour du monde, se trouvant vers le milieu de décembre 1766, dans le détroit de Magellan et tout proche de la côte de la Terre-du-Feu, vers un point où le débarquement n'offrait aucune difficulté, résolurent de ne pas abandonner ce parage sans renouveler l'excursion qu'ils avaient déjà tentée sur ce sol, où ils espéraient découvrir de véritables richesses scientifiques. Le

mois de décembre, nous l'avons déjà dit, correspond sous cette latitude à nos mois de mai et de juin. Le temps était beau, et ils avaient en perspective une petite montagne, boisée à sa base, aplatie et verdoyante vers le milieu de sa hauteur, aride et nue à son sommet. Partir au lever du soleil, explorer ces bois, cette prairie, ce rocher où jamais avant eux n'avait pénétré un Européen, et revenir le soir à bord, leur parut une expédition aussi glorieuse que facile. Le chirurgien du bâtiment l'*Endeavour*, l'astronome, le dessinateur de M. Banks, trois domestiques, deux matelots et deux nègres se joignirent à eux; et le 16 décembre, de bon matin, la chaloupe les déposa tous les douze, pleins de confiance, sur le rivage. M. Banks avait hâte d'arriver à la prairie, parce qu'il n'espérait rien trouver dans la partie boisée qui pût le dédommager de ses peines. La petite troupe pénétra donc dans le bois et commença courageusement l'ascension de la montagne. La matinée y fut toute em-

voyage. Ils étaient à peu pr
tiers du marais, lorsque l
le dessinateur de M. Bank
d'une attaque d'épilepsie. Il
rêter, allumer du feu, et co
lade, promptement secour
hors de danger, ne pouva
continuer sa route ni être
dans cette solitude, MM.
Solander, l'astronome et le
se remirent seuls en chemin
geurs touchèrent enfin le
désiré, et leur attente n
trompée. Ils y trouvèrent b
plantes aussi différentes d
croissent sur les hauteurs
la côte, que celles-ci le so
ductions des plaines dans

Cependant le froid ét
très-vif, la neige tombait
plus grande abondance,
était trop avancé pour qu'
ble de retourner au vaisse
nuit. Il fallut donc se r
quelque danger que présen
s'arranger de façon à a
moins mal possible, le lend

: les traînards. Le docteur So-
qui avait plus d'une fois tra-
s montagnes qui séparent la
le la Norwége, savait qu'un
froid, surtout quand il est joint
gue, produit dans les membres
ourdissement presque insur-
le. Il conjura ses compagnons
as s'arrêter, quelque peine qui
pût coûter, ou quelque soula-
qu'ils espérassent d'un mo-
repos : « Quiconque s'asseoira,
-il, s'endormira, et celui qui
mira ne se réveillera plus. »
et avis reçu, non sans terreur,
mmença à avancer, mais plus
t et moins on semblait avoir
hemin. On n'était point encore
au marais, et déjà le froid
venu si vif, qu'il commençait à
e les effets annoncés. Le doc-
lander fut le premier qui suc-
au sommeil, contre lequel il
fforcé de prémunir les autres.
ni remontrances, rien ne put
ber de s'étendre sur la neige,
mi dut employer la violence
tenir à demi éveillé. Riche-
n des noirs de M. Banks, com-
à son tour à se faire presser.
ble de sang-froid et de courage
ette situation qui menaçait
air d'instant en instant plus
, son maître dépêcha aussitôt
t cinq personnes, parmi les-
était M. Buchan, avec ordre de
du feu au premier endroit
ble, puis, lui-même, avec qua-
s, resta auprès de Richemond
cteur, et les fit marcher moi-
é, moitié de force. Les deux
touchaient au terme de leur
trajet, lorsqu'ils déclarèrent
émément qu'ils n'iraient pas plus
. Banks eut de nouveau re-
ux prières, aux instances, aux
, à la violence; ce fut en vain.
n croyait effrayer Richemond,
ldait : « Je ne désire que de
er un peu et de mourir. » Le
ne renonçait pas aussi for-
nt à la vie, et disait qu'il
bien marcher, mais qu'il lui
uparavant prendre un instant
de sommeil, et ni l'un ni l'autre ne voulaient faire un pas. Quelque affection qu'il portât au docteur Solander, quelque prix qu'il attachât à la conservation de son nègre favori, M. Banks sentit que s'obstiner à présent était compromettre inutilement l'existence des quatre autres : il rassembla à la hâte quelques broussailles et les y laissa s'affaisser et dormir d'un sommeil qui pouvait être éternel.

Au même instant, quelques-uns de ceux par qui il s'était fait devancer, revenaient avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille de là. Il court au docteur, l'appelle, le frappe, le soulève : cinq minutes à peine se sont écoulées, il n'a pas encore rendu le dernier soupir, mais son réveil ne fait en quelque sorte que ressusciter un malheureux perclus de tous ses membres, et dont les muscles sont tellement contractés, que ses pieds ne peuvent plus retenir leur chaussure. Revenu un peu à lui, le docteur qui, malgré tout, se cramponnait à la vie, consent à se laisser traîner vers le feu qu'on lui montre de loin. Quant au pauvre Richemond, tous les efforts furent inutiles pour le faire relever. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir et un matelot qui semblaient avoir moins souffert du froid, leur promettant d'envoyer aussitôt vers eux deux autres de leurs compagnons qui se seraient suffisamment réchauffés, et avec l'aide desquels ils pourraient lui rapporter Richemond, endormi ou vivant.

Il avait tenu sa parole; mais environ deux heures après, les deux hommes qu'il avait envoyés revenaient seuls : ils avaient parcouru tous les environs; ils avaient crié, appelé, personne n'avait répondu, et ils n'avaient pu trouver ni le matelot, ni le second nègre, ni Richemond.

Alors Banks se reprocha de n'être pas resté auprès de Richemond, lui qui avait eu le bonheur d'être épargné par le froid; il se reprocha surtout son projet d'excursion, et cepen-

dant, dans ses cruelles perplexités, le naturaliste reprenait le dessus; tout en se lamentant, il cherchait encore sous la neige, et d'un regard furtif, la trace de quelque plante ignorée.

On se souvint enfin qu'une bouteille de rhum, unique provision de la compagnie, était restée dans le havre-sac de l'un des absents; on pensa que le noir et le matelot qu'on avait placés auprès de Richemond s'étaient servis de ce moyen pour se réveiller, et que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'y attendre les guides qu'on leur avait promis. La neige avait recommencé à tomber plus épaisse; deux heures s'étaient écoulées, et tout espoir était perdu, quand, vers minuit, on entendit des cris répétés. Banks court au-devant de la voix qui l'appelle, et trouve le matelot n'ayant plus que la force de se soutenir en chancelant. A l'aide des renseignements qu'il peut en arracher, il recommence ses perquisitions. Ri-

gardés comme morts; un autr si mal, qu'on doutait qu'il pût jusqu'au lendemain; et un quat M. Buchan, était menacé d'une velle attaque, par suite de la f qu'il avait essuyée pendant cet rible soirée. Ils étaient éloign vaisseau d'une journée de ch il leur fallait traverser des bois nus dans lesquels ils pouvaient dre de s'égarer et d'être de n surpris par la nuit; et, pour de malheur, il ne leur restait toute nourriture, qu'un vautou avaient tué la veille, au début excursion.

Au point du jour, ils jetèren inquiétude les regards autour et ne virent que de la neige. L continuait, et des bouffées de v succédant sans intervalle, leur gl le visage et les membres. Cepe à six heures, ils conçurent un d'espoir en distinguant le le soleil au travers des nuages qu mençaient à devenir moins

es plantes nouvelles. Ils remar-
t surtout une espèce de cannelle
solaterranea aromatica. Le
, dont elle est l'écorce, a la
large, ressemblant à celle du
; elle est vert pâle en dehors et
e en dedans. Ils trouvèrent aussi
up de plantes antiscorbutiques,
nbre desquelles il faut met-
ne sorte de cresson appelé
nus antiscorbutica; le céleri
e, *apium antiscorbuticum*; et
pèce de *canneberge* rouge et
e.

resson croît dans les lieux hu-
; on le trouve principalement
baie de *Bon-Succès*. C'est sur-
and il est jeune qu'il est le plus
re; il rampe sur la terre; ses
sont d'un vert clair; elles sont
es deux à deux, et opposées
l'autre, avec une seule à l'ex-
, qui, communément, est la
me sur chaque tige. La plante
de cet état pousse des jets qui
lquefois deux pieds de haut, et
rtent à leurs extrémités de peti-
rs blanches suivies de longues
. Les arbres paraissent tous
nir à la famille du *bouleau*, ap-
tula antarctica. Leur tige a de
à quarante pieds de long, et
trois pieds de diamètre à la
a feuille en est petite; le bois
e, et se fend très-droit. Les ro-
ui forment le fond de la baie
incent sont couverts de goë-
armi lesquels le *kelp*, ou *fucus*
us de Solander, mérite une des-
détaillée.

plante marine croît sur les ro-
es eaux les plus profondes, sur
ds et dans l'intérieur même des
ou canaux. M. Darwin dit que
t tout le voyage du *Beagle* et
enture, il n'a pas aperçu un seul
qui ne fût couvert de cette herbe
e. Le *fucus giganteus* a été ainsi
à cause de la longueur de sa
ui atteint, dit le capitaine Cook,
trois cent soixante pieds. Elle
nde, visqueuse, polie, très-
t n'est guère plus grosse que
e. On conçoit de quelle utilité
est cette singulière plante pour les vaisseaux qui naviguent dans ces canaux étroits, incessamment agités par les tempêtes: elle peut au besoin leur servir de câbles, et c'est ainsi que plus d'un bâtiment lui a dû son salut. Comme, à une certaine hauteur, elle s'affaisse sur elle-même, et forme un angle avec sa base en s'étendant dans le sens de la surface des eaux, il arrive souvent qu'elle arrête la sonde des marins. On la trouve depuis les îles les plus méridionales, près du cap Horn, jusqu'au quarante-troisième degré de latitude vers le nord; à l'ouest elle est aussi assez abondante; elle croît donc dans l'espace de quinze degrés de latitude; et comme le capitaine Cook la trouva à la terre de Kerguélen, il s'ensuit qu'elle occupe en longitude cent quarante degrés.

Le nombre des créatures vivantes de toute espèce dont l'existence dépend essentiellement du *kelp*, est vraiment prodigieux. On pourrait écrire un gros volume de descriptions sur les habitants d'un de ces lits d'herbe marine. Les feuilles ont quatre pieds de long; et chacune d'elles, excepté celles qui flottent à la surface de la mer, est tellement incrustée de coraux, qu'elle en est toute blanche. Quelques-unes donnent asile aux simples polypes; d'autres nourrissent des animaux mieux organisés, et des masses de belles ascidies. D'innombrables coquilles et quelques bivalves s'y attachent aussi. Des myriades de crustacés fréquentent toutes les parties de la plante. M. Darwin raconte qu'en remuant une masse de ces immenses tiges, il en tomba une quantité de petits poissons, de coquillages, de sèches, de crabes de toutes les espèces, d'oursins de mer, d'étoiles, de belles holothuries, de planaries et de néréides de plusieurs formes. « Toutes les fois, ajoute ce naturaliste, que j'examinais un fragment du *fucus giganteus*, j'y découvrais des animaux de forme nouvelle et curieuse. De nombreuses espèces de poissons vivent au milieu des feuilles, et y trouvent une nourriture abondante. Ces immenses

couches végétales, chargées d'animaux, sont aussi une ressource précieuse pour les cormorans et autres oiseaux de mer, pour les loutres, les phoques et les marsouins. Enfin, sans elles, le sauvage de la Terre-du-Feu, privé de quelques-uns de ses aliments de prédilection, se livrerait avec plus de férocité et de gloutonnerie à ses goûts de cannibale; leur nombre diminuerait infailliblement, et peut-être même leur race finirait-elle par s'éteindre. »

La zoologie de la Terre-du-Feu est bien pauvre, comme on peut le penser. Parmi les mammifères, outre les cétacés et les phoques, on trouve une espèce de chauve-souris, une nouvelle souris (le reithrodon de Water-House), et deux autres espèces; le *tucutuco*, animal rongeur qui habite en troupes nombreuses dans la partie orientale; une espèce de renard, la loutre marine, le guanaque, et un cerf dont on n'aperçoit que de rares individus, au sud du détroit de Magellan. Les bois abritent peu d'oiseaux. Quelquefois

chant des insectes sur chaq
che. Dans les parties du pays
découvertes, existent trois ou
espèces de pinsons, une gr
sansonnet ou *icterus*, deux *fu*
et enfin quelques oiseaux de
quelques oiseaux nocturnes.

Les insectes sont en très-pet
bre; quant aux reptiles, il n'e
pas un seul dans toute l'étend
Terre-du-Feu.

Habitants. Tous les voyage
cordent à représenter les Fuég
ou habitants de la Terre-du-Feu,
les individus les plus misérables
pèce humaine. Ils ont la tête
comme les Patagons, les jou
lantes, le nez plat, mais la ph
mie plus douce. Ils sont plus
plus mal faits, et encore plu
Ils barbouillent quelquefois le
avec un mélange de charbon
rouge et d'huile de phoque, ce
rend non-seulement hideux, mai
si horriblement puants, qu'on
pour ainsi dire, les approche

mpose la provision d'hiver
e famille, rend ces dégoû-
meures à peu près inabor-
x étrangers.
:, des flèches armées d'un
rbelé, et une fronde, sont
es de prédilection. Ils tirent
rec une adresse merveilleuse.
ge qu'ils font de la fronde
ent extraordinaire. Ils frap-
c une pierre, un but placé à
le distance sur une branche
King raconte qu'ayant de-
n Fuégien de lui montrer la
ont il se servait de la fronde,
ramassa une pierre grosse
a œuf; puis, ayant marqué
comme but, il se tourna et
ierre dans une direction op-
ntre un tronc d'arbre; le pro-
pondit, passa par-dessus sa
mba dans le canot. Il paraît,
qu'ils n'emploient leurs armes
asse, car on n'a pas remar-
se livrassent à ces guerres
à tribus, qui semblent desti-
uper l'oisiveté des peuplades
ent et des grandes îles voi-

ils veulent faire du feu, ils
l'un caillou un morceau de
n tenant par-dessous, pour
les étincelles, un peu de
u de duvet mêlé avec une
châtre, qui, formée de dé-
taux entièrement desséchés,
omme l'amadou. Le *mondie*
servent indique, dans les
où ils le ramassent, et qui
ipalement situées au nord,
de mines d'étain, et peut-
taux plus précieux.
guent dans des canots qui
uinzaine de pieds de long
le large, et autant de pro-
es embarcations, plus vastes,
s artistement confectionnées
des Samoïèdes, sont faites
branches courbées en arc,
ntre elles avec des tendons
et des bandes de cuir.
mes ont le pénible soin de
mer, et les hommes ne les
t que quand elles sont exté-
nuées de fatigue. A elles sont dévolues toutes les occupations du ménage. Ce sont elles, par exemple, qui, munies d'un panier et d'un bâton pointu, un sac de peau de guanaque sur le dos, vont détacher des rochers et des brisants découverts par la marée descendante, les coquillages qui composent le mets principal de ce peuple.

Les Fuégiens, dont l'appétit n'est pas facilement rassasié, mangent aussi de la chair de phoques et de cétacés, comme l'a prouvé la présence de plusieurs ossements de ces animaux dans leurs wigwams. Le poisson cru est aussi pour eux un véritable régal. En fait de végétaux, ils n'estiment pour aliment que les baies d'un chétif arbuste, et un fungus de couleur jaune, gros comme une petite pomme, et croissant en grande quantité sur l'écorce des hêtres. L'extérieur de ce champignon, d'une espèce à part, offre une multitude de cellules profondes, et ressemble, sous ce rapport, à une ruche irrégulière. Les indigènes le mangent cru lorsqu'il a acquis, par la maturité, une saveur légèrement sucrée et un parfum analogue à celui du mousseron.

Les officiers du *Beagle* avaient quelque raison de soupçonner les Fuégiens de cannibalisme. Ces soupçons furent confirmés par les déclarations de quelques-uns de ces indigènes qui avaient été conduits à Londres, et qui, familiarisés avec la langue anglaise, donnèrent au commandant Fitz-Roy des explications positives et détaillées sur cette horrible coutume : d'après cela, M. Fitz-Roy n'hésite pas à affirmer que les Fuégiens sont cannibales, et que, notamment, ils sont dans l'usage de tuer leurs plus vieilles femmes, pour les dévorer, lorsqu'ils craignent de manquer de vivres. Ce trait donnerait à la physionomie de ce peuple un caractère tout particulier, et le distinguerait essentiellement des autres nations de l'extrémité méridionale de l'Amérique.

Malgré cet usage, qui contraste avec l'amour de la famille, sentiment très-développé chez les Fuégiens, ils ont

l'humeur assez douce; et, après le premier moment de surprise causé par la vue d'un étranger, ils accueillent bien le voyageur. Leur intelligence paraît très-bornée; cependant plus d'une observation, et notamment l'examen phrénologique fait par un officier anglais sur plusieurs d'entre eux, prouve qu'ils sont susceptibles d'une certaine éducation.

On sait encore peu de chose de leur religion, si tant est qu'ils en aient une. Il est probable que leurs croyances se bornent, comme celles des Patagons, à quelques superstitions plus ou moins extravagantes. Quoi qu'il en soit, on n'a pas remarqué qu'ils eussent aucun culte extérieur.

Tels sont les traits et les caractères distinctifs des Fuégiens en général. L'ouvrage de MM. King, Fitz-Roy et Darwin nous fournit quelques détails spéciaux à chaque tribu en particulier. Voici comment le premier de ces savants divise les indigènes de la Terre-du-Feu :

La tribu des Yacana-Kunny habite

la peau et la manière de
paraissent être aujourd'h
situation où étaient les Pat
qu'ils eussent des chevaux.
chiens, leurs arcs et le
leurs *bolas*, leurs frondes,
et leurs massues, ils tuent
ques, des phoques, des a
d'autres oiseaux. Du res
gènes de cette région so
reux, sous certains rap
leurs voisins du contine
portion nord-est de la T
est placée dans des conc
siques meilleures que la Pa
ne trouve plus ici les mon
sées des îles occidentales
plateaux peu élevés et co
bres en partie seulement;
ces plateaux, on voit de va
presque découverts et offr
cieux pâturages. Ajoutons
mat tient le milieu entre l
d'humidité et de sécheress
le partage des pays envi
est donc à présumer que
fonde un établissement d

n les sens par une infinité de
ner, et offre de hautes mon-
ont le sommet est chargé de
ernelles, tandis que leur base
erte de bois épais et humides.
ux jours sont rares dans cette
sur laquelle fondent, comme
llection, les nuages, les brouil-
les tempêtes formés à l'extré-
la Terre-du-Feu.

likhoulips sont les plus grands
ieux faits des Fuégiens; leurs
ont la physionomie beaucoup
ideuse que celles des autres
Toutefois, ces indigènes sont
rs aux Yacana, et bien plus
ux Patagons. La contrée où
dent a beaucoup d'analogie
pays des Tekinica, mais les
règnent plus souvent et avec
force.

écherais sont de pauvres et
Indiens d'un aspect repous-
omme ils occupent la partie
du détroit de Magellan, ce
qui ont la visite des marins
iguent dans ce passage. En
, les Européens n'ont jamais
plaindre de leur caractère.

Fuégiens du havre de Merci
corps chétif, les membres dif-
et peu musculeux; leurs che-
nt noirs, roides et épais; leur
leurs moustaches et leurs sour-
cils extrêmement courts et soigneusement arrachés; ils ont le front bas, le nez assez prééminent, avec des narines dilatées. Leurs yeux sont bruns et de grandeur ordinaire; leur bouche est grande, la lèvre inférieure épaisse; les dents petites, régulières, mais de couleur terreuse. Leur physionomie est sans expression.

Nous dépasserions le cadre de cette notice si, nous laissant entraîner sur les traces des auteurs qui nous servent de guide, nous entrions avec eux dans les mille détails de mœurs qu'ils ont enregistrés dans leur curieux journal de voyage; toutefois, il nous reste un point important à traiter ou du moins à indiquer: c'est la langue des Fuégiens.

Le vocabulaire que nous donnons ici est un document presque original, en ce sens qu'il n'existe encore que dans la relation de M. Fitz-Roy.

En publiant en abrégé ce tableau de deux langues jusqu'ici entièrement inconnues, nous devons prévenir le lecteur que la lettre *h* indique une aspiration gutturale très-forte. Les sons gutturaux sont bien plus prononcés dans les idiomes fuégiens que dans la langue patagone. On peut même comparer certaines intonations des premiers aux efforts que l'on fait quand on a dans la gorge un corps étranger dont on veut se débarrasser.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
.....	kikiooul.....	yumerteté.
.....	kiareucka ou kafcha.....	wououreuch.
.....	kereccana.....	whalanna.
.....	athlé.....	watch.
.....	akifca.....	
.....	afkhella.....	ulla ou allé.
.....	ufcha.....	ahchif ou ospatach.
.....	layip.	
.....	euffearé.....	ylack.
.....	toquimbé.....	carminé.
.....	ketkhik.....	uckhoula.
.....	alu.....	ochta.
.....	chiloké.....	eacheulla.
.....	.....	cupaspa.
.....	chahlikha.....	yarek.
.....	cuppa.....	atkhekum.
.....	aftaré ou aftalla.....	tetlowal ou teclewel.
.....	yelkesta.....	eurra.
.....	cutlaba.....	lukha.
.....	canouach ou earlich.....	tougoum.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
deux	telkiou	combelé.
doigt	skeulla.	
eau	tchauach	chamea.
enfant	aïlwalkh	yaramua.
entendre	tellich	murra.
épaule	choicks	ahkeka.
étoile	quoounach	appernich ou appouna
femme (mulier)	atlarabich ou ackhanach	kepa ou chepuch.
femme (uxor)	achwalluk	tooucou.
feu	tettal	puchahké.
fille (jeune)	anna	yarumatea.
fille (petite)	yarreukepa.	
fils	paral	marriou.
flèche	annagua	tiacou.
fleur	yiksta	aneaca.
frère	arré	marcos.
front	telché	ochcarché.
froid	kichach	euccoou.
fumée	tellicks ou telkhach	uckco ou ochat.
genou	teuldeul	teullapoua.
glace	atkhurska	yiatla.
guanaque	harmaeur	armaoua.
jambe	keut	hiéta.
jour	enoqual.	
langue	leukin	leun.
lune	conakho	anoco.
lune (nouvelle)	yecoat	touquillé.
lune (pleine)	oouquel	houlouch.
main	yuccaba	marpo.
maison	heut	oukhral.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
.....	aylch.....	oftoukou.
.....	appeubin ou appeuffin.....	appeurma.
.....	tethl.	
.....	inadaba.....	carga.
.....	fiall.....	teuchka.
.....	.....	puntel.
.....	cheubba.....	cheubba.
.....	.....	hooucasta.
.....	.....	coumoua.
.....	cholicl.....	waykippa.
.....	leum.....	leum.
.....	tethlui.....	utkhella.
.....	euccoal.....	ahné.
.....	barbé.....	tann.
ol).....	tchampth.....	ochè.
.....	ofchocka.....	lukabé.
.....	ahlach.....	leuppaé.
.....	cayrou.....	kekika.
.....	keupeb.....	meutta.
.....	toouquidoou.....	ocoalé.
.....	aoun.....	alla.
.....	yamacheuma.	
.....	heurreuquach.....	weureup.
.....	kuppude.	
.....	kerowich.....	keuttoas.

it cet extrait de vocabulaire, doute été surpris de la dif- appante qui existe entre les deux tribus si voisines l'une . Il est vrai qu'il y a en des langues mères entière- rentes par leurs racines, et semblent par le mécanisme ionomie (*); que par consé- ut peu s'attacher aux mots, ip, au contraire, aux cons- t au génie des langues amé- toutefois la dissemblance omplète entre les mots et racines est un fait grave et quand il s'agit de deux lan- es par des peuples que sépare extrêmement étroit, et à ude de la navigation permet ir ensemble des relations ntinuelles.

aractéristique nous empêche jusqu'à preuve plus convain- inion de M. d'Orbigny, qui égiens un rameau de la race me. Non-seulement l'eupho- stingue la langue des Aucas uve en aucune façon dans les égiens, qui sont horriblement gutturaux, mais il y a encore différence essentielle dans ces derniers entre eux. Les considérations physiologiques militent aussi contre l'assertion du savant naturaliste; si les Tekinica sont petits comme les Araucans, d'un autre côté, ils ont la peau couleur d'acajou, quoiqu'ils habitent un pays extrêmement boisé et humide, circonstance qui, d'après le propre système de M. d'Orbigny, devrait éclaircir la couleur de la peau. Voici ensuite les Yacana-Kunny, qui, d'après le témoignage du capitaine King et de ses officiers, ressemblent aux Patagons pour la taille, le teint, le costume, les armes et les usages. Il y a donc lieu de croire que si le voyageur éclairé qui nous a été si utile dans notre travail eût été à même d'observer la population fuégienne dans son ensemble et dans ses individus, il aurait adopté des conclusions différentes. Malheureusement il déclare n'avoir vu qu'un seul Fuégien adolescent dans le nord de la Patagonie. Ajoutez que lorsque M. d'Orbigny a écrit son *Homme américain*, l'ouvrage si explicite de King n'avait pas encore été publié, et que, par conséquent, il n'a pas pu profiter des précieux renseignements que les savants de l'expédi-

oldt, Vater.

tion anglaise ont recueillis sur cette nation si peu connue jusqu'à eux.

Nous dirons, comme M. d'Orbigny, que M. Bory de Saint-Vincent a été induit en erreur en rapportant les Fuégiens à la race noire, c'est-à-dire, à celle qui couvre une partie de la terre de Diémen (*). Sous le rapport de la couleur, rien n'est plus exact; mais, d'un autre côté, il faut convenir que la longueur et la ténuité des membres des Fuégiens, leur démarche chancelante, leur étrange physionomie, dont le type est reproduit dans une de nos planches, les rapprochent d'une manière frappante des populations du grand Océan.

Malgré le peu de renseignements que l'auteur du Voyage dans l'Amérique méridionale peut nous donner sur les peuples de la Terre-du-Feu, qu'il n'a pas visités, il n'en est pas moins regrettable, même pour ce qui concerne les Fuégiens, que ses observations détaillées sur les langues des nations australes n'aient pas encore paru.

Ce précieux travail nous eût permis

Falkland à l'ouest, e
multitude d'îlots, do
teurs portent le nom
xante-dix. Elles sor
que à la hauteur et
lieues du détroit de
occupent un espace d
de l'est à l'ouest,
lieues du nord au su
pris entre les 51° 5' et
titude australe, 60° et
gitude ouest.

La physionomie gé
louines est singuliè
Des montagnes esca
quefois taillées à pic
de roches grisâtres,
incessamment battue
d'une mer turbulente:
sable, où l'on n'enter
ment des vents déchai
rauques et perçants de
amphibies; de nombre
parées les unes des
pointes rocailleuses, e
n'offrent qu'une vé
dive; près de ces havr

n du monde n'est pas oublié
nes.
nfiguration du sol de ces
nature des montagnes qui
nt leur surface; la présence
bce de loup-renard qui, mal-
aractères en apparence dif-
est la même race que celle
e la Patagonie et la Terre-
les nombreuses traces de vol-
nts, d'autres faits que nous
ns pas énumérer dans une
rte notice, semblent in-
e les Malouines ont été sé-
s contrées magellaniques par
évolution subite et terrible.
en effet l'opinion de quel-
igateurs qui ont exploré le
s Falkland. D'autres pensent
les ont dû surgir du sein de
par suite de l'abaissement
, et ils prétendent le prouver
ssements gigantesques trou-
l'intérieur des terres, à une
istance du rivage, ossements
appartenu à des baleines, et
nt certainement pas pu être
ns ces endroits éloignés par
de la mer, même pendant les
s les plus violentes. Nous ne
erons pas entre ces deux opi-
nt chacune a contre elle et en
r des faits également signifi-

mpérature est plus douce
t archipel que ne le ferait
la latitude sous laquelle il
Le thermomètre n'y monte
s-dessus de 12° Réaumur, et
rarement au-dessous du point
lation. Néanmoins, le vent du
très-froid et amène les tem-
désolent ces parages. Les
minants sont entre le sud-
le nord-ouest; et comme ils
des côtes de la Patagonie, ils
pérés et dépourvus de pro-
nsibles. L'humidité entrete-
le grand nombre des cours
ici le fléau le plus redouta-
lui dont se sont toujours
s anciens colons.
lt, d'après les rapports des
s baleiniers qui relâchent aux Malouines, que le climat de ces îles est aujourd'hui moins froid qu'il ne l'était à l'époque des premiers établissements. Le capitaine Weddel, qui, dans le cours de ses trois voyages aux terres australes, a passé deux hivers aux Falkland, admet l'observation comme juste, et attribue le changement remarqué à la disposition des immenses champs de glace qu'on rencontrait autrefois par la latitude de 50°. Ces masses flottantes passaient au nord, entre les Malouines et la Géorgie, et refroidissaient singulièrement la température. Ce fait indiquerait aussi des modifications importantes dans l'état des glaces du pôle austral.

Productions. *Végétaux*. La flore des Malouines n'est pas très-riche; néanmoins, le botaniste peut y faire une moisson assez intéressante. Les plaines et les hauteurs sont couvertes d'une espèce de foin qui s'élève jusqu'à un pied et demi, et est un excellent fourrage pour les bestiaux. On trouve sur les côtes, dont le sol plus varié leur convient mieux, cent vingt espèces du genre des phanérogames.

Dans l'intérieur, les agames se sont rencontrés au nombre de quatre-vingt-dix-sept espèces, et enfin les lichens, les hépatiques et les mousses y composent un groupe de quarante-huit espèces. Une multitude de ces plantes se trouvent en Europe et au Canada. Le céleri rouge et blanc, d'une saveur douce et agréable, y pousse sans culture, ainsi que d'autres plantes antiscorbutiques, la providence des équipages. Pernetty parle d'une plante qu'il nomme *vinaigrette*. Elle pousse dix-huit à vingt feuilles d'un vert clair, assemblées en rond au bout d'une queue couleur de cerise, grosse comme le tuyau d'une plume de corbeau, haute de sept à huit pouces. Elle ne pousse qu'une tige qui porte une seule fleur blanche, composée d'un calice à cinq feuilles, ayant la forme d'une petite tulipe, s'ouvrant de même, et exhalant une odeur d'amande très-suave. Les feuilles de cette plante

sont découpées en cœur allongé et attachées à la tige par la pointe; elles sont presque toujours pliées en forme de canal, et sortent par groupe de l'œil d'une racine longue figurant un chapelet, et couverte de petites écailles pointues, d'un rouge tirant sur le cinabre. Le même voyageur décrit fort au long une autre plante qui a jusqu'à dix à douze racines faites comme celle du salsifis, et fort allongées. Ces racines sont recouvertes d'une petite peau mince, sous laquelle est une substance collante, tendre, aqueuse, d'un goût d'abord un peu douceâtre, qui laisse dans la bouche, en se développant, une saveur si fortement ambrée, qu'elle sent un peu l'urine du chat.

Les Malouines n'ont que de frêles arbustes, en petit nombre, et de l'espèce des bruyères. La plante qui y supplée le mieux et qui même ferait croire de loin qu'elles sont très-boisées, est une espèce de glaïeul, ou jonc plat et étroit, qui s'élève en motte de trois pieds au moins, et dont les feuilles en touffes atteignent, en s'étendant au dessus de la motte, le bau-

gomme ammoniaque : mên
même odeur, et même rés
la combustion. La gomme
ce jonc, traîtée par l'esprit-d
se dissout qu'en partie.
des mottes sont spongi
se dépouillent peu à peu
feuilles comme le palmier. C
sont découpées en trois.
grosses comme celles du
mais d'un beau vert, très-s
unes auprès des autres, di
rond, et formant au milieu
cement peu sensible.

Les eaux qui environnen
Malouines sont presque au
qu'elles en végétaux, et p
n'y a guère lieu de citer que
nommée vulgairement *baudr*
élève, dit Pernetty, ses tig
la surface des eaux, et s'y s
moyen d'une espèce d'ampo
d'air, qui forme la naissa
queue de la feuille. Les raci
baudreux, qui ont quelquef
vingt brasses de longueur, s
comme la tige de la plante

dinaire, qu'il eût été difficile
ner leur origine. Pourquoi donc
ud des Malouines, dont rien,
te, ne justifie le caractère au-
ne, ne serait-il pas originaire
Terre-du-Feu, et ne se serait-il
difié sous l'empire de circons-
particulières?
oiseaux sont si nombreux aux
nes, qu'ils couvrent quelque-
s plaines immenses et des pla-
plusieurs lieues d'étendue. Les
emarquables sont l'outarde, le
ran, l'hirondelle, la bécassine,
eau, la grive, le cygne à tête
l'oie et le canard, naturalisés
Français et les Espagnols; le
ot ou pingoin, cette espèce
ibie que les naturalistes ont si
t décrit, qui creuse ses habita-
outerraines dans les anses les
abritées, et qui fait retentir
s désertes de son cri, parfai-
semblable au braiement de

ous les animaux qui fréquentent
louines, ceux qui méritent le
'attention, ceux qui, pendant
taine période, ont fait attacher
nde importance à la possession
lles, abstraction faite du point
politique, sont les amphibies
re phoque. Les navigateurs si-
surtout l'*otarie* de Pernetty (*),
marin, ou *otarie* de Forster,
phant marin.
rie a été confondue par Per-
vec l'éléphant de mer, sous la
nation commune de *lion ma-*

phoque, dit M. Lesson dans un
remarquable du *Dictionnaire*
ue d'histoire naturelle, acquiert
lle considérable, suivant Per-
puisqu'il dit que des individus
squ'à vingt-cinq pieds de lon-
et dix-neuf à vingt pieds de cir-
nce. Ce qui le caractérise, c'est
de la partie supérieure du corps,
ment celui qui revêt la tête, le
cou et les épaules, et qui est aussi long que le poil d'une chèvre. Mais Forster, plus croyable, ne donne au lion marin du sud qu'une douzaine de pieds au plus, et sept à huit pour les femelles.» Voici la description qu'en donne cet habile compagnon de l'illustre Cook: « Le corps est gros, cylindrique, très-gras; la tête assez petite, assez semblable à celle d'un gros dogue; le nez un peu relevé, et comme tronqué à son extrémité. La lèvre supérieure déborde l'inférieure, et est garnie de cinq rangs de soies dures en forme de moustaches; ces soies sont longues et noires, blanches dans la vieillesse. Les oreilles sont coniques, longues de six à sept lignes seulement; leur cartilage est ferme et roide. Les yeux sont grands et proéminents, l'iris vert; trente-six dents; les pieds antérieurs noirs, formant une large bande plate, nue, offrant sur les doigts des vestiges d'ongles seulement; les pieds postérieurs ayant les cinq doigts terminés par cinq très-petits ongles, que dépassent notablement cinq festons membraneux et minces. Queue conique et courte; le mâle seul a sur la partie supérieure du corps le pelage composé de poils rudes, grossiers, et longs de deux à trois pouces, de couleur tannée, tandis que sur toutes les parties postérieures, le poil est court, serré, et d'égale longueur. Les poils de la femelle sont uniformément ras partout et de couleur fauve. » Pernetty décrit ainsi les mœurs de cet animal: « Il n'est point méchant, et fuit plutôt que de chercher à attaquer. Il vit de poissons, d'oiseaux d'eau, qu'il attrape par surprise, et d'herbes (*). La femelle fait ses petits et les allaite dans les glaïeuls (herbes littorales du genre *festuca*) où elle se rend chaque soir. La chair de cet animal peut se manger sans dégoût, et son huile est d'une grande ressource. Sa peau est très-propre aux ouvrages de sellerie. »

taria leonina, Péron; *otaria jubata*,
est; *platyrhyncus leoninus*, Fr. Cu-
e.

(*) Péron affirme que ces animaux ne mangent jamais d'herbes, et le témoignage des pêcheurs anglais confirme son opinion.

L'*otarie de Forster*, ou l'ours marin, fournit aux pêcheurs qui abordent aux îles Falkland des fourrures précieuses. Ce phoque est très-recherché dans le commerce à cause de sa peau, recouverte d'un poil brun ou rougeâtre, suivant que l'animal est jeune ou qu'il a atteint toute sa croissance. On en fait des chapeaux superfins, des garnitures de robes, des manteaux, etc. Cet amphibie est très-sauvage, et a l'odorat très-subtil; grâce à la perfection de ce sens, il reconnaît l'approche de l'homme, et regagne la mer, où il est en sûreté.

Enfin, parmi les troupeaux innombrables qui viennent se reposer sur ces grèves silencieuses, on trouve *l'otarie molosse*, qui n'est sans doute que le *lion marin de la petite espèce*, dont parle Pernetty. Il diffère notablement des espèces dont nous venons de parler; il est surtout remarquable par ses formes élancées et régulières, ainsi que par sa tête petite, arrondie, tronquée en avant, et offrant une ressemblance assez exacte avec le museau

que des amours, s'allonge e
de trompe, et que ce prolo
charnu s'efface après la saison
Quant aux mœurs des éléph
rins, elles méritent une men
ciale; et comme M. de Rien
presque rien dit, nous no
drons sur ce sujet, persuadé
lecteurs ne nous sauront pas
gré de ces développements. N
trons ici à contribution un a
chapitre du *Voyage de Péron*
res australes.

Les phoques à trompe
d'habitation suivant la saison
mencent, dès que l'été se fai
à émigrer vers des parages plu
Un mois après leur arrivée
melles se préparent à met
Réunies toutes ensemble sur
rivage, elles sont environnée
mâles, qui ne les laissent plu
ner à la mer, et qui n'y re
plus eux-mêmes, non-seulem
qu'à ce qu'elles soient délivré
fruit, mais encore pendant
durée de l'allaitement. Le t

...ures à regagner le gros de ...s. Après deux ou trois semai... exercice, les éléphants ma... au rivage, où ils sont ... par un besoin pressant, celui ...production.

...voix impérieuse de l'amour, la ...éclate parmi ces monstres ef... Animés par les mêmes dé... mâles viennent se heurter ... Ils se battent avec fureur, ...jours un contre un. Leur ma... de combattre est assez singu... les deux colosses rivaux se trai... ...ment; ils se joignent, et ...nt, pour ainsi dire, museau ...museau; ils soulèvent toute la ...antérieure de leur corps sur ...geoires; ils ouvrent une large ...; leurs yeux paraissent enflam... désirs et de fureur; puis s'en... ...ment avec violence, ils retom... ...un sur l'autre, dents contre ...mâchoire contre mâchoire; ils ...réciproquement de larges bles... quelquefois ils se crèvent les ...ns cette lutte; plus souvent ils ...nt leurs longues défenses. Le ...oule abondamment; mais ces ...res adversaires, sans paraître ...percevoir, poursuivent le com... ...qu'à l'entier épuisement de leurs ...Toutefois il est rare d'en voir ...-uns rester sur le champ de ...; et les blessures qu'ils se font, ...profondes qu'elles soient, se ...nt avec une promptitude in... ...e. Une telle guérison dépend ...ins de la qualité de leur graisse ...l'épaisseur même de la couche ...forme autour de l'animal, et ...effet nécessaire est de mettre ...ties blessées à l'abri du contact ..., en même temps qu'elle s'op... ...x hémorragies.

...ant ces combats meurtriers, ...elles, indifférentes, attendent ...le maître qu'il doit leur donner. ...e sa victoire, le mâle s'avance ...ieu du troupeau timide, s'ap... de la compagne sur laquelle il ...son choix; celle-ci se renverse ...t sur le côté; il la saisit forte... avec ses nageoires antérieures, et oublie, dans l'ivresse de l'amour, ses récentes luttes et ses plaies, d'où s'échappent des flots de sang. Dans cette extase, qui dure de douze à quinze minutes, rien ne saurait les distraire. La douleur même la plus vive ne les arracherait pas à leur voluptueux accouplement; ils ne font entendre aucun cri, toutes leurs facultés semblent anéanties par le plaisir.

Les habitudes des éléphants marins ne sont pas moins singulières ni moins intéressantes que leur façon de se reproduire. Ils aiment à se plonger dans l'eau douce, et à s'étendre sur des plages sablonneuses. Ils dorment sur la surface de la mer comme sur le rivage. Lorsqu'ils sont réunis à terre en grandes troupes pour dormir, un ou plusieurs d'entre eux veillent constamment; en cas de danger, les sentinelles donnent l'alarme, et tous regagnent les flots protecteurs.

Leur allure est des plus étranges: ils rampent à l'aide de leurs nageoires antérieures, et leur corps, dans tous ses mouvements, paraît trembloter comme une énorme vessie pleine de gelée, tant est épaisse la couche de lard huileux qui les enveloppe. Tous les quinze ou vingt pas ils sont obligés de suspendre leur marche, haletants de fatigue et succombant sous leur propre poids. Si, pendant leur fuite, quelqu'un se présente devant eux, ils s'arrêtent; et si par des coups répétés on les force à se mouvoir, ils paraissent souffrir beaucoup. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette circonstance, c'est que la pupille de leurs yeux, qui dans l'état ordinaire est d'un vert légèrement bleuâtre, devient alors d'une couleur de sang très-foncée.

Le cri des femelles et des jeunes mâles ressemble assez bien au mugissement d'un bœuf vigoureux; mais dans les mâles adultes, le prolongement tubuleux des narines donne à leur voix une telle inflexion, que le cri de ces derniers a beaucoup de rapport, quant à sa nature, avec le bruit qu'on fait en se gargarisant. Ce cri rauque et singulier se fait entendre au

loin ; il a quelque chose de sauvage et d'effrayant ; quand, au milieu d'une nuit orageuse, on est éveillé en sursaut par les hurlements confus de ces colosses, on a peine à se defendre d'un sentiment de trouble, que la certitude seule de la faiblesse et de la douceur de ces animaux peut dissiper.

Lorsqu'un eléphant marin repose étendu sur la plage, et que la force des rayons du soleil l'incommode, on le voit soulever à diverses reprises, avec ses larges nageoires antérieures, de grandes quantités de sable humecté par l'eau de la mer, et le jeter sur son dos, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement couvert ; alors on pourrait le prendre pour une grosse roche.

Les éléphants marins sont d'un caractère essentiellement doux ; les hommes même peuvent se baigner impunément dans les eaux où ils se trouvent réunis, et c'est ce que font en effet les pêcheurs, sans en rien redouter. Ces animaux sont aussi susceptibles d'une sorte d'éducation : un pêcheur an-

vie dans les mêmes lieux où ils
çurent. Les pêcheurs ont observ
sans avoir aucune trace de bl
ou de contusion, ils paraissent
beaucoup souffrir, et meurent a
de quelques jours d'agonie.

Comme nous l'avons dit dans
travail sur la Patagonie, on t
éléphants marins à coups de
mais il est un moyen bien plus s
et des plus singuliers de les
mourir : c'est de leur donner
museau un vigoureux coup de
Un seul homme peut ainsi tue
effusion de sang des centaines d
pauvres animaux. En ouvrant
mac de ceux qui viennent d'e
on y trouve ordinairement, out
grand nombre de becs de seic
beaucoup de fucus, des pierres
quefois si nombreuses et si gr
qu'on ne conçoit pas comment
rois qui les contiennent ne so
déchirées par leur pesanteur.
ter dit que l'estomac de plu
de ces amphibies, tués par ses

posées en forme d'enceinte; on
t la gravir sans rencontrer à
pas des blocs de grès entassés
lle. Il s'élève du fond de leur
bruit monotone occasionné par
x courantes qui prennent leur
au sommet de ce plateau. De
terstices sortent des fougères gi-
ques qui tapissent de leurs tiges
es ces masses énormes de ro-
Les plaines et les vallons, cou-
s pâturages, sont traversés par
seaux d'une eau limpide, plus
s agréable au goût, selon qu'elle
r des lits de tourbe ou de ga-
aperçoit çà et là des tapis de
où brillent l'élégante calcéo-
la violette au doux parfum (*).
rds de ces ruisseaux, quoique
geux et cédant facilement sous
s, sont couverts d'une végéta-
ctive et si serrée, que presque
rt on n'aperçoit la surface du
On rencontre de beaux lacs
plaines et de jolis réservoirs
sur le sommet des montagnes.
il y a abondance d'eaux fraî-
pures.
l de l'île Conti se compose de
ocreuses rouges et jaunes, de
t de quartz; l'abondance des
s rougeâtres et grises y révèle
présence d'une grande quan-
soufre. Des roches de quartz
ont présenté des indications
atière vitriolique et cuivreuse.
y prétend même y avoir ren-
une substance verdâtre ayant
cité et l'acidité du vert-de-gris.
a végétation des plaines, comme
es montagnes, repose sur un
tourbeux d'une grande épais-
oué de la qualité spongieuse au
ut degré, ce terrain absorbe
lité avec une rapidité telle, que
s instants suffisent pour sécher
n après les plus fortes pluies.
tourbe, si précieuse comme
de chauffage, existe en couches
rofondes dans l'intérieur des
que sur le littoral. Sapée sur
rds d'une manière irrégulière,
souvent elle offre de loin l'apparence d'un mur ou d'un fossé; et le voyageur qui parcourt ces solitudes a peine à croire que ce ne soit pas l'ouvrage des hommes. Ces sortes de remparts naturels, plus communs sur les hauteurs, ont d'ordinaire quatre et cinq pieds d'élévation au-dessus du terrain environnant, et leur formation est assez difficile à expliquer. Il est certain, du reste, que les chevaux y trouvent un abri favorable contre la fureur des vents, et si ces accidents du sol n'étaient pas si fréquents, on les attribuerait volontiers à ces animaux (*).

Pernetty parle d'un endroit où la disposition singulière des pierres semble être le résultat d'un tremblement de terre qui aurait autrefois bouleversé l'île Conti. C'était, dit-il, un spectacle horriblement beau. Les pierres, toutes de grès porphyrisé, sont taillées en tables de dix pieds de long sur six de large, et un et demi d'épaisseur. Elles sont posées en tous sens, mais comme si l'art y avait été employé. « Ce sont comme des murs de ville; on y voit même des saillies à droit fil comme des corniches ou cordons, saillants au moins d'un demi-pied, et qui règnent à la même hauteur tout le long, tant des parties enfoncées ou restreintes, que des angles saillants figurant des avant-corps : il n'y manque que des moulures. Au delà de ces ruines est une vallée profonde de plus de deux cents pieds, large d'un demi-quart de lieue, dont le fond est couvert de pierres bouleversées, et qui semble avoir servi de lit à une rivière ou à quelque large torrent qui serait allé se perdre dans la grande baie de l'Ouest. Avant d'arriver à la hauteur qui termine la vallée, on trouve une esplanade large d'environ dix ou douze toises, et qui règne depuis le bas de l'amphithéâtre jusqu'au delà des premières ruines. Sur cette esplanade sont deux pièces d'eau, ou plutôt deux trous ou réservoirs, l'un rond et de vingt-cinq pieds de diamètre, l'autre ovale et de trente pieds de diamètre.

uperrey, Voyage autour du monde.

(*) Dumont d'Urville.

Depuis le bas de la colline, on trouve des ravins absolument comblés de ces pierres bouleversées ; entre ces ravins sont de très-petits terrains irréguliers couverts d'herbes et de bruyères, sauvés pour ainsi dire du bouleversement. Les pierres jetées pêle-mêle les unes sur les autres laissent partout entre elles des interstices dont on peut conjecturer la profondeur (*). »

Les plantes qu'on trouve dans l'île Soledad sont toutes indigènes. La plupart sont résineuses ou revêtues d'un vernis luisant qui les défend contre les effets d'une trop grande humidité. Les anciens colons avaient apporté des plantes et des arbres exotiques ; mais on n'en retrouve pas le moindre vestige. Ce sont les vents, et non la nature tourbeuse du sol, qui s'opposent au développement des végétaux étrangers; car on voit encore, près des ruines de l'établissement de la baie Française, la terre végétale que les Espagnols transportèrent du Rio de la Plata, et qui est aussi dépouillée que les rochers du rivage.

et morcelée par les bras imm
la baie Marville. Deux journée
consacrées à cette excursion.
juger que, dans une aussi
course, j'eus occasion de pren
idée exacte de la nature de l'île
sultat de mes observations fu
végétation devenait d'autant
variée qu'on s'éloignait des c
surtout de celles qui offrent
des dunes, des marais et des
Plus loin, on traverse des m
tiers d'un terrain presque uni
couvert par les tapis serrés d
graminées les plus commun
l'île (les *festuca erecta*, l'*aru*
tarctica, et l'*arundo pilosa*). I
miers (bolax) sont très-clair
mais les cinq sous-arbrisseaux
à peu près dans la même pro
Aussitôt qu'on commence à s
la flore devient plus riche ;
contre un plus grand nombre d'
Au sommet même du mont Ch
je retrouvai presque toutes ce
m'avaient offertes les diverses
inférieures. J'observerai seulen

le Lamark; et l'autre, une es-
ivelle de *valeriana*, que j'ai
sedifolia. Ces trois der-
abitent exclusivement le som-
me du mont Châtellux. Une
gère, le *lomaria magella-*
rencontre rarement dans la
mais elle tapisse les bords de
ées d'énormes fragments de
rtzeux, si fréquents sur le
t de toutes les montagnes.
meluxantha habite de préfé-
s rochers nus, battus par les
sud-ouest; et, par leur nombre
rapprochement, ses tiges ra-
et variées de noir, de jaune et
, forment souvent, sur la sur-
e de ces blocs, des prairies
pèce nouvelle. Je remarquerai
es roches, d'une nature uni-
nstante, sont toujours dispo-
couches assez régulières, in-
ous un angle de 40 à 50°, et
l'est à l'ouest.
nombre des plantes utiles à
sur ces parages déserts, je
oseille et l'oxalide; la dernière
d'un goût préférable à l'au-
éleri, qui couvre les dunes sa-
es; les jeunes pousses du
, et les feuilles amères du *ta-*
la lævigatum, qui pourraient
des salades aussi agréables.
taires. Les fruits des *Pernet-*
rtus et *rubus*, ont été assez
és par Bougainville, Pernetty
audichaud; comme je n'ai vu
s fleurs, je ne puis dire jus-
l point leur éloge est mérité.
fétuque (*festuca flabellata*),
uvre les gîtes des manchots,
ualité, l'abondance et la lon-
e ses chaumes, servirait utile-
omme sous plus d'un rapport,
arantirait des intempéries de
ndis que la partie inférieure
eunes tiges lui offrirait un ali-
peu près semblable, pour la
et la consistance, à celui qu'en
s départements de France on
es souches du *typha*. Les fours
t rapidement chauffés par le feu
t de l'*empetrum*; le *chiliotri-*
rmerait de jolies haies de clô-
tures; et du *baccharis* il ferait de la bière, à l'exemple des colons de Bougainville. Je crois aussi que les trois grandes fucacées, *macrocystis communis*, *Durvillæa utilis* et *Lessonia flavicans*, qui couvrent ces rivages, seraient très-propres à engraisser les terres et à les disposer à la culture. Enfin la primevère, la violette, les suaves et agréables *peridicium*, et l'élégant *statice*, deviendraient l'ornement de ses jardins. »

Les animaux qui vivent chez nous à l'état domestique, et qui peuplent les fermes de l'Europe, se retrouvent en très-grand nombre à la Soledad, dans l'île Falkland et dans les îlots environnants. Les Français et les Espagnols, en quittant cet archipel, y laissèrent des bœufs, des chevaux, des cochons et des lapins, qui ont multiplié dans une progression extraordinaire. Malgré la chasse que leur font les marins et les pêcheurs, on pouvait, en 1834, évaluer le nombre des bêtes à cornes à douze mille au moins, et celui des chevaux à quatre mille. C'est là une précieuse ressource pour les équipages qui parcourent les mers voisines. Aussi ne manquent-ils pas d'aller renouveler leurs provisions et rétablir leur santé aux Malouines (*).

La chasse aux taureaux et aux chevaux est facile. Les premiers ne fuient pas devant une seule personne, ce qui permet de les tirer à portée de pistolet; mais les chasseurs doivent avoir la précaution de se tenir en ligne serrée, pour tromper l'animal sur le nom-

(*) « La chasse et la pêche, dit M. Duperrey dans le récit de sa relâche au Falkland, nous procurèrent une telle abondance de rafraichissements, que les matelots, rassasiés de viande fraiche, demandèrent comme une faveur, la ration de lard salé dont se compose en général à la mer leur nourriture. Excepté les fruits et les légumes, tout était à profusion. Les quartiers de taureaux, de cochons, de chevaux même, les lapins, les outardes, les canards, les bécassines et de beaux poissons du genre *gobie* étaient servis journellement sur nos tables, et nous trouvions encore dans le céleri sauvage une salade agréable. »

bre de ses agresseurs. Il faut aussi tâcher de l'atteindre à la tête ou aux épaules; car, s'il n'était que légèrement blessé, il deviendrait furieux, et l'on n'aurait pas beau jeu avec un pareil ennemi. Les chevaux ne craignent pas non plus l'homme isolé. Toutefois, le bruit d'une arme à feu les disperse au loin dans la campagne.

Ce ne sont pas les seules richesses animales de l'île Conti. On trouve encore dans les criques qui découpent ses côtes, et surtout à la baie Française, un nombre prodigieux d'excellents poissons.

La baie Française est située à l'ouest de l'île. Elle fut appelée par les Espagnols *baie de la Soledad*, et par les Anglais *Berkeley Sound*. Elle a quinze milles d'étendue dans sa plus grande profondeur, sur une largeur de quatre milles. A la pointe nord-est de l'entrée s'étend une suite de récifs qui se dirigent, à l'est, vers une roche sous-marine sur laquelle la corvette française l'*Uranie*, commandée par M. de

à partir de l'époque où Colbe
inspiré, donna un développe
pectable à notre marine.

ILE FALKLAND PROPREMI
Plus grande que la Soledad,
land est si profondément
sur toutes ses côtes, qu'il e
de déterminer ses dimension
culant par approximation, on
qu'elle a cent milles de l'est
et soixante et dix du nord a

La principale baie sur la
tentrionale est celle qui c
Port-Egmont. C'est au fo
havre que s'établit la coloni
destinée à assurer la domina
Grande-Bretagne sur la plus
Malouines. L'emplacement
était mal choisi, car les r
cupent le revers méridional d'
montagne. Les jardins de
trouver à l'ouest, de sorte qu'
privés de soleil pendant la pl
partie du jour. La commo
sûreté du mouillage explique
le choix de cette position.

re, les îles Anican et celle
marins, au sud de la Sole-
auchêne, la plus méridio-
s; au nord-ouest, les îles
Sauvages, autrefois nom-
bald; le Pain de sucre,
de l'île Saunder, et les
, un peu plus au nord.

AND. *Un nouveau Robin-*
ouvelle ne mériterait pas
ne mention spéciale dans
sumé, si elle n'avait pas
e d'une aventure éminem-
tique, et que nous ne pou-
sous silence.

abord, pour donner une
de la scène, que cette île
nent montagneuse, et que
identale offre une suite de
frayants, au fond desquels
gouffre parfois avec un
le. On remarque dans
nitique, si l'on peut s'ex-
, un mur de rochers qui
inq cent cinquante pieds
s flots, et dont l'aspect
dans l'âme de l'observa-
reur indicible. Quand le
souffle avec violence, les
ouses se brisent contre
gigantesque, et entourent
nuage de vapeur mêlée
éblouissante. Des plaines
hautes herbes; quelques
s eaux, incessamment ef-
de nombreuses troupes
ignent le pied des mon-
ites sauvages, des escar-
presques; d'énormes blocs
entassés et offrant des
tes de convulsions terres-
e qu'on voit dans l'inté-
-Island.

u'au commencement de
, le capitaine Barnard, de
s États-Unis, fut obligé
pendant un voyage entre-
mpléter un chargement
. Comme il s'apprêtait à
solitude, il rencontra
méridionale l'équipage
anglais naufragé. Trente
armi lesquelles de simples
quelques femmes, compo-
saient cette réunion de malheureux qui, après la perte de leur navire, erraient, le désespoir dans l'âme, sur cette plage lugubre. Le bâtiment américain était petit, et le nombre des individus qui imploraient un asile à son bord était considérable; mais l'humanité parlait, et Barnard n'hésita pas à recueillir les Anglais.

Le premier sentiment des naufragés, après cet acte de générosité, fut celui d'une vive reconnaissance pour l'homme qui les arrachait à une mort presque certaine, ou tout au moins à de cruelles souffrances; mais cette impression ne tarda pas à faire place à des pensées d'une nature toute différente. Les États-Unis d'Amérique étaient alors en guerre avec la Grande-Bretagne, et ce souvenir, auquel les Anglais ne s'étaient pas d'abord arrêtés, leur inspira des doutes injurieux sur les intentions de Barnard. Celui-ci cependant leur avait promis, sur son honneur, de les déposer dans un port brésilien lorsqu'il retournerait dans sa patrie. Mais cette assurance ne les tranquillisait pas. Ils supposaient au capitaine l'odieux projet de trafiquer de leur liberté, c'est-à-dire, de les livrer, moyennant récompense, au gouvernement des États-Unis.

Pendant que ces soupçons s'accréditaient parmi les Anglais, Barnard, pour subvenir à l'entretien de ce supplément d'équipage, prenait la peine d'aller lui-même tuer dans New-Island des oiseaux et des animaux domestiques devenus sauvages. Un jour, après avoir chassé longtemps, il revenait au mouillage, chargé de gibier et songeant à la joie qu'allaient éprouver ses hôtes à la vue de ces provisions fraîches; il touchait presque au rivage et allait remonter dans le canot qui l'avait amené jusque-là, quand, levant les yeux vers l'endroit où il avait laissé son vaisseau, il le chercha vainement du regard. Un léger brouillard, qui s'était formé pendant son excursion, lui fit croire d'abord qu'il ne pouvait l'apercevoir. Il appela; point de réponse. Alors il se décida à

ramer vers le navire; mais, arrivé près du lieu où il avait jeté l'ancre dans la matinée, il acquit la conviction que ses yeux ne l'avaient pas trompé et que le vaisseau avait disparu. Les Anglais avaient, en effet, coupé le câble et cinglaient à pleines voiles vers Rio-Janeiro, abandonnant sans pitié leur libérateur et ses quatre matelots sur cette plage inhospitalière!

L'étonnement, la douleur et l'indignation se succédèrent rapidement dans l'âme du capitaine. Quelle horrible ingratitude! Rendre ainsi le mal pour le bien; vouer à un long supplice celui qui leur avait généreusement accordé un refuge au prix de son bien-être! Quelle récompense de tant de dévouement et d'abnégation! Toutefois un moment de réflexion et de sang-froid fit deviner au capitaine la cause de ce complot, lâchement exécuté à l'instant même où il avait confié son navire à l'équipage étranger; il pensa que la crainte d'être retenus prisonniers aux États-Unis leur avait inspiré cet acte de trahison et de

tuèrent avec le reste de le
de leurs balles, leur serv
ments. Enfin ils parvinre
truire une petite maison
assez solide pour résister
lence des ouragans, si
dans ces parages (*). Quan
tuation morale, nous n'ent
pas de la décrire; elle se
ment.

Barnard était celui qu
le plus. Dès que les m
taient vus sur ce roche
ils avaient secoué tout
toute obéissance envers
Quoique l'autorité de celui
nât à leur donner des co
leur propre intérêt, ils la
encore trop dure, et ils o
contre lui une ligue pern
capitaine courbait la tête,
les affronts que lui infli
subordonnés; il sentait q
gnation et la patience étai
nécessités de sa position.

Un soir, les matelots q
prétexte frivole avaient e

rutal; bien souvent il s'était
ntre leurs tyranniques allu-
maintenant qu'il se trouvait
ce avec lui-même, mainte-
nulle voix ne répondait
sienne, il regrettait leur
Plutôt vivre malheureux
ennemis, pensait-il, que
il C'est qu'en effet l'iso-
t une torture dont peu
peuvent supporter l'épreu-
ve, corrode et paralyse les
l'âme; il abat le caractère
répide; c'est un poison qui
goutte à goutte dans les
qui tue infailliblement.
aine rentra découragé dans
cabane. Cependant, le len-
l reprit les occupations qu'il
itude de partager avec ses
Pour ne pas se livrer à des
désolantes, il travaillait sans
l dominait ainsi son esprit
oi, quelquefois même exa-
es forces physiques. Tantôt
it des peaux de phoques,
llait à la chasse avec son
le et dévoué compagnon de
rs; tantôt enfin il amassait
ions pour la saison où le gi-
ait pas si abondant. Une ou
par jour, il gravissait péni-
ne haute montagne, espèce
oire naturel placé auprès de
e. Parvenu au sommet, il
longtemps ses regards avec
l'immense nappe de l'Océan,
nt l'horizon, et suspendant
pour ainsi dire, à chaque
lui offrait dans le lointain
e d'un vaisseau. Quelquefois
e trompeur lui faisait voir
ses espérances; mais un
rès, il descendait la mon-
rofondément abattu, et ab-
de poignantes méditations.
impressions ressenties par
de Daniel de Foë durent
e capitaine américain, pen-
ngue période de son isole-
utes les angoisses qui tortu-
habitant solitaire de l'île de
nandez, Barnard les éprouva
ent. Qu'on relise les scènes
les plus touchantes de l'écrivain anglais, et l'on croira lire l'histoire du prisonnier des Malouines.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la fuite des matelots, lorsqu'un jour, assis à la porte de sa cabane, le capitaine crut apercevoir des hommes qui se dirigeaient vers lui. Il ne s'était pas trompé; c'étaient les quatre transfuges, qui, n'ayant pu aller plus loin que les îles voisines, et incapables de pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance, venaient implorer le pardon de leur supérieur, et vivre avec lui. Ce jour-là, ce fut fête à New-Island; on célébra joyeusement le retour des matelots, et chacun oublia un instant ses sombres pensées et sa situation présente.

Mais, hélas! la guerre ne tarda pas à éclater de nouveau entre Barnard et les marins revenus auprès de lui. Un d'eux même conjura la mort du capitaine; mais l'animosité des trois autres n'allait pas jusqu'à l'assassinat. Ils découvrirent le projet de leur camarade, et le firent avorter en le dénonçant à leur chef. Une petite île du havre des Quakers servit de prison au coupable, à qui Barnard, dans sa générosité, eut soin d'envoyer journellement des vivres. Cette retraite forcée, cette espèce de réclusion dans un lieu propre à entretenir les pensées sérieuses et tristes, influèrent puissamment sur le criminel. Au bout de trois semaines, le capitaine le jugeant suffisamment puni, lui permit de revenir s'asseoir comme autrefois au foyer commun. Dès ce moment, l'harmonie régna entre les cinq habitants de l'île, et le bien-être général se ressentit de cette paix tardive.

Ils se livrèrent avec une ardeur nouvelle à la chasse et à la pêche des loups marins, dont la dépouille leur était si précieuse. Ils poussaient souvent leurs excursions dans les îles voisines, où ils trouvaient du gibier à profusion; et quand la journée avait été productive, quand une température douce et calme avait favorisé leur promenade, ils s'en revenaient plus joyeux au logis. Cependant le capitaine s'apercevait que

le découragement commencait à s'emparer de ses compagnons. Lui-même, malgré ses efforts de volonté, et la dose de philosophie qu'il avait acquise par la rude épreuve de l'isolement, sentait sa force morale diminuer de jour en jour. La nostalgie minait sourdement l'existence de ces cinq hommes, victimes du plus horrible guet-apens. Peut-être étaient-ils destinés à succomber bientôt à cette cruelle agonie du cœur et de l'esprit; mais, le 10 décembre 1815, une voile apparut au loin sur les flots, et leur annonça la fin de leur captivité. Quelques instants après, ils étaient à bord du vaisseau libérateur. Le hasard avait voulu que Barnard, trahi et lâchement abandonné dans une île déserte par des Anglais, dût son salut à des individus de la même nation; car le navire qui le reçut à son bord était sorti d'un port de la Grande-Bretagne.

New-Island avait gardé deux années entières ses hôtes infortunés, qui n'eurent rien à envier à Robinson, si

nale de ces îles, qu'il nom
tour *Malden-land* (terre de l
Le 24 janvier 1600, Sebald
découvrit dans la partie o
trois petites îles qu'il bapti
nom. Les Malouines furent
1615 par Schouten et Le
1684 par Dampier et Cowley
par Beauchesne Gouin, don
est resté à celle de ces îles
la limite australe de l'archip

Entre 1706 et 1714, des
Saint-Malo imposèrent à c
nom de *Malouines*. Les Esp
térèrent légèrement cette d
tion en disant *Malvinas*. Au
même, *Maloun*, corruptio
louines, est quelquefois em
les Américains et les Anglais
signer cet archipel.

On peut dire que jusqu'en
Malouines n'avaient pas été
Elles le furent à cette époque
Strong, qui appela *canal de*
la passe qui sépare les deux
cipales. La petite île décou

t susceptible de devenir un lieu
he commode et un établisse-
nportant. Nos vaisseaux en
ion pour le grand Océan
obligés, faute d'un port plus
u cap Horn, de relâcher au
u à Rio de la Plata, où les at-
it mille inconvénients impré-
ette nécessité ne faisait que
plus difficiles nos opérations
ciales sur les côtes du Pérou
Chili, opérations qui, dès le
icement de ce siècle, avaient
e certaine importance. La po-
des Malouines, que l'amiral
avait déjà signalées à la solli-
du ministère anglais, fixa na-
nent les regards du cabinet de
les. D'après les renseignements
avait pu recueillir, on pensa
colonie établie dans une île de
groupe ne pourrait manquer
pérer. En conséquence, Bou-
e fut chargé d'aller jeter au
l'Amérique les fondements d'un
nment durable.

février 1764, l'illustre naviga-
orda à l'île de Soledad et mit
terre à la baie Française, où il
lit le cérémonial qui devait
er la domination de notre pa-
r les îles Malouines. Il com-
la construction d'un fort, et
er un obélisque dans son en-
même. En posant la première
de la pyramide, il y mit une
d'argent, dont une des faces
une inscription qui mérite
itée à titre de document his-
: « Découverte; établissement
Malouines, situées au 51° 30′
tude australe, et 60° 50′ de lon-
occidentale, méridien de Paris,
frégate l'*Aigle*, capitaine, Pierre
-Guyot, capitaine de brûlot;
orvette *le Sphinx*, capitaine F.
rd; Gyraudais, lieutenant de
e; armées par Louis de Bou-
lle, capitaine d'infanterie, capi-
de vaisseau et chef de l'expédi-
G. de Bougainville de Nerville,
taire, et Pierre Darboulier, ad-
trateur général des ports de
e. Construction d'un fort et d'un obélisque, décoré d'un médaillon de Sa Majesté Louis XV, sur les plans d'Antoine l'Huillier, ingénieur-géographe des camps et armées, servant dans l'expédition, sous le ministre d'État de Choiseul de Stainville, en février 1764. »

A peine Bougainville avait-il préludé à ses essais de colonisation, et installé les familles destinées à résider dans l'île, que le commodore Byron jeta l'ancre au nord de la Soledad, dans le port de la Croisade, qu'il nomma Port-Egmont, et prit possession de l'archipel entier au nom du roi d'Angleterre. Mais cette formalité ne fut suivie d'aucune tentative immédiate d'établissement; en 1766 seulement le même port vit le capitaine anglais Mac Bride commencer sur ses rives une colonie qui ne devait pas mieux réussir que celle dont notre compatriote avait été le patron.

L'Espagne n'avait pas appris sans un dépit secret ces deux événements, qu'elle n'avait su ni prévoir ni empêcher. Placées à l'extrémité de l'Amérique méridionale, les deux puissances les plus redoutables sur mer pouvaient désormais tenter un facile coup de main sur ses possessions transatlantiques. Effrayée de ce danger, elle négocia avec la France, dont les premiers efforts dans ces parages lui avaient paru plus sérieux que ceux de l'Angleterre. Elle réclama les Malouines, sous prétexte qu'elles n'étaient qu'une dépendance de l'Amérique du Sud, dont l'extrémité reconnaissait sa domination.

La France, qui depuis le honteux traité de 1763 était en humeur de concessions, fut assez complaisante pour reconnaître les prétendus droits de l'Espagne: elle se borna à exiger le remboursement des frais qu'avait occasionnés l'établissement de Port-Louis. Il n'en coûta donc au roi d'Espagne que 600,000 livres. Bougainville dut abandonner avec un vif regret sa colonie naissante; mais force était de se résigner; en conséquence, le 1er avril 1767 il fut obligé de remettre à don Philippe Ruis Puente, futur gouver-

neur des Malouines, ce poste si important, sinon comme possession productive, du moins comme point militaire et politique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Espagnols ne s'occupèrent nullement des Anglais, dont ils devaient soupçonner la présence dans cet archipel. Ce n'est que deux ans après leur arrivée, qu'un jour, un navire de leur nation, sorti de la baie Française, rencontra par hasard un bâtiment anglais venant du Port-Egmont. Grande fut la surprise des deux équipages, en apprenant par la vue de leur pavillon respectif, et par les paroles échangées entre eux, que, depuis longtemps, ils vivaient pour ainsi dire côte à côte sans s'en douter. Chacun s'irrita de ce qu'un ennemi effronté se fût établi presque dans le même lieu; et, comme pour compléter cette petite comédie, Anglais et Espagnols s'ordonnèrent mutuellement de quitter ces îles; après quoi les deux vaisseaux continuèrent paisiblement leur course.

n'eut pas les résultats qu'on attendus.

L'Angleterre se montra vio irritée de cette agression, et une réparation éclatante. C que cette puissance, alors Portugal, n'usât de représ Amérique même, ce qui lu facile, le gouvernement désapprouva hautement l'act talité que le gouverneur Buca cru pouvoir prendre sur lui, que le Port-Egmont serait r Sa Majesté Britanique. Cette sion eut lieu en effet (*); mai les Anglais étaient-ils rentrés e sion de ce point, qu'ils l'abando au grand étonnement de leurs

Cependant les Espagnols baie Française ne donnaien leur établissement tous les dé ments dont il était susceptib évident qu'il n'avait de valeu yeux qu'au point de vue p D'ailleurs ils s'accommodaien climat humide et brumeux de et aspiraient à retrouver un s

ı. Il est difficile de dire à
e précise la petite gar-
rée des Malouines; mais
nitif des Espagnols a dû
ns les premières années
ar, de 1810 à 1820, il ne
sonne dans ces îles pour
er la possession.
ce des Malouines, comme
be et comme poste mili-
vait échapper au gouver-
blicain de Buenos-Ayres.
frégate l'*Héroïne*, com-
capitaine Jewitt, mouilla
Française, et prit posses-
au nom de la république.
ait annoncer que le gou-
volutionnaire de la Plata
er sérieusement de colo-
ouines; mais les violentes
uxquelles les États de
méridionale étaient alors
pêchèrent, pendant quel-
les nouveaux maîtres de
de donner suite à leurs
blissement. On croyait
ent renoncé entièrement,
0 juin 1829, parut un dé-
ès avoir établi que la ré-
Buenos-Ayres avait hérité
roits de la couronne d'Es-
s terres situées près du
ontenait les dispositions
ont nous croyons devoir
texte :
Les îles Malouines et les
les au cap Horn, dans
tique, recevront un gou-
ique et militaire, qui sera
ent nommé par le gouver-
a république.
e gouverneur politique et
idera dans l'île de la Sole-
a dressée une batterie et
villon de la république.
gouverneur veillera, dans
ites, à l'exécution des lois
ique, et tiendra la main à
des règlements concer-
e des phoques et de la ba-
côtes.
mps après, on apprit, en
M. Louis Vernet de Ham-
avait fait tout récemment une exploration complète des Malouines, avait été nommé gouverneur de ces îles, et qu'il était parti avec sa famille, et quarante colons anglais et allemands, pour commencer, à la baie Française, l'établissement projeté.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire observer que les motifs du décret de Buenos-Ayres étaient passablement étranges. Une colonie qui s'émancipe n'hérite pas, par cela même, des territoires voisins appartenant à ses anciens maîtres. Si cette singulière doctrine était admise dans le code des nations, les États-Unis d'Amérique, par exemple, auraient pu réclamer à titre d'héritage Terre-Neuve et le Canada. En pareille matière, la force seule constitue le droit, et c'est ainsi que les îles Malouines passèrent sous l'autorité de la république Argentine. On peut s'étonner, du reste, que le gouvernement de Buenos-Ayres ait cru devoir s'appuyer sur des arguments aussi frivoles, et couvrir son usurpation du manteau de la légitimité. Il n'avait pas besoin d'excuse pour justifier un fait qui, depuis longtemps, avait acquis, en quelque sorte, force d'usage parmi les peuples civilisés.

Il ne sera pas sans intérêt de savoir ce que devint en peu de temps, entre les mains de M. Vernet, la colonie de la baie Française. L'extrait suivant d'une lettre écrite au capitaine King par un officier de ses amis, nous fournit à ce sujet des détails assez curieux : « L'établissement forme un demi-cercle autour d'un emplacement où l'on parvient par une passe étroite faisant partie de la baie. Cette entrée, du temps des Espagnols, était défendue par deux forts actuellement en ruine, et dont l'un est destiné à renfermer les bestiaux sauvages, quand on vient de les prendre. Le gouverneur, Louis Vernet, me reçut avec cordialité. C'est un homme instruit et qui parle plusieurs langues. Sa maison est longue et basse, à un seul étage; les murs sont de pierre et extrêmement épais. J'y trouvai une bonne bibliothèque composée d'ouvrages espagnols, allemands et anglais. Une

conversation animée égaya le dîner, auquel assistaient M. Vernet, sa femme, M. Brisbane, et quelques autres convives. Dans la soirée, on fit de la musique et l'on dansa. Il y avait, dans le salon, un grand piano; madame Vernet, créole de Buenos-Ayres, chanta plusieurs morceaux charmants. Le bruit de ce concert improvisé me sembla étrange dans les îles Falkland, où je ne croyais rencontrer que des marins et des pêcheurs. L'établissement de M. Vernet consiste en une quinzaine d'esclaves qu'il a achetés du gouvernement Argentin, à la condition de leur apprendre un métier utile, et qui sont engagés à son service pour quelques années, après lesquelles ils seront libres de droit. Ils ont, en général, de quinze à vingt ans, et paraissent très-heureux. Le nombre total des habitants de l'île est d'environ cent, y compris vingt-cinq Gauchos et cinq Indiens. Il y avait deux familles hollandaises, dont les femmes étaient employées à traire les vaches et à faire du beurre; deux ou trois familles anglaises, et une

consul des Etats-Unis, était
cher dans les eaux des Ma
gouverneur s'empara du bât
acte de répression attira sur
et la malheureuse colonie l
capitaine américain, Silas
commandant la corvette
Ce marin, sans y être en au
autorisé par son gouvern
rendit de la Plata aux Falk
qua à l'improviste le nouve
ment, saccagea les propriét
lons, et détruisit leurs
Plusieurs d'entre eux, par
M. Brisbane (*), furent e
dans le vaisseau américai
blés de mauvais traitemen
conduisit prisonniers à Bue
où ils furent remis entre le
gouvernement dans le mois
1832. Les États-Unis appr
conduite brutale du capitai
et réclamèrent non-seulem
demnités pour le préjudic
commerce de l'Union, mais
réparation éclatante pour t
tendus dommages que le

rd britannique fut déployé au des salves d'artillerie. La petite son républicaine mit bas les armes résistance, et partit pour la Plata n schooner armé qui se trouvait la rade.

puis cette époque, les îles Ma- es appartiennent à la Grande- gne, quoique cette puissance n'ait fait pour en tirer les ressources avantages que cette possession incontestablement. En 1834, un nant de la marine royale fut en- à Port-Louis, avec ordre d'y ré- ; nous ne savons ce qu'il y a fait, ci s'arrêtent les documents que avons pu recueillir tant en an- qu'en français (*).

Nous avons puisé nos renseignements s négociations des États-Unis avec s-Ayres, dans l'ouvrage anglais inti- *Thoughts respecting the Falkland* , par le Dr Johnson; dans la 42e lettre de Junius, et dans quelques journaux publiés à Buenos-Ayres en 1832.

Nous n'avons assurément pas dit le dernier mot de l'histoire des Malouines, car la position de ces îles à l'extrémité méridionale du continent américain et dans des parages précieux pour le commerce, leur promet une destinée non moins féconde en vicissitudes, que l'a été la période de leur existence dont nous venons de tracer le tableau succinct.

Toutefois, elles ont perdu de leur importance comme point de relâche, le passage dans l'océan Pacifique par le cap Horn étant de plus en plus négligé pour le détroit de Magellan. Aujourd'hui, il n'y a guère que les navires baleiniers et ceux qui vont à la pêche des phoques dans le voisinage des terres polaires, qui aillent renouveler aux Malouines leurs provisions d'eau et de viande.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES NOTICES SUR

ATAGONIE, LE DÉTROIT DE MAGELLAN, LA TERRE-DU-FEU ET LES ILES MALOUINES.

(Les lettres *a* et *b* placées après les chiffres indiquent la colonne.)

A

ienat-Kanet, dieu des Patagons, la a.

ı, espèce d'aigle qu'on trouve en ie, 13 a.

couronné, se trouve en Patagonie,

tte blanche, citée parmi les oiseaux lagonie, 14 a.

oulip. Tribu fuégienne. Son por- l a — 59 a; vocabulaire de la langue tribu, 59 et suiv.

ttes; on en trouve en Patagonie, 13 b.

ıte, oiseau chanteur qui habite la e, 14 a.

n, groupe d'îles qui fait partie de l des Malouines, 73 a.

ı, navigateur anglais, cité parmi les eurs du littoral de l'extrémité sud rique, 36 b.

bi, oiseau au brillant ramage; dé- eux sur la manière dont il construit , 13 b — 14 a.

ıtagon, perroquet qui voyage dans la e, jusqu'au détroit de Magellan, 15 a.

Araucans ou Aucas, habitent le pays qui s'étend de la Plata au Rio-Negro, les Pampas et les versants des Andes, 16 b.

Arginsola, historien du voyage de Sarmiento, 35 b.

Astronomie, ce qu'elle est chez les Patagons, 36 b.

Atterrage (île de l'), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Aucas, synonyme d'Araucans. Voyez ce dernier nom.

Aura (*catharte* ou *vultur*), vautour commun en Patagonie; très-vorace; exhale une odeur de putréfaction, 13 a; se trouve en grand nombre aux environs des abattoirs, 11 b. Voyez *Catharte*.

Autruche, se trouve en grand nombre dans le nord de la Patagonie; détails sur cet oiseau; son extrême curiosité; emploi de ses plumes; description de la chasse à l'autruche, 12 a, b.

Avestruz-Petiso, nom de la petite autruche patagone, 13 a.

B

ıes, fréquentent les côtes de la Pa- 15 b.

, naturaliste anglais. Récit de son dans la Terre-du-Feu, 51 b et

rd, capitaine de la marine améri- s aventures dans New-Island, 73 a

velt (îles), font partie de la Terre- 49 a.

eux, plante marine qui abonde parages des Malouines, 64 b.

hesne-Gouin, navigateur français; les mers australes, 36 b.

hesne (île), fait partie de l'archipel ouines, 73 a.

n-F... eau ou pigeon blanc, oiseau de mer que les navigateurs rencontrent sur les côtes de la Patagonie, 14 b.

Bécassines. Il en existe en Patagonie, 14 b; communes dans les îles Malouines, 65 a.

Bihoreau, espèce de héron. Voyez la nomenclature des oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Biscache ou Viscache, petit animal particulier à la Patagonie, 7 a.

Bœufs, naturalisés en Patagonie par les Espagnols; sont l'objet d'un commerce assez important, 8 b.

Bolas, espèce de fronde, arme des Patagons, 23 a.

Bougainville, cité parmi les explorateurs de l'extrémité sud du continent américain,

gonie; situation géographique de sa source et de son embouchure; grand nombre d'affluents; impossibilité de déterminer son cours, 3 a.

Canards. Il en existe onze espèces en Patagonie, 15 a; communs dans les îles Malouines, 65 a.

Canneberge, plante qui croît dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Cannibalisme. Les Fuégiens en ont été soupçonnés avec raison, 57 b.

Caps. Énumération des principaux caps de la Patagonie, 2 b.

Caracara, espèce d'aigle qui fréquente les abattoirs. Détails, 13 a — 11 b.

Caras-Ken, nom du chef politique des Patagons, 35 a.

Cardamias, plante qui se trouve dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Cardiel (le P.), jésuite chargé de fonder une colonie sur la côte de Patagonie, 36 b.

Carmen (le), village espagnol de Patagonie; sa fondation, 37 a; il devient un bagne politique, 38 b; description de cet établissement colonial, 38 b — 39; la république de Buenos-Ayres s'en empare, 39 b; elle en est dépossédée, et s'en rend de nouveau maîtresse, 40 a; conséquences de ces événements pour la colonie, 40 a et suiv.; le Carmen devient le lieu de rendez-vous des corsaires de la république Argentine, 42 a; est attaqué par les troupes brésiliennes; défaite de ces dernières; détails sur cet événement, 42 a et suiv.; situation précaire de la colonie depuis cette époque, 43 b — 44 a.

nion
Cél
dans l
Malou
Cér
maria
— 27
des m
Cha
Bougu
Cha
tie im
Cha
8 a; à
— 16
vages
Chá
68 b;
et suiv
Che
les Eu
gènes
sauvag
Che
contre
Chid
le port
Chil
Chri
les Pat
Cigo
oiseaux
Clém
3 a.
Cond

aquatiques de la Patagonie, 15 a; commun dans les îles Malouines, 65 a.
Corrientes, un des principaux caps de la Patagonie, 2 a.
Cosmogonie des Patagons, 33 b.
Cougouar, tigre américain; se trouve en Patagonie, 6 a.
Crapauds. Il n'existe qu'une seule espèce de ces reptiles en Patagonie, 15 a.
Création de l'homme et des animaux, suivant les Patagons, 33 b.
Cresson, se trouve en grande abondance dans la Terre-du-Feu, 55 a.
Cristaux trouvés en Patagonie sur le bord des salines, 6 a.
Culte des Patagons, 30 a et suiv.
Cygne, fait partie des oiseaux aquatiques de Patagonie, 15 a; habite aussi les îles Malouines, 65 a.

D

Dauphins, fréquentent les mers de la Patagonie, 15 b.
Degennes, navigateur français, visite l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.
Désérado, port de la Patagonie; les Espagnols y commencent un établissement colonial, 37 a.
Désidérado (Rio-), petite rivière de Patagonie, 3 a.
Diuca du Chili, oiseau qui se trouve aussi en Patagonie, 13 b.
Drake, visite la Patagonie, 35 b; ses opinions sur la taille des Patagons, 19 b.
Duc, oiseau nocturne qui se trouve en Patagonie, 13 b.

E

Eau. Mauvaise qualité de l'eau dans la Patagonie, 5 b.
Échasses, oiseaux qui se rencontrent dans la Patagonie, 14 b.
Effraie, oiseau nocturne qui se trouve en Patagonie, 13 b.
Egmont (port), dans l'île Falkland; les Anglais y fondent un établissement, 72 b — 77 b.
Éléphant marin. Voyez *Phoque*.
Éloquence des Patagons, 34 a.
Enfants. Amour excessif des Patagons pour leurs enfants, 26 b.
Engoulevents. Cet oiseau existe en Patagonie, 13 b.
Épilation; est en usage chez les Patagons, 21 b.
Éténomes, animaux fouisseurs qui labourent les plaines de la Patagonie, 6 b.
Étourneau militaire. Cet oiseau habite la Patagonie, 13 b.
Eudromie ou Martinete, espèce de perdrix ressemblant à la pintade, 15 a.
Évouts (îles), font partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

F

Falkland, nom par lequel les Anglais désignent les îles Malouines, 62 a. Voyez *Malouines*.
Falkland (canal), bras de mer qui sépare l'île Soledad de l'île Falkland, 68 b.
Falkland (île), la plus grande des Malouines; sa description, 72 b.
Famine (port). Emplacement de la première colonie espagnole de Patagonie. Détails sur la fondation de cette colonie, 36 a.
Fétichisme. Le culte des Patagons est une espèce de fétichisme, 30 a.
Flamingo. Voyez *Flammant*.
Flammant. Détails intéressants sur cet oiseau et sur la manière dont il construit son nid, 13 a — 14 b.
Fleuves de la Patagonie, 3 a.
Flores (Diégo), fonde, avec Sarmiento, la colonie de Port-Famine, 36 a.
Florida-Blanca, nom donné à la colonie espagnole du port Saint-Julien, 37 a.
Foulque. Voyez la nomenclature des oiseaux patagons, 14 b.
Fournier. On trouve deux espèces de cet oiseau dans la Terre-du-Feu, 56 b.
Française (baie), la plus grande de celles qui découpent le littoral de l'île Soledad, 68 b; sa description, 72 a; histoire de l'établissement fondé dans cette baie par Bougainville, 77 a et suiv.; détails sur la colonie que les Espagnols y fondèrent dans la suite, 78 b.
Frézier, voyageur français; visite l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.

naux qui divisent la Terre-du-Feu et aboutissent au détroit de Magellan; sa description, 46 a.

Gallegos, fleuve de Patagonie, dont le cours est encore un problème, 3 a.

Génie national des Patagons, 33 b — 34.

George (Saint-), un des principaux golfes de la Patagonie, 2 b.

Glouton-grison, espèce de furet qui habite la Patagonie; répand une odeur de musc quand on le poursuit, 6 a.

Gobe-mouche, petit oiseau commun dans la Patagonie septentrionale, 13 b.

Golfes. Énumération des principaux golfes de Patagonie, 2 b.

Gouvernement ou système politique des Patagons, 35 a.

Grèbe, oiseau aquatique de la Patagonie, 15 a.

H

Hawkins (Richard), navigateur anglais; visite le port Saint-Julien en Patagonie, 36 a; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Hermite (Jacques l'); côtoie la Terre-du-Feu, 36 b.

Héron, cité parmi les oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Hirondelles. Il y en a en Patagonie, 13 b; se rencontrent en grand nombre dans les îles Malouines, 65 a.

Histoire des établissements espagnols de

Cette plante se trouve en abondance
îles Malouines, 64 a.
(Saint-), un des principaux golfes
gonie, 2 b.
(Saint-), colonie espagnole de la Patagonie, 37 a. Les Patagons la dévastent et en massacrent les habitants, 38 a.
Julien (Saint-), un des ports de la Patagonie. Les Espagnols y fondent un établissement colonial, 37 a.

K

ina, nom des mois dans la langue
, 34 b.
ténobué, synonyme d'étrier dans
patagons, 24 b.
Kelp, nom anglais du *fucus giganteus*. Description de cette plante marine, 55 et suiv.

L

e la Patagonie. Quelques-uns sont
, vivent à l'état sauvage dans les
uines, 64 b.
re, navigateur hollandais; découvre
t qui porte son nom, 36 b; son
ur la taille des Patagons, 19 b.
s. Il en existe quatre espèces en
, 15 a.
arin. Voyez *Otarie*.
Lions marins (îles des); font partie de l'archipel des Malouines, 73 a.
Lois. Il n'en existe pas chez les Patagons, 35 a.
Louis (Port-), village fondé par les Français au fond de la baie Française, dans l'île Soledad, 72 a — 77 a.
Loup rouge de Patagonie (*canis jubatus*). Voyez l'énumération des animaux de ce pays, 6 a.

M

an, reconnaît la Patagonie en 1520,
opinion sur la taille des Patagons,
an (détroit de). Situation géogra-
dimensions; distance entre les
x points; description générale;
du passage par ce détroit pour
l'océan Pacifique, 44 a et suiv.
nes (îles). Description générale,
géographique, aspect, 62 a, b;
de ces îles; climat, 63 a; produc-
b et suiv.; énumération des prin-
es de cet archipel, 73 a; histoire
couverte, 76 et suiv.; fondation
lissement français et d'une colonie
77 a, b. Les Malouines cédées à
, 77 b, et abandonnées ensuite à
re, 78 b. La république de Bue-
s'en empare, et y envoie un gou-
qui fonde un nouvel établissement
ines de l'ancienne colonie fran-
tails sur cet établissement. Discus-
e les États-Unis d'Amérique et la
e Argentine au sujet des îles Malouines, 80 b; cet archipel repasse sous la domination de l'Angleterre, 89 b — 81.
Manchot. Voyez *Pingoin*.
Mara. Lièvre d'Amérique, commun en Patagonie. Détails, 7, a.
Martinete. Voyez *Eudromie*.
Mbaracaya, espèce de chat sauvage, commun en Patagonie, 6 a.
Medielena, volcan de la Patagonie, 3 a.
Mère-de-Dieu (île de la), fait partie de l'archipel de Tolède, 46 b. Voyez la description du détroit de Magellan, 44 a et suiv.
Merles. On en trouve en Patagonie, 13 b.
Minchimadiva, volcan de la Patagonie, 3 a.
Moqueur de Patagonie. Détails sur cet oiseau, 13 b.
Mouffette, quadrupède qui habite la Patagonie; répand une odeur fétide quand on l'approche; sa fourrure sert à faire des vêtements aux indigènes, 6 a.
Moutons, introduits en Patagonie par les Européens, 8 b.
Muscisaxicole, petit oiseau de Patagonie, 13 b.

N

tu, espèce de chouette particu-
Patagonie et aux contrées magel-
13 a, b.
hapi, lac de Patagonie, 3 b.
Nandu, nom américain de l'autruche; *nandu* nain, petite autruche, appelée par les indigènes *avestruz petiso*, 13 a.
Narborough; visite les terres australes,

36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

New-Island, une des îles de l'archipel des Malouines; aventure d'un nouveau Robinson abandonné dans cette île, 73 a et suivantes.

Nigauds (île des), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Nodal (Garcia de); parcourt le Lemaire, 36 b.

Nombre (noms de), très-nomb la langue patagone, 35 a.

Noort (Olivier de), visite la méridionale, 36 a.

Nouvelle (île); fait partie de la Feu, 49 a.

O

Œuf (île de l'); fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Oie antarctique, oiseau aquatique qui voyage jusqu'à la Terre-du-Feu, 15 a; abonde dans les îles Malouines, 65 a.

Oies (île des), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Ophthalmies; communes chez les Patagons du Sud; pourquoi, 28 b.

Orbigny (d'), voyageur français qui a visité la Patagonie, et dont les ouvrages ont particulièrement servi à la rédac notice relative à ce pays, 4 b.

Osorno, volcan de la Patagonie

Otarie ou lion marin, espèce d sa description, 65 a, b; *otarie d* ou ours marin; détails, 66 a; *losse;* ce qui distingue cette espè

Ours marin. Voyez *Otarie.*

Outarde, commune dans les îles 65 a.

P

Pajero, espèce de chat sauvage qui habite les plaines de la Patagonie, voisines du Rio-Negro, 6 a.

Patagon; signification et origine de ce des Patagons pour leurs enfants, monie des funérailles, 26 b — 27; *du Sud;* leur portrait, 27 b — 2 demeures ou toldos, 28 b; maladie

champs, cité parmi les oiseaux 15 a.
a, nom que les Gauchos de Pata- nent à la poitrine du nandu ou américaine, 12 b.
animal du genre *tatou*. Détails,

don Juan de la), fondateur de la Saint-Joseph, 37 a; sa conduite imprudente envers les indigènes,

blanc. Voyez *Ours-en-fourreau*.
; très-nombreux en Patagonie pen- 15 a.
pas d'un cap qui termine la Terre- nord-ouest, 49 a.
Description de ce jeu, 22 a, b.
, découvreur espagnol; se met

à la tête d'une troupe de brigands, 41 b.
Pingoin. Cet oiseau fréquente les îles Malouines, 65 a.
Pinson. Cet oiseau habite la Terre-du-Feu, 56 b.
Pipi, petit oiseau de Patagonie, 13 b.
Polygamie, n'existe pas chez les Patagons du Nord, 25 a; est permise chez les Patagons du Sud, 28 b.
Population de la Patagonie; pourquoi elle est si faible, eu égard à l'étendue du pays, 17 a, b.
Prophétesses, femmes chargées d'invoquer le dieu du mal des Patagons, 30 b.
Propriété; n'existe pas chez les Patagons, 35 b.
Puelches, nation qui habite l'espace compris entre les Araucans et les Patagons, 16 b.

Q

(le P.), est chargé, par le gouvernement espagnol, de fonder un établissement en Patagonie, 36 b.

R

, oiseau qui fréquente le dé- gellan, 45 b.
oiseau fréquente le nord de la , 14 b.
ha-nombreux en Patagonie, 6 b.
de Patagonie. Détails sur les ruses rie de cet animal, 6 b; renard louines, 64 b.
nata, nouvelle espèce d'autruche par M. d'Orbigny dans la Pata-

gonie, et qui va jusqu'au détroit de Magellan, 12 b.
Rhinomie, espèce de fourmilier commun en Patagonie, 13 b.
Rio-Negro, principal fleuve de la Patagonie; situation géographique de sa source et de son embouchure, 3 a.
Roitelet, habite la Patagonie, 13 b et la Terre-du-Feu, 56 a.

S

a (Hernandarias de); expédition se qu'il fait en Patagonie, 36 b. b. Voyez *Saloir*.
nombreuses en Patagonie; leur , 5 b; renferment des nids de flam- b; on y trouve de grandes quan- ectes, 15 b.
endroit où les fermiers de la Pa- ent les bœufs et salent leur viande endre, ou l'exporter. Détails cu- cette opération. Égorgement et des animaux, etc. Dédain des les os, qu'ils laissent sans em- férocité des ouvriers; hor- que présente un saloir, 9 a

ve dans la Patagonie, 6 b.
a opinion sur la taille des Patagons, 35 b — 19 b; il fonde la colonie de Port-Famine, 36 a.
Sarmiento, montagne de la Terre-du-Feu; sa description, 48 b.
Schouten, compagnon de voyage de Lemaire, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 18 b — 19 b.
Sébald (îles), les mêmes que les îles Jasons, dans l'archipel des Malouines, 73 a.
Sel, très-abondant dans la Patagonie, 5 b.
Sierra Nevada de los Andes, chaîne de montagnes qui traverse toute l'Amérique, en commençant au cap Froward, en Patagonie, 2 b.
Singes. On ne trouve aucun de ces animaux en Patagonie, 7 a.
Sol. Constitution du sol de la Patagonie, 4 b — 5 a, b.

Solander, naturaliste anglais; récit de son aventure dans la Terre-du-Feu, 51 b et suiv.

Soledad (la) ou Conti, la plus intéressante des îles Malouines; description, 68 b et suiv.; productions, 70 a et suiv.

Solis (Juan Diaz de), longe les côtes de l'Amérique, jusqu'au 40e degré de australe, 35 b.

Sorcières. Il y en a en Patagonie les ministres du culte, 30 b.

Souris, très-nombreuses en Patag

Spielberg, visite la Patagonie nale, 36 a.

Superstitions des Patagons, 30 a

T

Tangara, petit oiseau qui fréquente les marais de la Patagonie, 13 b.

Tatouage, n'est pas en usage chez les Patagons; ils le remplacent par la peinture, 21 a.

Téhuel, lac central de la Patagonie, 3 b.

Téhuelches, nom des tribus patagones du Nord, 17 a. Voyez *Patagons*.

Téhuelhets, nom donné aux Patagons par Falkner, 17 a (Note).

Tékinica, tribu fuégienne; son portrait, 58 a, b; vocabulaire de la langue de cette tribu, 59 et suiv.

Terre-du-Feu. Explication de ce nom, 48 a (Note); situation, configuration, description générale, 48 a et suiv.; aspect et climat, 50 b et suiv.; histoire naturelle,

Tinamous, espèce de perdrix p 15 a.

Tiremenen, nom donné aux Pata les habitants de la Terre-du-Fe (Note).

Toldéria, village patagon, 17 b.

Toldo, tente de Patagons, 22 a

Tolède (archipel de); détails s réunion d'îles, 48 b. Voyez la de du détroit de Magellan, 44 a et su

Tombeaux des Patagons du Nor id. des Patagons du Sud, 29 a.

Tortues. On a trouvé en Patago pèce dite *tortue du cap de Bonn rance*, 15 a.

Tourterelle; existe en Patagonie

Tres-Montes (presqu'île de), à l'

W

navigateur anglais; visite la Pata-
Terre-du-Feu, 36 b; son opi-
taille des Patagons, 19 b; sur
des indigènes du Sud, 29 b.
Sélald de), navigateur hollan-
la Patagonie méridionale, 36 a.

Wigwams, habitation des Fuégiens, 56 b.

Winterranea, plante qui se trouve dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Wood, explore les terres australes; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Y

Kunny, tribu fuégienne; son
8 a, b.

York (cathédrale d'), nom d'une île de la Terre-du-Feu, 49 a.

Z

espèce de mouffette ressem-
blant à la martre; commune en Patagonie, 6 b.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DE LA PATAGONIE, ETC.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Mer du Roi Guillaume
Terre du Roi Guillaume
Lac de l'Esclave
MER D'HUDS
145
140
135
130
125
120
115
110
105
100
95
90

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.

ILES DE L'OCEAN.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRERE
RUE JACOB, N° 56.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DES

ILES DE L'OCÉAN,

PAR M. LE COMMANDEUR

BORY DE SAINT-VINCENT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, DE L'INSTITUT,
DÉPUTÉ DE LOT-ET-GARONNE, COLONEL D'ÉTAT-MAJOR, CHEF DE LA SECTION DE
L'HISTORIQUE AU DÉPÔT DE LA GUERRE, ETC., ETC.

PARIS,
FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XXXIX.

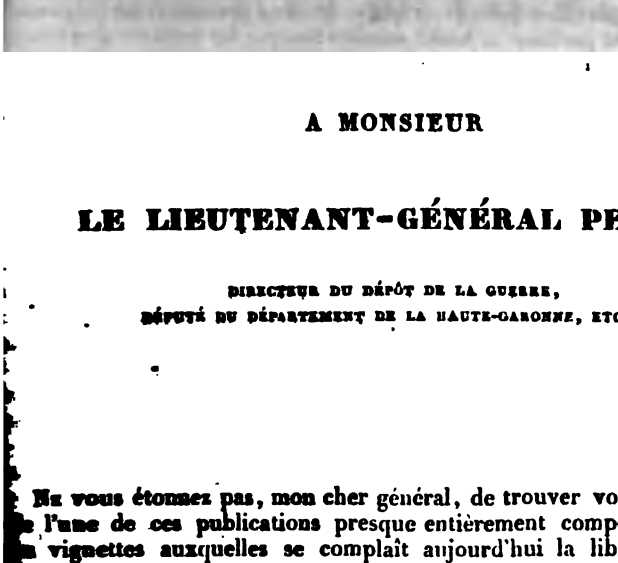
Les endroits les plus fréquentés ne sont pas toujours ceux sur lesquels on a le plus de données certaines.

ESSAIS SUR LES ILES FORTUNÉES

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

O C É A
I. Melville
Mer Polaire
Cercle
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
Nouvelle Bretagne
Etats Unis
Washington
Mexique
Californie
Antilles
Equateur
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
Pérou
Brésil
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
Santiago
Terre de Feu
Cap Horn
Cercle
Terre de la Trinité
O C É A N

O C É
I Melville
Cumberland
Dét de Davis
Esquimaux
Labrador
NOUVEAU CONTINENT
Canada
SEPTENTRIONAL
États Unis
Gulf Stream
Bermudes
Mexique
Colombie
I Galapagos
OCÉAN PA
Boréal
Equinox
OCÉAN PA
Boréal
Equinoxi



A MONSIEUR

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL PELET,

DIRECTEUR DU DÉPÔT DE LA GUERRE,
DÉPUTÉ DU DÉPARTEMENT DE LA HAUTE-GARONNE, ETC.

Ne vous étonnez pas, mon cher général, de trouver votre nom en tête de l'une de ces publications presque entièrement composée de dessins et vignettes auxquelles se complaît aujourd'hui la librairie. Naguères étaient des *Beautés* de toutes les sciences, de toutes les histoires, des voyages ou de la littérature qu'elle exploitait, ce furent ensuite des *Résumés*; maintenant on demande des *Pittoresques*, et l'on a tellement perfectionné les procédés de gravure et d'impression, que le bon marché de ces jolis ouvrages, bien supérieurs aux *Résumés* et *Beautés*, les fait descendre chez une classe de lecteurs où l'on ne soupçonnait seulement pas l'existence d'in-18 à peu près oublié. Ceux-ci ne se tiraient guères qu'à deux mille dont la moitié passait bientôt de certains magasins au pilon ou chez l'épicier. Il est des entreprises pittoresques dont il se tire quinze à vingt mille exemplaires, et que la faveur publique épuise promptement.

Un tel succès donne la plus grande importance à de pareils livres. Il serait à désirer que la rédaction en fût d'autant plus soignée que la presse essentiellement destructrice de l'erreur, déviée de son but, par les recueils pittoresques négligemment composés, pourrait, à l'aide de jolies planches, devenir au contraire la voie par laquelle l'ignorance, l'obscurantisme ou l'esprit de spéculation inonderaient les peuples d'idées fausses en corroborant les plus absurdes préjugés. Malheureusement la plupart des écrivains, de qui la capacité et la probité scientifique sont choses constatées par de bons ouvrages d'un prix élevé, publiés au temps où le genre d'industrie, dont l'entrepreneur se sauve sur la quantité, n'était pas usitée, n'y ont point encore donné; la plupart même semblent croire qu'au siècle du positif, les choses ne valent que le prix qu'on y met, et que le libraire qui commande un volume, dont la feuille se vend deux sous, n'en peut guère donner cent ou deux cents francs à celui qui la lui fait. Est-il de la dignité d'un auteur accrédité de s'arrêter a de pareilles considérations? C'est, à mon

sens, un grand tort que d'y songer : la raison humaine demandera quelq
jour compte de pareilles pensées, à qui se les sera permises, car la pre
pourra seulement parfaire sa haute mission lorsque les véritables savan
appréciant le secours que la civilisation doit tirer des publications destin
aux grandes masses, se livreront avec zèle et désintéressement à la prop
gation de la vérité en toutes choses. Je ne me donne point pour savan
mon cher général, mais pour écrivain consciencieux, que chatouille l'e
cusable vanité d'être lu par les vingt mille souscripteurs de MM. Didot,
dans toutes les traductions qui se font de son recueil à l'étranger. Je n
jamais fait imprimer une page que je n'y aie mis tout mon savoir-faire e
exprimant tout ce que je croyais être la vérité; c'est dans cet esprit que j'
cueillis la proposition de composer un ou deux volumes dans l'Univers p
toresque, et je viens vous soumettre cette part de collaboration, parce q
vous aimez aussi la vérité et que vous la dites en toute occasion. Ce n'
pas à ce titre seul que je vous en offre la dédicace. Je vais dans le prés
essai traiter un sujet qui se rattache étroitement aux sciences géograp
ques où vous excellez, et pour lesquelles vous montrez une prédilecti
particulière dans le bel établissement dont je fais partie, établissem
national qui tire un nouveau lustre de la direction que vous sûtes lui i
primer. Par l'impulsion que vous avez l'art de donner à tout ce qui
trouve placé sous vos ordres, la magnifique carte de France, d
l'apparition avait langui si long-temps, avance avec une merveilleuse r
pidité; l'Espagne, la Grèce, le nord de l'Afrique, en un mot, tous les lie

DES ILES DE L'OCÉAN,

PAR M. BORY DE SAINT-VINCENT,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

INTRODUCTION.

l' de tracer l'histoire des ILES rire chacune d'elles, il est à le parler de la MER qui les e. On entend par ce mot la les eaux salées qui occupent grande partie de la surface . Le nom d'OCÉAN, employé ucoup de livres comme sy- ne l'est cependant pas ; sa ion est beaucoup plus res- et doit s'appliquer seulement des Mers qui circonscrivent : des terres sans y pénétrer fondément, c'est-à-dire que l'Océan ne saurait s'appliquer e *Méditerranée*, ou autres d'eaux, fussent-elles salées, enclavées dans les terres, et quelles on doit réserver les dé- s de *Caspiennes*, ou de *Lacs*, 'elles sont amères ou douces. rt des termes employés en géo- ne sont pas mieux définis; ne voyons pas, dans ces trai- s sur le globe, où tout ce qui s astronomique, historique tique, fut trop légèrement tou- 'on ait jamais songé à pré- valeur des mots au moyen on peut s'entendre, lorsqu'il le chacune des parties con- s de l'univers. Il n'est pas jus- cien Dictionnaire de l'Acadé- caise, qu'il était convenu de pour règle du bon langage, où ngage n'eût été faussé sous ce , ainsi que dans les deux tiers s par lesquels on y mentionna naturels. C'est ainsi, par exem- pour la définition du mot *Mer*, re « l'Amas des eaux qui envi- la terre et qui la couvrent en plusieurs endroits. » Les quarante ayant oublié de dire que les eaux de la Mer sont essentiellement salées, les Lacs qui *couvrent la terre en plusieurs endroits*, seraient aussi des Mers selon la décision de l'Académie française.

Pour les premiers géographes dont les écrits nous ont été conservés, la Mer n'était pourtant que la Méditerranée, qui sépare l'Europe de l'Afrique en confinant à l'Asie. L'Océan, au delà des colonnes d'Hercule, était une chose à part; Hérodote le croyait un grand fleuve; les poètes l'appelaient le vieux père du monde, dont il circonscrit les parties habitables. On supposait à celles-ci une forme très-différente de celle que les modernes leur reconnurent, quand la boussole ouvrit les routes immenses et si long-temps ignorées d'un hémisphère nouveau. Et telles étaient les idées bizarres qu'on se faisait de cette forme, dans les temps d'ignorance où des érudits prétendirent reconnaître les marques d'un savoir fort avancé, qu'on trouve, dans les livres hébreux, la terre comparée à un livre qui se roule sur lui-même; et, chez les Grecs, moins ignares que le peuple de Dieu, cette même terre représentée sous la figure d'un carré long. La fameuse carte appelée *Tabula Peutingeriana*, qu'on prétend avoir été tracée chez les Romains au temps de Théodose, c'est-à-dire vers la fin du troisième siècle de l'ère moderne, ne donne pas d'autre figure au monde alors connu, qu'on supposait être fait comme une table.

Pour rendre compréhensible la position, dans les diverses Mers qui baignent le globe, de chacune des îles

dont nous allons entretenir le lecteur, nous répartirons d'abord ces Mers en trois sortes : l'*Océan*, les *Méditerranées* et les *Caspiennes*.

Les *Caspiennes*, qui sont le contraire des îles, c'est-à-dire des étendues d'eau salée environnées de terre, ne diffèrent des grands Lacs qu'en ce que leurs ondes ne sont pas douces. Ne communiquant avec aucun Océan ou Méditerranée, leur bassin fermé reçoit néanmoins le tribut de fleuves qui doivent, dans la suite des siècles, en diminuer la salure. On avait jusqu'ici restreint ce nom de Caspienne à une seule Mer sans issue; il faut l'étendre à la Mer d'Aral et à la Mer Morte. Il serait fort curieux d'étudier les productions animales et végétales avec l'état physique de ces Mers intérieures; mais encore que M. de Châteaubriand ait visité autrefois la plus célèbre, et M. de Humboldt récemment la plus grande, on peut assurer que l'une et l'autre demeurent aussi inconnues sous les points de vue les plus essentiels, qu'elles l'étaient après les voyages des chevaliers croisés ou

L'OCÉAN, *PELAGUS*.

On doit entendre par Océ
un sens rigoureux du mot,
mensité de Mers qui séparer
environnant de toute part, les
parties continentales du globe
les n'occupent guère que le qu
superficie; l'étendue des ter
évaluée à 1,400,000 myriam
rés, tandis que celle de l'Oc
être portée à 5,700,000.

Essentiellement mobile, s
agité par les courants qui
nent la vaste étendue, ou par
qui sont des courants aéri
sant impérieusement à sa
on lui a supposé en outre u
ment général résultant de la
du globe. L'Océan obéit enco
tres mouvements aussi réglé
nifestes, dont l'effet est su
à la forme de ses côtés
gent et abandonnent alterna
les vagues majestueuses. Ce
ments alternatifs dépendants
qu'exercent les astres sur s

l *Océan austral*, l'immensité
ix comprises entre les pointes op-
de l'Afrique, de l'Australie et
mérique du sud, jusqu'au cercle
antarctique. La Mer ordinaire-
ommée des *Indes* n'est pas com-
parmi ces divisions. Quelles que
les autorités par lesquelles on
ît faire prévaloir une telle nomen-
, la raison la repousse, du moins
ieurs points. Nous devons nous
le le prouver, afin que l'usage
renne point possession d'état
a science.

en est pas des Mers comme de
e, où la domination de l'homme
la plupart du temps établie par
e et perpétuée par la tyrannie,
ites naturelles de chaque con-
nt dès long-temps disparu pour
dace à des frontières politiques,
s citadelles s'élèvent comme
plaçons des bornes autour de
ritage et de nos usurpations :
te que des peuples, appartenant
espèces différentes du genre
n, se sont trouvés confusément
sous un même sceptre, quand
aractères physiques semblaient
nder entre eux une démarca-
ternelle. Nulle frontière stable
t pu être tracée sur les flots,
es parages sont également du
ne des navigateurs ; que les for-
s flottantes de quelque autre
ge soient parvenues à s'appro-
our un temps la plaine liquide,
doit tôt ou tard redevenir com-
à tous. D'après cette com-
té des Mers où les vents dé-
sont les seuls dominateurs
es, le géographe ne peut admet-
r leur étendue, des divisions
genre de celles que le caprice
iolence établirent à la surface
erre immobile et soumise. Les
tions entre les régions où se
ent des flots toujours agités, ne
nt être que géographiques, il
tracer les limites naturellement
consultant que la figure et les
ns physiques des côtes avoisi-
, le rapport des masses d'eau
s terres qu'on doit considérer
comme en étant le contenant, enfin l'influence qu'exerce la température sur les productions de chaque espace inondé ; et c'est alors que la distribution géographique des animaux et des végétaux marins appelés hydrophytes éclaire une science où l'on crut trop jusqu'ici pouvoir se passer des lumières que lui peuvent fournir la zoologie et la botanique. Ce n'est en aucune partie du globe que de telles productions du règne animal et du règne végétal s'arrêtent à tel ou tel cercle de la sphère. L'équateur, les tropiques, l'écliptique, les cercles polaires, les méridiens, dont la connaissance est indispensable pour déterminer les climats horaires, les positions respectives de chaque point du globe et la route d'un vaisseau, n'ont aucun rapport précis avec les productions aquatiques ou terrestres de notre globe.

On ne saurait citer une créature organisée dont la patrie fût rigoureusement bornée entre tel ou tel degré de longitude ou de latitude, soit dans le sein de l'Océan, soit sur les continents ou dans les îles, pas plus qu'on n'en pourrait citer qui se propageassent d'un pôle à l'autre, sans qu'il y eût solution de continuité dans leurs lignes de dispersion. Toutes les productions de la nature ont leurs zones plus ou moins larges et sinueuses d'habitation, où elles vivent et se reproduisent isolément, ou comme en société, mais selon diverses inclinaisons sur tous les cercles de la sphère, souvent jusqu'en des points fort éloignés. Nous n'en connaissons pas à qui les lois de la dissémination aient interdit la faculté de s'écarter de quelques minutes de degré d'un parallèle ou d'un méridien quelconque. Les productions de l'Océan étant astreintes dans leur propagation aux mêmes règles de sinuosité et d'éparpillement que celles de la Terre, c'est dans la manière dont ces productions sont réparties qu'il faut rechercher les bases de la distribution géographique qu'on peut assigner aux diverses parties de l'Océan ; mais avant de tracer les limites entre lesquelles nous proposerons de circonscrire

parties de l'Asie et de l'Amérique, n'est réellement boréal que par rapport à un petit segment du tropique du Cancer, tandis que l'*Océan atlantique*, que l'on n'appelait cependant jamais *grand Océan* comme les autres, est le plus grand de tous, etc., etc.

L'Océan est donc l'encadrement liquide, s'il est permis d'employer cette expression, des continents et de celles des îles qui vont nous occuper chacune à leur tour. Nous y admettrons cinq grandes régions physiques : 1° l'Océan arctique, 2° l'Océan atlantique, 3° l'Océan antarctique, 4° l'Océan indien, 5° l'Océan pacifique; et, pour rendre plus clair ce que nous avons à dire de chacune de ces grandes régions aquatiques, nous avons fait graver comme indispensable pour montrer en même temps leur situation, le planisphère (voy. *pl.* 1) où notre nouvelle nomenclature des Mers fera sentir la corrélation de celles-ci avec les parties terrestres du globe. On y verra que d'après cette manière d'envisager l'étendue fluide, quatre Océans s'y correspondent, opposés deux à deux, savoir : l'arctique à l'antarctique, et l'atlantique au pacifique, tandis qu'un seul, impair et central, l'indien, demeure entre eux, isolé par une multitude de caractères naturels qui lui donnent un peu de la physionomie

rescence qui la particularise nous devons nous occuper.

De la phosphorescence.

toutes les régions de l'Océan, la clarté du jour disparaît, une lumière jaillit du sein des t vient tempérer la lugubre de l'immense étendue. Sur e des vagues qui retombent s sur les autres, au remous el opéré par le gouvernail des ainsi que des moindres embar-, au travers des lames qu'en-la proue du vaisseau, enfin épaisseur, ainsi que dans l'é-es flots, qui brisent tumul-ent sur les récifs ou qui se t sur de larges plages, les par-ées de l'eau brillent d'une mul-e points scintillants et toujours ants, quoique souvent pres-erceptibles; d'autres fois on s éclairs précurseurs de la fou-endant un navire poussé par au sein des Mers et des ténè-se au loin derrière lui une mme laiteuse, mais éclatante, 'efface qu'avec lenteur. Des ri-blonneux, baignés par l'eau sa-algues ou autres productions an, qu'on vient d'en retirer, nt tout-à-coup lumineuses dans té, pour peu qu'on les tou-qu'on les agite; de façon que u la main de l'homme, posés ne mouillée, y impriment des de feu, semblables à la lu-es lampyres (vers-luisants). des parages, et particulière-ux des pays brûlants et de la à de telles bluettes sans nom-ent en pleine nuit un éclat arquable, une sorte de jour que.

ces étincelles lumineuses, les à celles que lance la ma-ectrique, les Mers produisent une multitude de créatures qui répandent des lueurs es à leur organisation. Nous premier décrit autrefois un hez lequel cette propriété est éminente (le *monophora noctiluca* de notre voyage en quatre îles des mers d'Afrique, ou *pyrosoma* des auteurs); ce véritable Lucifer appartient à la série des êtres diaphanes et gélatineux dont Cuvier forma sa classe des mollusques Acéphales, qui, avec les Méduses, les Béroës, les Biphores, et autres innombrables tribus flottant dans la vaste étendue des flots, ressemblent, comme le disait pittoresquement Linné, à des astres disséminés sur l'incommensurable et obscure profondeur. Nous avons cru devoir faire figurer dans la *pl.* 2 du présent volume quelques espèces d'animaux de cette nature, se dessinant dans les ténèbres de la vague, par les feux qui s'échappent d'eux-mêmes et qui éclairent ce qui les environne, comme dans les magiques peintures du célèbre Murillo, les personnages divins que ce grand peintre savait si dignement y introduire sont ordinairement le foyer lumineux d'où émane le jour à l'aide duquel se distingue le reste du tableau.

Tous ces animaux diaphanes et scintillants paraissent maîtres d'une lueur dont à leur gré ils augmentent ou diminuent l'intensité, et qu'ils éteignent dès qu'ils paraissent le vouloir faire. S'il n'était pas démontré que de telles créatures sont dépourvues de sexe, on serait porté à présumer qu'en leur donnant la faculté de manifester leur existence par une lumière qui leur est propre, la nature permit qu'ils pussent faire de cette lumière un signal d'amour, et qu'un sexe se servît de ses feux pour allumer les feux de l'autre. Il semble d'abord que des êtres à peine organisés, jetés sans défense et sans moyen d'échapper au moindre danger, dans l'effrayante épaisseur d'un élément dont les chocs sont terribles, et que peuplent des créatures voraces auxquelles une immensité de nourriture sans choix est nécessaire pour alimenter leur masse monstrueuse; il semble, disons-nous, que ces êtres n'ont reçu de la nature une organisation diaphane qu'afin que, confondus par leur transparence avec le fluide où ils vivent, les ennemis qu'ils

auraient à redouter ne puissent profiter de leur inertie pour en détruire les races entières. Cependant, par quelle vue en apparence contradictoire la nature conservatrice leur a-t-elle donné une propriété opposée à celle qui leur permet de se confondre avec ce qui les environne? Pourquoi dans le silence et les ténebres, les voyons-nous, en quelque sorte, s'élancer hors d'eux-mêmes, et reprendre au loin les indices de leur fragile existence? Il y a plus; c'est à l'instant où se présente un péril, qu'on voit les animaux phosphorescents darder leurs lumières humides; ils semblent avertir par leur émission qu'ils sont là; et loin que le timide sentiment de leur extrême faiblesse les porte à se tenir obscurément épars dans les flots dont ils sont le jouet, ils y brillent à l'instant du danger. En effet, ce n'est que lorsqu'on tourmente des animaux de ce genre qu'ils répandent leurs feux les plus vifs; et c'est seulement quand ils se trouvent entre les vagues dont le choc les froisse, ou bien au sil-

riades d'animaux, la plup
qui s'y corrompant depui
cles, sont assimilés à ses
mouvement continuel auq
être essentiellement suj
pulsion permanente d'ori
dent, qu'on attribue à l'
ble de rouler au hasard
che toutes les molécules
s'y rencontrent, l'action
d'impétueux courants qu
ou se contrarient, le heu
pétuel des vagues pouss
sens par des vents impé
d'autres causes innombr
nelle mobilité ne permette
Mer ces juxta-positions
pour la prompte recom
corps. Les débris de tout c
organise, promenés, batt
roulés, mêlés en tout sen
pas à se réduire à l'état
le plus simple. Ils se con
penetrent alors et finissen
gamer à l'eau qui les tien
tion : de là le principe gr
huileux de la Mer; de la

conséquemment probable qu'elle
se de volume à mesure que notre
vieillit, tandis que sa salure,
osité, son amertume et sa phos-
cence doivent devenir propor-
llement plus considérables. Les
es qui ne s'y trouvent qu'en sus-
n, comme les substances calcai-
tre autres, lui sont au contraire
ifs par la multitude des animaux
nourrit; ceux-ci ne sont, à pro-
st parler, que des espèces de ma-
organisées pour faire un départ,
ésultent ces charpentes polypi-
ces dures coquilles, ces tests,
squelettes de crustacés et de
s, destinés à grossir les couches
qui se déposent continuelle-
et à l'heure même qu'il est,
couches antérieures, composées
tes d'une multitude d'animaux
s types sont aujourd'hui perdus.
a cité beaucoup d'exemples de
inution des Mers, et la Balti-
celle des Méditerranées où l'on
nala les marques les plus ap-
es. On a souvent répété qu'Ai-
lortes, en Provence, d'où s'em-
le roi saint Louis pour sa der-
roisade, et le port de Palos, en
usie, d'où Colomb partit pour
mier voyage au nouveau monde,
maintenant éloignés des flots,
s preuves irréfragables de la re-
le ceux-ci; mais les obstinés qui
lent pas convenir que la masse
puisse diminuer, citent l'éléva-
niveau de la Méditerranée en
s endroits où l'on voit sous l'eau
ris de plus d'une cité riveraine
; ils citent aussi les invasions
éan dans la boueuse Hollande;
s'appuient sur cet adage : « que
regagne d'un côté ce qu'elle
l'autre. » Mais c'est encore ici
dire que le préjugé se perpétue
xpression. L'examen des lieux
seigne que la Mer, quand elle
te, ne fait, en brisant les digues
furent imposées par la persé-
batave, que rentrer dans les
de son domaine dont elle
laissé dépouiller à marée basse.
ne de leurs rivages est la seule
cause des changements qui ont lieu dans nos landes aquitaniques, qu'on donne encore comme une preuve des empiétements de la mer, tandis que leur constitution géologique pourrait servir à démontrer le contraire. L'inondation évidemment récente de certains cantons littoraux de la Grèce, qu'on nous donne également comme des marques de l'élevation des mers, doit venir de ce que l'évaporation ne suffisant plus pour enlever ce que de grands fleuves apportent à la Méditerranée, celle-ci a dû s'exhausser de quelques mètres; enfin, il faut distinguer les accidents d'avec les faits généraux, et sur quelque point qu'on porte ses regards, on y aperçoit les traces certaines de la diminution graduelle des eaux et du long séjour d'un Océan qui fut originairement sans limites.

Aux cimes sourcilleuses du Caucase dans l'ancien monde, sur celles des plus hautes Cordilières dans le nouveau, existent des bancs coquilliers, et d'autres débris marins, où les restes des animaux qu'on y voit confondus se retrouvent à la place et dans la situation où les êtres dont ces restes sont provenus durent naître, vivre et mourir successivement. Frappés d'étonnement à la vue de telles reliques d'un Océan qui dut tout recouvrir, les hommes qui, les premiers, y devinrent attentifs, imaginèrent de grands cataclysmes pour expliquer la présence de tels débris accumulés sur leurs montagnes. L'usage pour expliquer les faits, d'appeler au secours de notre ignorance quelque intervention surnaturelle, s'est perpétué depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours. Il n'est pas un livre, entre ceux même dans les bonnes pages desquels la possibilité de changements à vue dignes de l'Opéra se trouve justement vouée au mépris, où néanmoins les mots de déluge universel, de grandes révolutions physiques et de cataclysmes, ne se rencontrent parfois employés comme argument. Il serait temps cependant de faire disparaître toute supposition gratuite du langage circonspect qui, seul, convient dans les sciences. Il

de grandes régions, mais ces catastrophes, toutes de localité, prodigieuses par rapport à notre petitesse microscopique dans l'immensité de l'univers, n'ont probablement jamais causé de subversion totale. La destruction de la grande île Atlantique elle-même, à laquelle nous croyons fermement, ne fut guère sur le globe un événement proportionnellement plus important que ne le sont, dans notre bois de Boulogne ou dans un marécage du Canada, la destruction d'une fourmilière ou la ruine d'une cité de castors. Quand le détroit de Gibraltar s'ouvrit, lorsque l'Angleterre fut séparée de l'Europe, si quelques cabanes d'Atlantes ou de Celtes s'élevaient sur les parties de pays qu'emportaient les flots en élargissant des cassures, le petit nombre des Atlantes ou de ces Celtes qui purent échapper au désastre, ne manquèrent pas de croire à quelque perturbation survenue dans l'ordre de la nature, et de supposer que le monde entier avait éprouvé le contre-coup du renversement de leur malheureuse patrie. Ils attribuèrent au courroux des dieux la révolution dont ils étaient les victimes; ils se soumirent à des expiations; ils élevèrent des autels, dans l'espoir d'apaiser le Ciel, au nom duquel leurs prêtres ne manquèrent pas de promettre que la chose ne se renouvellerait plus, tant que les peuples s'abstendr

s enseignent les sciences géo-
.
que sont devenues les eaux en-
ntes? ont demandé les incré-
uelques docteurs ont imaginé,
ir répondre, qu'il s'était tout-
formé de profondes cavernes
n engloutir la surabondance;
ont eu recours à l'évapora-
ite : mais les philosophes ont
des causes de desséchement
formes aux lois de la nature.
mont, que ses contemporains
prenaient pas, et qu'ils re-
it même comme un extrava-
ce que son génie le rendait
ntemporain d'un siècle plus
Van Helmont entrevit la cause
diminution des eaux, que
logiens avaient expliquée par
ossibilités; il en trouvait la
dans une sorte de décomposi-
mique qui s'était opérée chez
dont la puissante action était
te. Et l'immortel Newton,
t les idées du savant Belge, nous
e les parties solides de la terre
sent sans cesse, tandis que
ies fluides diminuent journel-
et qu'elles disparaîtront enfin
nt du globe terrestre, comme
mblent avoir disparu du globe
où il n'existe même plus d'at-
e dans le genre de la nôtre,
lire, composée de fluides vapo-

Tet, d'où ces faibles polypes
x et à peine visibles, dont les
molles se dissolvent si aisé-
ent-ils les matériaux des bancs
dont ils encombrent l'Océan
trelacement de leurs rameaux
es à d'où tant de mollusques,
s, de moules et ces tridach-
ntesques, dont les deux val-
servent de bénitiers à l'église
t-Sulpice, contiennent seules
le phosphate calcaire que six
es humains; d'où toutes ces
s au corps si mou, mais à
ppe si dure, tirent-elles les
s des coquilles destinés à for-
ierre de taille? Les flots amers
fournissent la substance aux dé-
pens de leur volume. Mais en reconnaissant l'intervention mécanique de la vie des animaux marins dans la diminution de la Mer et dans l'augmentation des roches, on sent que cette diminution d'un liquide originairement ambiant ne put et ne peut être que graduelle et fort lente; elle a lieu sans altérer cet équilibre, l'une des premières nécessités résultantes des lois de la nature, en vertu duquel les fluides recherchent toujours le niveau; aussi les Mers sont-elles, non-seulement loin « de regagner d'un côté ce qu'elles perdent de l'autre, » comme le disait bonnement le grand Montesquieu pour l'avoir probablement entendu dire à sa mère nourrice, mais elles ne s'abaissent pas de la plus petite partie de leur volume que l'abaissement ne soit réparti en même temps dans toute leur superficie. On peut conclure de cette diminution graduelle que les continents et les îles, tels qu'on les voit maintenant, ne présentèrent pas toujours les mêmes formes. Ces îles que nous allons décrire se rattacheront, chacune à leur tour, à quelque continent voisin, ou deviendront le noyau d'îles plus étendues et de continents futurs; à moins que les voûtes sous lesquelles bouillonnent les forces volcaniques qui soulevèrent la plupart d'entre elles, ne venant à s'écrouler sur les vides immenses qu'elles nous cachent, ne se brisent en plusieurs morceaux, comme il arriva de l'Atlantide de Platon, ou ne s'enfoncent en forme de vastes cirques, tels que ceux que dans certaine école on appelle des *cratères de soulèvement*, encore qu'affaissement et soulèvement soient, dans la langue française, des mots dont la signification est diamétralement opposée, et que de tels cirques n'aient rien de commun avec ces évents en forme de coupe appelés cratères qu'on trouve nécessairement à la cime des volcans.

De la profondeur de l'Océan et de sa température.

Le fond de l'Océan, qui s'encombre tous les jours au moyen des débris

grandes singularités qu'il soit possible d'imaginer. On n'a pas une seule donnée précise pour déterminer quelle peut être cette profondeur; et cependant de graves auteurs, l'ayant évaluée à leur manière, ont calculé à un pied cube, à une demi-livre près, pour combien la masse de ses eaux entrait, soit sous le rapport des quantités, soit sous celui de la pesanteur, dans l'ensemble de l'univers? Nous ne fatiguerons point le lecteur en rapportant ces évaluations, qui ne sont basées sur aucun fait, et que l'énoncé le mieux précisé, accompagné des plus savantes formules, ne saurait élever au rang de choses seulement présumables. On peut croire, tout au plus, que la Mer n'a point une profondeur indéfinie, et qu'elle forme simplement sur la croûte occidée, à l'extrémité du rayon terrestre dont les continents et les îles sont des saillies, une couche fluide, comme l'atmosphère qui l'environne, en y surnageant à son tour; au-delà de cette présomption, rien n'est plus qu'incertitudes. On est à la vérité parvenu, au moyen de la sonde, à trouver le fond de la Mer en plusieurs points de son étendue; mais la sonde elle-même, qui n'est jamais descendue authentiquement au-dessous de quatre ou cinq cents mètres, est un instrument im-

ent des côtes où l'eau se
arce que la glace y trouve un
ppui ; les rochers fusibles
ose l'eau gelée, disloqués au
a vont flotter en îles, que
nts entraînent souvent au
s ne prennent pas racine sur
olidité, comme la chose ne
it pas d'arriver si la tempé-
s eaux allait constamment en
t de la surface au fond. Enfin,
mers circumpolaires, où
ère est si froide, l'Océan
plus chaud, malgré les bancs
i l'encombrent, est habituelle-
vert d'un brouillard, comparé
avigateurs à ces fumées qui
de la surface d'une baignoire
sont que de l'eau vaporisée.
d'ailleurs jamais vu, quoi-
nt imprimé quelques mau-
rvateurs, nos rivières se ge-
fond de leur canal? elles se
au contraire par leur surface,
ourant ne cessant point par-
a croûte solide s'y trouve tou-
moins à glace fondante, de
abritées contre le froid, et
n orangerie, les racines des
des zones tempérées s'y con-
t s'y propagent jusque bien
as les régions boréales.
pérature moyenne des eaux
er étant plus élevée que celle
sphère vers les cercles polai-
lus basse entre les tropiques,
, à peu près, pareille en tous
traction faite cependant de la
de différence qu'y impriment
des et l'alternative des sai-
ussi les productions mari-
nt-elles beaucoup moins que
la terre. Les animaux et
aux identiques qu'on trouve
sur les points les plus op-
l'Océan, sont bien plus nom-
e ce qu'on pourrait appeler
opolites des parties exon-
i sont au contraire en fort
bre. Il est des poissons, des
es et des hydrophytes qu'on
e partout, depuis le cap Horn,
Bonne-Espérance et la terre
-Diémen, jusqu'au détroit
de Béring, au cap Nord, ou bien au Groënland. L'influence de cette moindre différence dans la température moyenne des Mers, réagit sur celle des côtes, où il ne fait jamais aussi froid ni aussi chaud que dans l'intérieur des terres. Aussi le littoral des îles que nous ferons connaître est-il plus égal que celui des continents voisins; l'atmosphère, toujours un peu plus humide, y est aussi plus tempérée; et pour en donner un exemple qui soit applicable à la latitude où nous vivons, il suffira de citer les îles de Jersey et de Guernesey, où, sous le même parallèle que Paris, on cultive, en pleine terre, des myrtes, des romarins, des nérions, des lauriers-tin, et autres végétaux qui ne sauraient à l'air libre et dans nos jardins résister aux hivers ordinaires.

On doit encore annoter un fait singulier, qui établit un contraste frappant entre les productions organisées de la Mer et celles des Continents : à la surface de ceux-ci, les animaux et les végétaux semblent être généralement plus grands et plus forts vers les régions équatoriales; ils décroissent de puissance et de taille à mesure qu'ils se rapprochent des climats glacés. Ainsi les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames, les girafes habitent entre les tropiques; tandis que la zone tempérée ne nourrit aucune créature vivante qui puisse être comparée à ces colosses terrestres du règne animal; les singes de l'équateur sont les pongos et ces satyres de taille plus qu'humaine; ceux des lieux qui servent de limite aux quadrumanes, et qui, des côtes de la Barbarie passèrent jusqu'à Gibraltar, ne sont guère plus gros que des épagneuls. Les chats de notre Europe septentrionale, qui pourraient au besoin pénétrer dans la retraite d'un lapin, sont, vers l'équateur, représentés par ces tigres et ces lions redoutables, vingt fois plus grands. Les accipitres des régions boréales approchent-ils, pour la puissance de leur vol, de leur bec et de leurs serres, du condor des Andes? L'autruche, qui est

le plus grand des volatiles, est aussi intertropicale. Et si nous passons en revue le règne végétal dans les mêmes climats, c'est là que nous trouverons ces baobabs séculaires qui furent, dit-on, au cap Vert, les contemporains d'Hannon le Carthaginois, le teck énorme, les fougères arborescentes, des plantes volubles semblables à des câbles ligneux, soutenant, comme les agrès d'un vaisseau, mille grands arbres que leur hauteur exposerait trop aux ouragans furieux, enfin cette tribu de majestueux palmiers, dont la flèche, chez quelques espèces, semble fendre la nue; tandis qu'en s'approchant du nord, une fois que les bouleaux, les pins et les genevriers y ont disparu, la végétation ne se compose plus que d'humbles mousses ou de petites plantes, véritables miniatures des genres dont les espèces grandissent à mesure qu'on descend vers le midi. Au sein de l'Océan tout est inverse. Les espèces d'animaux et de végétaux des régions brûlantes sous l'équateur sont, à la

vées par des taches d'or
d'argent, de pourpre ou d'
mais déja, sur les rochers
rages plus septentrionaux,
taux marins acquièrent d
stance et de la taille, en
leurs suaves nuances; ils
dès le 45e degré en ce que les
appellent fucus, ou lamina
semblables à des lanières d
vent braver le courroux d
habituellement tumultueux
Mers du 60e et des cercle
qui sont plus furieuses enco
la tempête est presque l'ét
ce sont d'autres laminai
grandes, de véritables a
rins, géants de la végétati
que, qui couvrent les réc
vages; leur couleur sombr
aux côtes une teinte d'autan
tère, que les flots, brisan
escarpement avec plus de v
répandent la blancheur d
abondante écume.

Nous avons fait représ
la *pl.* 3 de cet ouvrage qu

t cet appareil leur sert pour
lu fond des abîmes jusqu'aux
upérieures. Les secondes, for-
rameaux cylindriques très-
se mangent au Chili ainsi
rou. Il est des parages où
ement de ces diverses plan-
el que, gênant l'effort de
il ne permet que très-difficiles
a navigation des canots et
abarcations légères.

Aspect de l'Océan.

ir à celui qui, sans émotion,
sidérer le majestueux specta-
Océan, lorsque du rivage, il
agues mugissantes et profon-
t se déployer pour mourir à
! On le doit tenir pour homme
e et de sens obtus. Une sorte
ur indéfinissable, à ce grand
aisit au contraire tout être
nisé, que la curiosité ou le
nduit sur la côte pour la pre-
s. Absorbé d'abord dans une
éditation, ce n'est qu'en reveil
ii peu à peu, qu'il parvient
liviser son attention sur les
'un tableau magique où tout
eau pour lui. Il en examinera
les eaux, elles lui sembleront
ans le lointain, et d'une belle
erte sur les plages. Sa surpri-
entera, lorsque ayant recueilli
eau dans quelque vase il ne
era plus aucune teinte parti-
dans sa transparence. Cette
ence est telle qu'aux lieux
impureté ne la vient troubler,
ngue sur le sable, à de très-
profondeurs, les moindres
, ou les plus petits coquilla-
t resplendissants de teintes
les et trompeuses. Les plantes
, les polypiers surtout y bril-
grand éclat, et parmi ces pro-
si élégamment nuancées des
de l'arc-en-ciel, tant qu'elles
mergées, la plupart perdent
lets d'iris, dès qu'on les retire
er. Lorsque la clarté du jour
dans l'épaisseur des eaux,
ciel sans nuages, et qu'on
vogue à leur surface, les ondes longuement et mollement balancées paraissent tellement colorées autour de l'embarcation, qu'on serait tenté de s'y croire, en admirant l'intensité de la verdure, sur une prairie liquide, sur un tapis de billard diaphane, ou sur des émeraudes. A mesure que la nef gagne les lointains parages, où la profondeur s'accroît de plus en plus, la teinte verte passe au bleu; et dans la haute Mer sa masse devient couleur d'azur. Le retour de la nuance verte annonce quelque banc, ou l'approche de plages adoucies; car le long des côtes qui sont coupées à pic, et près desquelles la sonde descend beaucoup, l'azur persiste et paraît devenir d'autant plus intense que la profondeur est plus grande; mais ce bleu qu'on a coutume de regarder comme l'un des caractères de l'Océan, et qu'on attribue communément à la façon dont se décomposent en y pénétrant les rayons solaires, ne lui est cependant pas exclusivement propre; tout grand amas d'eau très-creux en prend la teinte. Les lacs qui ne sont point salés, mais qui sont très-profonds, surtout ceux des hautes montagnes, resplendissent également d'une somptueuse couleur d'outremer.

On prétend qu'il est des lieux où l'eau de la Mer paraît rougeâtre, blanchâtre et jaunâtre, ce qui valut à certains parages les noms de Mer Jaune, de Mer Rouge, de Mer Vermeille, ou de Mer Blanche; cependant l'Océan, vu du rivage par un temps calme, est partout semblable à du lapis-lazuli qui serait fluide; on dirait un miroir coloré par ce riche minéral; mais son immensité prend une teinte plombée sous la ligne, où trop de lumière ardente remplit l'espace et pénètre dans les flots. Pour peu que le moindre zéphyr vienne à rider sa face, tout à l'heure si polie, et qui réfléchissait si paisiblement un ciel serein, l'azur harmonieux où se reposait l'œil, se fonce et devient d'autant plus sombre que le vent redouble et se change en bourrasques. Alors de pesants nuages s'amoncellent

de toutes parts et viennent comme en volant obscurcir l'atmosphère; des lames ternes, de plus en plus gonflées et bientôt énormes, accourent bruyamment des limites de l'horizon rembruni; incessamment poussées les unes par les autres, elles deviennent enfin pareilles à des Alpes qui seraient liquides et qui se déchaîneraient en se surmontant les unes les autres avec leurs cimes altières et leurs vallées profondes, changeant à chaque instant d'aspect selon la violence de la tempête. Dans la pompe de leur tumulte, ces montagnes mobiles se recourbent en voûtes profondes, se rabattent sur elles-mêmes, et produisent ce murmure terrible, sourd et continu, mais sans monotonie, que les livres sacrés appellent *la voix des grandes eaux*. Lorsque les flots accrus viennent à déferler sur quelque plage pierreuse, le fracas provenant du choc des galets sans nombre qu'ils entraînent en rentrant dans leur lit, ajoute à ce langage imposant un roulement sec quoique étouffé, dont aucun autre genre

quelle que soit la violence d
l'auraient forcé à serrer
car un vaisseau qu'on cr
s'engloutir entre les flan
d'un précipice creusé dan
se trouve tout à coup port
de quelque pic liquide, pr
mer, mais d'où l'on peut
loin l'embellie qui doit b
ner le calme et rendre à
des Mers cette sereine ma
est propre quand elles n
courroucées.

Des marées.

Un mot sur ces gra
ments de l'Océan, qui de
vingt-quatre heures en f
masse, et deux autres foi
trer dans son lit, doit
généralités par lesquelles
dû faire précéder l'histoi
sujettes à l'influence des
le mécanisme de celles-ci
niveau des eaux s'élever
pace de six heures en

us ou moins d'étendue des bas-
e forme chacune des grandes
s de l'Océan; le volume et la
leur des eaux mises en mouve-
la disposition particulière des
des plages, des falaises, des
u des détroits; l'action des cou-
t des vents, etc. Ainsi, par
e ces causes variées, on remar-
r exemple, que lorsqu'à trois
la Mer est pleine à Amster-
lle l'est à six heures quarante-
nutes à Anvers, à six heures
Malo, à onze heures quarante-
inutes à Cherbourg, à trois
trente-trois minutes à Brest.
lieu la Mer s'avance lente-
ir des bords qu'elle abandonne
e; en tel autre, notamment au
aint-Michel, dans la baie de
, elle se précipite avec une telle
, qu'elle pourrait atteindre à
e le coursier le plus agile. Mal-
ombre presque infini des modifi-
de ce genre, et qui sont le résul-
e multitude de circonstances se-
es ou particulières, le calcul et
ation concourent pour rendre
le toutes les anomalies, et l'on
venu à expliquer les causes pro-
es de la marée. Ce phénomène
nt que les anciens ne connurent
ant qu'ils ne sortirent pas de la
rranée, et qui occasiona tant de
e aux Macédoniens qu'Alexan-
it conduits de victoire en vic-
isque sur les bords de l'Océan
parut néanmoins, dès qu'on
server, avoir des rapports avec
uvements de la lune. Plus tard
'attribuant à l'influence de cet
à celle du soleil. C'est en effet
ssion qu'exercent l'un et l'autre
tre atmosphère réagissant sur
ité des Mers que sont dus le
le reflux; mais il était réservé
on de le démontrer.

ne il est des ports qui demeu-
sec pendant la basse mer, ou
ntrée ne présente assez de pro-
aux grandes embarcations que
la haute marée, on a dû ré-
es tables à l'usage des naviga-
ans lesquelles se trouvent indi-
quées les hauteurs de la pleine mer les jours de la nouvelle et pleine lune; on y voit qu'à l'embouchure de la Tamise cette plus grande hauteur est à onze heures et un quart, tandis qu'à Londres elle est à deux heures quarante-cinq minutes; au Havre c'est à neuf heures, pour la ville de Rouen à une heure quinze; à l'embouchure de la Gironde à trois heures quarante, devant Bordeaux à sept heures quarante-sept. D'après ces données, sachant que chaque marée avance ou recule d'un espace de temps connu, on peut savoir pour chaque jour à quel instant précis doit avoir lieu le montant et le descendant d'une lune à l'autre. Ainsi l'on vient de voir que la marée a lieu vers l'embouchure d'un grand fleuve quelques heures avant qu'elle monte dans les ports qui s'y trouvent sur ses rives à quelque distance dans les terres. L'action du flot ou l'arrivée des hautes eaux s'y fait sentir d'une manière proportionnée à la forme des bords; s'ils vont en se rétrécissant d'une certaine manière, le montant cause un phénomène très-singulier, connu sous le nom de *Barre*, à l'entrée du Gange, du Sénégal, de la Seine, et de l'Orne, sous celui de *Mascaret*, dans la Garonne et dans la Dordogne, et de *Pororoca* dans le fleuve des Amazones. Ce Mascaret ou Barre consiste en plusieurs vagues disposées comme des murs parallèles, transversaux d'un bord à l'autre, se succédant de près et remontant avec bruit en se gonflant de plus en plus pour opposer leur masse au poids de l'eau fluviale qui descend en suivant la pente naturelle. Ces lames fort hautes devant Blaye, où nous les avons observées plusieurs fois, le sont encore de dix, de douze et même de quinze pieds devant Cubzac; elles en ont quelquefois de quatre à cinq devant Libourne, et cependant le Bec-d'Ambez les a comme partagées par moitié, une partie venant expirer devant Bordeaux, où le Mascaret est moins subit et beaucoup plus faible que dans la Dordogne. On l'entend arriver en mugissant, il renverse tout

DES CINQ GRANDES RÉGIONS DE L'OCÉAN.

Après avoir défini ce que l'on doit entendre par le mot Océan, et décrit l'aspect que présente cette immense ceinture d'onde amère, étendue par la nature autour de la partie habitable du globe, nous devons faire précéder l'histoire des îles qu'il circonscrit en exposant les caractères généraux des cinq grandes régions physiques dont il se compose. Ces caractères exercent une grande influence sur les rives limitrophes. Nous avons dit que ces régions étaient au nombre de cinq, quatre opposées deux à deux, avec une cinquième impaire, comme le sont aussi les Continents.

I. L'OCÉAN ARCTIQUE.

Boréal, en réalité, par rapport à l'universalité du globe, ce premier Océan a le pôle arctique pour centre. Les côtes de l'Amérique du Nord et de l'Asie, tournées du côté de ce pôle, celles de l'Écosse, de la Norvège et de la Russie, en sont les rivages; le détroit de Behring d'un côté, et l'ouverture qui s'étend entre la terre du Labrador et la presqu'île Scandinave de l'autre, en sont les canaux de communication avec le reste des régions océanes. Le Groenland, les terres récemment explorées

ɪ mille couleurs tout resplen-
le l'éclat des pierres précieu-
les oiseaux, ils sont disgra-
ant par leurs allures que par
age : un grand nombre appar-
enre épais des canards, et pres-
sont obligés de fuir vers des
oins durs pendant la longueur
pportable hiver. Ces côtes où
s demeurent encombrés de
et d'où l'on peut apercevoir à
es distances la mer gelée du-
que toute l'année, supportent
tation particulière, avec des
terrestres subordonnés à la
cette végétation qui les sub-
eine ; les arbres, d'espèces peu
y sont épars et clair-semés,
ous nains ou rabougris, tan-
les hydrophytes, ou plan-
aux, y sont, ainsi que nous
lit plus haut, gigantesques
rs genres respectifs. Il n'y
int de véritables forêts, les
bouleaux ou les genevriers
voit formant bien plus des
que des bois. Des lichens
s y couvrent les landes dont
ment des sauvages monticules
e battus des vents. Les sphai-
lles et autres mousses y pré-
n se superposant de saison
, les épaisses tourbières dont
rent les vallons abandonnés.
taux aromatiques, ornés de
fleurs, n'y sauraient parer un
t, dont la baie de l'airelle est
e moins acerbe ; aucun pa-
s'y joue autour du peu de
pâles et sans parfum, qui
ssent comme à regret à tra-
feuillage parcimonieux. Les
armi les ruminants, divers re-
utres espèces du genre chien,
s, quelques rongeurs, le glou-
lonne la chasse aux rennes en-
rmentés par des œstres, sorte
hes féroces, sont les mammi-
restres qu'y apprivoisent les
, ou ceux auxquels on fait
re active pour s'en procurer
ures ; et ces hommes mêmes
ment à l'une des espèces ou
moins favorisées de leur genre. Ce sont des Hyperboréens hideux et grossiers, attachés à leur sauvage patrie au point de ne s'en jamais éloigner, dont la pêche alimente la misérable existence, dont le vin n'égaie jamais les taciturnes et malpropres repas, où l'ivresse d'une cervoise amère et du suc de champignons fermentés (*) apporte seule quelque variété au plaisir de boire de l'huile rance de baleine et de manger du poisson pourri dans une tanière enfumée. Sous le nom de Lapons et de Samoyèdes, cette sixième espèce, ai-je dit dans mon *Essai sur l'Homme* (**), habite, en Europe et en Asie autour du cercle polaire Arctique, la partie la plus septentrionale de la presqu'île Scandinave et de la Russie ; se prolongeant parallèlement à la côte ingrate du nord de l'ancien monde, les Ostiaks, les Tonguses et les Jackoutes, tribus peu connues des rives de la Léna, les Jukagires, les Tchoudis, les Kouraïques et quelques hordes de Kamtchadales en font probablement partie : ces dernières peuplades, après s'être mêlées à des hordes scythiques, ayant pu aisément traverser le détroit de Behring et se rendre dans les îles Aleutiennes, se sont propagées dans cette contrée de l'Amérique septentrionale, sur laquelle l'empereur de toutes les Russies prétend avoir des droits, parce qu'il s'est trouvé dans son conseil quelqu'un qui la lui a dite habitée par la même espèce d'hommes difformes dont la presque totalité dépend, sur l'ancien monde, de ses volontés absolues. Le long de ces rives malheureuses, l'espèce hyperboréenne descendit jusque dans l'île de Nootka, vers le 50e degré ; ce parallèle est à peu près celui où elle parvint le plus méridionalement dans le nouveau monde, puisque sur sa rive opposée on retrouve à la même lati-

(*) *Agaricus acris.* L. Les Kamschadales particulièrement, qui nomment ce champignon *machomor*, boivent quelquefois de la liqueur stupéfiante qu'ils en obtiennent, jusqu'à se tuer.

(**) L'Homme *Homo.* 2 vol. in-18. 1817.

tude des Hyperboréens vers la pointe nord de Terre-Neuve, avec leurs mêmes traits et leurs mêmes habitudes. Ce sont eux encore qui, sous le nom d'Esquimaux, habitent la terre du Labrador, au nord-est du Canada, et qu'on retrouve toujours sous le même cercle polaire, au nord-ouest de la baie d'Hudson, et près de ce point de la mer glaciale où pénétra Hearne chez les Indiens cuivrés. Ce sont eux enfin qui, ayant probablement abandonné l'Islande, avant que des colonies de la race germanique la vinssent occuper vers le onzième siècle, se sont établis sur la côte voisine aux approches du 80° degré, c'est-à-dire sous le ciel le plus dur et sur le sol le plus avare qu'il soit possible de concevoir, climat rigoureux où très-peu d'arbres peuvent résister aux tempêtes et à l'obscurité des longues nuits d'hiver, où la verdure de quelques mousses et d'un petit nombre de plantes amoindries est la seule qui puisse diaprer de lugubres rochers, quand la neige ne cache pas cette pauvre parure pour la proté-

est d'un jaune-brun, et jan
ou cendrée; la bouche est gra
nie de dents verticales, comm
écartées; leurs cheveux so
noirs, durs et naturellement
barbe est formée de poils r
hommes ont la voix grêle, à
comme celle des Éthiopiens.
mes sont hideuses; et c'est
dans le dessein d'en améliore
niture que leurs maris en
jouissance à tout étranger que
ou la curiosité conduit dans l
séjour; elles sont, comparat
plus musclées et à peu près de
taille que les hommes; leurs
molles et pendantes, en form
dès les premiers temps de l
loppement, deviennent si
comme chez les négresses, qu'
vent être jetées par-dessus le
pour allaiter des enfants, qu
porte ordinairement sur so
mamelon est grand, long, r
noir comme du charbon. La
se déclare tard chez ces rep
créatures, et se manifeste

réens bien plus dans leurs chas-
dans les combats. Inhabiles à
:, on n'a jamais ouï dire qu'ils
sputé, à qui que ce soit, la
on du moindre coin de terre.
: ni religion ni culte, et ce-
ils vivent en paix avec leurs
es; quelques pratiques super-
s, sans liaison ni rapports
les, et arbitrairement établies
rs diverses tribus, en tiennent
rement malades, comme la
des brutes, privilégiées à cet
s arrivent à la mort dans un âge
ancé sans passer par la décré-
a cécité accompagne ordinai-
leur courte vieillesse. Ils se
le fourrures, de la tête aux
lon la contrée qu'ils habitent,
taché le chien à leur sort, soit
lant à leurs traîneaux, soit en
nt aux travaux de la pêche, ou
nt, ainsi que nous l'avons ex-
haut, asservi le renne (*Cervus*
s, L.), qui leur fournit son lait,
et sa peau; ils ne connaissent
autres domestiques (voy. *pl* 5).
de ces rennes, compagnons
chiens, ou pêcheurs, ils ont,
t le pourtour de l'Océan arc-
rfectionné les moyens de mul-
urs animaux familiers et de
les habitants des eaux; ils
: la graisse quelconque à toute
urriture, et se délectant de
u'ils en expriment, ils boi-
te celle que ne consomment
urs lampes durant les lon-
ts. Outre la chair des bêtes
qu'ils tuent à la chasse, celle
chiens, dont ils soumettent le
nd nombre à la castration, et
rennes, qu'ils préparent en
it, ils mangent beaucoup de
séché. Ils fabriquent avec les
corréflées et broyées, mêlées
s espèces de lichens, à l'écorce
s bouleaux ou bien à celle des
s réduisent en farine grossière,
n de pain massif, de vrai bon-
à la westphalienne, dont aucun
omac que le leur ne saurait sup-
charge. Ils n'emploient guère
i recherché des Européens et
des hommes de l'Afrique. Les liqueurs fortes et alcooliques sont peu de leur goût : c'est en quoi ils diffèrent essentiellement de ces Canadiens et autres indigènes de l'Amérique du Nord, dont l'eau-de-vie détruit annuellement un si grand nombre; ils préfèrent, à toute autre boisson, l'eau dans laquelle on a fait infuser des baies de genièvre. Ils ne bâtissent ni villes, ni villages; et ne vivant pas, à proprement parler, en société, leurs rares bourgades se composent de quelques huttes à demi souterraines, dans chacune desquelles s'entassent, enfumés et confondus avec les animaux apprivoisés, tous les membres souvent polygames d'une même famille, où nul ne se doute même de la signification du mot pudeur. Du reste, l'espèce hyperboréenne, qui n'est point féroce et inhospitalière, est, après la hottentote, la plus laide et la plus sale de la terre; elle contracte par sa malpropreté une puanteur insupportable.

Tous les Hyperboréens, habitants des rivages, font usage dans leur navigation d'un genre de bateau qui causa l'admiration des plus habiles marins de l'Europe quand ceux-ci les virent pour la première fois. Ces bateaux transforment, pour ainsi dire, en amphibies ceux qui les montent, ou plutôt qui s'y enferment : ce sont des espèces de caisses construites avec de légers branchages, pointues aux deux extrémités, longues d'une douzaine de pieds, et d'un pied et demi de large : on les revêt d'une dépouille de chien marin ou phoque, comme une malle se recouvre chez nous en peau séchée; un seul trou rond, environné d'un cerceau de bois, est réservé au milieu et en-dessus; c'est par là que le nautonnier s'introduit et s'asseoit dans la nacelle; une sorte de tablier, qui au moyen de courroies se fixe au cerceau de l'orifice et tout autour du corps, ne permet point à l'eau de s'introduire dans la capacité de l'embarcation qui, ne pouvant sombrer, se dirige sûrement, à travers les brisants les plus furieux, au moyen d'une rame à deux pelles

[illegible] que les côtes de la [illegible] circonscrivent des climats naturels, car entre les méridiens du cap de Bonne-Espérance et de la terre de Kerguélen, l'influence glaciale de cette Mer se fait ressentir jusqu'en dehors du 50e degré de latitude sud, où flottent des montagnes d'eau congelée, semblables à celles qui, dans notre hémisphère, ne descendent guère au-dessous du 60e degré nord, tandis que d'un autre côté, au sud des Terres de feu, les glaces éternelles s'arrêtent vers le Schetland méridional et la terre de Sandwich, c'est-à-dire dans une latitude correspondante à celle où les mêmes phénomènes s'observent vers les limites de l'Océan arctique. Nul continent n'est baigné par l'Océan antarctique, vers lequel se projettent néanmoins, mais sans y atteindre, toutes les pointes méridionales de la terre habitable. Ainsi, l'extrémité de l'Afrique, les côtes de l'Australie y comprises, celles de la terre de Leuwin jusqu'aux antipodes de Paris et l'éperon magellanique de l'Amérique méridionale, sont exposées à son austère influence sans que ses vagues en viennent immédiatement battre les rivages.

Le grand archipel, qui forme le prolongement si mal connu du midi de la Patagonie, les Malouines, dont les habitants de Saint-Malo disputent la découverte aux Anglais, l'île Saint-[illegible]

t établir leur domicile pour
ir d'un frêle crustacé presque
pique et de l'ordre des bran-
qui, s'y développant en pro-
quantité, y représente, par son
e, ces bancs de petits mollus-
nous avons vus dans l'Océan an-
épaissir les flots et servir aussi
aux cétacés. Le crustacé des
trales, qu'on a quelquefois ob-
les côtes du Brésil, n'a guère
lignes de long; sa couleur est
rouge : il sautille à la surface
qu'il fait paraître en ébullition
lore au point qu'on la croirait
tée à une très-grande distan-
ongues bandes rouges qui sil-
Mer antarctique de tout côté,
ent des myriades pressées de
s bêtes, dont la quantité sem-
rer toujours la même, quoique
mation qu'en font leurs enne-
és soit immense. Lorsque la
i favorise leur développement
baleines s'éloignent, et ne
t qu'à l'époque où, l'année
la multiplication de leur
foisonner aux mêmes lieux.
tinent énorme de glace et de
t les bords, se brisant durant
occasionée par la présence
l de six mois, deviennent des
s vagabondes, expose à l'in-
pôle austral sa surface res-
te et frappée de mort. Cepen-
ques grands phoques et des
sont, comme les ours blancs
arctique, les habitants des
rrants, tandis que des man-
es pingouins y représentent
reux essaims de canards du
is comme il n'existe guère de
ur lesquels de tels oiseaux
la nécessité de se trans-
ernativement, que tout de-
notone et stérile autour d'une
ans plantes et presque sans
les manchots, à demi-poissons
s, n'ayant pas besoin d'ailes
prendre de longues migra-
nature économe ne leur en
nné; ils n'en possèdent que
ents.

dis navigateurs ont essayé de trouver quelques caps d'un continent austral qu'on prétendait être pareil aux nôtres et devoir exister sous le pôle sud, pour y contre-balancer le poids des terres de l'hémisphère boréal. Rien n'a pu servir à étayer ce bizarre système; et lorsqu'on fût parvenu, à travers mille périls, à découvrir enfin ce prétendu continent antarctique, dont Buffon voulait soutenir la nécessité, de quelle utilité réelle eût été cette rencontre? Quelles colonies d'Esquimaux ou de Lapons eussent voulu faire l'échange des frimas accoutumés de leur nord pour des frimas méridionaux non moins âpres? Là, comme sous le cercle polaire arctique, le navigateur, morfondu à travers les vapeurs ou les brouillards qui s'élèvent de la surface de l'Océan, et les nuages pressés dont le ciel est sans cesse obscurci, sent sa propre transpiration se congeler dans l'épaisseur de ses vêtements; son haleine sort de sa bouche comme la fumée d'une fournaise; une humidité, qui se résout dans l'air en poussière de neige, lui annonce l'approche de ces immenses masses d'eau consolidée, flottantes sur les eaux demeurées liquides, au gré de courants prêts à se congeler eux-mêmes. Ces amas solidifiés, qu'on a comparés à des îles, n'en ont cependant ni les formes ni l'aspect; leur couleur est verdâtre, avec des reflets d'aigue-marine dans leurs cassures, et des pointes blanches sur toutes leurs aspérités. Leur mouvement est lent et balancé. Les parties que l'eau en cache sont aussi considérables que celles qui s'élèvent au-dessus de la ligne de flottaison, de sorte qu'on n'en aperçoit jamais qu'une moitié à peu près; leurs bords sont coupés brusquement, et présentent l'aspect de falaises d'un cristal bleuâtre parsemées de saphirs et presque toujours surplombées; on n'aperçoit rien à leur pied qui ressemble à une plage ou même à une rive; la Mer, qui demeure liquide, ayant, par cela même que les glaces y flottent, une température plus élevée qu'elles, les faisant fondre par les parties plongeantes, il arrive que les cimes s'en trouvent bientôt plus lourdes que la base, et des ren-

ganger qu'y courraient les navigateurs, demeurent-elles infréquentées.

III. OCÉAN ATLANTIQUE.

Celui-ci sépare l'ancien monde du nouveau, en baignant les côtes occidentales du premier et les côtes orientales du second.

Il est borné au nord par l'Océan arctique, dans la ligne que nous avons établie précédemment (voy. page 16), et qui serait tirée de la terre du Labrador à la presqu'île Scandinave, en passant vers le nord des Hébrides et de l'Écosse; au midi, l'Océan antarctique se confond avec lui, en suivant une autre ligne oblique, que nous avons également indiquée, et qui, des terres magellaniques, passe pour arriver au banc des Aiguilles, vers le sud du cap de Bonne-Espérance, par les Malouines. L'équateur le partage en deux parties à peu près égales; de sorte qu'on le peut subdiviser en *boréal*, situé au dehors du tropique du Cancer, *équinoxial*, entre les deux lignes solsticiales, et *méridional*, en-delà du tropique du Capricorne. Les îles de la première subdivision sont Terre-Neuve avec Saint-Pierre et Miquelon, les Bermudes, les Iles britanniques avec les autres îles de nos côtes, les Açores, Madère et les

canal de Bahama, au sortir
il prend le nom de courant
ides; il longe alors les États-
t parvient, en deux mois,
anc de Terre-Neuve, qui doit
e son existence à ses dépôts,
olney a ingénieusement com-
ı barre d'un grand fleuve. Ce
trouve en effet au point de
l'un autre grand courant sep-
ıl, qui pourrait bien être dé-
par le fleuve St-Laurent. De
uve aux Canaries, en passant
Açores et en se dirigeant sur
t de Gibraltar, d'où il se cour-
e sud-ouest, ce Gulf-Stream
a révolution dans le cercle de
principalement près du tro-
rencontrent ces amas flottants
ses dont furent si fort surpris
iers explorateurs de l'Océan
e. On signala sur les cartes
des premiers temps, sous le
orêts marines, les espèces de
orunâtres que composent ces
rtes. L'abbé Raynal y voyait
s de la végétation de cette
le atlantique dont les prêtres
ıvaient conservé la tradition.
e existence, contestée, mais
de cette île engloutie, peut se
l'une preuve de ce genre,
e la mesure des connaissances
ique où s'élevait l'historien
eur de l'établissement du com-
s Européens dans les deux In-
t de cette grande île atlantique,
ore dans la plus haute anti-
u'est venu le nom de l'Océan
occupe; Platon nous en a
l'histoire, dont nous trans-
quelques mots quand il sera
s Canaries. Quoi qu'il en
sent que dans une Mer im-
qui s'étend d'un Océan gla-
autre, en baignant des rives
s, on ne saurait trouver à ses
ons une conformité de phy-
aussi frappante qu'en d'au-
ans plus circonscrits, tels que
ie ou l'Indien, par exemple.
nt le voyageur qui visite l'At-
du nord au sud, y recon-
el que soit le changement des
températures, une certaine conformité en toute chose; s'il jette les yeux sur les rives les plus distantes, il aperçoit que leur aspect offre, sous les mêmes latitudes, une ressemblance que n'ont pas les côtes adossées des continents respectifs; aussi la Sénégambie, entre autres, ressemble bien plus, sous tous les rapports, à la région des Amazones qu'au bassin de la mer Rouge; comme cette région des Amazones ressemble bien plus aux contrées riveraines et arrosées de l'Afrique qu'elle ne rappelle les côtes du Pérou et du Chili. Les parties littorales tempérées ou chaudes de notre Europe diffèrent de même fort peu des parties littorales tempérées des États-Unis. Ce sont les mêmes genres de plantes et d'animaux qui en décorent la surface, à très-peu d'exceptions près; et, si l'on plonge dans les flots pour en examiner les productions, l'identité devient presque complète; les laminaires et les fucus, que nous avons dit (*pl.* 12 et 13) caractériser les Océans arctique et antarctique, diminuent en nombre et en taille, ou disparaissent entièrement pour faire place à des cystoceires. Ce sont les sargasses, inconnues aux approches des cercles polaires, qui, arrachées à des profondeurs diverses, commencent, dès le 45e degré de part et d'autre, à flotter en nappes énormes à la superficie des eaux. Des hydrophytes de la plus belle couleur, mais de petite taille, y parent généralement les rochers sous-marins. Les lamantins sont les herbivores aquatiques des deux rives de la région très-chaude, où se plaît à passer d'un bord à l'autre, par les mêmes routes que les nuages, l'oiseau comparé, à cause de la témérité de son vol, à l'imprudent fils de Climène (*Phaeton æthereus* L.), et ces autres grands voiliers, entre lesquels se distingue l'infatigable frégate (*Pelicanus aquila* L.), qui, pour la plupart, appartiennent aux genres des pélicans, des pétrels ou des sternes. L'apparition des vols de canards vers le nord, et des albatros, appelés vulgairement moutons du Cap, vers le sud, avertit le nautonnier qu'il sort de l'Atlantique pour entrer dans l'Océan arc-

sont ceux qui alimentent habituellement nos marchés; ceux des hauts parages sont de grandes raies, des scombres ou maquereaux, des coryphœnes ou dorades, sans cesse occupés à poursuivre les exocets ou poissons volants, enfin des squales voraces, entre lesquels se distingue le requin; et c'est ici le lieu de remarquer combien l'homme, dont nous avons plus d'une fois dans nos précédents ouvrages signalé le pouvoir sur la physionomie des continents, dut contribuer à modifier jusqu'à celle des eaux. Nous ne citerons pas ces cyprins brillants que, des rivières de la Chine, il répandit dans les moindres bassins de l'Europe; ces gouramis que, des fleuves de l'Inde, il transporta dans les îles et sur la terre ferme de l'Amérique; ces marènes, qu'un roi philosophe, poète, guerrier et amateur de bonne chère, emprunta aux lacs de la Suisse pour en enrichir ceux de la Poméranie; nous ne parlerons que des races puissantes ou carnassières de l'Océan, que les navigateurs ont presque partout dispersées. Les requins, par exemple, demeuraient originairement confinés entre les tropiques, et les grands cétacés se plaisaient uniquement dans nos parages tempérés. Ce fut au sein de la Méditerranée seulement que les anciens entrevirent la baleine, et sur les côtes de la France

en plusieurs points de leur Pour éterniser le souvenir de e est maintenant, M. Desma- l'Académie des sciences, avait te route sur une carte, et je la rai ici (*). Les harengs, dont la l est extraordinaire (on a comp- à vingt-cinq mille œufs dans le femelle), partent vers le ps sidéral des régions du cercle rctique, à l'est de l'Islande, ns innombrables, qui se suc- ns interruption, en laissant elles une épaisse traînée glai- phosphorescente dans l'obscu- e dirigent par les îles de Féroer pire britannique, dont ils font pour déboucher, par la Man- canal de St-George, dans la Mer. C'est au passage que les hollandais du Dogrebanc, nands et les Bretons en pren- our les saurer, des quanti- lculables. Le nombre, encore , qui échappe à ce trajet dan- poursuit sa route vers le cou- Madère, entre cette île et les descend obliquement jusque 0e degré, tourne alors vers pour remonter en dehors des Antilles, et parallèlement s de l'Amérique septentrio- il longe jusqu'au sud de Terre- à d'autres pêcheurs attendent s de la troupe. Ce qui peut r de cette dernière extermi- ntinue sa pérégrination aux slande, qui furent le point du nais auxquelles n'arrivent guère mères, destinées par leur fé- réparer les pertes de l'es-

IV. OCÉAN PACIFIQUE.

pondant à l'Océan atlantique partie opposée du globe, ce- tend entre les deux Améri- côté et l'Asie orientale avec ie de l'autre. Borné au nord lles Aleutiennes et par l'im- urbe que forment en se rap- l'ancien et le nouveau monde,

ez le planisphère de la planche 1re.

l'équateur le coupe par le milieu; il s'ouvre considérablement vers le sud, et confine dans cette exposition à l'Océan antarctique en suivant une ligne qu'on tirerait du midi de la Terre de Diémen au sud des Terres magellaniques. On peut le diviser comme le précédent en trois régions, la *boréale* en dehors du tropique du nord, l'*australe* en dehors de celui du capricorne, l'*équinoxiale* entre les deux lignes. Des archipels nombreux y sont répandus. Ce n'est pour ainsi dire que de nos jours qu'ont été visitées soigneusement les îles qui les composent et dont nos pères ignoraient jusqu'aux noms. Presque aussitôt ces lieux sont devenus célèbres par le naufrage de l'un de leurs explorateurs à la recherche duquel la France expédia plusieurs navires, chargés en même temps d'y étudier la géographie et les productions de la nature. Il est curieux aujourd'hui de comparer les cartes que nous donnèrent les premiers circumnavigateurs, et entre autres celles de Cook ou de Bougainville, vers les trois quarts du dernier siècle, avec celle du voyage de *l'Astrolabe*, la plus complète qu'on possède encore. Quelle indigence chez les anciennes! quelle multitude d'îles dans la dernière! Et cette masse de connaissances géographiques s'est acquise en cinquante ans tout au plus!

L'humidité perpétuelle qu'entretient une abondante évaporation autour de mille points exondés, mais toujours battus des vagues dont est parsemé l'Océan pacifique, contribue à parer la surface de ses moindres rochers d'une végétation riche, fraîche et brillante. Les palmiers, les fougères et autres tribus cryptogames entrent pour une immense proportion dans la flore de ces lieux, en dépit des prétendues lois trop précipitamment établies par les arithméticiens de la botanique. Nulle part les madrépores et autres polypiers pierreux avec les spongiaires et les mollusques marins ne sont aussi multipliés, variés par leurs formes, ni enrichis de plus brillantes couleurs. Le luxe et la bizarrerie in-

nombrables architectes d'une terre à venir, terre dont les îles actuelles sont comme ces pierres d'attente qui, dans les monuments élevés par nos mains, indiquent où se doivent joindre les constructions qu'on y ajoutera. On voit naître à fleur d'eau comme des bosquets de pétrifications, des arbustes de chaux vivante qui, entrelaçant leurs rameaux solides, abritent d'innombrables coquilles, pour se transformer bientôt, ainsi qu'elles, en terres nouvelles dès que leur cime aura atteint la surface des flots. Si l'on en juge par les excellentes cartes que nous ont données de beaucoup de ces îles, MM. Duperrey et d'Urville, elles sont toutes construites sur un même modèle à peu près; ce sont des monts d'origine volcanique, soulevés par quelque révolution locale en des temps ignorés, et qui, parfois couronnés de cratères, ont étendu par des vomissements de laves leur base, qu'ont encore accrue des attérissements transportés de leur faîte par les eaux pluviales. Ces attérissements ont servi d'abri à de nombreux polypiers lithophytes, qui, consolidant sans cesse leurs demeures les ont disposées en ceintures de récifs très-dangereux. On remarquera que ces ceintures de rochers nouveaux, et toujours croissants, ne reposent pas sur les rives

circulaire semblable au gulf-
Ces amas de plantes que les
tent en tous sens; les innom-
mollusques qu'abritent les eaux
ntes de certains parages de
er; les monstrueux cétacés
l'espadon, leur ennemi mor-
s des combats terribles; les
phoques qui dorment au so-
s plages sablonneuses des îles
les serpents marins qui se
par milliers, sur le dos des
lumantes, tout contribue à
l'océan Pacifique une physio-
la fois pittoresque et gran-

avons nommé les serpents ma-
s reptiles se reproduisent ex-
ent dans les mers les plus
du globe, telles que celle qui
s côtes du nord-ouest et du
la Nouvelle-Hollande, l'océan
le golfe Persique et la mer
La haute température de ces
t pas la seule cause de la mul-
les serpents; il faut l'attribuer
calme dont jouissent d'habi-
livers parages, et à la quantité
se d'animaux qui y vivent
t la nourriture des reptiles
. Remarquables par leur
latie en forme de rame, par
s comprimé comme celui
guille, presque anguleux en
et par d'autres caractères qui
gnent essentiellement des ser-
restres, les reptiles marins
s couleurs les plus brillantes
s variées. Rien de plus inté-
t de plus curieux que de les
icipiter en phalanges pressées
suite des petits poissons ou
sques dont ils veulent faire
. Malheur au naturaliste im-
ui, maître d'un de ces redou-
maux, et le croyant inoffensif,
l du préjugé populaire, ap-
s précaution; car, parmi ces
quatiques, il en est plusieurs
nt un venin mortel.
t pas à nous qu'est réservée
à décrire les îles nombreuses
s d'hommes qui peuplent les
l'océan Pacifique. Ce que
nous en avons dit dans nos ouvrages prouverait, s'il nous était permis de le répéter ici, que tout ce que contient cette mer, si longtemps ignorée, a un caractère tout particulier, qui en fait un monde à part.

V. OCÉAN INDIEN.

Cette partie de l'Océan, qui figure sur les mappemondes sous le nom de *mer des Indes*, communique au sud avec l'océan Pacifique, dans la largeur de la ligne courbe qu'on tirerait de la pointe de l'Afrique jusqu'à la terre de Leuwin, en la faisant passer par les rives septentrionales de la Terre de Kerguélen. Elle est bornée à l'ouest par les côtes orientales du continent africain; à l'est, par l'Australasie; au nord, par les rives de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde et des îles de la Sonde. Les flots y sont d'ordinaire si calmes, et leur surface est si unie, que les marins lui ont donné le nom significatif de *mer d'huile*. Toutefois, des tempêtes horribles y éclatent quelquefois, et alors les vents déchaînés sur une mer en fureur font courir aux vaisseaux les plus grands dangers. Ce qui ajoute au péril, quand la tranquillité habituelle des flots a fait place à l'agitation, c'est qu'ici les lames sont extrêmement courtes et fatiguent beaucoup les bâtiments. Dans les environs du cap de Bonne-Espérance, les lames sont, au contraire, les plus grosses de tout le globe; si les vents qui règnent dans ces parages étaient aussi violents que ceux qui soufflent près du cap Horn, il serait impossible de doubler la pointe méridionale de l'Afrique, parce qu'un nouveau danger s'ajouterait à celui d'une mer sans cesse en furie. Du reste, ce n'est guère que lorsqu'on a remonté jusqu'au trente-sixième degré de latitude dans l'océan Indien, qu'on remarque la différence de longueur dans les vagues. Cette différence est si grande, qu'au lieu de l'aspect tumultueux qu'offrent les environs du cap des Tempêtes, on n'aperçoit plus qu'une mer couverte de petites lames en forme de pains de sucre, qui s'élè-

vent et s'abaissent tour à tour, et qui, par leur clapotement, tourmentent les navires beaucoup plus que les vagues les plus hautes et les plus effrayantes. A part ces coups de vent formidables, l'océan Indien n'est soumis qu'à l'influence d'un vent reglé qui, à certaines époques fixes de l'année, souffle dans certaines directions invariables. Ce phénomène, connu sous la dénomination de *moussons*, favorise singulièrement la navigation du nord au sud, et réciproquement, lorsque les marins savent profiter du vent qui doit les porter rapidement vers le but de leur voyage. Aussi, les bâtiments qui quittent les côtes de l'Inde, et ceux qui vont de l'île de France au Bengale, reglent-ils leur départ sur le retour des moussons, suivant que les vents doivent les porter directement au nord ou au sud.

Mais ce ne sont pas les seuls caractères particuliers à l'océan qui nous occupe. L'aspect des terres que baignent ses eaux, plus chaudes que celles des autres mers, constitue aussi un

MÉDITERRANÉES.

Bien que nous n'ayons à pa des îles de l'Océan, il nous p dispensable, pour compléter tions sur la mer en général, quelques mots des méditerr des caspiennes.

Les méditerranées sont, co sait, les mers qui, ne faisant p immédiate d'un océan, commu par un ou plusieurs détroit quelqu'une des grandes divisi ritimes que nous avons établi

Moins profondes que les oc méditerranées sont aussi moir et ne connaissent pas le mo des marées, au moins d'une aussi régulière que les grand Elles nourrissent des espèce considérables de poissons, phytes et de polypiers; mais ces y sont proportionnelleme coup plus multipliées. Les ba les cachalots y pénètrent r quant aux oiseaux, ce sont le habituées aux émigrations qu

ces considérations générales, aux détails sur chaque médi- e en particulier.

DITERRANÉE PROPREMENT DITE.

mer que tout le monde connaît simple nom de *Méditerranée*, l'Europe de l'Afrique à peu près es trentième et quarante-cin- degrés de latitude nord, et s'é- le l'est à l'ouest, depuis l'Asie u détroit de Gibraltar, dans une ur de plus de neuf cents lieues. t considérer comme ses dépen- la mer Noire ou Pont-Euxin, mer d'Azof est un appendice, ner Adriatique, espèce de mé- née secondaire, dans laquelle le l'Otrante donne entrée. Des le convulsions terrestres, visi- r plusieurs points de ce bassin, prennent comment la mer Noire ise en communication avec la ride par le Bosphore; comme de Marmara s'est réunie à la l'Archipel; enfin, comment se rmées les passes qui séparent l'hui la Morée de l'île de Cérigo; rnière de l'île de Crète; l'île de de Carpathos; Carpathos de ; Rhodes de l'Anatolie. Il n'est rieux que le niveau de la Médi- e n'ait été bien plus élevé qu'il ; ce qui le prouve, ce sont les qui existent sur certains points courants ont fait irruption, au Bosphore, aux Dardanelles, montoires de Grèce et au dé- Gibraltar. Telle qu'elle est au- ui, cette mer forme un bassin parfaitement caractérisé. C'est incontestable que les rivages rranéens de la France ressem- ur leurs productions et leur phy- ie, aux bords de la Barbarie, et e la Syrie, beaucoup plus qu'au baigné par l'Océan, depuis Dun- jusqu'à Bayonne. A coup sûr, et la Faune de la Provence ont nalogie avec les produits végé- e delta d'Égypte qu'avec ceux e de Gascogne. La même re- n'applique aux insectes. On voit croître les mêmes arbres sur tout le pourtour de la Méditerranée; sans entrer dans une nomenclature qui fatiguerait peut-être le lecteur, nous rappellerons que le dattier y vit partout sans exception, ainsi que les cactus et les agaves; et que les vins y sont généralement remarquables par leur qualité liquoreuse. Quant aux hydrophytes, au lieu des laminariées, on y voit dans toutes les directions des caulerpes et le *padina Tournefortii*, qui révèlent l'élévation de la température des eaux; des polypiers, des spongiaires et des coraux précieux, qui continuent ici les forêts sous-marines des régions océanes. Les mêmes oiseaux sont communs à l'une et à l'autre rive; le froid des hivers les pousse alternativement d'Europe en Afrique, et d'Afrique en Europe; Malte, la Corse et les Baléares sont les lieux de station où ces tribus voyageuses se reposent dans leurs pénibles émigrations. Un autre trait caractéristique de la Méditerranée, c'est qu'au lieu des grands cétacés et des requins, qui n'y entrent pas, on y trouve une quantité de labres aux couleurs éclatantes, et la murène, qui paraît lui être propre.

II. MER BALTIQUE, OU MÉDITERRANÉE SCANDINAVE.

Large de trente à quatre-vingts lieues de l'est à l'ouest, cette méditerranée, dont le caractère est exclusivement européen et septentrional, est presque perpendiculaire à la précédente, et s'étend en longueur du cinquante-quatrième parallèle au soixante-sixième environ. Elle est profondément coupée par les golfes de Bothnie, de Finlande et de Livonie. Le détroit du Sund l'unit à la mer du Nord. Nulle part l'abaissement des eaux que nous avons signalé n'est plus visible qu'ici. Non-seulement la mer, en se retirant, a formé dans la partie méridionale de grands étangs qui ne communiquent plus avec elle, ou qui n'y tiennent que par des canaux qui se dessécheront à leur tour, mais encore des signes palpables d'abaissement ont été ob-

servés, en 1743, sur des rochers qui, au dire des habitants riverains, avaient été couverts par la mer. Signalons aussi, comme une des particularités distinctives de ce bassin, la pauvreté et l'aspect mesquin de la végétation qui couvre ses bords ou tapisse le fond de ses abîmes.

III. MER ROUGE, OU MÉDITERRANÉE ÉRYTHRÉENNE.

On a beaucoup discuté sur l'étymologie du nom d'*érythrée* ou *rouge*, donné à la mer qui va nous occuper. On a cru la trouver dans l'abondance d'animalcules vivement colorés qui, dit-on, s'y multiplient en si grand nombre que les eaux paraissent changées en sang comme au temps de Moïse; mais ce fait n'est pas assez bien prouvé pour qu'on l'admette comme raison probable d'une dénomination qui n'a peut-être pas plus de motif plausible que les noms de *mer Noire*, *mer Blanche*, et *mer Vermeille*, donnés à d'autres bassins.

cette diminution ne puisse étr
tatée par aucune trace visibl
caulerpes, les sargasses et le
piers qui remplissent ce bassi
rieur, les productions hydrop
giques qu'on y a observées, pré
une analogie frappante avec le
tations de la même nature ven
parages de la Corée, de la Chin
la Polynésie; d'où il suit qu'
dire que la mer Rouge a plus
port, à certains égards, avec
quième méditerranée dont no
lerons plus loin, malgré toute
tance qui les sépare, qu'avec la
terranée proprement dite, à pei
gnée de vingt lieues. Ce fait,
incontestable, mérite la plus s
attention. En effet, la Médit
proprement dite ayant eu son
beaucoup plus élevé qu'aujou
devait communiquer autrefois
mer Rouge, puisque l'isthme d
se trouve très-peu au-dessus d
mers qu'il sépare actuellement
communication est évidente po
conque réfléchit aux conditi

cation de ce phénomène que par 'analogie, et en se fondant sur its qui, sans être absolument tes, peuvent néanmoins nous r la clef de ces mélanges mysté- auxquels se complaît la nature. devons rappeler, à ce propos, périence faite par nous il y a es années. Ayant placé dans des n cristal remplis d'eau des corps nés propres aux régions du globe s distantes les unes des autres, vons vu dans leurs infusions se pper des animaux microscopi- ommuns à toutes ces régions, ndamment d'un certain nombre es propres à chacune en parti- Après avoir mêlé ces infusions, es espèces disparurent, d'autres èrent, et de celles-ci il s'en de nouvelles essentiellement ntes des premières. Eh bien, la ne peut-elle pas faire en grand nous avons observé en petit os expériences? Ces expériences vent-elles pas être, en diminu- répétition de ce qui eut lieu, es espèces d'animaux et de vé- ns, par le mélange de la mer avec l'océan Indien, après la ion du détroit de Babel-Man-

TERRANÉE, OU GOLFE PERSIQUE.

rétendu golfe doit être consi- mme une mer intérieure qu'un détroit unit à l'océan voisin. La rranée persique couvrait sans autrefois les plaines mésopota- , formées, dans la suite, par les ns de deux grands fleuves qui ent aux pentes méridionales nts Taurus et du Kurdistan iments dont leur lit s'est peu rouvé encombré. Du reste, cette tion continue encore de nos

e méditerranée offre de grandes ies avec celle dont nous venons ler. Malheureusement, elle a été u observée par les naturalistes, e que ses productions, si l'on en s les perles, sont encore peu connues. Toutefois, on y a constaté, comme dans la mer Rouge, des volcans éteints ou brûlants, qui ont sans doute contribué à la formation des détroits d'Ormuz et de Babel-Mandel.

V. MÉDITERRANÉE SINIQUE.

Il existe, comme on sait, des mers qui communiquent avec quelque océan par plusieurs ouvertures. Malgré la multiplicité des points de jonction par lesquels elles reçoivent les flots des grandes mers, nous n'hésitons pas à les ranger parmi les méditerranées, parce que ces étendues d'eau, déjà fermées d'un côté par une suite de côtes continentales, le seront aussi, un jour, du côté opposé, par la réunion inévitable des îles voisines.

La mer chinoise est précisément dans ce cas. Elle s'étend du nord-est au sud-ouest, depuis la ligne équinoxiale à peu près, jusque vers le cinquante-quatrième degré de latitude septentrionale. Elle se termine au nord en pointe aiguë, comme les cornes de la méditerranée Érythréenne. La péninsule cochinchinoise et la Corée s'avancent dans sa largeur, comme l'Italie et la Grèce dans la Méditerranée proprement dite. Elle est bornée au sud par Sumatra, Bornéo, et les passes de Carémata, qui disparaîtront à coup sûr prochainement, par suite de l'élévation continuelle de leurs bancs madréporiques. Ses limites orientales sont les revers occidentaux de Palawan, de Mindoro, de Luçon, qui font partie de l'archipel des Philippines; les îles de Babouyanes et de Bashée, entre Luçon et Formose; cette dernière, les archipels de Madjicosemah, de Lieukieu et d'Oufou, appartenant à l'empire du Japon; enfin cet empire lui-même, que forme une chaîne de hauteurs divisées par des canaux marins, et qui se lie par Jesso à l'île de Séghalien. La méditerranée Sinique communique, 1° avec l'océan Indien, par le détroit de Malacca; 2° avec la petite mer de Mindanao, qui n'en sera sans doute, un jour, qu'un simple golfe, par de nombreux détroits que

des polypiers ne tarderont pas à combler; 3° avec l'océan Pacifique, par des passes, dont les plus larges sont celles de Diémen, au sud de Kiusiu, de Matsumaï, au nord de Niphon, et de la Peyrouse, entre Jesso et l'île de Séghalien.

Cette mer est peu orageuse; s'il en était autrement, elle ne serait pas navigable, à cause des courants et des vents trop variables qui y règnent, et de la quantité d'écueils dont elle est semée. Les côtes sont exclusivement peuplées à l'ouest par l'espèce du genre humain que nous avons nommée *Sinique*, et qui s'étend depuis l'extrémité nord de la manche de Tartarie jusqu'à l'extrémité de la presqu'île de Malacca. Les productions varient beaucoup du sud au nord, à cause de son étendue en latitude; toutefois elles conservent uniformément, de l'une à l'autre extrémité, ce caractère étrange auquel on reconnaît tout ce qui vient des régions chinoises.

Nous ne devons pas omettre une parti-

méditerranées les mers d'Okl
de Behring, par des motifs q
semblent péremptoires. Pour
mière, voici ce qui nous a dét
les nombreuses espèces hydro
giques de cette mer, que no
été à même d'observer, nous
blé avoir beaucoup plus d'
avec les productions de la Bal
même des parages du Gr
qu'avec celles de la mer chin
langue de terre de Séghalien
rafthou forme une limite r
aussi tranchée que l'isthme
entre la mer Rouge et la Médi
proprement dite; de telle sort
rive occidentale, sous une i
toute particulière, produit
des floridées ou des ulvacée
plus belle couleur, avec quelq
lerpes et des spongiaires; tand
rive opposée, sous l'influence
n'offre que de coriaces et tristes
et des laminariées, moins n
ses toutefois que celles des me
ment arctiques. Le Kamtschat

aquelles se fait remarquer
rcée de milliers de trous,
ne si rare dans les herbiers,
vient des bords coraïques ;
int-Pierre et Miquelon, et
andinaves.

ITERRANÉE COLOMBIENNE.

aprenons sous cette déno-
golfe du Mexique et la
ntilles, dont l'ensemble
des mers intérieures les
térisées qui existent. Nous
la circonscription de ce
chipel des Lucayes, qui
noer aux îles Turques, à
Calques, et se prolonger
trémité ouest des îles Ba-
rchipel extérieur prépare,
nt le grand banc de Bahama,
le jour en jour, un atterris-
tiné à élargir la barrière qui
tièrement la méditerranée
e, par la réunion de tou-
illes. Le canal de Bahama,
Porto-Rico, étant les deux
plus profondes, resteront
les pendants des détroits
que. Le cap Catoche, à l'ex-
ntale du Yucatan, et celui
tonio, à l'extrémité occi-
Cuba, s'avancent l'un vers
s les flots de cette mer,
ibée se rapproche du cap
trémité punique de la ré-
nis. De pareils rapproche-
oints sont nombreux dans
mée proprement dite, dans
et dans la mer chinoise ;
t que ces mers, une fois
t isolées, éprouveront elles-
r la diminution graduelle
x, des interceptations in-
d'où résulteront des cas-
se transformeront en lacs,
ront enfin des bassins de
trouve une démonstration
e cette vérité dans la chaîne
Canada et dans le bassin
, où de telles étendues d'eau
plus, mais où l'on trouve
qui attestent leur ancienne

Un fait qui frappe l'esprit le plus vulgaire, c'est que le Mississipi prépare à son embouchure, par d'immenses dépôts, le rétrécissement du golfe du Mexique. Un autre fait moins connu, et tout aussi incontestable, c'est le rapport singulier qui existe entre les productions de cette méditerranée et celles de la mer Rouge et de la mer chinoise, malgré la distance qui les sépare. Ainsi l'on y trouve un grand nombre de poissons aux formes bizarres, et parés des plus brillantes couleurs ; des polypiers y occupent de vastes espaces, et élèvent, par leur travail incessant, le fond de la mer. Les résultats de leur activité sont si prompts, qu'on a trouvé sur les côtes de la Guadeloupe des cadavres humains, qui, enveloppés de leurs débris calcaires, étaient presque devenus des anthropolithes. Les analogies, et même l'identité entre les productions des trois méditerranées que nous avons nommées, deviennent plus frappantes si l'on descend aux êtres plus simples, soit parmi les animaux, soit dans les végétaux : il est impossible de reconnaître la plus légère différence entre les polypiers flexibles, les corallinées et les flustrées de la méditerranée Colombienne, et les productions de même nature que l'on trouve dans les mers Rouge et chinoise. Il en est de même des hydrophytes, des caulerpes et des floridées. Cependant, chose remarquable, les parties de l'Océan situées dans l'intervalle qui sépare ces méditerranées, n'offrent rien, ou très-peu de chose, qui soit identique.

Ces faits montrent quelle est l'importance des petites choses dans l'étude de la nature. En effet, le globe ayant été primitivement couvert par les eaux de la mer, c'est par la végétation et la vie aquatiques que la vie et la végétation ont dû se préparer avant de paraître à la surface des continents et des îles ; les productions les plus simples de la mer se développèrent les premières. La conséquence de ces vérités est toute naturelle : c'est que de la comparaison des choses les plus chétives doivent résulter des décou-

vertes scientifiques beaucoup plus sûres et plus importantes que de la comparaison des grandes productions de la nature, sur lesquelles se concentre par prédilection l'attention des savants. L'examen de la méditerranée Colombienne, ainsi que la comparaison des cornes de la mer Rouge et du sinus qu'on pourrait appeler *pelusiaque*, au fond de notre vieille Méditerranée, donnent lieu à une autre observation non moins importante, et que nous exprimerons ainsi : *Les productions de deux bassins naturels contigus sont plus différentes les unes des autres, sur les pentes adossées des espaces qui en établissent le partage, quel que soit le peu de largeur et d'élévation de ces espaces, que ne le sont entre elles les productions des bords opposés les plus éloignés de chacun des deux bassins.*

Après une étude consciencieuse et suivie des productions de la Méditerranée qui nous occupe, nous avons déduit de nos observations les vérités suivantes, que nous avons formulées

gnées, mais qui appartiennent bassin.

« 4° Enfin la Jamaïque, c tée au milieu de la méditerr il est question, sans connex conque avec l'un ou l'autre c convoisin, éprouvant dans l de sa surface et de son pou même influence méditerrané présente point dans sa Flore restre, soit marine, non plus sa Faune aquatique, de ces c qu'on vient de signaler sur sants adossés des Antilles ou tinent américain.

« 5° Ce qui vient d'être Jamaïque se confirme par l'e la Sicile, de Malte, de la Co Sardaigne et des Baléares, dor tour et les pentes, soit que l sition regarde le nord, soi regarde le sud, n'en éprouve vantage l'influence européenn caine, mais présentent la m sionomie méditerranéenne da leurs productions. »

PIENNES.

nom a été restreint à
dont on connaît la po-
oyons devoir l'étendre
eau salée situé au mi-
et qui ne communique
n, ni avec une méditer-

nt été primitivement
ni s'étendent à une dis-
moins considérable de
ce fait est incontes-
e qu'on peut dire sur
caspiennes au-dessus
, ne saurait en altérer
à peu les méditerranées
ux dépens de l'Océan,
s aux dépens des mé-
nelques caspiennes, à
sont transformées en
le l'adoucissement gra-
ux sans cesse renouve-
ières qui s'y perdaient.
rieures n'étant alimen-
n courant venant des
oisins, tendent à dispa-
mptement. Il en a existé
bre qui se sont dessé-
le prouvent des traces
déserts stériles, unis,
el, entièrement privés
douce, où le voyageur
ve de loin en loin que
umâtres et nauséabon-
desquels s'étend une
re de hauteurs dépouil-
rimitivement des cas-
avons retrouvé en
t de plusieurs de ces
s. Souvent, à l'endroit
leur avait été la plus
it resté de petits amas
squels le sel, accumulé
les, se cristallise en été
à l'état liquide quand il
les grandes pluies. On
les environs de ces es-
, derniers vestiges de
les caspiennes, sont éga-
nés de particules salines
la superficie du sol, et
isent, même à une dis-
able des côtes, que des
plantes marines. Un voyageur a vu jusqu'à des fucus vivants au centre de l'Aragon, dans un reste de caspienne. On reconnaît aussi des traces de la même nature dans cette partie de la Pologne où sont situées les mines de Willitska. On peut en dire autant, avec la même certitude, du grand désert de Sahara, au nord de l'Afrique; des parties du même continent au sud des montagnes de la Lune; de la région centrale de la presqu'île arabique, et enfin du milieu de la Perse, où la présence primitive de la mer est prouvée par l'existence d'un vaste désert salé à l'est de Téhéran. Il en est de même de l'Afghanistan, où l'on reconnaît des vestiges de mer dans le bassin de la rivière d'Helmend, qui, séparé de toute mer voisine par de grandes hauteurs, se jette dans un lac sans issue. Au centre de l'Asie, le désert de Cobi fut incontestablement une caspienne aussi vaste que notre Méditerranée; là, dans un espace immense remarquable par son aridité, on ne voit que de petites rivières, presque toutes saumâtres et sans embouchure, et des lacs médiocres qui baignent de loin en loin un sol essentiellement stérile. On peut supposer aussi qu'une caspienne exista dans la Songarie, où elle a formé les lacs Palkati, Alaktugul, Kurgha, Urjunaju et Saisans.

En Amérique, des restes de caspiennes ont été constatés par M. d'Orbigny dans la Patagonie, où il existe un grand nombre de salines naturelles, et où le sol est partout imprégné de sel. Tout se réunit pour démontrer le long séjour de la mer sur les parties aujourd'hui exondées de cette région du nouveau monde.

I. CASPIENNE PROPREMENT DITE.

Séparée de la mer Noire par les chaînes du Caucase, la Caspienne, plus longue que large, et d'une forme sinueuse, s'étend du trente-septième ou trente-huitième degré au quarante-septième de latitude nord. Sa plus grande largeur peut être estimée à cent trente lieues; elle se rétrécit beaucoup le long

de la province de Mazendéran, où elle n'a que quatre-vingt-dix lieues. Le Volga, qui, par ses alluvions successives, a formé le delta d'Astrakan, l'Oural, le Kour, l'Oxus, le Sydéris et le Macéras des anciens, viennent se perdre dans cette mer, dont ils diminuent graduellement la salure. On y trouve encore des phoques qui s'y sont tranquillement perpétués; mais on n'y rencontre plus de cétacés. Quant aux hydrophytes de la Caspienne, on ne les a pas encore observés. On ne connaît qu'un seul polypier flexible très-curieux, recueilli sur les côtes méridionales. Cette partie est généralement formée de falaises escarpées; dans une autre direction, les flots de cette mer intérieure couvraient autrefois une étendue beaucoup plus grande, qui n'offre aujourd'hui que des déserts sablonneux et salés.

II. MER D'ARAL.

Deux particularités dignes d'attention signalent cette caspienne, qui

les eaux. Il communique e
Jeniseï par Irkutsk, où c
détroit qui unissait cette
l'océan Arctique à l'époq
vrait la Sibérie.

IV. MER MORTE

Le nom de *lac asphalt*
cette caspienne, vient-il c
bitumes flottent à sa su
ce que, suivant les écritu
de la Pentapole, brûlées p
de matières combustibles,
glouties après leur destru
ce que nous ne cherchero
blir. Cette petite mer, lon
deux lieues environ du n
et large de trois ou quat
l'ouest, ne mériterait,
rapport, la célébrité dont
des événements qui se
l'établissement du chris
s'étaient passés sur ses
ges. Le Jourdain, ce fle
eaux ont servi à baptiser
chrétiens, et Jésus lui-m

[redacted]

es grotesques, c'est l'ignorance est du côté positif de cette inté- contrée. Ainsi on ne sait ab- nt rien ni des poissons, ni des ytes de la mer Morte; les na- es ne savent même pas s'il y les coquilles. Il serait cependant du plus haut intérêt d'étudier les productions de cette caspienne, afin de pouvoir constater si elle offre des analogies avec la Méditerranée proprement dite, ou avec la Méditerranée érythréenne, ou enfin si elle a un caractère spécial.

---

ory de Saint-Vincent, qui avait la description des *Iles de l'Océan* *igions circumpolaires*, a été obligé mpre son travail, par suite de sa comme président de la commis- ntifique d'Afrique. M. Frédéric a bien voulu continuer la tâche commencée. C'est à lui que sont monographies qu'on va lire sur archipels océaniques et sur les polaires.

ision du présent volume compor- grand nombre de matières, il est nécessaire de supprimer quelques d'îles que M. Bory de Saint-Vin- proposait de faire entrer dans son fais le lecteur comprendra qu'il n'y 'un simple déplacement et qu'il trouvera la description des archipels en question réunie à celle des continents auxquels ces groupes se rattachent, soit au point de vue géographique, soit sous le rapport historique et politique. Ainsi les Açores, Madère, les Canaries, les îles du cap Vert, l'Ascension, Sainte-Hélène, Tristan d'Acunha, Martin Vaz, les îles Bouvet et du prince Édouard, les Comores, les Séchelles et Socotora, ont été naturellement réunies à l'Afrique, à laquelle elles appartiennent plus spécialement. Quant aux Antilles, plusieurs considérations que le lecteur comprendra facilement exigeaient qu'on leur consacrât une notice à part. On leur a, en conséquence, réservé une place spéciale dans le dernier volume sur l'Amérique.

ILES DE L'OCÉAN.

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,

DE L'ÎLE DE FRANCE.

ILES ORCADES.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. Les Orcades forment un archipel d'une trentaine d'îles, situé entre le Pentland-Firth au midi, l'océan Deucalédonien ou Atlantique à l'ouest, et la mer du Nord au nord et à l'est. Elles gisent par 58° 42′ et 59° 22′ de latitude nord, et par 4° 35′ et 5° 35′ de longitude occidentale. Appelées *Orkney* par les Anglais, les Latins leur ont toujours donné le nom d'*Orcades*. On ignore l'étymologie de ce nom. Quelques-uns le font dériver d'*Orcas*, dont Ptolémée fait un promontoire du comté nord, composé de seize îles séparé du second par les c *firths*, de Westray et de Stro tre, qui comprend le reste est séparé du comté de Cai Écosse, par le firth de Pe nombreux détroits que form entre elles occasionnent de rapides et dangereux qui a l'action de la mer sur les donnent à ces dernières les plus irrégulières. Les côtes de l'Est sont généralement les de l'Ouest, au contrai

courants. Les marées dans
entland et dans le voisinage
Stroma, située à environ
mètres du rivage de Caith-
nsse, présentent l'aspect le
nt. Elles viennent du nord-
lis que le flux opposé, qui
e Lewis, la plus septen-
Hébrides, se dirige du sud
le sorte que la mer, qui
troma et sur Swina et Pict-
les au milieu du courant,
t se brise avant d'y arri-
eux courants se confon-
e à quelque distance de
opposée de Stroma, et n'en
ns qu'un seul, dont la ra-
neuf nœuds à l'heure dans
r et de trois à basse mer. Le
courants inverses exécute
ent circulaire, qui produit
rtes marées des tournants
e cloche renversée, dont le
plus large est d'environ un
tournants ne sont point
s et n'ont pas de durée pré-
uccèdent avec impétuosité,
çà et là suivant l'endroit
heurtés les courants qui les
et les reforment successi-
u dangereux pour les bâti-
ls peuvent quelquefois pour-
rouetter, ils ne pardonnent
petites embarcations. Leur
en spirale ne se faisant
bien loin de leur centre,
s qui se trouvent inopiné-
leur dangereux voisinage
e jeter en avant un corps
, dont la chute détermine
nouveau tournant qui at-
absorbe celui qu'ils redou-
endant, l'espace compris
courants déterminés par
reste complétement tran-
mme stagnant. Ces espa-
ent quelquefois à trois ou
ètres en avant des dif-
rémités des îles situées dans
Pentland ou à proximité,
aux vaisseaux une sorte
à ils attendent sans danger
soit redevenue praticable.
nants ou *swelchies* que nous
venons de décrire ne sont pas le phénomène maritime le plus curieux à examiner, ni même le plus dangereux; celui que les Orcadiens nomment *roust* présente des effets encore plus extraordinaires. Pennant en donne la description suivante : « Un roc sous l'eau, près du confluent de ces rapides marées, présente un aspect formidable : le courant trouvant un obstacle, fond dessus avec furie, pénètre jusqu'au fond des eaux qu'il émeut, et en rapporte avec lui sable, coquilles, poissons, en un mot ce qu'il rencontre; et le tout, avec les chaloupes ou autres objets qui se trouvent là, est lancé en tourbillonnant du centre de l'éruption avec une incroyable vélocité; la surface troublée bout par gros bouillons, comme une grande chaudière, et fuit ensuite comme un trait avec une succession de tournants produits par les ébullitions successives. Ces tournants menacent du plus grand danger les petits bateaux, qui sont agités avec une telle violence, qu'alors même qu'ils ne sont pas culbutés, les hommes sont jetés à la mer, pour y périr sans ressource. C'est durant le reflux que les rousts sont le plus terribles; il en est de même quand le vent souffle de l'ouest, et cela dans le temps le plus calme; mais tant que dure le flux, on les passe sans danger. Les vaisseaux, dans un calme, ne courent jamais risque de toucher une île ou un rocher visible; lorsqu'ils enfilent un courant, ils sont toujours emportés rapidement, mais avec sûreté. »

Après les swelchies et les rousts viennent les wells ou puits, qui se forment dans les courants, encore plus nombreux et plus rapides, qui environnent la petite île de Swina, placée à environ sept mille quatre cent sept mètres au nord de Stroma. Ces wells présentent les mêmes phénomènes que les autres tournants, mais à un degré infiniment plus remarquable.

La multitude d'îles dont se compose l'archipel des Orcades, le peu de profondeur de la mer et l'irrégularité du fond (*), circonstances qui tendent à

(*) Vers le milieu du canal, entre Stroma

sont plus aussi fortes et ne s'élèvent généralement, même durant les équinoxes, qu'à deux mètres cinq cent quatre-vingt-dix-huit millim.; les vents les plus impétueux ne les peuvent porter au delà de quatre mètres cinq cent cinquante millim.

Le groupe septentrional de l'archipel des Orcades se compose des îles suivantes, en commençant par le nord-est et en descendant au sud pour remonter au nord-ouest : North-Ronalshay; elle a trois milles de long sur un dans sa moyenne largeur. Le terrain en est bas et peu fertile. A son extrémité nord sont deux skerries ou rochers à fleur d'eau, l'un, au nord-est et nommé Seale, l'autre au nord-ouest, et connu sous la dénomination d'Altorf.

Sanday : sa forme est très-irrégulière, et sa côte, profondément coupée en plusieurs endroits, offre de bons ports. Sa longueur est de douze milles, et sa plus grande largeur, prise à la hauteur du bourg de Lady-Kirk, est de huit milles. Son terrain est sec et sablonneux. En face de son extrémité nord-ouest est la petite île de Reinabrakay.

Le Sanday-Sound sépare Sanday de Stromsay, qui n'a que six milles de longueur sur trois de largeur, et qui est fréquentée par les pêcheurs qui se

[illegible] Rowsay et Shapinshay ; [illegible], au centre, Pomona et les [illegible] situés dans les renfonce- [illegible] ses côtes ; et la troisième, toutes celles renfermées dans [illegible] formé par Hoy à l'ouest, [illegible] sud, et South-Ronalshay à

[illegible] avons eu déjà l'occasion de [illegible] l'opinion de quelques géo- [illegible] sujet de l'ancienne union [illegible] les îles composant ce groupe [illegible] de Pomona, la plus grande [illegible] ; union qui aurait cessé par [illegible] commotions volcaniques sur- [illegible] une époque plus ou moins [illegible] Nous sommes loin de re- [illegible] cette théorie que nous avons [illegible] admise, notamment à [illegible] la Terre-du-Feu et des îles [illegible] ; nous ferons toutefois ob- [illegible] ce sont là de ces moyens [illegible] dont il ne faut pas abu- [illegible] peine de tomber dans d'inu- [illegible] lités. En effet, il est cer- [illegible] plus d'une contrée, tant [illegible] que du nouveau monde, [illegible] empreinte profonde de convul- [illegible] ont modifié sa forme, fait [illegible] la mer dans son intérieur, et [illegible] telle ou telle de ses par- [illegible] ndant ce n'est pas seulement [illegible] volcaniques qu'il faut attri- [illegible] modifications, et la force des [illegible] a suffi certainement pour [illegible] à la longue des effets tout [illegible] Nous ne discuterons donc [illegible] position d'une seule île for- [illegible] par l'ensemble des groupes [illegible] allons essayer de décrire les [illegible] parties avec la même exac- [illegible] nous l'avons fait pour le [illegible] septentrional, et en admettant [illegible] sion que nous en avons pro- [illegible] portion septentrionale, por- [illegible] rale et portion méridionale.

[illegible] y, la plus septentrionale des [illegible] première portion, est située [illegible] Westray-Firth : elle a huit [illegible] long sur six de large. Ses [illegible] peu accidentées. Sa partie [illegible] montagneuse et couverte de [illegible] ; le sud est bas et habité. Son [illegible] fertile, produit du blé, de l'orge et quelques légumes. Entre sa côte sud-ouest et la côte nord-ouest de Pomona est la petite île d'Inhallo ; à l'est, et sur la même ligne que cette dernière, est celle de Wire, qui partage le courant qui vient de l'Atlantique. Le Wire-Sound, ou détroit de Wire, sépare Rowsay de l'île d'Egleshay, qui a deux milles et demi de long ; celle-ci est assez fertile, et a un bourg du même nom ; au nord est un îlot nommé Killa, et à l'est deux autres îlots juxtaposés, et dont le plus considérable est désigné par le nom de *Green*. En redescendant au sud-ouest de ce dernier, on rencontre l'île de Gairsay avec un îlot presque adhérent à sa côte nord. Entre Gairsay et Shapinshay au sud-est sont deux ou trois îlots, que nous ne mentionnons que pour donner une idée de l'extrême fractionnement de ces terres. Shapinshay, la plus orientale de cette subdivision, est placée au sud de l'entrée du Stromsay-Firth : elle a six milles de long sur environ trois milles de large ; elle est fort basse et couverte de bruyère. Elwick, son meilleur port, est placé dans un enfoncement ou espèce de golfe qui se trouve sur sa côte sud, en face de la petite île d'Elgar.

Pomona, dont nous avons fait la deuxième portion de notre subdivision du groupe méridional, Pomona, appelée aussi *Main-land* comme la principale des Shetland, a été désignée par quelques anciens géographes comme formant une espèce de continent. Sa forme est extrêmement irrégulière ; ses côtes méridionales sont en général bordées de rochers, et son sol, bien que peu profond et reposant sur un lit de roche calcaire, est assez fertile. C'est dans cette île, et à l'endroit où deux golfes au nord et au midi s'avançant l'un vers l'autre produisent un étranglement qui partage presque l'île en deux parties, qu'est bâtie Kirkwall, le chef-lieu de toutes les Orcades. A l'extrémité sud-ouest de l'île est situé le bourg de Cairston, et à l'est de ce bourg sont deux grands lacs qui communiquent l'un avec l'autre et

fait sa principale nourriture, et que les domestiques mettent pour condition à leur engagement qu'on ne leur donnera du saumon que deux fois la semaine. Il est vrai que, depuis quelques années, les Anglais sont venus exploiter à leur tour cette branche de commerce, et que, sans diminuer sensiblement l'abondance de l'espèce, ils l'ont pourtant rendue plus rare sur les marchés à certaines époques. Ce détail aurait été mieux à sa place, peut-être, dans la partie de cette notice relative à l'histoire naturelle; on nous pardonnera cette sorte d'interversion, nécessitée par ce que nous avons dû dire des cours d'eau.

Kirkwall, bourg royal, est, ainsi que nous l'avons dit, la capitale des Orcades. Les Norwégiens, ses fondateurs, l'appelaient *Cracoviaca*. Elle est située dans une jolie anse, et son port est assez profond pour recevoir des navires de mille tonneaux. Ses trois cents maisons, couvertes en ardoises, sont répandues, en rues étroites, sur environ un tiers de lieue de longueur. Elle est le siége de toutes les autorités judiciaires et administratives du comté des Orcades. Ses édifices les plus remarquables sont la cathédrale, dédiée à saint Magnus, et le palais de l'évêque. Le premier de ces édifices, fondé

un isthme de sable, s marées basses. Une le cette île est haute et son fameux pic nommé qui sert de point de re- ıx navigateurs, a, dit- q cent vingt-six mètres nmet de ce pic on aper- ans les mois de juin et oint très-brillant, dont erché à expliquer la na- e. Le peuple pense que oucle enchantée : Wal- ver avec raison qu'il se tte lueur ne fût que le réflexion des rayons uelque filet d'eau qui du rocher. Au pied du aes est la pierre nom- *tone* (pierre naine) : atre pieds de long sur ge et huit de haut. Elle e main d'homme, on époque; sur l'un de ses t une ouverture carrée nte-six centimètres de : d'entrée : elle est fer- pierre soigneusement ouve à l'intérieur, et oc même, un lit avec ı deux hommes se peu- nent étendre; un banc dessus duquel est pra- s de la pierre une ou- onner passage à la fu- ıd que cette singulière d'habitation à un er- de la pointe nord-est ıetite île de Gramsay, ème ligne, un flot, au on en trouve, au sud, ıommé *Caray ;* en des- ıncontre vers l'est l'île ı celle de Flott ou Flo- q milles de long sur entre cette dernière et -est d'Hoy est Swin- ıt de cette dernière est ıst de ces trois îles s'é- ıalshay, l'une des plus rcades : elle a environ ng sur cinq de large. e bons pâturages, et urg nommé *Our-Lady* (Notre-Dame), comme le chef-lieu de l'île Westray. Vis-à-vis de la pointe nord-est de cette île gît, au milieu du canal de Water-Sound, le petit îlot de Lippa, et au-dessus l'île Burra, qui a trois milles de long sur un de large, et produit du blé, de l'orge et du bétail. Nous citerons, seulement pour mémoire, Munday à l'ouest de Burra, et Lamholm, au nord, dans le canal de Ham-Sound.

Les deux îles dont il nous reste à parler ne sont pas généralement considérées comme faisant partie de l'archipel des Orcades : nous croyons pourtant qu'on doit plutôt les y rattacher, surtout celle de Pictland, qu'à l'Écosse, à laquelle appartiennent d'ailleurs les Orcades. Pictland est située au midi de la partie sud de South-Ronalshay; dans son voisinage sont disséminés une quantité de ces redoutables skerries qui rendent ces parages si dangereux, et c'est dans les environs de Stroma que se font sentir les swelchies et les rousts dont nous avons parlé au commencement de cette notice.

Stroma, nommée *Ocetis* par Ptolémée, est située à environ deux milles du rivage du comté de Caithness, en Écosse, et n'a été célèbre autrefois qu'à cause de ses catacombes, où les corps se conservaient intacts pendant un nombre infini d'années. Ce lieu de sépulture existe encore sur une langue de terre qui s'avance dans les flots; mais les portes des cavernes ayant été détruites à la longue, et le bétail s'étant introduit dans ces lieux jusqu'alors respectés, les momies qui y étaient renfermées ont été mises en pièces. Ce coin de la petite île de Stroma ne jouit cependant pas seul de ce privilége, dont on retrouve même quelques exemples dans nos climats méridionaux : les habitants de la plupart des îles Orcades conservent, en effet, leurs viandes en les suspendant dans les cavernes du rivage. Ce phénomène est probablement dû, dit Pennant, à l'écume de la mer, qui, battant sans cesse les rochers du rivage, imprègne l'air d'un sel qui chasse les insectes et les détruit.

cette contrée dans l'une des Orcades; Wallace décide que, sans le moindre doute, les écrivains latins ont entendu désigner le nord de l'Ecosse. Ce n'est point ici le lieu de discuter le mérite de ces opinions; nous renvoyons à la notice sur l'Islande ce que nous avons à dire de *Thulé*.

Climat et nature du sol. — Malgré la description poétique donnée par Pennant de l'aspect des Orcades, description que nous avons fidèlement conservée au commencement de cette notice, la surface de ces îles est très-inégale et d'un aspect triste. Le climat en est très-variable; les vents de sud-ouest et de sud-est y sont les plus fréquents et les plus violents : le premier est toujours accompagné de grandes pluies. Ceux de l'est et de l'ouest sont faibles et de courte durée; ceux du nord-ouest, du nord et du nord-est amènent un temps sec, serein, mais froid. Les pluies y sont fréquentes, surtout sur les côtes ouest : c'est une des causes qui font que la neige, apportée ordinairement par les vents du nord-ouest et du sud-est, ne séjourne que peu de jours sur la terre. Au milieu de juin, le vent du nord, accompagné de neige et de grêle, souffle et arrête la végétation pendant quinze jours ou trois semaines. La chaleur

jamais, d'ailleurs, la
murs de clôture. L'île
ıtres arbrisseaux que le
, le génévrier, la fougère
ı. Il est difficile de s'ex-
uoi les Orcades sont si
ɔres et arbustes, quand,
et même plus au nord,
jusque sur les rochers
s côtés par la mer. Cette
ıstance contredit un peu,
l'opinion qui attribue la
rcades à la violence des
ılevant une pluie fine et
ɔin l'eau de mer, détruit
le la végétation. Pinker-
rquer, à ce sujet, que le
tant à cette cause de des-
onviendrait d'en planter
toral, pour abriter les
qu'on essayerait d'accli-
intérieur des terres. On
nt en mille endroits la
te que ces îles furent au-
, puisque souvent, après
ıge, la pluie qui tombe
ents met à découvert de
ɔs remplies de débris de
les uns dans la position
crû, les autres couchés
nt, tous dans le même
ils avaient été renversés
:, ce qui prouve que ces
ɔas été détruits par une
ınte que les brouillards
La grande quantité de
exploite aux Orcades est
ice de la présence, à une
e, d'arbres et de végé-
ıui perdus dans les sa-

e dressé par Wallace ne
ıt vingt-huit espèces de
ı croyons inutile de le
ɔ toutes ces plantes, dont
se sont trouvées là que
échantillons de ce que
uire le sol des Orcades,
ırait, pour l'utilité, être
varech, ou goëmon, d'où
ɔude à l'aide de la com-
e industrie, pratiquée
s le dix-huitième siècle,
d'hui près de trois mille
personnes, et tous les ans on exporte environ deux mille cinq cents tonneaux de ce sel précieux.

Après un violent vent d'est, on trouve souvent parmi les plantes marines et dans les endroits qui regardent l'Océan occidental, ces phaseoli désignés sous le nom de fèves des Moluques. Un article des *Transactions philosophiques*, recueil des Mémoires de l'Académie des sciences de Londres, contient une explication très-plausible de la présence sur les côtes de l'Irlande, de l'Écosse et des Orcades, de ces plantes qui croissent dans les Indes occidentales; l'auteur l'attribue aux vents, et surtout aux courants.

La morue, l'églefin, le merlan, le maquereau, le turbot, la raie, le congre, la sole et même l'esturgeon, fréquentent les côtes de ces îles. La pêche du hareng, abandonnée autrefois, quoique ce poisson s'y trouve en grande abondance, et suivie avec activité par les Hollandais, a été reprise dans ces derniers temps et donne des résultats avantageux. On y voit aussi beaucoup de marsouins; le souffleur vit en grand nombre dans les mers environnantes. En 1691, près de Kairston, bourg à l'extrémité sud-ouest de Pomona, on en prit cent quatorze à la fois. Les skerries sont aussi à certain temps de l'année couverts de phoques; quelques baleines apparaissent de loin en loin; mais on trouve surtout beaucoup d'épaulards (espèce de cétacé connu sous le nom scientifique de *delphinus orca*).

Les coquillages mériteraient une énumération plus détaillée, moins à cause de la variété de leurs espèces que de celle de leurs genres. Wallace en a noté huit dans la seule espèce des buccins, trois dans chacune de celles des nérites et des trochites. Il a surtout appelé l'attention sur la grande huître commune; il en a vu de si larges, dit-il, qu'on ne pouvait les avaler qu'en les coupant en deux ou trois morceaux; mais, ajoute-t-il, les Orcadiens sont si négligents qu'ils ne se servent presque pas de la drague; la plupart s'en vont à marée

son nid dans les trous des plus hauts précipices, et le cormoran. La plupart de ces oiseaux, toutes les *barnacles* ou maquereuses, tous les *cravans* ou oies nonnettes, se retirent au printemps dans des latitudes plus septentrionales; tandis que le canard à queue d'hirondelle et celui à queue d'épingle viennent, au contraire, se réfugier, en hiver, dans les baies les plus abritées des Orcades. La litorne y fait peu de séjour; elle se retire dès que le poisson, dont elle est avide, s'est éloigné des côtes. L'ortolan de neige est dans le même cas que le canard. Le hibou aux courtes oreilles, ou scop, fait son nid dans la terre, et, plus frileux encore, passe, aux approches de l'hiver, dans les parties méridionales de l'Angleterre. Le guillemot fou ne reste aussi aux Orcades que jusqu'au mois de novembre.

Une espèce d'aigle habite, par couples séparés, aussi bien que le faucon, les parties élevées des rochers. Il est le plus redoutable des oiseaux de proie qui fréquentent ces parages, qu'attriste encore le pétrel, ou oiseau des tempêtes, qui niche dans les interstices des pierres, rase les flots, et effraye, par sa présence de mauvais augure, le matelot superstitieux.

Le guillemot noir est particulier aux Orcades. Cet oiseau, comme le

peu près inconnue. Quel-
font remonter à l'an du
'; d'autres pensent qu'ils
vés que beaucoup plus tard
de Reuther, roi d'Écosse.
t ainsi cette émigration :
s étaient alors en proie à
vile, et chacun des deux
:ait dans ses rangs un nom-
rable de Pictes. Ceux de
qui combattaient sous les
éthus, leur roi, ayant été
ièrement détruits, et une
s Bretons en Écosse leur
ıdre de ne pouvoir résister
ennemi, ils se réfugièrent
rties les plus reculées du
ithness, et de là passèrent
:. Le précis historique qui
ıus offrira l'occasion d'en-
: nouveaux détails à ce su-
e excursion que nous allons
:s îles pour en signaler les
antiquités, y constatera
présence, à diverses épo-
ctes, des Danois, des Bre-
me des Romains.

ts antiques et curiosités.
ens monuments qui res-
ınant, plusieurs sont com-
candinavie et aux anciens
la Grande-Bretagne; d'au-
ent propres à leurs con-
Nord (les Norwégiens).
erniers sont les bâtiments
ommés *Maisons des Pic-*
et *Duns*. Les premiers sont
noderne, et doivent être
ne n'ayant jamais été l'ou-
ctes; les seconds sont cer-
ıthentiques, et révèlent
:urs, qui leur donnaient le
g, défense ou forteresse,
ıthique. Les montagnards
ıniversellement à ces mo-
ıom celtique de *Duns*, qui
colline défendue par une
e les trouve que dans les
is assujetties à la couronne
:. A quelques exceptions
nt bâtis près de la mer et
de l'autre, de sorte qu'un
onque pouvait donner à
avis du danger, et mettre
les habitants à même de se prêter un
secours mutuel. Dans les Shetland et
les Orcades, on les appelle le plus
souvent *Wart* ou *Ward-Hills* (mon-
tagnes gardées ou montagnes de gar-
de); ce qui prouve qu'il y avait des
garnisons. Un *wardmadher* ou guet-
teur, espèce de sentinelle, se tenait
sur le sommet, et obligeait tous ceux
qui s'approchaient à se nommer. Nous
verrons, dans l'aperçu historique que
nous donnerons ci-après, que le gak-
man était un officier de la même es-
pèce que le wardmadher. Ces tours
formant une espèce de chaîne le long
du rivage des Orcades et des Shetland,
tenaient les habitants en sujétion;
elles étaient commodément situées
pour protéger le débarquement de leurs
compatriotes, qui étaient toujours er-
rants et occupés à des expéditions de
pirates. On ne trouve de monuments
norwégiens dans aucun autre pays,
excepté en Scandinavie.

Ces tours se ressemblent toutes, elles
ne varient que dans leur construction
intérieure; seulement quelques-unes
ont un mur ou une fortification de
plus au dehors.

Les Romains n'ont visité ces îles
que deux fois : la première, lorsqu'elles
furent subjuguées par la flotte d'Agri-
cola; la seconde, lorsque Honorius
défit les Saxons dans les mers des Or-
cades. Une médaille de cuivre de Ves-
pasien, portant une Judée vaincue sur
le revers, a été trouvée dans la partie
méridionale de Mainland, perdue là
sûrement par les premiers envahis-
seurs, dont plusieurs avaient servi
sous l'empereur que nous venons de
nommer. Les seules antiquités qu'on
ait trouvées dans ce lieu sont six
pièces d'airain enveloppées dans des
morceaux de peaux sans apprêt. On
ne peut dire si elles ont appartenu
à ceux qui ont occupé ce camp. Des
pointes de flèches et des haches en pier-
re, des épées faites d'os de baleine, des
grains de verre et d'autres antiquités
doivent être attribués aux anciens ha-
bitants. Les cercles druidiques ne sont
pas rares dans les Orcades; les plus
beaux sont ceux qu'on trouve à Sten-

dix pas de diamètre, environnée, comme la première, de larges dalles dont quelques-unes sont renversées. Ces deux cercles sont entourés de fossés. A l'ouest et à l'est du dernier se trouvent deux tertres artificiels maintenant couverts de verdure; on croit qu'ils ont servi de camp à deux armées ennemies; il est plus probable qu'ils ont été autrefois des lieux de sacrifices, et qu'ils servaient à recevoir les cendres des victimes. Boethius, dans la Vie de Mainus, roi d'Écosse, parle de ces pierres; il les appelle *temples des dieux*. On trouve aussi dans le pays des espèces d'obélisques, ou immenses pierres semblables à celles qui forment les enceintes, mais isolées les unes des autres; on les considère comme ayant été élevées en mémoire de quelques fameuses batailles, ou comme servant de monuments funèbres. Les monuments de cette espèce les plus nombreux et les plus avérés sont les borrows. Les sables de Skail, dans Sandwich, dit Pennant, à qui nous empruntons une partie de ces détails archéologiques, sont remplis de borrows circulaires; quelques-uns sont en terre, d'autres sont de pierres recouvertes de terre. Dans les premiers on a trouvé un cercueil fait de six pierres plates. Ils sont trop courts pour recevoir un corps dans toute sa longueur. Les

Eglishay.....	1,070
.....	730
aldshay.....	1,954
et Sandwick.....	3,012
t Eday.....	887
Rousa.....	991
t Papa-Westray....	1,629
En tout....	23,051 hab.

trois classes : 1° les *sei-* ›priétaires de presque tou- es ; 2° les *marchands* et *s ;* 3° les *fermiers* et les , qui forment plus des huit a nombre total (*).

t usages. — Cette petite , évidemment formée du plusieurs nations du nord ›, a, comme nous l'avons ué, conservé plus soigneu- caractères extérieurs de la qui semble en former ainsi ›rincipale. Les Orcadiens, nt assez grands, robustes, général une physionomie es femmes surtout sont elles sont fécondes, et ont dans un âge très-avancé. ne femme de soixante-trois ıa d'un garçon ; et, dans vant, un des propriétaires it un fils à l'âge de cent ut assez pour voir les en- fils. On attribue cette lon- salubrité de l'air et à la et frugale des Orcadiens. ›ints, il est vrai, sont fort le dernier surtout : les ha- cet archipel consomment, e énorme quantité de bière ' a pas longtemps encore, t du degré de confiance que nouvel évêque par l'aplomb il s'entonnait une énorme ›lie d'ale. Toutefois, il faut ', un climat sombre, froid et une existence passée : soit à la pêche dans des amment tourmentées, soit , que les Orcadiens prati- ıme les habitants du Goze te, en se laissant glisser le chers où s'abritent les oi- res circonstances non moins impérieuses et sur lesquelles nous ne pouvons ici nous étendre, comportent une hygiène qui serait fatale dans nos contrées et avec nos habitudes. La coupe de l'évêque ne vaut pas qu'on fasse le procès aux pêcheurs des Orcades, si l'on veut bien se reporter au temps où cette coutume a subsisté, et considérer que dans les pays les plus renommés pour la sobriété de leurs habitants, dans les montagnes de la Suisse par exemple, on peut citer des écarts tout aussi singuliers. Quant au climat, il est plus difficile de le défendre en présence du scorbut, de la consomption et des fièvres intermittentes : celles-ci sévissent chaque printemps. Malheureusement la médecine a de la peine à se mettre en crédit dans les Orcades ; le règne des charlatans y est encore dans toute sa splendeur, et celui des sorciers n'est pas près d'y finir. La cause de cette dernière disposition est dans l'esprit religieux des Orcadiens. En aucun autre lieu, peut-être, sans en excepter l'Espagne ni le Portugal, on ne trouve, toute proportion gardée, autant de chapelles et de fondations pieuses. L'église de ce pays, ainsi que celle des Shetland, était jadis sous la juridiction d'un même évêque. Ce diocèse était alors fort riche, l'évêque étant le seigneur temporel et le propriétaire de la presque totalité du sol. Mais à travers les révolutions sans nombre dont les Orcades furent le théâtre, cet état de choses changea, et la réformation acheva de ruiner le riche prélat. L'évêque, aujourd'hui presbytérien, ne tire guère plus de 10 à 15 mille francs de son siége.

En somme, de bien faibles traces des mœurs antiques se sont conservées parmi les Orcadiens ; ils semblent prendre à tâche d'imiter les habitudes des Écossais, leurs voisins et presque leurs frères, dont ils copient jusqu'à l'accent, au lieu de conserver celui qui aurait pu rappeler leur origine danoise ou norwégienne. Ils sont intelligents, polis, hospitaliers, et éminemment susceptibles d'être entièrement civilisés.

pædia Britannica.

[illegible], porcs, beurre, suif, peaux, poisson salé, huile et plumes de lyre. On envoie aussi au marché de Londres pour environ 25,000 liv. de homards chaque année ; mais la valeur de ces exportations, qui n'ont lieu que pour la Grande-Bretagne, et qui peuvent être estimées à un million, est à peu près balancée par celle des importations, qui se composent principalement de bois, fer, lin, tabac, savon, divers outils en fer, draps larges, toiles imprimées, et tissus de coton.

Histoire des Orcades. — Jean Bromton, dans sa Chronique du règne de Henri II, d'Angleterre, dit que Garguncius, fils de Bélin, roi de la Bretagne, trouva aux Orcades, à son retour de la Dacie, des Basques qui, venus d'Espagne, cherchaient des terres pour s'établir, et qu'il les envoya dans l'Hibernie, alors déserte, après leur avoir donné pour chefs quelques-uns de ses officiers. Ce Garguncius était neveu de Brennus, par qui Rome fut prise l'an 375 avant Jésus-Christ. Trithème, dans son Abrégé des chroniques, raconte que, 97 ans plus tard, un roi des Orcades déclara la guerre aux Sicambres ou Francs, à l'occasion d'une injure personnelle. Buchanan parle d'une descente que les Orcadiens auraient faite en Angleterre, sous la conduite de

s, celui-ci aperçut un navire , qui, dans l'état de délabre- plus complet, ne pouvait Ce navire portait Frithiof, Thorstein, qui avait refusé rainetés des Orcades, et à la duquel Angantyr rendait, de cela, un culte de pieuse sance. La réputation de bra- de force musculaire du jeune nois était déjà parvenue jus- rcades; aussi lorsque le gack- etant son rython par la fe- la chambre où le comte était n ce moment, appela au se- s naufragés, ne manqua-t-il uter qu'il apercevait un hom- pportait à terre, et un à un, pagnons sur ses épaules, et homme ne pouvait être que Angantyr donna aussitôt 'aller à leur rencontre, et, se sur le rivage, il permit, pour de l'identité de son nouvel e le plus redoutable des chefs es qui l'entouraient provo- combat le jeune Danois de fatigue : « Vos mentons e me font pas peur, répondit , et je suis prêt à me me- ul contre dix d'entre vous. » reuve, tout à fait dans le goût s d'Homère, suffit au comte faire reconnaître le fils de son ur; il l'accueillit avec les plus onneurs, le retint jusqu'à la son, et ne le laissa repartir blé de présents pour lui et pour e Danemark, leur commun .

berceau des grandes nations uvert de voiles impénétra- la critique ne peut pas tou- ffir non-seulement à dis- a vérité sous le merveilleux que peuple aime à entourer nce, mais encore à préciser des faits les plus importants s avérés, on conçoit que l'his- s Orcades, dans ces temps re- l'est pas chose facile à écrire; donc qu'en faisant toutes ré- que nous continuons notre

Vers l'an 617, les Orcades formaient de nouveau un royaume sous l'autorité de Ganbald, contemporain d'Edwin, roi du Northumberland. Plus tard, Ragnar Lodbrok, roi de Danemark, les soumettait, ou, pour mieux dire, les saccageait de nouveau et les donnait à son fils Fridless. Du temps d'Harald à la belle chevelure, vers 854, elles paraissent avoir été gouvernées par Kenneth II, roi d'Écosse. Ce point, fort peu important par lui-même, a été le sujet de longues discussions entre les infatigables savants du moyen âge, les uns prétendant que les Orcades ne pouvaient appartenir à l'Écosse, puisque l'Écosse elle-même était alors sous la domination de la Norwége; d'autres restreignant cette domination à quelques colonies envoyées par cette puissance sur les côtes de l'Irlande.

A partir d'Harald aux beaux cheveux, les faits deviennent plus distincts et les dates plus sûres. Lorsque ce souverain, pour obéir aux caprices de la jeune fille qui n'avait voulu accorder sa main qu'au maître de la Norwége entière, eut, de proche en proche, porté ses armes victorieuses jusqu'en Écosse, les Orcades, enveloppées dans cette longue série de conquêtes chantées par Horn Klors, changèrent encore une fois de maîtres. Le comte Rognvald, fils d'Eystein, avait perdu son fils dans un combat, et Harald, pour le récompenser de sa fidélité, et pour réparer autant qu'il était en lui cette perte cruelle, lui donna ces îles, libres de tout tribut et de toute redevance, sans autre charge, en un mot, que de relever directement de la couronne de Norwége. Rognvald céda bientôt son nouveau titre à son frère Sigurd, qui, ayant fait alliance avec Thorstein le Roux, soumit à son obéissance une partie de l'Écosse. Ici trouve place, à propos de la mort de ce comte, une de ces histoires que, malgré leur invraisemblance, il est bon de conserver, parce qu'elles peignent les mœurs de cette époque. Il y avait en Écosse un comte nommé Melbridge, surnommé la Grosse-Dent,

nous trompe, dit-il, je vois deux jambes pendues à chaque flanc de ses quarante chevaux. » Il était trop tard pour revenir sur ses pas, il exhorte seulement ses hommes à vendre chèrement leur vie et les dispose à tout événement. Sigurd voyant qu'il a été deviné, n'hésite plus : il fait mettre pied à terre à ses quarante fantassins chargés de le soutenir, et se précipite avec ses quarante cavaliers sur les Écossais, qui se font courageusement tuer jusqu'au dernier. La tête d'un ennemi a, chez toutes les nations à demi sauvages, été considérée comme le plus glorieux trophée; les Arabes n'ont pas encore, de nos jours, renoncé à parer de cette horrible dépouille le pommeau de leur selle; Sigurd attacha la tête de Melbridge à l'un de ses étriers; mais voilà qu'en voulant précipiter sa course et donner de l'éperon à son cheval, son talon se plante précisément dans cette énorme dent dont nous avons parlé. Le vénérable et docte Torfæus, à qui nous empruntons ce détail, ajoute sérieusement que cette dent, qui, comme toutes les dents humaines, portait avec elle un poison actif, donna presque subitement la mort au traître Sigurd, que sa généreuse indignation ne peut flétrir de termes assez forts.

Son fils Guttorm lui succéda. Ce

emparèrent des Orcades res-
lisposition du premier occu-
que le vieux comte Rognvald
te nouvelle, il assembla ses
s fils, et après avoir mau-
, qui venait de ternir l'hon-
a famille, il leur demanda
ntre eux se sentait le cou-
parer cet affront. Einar, le
e de tous, et qu'il avait eu
cubine, fut cependant choisi
préférence à deux autres de
, comme étant celui qui, par
nce et ses dispositions, lui
e moins d'espérances pour
n Norwége la gloire de son
r partit avec deux vaisseaux,
assemblé çà et là le plus de
ossible, il aborda aux Orca-
na les deux corsaires Thorer
et Kalf Scorfa, et les défit
nent. Ce comte reçut le sur-
'orf, parce qu'il enseigna le
ux Orcadiens à extraire de
comme il l'avait vu pratiquer
, la tourbe destinée à rem-
ur le chauffage, le bois qui
otalement dans ces îles. Ha-
ssait; ses fils, indignés de
rovinces de la Norwége par-
leur détriment, entre ses
es d'armes, résolurent de se
part. L'un d'eux, Halfdann,
improviste sur les Orcades,
'orf-Einar à chercher un re-
Écosse; mais celui-ci étant
force, dès l'automne suivant,
son tour, et, étant parvenu
parer, le pourfendit de sa
ain, s'il faut en croire Tor-
ajoute qu'en manière d'ac-
râces Torf-Einar consacra à
entrailles d'Halfdann. Ces
se passaient vers l'an 893 de
ist. Les frères d'Halfdann,
ciliés avec Harald, brûlaient
Torf-Einar, dont eux-mêmes
é le père; mais Harald les
squ'à ce que, irrité lui-même
tiques bravades du comte des
le plus intrépide faiseur de
e son temps, il vînt lui de-
ison du meurtre de son fils.
r se sauva encore une fois
en Écosse, d'où il traita de sa rançon et de celle de son comté moyennant soixante livres d'or. Son règne, dont les commencements avaient été si orageux, fut ensuite, pendant longues années, paisible, et même heureux. On ignore l'époque de sa mort.

Dans ces temps reculés, alors que le peuple n'étant compté pour rien, une nation se réduisait, en réalité, au plus ou moins grand nombre de petits souverains, alliés plutôt que feudataires d'un suzerain toujours inquiet pour son autorité, l'histoire de presque tous les règnes se ressemble, et, qu'il s'agisse d'un petit coin de terre ou d'un grand État, les enseignements à en tirer sont les mêmes. On nous pardonnera donc de traiter des faits et gestes des comtes des Orcades, avec la même gravité que Tacite racontant les gigantesques aberrations des maîtres de l'ancien monde. Harald aux beaux cheveux était mort, laissant deux fils, Eiric Blodox et Hacon. Héritier légitime du trône de Norwége, Eiric jugea inutile de se concilier l'affection de ses vassaux; Hacon, ainsi que cela s'est pratiqué de toute éternité parmi les chefs des branches cadettes, ne manqua pas de tenir une conduite toute contraire, de sorte que, quand son frère voulut le rappeler à ses devoirs, ce fut lui qui lui imposa silence et le força à se retirer en Angleterre. Arnkell et Erlend, fils de Torf-Einar, et qui paraissent avoir joui ensemble du comté des Orcades, restèrent presque seuls fidèles à la fortune d'Eiric, et l'accompagnèrent dans les nouveaux États que Adalstein lui céda dans le Northumberland, à la seule condition, aussitôt acceptée, d'embrasser le christianisme, lui et les siens (l'an 940 de Jésus-Christ). Ils se firent même tuer avec lui lorsque Edmond, successeur d'Adalstein, voulut recouvrer ce fief pour le donner à son tour à quelque nouvel ami. Cependant les Orcades ne paraissent pas être restées sans maître pendant l'absence des deux comtes dont il est parlé plus haut, puisque l'histoire rapporte qu'après leur mort et celle d'Eiric, arrivée en 941, la

veuve de ce dernier reçut, pour passer en Danemark, aide et assistance d'un Thorfinn Hausakliaf, comte des Orcades, au fils duquel (*) elle donna même sa fille en mariage. Ce Thorfinn est représenté comme un prince magnanime, un guerrier habile et valeureux, enfin comme un homme du plus haut mérite. Nous ne connaissons de lui que deux choses fort indifférentes pour sa gloire, à savoir : qu'il fut inhumé dans Rognvaldzeya, et qu'il laissa cinq fils : l'un, Arnfinn, épousa Ragnhild, fille d'Eiric de Norwége, femme sanguinaire qui devint successivement, et par l'assassinat, l'épouse et la veuve de deux frères et de l'un de leurs neveux. C'est à l'occasion de Lioth, son dernier époux, que l'Écosse exerça pour la première fois, par suite de l'anarchie de ces temps déplorables, le droit de suzeraineté sur les Orcades; droit que, plus tard, elle devait acquérir légitimement.

Sigurd, fils de Landon, remplaça dans la souveraineté des Orcades son père, le dernier des enfants de Thor-

sorte de cour, que le blason ét
en usage dans ces temps recu
second, que le christianisme ne
à la vérité de ses dogmes son
sement dans les Orcades; v
quels termes l'auteur de la
Orkneyinga raconte la conver
Sigurd : « Le roi de Norwég
revenant d'une course, abor
Orcades, enleva le comte, qui
en ce moment qu'un seul bâtin
tenu dans le port de Rowagg
lui laissa la vie qu'à la condi
recevoir le baptême et de trav
la conversion de tous les Orc
Pour gage de la complète exécu
ce traité, Olaf emmena comm
en Norwége Hvelp, fils de Sigur
celui-ci étant mort peu d'année
son père refusa de se reconnaît
longtemps le vassal d'Olaf. « I
sième fait éclaircit un point d'
beaucoup plus important : pr
au combat par un comte d'Éco
assigna lui-même et sur ses pro
maines le terrain sur lequel se vi
querelle, Sigurd fut obligé,

, était doux, facile, studieux
nt. Sumarlid lui ressemblait,
, en presque tous ces points,
urut peu après ce partage, ne
oint de postérité. Thorfinn
lors son tiers dans la pos-
s Orcades. Einar s'y refu-
ant que la part qui lui avait
n Écosse valait mieux à elle
toutes les Orcades; et Brus,
, s'étant empressé de mettre
sition de son jeune frère le
e qu'avait laissé Sumarlid,
empara. Son esprit inquiet
eux ne lui permettait pas de
moment de repos à ses sujets.
tôt ceux-ci murmurèrent, et
onnaître par l'intermédiaire
ll, l'un des principaux d'en-
que la famine se faisait déjà
use du manque de bras pour
s terres; par suite de cette
il allait leur devenir impossi-
rnir aux levées qu'il ordon-
e année, pour guerroyer sans
it que des dépouilles dont lui
ervait la propriété. Le pou-
eigneurs sur leurs vassaux
exorbitant à cette époque,
ous ne voyons pas que ces
tions aient eu le moindre
Nous trouvons, au contraire,
ues années de là, Thorfinn,
elégué en Écosse, ayant de
éclamé son tiers dans la sou-
des Orcades, le pacifique
r mettre fin à ces démêlés,
btenir d'Einar qu'il accordât
n sa part légitime, conclut
avare frère un arrangement
il lui cédait ses propres do-
inon en toute propriété, du
r en jouir à titre d'usufrui-
u'à ce que le décès de l'un
vînt rendre le survivant uni-
seur des fiefs ainsi réunis.
d, par lequel Brus sacrifiait
e son fils à Einar qui n'avait
ifant, paraît aux historiens
ne preuve que les Orcades
fief mâle qui ne passait point
. Nous avons peine à nous
mpte des motifs qui ont pu
tirer de ce fait une telle conclusion, à moins que quelque autre clause de ce traité n'ait prévu que dans le cas où Einar, héritier de son frère, décéderait ne laissant que des filles, le fief passerait au fils de Brus. Quoi qu'il en soit de ce traité, nous verrons qu'il ne fut pas exécuté dans la suite sans de vives réclamations de la part de celui-là même dans l'intérêt de qui il avait été conclu. Ce Thorkell, qui s'était chargé de présenter à Einar les justes réclamations des Orcadiens, n'avait pas laissé d'être profondément blessé du peu de cas que son souverain avait fait de ses avis, et s'était depuis lors retiré en Écosse auprès de Thorfinn, qu'il avait surtout excité à réclamer son tiers. Ce motif de querelle lui échappa; alors il eut recours à la ruse: feignant d'avoir peur que la colère d'Einar ne l'atteignît en Écosse, il obtint de Thorfinn la permission de se rendre auprès d'Olaf, roi de Norwége; il eut à lutter contre les répugnances de ce monarque, qui regardait probablement en pitié les miserables discussions de deux princes pirates se disputant la jouissance de quelques rochers pauvres d'hommes et de productions; mais il intrigua avec tant d'adresse, qu'il décida le roi à se porter médiateur entre eux, quand il aurait pu intimer ses ordres à Einar et les lui faire exécuter. En conséquence, Olaf envoya un vaisseau à Thorfinn, en faveur de qui il avait été prévenu par Thorkell, et l'invita à se rendre auprès de lui. Thorfinn n'eut garde de refuser cet honneur, qui excita sans doute la jalousie de son sauvage frère. Ce n'était là pourtant que le prélude des grâces qu'Olaf voulait répandre sur lui, et le commencement de l'exécution du plan secrètement arrêté par Thorkell, qui faisait ainsi, et à leur insu, servir deux volontés de rois à ses projets de vengeance. L'année suivante, en effet, Olaf voulut faire rentrer lui-même Thorfinn dans le tiers de la souveraineté des Orcades. Einar s'émut, rassembla des troupes, fit mettre ses vaisseaux à la mer: c'était là que l'attendait Thorkell; mais le bon Brus, l'homme de la paix, intervint

de nouveau, et Einar, de son côté, réfléchissant aux forces que la Norwége pouvait en un instant diriger contre lui, feignit de consentir à une réconciliation, qui ne pouvait être franche ni d'un côté ni de l'autre. Des festins homériques furent échangés, et Olaf s'en retourna convaincu que sa présence avait suffi pour éteindre ce vaste incendie. Il n'en était rien. Einar n'avait pas été longtemps à s'apercevoir du rôle que s'était donné Thorkell; mais peu habile à dissimuler, il s'était facilement laissé deviner par celui-ci, qui comprit que le temps était venu où l'un des deux devait disparaître devant l'autre. Nous appelons l'attention sur cette partie de notre récit, que nous extrayons presque textuellement de Torfæus et de la Saga Orkneyinga; elle offre quelques détails de mœurs intéressants.

Einar avait à recevoir les premières civilités de Thorkell, car alors un souverain des Orcades savait gré à son vassal d'une invitation à dîner; celui-ci, qui avait fait de son mieux pour recevoir de presser lui-même ses amis tout fut disposé, il rentra nière fois, suivi d'un Irla commença d'abord par fer gneusement la porte à laquelle les gardes d'Einar. Celui-ci alors à Thorkell s'il était dé prêt à partir; aussitôt, et pen Thorkell lui répondait qu'il é ordres, l'Irlandais décharge tête du comte un coup d'épée voya tomber la face au milie Thorkell et les siens s'échap toute hâte et se réfugièrent e près d'Olaf, qui ne leur fit mauvais accueil que si de tell d'agir avaient été la chose d la plus simple et la plus natu

L'affaire du tiers réclamé p finn et arrangée par Brus nouveau remise sur le tapis d'Einar. Brus, en effet, se sur le traité dont nous avo commença par s'emparer des dont son frère avait eu l'usufr Thorfinn, qui disait que Br rait encore assez quand il ne

tous les hommes généreux, que le roi Olaf qui, dans uste, avait donné à Thor- pui si désintéressé contre nanquerait pas de prendre nain la défense de la fran- ı dévouement contre l'in- t la duplicité. Il alla donc ı son tour. « Je suis prêt, lui à considérer vos intérêts miens, mais il est une pe- ité que je tiens à vous voir auparavant : les Orcades, s savez, appartiennent aux wége, qui les ont, suivant aisir, données tantôt à l'un, ıtre. Je serais certainement le vous en confier égale- itié, pourvu que vous com- ıinsi que cela avait eu lieu père Sigurd, par me re- our votre suzerain. Je vous au surplus, que je n'avise- ns au moyen de faire valoir ı, soit que vous acceptiez ition, soit que vous la re- ırus fut grandement sur- e déclaration; il y réfléchit réclama les avis de tous ses mais enfin se voyant, d'une acé par son frère, aidé du e, et par Olaf lui-même, s'il t trop diflicile; d'autre part, t qu'avec l'appui d'Olaf il it toujours un pouvoir as- que moins grand, il se dé- e parti le plus sûr, et pro- e que le roi voulut.

n, cependant, dès qu'il s la demande de son frère ıit hâté de l'imiter, se con- les marques d'intérêt qu'O- t autrefois données contre f, enchanté de l'empres- ; les deux frères mettaient ısi lui offrir d'eux-mêmes le recouvrer le droit qu'une ınsmission par héritage lui perdre sur les Orcades, et 'ailleurs avoir meilleur mar- on ancien obligé, le mit bien- et de ses prétentions et des s déjà faites par Brus. Thor- noins facile qu'il ne l'avait cru; il résista, disant que le roi d'Écosse aurait de meilleures raisons qu'Olaf pour réclamer la souveraineté qui lui avait été transmise, et que cependant il la lui refuserait. Le roi de Norwége menaça; alors Thorfinn, voulant gagner du temps, retourna dans ses États pour s'y mettre en défense. Mais Olaf lui déclara qu'il n'était pas besoin de tant de réflexions pour se déterminer à une chose juste et toute dans son intérêt; qu'il s'agissait, en un mot, de se décider ou d'entrer en hostilités avec son suzerain. Thorkell, qui était alors auprès de Thorfinn, lui conseilla de se résigner aux nécessités du moment, sauf à revenir plus tard sur ce qui aurait été l'ouvrage de la force. Thorfinn se décida en conséquence à suivre l'exemple de son frère. Olaf convoqua aussitôt une assemblée, en présence de laquelle, et après avoir reçu l'hommage des deux comtes, il les étonna par cette dernière déclaration : « Je garde pour moi le tiers laissé par Einar; je le garde en réparation du meurtre commis sur la personne de l'un de mes favoris, et je me réserve d'en faire don plus tard à qui bon me semblera; de plus, comtes, je vous ordonne de recevoir l'un et l'autre Thorkell dans votre grâce. »

Le dernier point était trop peu de chose en comparaison du premier, pour que Brus s'y refusât. Quant à Thorfinn, il était parti, impatient d'aller apprendre au roi d'Écosse, son beau-père, le guet-apens qu'on lui avait tendu. Brus, au contraire, mettait dans ses apprêts une sage lenteur; Olaf, satisfait de cette preuve de soumission, le fit appeler au moment de son embarquement, et lui dit : « C'est à vous que je donne le tiers que je me suis réservé; maître de presque toutes les Orcades, vous serez ainsi mieux en mesure de contenir votre frère, en qui j'ai peu de confiance. Vous me laisserez toutefois votre fils Rögnvald en otage, pour me répondre de la complète exécution de ma volonté souveraine. » Brus ne trouva rien que de très-naturel dans cette restriction, et, laissant son fils

en Norwége, il retourna chez lui, enchanté d'avoir, en dernière analyse, atteint le but de son voyage, c'est-à-dire, l'exécution du traité, origine de cette querelle.

Cet Olaf, qui déploya tant de ruse et d'habileté pour en venir à ses fins, a été depuis béatifié. Cette particularité n'est pas la moins curieuse de cette histoire.

Nous appellerons l'attention sur la nature et les effets du droit de suzeraineté, tel qu'il résulte du récit qu'on vient de lire : le fief, ou la terre, n'était pas donné *à une famille*, mais *à un homme*, et au décès de chaque donataire il retournait au donateur qui était libre de ne pas confirmer l'héritier dans la possession du fief, et pouvait le donner à un autre. Cette donation viagère, en outre, ou cette commission, n'entraînait pas seulement une simple prestation de foi et hommage; le fief restait toujours domaine utile du suzerain, puisque celui-ci était libre d'exiger du tenancier une redevance quelconque. Tel fut aussi en fut d'exiger de Thorfinn, p comté de Kaithness, la redev posée à tous les autres fiefs, e finn ayant refusé de se sou cette prétention, la guerre fut déclarée de part et d'autre; longue, sanglante, et marquée tes les horreurs qui caractéri luttes de cette triste époqu étant mort sur ces entrefaites finn se trouva le seul maître cades. Cependant la possessio îles n'était pas près de passer entière à un seul maître. Le Brus avait laissé en otage Rögnvald, survint encore a prétentions aux deux tiers poss son père (1035). L'histoire d vald occupe une large place vieilles annales d'où nous ex cette notice. Nous en faisons nos lecteurs ; il leur suffira sa de savoir que ce jeune princ acquis l'amitié de Magnus, fils cesseur d'Olaf, en l'accom dans ses guerres en Russie et e et en lui donnant des preuves éc

qu'il se proposait d'emporter
ser l'hiver, lorsque, vers le
vint lui annoncer que le village
né par des hommes en armes.
rprise avait été dirigée par le
horfinn lui-même, qui don-
mple à ses soldats en jetant
uttes de bois, dont se compo-
illage, des tisons enflammés.
lie fut bientôt assez fort pour
oir plus être éteint. Thorfinn,
ı voulait qu'à Rögnvald et à
nseurs, avait déjà accordé à
tous les habitants du village
sion de fuir ce lieu de déso-
quand un jeune homme, vêtu
nple tunique, apparaît au bout
alissade, prend un élan vigou-
ranchit d'un bond un espace
able, fuit et se perd bientôt
ecurité. « — C'est Rögnvald,
Thorfinn ; Rögnvald seul est
de tant d'audace et de courage.
e cherche partout et qu'on ne
e point de grâce, quels que
les trésors qu'il offre pour
on. » Tous les rochers, toutes
issailles, les moindres ravins
avaient été minutieusement
, et l'on n'était point parvenu
vrir le prince, quand un soldat
ı que, du côté d'un bas-fond
n jusqu'alors, il a cru enten-
hurlements plaintifs. Cet in-
de les assassins, qui découvrent
t Rögnvald exténué, blessé,
nnaissance, et gardé par son
chien. Tous deux furent impi-
ment massacrés.

finn était de nouveau seul maî-
Orcades. De tous les partisans
nvald, il n'avait épargné qu'un
dat qu'il avait chargé d'aller
er à Magnus la fin de son ami.
ravade imprudente faillit le per-
r Magnus, qui avait su appré-
grandes qualités du fils de Brus,
ssa de conclure, pour le ven-
ı traité d'alliance avec Ulfsson,
Suède, qui partageait ses regrets
indignation.

otes chez eux, les petits sou-
ı de ce temps-là étaient, bien
e ne sauraient être de nos jours
les nations faibles, soumis à la nécessité de complaire à leurs voisins puissants. Les comtes des Orcades avaient beau joindre à leurs îles la possession de terres assez considérables, soit en Écosse, soit en Irlande, soit même dans le nord du continent, ils n'en étaient pas moins de très-petits seigneurs par rapport aux rois d'Écosse, de Norwége et de Danemark. On se ferait de très-fausses idées si, prenant à la lettre les paroles des historiens, on pensait que les flottes et les armées de ces petits princes ressemblaient aux flottes et aux armées que pouvaient réunir les souverains que nous venons de citer ; Thorfinn lui-même, qui, une fois unique possesseur des Orcades, tint, en réalité, peu de compte de l'hommage qu'il avait prêté au roi de Norwége, et paraît même n'avoir jamais payé de tribut ; Thorfinn, que les chroniqueurs représentent presque comme un homme de génie, ne fut, après tout, qu'un chef de pirates, plus souvent heureux dans ses excursions annuelles, mais non moins sauvage et non moins pauvre que ses devanciers. Il est vrai qu'il fit bâtir l'église où il fut enterré après un règne dont la fin fut aussi paisible que les commencements en avaient été orageux; mais nous ferons observer que la construction d'une église n'exigeait point alors les frais qu'elle nécessiterait aujourd'hui.

Le meurtre de Rögnvald avait, comme nous l'avons dit, péniblement affecté Magnus, roi de Norwége. Thorfinn, dans le but de prévenir les effets de la colère de ce souverain, se rendit auprès de lui, et réussit à capter sa confiance au point de devenir son conseiller le plus intime. Une imprudente réponse qui lui échappa en sa présence, au sujet de la mort de Rögnvald, dont venait lui demander compte le seul soldat qu'il eût laissé survivre au massacre de Kyrkiovog, lui fit cependant perdre le fruit de son habileté et le força à regagner précipitamment les Orcades. Mais Magnus étant venu à mourir à quelque temps de là, et Harald, son oncle, lui ayant succédé,

Thorfinn, qui se trouvait sans doute à l'étroit dans ses petites îles, se hâta d'accourir auprès de ce dernier qui n'avait point hérité des affections de son neveu comme de son royaume. Enfin, et peut-être est-ce là son plus grand titre à l'indulgence de ses patients chroniqueurs, ce remuant personnage poussa jusqu'à Rome, et se fit dévotement absoudre de ses péchés et de ses crimes. « Il en revint, dit Torfœus, beaucoup plus religieux, car il s'abstint dès lors de la piraterie. » Thorfinn mourut vers l'an 1064.

Paull et Erlend, ses fils, lui succédèrent conjointement. L'événement le plus important arrivé sous leur règne est la mort de Harald, roi de Norwége.

La discorde se mit pourtant entre ces deux princes, dont l'union avait été exemplaire jusque-là, et elle fut l'ouvrage de leurs enfants. Hacon, fils de Paull, se croyant bien supérieur à ses cousins, autant par la naissance de sa mère, fille de roi, que par ses

voyé prisonniers en Norwé
Erlend, et inscrit au nom
guerriers les enfants de ce
et Hacon lui-même, il
royaume, au profit de son
les Orcades, auxquelles il
Hébrides et toutes les îl
le long des côtes de l'É
royaume ne subsista pourt
vivant de Magnus. Ce roi a
par trahison en Irlande, s
lui succédèrent, rendirent
à Hacon, fils de Paull, et
fils d'Erlend (1099). Hac
à toute force régner seu
cousin Magnus en 1110.
bien que marié depuis d
laissa point d'enfants. Les
content des merveilles au s
continence. Sa mère ayant
permission de le faire ens
l'église construite à Mainlan
finn, son tombeau devi
célèbre par une infinité d
Guillaume, premier évêq
soit fait mention dans les
qui administra ce diocès

le Silencieux et Harald l'Ora-
pouvant régner de concert,
dirent pour se partager les
leur père. Les îles furent ré-
ec assez de justice entre les
ens; mais la protection du
se ayant fait adjuger le comté
ens à Harald, l'équilibre fut
ir celui-ci fut incontestable-
ns puissant. Il paraît même
avait encore d'autres fiefs
. Pendant un séjour qu'il fit
durland, un homme, nommé
Diacre, se rendit auprès de
t fils d'un prêtre norwégien,
lalbrict, et de Thora, sœur de
le laquelle Magnus aux pieds
Norwége, avait eu Olaf de-
à son tour. Thora se vantait
Slembi du même Magnus.
ier, tirant vanité du déshon-
a mère, et se fondant sur sa
illégitime pour réclamer le
Norwége, ne craignit pas de
ter comme étant le fils de
à ce titre, il avait longtemps
plus grands honneurs à la
roi d'Écosse David. Arrivé
comte Harald, et, bienvenu
l'accompagna dans les Orca-
arrivée réveilla les factions
encaient à s'assoupir, et les
d'entre les Orcadiens re-
rent à se partager en deux
emis. Parmi les conseillers
e Paull figuraient Sigurd
esia, mari d'Ingilbiorg, et
Sumarlid, agnat du comte
nus. Ce dernier ne quittait
nte Paull, et cette assiduité
mérité, comme à son bi-
uteur du jeune comte Thor-
nom de *nourricier*. Thorkell
suspect aux partisans d'Ha-
le disaient violemment ir-
mort de Magnus, et dis-
r le venger d'une manière
à détruire l'un par l'au-
ants d'Hacon, le meurtrier.
argea Slembi de l'en débar-
ull, irrité, marcha aussitôt
a frère. Les Orcadiens, pré-
ns les malheurs qui résulte-
tte collision, s'interposèrent
à l'envi, et Paull se refusant à traiter avant que Harald lui eût livré tous ceux qui avaient trempé dans la mort de Thorkell, Slembi fut, comme de raison, sacrifié par Harald. Cet aventurier devait plus tard mourir dans les tortures, après avoir usurpé un instant la couronne de Norwége.

Ici nous avons encore à raconter une de ces traditions dont le caractère mystérieux cache les faits les plus positifs. Pour sceller leur réconciliation, Harald se préparait à donner à Paull son frère, et aux seigneurs des deux partis, un immense festin dans son habitation de Jorsiara. Sa mère et sa belle-mère Frakaurk l'aidaient dans les préparatifs de cette fête. Un jour que, dans une pièce reculée du palais, elles apprêtaient des ajustements de toilette, Harald survint, et, admirant une tunique de lin lamée d'or, qu'elles achevaient de préparer : « A qui donc destinez-vous, leur dit-il, ce magnifique vêtement ? — A Paull votre frère, lui répondit Frakaurk. — Vraiment, reprit-il, vous ne vous donneriez pas tant de peine pour moi. » Et il se disposa à s'en couvrir. En vain sa mère voulut-elle le lui arracher des mains ; en vain sa belle-mère se jeta-t-elle à ses genoux, lui avouant que cette tunique était empoisonnée, et qu'il mourrait s'il la revêtait ; il n'écouta rien, et expira bientôt dans des douleurs atroces. Paull, se doutant bien que le poison qui venait de le délivrer de son frère lui avait été d'abord destiné, chassa des Orcades, dont la souveraineté lui appartenait dès lors sans contestation, sa mère, la belle-mère d'Harald, et toute leur famille. Elles se retirèrent dans le comté de Caithness, et de là en Écosse, où Frakaurk avait plusieurs terres. Elles emmenèrent avec elles quatre princes jeunes encore, et qui, plus tard, au rapport de quelques historiens, revendiquèrent successivement leurs droits sur les Orcades, mais qui ne paraissent cependant pas avoir troublé Paull, contre qui allait s'élever un compétiteur bien autrement dangereux.

Kalr, fils de Kalli et beau-frère de

saint Magnus, vivait retiré à Ogdum en Norwége, et n'avait jamais pensé à venir se fixer dans les Orcades. Kali, son fils, jeune homme doué des plus rares qualités, avait quinze ans lorsqu'il accompagna des marchands qui se rendaient avec une pacotille à la foire de Grimsbaer, en Angleterre. De tous les points de la Norwége, des Orcades, de l'Écosse et des Hébrides, on se dirigeait alors vers ce lieu de réunion. Kali y rencontra un certain Gilla Kristr, qui avait des prétentions à la couronne de Norwége, en qualité de fils de Magnus aux pieds nus, mais fils, à la vérité, inconnu. Ces deux jeunes gens excitèrent sans doute à l'envi leur folle ambition, et ne se séparèrent qu'après s'être promis de se prêter en toute circonstance un mutuel appui. Un an ou deux s'écoulèrent avant qu'ils eussent à se rappeler leur promesse. Dans cet intervalle cependant, Kali, à la suite d'aventures et de querelles personnelles beaucoup trop longues à raconter, avait appelé ne se dissimulant point qu'il y avait à faire sur fils, pensa qu'il importai sinon pour les faire r moins pour habituer le invoqués. Par son conse deurs sont envoyés à P ter à se conformer aux souverains qui ont donné à Rögnvald la cades; et comme le re avait été prévu, les a rendent sans retard en de Frakaurk, que nou retirer après l'empoiso rald l'Orateur, et lui o de Rögnvald, l'autre cades si elle veut le se à en chasser Paull. Ce souriait trop à la haine vindicative pour n'être ment accueillie. Ainsi, que le comte Paull appr vald avait paru aux Sh d'une flotte considéral nonçait que Frakaurk

t l'incendie pût servir de signal
s descente. La première fut
e dans l'île de Fridareya, la
che des Shetland. Il envoya
Olaf, fils de Hrefr, prendre
andement et la défense du
Caithness.
s courage, tant de prévoyance
ent pourtant qu'à retarder,
n croyons Torfœus, la chute
ureux Paull. Poursuivi par un
eune, audacieux, et par des
acharnées à sa perte, il suc-
année suivante. Fait prison-
les Shetland, et livré à Fra-
i l'abandonna à Marguerite
ette sœur dénaturée, non con-
sulter à son malheur par les
t les actes les plus outra-
'amena en Écosse; et, après
fait crever les yeux, le jeta
cachot, où il est probable
laissa s'éteindre misérable-

ald, que les historiens anglais
quelquefois Ronald, régnait
aux ans et sans partage sur
es. Un jour qu'il célébrait une
son château de Knarrars-
aperçut un bâtiment qui ar-
côté de l'Écosse. Le comte,
sans, et parmi eux Rolfr, son
r, virent quinze ou seize hom-
ortir et se diriger vers eux.
e marchait un homme revêtu
gue robe bleue, la tête cou-
n bonnet qui cachait sa che-
a partie inférieure du visage
ent rasée, mais portant des
es qui descendaient jusqu'au-
du menton. Chacun s'éton-
ce costume singulier; mais
tira d'incertitude, en leur
t que celui qui s'avançait était
éque d'Atjoklis en Écosse.
que était à cette époque,
sance qui ne se dérangeait
ment, et pour l'unique plai-
siter ses ouailles ou ses con-
ögnvald le savait, et à coup
t en allant dévotement à la
e de l'évêque, il dut faire plus
beuse réflexion. Jon le laissa
plusieurs jours dans l'attente,
fut qu'après être allé chercher
Guillaume, évêque de Eigilsey, que, se sentant mieux appuyé, il osa s'acquitter de son message. Il s'agissait d'un nouveau partage des Orcades. Nous allons essayer d'exposer cette affaire le plus clairement possible.

Marguerite, fille d'Hacon et épouse du comte écossais Maddad, Marguerite, qui avait été si cruelle envers son malheureux frère Paull devenu son prisonnier, avait un fils encore enfant et nommé Harald. Il paraît que pour s'assurer l'appui de Maddad, de Frakaurk, de Marguerite et de tous leurs partisans, Rögnvald, au temps de sa lutte contre Paull, avait promis non-seulement de dédier une église à saint Magnus, mais encore de partager avec Harald le comté des Orcades. Or, saint Magnus avait bien vu s'élever un temple sous son invocation : ceci n'ôtait rien au pouvoir du comte vainqueur; mais Harald avait été complétement oublié. D'un autre côté, ce jeune prince avait, disait-on, des droits plus positifs encore à faire valoir : son oncle Paull, avant de mourir, lui avait rendu verbalement la portion des Orcades à laquelle il pouvait prétendre comme descendant, par sa mère, de Hacon, père de Paull et de Harald l'Orateur; et c'étaient précisément ces droits et cette vieille promesse que venait rappeler le digne évêque Jon, assisté de son confrère Guillaume, et appuyé au besoin par des seigneurs écossais qui avaient plus ou moins pris part aux complots tramés entre Rögnvald et Frakaurk contre le comte Paull. Rögnvald, toute réflexion faite, jugea que Harald, encore enfant, ne pourrait le gêner beaucoup dans l'exercice de son pouvoir, et qu'au contraire, un refus de satisfaire à ses prétentions entraînerait une nouvelle guerre. Il céda donc, et le jeune Harald, accompagné de Thorbiorn Klerk, son maître et son tuteur, vint, l'année suivante, prendre possession de la moitié du comté des Orcades.

L'empire romain, à sa décadence, ne vit pas de plus nombreux compétiteurs se disputer et se partager ses provinces. En l'an 1149, Rögnvald se vit encore l'objet d'un message venu

du dehors; mais celui-ci n'avait rien que d'honorable et de rassurant. Eistein-Ings et Sigurd-Bronchs se partageaient alors le trône de Norwège. Rögnvald avait dû se faire une certaine réputation de puissance et de sagesse, puisque les conseillers de ces jeunes souverains les engagèrent à inviter le comte à se rendre à leur cour. Il n'était plus question de suzeraineté à exercer de la part de la Norwége; c'était seulement deux grands rois faisant à un petit souverain l'honneur de s'occuper de lui. Rögnvald partit, et Harald, âgé de dix-sept ans, l'accompagna. Ils trouvèrent à cette cour un jeune et noble guerrier, Endrid-Jungs, qui arrivait de Constantinople, où il avait passé plusieurs années au service de l'empereur Emmanuel Comnène. On ne se lassait point de l'entendre raconter les miracles de splendeur et de puissance des empereurs d'Orient, si bien que Rögnvald, qui le ramenait sans cesse sur ce sujet favori, se décida à aller s'assurer par ses propres yeux de la vérité de ce qu'il entendait.

ne dit pas que Rögnval
préoccupé des intérêts d
ni de ceux de la cour de
lut en même temps vo
faire ses dévotions.

Nous ne le suivrons p
voyage, que nous soup
les chroniqueurs d'avoi
arrangé à leur fantaisie
seulement qu'après être
lem, et de là à Const
mer, Rögnvald gagna R
paraît pas qu'il ait songé
senter au pape; puis il r
wége par terre.

Il trouva, à son retour,
gement dans les affaires
Eistein, l'un des deux ro
qui les avaient si amicale
lui et Harald, son copart
souveraineté des Orcades
sait trop pourquoi, brouil
prince, l'avait attaqué a
s'était emparé de sa pe
avait imposé pour ranço
de se reconnaître son feu
autre côté, Malcolm, roi

ui tenait encore la campagne
nort d'Erland, était un homme
xérieur à Harald pour que
l ne fût pas en secret porté à
aine indulgence pour lui. Il
a donc rien pour les remettre
; mais en bonne politique,
à côté de Svein qu'étaient les
tout en le condamnant à payer
souverains des Orcades une
ende, il s'empressa de lui re-
a part qui, à ce titre, lui re-
lui-même.
querelle ne finit pourtant pas
brouilla de nouveau, on ba-
ore, mais en définitive Svein
l firent une bonne fois la paix.
l touchait au terme de sa
un assassinat devait la finir.
n Klerk, que nous avons vu
ans les Orcades à la suite du
arald, et en qualité de son
en avait toujours voulu à
l de ne s'être pas laissé placer
s sa tutelle. Une autre cir-
e plus récente avait encore
n ressentiment : il avait osé,
es ordres de Rögnvald, vio-
eu d'asile, une église, et y
mort à Thorarini, son en-
Rögnvald l'avait chassé des
Un jour que le comte était à
dans le comté de Caithness,
n lui dresse une embuscade,
e avec cinq cavaliers qui l'ac-
aient (20 août 1159).
ous sommes à dessein étendu
ne de Rögnvald, parce qu'au-
ne présente une plus nom-
rie de faits capables de bien
prendre ce qu'était, non pas
t le gouvernement des Or-
la politique de leurs comtes
à âge, mais encore le gou-
t et la politique de tous les
nds et petits. Le gouver-
les peuples n'étant alors basé
n principe, le pouvoir et les
ns variaient suivant chaque
chef : forts avec celui-ci, faibles
i-là. Rien n'était précis, dé-
encore moins reconnu ; une
t un héritage que des colla-
uvaient disputer aux descen-
ligne directe ; l'essentiel était
d'être assez fort pour oser l'entreprendre et pouvoir réussir. Notons, toutefois, en passant, qu'au fond de cette anarchie vivait déjà une pensée juste et féconde : l'usurpation sentait qu'elle ne se suffisait pas à elle-même, et elle demandait chaque fois à la nation assemblée de sanctionner son succès.

Rögnvald, aussi infatigable poëte que bon guerrier, ne laissa pas passer le moindre des événements sans le célébrer dans ses chants, qui sont parvenus par lambeaux jusqu'à nous. C'était sans contredit l'un des hommes les plus remarquables de son temps. Il partage avec Magnus l'honneur de pouvoir figurer sur le calendrier romain.

Harald succéda de plein droit à Rögnvald, et réunit toutes les Orcades sous son autorité. Svein, avec qui il avait été si longtemps en guerre, et que Rögnvald avait en dernier lieu réconcilié avec lui, était le plus redoutable pirate qui fût encore sorti des Orcades. Il fut enfin tué en Irlande par les habitants de Dublin, au moment où il se présentait pour prendre possession de cette ville. Tout semblait promettre à Harald un règne paisible. Il était encore dans la joie du second mariage qu'il venait de contracter avec la fille du comte de Moravie, lorsqu'il reçut la nouvelle que Magnus, fils d'Erling-Skack et neveu par les femmes de Sigurd le Hiérosolymite, lui préparait de nouveaux embarras. Harald, fils d'Eiric-Slagbrellr, et neveu du dernier comte Rögnvald, était venu réclamer de ce roi la moitié des Orcades et le titre de comte qui avait appartenu à son grand-père ; et Magnus avait accédé à sa demande. Harald, que nous nommerons *le jeune*, pour le distinguer de l'ancien associé de Rögnvald, que nous distinguerons par l'épithète d'*ancien*, s'était ensuite rendu auprès de Guillaume, roi d'Écosse, pour en obtenir pareillement et au même titre, l'investiture de la moitié du comté de Caithness ; et Guillaume s'était montré aussi facile que Magnus. Ce n'était là que le renouvellement de ce qui avait déjà eu lieu si

souvent, et la preuve que les rois de Norwége pouvaient bien quelquefois ne pas invoquer leur droit de suzeraineté, mais non jamais l'oublier entièrement.

Nous ne suivrons plus pas à pas les faits et gestes des comtes des Orcades; les mœurs restant toujours les mêmes, nous ne ferions que répéter, sous d'autres noms, et en d'autres termes seulement, les mêmes intrigues, les mêmes combats et les mêmes résultats obtenus par la victoire. Les forces militaires des Orcades, et par conséquent la population de ces îles s'étaient cependant accrues, puisque après les guerres d'Harald le jeune et sa mort, nous trouvons dans les historiens qu'Harald le vieux put mettre en campagne sept mille fantassins et un corps de cavalerie. Il est vrai que cette petite armée, destinée à combattre Guillaume d'Écosse, qui s'obstinait à réclamer le Caithness, fut détruite par lui aussitôt qu'elle se montra, en 1197. Les Caithnésiens s'étant révoltés de nouveau sous la conduite de Roderick et de

maître pendant quelque t
n'est qu'en 1276 que son
le même nom que lui, fu
cueillir son héritage, qu'il
qu'en 1284. Jon, son fils
cesseur, épousa, en 130
roi de Norwége, Eiric. U
un pirate, nommé Loku
tait les Hébrides, et y fa
environ cinq mille homı
mille femmes et enfants.

En perdant de leur impo
princes visant à l'indépe
se plaçant sous le patro
médiat des rois de Norwé
des Orcades avaient acq
de leur maître cette sorte
factice si jalousée des c
effet, lorsqu'en 1308 le
wége Hacon abolissait, d
les titres de comte et bar
sait d'exception qu'en fave
de son sang et des comtes
et quand, en 1343, Magn
ric, roi de Suède, de N
Danemark, mariait sa fi
comte des Orcades à c

cent soldats pour le service du
rwége, et s'engageait à n'avoir
ennemis ni d'autres amis que
ce souverain. Il promettait,
, de mettre son comté à la
on du roi, à la seule condition
le partagerait pas, et ne le
: à personne. Un point qu'il
le noter en passant, c'est que
les Orcades paraît avoir été,
oque, de bien moins facile
ion que le comte, puisque ce-
nd vis-à-vis du roi de Nor-
agement de ne rien con-
: cet évêque sans l'agrément
du suzerain.

e de soumission dut être re-
n 1418, par Jean Sinclair, et,
par David Meiner, seigneur
appelé évidemment au comté
les par un caprice du suze-
: fief. David Meiner indisposa
ses vassaux qu'ils présen-
ntre lui, au roi de Norwége,
ation portant sur trente-cinq
nt les plus notables étaient
xporté des grains en temps
:, et altéré la monnaie. Ré-
1427, il fut temporairement
par l'évêque, qui, ainsi
était engagé dès le principe,
s pouvoirs, en 1434, à
: de Sinclair, autre gentil-
cossais, auquel, au dire de
Robut, son fils, succéda en
us nous expliquons difficile-
e préférence pour des étran-
triment des nationaux. L'his-
ces temps étant celle des
plus que celle des choses, il
pour éclaircir les points obs-
lle présente, beaucoup plus
aux qu'il n'en serait besoin
rouiller celle d'une de nos
ériodes modernes. A la vé-
historiens anglais disent que
le Norwége ne possédèrent
es que jusqu'en 1266, époque
: Magnus IV de Norwége,
uerre avec l'Écosse, les céda
lre III, moyennant la somme
: mille marcs sterling, une
:, et celle de cent marcs ster-
able par année. Ils ajoutent
2 Hacon confirma cette do-
nation. La seule transmission bien avérée ne date cependant que de 1464: Christian Ier, roi de Norwége et de Danemark, donna alors ces îles en dot à sa fille Marguerite, qui épousait Jacques III d'Écosse. Toujours est-il que de 1266 à 1464 les comtes des Orcades prêtèrent constamment serment de fidélité aux rois de Danemark. Robert Sinclair ayant refusé d'obéir à un ordre de comparaître qui lui était adressé par le parlement d'Écosse, le comté des Orcades fut réuni à la couronne d'Écosse, et y resta attaché jusqu'au règne de Marie Stuart.

A cette époque, elle créa duc des Orcades Jacques Hepburn, comte de Botwell, afin de le rendre, par ce titre, plus digne de devenir son époux. Ils furent mariés le 15 mai 1567, dans le château d'Holyrood, et d'après le rite de l'Église réformée, par Adam Botwell, évêque des Orcades et frère du nouveau duc. Celui-ci, prévoyant combien ce mariage soulèverait de jalousie contre lui parmi les membres de la noblesse d'Écosse, et connaissant d'ailleurs les soupçons qui pesaient sur lui au sujet de l'assassinat de Darnley, premier mari de la reine, fit bâtir dans l'île de Westray, l'une des Orcades, un château fort, nommé Noutland, qui pût lui servir de retraite en cas de danger. L'événement justifia ses craintes; car, ayant été abandonné par la reine, et étant poursuivi par les lords de la congrégation, il s'enfuit avec deux ou trois vaisseaux, et se réfugia aux Orcades. Mais son château de Noutland n'étant pas encore entièrement bâti, et l'entrée de celui de Kirkwall lui ayant été refusée par le gouverneur Gilbert Balfaur, il se remit en mer et se livra à la piraterie, jusqu'à ce que William Kirkaldie le forçât à se rendre en Norwége. Arrêté et conduit en Danemark, il y fut jeté dans un cachot, où il mourut au bout de dix ans de captivité.

Après sa mort, lord Robert Stuart, fils naturel de Jacques V, fut fait, en 1581, comte des Orcades. Comme il avait été auparavant pourvu de l'abbaye d'Holyrood, il l'échangea avec Adam Botwell, le frère du dernier comte,

pour l'évêché des Orcades, et se trouva réunir ainsi toute l'autorité. Il fit reconstruire en partie le palais de Birsa, résidence principale des comtes. Vers ce temps, Jacques VI ayant épousé Anne, sœur du roi de Danemark, ce dernier signa une nouvelle renonciation aux droits qu'il pouvait encore faire valoir sur les Orcades et les Shetland.

Patrick Stuart, fils de Robert, succéda à son père. Les plaintes de ses vassaux contre les actes d'oppression qu'il se permettait engagèrent le roi à traiter avec sir John Arnat, à qui le comte avait engagé ses États, qui revinrent ainsi à la couronne d'Écosse. Sir James Stuart fut envoyé aux Orcades seulement en qualité de chambellan et de shériff. Le comte cependant, retenu prisonnier dans le château de Dambarton, chargea son fils naturel, Robert Stuart, de reprendre les châteaux de Kirkwall et de Birsa, dont sir James s'était tout d'abord emparé au nom du roi. Cette entreprise ayant réussi, le comte de Caithness fût à son tour chargé par Jacques VI de venger cet

son droit de seigneurie. Les
furent alors annexées une
fois à la couronne; et un acte
lement ordonna qu'elles ser
l'avenir, administrées par u
intendant (1669).

Depuis cette époque, le
comte de ces îles, passé da
mille Hamilton, n'est plus qu
fique, et les Orcades ne figur
dans l'histoire. Réunies aux
dont nous allons nous occupe
envoient un représentant au p
d'Angleterre.

Nous avons donné à ce rés
annales des Orcades plus d
que nos lecteurs ne s'y att
peut-être; mais deux motifs
guidé dans le plan de ce trav
bord l'histoire de ces îles,
fort intéressante, était presqu
nue en Europe; elle n'existait
forme de documents obscurs
chronique latine de l'Islanda
fœus, dans l'Orkeneyinga-Saga
quelques auteurs presque
c'était donc une page curie
fastes du moyen âge à rétal

ILES SHETLAND.

ıdes et les Shetland ont en-
ınt de ressemblance sous le
climat, des productions, et
mœurs et des usages, que
ıs pu les réunir dans une
me notice; mais nous avons
endre diffuse et inintelligi-
cription de ces îles nom-
'il importe de bien distin-
es des autres. Le soin que
mis à reconstruire, d'après
nes chroniques, le passé
trop peu connu des Or-
ı a déterminé à renvoyer à
pécial l'archipel des Shet-
nous n'avons presque rien
le rapport historique, puis-
s ont toujours suivi le sort
oisines. Mais nous avons
attention pour ne laisser
lans le travail qu'on va lire,
important parmi ceux qui
ı à l'histoire naturelle et à la
; de sorte qu'en réunissant
tices, on aura ce qui a été
plus complet sur les der-
es boréales de la Grande-
et ce que les chroniqueurs
ıus en ont dit.

ŒIL GÉNÉRAL. Les îles
ıppelées par les Hollandais
t par les Danois *Yetland*,
s entre l'Atlantique et la
rd, au nord quart-nord-est
ts, en Écosse, dont elles
nées d'environ quarante-
marines, et à seize ou dix-
marines des Orcades, aux-
rattache en quelque sorte
ir, petite terre inhabitée,
arages servaient autrefois
station aux vaisseaux hol-
enant des Indes.

pe a trente-six lieues d'é-
ıord au sud, et seize lieues
'ouest, entre les 59° 45′ et
atitude nord, et les 3° 5′ et
ıngitude ouest. Il est com-
quarantaine d'îles, dont
vingt sont habitées. Les
plus petites ne sont que des flots ou rochers appelés *holms*. Parmi les îles habitées, trois seulement méritent une mention; ce sont *Mainland*, qui s'étend du nord au sud sur toute la longueur du groupe; *Yell*, à l'est de l'extrémité nord de celle-ci, et *Unst* à l'est de cette dernière. Si la mer qui entoure les Shetland est, dans la bonne saison, moins mauvaise que celle des Orcades, les côtes de ces îles sont, en revanche, d'un accès plus difficile. Elles sont généralement hautes et s'élèvent perpendiculairement du fond de la mer. Sur plusieurs points, elles sont inaccessibles, coupées par d'énormes précipices, et hérissées de rocs effrayants; elles offrent un aspect qui frappe l'âme de crainte et d'horreur. Le courant du flux porte au nord, et celui du reflux au sud, excepté aux extrémités nord et sud du groupe, où le flux porte à l'est et le reflux à l'ouest.

Le climat des Shetland est très-inégal, mais plus sain et moins rude, en hiver, qu'on ne pourrait le supposer sous une latitude aussi élevée. On attribue ce fait à l'air de la mer, qui entretient constamment une grande humidité; mais cette explication nous semble peu acceptable, attendu que d'autres contrées, placées, sous ce rapport, dans les mêmes conditions, ne jouissent point des mêmes priviléges. Peut-être approcherons-nous davantage de la vérité en cherchant la cause de la température, qui, dans le courant de l'année, est, terme moyen, de + 5° Réaumur, dans les foyers volcaniques souterrains, dont la configuration générale du groupe, et surtout celle de l'île Mainland, en particulier, attestent la présence; il faut aussi tenir compte des inextricables inégalités d'un sol hérissé de rochers qui contrarient et brisent les vents froids, dont le souffle agite ordinairement en février et en mars les flots de ces mers peu profondes. Le printemps commence à

la fin d'avril ; les chaleurs vers le milieu de juin ; l'automne, qui amène de grandes variations de température, des brouillards épais en septembre, et des vents violents accompagnés de pluies abondantes, est de courte durée ; dès la mi-octobre on commence à sentir les froids, qui persistent pendant six mois. Comme dans les Orcades, la neige séjourne peu sur le sol, et les glaces sont peu fortes ; mais alors la mer est très-agitée, et les ports sont presque inaccessibles. La grande réfraction qui a lieu dans ces latitudes septentrionales procure à ces îles, en été, la vue du soleil pendant près de trois mois, sans interruption, puisque dans l'île de Unst, la plus septentrionale du groupe, il reste jusqu'à dix-huit heures cinquante-cinq minutes sur l'horizon; mais, en hiver, où il ne paraît que durant cinq heures, cet astre reste caché pendant près de trois mois. En un mot, en juin et juillet, il s'en faut peu que les nuits ne soient aussi brillantes que les jours, et en décembre, les jours sont presque aussi ténébreux que les nuits. Vers le

étonnent le spectateur par
changement de leurs forme
montrent soudain sur des po
n'en voyait pas trace aupa
glissent légèrement le long d
moment d'après elles s'éteig
vanouissent tout à coup, (
après elles une étendue obsc
forme. Bientôt ce sombre (
lumine de nouveau pour
encore, et ne laisser que le
ténébreux. Dans certaines
s'élèvent en colonnes, q
tent d'un côté le jaune le p
tandis que l'autre décline, p
bres graduées, jusqu'à se
avec le firmament. En gé
ont, d'une extrémité à l'autr
vement de tremblement qu
qu'à ce qu'elles s'évanouisse

Pour clore cette descrip
rale, et avant de passer à c
de Mainland, d'Yell et d'
nous feront connaître ce gr
ses détails. nous dirons c
face des Shetland ne pr
des montagnes noires et c

les, en descendant du nord au
ı première, très-petite, en
holm nommé Petit Via ; la
e, en face de celui de Solu ;
ème, où se trouvent les bourgs
eaux de Cardsta, de Hammer
est ; la quatrième, qui se trouve
e ; la cinquième où sont situés
Fitaburgh et Skelda ; la sixiè-
'est, qui est réunie à la précé-
ır l'isthme de Mavisgrind, large
re toises, et où sont bâtis Kir-
Nasting, non loin du promon-
Edwick, et Scalloway ; la sep-
ıu sud, qui n'a guère plus d'im-
e que les deux premières ; la
e, où sont placés Lerwick, la
, Saint-Paul et Sandwick,
mité sud ; enfin la neuvième,
ı est creusée la belle baie de
l, formée par les deux pro-
es de Fitland et de Samburgh.
ce qu'on vient de lire, on con-
: la forme de la principale des
l soit, comme nous l'avons dit,
s extraordinaires. Les seules
gnes d'être citées sont Rewieck,
peuplée de pêcheurs, et où l'on
: que de la tourbe, et Lerwick,
npte mille habitants, et pos-
ı signe de sa suprématie, un
nmé Charlotte, occupé par une
ırnison d'invalides. Les rochers
groupes affectent dans cette
me dans toutes les autres, des
très-variées : ils s'élèvent tan-
yramides aiguës, tantôt en ca-
s aux tours majestueuses ;
nfin ils présentent au-dessus
r l'apparence d'une flotte com-
e nombreux vaisseaux. Quel-
nmets atteignent une hauteur
use. Le mont Rona, près de
de Mavisgrind, a vers sa base
e deux tiers de long, une lieue
de large, et trois mille neuf
rante-quatre pieds géométri-
élévation. Sur sa pointe on a
it une échauguette, faite de qua-
des pierres verticales ; deux au-
ıcées horizontalement, forment
au-dessus duquel on a dressé
ramide en pierre. Cinq ou six
ıes peuvent tenir dans ce réduit.

Dans le voisinage est un rocher perpendiculaire très-élevé, et qui, vu de quelque distance, ressemble à un vaisseau à la voile ; tout auprès se dressent deux autres rochers en forme de colonnes, sur lesquels les cormorans viennent faire leurs nids tous les deux ans. Dans le même canton est le *rocher de la porte*, Doorholm, dont une partie est arrondie, tandis que le reste semble une ruine composée d'un seul éclat de rocher, et contient une magnifique arcade intérieure de soixante-dix pieds de haut, éclairée par une ouverture placée à son sommet. La mer pénètre dans cette salle souterraine, où entrent aisément les pêcheurs.

Nous allons maintenant, en commençant par la côte ouest, et en remontant du sud au nord, faire le tour de Mainland ; et, tout en signalant les principales îles et holms environnants, nous compléterons les notions nautiques qui seules ont quelque importance pour ces parages reculés.

A l'extrémité sud, est, ainsi que nous l'avons déjà dit, le promontoire de Samburgh. Walter Scott, avec qui il est puéril de lutter pour la vérité des descriptions, s'exprime ainsi dans son *Pirate :*

« Cette île, longue, étroite et déchiquetée, appelée continent (Mainland) de Zetland, se termine, comme le savent très-bien les marins qui naviguent dans les mers orageuses de la Thulé des anciens (*), en un roc escarpé, d'une immense hauteur, nommé Samburgh-Head, qui présente son crâne dépouillé et ses flancs décharnés aux flots, constamment en courroux, d'un courant qui ne le cède en force qu'à celui du Pentland-Firth. Du côté de la terre, ce promontoire s'abaisse rapidement jusqu'à un petit isthme, découpé des deux côtés en baies qui s'avancent graduellement, et semblent

(*) On voit que l'illustre romancier admet très-gratuitement que Thulé est située dans ces parages, tandis qu'il faut la chercher, ainsi qu'on le verra dans notre travail sur l'Islande, vers le nord du Danemark.

vouloir opérer un jour une jonction, qui ferait du Samburgh-Head une montagne isolee entourée par la mer. »

Le bourg de Sandwick, qui descend jusque sur le port du même nom, s'eleve sur la pointe de Nonmay. A un tiers de lieue au nord-est de cette pointe est l'île de Mousa, qui a une demi-lieue au plus de longueur, et est très-étroite. De l'île de Mousa à la pointe de celle de Bressay, il y a deux lieues. Au centre du canal que forme cette dernière île, et sur la côte de Mainland, est la rade qui porte egalement le nom de Bressay, et autour de laquelle s'elève en demi-cercle Lerwick, avec le fort Charlotte dont nous avons parlé, et qui défend l'entree du port. En 1665, pendant la guerre contre la Hollande, la flotte anglaise, commandée par le comte de Sandwick, mouilla tout entière dans cette rade, qui est excellente et très-frequentée par les pêcheurs de harengs. C'est dans l'île de Bressay, longue de quatre milles, large de deux, et située par les 60° 14' de latitude nord, et 3° 32' longitude ouest, que les bâti-

des cordes au côté opposé du
sur le promontoire, où elle
fixées de la même manière. O
gea un panier ou un berceau, p
pût, à l'aide de ces cordages, pa
dessus l'abîme d'une île à l'a
c'est le moyen qu'on emploi
aujourd'hui pour transporter l
tons. On y a aussi recours p
prendre sur le rocher les œu
petits des oiseaux de mer qui
y nicher en quantité innombr

« La construction d'un pl
l'île de Noss serait extrêmem
aux navigateurs ; car plusie
seaux, et entre autres une
russe de trente-huit canons,
perdus sur la côte orientale
land. »

Entre cette île et celle de Br
un canal nommé *Bressay-Sou*
le franchir en sûreté, il faut at
pleine mer, et eviter avec la plu
attention les bancs et les roch
le fond est semé. Au nord-es
deux îles, est le Green-holm
vert; puis, toujours en remonta

percée de trois entrées par
s le flux et le reflux prennent
rs, et éclairée par un trou placé
met de la voûte ; à l'ouest de
rnière, et assez loin, Fula,
le trois milles, large d'un et
vec un port nommé Ham (*),
osée, par quelques géographes,
Thulé des anciens ; Orna, Papa,
East-Burgo et West-Burgo,
Tronza, Manvick, et la grande
tite Herra. Entre celle-ci et
d, on trouve le canal Clifft-
les îles Saint-Ringius ou Saint-
, et enfin Colsa.

, longue de vingt milles et
douze, est la seconde des
l en étendue ; elle a plusieurs
rts, et notamment ceux de Lie,
, de Sandwick, à l'extrémité
st, et de Quia, au centre de la
. Unst, la plus septentrionale
es britanniques, a huit milles
sur quatre de large. Son port,
Balta, situé sur la côte orien-
orme un enfoncement de près
milles. Au-devant est une
le étroite, qui se nomme éga-
Balta, et qui le garantit con-
les vents. Les navires y trou-
plages commodes pour le
et il est le plus fréquenté par
res qui vont au Groënland.
ns l'île de Unst que s'établit,
, notre savant compatriote,
, pour se livrer aux travaux
ques dont le gouvernement
ui avait facilité les moyens,
aient pour but de prolonger
Shetland la méridienne d'Es-
de France. Ce physicien cé-
aissé des pages intéressantes,
eintes d'une véritable poésie,
flot, transformé par lui en
oire astronomique. La des-
qu'il en donne fait bien con-
triste coin de terre, « con-
neuse, pierreuse, sans chemins,
arbre sur les montagnes ou
plaines pour reposer la vue ;
de la pluie, du vent et des
tempêtes, où l'atmosphère, constamment imprégnée d'une froideur humide, n'apporte quelque adoucissement à l'âpreté des hivers que sous la triste condition de n'avoir pas d'été. » Tous ces inconvénients n'empêchent pas les habitants de Unst d'aimer leur pays. « Ce qui les attache à leur patrie, dit M. Biot, c'est l'inaltérable paix dont ils jouissent, dont ils savourent toutes les douceurs. Depuis vingt-cinq ans que l'Europe se dévore elle-même (l'auteur écrivait ceci à la fin des guerres de l'empire), on n'a pas entendu dans Unst, à peine dans Lerwick, le bruit d'un tambour ; depuis vingt-cinq ans, la porte de la maison que j'habitais était restée ouverte la nuit comme le jour. Dans tout cet intervalle, ni conscription ni presse ne sont venus troubler ni affliger les pauvres mais tranquilles habitants de cette petite île. Les nombreux récifs qui l'environnent, et qui ne la rendent accessible que par des temps favorables, lui servent de flotte pour la défendre des corsaires en temps de guerre. Et qu'est-ce que des corsaires y viendraient chercher ? Ici on ne reçoit les nouvelles d'Europe que comme on lit l'histoire du précédent siècle ; elles ne rappellent aucun malheur personnel, elles ne réveillent aucune animosité ; aussi elles n'ont plus cet intérêt, ou plutôt cette fureur du moment, que produit l'exaltation insensée de toutes les passions, et l'on philosophe avec tranquillité sur des événements qui semblent se rapporter à un autre monde. »

A un demi-mille de l'extrémité nord de l'île de Unst, s'élève le Wallafied, qui y aboutit après avoir couru parallèlement à la côte occidentale. Il a six cents pieds de hauteur en cet endroit. Au centre, le Crossfied forme presque un angle droit avec le Wallafied ; au nord, le Saxaforth s'élève à sept cents pieds, et s'aperçoit à une grande distance en mer. Parallèlement à la côte orientale, s'étend le Wordhill. Entre ces montagnes, dont la plus haute est couverte de quelques pieds de mousse, se trouvent des plaines fertiles ; et de

traction du mot norwégien *hamn*
danois *havn*, en anglais *haven*,
s *havre*

leurs flancs coulent des sources qui alimentent plusieurs lacs. Celui de Cliff a deux milles de long sur un demi-mille de large; ses rivages sont agréables, et d'autres petits lacs lui font suite, et le prolongent en quelque sorte jusque vers l'extremité méridionale de l'île. Dans les baies et les ports, les rivages sont bas et sablonneux, et les promontoires, qui sont en grand nombre, ont jusqu'à trois cents et trois cent cinquante pieds d'élévation.

Unst possède aussi des cavernes naturelles fort curieuses; à Sha, il en existe une dont la voûte est soutenue par des piliers octogones. A Burn-Frith, il y en a un grand nombre qui ont leur entrée sur la mer, mais elles sont peu considérables. Une seule est visitée, une fois l'an, par les insulaires qui y vont prendre des phoques. La plupart sont inaccessibles. A l'est de celle où l'on pénètre, et au-dessous d'un bras du mont Saxaforth, on admire une magnifique arcade naturelle qui a trois cents pieds de long, s'élève à une

tiquité la plus remarquabl
renferme est un petit châte
bâti en ardoises minces, très-bi
Cette tour peut avoir cinqua
de diamètre; les murs en o
d'épaisseur: quantité de petit
sont pratiquées dans leur int
communiquent entre elles a
d'un escalier circulaire. On en
la construction aux Norwégi
est aujourd'hui en ruine, et l'i
rempli de décombres, s'étar
de serpents et d'animaux veni
peuple évite de s'en approch
tend qu'elle est devenue la
des Trows, les successeurs
des Duergar du Nord (*). Cett
sède encore deux enceintes sé
circulaires: la plus vaste est
de cercles concentriques, do
grand a cinquante pieds de
Le cercle extérieur est fait
pierres, et les deux autres sont
Un passage très-étroit les trav
et conduit à un tertre placé
de l'enceinte intérieure. L'aut
ment est moins considérabl

ouver que les Shetland ne re autrefois qu'une seule et re, morcelée à la suite de ns dont le souvenir ne s'est servé jusqu'à nous.

éralogie des Shetland est peu on ignorait encore en 1806 ntenaient de la houille; on y it pourtant des mines de cui- ont été promptement aban- arce qu'elles ne sont point es pour couvrir les frais d'ex- , et ce n'est que tout récem- du chromate de fer a été à Unst. Des pyrites de fer it en couches assez épaisses ness, et, ailleurs, des pier- micacées. Quant à la pierre s marais, elle est, comme abondante partout dans l'ar- s cyanites, les actynolithes le même cas, ainsi que le grès argileux et la pierre à ii paraissent former la base On y trouve également une pierre, nommée diallage sieurs variétés de schistes, ques-unes peuvent être em- mme ardoises; de la pierre cristal de roche, du soufre; eines de jaspe rubanné, de foulon et de la terre à por- ont on n'a pas su jusqu'ici ; de l'argile compacte, sem- lle qu'on emploie en Angle- France à la fabrication de u de la poterie; et enfin de e la même qualité que celui oite dans le comté d'Aber- de toutes ces productions la euse est, sans contredit, atif de magnésie.

ui recouvre ces richesses est, port du plus ou du moins d'une variété infinie. En ndroits, il consiste en une ofonde, avec un fond sablon- s d'autres, la tourbe n'a ce de profondeur sur une rgile; dans les parties culti- rrain est généralement com- mélange d'argile et de gra- ect du pays est triste et On n'y rencontre, à l'excep- tion de quelques genévriers noueux et rachitiques, ni arbres, ni arbrisseaux; les parties occidentales surtout sont sauvages; un pommier, cultivé avec des soins infinis et qui était venu à bout de promettre cinq pommes, a fait pendant longtemps l'orgueil de son propriétaire. Le bois à brûler est remplacé par la tourbe, la mousse et le gazon séché.

Un peu de seigle et de blé, de l'orge et de l'avoine noire en quantité suffisante pour la consommation dans les bonnes années, mais donnant une farine qui a le goût de brûlé, telles sont les céréales que produisent ces îles. Dans les jardins on cultive des pommes de terre, qui sont passables, des choux, des navets, des carottes, des pois et des fèves; les prairies donnent d'assez bon foin.

Les harengs sont la principale fortune des Shetlandais, qui en exportent jusqu'en Espagne et en Italie. La baie de Bressay est le principal lieu de rendez-vous des pêcheurs, tant nationaux qu'étrangers, et surtout hollandais. A certaines époques, des bancs innombrables de harengs visitent les Shetland. Au mois de juin, ils approchent en colonnes immenses, font le tour des îles, et ensuite disparaissent entièrement, principalement dans les temps d'orage. Quand ils ont commencé à arriver du côte du Nord, l'aspect de l'Océan est complétement changé; ils sont partagés en colonnes de cinq à six milles de longueur et de trois à quatre de largeur; à mesure qu'ils passent, l'eau est poussée en avant comme par un courant impétueux. Quelquefois ils s'enfoncent pendant un certain temps, et ensuite reviennent à la surface de la mer. Quand le soleil brille, la vue de cette multitude de poissons est réellement magnifique; ils forment comme un vaste champ couvert de fleurs de nuances variées et éclatantes. Les oiseaux de proie et les poissons voraces observent leur marche. Des baleines de plusieurs espèces se tiennent sur la côte, et ouvrant leurs vastes mâchoires, les engloutissent par centaines. Les goëlands et les mouettes fondent

sur eux, et contribuent à diminuer leur nombre.

La mer fournit encore des turbots, des morues, des églefins, des merlus, des homards, des crabes, des huîtres; les cavernes de l'île d'Unst donnent asile au phoque, cette ressource providentielle de toutes les contrées glacées. Les lacs et les cours d'eau de l'intérieur sont peuplés de truites, de carrelets et d'une infinité d'autres poissons, dont l'abondance sert à la fois la paresse et le goût des Shetlandais.

Les oiseaux sont en espèces plus nombreuses : on élève des oies, des canards, des pigeons, des poules et quelques dindons; mais ces volailles sont généralement mauvaises, et ont un goût poissonneux, qui provient des débris dont elles font leur principale nourriture. On trouve dans ces îles mais en petit nombre, des courlis, des bécassines, des vanneaux, des pluviers, des alouettes, des rouges-gorges, des râles de genêt, des tourne-pierres, des moineaux, et une espèce de roitelet à huppe dorée, qui, en été,

attaque courageusement aquatiques, et défend ses petits, qu'il chasse m de son nid. Ces dernier des bergers shetlandais, vent les agneaux; ils ne reusement pas les seuls oi à redouter sur ces roche putent aussi les faucon viers, les corneilles n corbeaux et la chouette- dernière ne vole jamai autres oiseaux de son saisir sa proie : elle re ment perchée, attenda chat, qu'une souris ou animal paraisse. Une pr francs est accordée par une moindre pour les de proie, suivant leur ravages qu'ils peuvent c

Les chevaux, de même des Orcades, n'ont que trois pieds et demi de ha très-long et très-fort. Vif encolure assez agréable, mais d'une sûreté à tou

r à la superficie se mange, est regardé comme une llente : quand il a traversé que la fermentation a dé- eu de principes spiritueux ot, il passe pour un re- e contre les maladies pro- usage constant du poisson. ne alors *bland*.

ons, également très-petits, uit principal de ces îles. Ce- mouton de trois à cinq ans de quatre francs quatre- mes à huit francs quarante n a calculé qu'en 1806 ils mbre de cent vingt mille en- archipel. En hiver, ils man- tes marines que les vagues e rivage. Une sorte d'ins- conduit; car, dès que la nce à baisser, tout le trou- occupé à paître à plusieurs stance, se met en marche , et reste sur la plage que la marée montante alors il retourne à son r laine est très-douce et l y en a de nombreuses couleurs sont : le blanc, is clair, et quelquefois le t arrachée sur l'animal, et pée. On laisse dans l'opé- ngs poils qui se trouvent laine; ils protégent celle ensuite, et conservent à toison qui le garantit id. On a voulu, mais en uire une race plus forte; est opposé. On a décou- ent que la peau de cette de sa toison, peut se pré- anière à faire une belle n excellente qualité doit t la rendre propre à être maroquin.

sont extrêmement petits; ssent facilement, et sont n cochon de lait, bon à broche, ne coûte sou- ux francs cinquante cen-

lièvres ni renards. Les abondance. On ne trouve auvage, dans les Shetland, que la loutre, le rat d'eau, la souris, le putois et la chauve-souris.

Population, mœurs et coutumes. La population de cet archipel, estimée à vingt-six mille, et suivant d'autres à vingt-quatre mille âmes, est d'origine norwégienne. Les hommes sont de moyenne stature, très-bruns, bien proportionnés, robustes, courageux, actifs, et très-hospitaliers. Les femmes sont blondes, ont le teint beau et coloré, et sont aussi chastes que laborieuses. C'est à elles que sont dévolus, dans la basse classe, les travaux de l'agriculture. Cette population, dont la constitution physique paraît si bonne, ne peut cependant résister aux principes délétères d'un climat constamment humide, et aux fatigues d'un genre de vie qu'on supporterait à peine dans les conditions les plus favorables de température et de bien-être social. Les Shetlandais sont presque tous et très-promptement atteints d'une affection de nature phthisique et scrofuleuse, qu'aggrave, chez les personnes de la classe aisée, et surtout chez les femmes, qui ne sortent guère que pour aller à l'église, l'usage du thé, si nuisible à la santé quand l'exercice et la transpiration ne neutralisent pas l'action interne qu'il exerce sur l'estomac et le système nerveux. Les secours de la médecine sont malheureusement rares et hors de prix dans ce coin de terre reculé; et quand on a pu payer la visite du médecin, on ne peut plus se procurer les drogues, qui sont encore plus chères.

La nourriture des Shetlandais n'est pas seulement mauvaise et souvent insuffisante, elle est encore, pour ainsi dire, incessamment conquise au prix de la vie par le malheureux paysan. Beaucoup d'entre eux se nourrissent, pendant la belle saison, des œufs et des petits des oiseaux sauvages qu'ils vont chercher au pied des rochers escarpés, hauts de trois à cinq cents pieds; et ce n'est point par la grève qu'ils y arrivent. La mer, constamment agitée, n'a laissé qu'en bien peu d'endroits d'intermédiaire entre elle et les rochers de la côte; l'a-

venturier hardi descend du haut du rocher avec une corde faite de paille ou de soie de porc, et que tient une personne placée au sommet du rocher. Dans l'île de Foula, on fixe en terre un petit pieu, ou même une cheville au bord du précipice, et l'on y attache une ligne à pêcher. C'est avec un soutien aussi frêle que les insulaires descendent aux endroits où se trouvent les nids; ils prennent ce qui s'y trouve, et remontent avec une agilité surprenante. Les lois de Norwége regardaient, avec raison, cette manière de chasser comme une espèce de suicide, et punissaient le mort dans les membres restants de sa famille, si le plus proche parent ne consentait à aller, par le même chemin, chercher et rapporter le cadavre du défunt. A Malte, comme nous l'avons dit, aux îles Hébrides, aux Orcades, aux Féroe, ainsi qu'on le verra plus loin, on retrouve la même coutume. Mais quand le pauvre chasseur shetlandais ne trouve, pour se refaire, au retour de son expédition,

main. Le laboureur marcl
la charrue, qu'il dirige
manche fixé à sa partie si
conducteur marche en ava
et le tire à lui par une co
à la corne; d'autres suiv
bêches, pour unir le sill
les mottes de terre. Les
font, dans les terres sèch
calcaire, vers la mi-mars
autres vers la mi-avril se
s'occupe peu de l'engrais d
pendant on y jette quelqu
mon seul, ou mêlé à de la
che. On ne sait ce que
jachères. La température
ble qu'on ne saurait marq
précise des récoltes, qui s
assez hâtives dans les en
couche inférieure est calca
bonnes saisons, on moiss
tembre; autrement il faut
qu'à la mi-novembre, et al
est endommagée par les p
vient malsaine. La moisso
manière ordinaire. Quand

nes de ces demeures ont quelques traces d'une civili- ins arriérée. On y trouve rieur des cloisons, des es- hambres, ou plutôt des en- s où sont cachés les lits des ces petits palais obscurs, onstamment enfumés par la les préparations auxquelles le poisson, pour servir aux chaque jour. Si ces loges, aux frais des propriétaires s affermés, sont hideuses, figurer ce que peuvent être es fermiers sont tenus d'éta- ntretenir pour les besoins de on.

ulins sont très-petits, et ne extraordinaire. La roue t mouvoir est horizontale; ont tournées diagonalement , et le volant est attaché à vraiment primitive; le tout sous une petite hutte cou- aume, qui ne ressemble pas table à cochons. Il y a quel- ns une seule île, cinq cents ulins, dont pas un ne peut s d'un sac de blé à la fois, n admettant qu'il soit en bon

a n'est pas fait pour ajou- rêt du fermier pour la pros- on exploitation; et si l'on utes ces causes de dégoût résultent de ses relations ropriétaire de sa ferme, ndra comment on ne trou- un centime en espèces, ger la plus extrême mi- ce pays où il est passé que les aumônes doivent ar- ehors, c'est-à-dire, de l'É- onque le désire peut, sans ni propriétaire ni fermier, d'un morceau de terre, le récolter, puis l'abandonner cier personne, et aller plus autant. Le territoire des îles, mers environnantes, sont la xclusive des lairds, qui se encore en lairds écossais et l'origine norwégienne; ces rennent même le titre de lairds udallers. Le pauvre, ou le paysan, ne possède en propre que sa liberté; et il est obligé de payer la terre où il végète dans la misère, et la vague qui engloutira sa frêle barque de pêcheur. Autrefois les redevances des fermiers se payaient en deux termes : l'un en beurre, l'autre en argent; mais, depuis longtemps, les stewards, ou délégués des lairds absents, exigent que les deux termes soient acquittés en argent. Tant de misère d'une part, de dureté et d'avarice de l'autre, chasseraient bientôt tous les habitants pauvres, si la ruse ne venait au secours de leurs despotes. Obligés de fournir un certain nombre d'hommes pour le service militaire, dont ils ont soin de faire un épouvantail à ces gens, qui voient si rarement un uniforme, ils désignent de préférence le Shetlandais qui a tardé à se marier, et à s'établir comme on l'y avait engagé dès l'âge de dix-sept ans. A ceux, au contraire, qui ont consenti à prendre ce dernier parti, ils donnent la valeur de trois acres de terrain stérile, et le retiennent ainsi au pays par l'attrait d'un simulacre de propriété; car donner, dans la langue des lairds shetlandais, ne signifie que prêter.

Mais si la condition des fermiers est dure, celle des pêcheurs l'est peut-être davantage. En effet, dès que le nouveau ménage est installé sur ses trois acres de terre, le mari en confie la culture à sa jeune femme; quant à lui, il passe toutes ses journées sur les flots perfides d'une mer féconde en naufrages. Voici comment M. Biot, dans sa curieuse notice sur les îles Shetland (*), dépeint les vicissitudes de la vie de pêcheur : « Six hommes, bons rameurs et sûrs les uns des autres, s'associent pour occuper une même barque, un canot léger, entièrement découvert. Ils prennent avec eux une petite provision d'eau et de

(*) *Notice sur les opérations entreprises en Angleterre et en Écosse pour prolonger la méridienne d'Espagne et de France jusqu'aux îles Shetland*, 1818, dans les mémoires de l'Académie des sciences.

gâteaux d'avoine, une boussole; et, dans ce frêle esquif, ils s'en vont hors de la vue des îles et de toute terre, à une distance de quinze ou vingt lieues; là ils tendent leurs lignes, et passent un jour et une nuit à pêcher. Si le temps est beau et la pêche favorable, ils peuvent gagner chacun dix ou douze francs dans un pareil voyage; si le ciel se couvre et que la mer gronde, ils luttent, dans leur nacelle découverte, contre sa fureur, jusqu'à ce qu'ils aient sauvé les lignes, dont la perte serait leur ruine et celle de leur famille; puis ils rament et voguent, dans la direction de la terre, au milieu de vagues hautes comme des maisons. Le plus expérimenté, assis à l'arrière, tient le gouvernail; et, jugeant la direction de chaque lame, élude son choc direct qui suffirait pour les engloutir. En même temps, il commande les mouvements de la voile; il la fait baisser chaque fois que la barque est montée sur le dos d'une vague, afin de modérer sa descente, et hausser chaque

ajoute M. Biot, l'âpre
leur patrie a des cha
ment ces vieux roche
formes hardies et l'a
vent observé leur mar
passage que leur barqu
lorsqu'au retour d'une pê
et ramenée par un ve
elle rentre dans la baie
saluée par les cris des oi
Ils aiment ces cavernes
ils ont souvent lancé le
milieu des vagues, pour
dre les phoques endormi
tranquille sous leur con
templé avec admiration
carpements des roche
cette vieille charpente d
les couches, penchées v
minées à leur base par
flots, semblent menac
sous leurs ruines la frê
bondit à leurs pieds. A
che, des nuées d'oiseau
taient par milliers de l
surpris de se voir troubl
[illegible]

l la leur achète sur le pied de
ntimes pour chaque poisson
nk, et de quinze à trente par
norue. Le plus clair de leur
est la tête de ces poissons
rdent pour leur nourriture.
core au steward que doit s'a-
e pêcheur pour se procurer
t dont il a besoin. Celui-ci lui
r jusqu'à cinq schellings ster-
r huit livres de gruau, et ne
s moins de cinquante pour
les toiles de Hambourg, les
istillés des grains, les tabacs
e et à fumer communs, les
, les rubans et autres ajuste-
femme, tandis que le pauvre
ais ne lui vend que vingt-cinq
la paire ces beaux bas de
sa femme et lui ont filés et
st qui seront ensuite revendus
e le prix d'une paire de bas
La métropole est du moins
e, car elle envoie, année com-
deux à trois mille livres ster-
gratification pour le poisson
orté dans les ports étrangers,
Hambourg, Bilbao, Barce-
autres villes de la Méditer-

s compléter le tableau de la
u Shetlandais, et aussi pour
naître le caractère de ces in-
chez qui la civilisation pénètre
lement, en dépit des écoles
les dont l'Écosse fait les frais
apprennent presque tous à
rire et même à compter, nous
rons à la *Revue des deux*
quelques passages d'un récit
iel M. Frédéric Mercey a mis
minutieuse exactitude du
le mœurs. Il a choisi pour
tradition la plus répandue
Shetland sur la mort de Pa-
uart, cousin du roi Jac-
d'Écosse, par son père, fils
le Jacques V, et qui usurpa,
plus de dix ans, le titre et le
de comte des Orcades et des
.

*re de Patrick Stuart, comte
ades et des Shetland.* « Pa-
nté des Orcades, vivait en
débauché et ne croyait guère en Dieu. Quand il pouvait jouer un mauvais tour à un prêtre, ou séduire une jeune fille, il le faisait avec une satisfaction sans égale; et comme il était plein d'audace, tous les moyens qui pouvaient le conduire à ses fins lui semblaient bons, les moyens les plus iniques comme les moyens les plus dangereux. Patrick régnait depuis dix ans environ sur les Shetland, et malgré les plaintes des habitants de ces îles, le gouvernement d'Écosse avait toléré cette sorte d'usurpation, incapable qu'il était alors de la faire cesser. Il eût fallu, pour y mettre fin, s'emparer de l'oppresseur de ces îles; il eût fallu équiper une flotte, lever une armée, et faire en règle le siége du château de Scalloway, qui passait pour imprenable. Patrick Stuart, qui savait combien il était en horreur aux habitants des îles, ne sortait jamais qu'accompagné d'une troupe de satellites bien armés; c'étaient des aventuriers de Norwége, d'Irlande ou d'Écosse, qu'il enrichissait de ses rapines, et qu'il regardait plutôt comme ses compagnons de débauches et d'aventures que comme ses soldats.

« Lerwick, la capitale des îles Shetland, cette petite ville qui, de nos jours, renferme à peu près deux mille habitants (*), n'en comptait, du temps de Patrick, que quelques centaines. Lerwick, depuis nombre d'années, est fréquentée par les flottilles des vaisseaux pêcheurs de toutes les nations qui relâchent dans son port, soit au commencement de l'été, lorsque l'immense armée de harengs fait invasion dans ces parages de l'Océan, soit à l'automne, lors de la pêche du cabillaud et de la morue. Du temps de Patrick Stuart, comme aujourd'hui, Lerwick était donc le port et le marché du pays. C'était là qu'à certains jours se rendaient les pêcheurs et les paysans de ces îles, pour acheter des provisions, et pour vendre celles qu'ils avaient faites. Lerwick n'est distante

(*) Nous croyons que M. Mercey exagère le chiffre de cette population.

que de quelques milles du château de Scalloway. Aussi Patrick y faisait-il de fréquentes incursions, soit qu'un jour de marche il voulût approvisionner à peu de frais sa maison, en enlevant arbitrairement les denrées que les pauvres gens apportaient de la campagne ou des îles voisines, soit qu'il resolût de frapper la misérable ville de taxes onéreuses. Dans ces occasions, quand les insulaires avaient connaissance des projets du pillard, ils cachaient leurs provisions et leurs marchandises, et s'enfuyaient. Mais Patrick arrivait souvent d'une manière si brusque, qu'il leur laissait à peine le temps de fuir sans rien cacher. Les habitants de l'île qui se rendaient au marché, posaient donc aux environs de la ville, sur un roc ou sur quelque éminence qui dominait la campagne, des sentinelles qui devaient les prévenir de l'arrivée du comte, et leur donner le temps de vider la place.

« L'hiver de 1614 venait de finir; les habitants recommençaient à se visiter;

Stuart! s'écrie le cavalier
tonnante; et il disparaît par
opposé à celui par lequel il
En un instant la place se
avant qu'elle soit tout à fait
le marché nettoyé, Patrick
au galop. Il monte, lui, un
val que, à sa grande taille e
blanche, on reconnaît pour
naire de Norwège. Il se c
sourire d'un air de mépris;
il n'enlèvera à ses malheure
ni leurs bestiaux, ni leur p
argent. Il fait au pas le
place, suivi de ses gens. A
vis de la porte de l'église,
tout à coup: son corps est
son regard plonge sous le
dirait une statue équestre
vant l'église. Que regarde
Qu'a-t-il vu? Une jeune f
bout sous la voûte du porc
belle de la beauté du Nor
veux sont blonds, ses yeux
peau blanche est veinée d'
rose. »

le résistance et n'avait
de faire entendre de
ifs gémissements, s'é-
oup ; et le comte qui,
e athlétique, sentait
ids d'un corps devenu
t plus sans inquiétude.
dant s'arrêter ; il se
ire, afin d'être de re-
y avant le jour. Au
il est accosté par deux
n était monté sur un
nes gens parlaient du
revenaient, et de l'ef-
causé l'apparition de
rick joignit ses malé-
rs, et bientôt se plai-
son fardeau. C'était,
on d'Écosse qu'il avait
et qu'il n'osait laisser
que les Trows ne le
Celui qui était à che-
nonture ; Patrick l'ac-
chant vivement, s'en-
lop, laissant les deux
illés de l'aventure. —
Trows, dit l'un. —Ou
rit celui dont le sheltie
lestement escamoté ;
us son bonnet son œil

ontinue M. Mercey,
ps dans la direction
de Scalloway, dont
instants, briller les
vers les brouillards.
pays, que les anciens
avec assez de justesse,
mons de la mer, est
marécages, d'étangs et
antes, avant d'arriver
du château de Scal-
igé de faire bien des
e pas être englouti.
ait à poindre quand
devant la porte du
ied à terre, prit le sac
ney, qui s'enfuit, et il
cri. Ses gardes recon-
oix, et ouvrirent la
entra, chargé du sac
mps, rien ne remuait;
artement qu'il avait
er, et en ferma soi-
gneusement la porte. Patrick était inquiet de l'immobilité de sa prisonnière. Il s'approcha d'une fenêtre, qu'il ouvrit, pour que les premières lueurs du jour qui rougissait la crête des vagues de la mer, lui prêtassent leurs clartés ; plaçant ensuite le sac debout dans l'embrasure de la fenêtre, il prit un poignard, et d'un seul coup déchira la toile dans toute sa longueur.

« Quelles furent la surprise et l'épouvante du ravisseur, quand, au lieu de la jolie fille pâle et évanouie, qu'il s'attendait à voir sortir du sac et à ranimer de ses baisers, il aperçut un horrible visage de vieille femme, un visage osseux et tout sillonné de plis profonds.

« C'est la Walkyriur (*) que j'ai enlevée! s'écria Patrick, en se rejetant en arrière avec un mouvement d'inexprimable dégoût. Puis, honteux de sa terreur et s'approchant du cadavre, il le saisit comme un furieux et le précipita par la fenêtre, espérant ainsi se débarrasser de cette horrible vision.

« Ce n'était point la Walkyriur, c'était la vieille Meg Dhu, la mère d'Éda, que le comte avait enlevée à la nuit, comme elle rentrait après avoir attendu sa fille sur le chemin de Lerwick.

« Éda pleura sa mère, mais elle jura de la venger. Elle avait deux amants : elle promit sa main à celui qui tuerait le comte ; mais tous deux succombèrent, et elle resta seule pour accomplir son projet.

« Le roc de Grunista, au haut duquel était bâtie la cabane d'Éda, ressemble à une pyramide renversée, ou plutôt à un champignon monstrueux dont la tige s'enfonce profondément dans un sol tout hérissé de rochers; cette tige est beaucoup plus étroite que la couronne, qui est aplatie au sommet. C'est au milieu de cette petite plate-forme que cette chaumière, seule habitation du rocher, était placée. Pour y arriver, quand on venait de la plaine, il fallait de toute nécessité se servir d'une longue échelle, qu'on appuyait sur le rebord circulaire

(*) Femme promise au guerrier mort.

du roc. Pendant longtemps, les habitants de Grunista s'étaient servis d'échelles établies à demeure dans le rocher, comme les échelles de Louèche, en Suisse; mais depuis que le comte des Orcades était venu s'établir à Scalloway, amenant avec lui une bande d'étrangers qui couraient le pays, le rançonnaient, le pillaient, les habitants du rocher avaient détaché les liens qui retenaient l'échelle à la paroi du roc. Le soir, quand tous étaient rentrés dans leur nid, ils retiraient l'échelle derrière eux, s'isolant ainsi du reste de l'île, et n'ayant plus rien à redouter des hommes. Peu à peu, les ermites de Grunista étaient devenus moins nombreux: le père d'Éda était mort; son jeune frère s'était fait pêcheur et vivait dans une autre partie de l'île; et enfin, quand sa mère était devenue victime de Patrick, Éda était restée seule habitante du rocher. Les paysans, inquiets pour elle de la voir isolée de la sorte, l'avaient plus d'une fois engagée à venir habiter parmi eux; mais Éda s'opiniâtrait. Depuis la mort de

poids n'écrasait pas l'as
bruit de leur chute avertir
la jeune fille du péril qu'
Éda ne s'était pas tromp
prévisions. Un soir que,
sa cabane, et veillant com
tinelle attentive (elle ne
vers le matin), elle prêtait
divers bruits qui interrom
lence de la nuit, au souffle
mer, aux plaintes de la c
cri aigu des sea fawls, e
un froissement léger non l
bane, le bruit inusité d'un
ger qu'on dressait contre
bruit fut aussitôt suivi
d'une pierre, qui roula au
cipice avec un long rete
Plus de doute, l'ennemi é
ne perd pas de temps; pl
tion et de courage, elle acc
endroit du rocher qui fù
La chute de la pierre n'av
concerté l'assaillant; l'éch
s'était muni avait été rep
le roc, et un homme en
franchi les premiers éch

[illegible], comme elle en-
[illegible], au fond du précipice,
et des malédictions, elle ne
[illegible] que l'ennemi ne fût encore
[illegible] cris et ces imprécations
[illegible] compagnés de plaintes que la
[illegible] arrachait à l'inconnu. Il était
[illegible]. Ces imprécations et ces
[illegible] taient toujours du même
[illegible] la blessure de son ennemi
[illegible] assez grave pour l'empêcher
[illegible]ver et de s'enfuir. Éda com-
[illegible] ce qu'elle avait à faire. Elle
[illegible] au sommet du roc toute la
[illegible] toute la tourbe qu'elle peut
[illegible] elle y met le feu. La flamme
[illegible]illante; Éda l'alimente en y
[illegible], les tables et les chaises
[illegible] taient sa cabane, de sorte
[illegible]ice on doit croire que la
[illegible] même est en feu. Ce moyen
[illegible] manquer de réussir. La
[illegible]ille à peine depuis quelques
[illegible] qu'on entend déjà le son des
[illegible] hameau voisin; bientôt des
[illegible]lent au son des cloches: ces
[illegible]lissent la campagne et s'ap-
[illegible] Déjà les plus alertes des in-
[illegible]nt au pied du rocher. Les
[illegible] du blessé avaient cessé.
[illegible]ort? avait-il fui? Éda n'hé-
[illegible] elle prend son échelle, l'ap-
[illegible] plate-forme, descend rapi-
[illegible] raconte aux premiers arri-
[illegible] qui vient de se passer. Le
[illegible] blessé, il ne peut être loin.
[illegible]che, et bientôt, à la lueur
[illegible], on aperçoit un homme
[illegible] une armure, qui, comme le
[illegible] homard que la mer, en se
[illegible] laissé à sec sur la plage,
[illegible] à reculons dans une fente
[illegible]. Son visage est pâle et son
[illegible]nçant; son heaume est dé-
[illegible] pièces de son armure sont
[illegible] le fer des cuissards pénètre
[illegible]airs et la jambe paraît bri-
[illegible]dant il tient toujours une
[illegible] main, et il semble décidé à
[illegible]....
[illegible]oure, on le lie, les paysans
[illegible]ulent le massacrer. Ce n'est
[illegible] peine que la justice de
[illegible] arraché de leurs mains. Il
est condamné à être pendu; déjà il est aux pieds de la potence! un ordre du roi arrive.

« ..... Convaincu du crime de rébellion, d'abus de pouvoir et de forfaits sans nombre, Patrick, le comte des Orcades, fut exécuté à Édimbourg, en 1614. J'ai vu dans le musée des antiquaires de cette ville, dit M. Mercey, l'instrument de son supplice. On l'appelle *the maiden* (la vierge); le criminel que la maiden allait mettre à mort s'agenouillait sur un échafaud, le corps courbé en avant, la tête placée entre deux poutres peintes en noir, au haut desquelles était suspendue une hache tranchante, chargée d'un énorme lingot de plomb. Cette hache était retenue par une corde passée dans une poulie. Le bourreau lâchait la corde, la hache glissait le long d'une double charnière, entre les deux poutres, et séparait d'un seul coup la tête du tronc. On voit que la maiden n'était autre chose que la guillotine. Le régent Morton, le dernier de ces terribles Douglas, l'orgueil et l'effroi de leur pays, avait fait venir d'Halifax, dans le comté d'York, à Édimbourg, la maiden. On s'en servait à Halifax de temps immémorial, et Morton, qui regardait la terreur comme le plus sûr des moyens de se maintenir au pouvoir, n'eut garde de négliger une aussi redoutable invention. »

On reconnaît partout dans ce récit, où la fiction occupe si peu de place qu'on pourrait dire que tout en est vrai, la trace des mœurs demi-sauvages, demi-chevaleresques, de ces anciens Norwégiens, les premiers maîtres des Shetland et des Orcades, et des Danois leurs successeurs; mœurs dont nous avons essayé de donner une idée dans la partie historique de la précédente notice. Ces traits caractéristiques sont encore plus saillants dans les innombrables superstitions encore en crédit parmi les Shetlandais.

Il est vrai de dire qu'au nombre de ces dernières il en est qui ont leur origine dans les conditions mêmes de leur existence. C'est ainsi que jus-

qu'au dix-huitième siècle ils se sont refusés à porter secours à un noyé, prétendant que celui-ci portait malheur à son sauveur. Il est probable, en effet, que cette barbarie servit d'abord d'excuse pour laisser périr des malheureux naufragés dont les dépouilles, jetées sur le rivage, appartenaient aux Shetlandais à titre d'épaves. Tout horrible que soit ce calcul, qu'on nous accusera peut-être de prêter gratuitement à ces insulaires, nous y croyons d'autant plus qu'il est incontestable que plusieurs îles de cet archipel sont tout à fait déchues depuis que l'établissement de phares dans leurs parages y a rendu les sinistres moins fréquents. D'autres croyances ou pratiques superstitieuses leur sont évidemment inspirées par leur genre de vie. La pêche étant leur occupation favorite, ils ont dû, dans leur ignorance, épier les moindres incidents qui avaient précédé ou suivi une course plus ou moins favorable, et en faire des pronostics infaillibles.

C'est ainsi que le plus habile devin

sortes de génies familiers
les collines et les caverne
délibérer sur les méch
méditent, se réunissent
dans les lieux où le sang
fin, il n'est pas jusqu'a
même, à la porte duquel
catholicisme et de la refo
landais n'aient placé un
sur le modèle de l'Heim
d'or, qui veille à la garde
le paradis scandinave.

Parmi ces croyances
voici une d'autant plus
les pauvres Shetlandaise
véritable existence de bê
ne valent guère que le di
d'elles. Brownie, le patr
culteur, a perdu presque
dit. Les fées et les espr
coudées franches, et o
dire combien ils font de
aux pauvres Shetlandais
très-bien voltiger çà et là
tes, montés à cheval sur
n'y a pas de jour, pas d
une journée où quelque

ngleterre, saint Denis de
nt Patrick d'Irlande, etc.
;e est le maître du ballet,
en diverses passes de sa-
n arrière, tantôt en avant,
ont pas, comme la pyrrhi-
es, le mérite de représen-
et ou une action drama-

. *Commerce.* Ce peuple si
, si ignorant et si su-
n'est pourtant pas sans
l fabriquait, pour sa con-
des draps grossiers, des
unes, des bonnets et des
e, avant de savoir apprê-
t de phoque, dont il com-
nais et les couvertures de
Les Shetlandais tricotent
fins, que quelquefois on
e passer au travers d'une

erce de ces îles n'est pas
comme on le pense bien.
portant et le plus continu
i se fait autour des bâti-
eurs qui s'approchent des
nsiste principalement en
matières ou d'objets fa-
remarque surtout, dans
ons, le talent que déploient
dais pour appitoyer les
s commercent aussi par
ire des stewards, qui en
profit. Ils exportent ainsi
e tonneaux de morue sè-
et d'autres poissons; cinq
aux de soude, extraite du
'huile de baleine, des plu-
ux rares, et enfin diffé-
es de peaux. Dix navires, jaugeant ensemble sept cent soixante-huit tonneaux, suffisent, année commune, à ces exportations, qui ont principalement lieu pour Leith, Londres, Dublin et Barcelone, d'où ils rapportent du blé, de la farine d'avoine, des liqueurs spiritueuses, des tabacs, des étoffes, des outils, des quincailleries, etc., etc.

Espérons qu'un jour l'hérédité du fief sera abolie sur cette terre désolée, et que la chétive population de ces douze paroisses, à défaut d'un soleil plus vivifiant et d'une terre plus féconde, trouvera dans la justice et la libéralité de la mère patrie ce qui assure la prospérité des nations, la liberté et les lumières de la civilisation.

Nous sommes obligé, faute d'espace, de terminer ici cette notice sur l'archipel des îles Shetland. C'est à regret que nous avons négligé une foule de détails intéressants, réunis dans les matériaux qui nous ont servi de guide. Ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de les connaître, pourront consulter avec fruit Laing, Belin, Edmonstone, Mibbert, Pennant, (*Arctic zoology*); le grand dictionnaire géographique de Picquet, Malte-Brun, Pinkerton; l'*Encyclopédie britannique*, au mot *Shetland;* Biot (notice déjà citée et insérée dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*); John Ross (*Premier voyage à la recherche d'un passage au nord-ouest*, 1818); Fréd. Mercey (article publié dans la *Revue des deux mondes*), et Walter Scott dans son *Pirate*.

ILES FÉROE.

Description. Les Féroe forment un archipel qui s'étend du 61° degré 15′ jusqu'au 62° 21′ de latitude nord, et du 7e degré 55′ au 10° 25′ de longitude occidentale. Elles sont éloignées d'environ trois cent quatre-vingts milles anglais de la côte de Norwége, et de deux cents des îles Shetland. Elles occupent du nord au sud un espace de soixante-sept milles, et de l'est à l'ouest une étendue de quarante-cinq milles. Elles sont au nombre d'une trentaine, dont dix-sept habitées. Voici les noms de ces dernières : *Fugloe*, *Svinoe*, *Videroe*, *Bordoe*, *Konoe*, *Kalsoe*, *Osteroe*, *Stromoe*, *Kolter*, *Hestoe*, *Nolsoe*, *Vaagoe*, *Myggenœs*, *Sandoe*, *Skuoe*, la *Grande Dimon* et *Suderoe*.

Il y a lieu de croire que les aventuriers qui autrefois parcouraient les mers du Nord, ravageant tous les pays auxquels ils abordaient, décou-

nois, et divisées en six di
syssels.

On croit généralement qu
wégiens donnèrent à ces il
de *Faaroe*, à cause du gra
de moutons qu'ils y trouvèr
en danois, signifiant *moutor*
dénomination, altérée par
nonciation vicieuse, se sera
mée en *Féroe*. Ce nom pou
dériver de *fiœr* ou *fiarn*, qu
éloigné.

Faut-il reconnaître, a
Brun, les îles Féroe dans la
de la *Carta di navigar*
Zéno? Il est certain que les
rent autrefois nommées *fe*
pluriel, et plus souvent
singulier, ou par une pros
mune dans les langues du
eys-land, comme on dit, p
hornholmsland, quoique *h*
dire *île* et semblerait, par

le deux et même trois
le sorte que, sur cer-
habitants sont obligés
de monter au moyen
s. En allant d'une île à
e tantôt au pied d'une
elle, dont le sommet,
e flèche, se cache au
illard, tantôt sous un
de triomphe, formé
aux terribles de la mer
u métamorphosent les
s continents. Ici, c'est
ore et gigantesque qui,
par les flots, se penche
menaçant d'engloutir
sse sous sa voûte ef-
'est une caverne téné-
bheur féroïen pénètre
r y faire la chasse aux
abrite. Partout, à l'in-
sur les côtes, c'est une
et triste, un paysage
esque à la fois, surtout
e brume s'étend comme
ces flots battus de la
ivre de blanches nuées
de leurs montagnes.

ces parages est tumul-
nte; à l'est et à l'ouest,
nt considérablement; à
onte de sept brasses, et
ulement. Un grand nom-
tourbillonnants agitent
te la profondeur de l'O-
ombre on cite surtout
roe, près de l'île de ce
sionné par un cratère
ine brasses (ou toises)
au centre, et de cin-
nte-cinq sur les bords.
e quatre tournants im-
t de leur naissance est
i large bassin, où com-
gée de rochers, qui
ale et se termine au
tère. Cette chaîne est
ore et couverte d'une
le. Dans presque tous
t surtout pendant les
iquentes sur ces côtes,
llonnant offre aux ma-
xtrême. Les vaisseaux
ment attirés. Le câble
pend sa force; les vagues s'élèvent aussi haut que les mâts, et les imprudents qui se sont aventurés dans le voisinage de ce Charybde du Nord, n'échappent à la mort que par miracle. Cependant au moment du reflux, et par un temps bien calme, les Féroïens se hasardent dans leurs chaloupes près du tourbillon, pour pêcher dans les eaux poissonneuses qui baignent les rochers environnants (*).

Des ouragans terribles se déchaînent quelquefois sur ce sombre archipel. Ces espèces de trombes, nommées par les Danois *oes*, agitent prodigieusement la mer et enlèvent de grandes masses d'eau, qui transportent à une distance surprenante tout le poisson qui s'y trouve. On assure que des bancs entiers de harengs ont été ainsi jetés sur les plus hautes montagnes des Féroe. Sur terre, les ouragans ne sont pas moins formidables; ils déracinent les arbres, entraînent au loin les hommes et les bestiaux, renversent les cabanes, et arrachent des rochers, qui, roulant du sommet des monts, écrasent, parfois, dans leur chute, l'humble demeure du paysan.

Les montagnes sont si rapprochées, que l'extrémité de la base de l'une est le commencement de la base de l'autre. Souvent elles ne sont séparées que par un ruisseau, ou un torrent. On trouve sur les plateaux les plus élevés de grands espaces couverts de débris qui semblent des efflorescences tombées des rochers. Ces espaces ne produisent aucune espèce de plantes, parce que la terre nécessaire à la végétation est emportée par la violence des vents, ou détrempée par la pluie à la fonte des neiges. Dans d'autres endroits, les montagnes sont couvertes d'un sol de peu d'épaisseur, d'une fécondité remarquable. Le seigle, qui, dans les Féroe, remplace le blé, rend, dans ces terrains, plus de vingt pour un, et le

(*) Pour tout ce qui concerne l'hydrographie des Féroe et la navigation sur leurs côtes, on peut consulter avec fruit les observations de l'amiral danois Löwenhorn (bibliothèque du dépôt de la marine.)

gazon offre une nourriture abondante aux brebis.

La plus haute montagne est celle qui porte le nom de *Skölinsfield*, et qui est située dans la partie méridionale de Stromoe. Sa hauteur perpendiculaire est de deux mille deux cent quarante pieds anglais. Par un temps clair, on voit de son sommet toutes les autres îles.

Toutes ces montagnes paraissent être le produit d'une révolution naturelle, telle qu'une violente secousse sous-marine, ou l'abaissement graduel de la mer qui les recouvrait autrefois. Il n'est guère possible d'attribuer leur formation à des éruptions volcaniques, car, suivant Landt, on ne trouve dans les Féroe aucune trace de cratères; on n'y rencontre même ni lave ni pierres ponces. Ce groupe mérite donc particulièrement l'attention des géologues (*).

Les Féroe renferment un grand nombre de lacs, et sont sillonnées par une infinite de cours d'eau extrêmement rapides, mais fort peu larges

emportée dans l'atmosph
se forme en un brouillar
fumée épaisse, au milieu
brille un arc-en-ciel aux c
tantes.

Les Féroe, outre un no
dérable de sources d'eau v
ble, possèdent des sources c
qui sont d'un grand seco
habitants. C'est là un trait
ressemblance avec l'Islan
reste n'est pas très-éloigné
chipel. La plus remarqua
fontaines brûlantes est ce
makielde qui se trouve
Noragota, dans l'île d'Oster
du sein de la terre, non loi
L'eau en est si chaude en
si l'on y jette un coquilla
est bientôt séparé de son
Autrefois on s'y rendait da
tant dans un but de plaisi
traction que pour boire d
comme remède. Maintenan
qui s'y donne rendez-vous e
moins nombreuse; ce dor
tants du voisinage se plaig

tif qu'à certaines
en été par exem-
ıu'il contient aug-
ortion remarqua-
gulièrement. Les
ɔnc probablement
:re lac plus petit,
mer, et dans le-
s marées est très-
surplus, qu'on a
flux et le reflux,
des lacs, mais
ines situées à une
la mer. Il n'y au-
ırprenant dans le
a fait à tort les
.irkyu.

ı Féroe est Stro-
pt milles de lon-
ırgeur, et s'étend
sud-est au nord-
plusieurs villages
ıte une mention
ɜst un cependant
ıne singulière ob-
les taureaux et
élève, ou qu'on y
lconque, devien-
'arouches et dan-
ce phénomène en
: en question est
ntagnes qui pro-
-remarquable, et
au ou une vache
d la répétition de
vocation de quel-
e son espèce, et
ıs ne savons jus-
ut admettre cette
semble plus ingé-
e.

;e de Tyorneviig',
ɔnale de Stromoe
ı part à quelques
mer, et offre une
lus de deux cents
ion du sud-est au
e, pendant une
ıavigue en canot
on peut, en re-
ɜs ouvertures de
rie, apercevoir à
il qui se lève res-
ı des flots; et c'est
là un spectacle aussi beau qu'extraordinaire.

A quelque distance de la pointe de l'île on voit surgir du sein de la mer un rocher élevé nommé *Stapken*. Le côté sud de cette masse imposante semble avoir été déchiré par quelque convulsion violente; le côté nord offre la vue d'une réunion d'immenses troncs d'arbres rapprochés les uns des autres, et couronnés par de longues branches qui s'entrelacent de la façon la plus étrange et la plus fantastique.

Frederiksvaag était autrefois l'établissement commercial le plus important de Stromoe; ses habitants entretenaient de fréquentes relations avec l'Écosse; et comme ce port était l'entrepôt des marchandises danoises des Indes occidentales et orientales, ceux qui se livraient au cabotage réalisèrent des bénéfices considérables, surtout pendant la guerre de l'indépendance américaine; mais dès avant 1810 cette jolie petite ville était devenue entièrement déserte, et elle n'a pas encore retrouvé la vie et le mouvement.

Thorshavn est la capitale de l'île et de tout l'archipel : c'est la résidence du gouverneur, du juge et de quelques autres fonctionnaires; c'est aussi actuellement le centre du commerce. La situation de cette ville est des plus singulières : « Qu'on se représente au fond d'un golfe un demi-cercle de montagnes escarpées et sauvages. Là s'élève une langue de terre, ou plutôt un banc de roche posé en droite ligne au milieu des flots, au centre du cercle, comme une flèche au milieu d'un arc. C'est sur ce banc de roche que la plupart des maisons ont été construites. Elles sont toutes rangées symétriquement sur deux lignes et serrées l'une contre l'autre. Les rues qui traversent ce triple amas d'habitations sont si étroites, que deux chevaux n'y marcheraient pas de front, et si rocailleuses, si escarpées, que, pour pouvoir y passer en certains endroits avec quelque chance de sécurité, il faut se cramponner au roc avec les pieds et les mains. En hiver, par un jour de verglas, la descente d'un de ces rocs

simplement avec quelques douzaines de planches clouées l'une contre l'autre. C'est un genre d'habitation qui forme la transition entre la tente nomade et l'édifice cimenté. Elles sont si frêles que, l'hiver, on est obligé de les amarrer avec des câbles, pour que le vent ne les emporte pas. Ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont uniformément coupées en deux parties par une cloison. D'abord on entre dans la cuisine, qui n'a ni planches sur le sol ni fenêtres. Le jour y pénètre ou par la porte, ou par la cheminée. Pour tout meuble on y trouve quelques vases en terre, quelques ustensiles en bois, un ossement de dauphin pour siége, et d'autres ossements servant de pelle ou de fourgon. La seconde pièce est éclairée par deux ou trois vitraux : c'est là le séjour habituel de la famille ; c'est là que les femmes cardent la laine, tissent le vadmel ; c'est là que père, mère, enfants, reposent entassés l'un près de l'autre sur quelques planches recouvertes d'un peu de paille. Cet espace étroit, privé d'air, inondé par la fumée du feu de tourbe, exhale une odeur nauséabonde à laquelle l'étranger s'habitue difficilement (*).

Les habitants de Thorshavn sont peut-être les plus pauvres de toutes ces îles, et ce n'est pas peu dire. Tandis que les paysans des campagnes élèvent

sion des aventures et un [illegible]. Il se fit marin, [illegible] cette nouvelle exis- [illegible] occasions de signaler son [illegible] vue un seul navire mal [illegible] hommes aussi en- [illegible] lui, il allait hardiment [illegible] aux flibustiers an- [illegible], qui infestaient, à [illegible] les mers de l'Islande et [illegible] de ces courses au- [illegible] procurait un triomphe et [illegible] réputation. Cependant [illegible] les ennemis ne vinssent [illegible] sa propre retraite, et [illegible] de défendre sa ville par [illegible]. Quelque temps après, [illegible] à l'entrée du port un [illegible] garni de pièces d'artille- [illegible] fortification devint le [illegible]horshavn. Le renom du [illegible] avait retenti à la cour [illegible] II, qui, pour récom- [illegible] de ses nombreux ser- [illegible] le commandement d'une [illegible]. Cette faveur fut la [illegible]rtuné marin. Il recom- [illegible]r les mers, et parvint à [illegible] vaisseau anglais qui s'en [illegible] de marchandises volées [illegible] Anglais réclamèrent, [illegible] leur chargement prove- [illegible]Shetland. Ils insistèrent, [illegible] à faire accuser Magnus [illegible] lui l'ennemi des pirates, [illegible] si souvent puni les fli- [illegible] de leurs brigandages [illegible] fut jugé, condamné, et [illegible]gré ses protestations d'in- [illegible]crime judiciaire eut lieu [illegible] mémoire du martyr ne [illegible] être réhabilitée; bientôt [illegible] des Anglais fut constaté; [illegible] plus temps, et le châ- [illegible] au juge qui avait le plus [illegible] faire condamner Magnus [illegible] aux Féroïens leur noble [illegible] souvenir du constructeur [illegible]horshavn fut religieuse- [illegible]ré parmi les pêcheurs du [illegible], veuf de son héros : [illegible]raditionnels ont consacré [illegible] et ces chants, répétés de [illegible]ouche jusqu'à nos jours, font encore le charme des longues veillées d'hiver dans ces îles lointaines de la mer du Nord.

Il semble que les fortifications élevées par Magnus eussent perdu toute leur utilité en perdant celui dont elles avaient protégé l'asile. Depuis la mort inique du prêtre marin elles n'ont plus servi, et, dans la seule circonstance où elles eussent pu garantir les habitants de Thorshavn des insultes de leurs ennemis, elles sont restées muettes comme de vieilles ruines. Un jour de l'année 1803, une frégate, portant pavillon français, vint mouiller dans la rade de la capitale. On ne tarda pas à s'apercevoir que le drapeau dont se parait le vaisseau étranger était destiné à cacher un piége, et que le port de Thorshavn s'était ouvert à un navire anglais; or comme la guerre était alors dans toute son ardeur entre la France et la Grande-Bretagne, et que le Danemark était notre allié, les intentions de la frégate anglaise envers la colonie danoise n'étaient pas difficiles à deviner. Toute résistance eût été inutile; le gouverneur dut en conséquence songer à capituler. Il envoya douze parlementaires à bord du navire ennemi : ils y furent retenus prisonniers. Douze autres habitants qui succédèrent aux premiers furent également arrêtés. Alors les Féroïens, indignés d'une telle perfidie, résolurent de combattre, et se dirigèrent vers la forteresse. Mais les Anglais avaient mis à profit le temps qu'ils avaient perdu en délibérations : de nombreux soldats avaient été débarqués, et, avant que les habitants eussent atteint le fort, ils y avaient pénétré, avaient encloué les pièces d'artillerie, démoli une partie du bastion, et s'étaient enfuis sains et saufs vers le bâtiment. Dès cet instant, Thorshavn fut au pouvoir des Anglais. « L'histoire, dit M. Marmier, à qui nous avons emprunté ces détails, ne nous a pas conservé le nom de ces hommes qui s'en vinrent avec tant d'audace, dans une mer paisible, masqués par un pavillon étranger, qui eurent la gloire de faire prisonniers vingt-quatre pêcheurs, de

Ce qu'on vient de lire est la partie la plus intéressante et la plus dramatique de l'histoire de Thorshavn, humble bourgade presque aussi ignorée que les pêcheurs qui l'habitent. Deux événements méritent cependant encore d'être rappelés : c'est l'adoption du christianisme par les habitants, en l'an 998, et leur conversion au protestantisme à la fin du seizième siècle.

Nous ne dirons rien des autres villages que les Féroïens décorent du nom de villes. La description du chef-lieu de l'archipel suffit pour donner une idée des bourgades de second rang. Il y a toutefois une remarque à faire : c'est que les maisons de Thorshavn sont bien plus misérables et bien plus tristes que celles qui s'élèvent sur le rivage dans le pourtour de l'île. Celles-ci sont plus commodes et plus vastes. Le principal bâtiment, composé d'une cuisine et de deux chambres, l'une pour les provisions, l'autre pour le tissage du vadmel, est construit moitié en bois, moitié en pierre, ce qui est du luxe pour les Féroe. Tout auprès on voit l'étable, la grange où le fermier conserve son fourrage et son grain, le four qui sert à torréfier l'orge, et enfin plusieurs cabanes presque à claire-voie, tant les planches qui les composent sont éloignées les unes des autres. Ces espèces de huttes ou bicoques

dit Pennant (*), détruit d'agneaux et de brebis, is chaque pêcheur était tenu à la cour de justice, le jour de is, le bec d'un de ces oiseaux, de payer une amende dite *corbeau* (*roven fine*) (**). oiseaux de terre sont le ramier, l'étourneau, la ber- blanche ou hoche-queue, le t quelquefois l'hirondelle; e neige se repose souvent ps dans les Féroe, lors de e vers le Nord. On y ren- lquefois le héron. Le bec ou spatule y est commun. au, l'huîtrier et le vanneau t les côtes, sur lesquelles se ssi en grande quantité des rochers, tels que les puf- ngoins, les guillemots fous *e geyir fugl* ou gerfaut y , mais seulement à certai- s de l'année. Ce dernier e ses ailes trop courtes em- voler, fait son nid au pied et sombres falaises. Le *skua* est un oiseau de proie de d'un corbeau. On assure un homme passe près de s'élance sur lui et lui dé- isage. Le goëland arctique ir, le bourgmestre, l'oi- empêtes, plusieurs espèces rs, entre autres le plongeur e cygne, l'oie sauvage, l'é- ard à édredon, l'havelda à longue queue, le cormo- oëland brun fou complètent n des oiseaux palmés de ces es.

iens sont d'intrépides chas- manière dont ils prennent de rivage offre les plus gers. Les rochers qui con- s nids ont souvent deux es de hauteur; mais rien ces hommes courageux, plus t-être que les Shetlandais et . Pour atteindre l'endroit pratiquent la *chasse par en haut* et la *chasse par en bas*. La première se fait, comme on le devine, à l'aide d'une corde attachée au corps du chasseur, et tenue éloignée des bords du rocher au moyen d'une planche qui s'avance sur l'abîme et à l'extrémité de laquelle elle est suspendue. Quand il faut transporter d'un endroit à un autre le chasseur ainsi maintenu en l'air, il y a pour lui grand péril, parce qu'il se détache du bord des pierres qui tombent sur sa tête, et qui le tueraient infailliblement s'il n'était pas coiffé d'un bonnet épais, quelquefois trop faible cependant pour le garantir de l'atteinte mortelle des gros éclats de rocher. La dextérité de ces hommes est vraiment merveilleuse : parfois ils placent leurs pieds contre le sommet d'un précipice, et se lancent au loin pour retomber près d'un trou qu'ils supposent contenir un nid. Quand les oiseaux ont pondu dans des cavernes profondes, ils s'y abattent, se dégagent de la corde, la fixent à une pierre, ramassent leur butin tout à leur aise, et reprennent ensuite leur poste aérien. D'autres fois, ils s'écartent du rocher, et, avec un filet placé au bout d'un bâton, ils prennent les vieux oiseaux au moment où ils sortent de leurs retraites. La chasse terminée, ils tirent une petite ficelle liée autour de leurs reins et tenue au sommet par leurs camarades; à ce signal, on les hisse, et ils remontent souvent blessés ou cruellement contusionnés. Si par malheur il arrive que la corde s'engage dans les interstices des rochers, les malheureux restent suspendus entre ciel et terre, sans pouvoir ni remonter ni descendre. « Il y a quelques années, dit M. Marmier (*), un paysan de l'île Nordoe passa ainsi un jour et une nuit, privé de nourriture, à moitié nu, transi de froid et torturé par la corde qui lui serrait les flancs. Dans son désespoir, il allait ronger le câble avec ses dents, au risque de se tuer en tombant dans l'abîme, lorsque d'autres paysans accoururent à son se-

zoology.
s Brunnich.

(*) Revue des deux mondes, article déjà cité.

ter, grimpe ou se fait pousser par ses amis, qui le soutiennent à l'aide d'un bâton jusqu'à la première place où il peut poser le pied. Alors, au moyen de sa corde, il amène à lui un autre chasseur, qui en fait autant pour un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que toute la bande se trouve installée sur le roc. L'opération se renouvelle s'il y a plusieurs degrés à monter, et ils se hissent l'un l'autre, jusqu'à ce que, de rocher en rocher, ils arrivent à la hauteur de la retraite des oiseaux. Pour découvrir les nids, il faut qu'ils errent autour de l'esplanade, au risque de glisser et de tomber dans le gouffre béant. Quand ils ont découvert l'objet de leur convoitise, ils agissent deux à deux : l'un s'attache au bout de la corde de son associé et se fait descendre, en confiant sa vie à la force et à la vigilance de son compagnon, qui doit aussi le remonter. Il arrive quelquefois que le poids de l'homme suspendu l'emporte sur la force de celui qui le soutient : alors tous les deux tombent et se brisent. Quand la chasse a été heureuse, ils jettent le gibier dans le bateau qui stationne au pied de la falaise. Mais souvent ils passent une semaine entière à dénicher les oiseaux, logeant dans les crevasses qu'offrent les bords du précipice, et se nourrissant du peu de provisions

simpl
de vie
rieux.
en une
sembla
un gile
lants,
mouto
tre les
en lon
comm
let de
tant ju
de la t
et un
le tro
tête,
mes.
taient
partie
les, d
et d'a
d'Islan
chette
drés
tête,
semb
une
jourd
placés
ginal
et au
Le
nêtes

, l'orphelin sans asile et sans . Leur humeur se ressent u du séjour qu'ils habitent; 'empreinte sombre et triste re qui frappe incessamment ds. L'aspect de ces rochers les vagues écumantes, de gnes au front chauve, de ces cures et froides, les rend et mélancoliques; toutefois it plus justement cette tenale, en disant qu'elle partime allemand poussé jusqu'à on, bien plus que de la sau- l'Esquimau.

rouve la douceur du caracroïens et leurs bonnes qua- la rareté des querelles entre pêcheurs, et l'absence comcurtres dans leurs annales . C'est là encore un trait de ce avec les Norwégiens.

urs de ces insulaires sont : point d'adultères, pas d'enrels. La jeune fille qui s'est ire, se marie sans être ac- à l'église des deux garçons , qui assistent, en pareille ce, la fiancée sans tache. « Il n voyageur moderne, dans s des deux sexes, une liste, une confiance si pleine et de réserve, qu'elle rappremiers âges du monde. femmes assistent au déshala toilette de leurs commens aident à se lever et à se On s'embrasse, le soir, en t, le matin en se revoyant, près chaque repas. Ces fempparence si faciles, sont ce- une vertu exemplaire. Les es des deux sexes couchent me chambre, dans le même u'il en résulte des naissances . »

arque dans cette population fonds de piété. Tous accomec exactitude leurs devoirs aussi les prêtres ont-ils fort s ne sont qu'au nombre de s desservent les églises de ipel. Ces pauvres ecclésiasnt isolés sur des greves silencieuses où les suivent les souvenirs de leur patrie, car ils viennent tous du Danemark, après avoir pris leurs grades à l'université de Copenhague. Comme le médecin de Thorshavn, ils sont obligés d'exposer fréquemment leurs jours pour aller porter aux fidèles des localités éloignées le tribut de leurs paroles évangéliques et les secours de leur saint ministère. Ils bravent la tempête avec un courage que soutient un zèle ardent, et, lorsqu'ils sont retenus pendant plusieurs jours loin de leurs demeures, il faut, en attendant que les vents cessent d'agiter la mer, qu'ils vivent de la vie de leurs hôtes indigents et qu'ils partagent leur humble couche. Autrefois ils bénissaient, sur différents points de ces îles, des sources où les parents allaient baptiser les nouveau-nés, quand ils ne pouvaient les porter au presbytère; mais aujourd'hui il faut présenter l'enfant au prêtre, et il arrive bien souvent que la frêle créature ne peut résister aux fatigues du trajet.

Telle est la vie de tout ce qui habite les Féroe; misère, isolement, tristesse, dangers continuels, lutte incessante contre la destinée, tel est le partage de ces pauvres gens, dignes assurément d'un sort meilleur. « Les flots et la terre, dit l'habile écrivain que nous avons déjà cité, ne leur donnent qu'un moyen d'existence précaire, et leurs faibles ressources sont encore amoindries par le monopole commercial qu'ils subissent comme une loi de servage. Le commerce des Féroe était libre autrefois; les habitants s'en allaient eux-mêmes à Bergen échanger les productions de leur pays contre celles dont ils avaient besoin. Plus tard, ils renoncèrent à ces voyages, mais les marchands des villes anséatiques venaient, chaque été, négocier avec eux des échanges de denrées. Un beau jour, Frédéric II s'empara de ce commerce comme d'une propriété particulière, et l'afferma à une société de Lubeck et de Hambourg. De cette époque date le régime du monopole, et depuis il a été parfois plus ou moins rigoureux, mais il n'a pas cessé. En

c'était pour l'exploiter lui-même, et en vérité, cela ne valait guère mieux. En 1790, le roi, obsédé par de nouvelles sollicitations, promit de rendre le commerce libre dès qu'une occasion opportune se présenterait, et, chose singulière, cette occasion ne s'est pas encore présentée..... Il n'y a pas plus de trois ans qu'il n'existait encore, pour toutes les Féroe, que le magasin de Thorshavn. Les paysans du Nord et du Midi devaient louer un bateau, payer des rameurs, entreprendre un voyage difficile et souvent dangereux, pour venir recevoir à Thorshavn, selon la taxe, le prix de leurs pauvres denrées. Il arriva un jour que, dans un de ces voyages, un bateau périt avec douze hommes; ce malheur fit impression, et le gouvernement s'est enfin décidé à établir des entrepôts sur différents points. Il y en a un, depuis 1836, à Trangisrangfiord, un autre à Bordoe. On en établit maintenant un troisième à Westmanna. Mais ce n'est guère là qu'un léger adoucissement à un état de choses affligeant : la racine du mal existe encore tout entière. D'après les anciennes ordonnances, le prix des denrées féroïennes et des denrées danoises, destinées à être offertes en échange, devait être déterminé par la moyenne de leurs différents prix de

mes aiment à travailler, tière qu'elles emploient et leurs veilles doivent être tel prix?

iterons que le décourage- tat de choses aussi odieux lme des Féroïens retarde nt leurs progrès intellec- quoiqu'un grand nombre achent lire, n'ont-ils pas téraires de leurs voisins . Chez eux, les récits des ís n'animent pas les réu- ille autour du foyer pater- *sagas*, point de traditions ixées sur le parchemin ou ı vie matérielle, la préoc- lendemain absorbent tous de l'existence de ces vic- ées.

dire qu'il y a aux Féroe, out ailleurs, des heureux, les riches. Quelques fer- ent d'une aisance qui leur entourer, eux et les leurs, ans ces pays, peut consti- ortable. Il en est qui ont ıx de six cents moutons; sont cités comme de ra- ıs, et leur bonheur relatif oureux contraste avec l'in- eurs compatriotes.

it que les exigences de la obligent les Féroïens à un inuel. La garde des trou- asse et la pêche sont leurs ccupations. Le mouton est e ressource inappréciable; e tout ce dont ils ont be- ıir qui les nourrit, sa laine ı vêtements, sa peau qu'ils ıt en chaussures solides, ; dont ils font du suif. Le ce qui leur est nécessaire our leur donner le moyen qu'ils ne peuvent trouver e qui est étrange, c'est la vec laquelle ils traitent cet ıs un fermier ne s'est en- construire une étable pour s, ou tout au moins un ls puissent trouver un re- mauvaise saison. Les mal- êtes errent en tout temps sur les montagnes; l'hiver elles sont forcées de chercher, comme les rennes, leur nourriture sous la neige. Si cette neige est durcie par le froid, elles périssent de faim; quelquefois elles sont englouties sous une avalanche; pendant les jours les plus rigoureux, elles cherchent un asile dans les cavernes : des tourbillons de neige en ferment souvent l'entrée, et les moutons restent là des semaines entières, privés de boisson et d'aliments. On en a vu qui, dans leur longue disette, en étaient venus à se ronger leur laine. Au mois de juin, le paysan se met à la recherche de son troupeau avec des hommes habitués à ces courses et des chiens exercés à traquer le mouton récalcitrant dans les ravins et les grottes. Chaque paysan reconnaît ses brebis à une marque particulière, et il les prend l'une après l'autre pour les tondre. Mais cette opération se fait encore d'une manière barbare : le Féroïen ne coupe pas la laine du mouton, il l'arrache avec la main, et quelquefois si violemment, qu'il met la pauvre bête tout en sang; après quoi il lui rend la liberté et elle reprend sa vie sauvage. Les chevaux sont également abandonnés l'hiver et l'été à travers champs. On va les chercher à deux époques de l'année : la première fois pour porter l'engrais dans la prairie, la seconde pour porter la tourbe dans les fermes. Les vaches, grâce au produit journalier de leurs mamelles, ont seules le privilége de manger à un ratelier et de dormir dans une étable.

« La chasse est encore pour les habitants de ces îles une ressource assez considérable. Il n'y a ici, il est vrai, ni ours, ni loups, ni renards, mais peu de pays renferment une aussi grande quantité d'oiseaux : on les trouve par centaines sur toutes les côtes et sur toutes les montagnes. Les Féroïens les poursuivent avec une rare intrépidité : ils ne se bornent pas à tuer ceux qui errent sur la grève et planent sur la colline, ils gravissent, pour les dénicher, les sentiers les plus rudes et les rocs les plus escarpés (*).

(*) Nous avons décrit plus haut les deux

présence d'un troupeau de dauphins, il le signale aussitôt aux habitants de la côte, en arborant un pavillon particulier. Ceux-ci s'en vont sur la montagne, allument un feu de gazon, et bientôt ce signal télégraphique annonce à toutes les îles la joyeuse nouvelle; les tourbillons de fumée flottent dans les airs, les feux éclatent de sommet en sommet : leur nombre, leur position indiquent aux habitants des côtes éloignées l'endroit où se trouvent les dauphins. A l'instant le pêcheur détache sa barque du rivage; ses parents, ses voisins, accourent à la hâte se joindre à lui; des femmes leur préparent des provisions, et ils s'élancent gaiement sur les flots. A Thorshavn, il y a ce jour-là un mouvement dont on ne saurait se faire une idée. Des femmes, des enfants, s'en vont tout effarés à travers la ville en criant : *Grindabud, grindabud* (nouvelle du dauphin !) A ces cris de bénédiction, toutes les portes s'ouvrent, toutes les familles sont en rumeur : c'est à qui ira le plus vite à son bateau, à qui sera le plus tôt prêt à fendre la lame avec l'aviron, ou à déployer la voile. Le gouverneur et le landfoged accourent aussi, et se mettent à la tête de la caravane, avec leur chaloupe conduite par dix chasseurs en uniforme, et portant au haut du mât la bande

ssie desséchée sert de vase pour
nir. Les entrailles doivent être
par chaque bateau en pleine
fin de ne pas infecter la côte.
uphin de moyenne grandeur
rdinairement une tonne d'hui-
se vend à Thorshavn de 30 à
cs. La chair et le lard ont à
s la même valeur. Le pêcheur
: avec soin tous les débris de
ire, et retourne en triomphe
famille (*). »
ureusement ce n'est pas tous
fête, surtout aux Féroe. Quand
ur a tiré de sa part du butin
qu'il pouvait en espérer, quand
produite par cette bonne au-
'est apaisée, chacun reprend
aux ordinaires et rentre dans
: de ses monotones préoccu-

iel droit, après ce que nous
it de la misère de ces pauvres
de la Norwége, leur ferait-on
oche d'avoir conservé des su-
ns, absurdes à nos yeux, mais
quelles ils puisent la résigna-
la patience? N'est-il pas tout
qu'ils attribuent à une certaine
personnifiée dans des êtres
ques, tout ce qui leur arrive
ix ou de malheureux? Cette
: à des influences irrésistibles,
es ou malfaisantes, n'est-elle
re à leur inspirer l'abnégation
elle qui leur est si nécessaire
pporter le fardeau d'une vie
tions et de souffrances? Ces
e la société européenne sem-
nprendre l'utilité de cette triste
e, et apprécier les avantages
le ce culte voué aux esprits
s, car plus leur position de-
uloureuse, plus ils se complai-
s leur foi à ces créations bi-
'est ainsi qu'aujourd'hui même
it à l'existence de jolis petits
ii se blottissent sous les pier-
nes des maisons, et sont d'une
é si grande, que le plus léger
importune : amis, ils proté-
habitants de la demeure près

mier, Revue des deux mondes.

de laquelle ils se sont établis ; ils les guident dans leurs courses sans être vus, ils les aident dans leurs travaux et leur portent bonheur en toutes choses ; ennemis, ils sont implacables, et persécutent le paysan dans tous les instants de sa vie ; aucun accident ne lui arrive alors qu'il ne soit l'œuvre du lutin déchaîné. Quant aux *huldefolk*, ce sont des génies qui habitent le flanc des montagnes, vivent de la même vie que les hommes, et possèdent de nombreux troupeaux, invisibles dans les pâturages où ils paissent. Cette incarnation d'un être mystérieux dans l'homme n'est-elle pas bien capable d'adoucir dans l'esprit du Féroïen le sentiment de sa situation? Ne doit-il pas courber bien plus volontiers la tête sous le poids de sa destinée, du moment où il est convaincu qu'un autre que lui souffre de ses souffrances et a sa part de toutes ses vicissitudes? Ce peuple naïf croit aussi que les morts reviennent, et que, lorsqu'ils reparaissent dans les lieux qu'ils ont habités, ils peuvent exaucer les désirs de ceux qui ont le bonheur de les rencontrer. Il s'agit d'aller les attendre pendant la nuit de Noël, sur un chemin croisé; seulement il faut se garder de prononcer un seul mot, et de faire un seul geste en les apercevant ; s'il en était autrement, le revenant disparaîtrait, et il n'y aurait plus rien à attendre de lui.

Autrefois il y avait aux Féroe des esprits domestiques, espèces de dieux lares qui prenaient part aux joies ou aux afflictions de la famille et influaient puissamment sur elle. On se les rendait propices en leur faisant des libations du lait d'une vache nouvellement délivrée. Pour préserver l'animal de tout sortilége, on lui arrachait quelques poils entre les cornes.

La *mara*, monstre hideux qui se précipite sur l'homme pendant son sommeil, et qui, s'attachant à sa poitrine, l'étouffe dans ses mortelles étreintes, n'est-elle pas la personnification de la maladie, l'emblème de la douleur physique? Et quand le Féroïen agonisant attend le médecin que

[illegible], préoccupent aussi les Féroïens. Entre autres histoires à ce sujet, ils racontent qu'un jour quatre paysans d'une des îles septentrionales allèrent à la pêche; le soir, à l'heure ordinaire du retour, on ne les vit pas reparaître, et pendant plusieurs jours on les chercha inutilement. Un mois entier se passa dans ces angoisses cruelles, et les familles des hommes perdus n'espéraient plus les retrouver, lorsqu'un matin une énorme baleine échoue sur le rivage; on s'empresse autour d'elle, on la tue, on l'ouvre, et la foule stupéfaite aperçoit dans ses entrailles les quatre paysans assis dans leur bateau, et ramant tranquillement sans souci de leur étrange situation. Cela est sans doute extravagant; mais on reconnaît encore dans cette tradition la trace évidente de cette puissance mystérieuse à laquelle les Féroïens attribuent les faits les plus merveilleux, accomplis en dépit des dangers et des lois naturelles du monde physique.

Dans la croyance à l'*homme de mer*, cette espèce de fatalisme est encore plus frappante : quelques pêcheurs de Quanesund entendaient depuis plusieurs jours des cris singuliers, sans pouvoir découvrir d'où ils venaient. Un beau jour cependant ils surprirent un homme de mer et le conduisirent dans leur cabane. Le lendemain, ils eurent

rons encore le tableau à
ier :
ne autrefois, on voit des jeu-
qui, pour toucher le cœur de
ils doivent épouser, se choi-
n orateur : c'est un pêcheur
pour son intelligence, un
abile à composer des vers.
jour du mariage est arrêté,
des invitations dans tout le
Parents, amis, hommes, fem-
ants, arrivent à pied, à che-
'entassent pêle-mêle dans la
lu fiancé. On fait rôtir pour
à des moutons et des veaux
ers. L'eau-de-vie coule dans
vases, la bière bout dans la
, la table est mise du matin
et les convives agissent sans
, avant de s'en aller, ils sont
mme en Finlande, soumis à
cte et laissent tous quelques
ur le plateau qu'on leur pré-
noce dure trois jours. Le
, le plus pompeux est celui
ncés reçoivent la bénédiction
Le soir, tout le monde se
nser. Cette danse des Féroe
urieuse à voir. Les danseurs
nt, se prennent par la main,
inction de rang, d'âge, de
forment une longue chaîne.
point d'instruments de mu
r se donner la mesure, mais
tous les chants traditionnels
lodies anciennes avec lesquels
é bercés. L'un d'eux entonne
he, les autres l'attendent au
le chantent tous ensemble.
composé seulement de quel-
lulations, est grave, mélanco-
posant. Au milieu des fortes
s des voix d'hommes, on en-
temps à autre percer la voix
ne jeune fille; mais en géné-
s ces accentuations rustiques
-justes et parfaitement d'ac-
moment où le chant com-
a chaîne marche, tourne, se
l'abord lentement et avec une
grâce nonchalante, comme les
ndes de Bretagne, quand le
it entendre l'air populaire :
os; puis bientôt elle s'anime, elle a des mouvements plus vifs et plus rapides. Les chants choisis pour ces solennités sont presque tous des fragments ou des imitations du *Kœmpeviser* danois, des histoires de guerriers, des récits de combats et d'amour, comme les strophes de la Jérusalem, que chantent les gondoliers de Venise. Peu à peu la danse prend le caractère d'une scène théâtrale : les conviés s'associent au récit du chanteur, ils suivent avec émotion les péripéties du drame, s'agitent, se passionnent, balancent les bras, frappent du pied, et, par leur pantomime, expriment en quelque sorte tout ce que le poëte a voulu exprimer dans ses vers, et le musicien dans ses mélodies. Les femmes seules, comme s'il leur était défendu de montrer de l'émotion, gardent, au milieu de cette animation générale, une réserve impassible : elles ne font aucun mouvement, et se laissent entraîner. A les voir parfois, le soir, avec leurs regards immobiles et leur figure blanche, suivant avec joie, et cependant avec une sorte de mélancolie, toutes les vives ondulations de cette chaîne qui se déroule comme un serpent et se précipite comme un tourbillon, on dirait des jeunes filles emportées par une force irrésistible dans les danses des esprits.

« Au milieu de ce bal dramatique, un homme frappe sur une poutre pour avertir la mariée qu'il est temps de se retirer dans sa chambre; mais la mariée doit faire semblant de ne pas l'entendre et continuer à danser. Bientôt après, un second coup résonne, et elle ne s'en émeut pas davantage. Enfin, au troisième coup, la mariée s'en va, et il est convenable, disent les bonnes gens, qu'avant de se mettre au lit elle pleure un peu. Le marié ne tarde pas à la suivre; et, quand tous les deux sont dans leur chambre, les convives récitent à haute voix une prière et entonnent un psaume. »

Nous n'avons rien de plus à ajouter, car la description détaillée de chacune des îles de cet archipel fatiguerait le lecteur sans grande utilité. Ici la nature est si monotone dans ses formes

ILES NORMANDES.

JERSEY, GUERNESEY, SERK ET AURIGNY.

cription. Les îles de Jersey, esey et Aurigny, désignées sou- ous le nom d'*îles normandes* ou *ipel anglo-normand*, gisent la Manche, entre la France et eterre.

est une présomption, fondée sur torités les plus respectables, que, ntérieurement à l'envahissement céan sur nos côtes, au mois de 709, Jersey, Guernesey, et en l tout le reste de cet archipel normand, appartenaient à la terre . C'est même une tradition dans mière de ces îles, tradition ap- sur de très-anciens manuscrits, ore au temps de saint Lô, mort septembre 565, Jersey n'était sé- lu territoire de Coutances, dont endait pour le spirituel, que par nple ruisseau, sur lequel les ha- s étaient tenus de fournir une ne à l'archidiacre de l'église mère, l'il allait faire chez eux sa visite. quand même l'histoire serait de- e muette sur ce point, la sur- nte chaîne de rochers qui entou- ette île et ses pareilles, et qui se tent plus ou moins sensiblement os parages, suffirait seule pour rtir en démonstration ce que nous çons pourtant que comme sim- njecture; car c'est un fait qu'on érifier tous les jours par les son- que si la Manche asséchait en , depuis Calais jusqu'aux appro- lu Havre de Grâce seulement, ce nent des eaux laisserait également peu près tout l'espace en deçà yon visuel, depuis l'île d'Auri- clusivement jusqu'à celles de Batz uessant. De façon que dans cette hèse, tout l'attollon dont il s'a- leviendrait, comme il l'était dans ncipe, une partie intégrante de rmandie. »

savant abbé Manet, à qui nous ntons ce passage de son Mémoire intitulé : *De l'état ancien et de l'état actuel de la baie du mont Saint-Michel et de Cancale, des marais de Dol et de Châteauneuf*, mémoire couronné en 1828 par la Société géographique de France, va plus loin que ne l'avait osé Buache dans son travail si remarquable sur la continuité sous-marine des chaînes de montagnes, travail inséré dans les Mémoires de l'Académie des sciences, année 1752. Cet ecclésiastique, s'appuyant constamment sur des témoignages historiques ou scientifiques, fait l'histoire de la submersion successive d'une portion notable du grand enfoncement compris aujourd'hui entre le cap de la Hogue, près d'Harfleur en Normandie, et les îles d'Ouessant qui gisent non loin du Bec du Ratz, en Bretagne.

L'archipel anglo-normand est renfermé entre les 49° 45′ et 49° 12′ de latitude nord, et les 4° 22′, 5° 10′ de longitude ouest. Il se compose, en descendant du nord au sud, des îles et îlots ci-après : Alderney ou Aurigny, en face du cap la Hogue; le Wael, Guernesey, au sud-ouest, Herms, à l'est du Wael; Serk ou Cers au sud-est de cette dernière; puis enfin, au sud-est de Serk, Jersey. De nombreux bancs de sable et des rochers les entourent. A l'est d'Alderney ou Aurigny sont les Casquets, pointes de rochers irrégulières, et qui ont tant de rapport avec celles qui bordent les côtes de cette île, qu'on doit les considérer comme ayant les mêmes bases. Entre Aurigny et l'île de Serk s'étend le banc de la Chole, et entre Jersey et la côte de Normandie on aperçoit les rochers de Furco, du Tot, ceux d'Écrehon, du Bœuf et des Bœuftins. Quant aux bancs de sable ou bas-fonds, ils sont innombrables dans ces parages, et y rendent la navigation difficile.

JERSEY. Cette île, connue dans l'antiquité sous le nom de *Seroh*, nommée

paux sont, au sud, les *Minquiers*, les *Grelets* et le banc de *la Moye;* à l'ouest le *Grand-Banc* et le *Banc-du-Nord;* à l'est, ceux de *Sainte-Catherine*, du *Château* et de la *Grosse-Haie*. Sa surface est très-inégale ; elle est comme partagée par une chaîne de montagnes qui est assez élevée au centre et court du nord au sud, envoyant à l'est et à l'ouest plusieurs rameaux qui forment entre eux des vallées étroites et profondes, dont les bords sont souvent escarpés, et qui sont arrosées d'une infinité de ruisseaux. Au nord, ces hauteurs se terminent brusquement dans la mer par des rochers qui s'élèvent jusqu'à près de quatre cents pieds au-dessus des flots. Au sud, le sol va en s'abaissant jusqu'à ce qu'il forme une vaste plaine. Cette disposition inclinée lui procure deux avantages, celui d'être plus propre à recevoir les impressions du soleil, et celui d'avoir des courants d'une force plus grande que si, après un cours moins prolongé, ils descendaient tous du centre de l'île pour se rendre immédiatement à la mer. Les petites baies situées au nord sont d'un accès fort difficile, tandis que celles de Saint-Aubin et de Saint-Brelade au sud, de Saint-Ouen à l'ouest, de Sainte-Catherine et de Granville à l'est, sont

nos couleuvres, de beaux lé-
les crapauds de grosse espè-
laille est commune; les che-
petits et vigoureux; les vaches
ts laitières, et les moutons
me assez belle laine.
ulture est très-florissante;
on française en 1790 a aug-
rospérité sous ce rapport: on
que chacune de nos discordes
onne fortune pour nos voi-
qui nous allons porter notre
t nos lumières.
ation agricole de Jersey tient
ix soins tout particuliers que
d des voies de communica-
s dirions qu'il se mêle à ces
que chose de superstitieux,
on entrait pour quelque chose
izarre cérémonie qui se pra-
emps en temps, pour exami-
grands chemins sont dans
satisfaisant d'entretien. Ces
emins sont de trois sortes:
ers ont seize pieds anglais de
compris les bas côtés pour
s; les deuxièmes, huit; et
mes, quatre seulement; ces
ont réservés pour le passage
de charge.
nnement, dit G. Syvret, l'his-
plus moderne, puisqu'il a
831, anciennement il y avait
sorte de chemin, d'une per-
geur et d'un usage tout dif-
u'on appelait perquage, du
ica, parce qu'il était exac-
arge de vingt-quatre pieds,
'une perche; il n'y en avait
semblables dans toute l'île
aroisse). Ce chemin menait
église à la mer, et servait
e les criminels qui s'étaient
ans les églises.... Les eccléi-
l'accompagnaient dans cette
qu'à la mer, et, tant qu'il
ces perquages, on ne pou-
sir; mais pour peu qu'il s'en
pouvait être traduit devant
et puni suivant la nature du
'il avait commis. » Les per-
nt disparu avec le droit d'a-
il est singulier que des gens
nent que seize pieds de lar-
geur à leurs plus beaux chemins, en aient donné vingt-quatre à ceux qui ne servaient que d'asiles aux malfaiteurs.

Les habitants de Jersey sont, en général, d'un taille moyenne. Ils ont conservé beaucoup du caractère de leurs ancêtres les Celtes et les Scandinaves, surtout dans les cantons du Nord où les races n'ont pas subi le moindre mélange. Leurs membres sont musculeux sans être gros, leur teint basané, leurs cheveux brun noir ou châtain clair. Ils sont principalement remarquables par la mobilité de leur physionomie naturellement douce.

Ils professent la religion protestante. La révocation de l'édit de Nantes, ce crime politique, qui fit sortir de France tant de familles et tant d'industries, devenues rivales de celles de l'Angleterre sur les marchés de l'Europe, amena à Jersey un nombre considérable d'émigrants, qui, en y perpétuant l'usage de la langue française, n'y apportèrent cependant aucun regret pour l'ingrate patrie qui les avait repoussés. Ce sentiment de répulsion, habilement entretenu par l'Angleterre, n'a pas cessé d'exister, et semblerait plutôt s'être accru.

En attendant qu'ils deviennent moins hostiles à la France et qu'ils veuillent bien renoncer à écorcher notre langue, les habitants de Jersey font la contrebande de France en Angleterre et d'Angleterre en France, fraudant ainsi et leur patrie d'adoption et leur patrie véritable. Ce n'est pas que leur commerce ostensible n'ait à lui seul une véritable importance; mais il faut bien que le système prohibitif profite à quelqu'un. En 1812, ils avaient cinquante-neuf vaisseaux du port de six mille trois tonneaux; ils ont aujourd'hui cent soixante-deux bâtiments, jaugeant ensemble dix-sept mille neuf cent soixante-dix-neuf tonneaux. Leurs principales relations sont avec l'Amérique du Sud, l'Afrique, Terre-Neuve, les Indes occidentales, la Méditerranée et les Iles Britanniques. Leurs exportations consistent surtout en bestiaux, cidre, beurre, et en une immense

accrue surtout dans une proporti
étonnante de 1821 à 1831, époque
laquelle un nouveau dénombreme
a fixé le nombre des habitants à trent
six mille cinq cent quatre-vingt-deu
Cette population, qui, en 1821,
montait qu'à vingt-huit mille six cent
se répartit entre cinq mille cent ci
feux ou familles, tandis que l'île n'
comptait que deux mille neuf ce
quarante-huit en 1693.

L'île de Jersey renferme deux v
les, Saint-Hélier, la capitale, et Sai
Aubin.

Saint-Hélier est située sur la cô
méridionale, au sud-ouest de la ba
Saint-Aubin, dans une vallée form
par le mont Patibulaire et le mont
la Ville. Le premier a reçu son no
du gibet qui y est en permanence; s
le sommet de l'autre a été construi
en 1787 ou 1788, le fort Régent. To
proche de la ville est le petit port M
rie, nommé le *Havre-Neuf*, bon po
de petits bâtiments. Le fort Saint
Élisabeth, bâti sur un rocher à sept
huit cents toises de la ville, et où l'
ne peut arriver à pied qu'à mar
basse, complète avec ses dépendanc
le système de défense. La ville est sa
et la circulation des eaux y est trè
vicieuse, ce qui, d'après les observ
tions du docteur Hooper, nuit a

dé à peu près, où l'on le prêtre faisait quelques tandis que le sacrifice autel. » Sivrey parle d'un e même espèce qui fut 1785 et offert en don au way, lieutenant gouver- qui s'empressa de le faire ansporter en Angleterre lir un de ses parcs. » Quel- s de l'empereur Claude, et petit bronze qu'on trouve uefois, sont tout ce que de en fait d'antiquités.

IV. Cette île a reçu de tous qui en ont parlé un nom n ne doute pas que ce ne la de l'Itinéraire d'Anto- is l'appelle *Grenezeium esey*); le P. Pommeray, ; Ferrary et Baudran, Lucas Chartier, *Garnsey; Grenesie;* Ch. Bourque- y; et de Thou, *Grenesia.* ée à onze lieues ouest- 1 cap la Hogue, quatre Jersey, vingt de Saint- uze de Cherbourg. Sa resque triangulaire. La nmée le Wall, qui est en xtrémité nord et n'en est par un étroit chenal, en pointe septentrionale. Elle Jersey, entourée de ro- s principaux sont, au nord Braves; à l'ouest, en des- le sud, Cranis, la Jam- novaux; et, au sud, la e de la côte orientale sont , distante de deux lieues celle d'Herms, à une lieue u nord-est de la pointe uernesey s'étend un banc entre ce banc de sable et ns, au nord-est, sont des entourent cette dernière à touchant presque ceux qui côte orientale du Wall, ingulièrement entre ces e passage déjà étroit entre sable et Guernesey; c'est elle le petit Ruau : il faut abitude pour naviguer dans difficile. La passe qui se trouve entre l'île d'Herms et celle de Serk, et qui se nomme le grand Ruau, est un peu plus libre. Au surplus, la navigation est très-dangereuse autour de cette île, par suite du grand nombre des courants occasionnés par un fond inégal et hérissé d'aspérités. La marée y monte jusqu'à trente-deux pieds.

Guernesey a environ cinq lieues de long sur quatre dans sa plus grande largeur, et onze lieues et demie de circonférence. L'inclinaison de son plan est dans le sens contraire à celui de Jersey, car il est plus élevé au sud que du côté du nord, ce qui fait pour ainsi dire une double obliquité, l'une qui vient de la position naturelle du soleil, surtout pendant le solstice d'hiver; l'autre, de la position du sol. De là vient sans doute la différence de climat remarquée entre ces deux îles. Il est moins humide à Guernesey qu'à Jersey, et si doux, que le myrte et le géranium y fleurissent en plein air, et que l'oranger y fructifie; le figuier y devient magnifique. Le sol y est aussi meilleur et plus léger. A Guernesey et dans les autres îles normandes, le principal agent de la culture est le varech, qui croît sur les rochers environnants. On le coupe au printemps et en été. Celui qu'on recueille dans cette dernière saison sert au chauffage quand on l'a bien fait sécher, et les cendres servent soit à la fabrication d'un verre commun, soit à composer un engrais excellent. Le varech d'hiver, semé clair dans les guérets et enfoui après sous les sillons avec la charrue, échauffe la terre dans les temps de gelée, et la pénétrant de sa substance onctueuse, tient le pied du blé frais dans les plus grandes chaleurs de l'été. A Jersey, il y a des personnes préposées à la récolte du varech et à sa répartition entre les habitants; à Guernesey, chacun est obligé de penser à faire sa provision soi-même et à l'apprêter.

Les chevaux sont chétifs et mal soignés, mais les vaches de Jersey sont renommées et donnent un lait excellent. Les habitations des fermiers sont en général petites, mal distribuées et

d'un aspect misérable. Dans toutes on trouve ce qu'on appelle une chambre de réunion, et, dans un coin de cette chambre, un endroit élevé d'environ dix pouces et garni de feuilles sèches, sur lequel les gens de la maison restent souvent des heures entières dans l'inaction la plus complète.

« A l'entour des îles Guernesey, Serk et Herms, dit G. Syvret, on pêche des congres et des homards en grande quantité; on y trouve aussi l'*orma*, qui n'est connu que dans ces îles. *Orma* est un abrégé d'*oreille de mer*, nom qui lui a été donné à cause de sa figure qui ressemble assez à l'oreille d'un homme. La masse de chair qui est dans la coquille est une espèce d'huître très-blanche, fort douce et savoureuse. L'orma n'a point de coquille dessous comme l'huître, parce que le poisson s'attache au roc par le dos, et celle qu'on lui trouve sert à lui couvrir le ventre; il se trouve communément dans la basse mer des grandes marées du printemps. Pour les poissons à peau, tels que ceux qu'on y

but de vérifier si toutes les r
dans un état d'entretien c
Nous nous hâtons d'ajouter
que la chevauchée du roi,
allons donner la description
bouffonne que grande et util

L'objet de cette chevauch
promener le long du chemin
plus large une lance portée
talement et longue de onze p
quarts. Elle doit passer par
le plus petit obstacle, ni po
pour celui qui la porte; la
pierre, la moindre branche, l
ronce vaut au propriétaire
le plus proche de l'obstacle un
de 1 franc 50 centimes, et l
de toutes les amendes sert à
frais d'un grand repas.

Cette cérémonie, établie
charte spéciale et qui devait
tous les trois ans, n'avait p
nouvelée depuis vingt-sept a
qu'en 1813 on pensa à la réta
ne fut oublié, pas même le
des pions, ou valets des aut
fut ainsi réglé uniformém

deit à la tête de son brillant
', dont les chevaux étaient
rubans bleus, à l'exception
ludit lieutenant gouverneur
aison, qui, par compliment,
rubans rouges semblables à
chevauchée. Son excellence
se rangèrent à la queue; la
étant précédée des musi-
régiment de la garnison,
eltres, avec de longues ca-
grands chapeaux rabattus,
vers l'église de la capitale
re-Port, où elle arriva vers
heures, et fit le tour d'une
le qui avait été placée proche
e l'ouest de ladite église, la-
le était couverte d'une nappe
de biscuits, de fromage et
u'un des sous-prévôts avait
rer pour se rafraîchir; et à
ne chaque cavalier passait la
prévôt et le sergent du roi,
t à pied, leur offrait à boire
ger. A midi, la chevauchée
héritage appelé la Ville au
le propriétaire distribua du
itement, comme ç'a toujours
tume d'en distribuer lorsque
auchée passe par ledit héri-
la Ville au Roi, la chevau-
fut à Jerbourg, en la paroisse
Martin, où elle s'arrêta à la
elée le Feugré, aujourd'hui
re; là tous les cavaliers des-
de cheval pour quelques ins-
nme d'ancienneté, mais on
rémonie qui se pratiquait au-
r c'était là que toute la pro-
...at à qui mieux mieux. Re-
ensuite chemin, le cortége
route pour le château des
au delà de Plainmont, où ils
à deux heures trois quarts,
chevauchée se reposa quatre
fit collation de viandes froi-
vin..... La route de retour
le château des Paizeries, la
oquaine, Roque-Poisson, le
ouvets, où ils firent le tour
rre, suivant la coutume; de
grande rue de Saint-Sauveur,
grands moulins;... et après
miné de la farine et du blé
que le meunier du moulin du roi leur présenta, suivant l'usage, ils continuèrent leur route par la baie du Puits, Saumarez, le camp du Rey, les Salines, etc., jusqu'à ladite cour Saint-Michel, où ils arrivèrent à sept heures. Le greffier de ladite cour fit ensuite la prière, et la chevauchée se termina.... par un dîner aux frais de Sa Majesté, auquel l'avant dit lieutenant gouverneur et sa suite assistèrent. »

Ne dirait-on pas un chapitre de Gargantua?

On nous permettra de dire, avant d'aller plus loin, ce que c'est que la cour de Saint-Michel. En l'an 1032, Robert, duc de Normandie, fit don aux moines de Saint-Michel de la moitié de l'île de Guernesey, avec droit de juridiction. Lorsque, sous le règne de Henri VIII, les biens ecclésiastiques furent confisqués au profit de la couronne, la juridiction établie près le couvent de Saint-Michel fut conservée et érigée en cour féodale, composée d'un sénéchal et de onze vavasseurs faisant les fonctions de président et de juges. C'est à cette cour que ressortissent tous les autres tribunaux de l'île.

Lorsque nous avons reproché aux Jersiais de se livrer à la contrebande, nous n'avons pas eu la pensée de ne faire tomber que sur eux une accusation qui doit être commune à toutes les îles de l'archipel normand. Le commerce de Guernesey est loin d'être aussi important que celui de Jersey. Les productions suffisent à peine à la consommation; les exportations se bornent à quelques vaches et à une sorte de granit bleu, qui, en Angleterre, sert au pavage des rues. Le nombre des navires de cette île, qui, en 1813, était de quatre-vingt-treize, jaugeant ensemble dix mille huit cent quatre-vingt-douze tonneaux, s'est beaucoup augmenté; ces bâtiments sont employés au commerce des colonies espagnoles et portugaises, et à celui de diverses contrées du continent.

La population de Guernesey, par suite de la franchise de taxes dont jouissent les objets de consommation,

franchise qui provoque de nombreuses émigrations d'Anglais, a augmenté dans une proportion aussi forte que celle de Jersey. En 1621, les dix paroisses, entre lesquelles elle est partagée, ne comptaient que onze cent cinquante-cinq habitants; et, en 1831, elles en avaient vingt-quatre mille trois cent quarante-neuf.

Indépendamment de ces dix paroisses, Guernesey possède plusieurs chapelles pour les calvinistes et les méthodistes. Beaucoup de quakers s'y sont aussi établis en 1782. Il y a peu de catholiques romains. Le gouvernement de l'île est sur le modèle de celui de Jersey. Les autorités judiciaires et exécutives réunies sont désignées sous le nom d'assemblée des états; cette réunion se compose d'un bailli, douze jurats ou vavasseurs, un procureur général de la cour royale, huit recteurs des paroisses, deux constables, et cent trente-deux douzainiers.

Régies par le droit de Normandie, et jouissant encore des priviléges que les ducs de cette province avaient

en Bretagne, et par lequel Ch
Ier donnait, dans les premières
du sixième siècle, les îles de C
sey, Serk et Auriguy, à saint S
archevêque de ce diocèse. Pl
monuments prouvent qu'à cette
les habitants suivaient le cult
dique.

Saint-Pierre-Port est la capi
l'île; elle est bâtie en amphi
sur plusieurs collines, et ren
à défaut d'édifices, quelques
tenus avec beaucoup de soin.
de cette ville, assise elle-mê
la côte orientale, est le port
vre de la Chaussée, dont le haut
pieds de largeur, et le bas so
huit. Les chaussées qui l'enf
ont trente-cinq pieds de haut,
n'être pas dépassées par les u
qui pourtant les franchissent q
fois et vont mouiller les maisons
tre côté du quai. Ces chaussées
partie pavées et forment une
nade assez agréable; mais le
plus recherché à ce titre est u
tout proche de Saint-Pierre

nt que tous les habitants ca-
e travailler, soit en personne,
autrui, seraient tenus de four-
nt de journées que besoin se-
: qui fut loyalement exécuté.
ts.—Entre Guernesey et Serk,
petite île d'Herms, distante
lieue un quart nord-ouest de
Serk, dont la sépare le grand
t d'une lieue de celle de Guer-
Cette île, qui ne contient que
s pâturages à la disposition du
nt gouverneur, n'a qu'une de-
de longueur sur un quart de
Deux fanaux, l'un au nord et
au sud, y ont été élevés dans
ières années. Près de son extré-
ridionale est l'îlot de Jethon,
t que la crête d'un récif un
élevé que ceux du voisinage.
.—Dans le quatorzième siècle,
çais s'étaient emparés de l'île de
ns le but d'y établir une colonie,
bientôt abandonnée. Elle resta
plus de deux cents ans inha-
uand un des principaux per-
s de l'île de Jersey, compre-
nportance militaire de cette île
ort à l'archipel, résolut d'y
un établissement, et l'acheta,
dépendances, moyennant une
cinquante sous tournois payés
Ce n'était pas chose facile que
er un établissement dans ce
ert depuis si longtemps; écou-
récit d'un chroniqueur :
'y avoit en toute ladite isle de
aison à y loger, hormis une pe-
elle faite à voûte là où ledit
et sa dame et leurs gens se te-
usqu'à ce qu'ils trouvassent le
e faire lever quelques murail-
ierre quy estoient auprez de
hapelle, là où autrefois il y
une église viron deux cents
és, et y firent faire un logis
ent couvrir de fougères pour
es de la plage et du vent; ce-
ils faisoyent venir du bois et
de Jersey et toutes aultres
écessaires pour y faire bastir
ions, tant pour eux que pour
s..... Bref, il falloyt que tout
par la mer, quy leur estoyt
des coustages inestimables. Davantage, ladite isle de Sercq estoyt pleine de terriers à conils et de bruères, d'épines et de ronces, de fougères et de troismes, et de toutes sortes de brehailles, ensorte que ladite isle estoyt tellement déserte, qu'il sembloyt impossible de pouvoir la jamais cultiver, ny labourer. Et mesmement, il n'y avoyt nul chemin ny endroict où on eust pu mener une chareste, ny havre de mer où on eust peu descharger des basteaux, synon de force et à grand'peine, et à force de coustages et dépens; mais, pour tout cela, ledit seigneur et sa dame ne perdirent point courage, mais petit à petit faisoyent ruyner les terriers et destruyre les conils. — Ils firent becquer et arracher les épines et les ronces, couper et deffaire les haies et autres choses nuisibles, tellement que, à la parfin il y eust, et de présent il y a d'aussy bons et beaux froment et blé, avoine, et légumes, qu'en places puissent, tellement que en ladite isle de Sercq il y a présentement quarante ou cinquante bons mesnagers, lesquels ont leurs maisons et terres à suffisance, tant à labourer que pour nourrir et entretenir leurs bestes, tant bestes à cornes que bestes chevalines, de toutes espèces et bercails, bestes porchines, que pour l'entretiennement de leurs maisons et familles, voire et si abondamment que beaucoup de gens, tant de Normandie que d'ailleurs, y viennent par chacun an pour y acheter blé, bercail et toutes autres choses qui leur faut; et, qui plus est, tous ceux qui passent et repassent par ladite isle, de quelque endroit ou lieu qu'ils soient, y sont tous les bienvenus et reçus, y sont traités fort humainement sans en payer aucune chose pour leurs dépens.—Ledit seigneur de Saint-Ouen voyant l'incommodité des chemins de ladite isle de Sercq, et en spécial pour y aller à la mer, advisa un endroit en ladite isle soubs une haute montagne par un creux de rocher tout auprès de la mer, lequel creux de rocher étoit merveilleusement grand et s'emplissoyt d'eau de la mer par chascune marée. Ledit seigneur pensa en lui-mes-

me qu'en remplissant l'endroit par où la mer venoyt, et en trouvant moyen de percer la falaize par devers le bord de la mer du costé d'une petite grève ou galey quy étoyt là en une petite baye, qu'il seroyt facile d'y faire un chemin fort convenable et fort profitable pour ladite isle. Sur quoi, ledit seigneur se délibéra de faire totalement ledit chemin, et manda quérir gens reconnaissant audict affaire. »

L'île de Serk a peu changé de physionomie depuis cette époque, moins éloignée que ne le ferait supposer le style du naïf écrivain. Seulement, les points abordables et les chemins sont devenus plus nombreux, et les *ménasgers* ou métayers se sont réunis au centre de l'île et ont formé ainsi un fort joli village.

AURIGNY. — La dernière île de l'archipel normand est Aurigny, appelée par les Anglais *Alderney*, et quelquefois *Orny*, ou *Oarney*. Davity pense que c'est l'île d'Arien dont il est fait mention dans l'Itinéraire d'Antonin; mais ce n'est qu'une simple conjec-

jourd'hui presque nul, et la
tion, au lieu d'augmenter,
sensiblement tous les ans.
haut point où elle soit parv
treize mille âmes, en 1815;
plus maintenant que huit à n
personnes tout au plus. L'île
tifiée par l'art et par la na
la garnison de trois cents
qu'on y entretient, suffirait
défendre les abords contre de
imposantes. Son administrati
est calquée sur celles de Jers
Guernesey; mais sa cour n'e
supérieure, et on peut interjet
de ses sentences, tant au civ
criminel, par-devant la cou
de Guernesey.

A l'ouest de cette île, à deu
environ, sont les rochers app
Casquets. Sur le principal on
truit trois phares à feux tou
nommés le Saint-Pierre, le Sa
mas et le Donjon. Les Casqu
tent encore d'autres constr
telles que des maisons pour le
des phares et un télégraphe

la terminaison *Ey* signifiait
langue des peuples qui en-
e midi de l'Europe vers la
pire romain. A ceux que cet
ne convaincrait pas, ils
trer, près du château de
il, une vieille fortification
encore le nom de César; à
ns la partie septentrionale
ne autre fortification appe-
aujourd'hui la petite Césa-
nfin, les restes d'un camp
out près du manoir de Die-
ous n'avons pas l'intention
visite de César dans l'île de
t encore moins le séjour
y faire les Romains; nous
ulement que le récit que nous
ement rapporté est maladroi-
aginé; en effet Jersey, qu'un
eau séparait du territoire du
Coutances, dans le sixième
ouvait, dès le temps de Jules
e bornée de ce côté par un
er, et, bien loin d'être in-
sans nom à cette dernière
le avait déjà porté ceux de
rsuth ou *Gersieh*, et possédé
ation régulière, puisqu'on
des monuments druidiques
emarquent pas, comme dans
s sous la domination ro-
traces du mélange d'autres
ologiques.

Guernesey et les îles voisi-
raissent, au surplus, dis-
dans l'histoire que vers le
uvième siècle; c'est à cette
n effet, et sous le règne de
de Charlemagne (837), que
nds commencèrent leurs in-
es îles, situées près des côtes
ces sur lesquelles ils s'abat-
référence, souffrirent cruel-
es étaient déjà converties au
me, et les Normands étaient
olâtres. Un saint homme,
élier, s'était retiré dans un
ersey; ils le tuèrent, et la
du martyr, grandissant à
de la terreur qu'inspiraient
iteurs, Jersey et son ermi-
int-Hélier devinrent bientôt
oixante-quinze ans plus tard,
Rollon et ses Normands étaient enfin paisibles possesseurs de la Neustrie et des îles dont nous nous occupons; ils se mêlèrent à la population, embrassèrent le christianisme, devinrent colons, de guerriers qu'ils étaient, et la paix succéda à ces longues années de meurtre et de pillage. Six ducs avaient gouverné la Normandie, quand Guillaume le Conquérant y commanda à son tour. Après sa mort, l'Angleterre et la Normandie furent de nouveau séparées : Guillaume Rufus, fils cadet du Conquérant, s'empara de l'Angleterre; Robert, son frère aîné, garda la Normandie et les îles de la Manche. Rufus ayant été tué à la chasse, Henri Beauclerc, troisième fils de Guillaume le Conquérant, usurpa encore, au détriment de Robert, la couronne d'Angleterre, et s'étant emparé de lui à la suite d'un combat, lui fit crever les yeux et l'enferma dans le château de Cardiffe, dans la principauté de Galles, où ce malheureux prince mourut après vingt-six ans de captivité. Henri, seul maître des États de son père, ne put laisser d'autre héritier que son neveu Étienne de Blois, à qui succédèrent Henri II, puis Richard Cœur de Lion. « Pendant tout cet espace de temps, dit G. Syvret, la Normandie et les îles étaient tellement unies, que les habitants ne faisaient qu'un même peuple; leurs intérêts tant civils que religieux étaient les mêmes. Plusieurs familles, établies dans l'île de Jersey, avaient des terres et des biens dans le continent, et, de même, plusieurs qui demeuraient en Normandie en avaient à Jersey; enfin, on peut dire que nous étions à tous égards aussi Normands que les Normands mêmes. Mais l'heure était venue où tous ces liens qui nous unissaient les uns aux autres allaient être brisés, et que ces îles n'auraient rien à faire avec la Normandie, si ce n'est de se traiter les uns les autres en ennemis. »

A la mort de Richard Cœur de Lion, la couronne d'Angleterre revenait de droit à Arthur, fils de son second frère Jeffreys, mort du vivant de Henri II son père. Jean, oncle de ce jeune

prince, s'en étant emparé, celui-ci eut recours à Philippe-Auguste, puis se réconcilia avec son oncle, et fut enfin assassiné par lui. Philippe-Auguste, seigneur suzerain de la Normandie, cita Jean à comparaître pour ce fait à la barre du parlement; et Jean ayant refusé d'obéir, fut déclaré déchu de ses droits sur la Normandie et sur tous les États qu'il tenait en fief de la couronne de France. Les rois de France ont souvent rendu de pareils arrêts; mais tous n'eurent pas, comme Philippe-Auguste, une armée prête à les mettre à exécution. La Normandie fut conquise; mais les îles, deux fois attaquées, restèrent à Henri, qui vint lui-même à Jersey et la mit en état de défense. C'est dans un de ces voyages que, s'exagérant sans doute l'importance de ces points maritimes pour la conquête de ses domaines de France, il donna aux îles normandes la charte suivant laquelle elles sont encore gouvernées aujourd'hui, charte qui les constitue en réalité aussi indépendantes, malgré leur adjonction à la Grande-Bretagne, que si, de fait, elles n'avaient aucune suzeraineté à reconnaître. Henri III, qui succéda en 1216 à son père Jean, surnommé *sans terre*, fut obligé, afin de repousser les prétentions de Louis (*) au trône d'Angleterre, de céder volontairement à la couronne de France ses droits sur la Normandie confisquée. Il se réserva néanmoins les îles, qui furent alors si complétement séparées de la province cédée, que plusieurs seigneurs qui y avaient leurs fiefs principaux, mais qui étaient en même temps propriétaires de terres moins nobles, mais beaucoup plus riches sur le continent, furent sommés de renoncer à ces dernières. Un seul obéit, le seigneur de Saint-Ouen de Jersey, originaire d'une famille normande qui avait pris son titre principal des fiefs de C[illegible]ret et d'Angeville en Normandi[illegible]

Cependant, sous Édouard [illegible]

(*) Ce dernier était fils [illegible] guste et mari d'une sœu[illegible] Cœur de Lion et Jean [illegible]

gleterre, fils de Henri II [illegible] firent une nouvelle ten[illegible] rieuse à la vérité, pou[illegible] cet appendice de l'une d[illegible] ches provinces. Elle n'e[illegible] tat. Mais lorsque plus t[illegible] eut fait connaître ses pr[illegible] France, la guerre s'éta[illegible] Français, commandés p[illegible] gues Gueriel, firent une [illegible] Guernesey et s'emparèr[illegible] Cornet, la place princip[illegible] habitants de Jersey, qu[illegible] su que leurs voisins dé[illegible] trie, donnèrent en cet[illegible] exemple de patriotisme [illegible] té : ils se cotisèrent [illegible] subvenir aux frais d'[illegible] contre Guernesey, se [illegible] flotte anglaise et prirer[illegible] toire qu'elle remporta [illegible] à croire pourtant que l[illegible] taque et de défense en[illegible] et d'autre n'étaient pas [illegible] bles, puisque, peu de [illegible] départ des Français, qu[illegible] dant trois ans, occupé [illegible] corsaire, Alain le Bre[illegible] les îles et s'en retourna [illegible] chargé de butin. C'est [illegible] jour des Français qu'e[illegible] sur le continent du [illegible] Noir, fils d'Édouard II [illegible] si peu de temps recor[illegible] père, sur les terres de [illegible] beau royaume, reconq[illegible] l'épée de du Guesclin. [illegible] les de Navarre et Édoua[illegible] un moment leurs intér[illegible] d'une entrevue à Jersey [illegible] ner une descente en N[illegible] cessamment prise et r[illegible] manqua de parole, se [illegible] la France, et di[illegible] en 1372, [illegible] dats, [illegible]

ais elle fut secourue à temps, se retirer, aux termes d'une on qu'il avait accordée lui- ous Henri IV, successeur de II, qui, lui-même, avait rem- ri III, l'amiral breton Pen- endit dans ces îles en 1404, et se retira. Henri V, qui ssuscciter les prétendus droits III sur la couronne de Fran- ce tout particulièrement des de nouveau fortifier le châ- ontorgueil; ce qui n'empêcha place de tomber au pouvoir çais sous le règne de Hen- ais, cette fois, la ruse fit la force. Henri VI avait à se hez lui contre les prétentions I IV, qui le remplaça plus emme Marguerite, Française , appela à son secours Pierre , comte de Maulevrier, qui Angleterre avec environ deux mes. Les conditions de ce aient qu'en cas de succès les rsey, Guernesey et Aurigny lonnées au comte pour en t sa postérité, sans relever ronne d'Angleterre. Maule- nt que les affaires de Henri une mauvaise tournure, ne s avoir perdu sa course : il n conséquence, un des siens, un ordre de la reine Mar- emparer des îles, qui ne firent istance, attendu sans doute l'indépendance stipulée dans ; mais quand Maulevrier, ersey, voulut faire acte de ement au nom du roi de ersey résista, se souleva, et r put à peine en occuper la s choses se maintinrent en squ'à la mort de Henri VI; lement lorsque Édouard IV e possesseur du trône d'An- gue le vice-amiral Harliston une escadre, seconder les sire de Carteret; ce der- nché dans le fort de Grouez, à l'île, faisait tête aux Fran- i Maulevrier, retourné en vait confié la garde du châ- ontorgueil situé à l'est. Nous extrayons d'une chronique écrite à Jersey vers le seizième siècle, le récit de ce siége, où assaillants et assiégés firent preuve d'une égale intrépidité :

« En l'an de grâce 1463, étant le 3e an du règne d'Édouard IV du nom, roi d'Angleterre, sire Richard Harliston, vice-amiral dudit royaume, étant en l'île de Guernesey, alors avec quelque quantité de navires du roy, ayant entendu parler comment le seigneur de Saint-Ouen, nommé Philippe de Carteret, avec plusieurs gentilshommes et aussi son fils aîné, résistoient et avoient toujours résisté et fait défense contre les François qui pour lors tenoient le château de Montorgueil et une partie de ladite île de Jersey en subjection, et espéroient s'emparer de ladite île moyennant des forces qu'ils attendoient de jour à autre, ledit sire Harliston se délibéra de se faire passer secrètement de nuit en ladite île de Jersey; et y étant arrivé à Plainmont, se fit conduire au manoir de Saint-Ouen, là où il trouva le seigneur de Saint-Ouen, lequel fut fort joyeux de sa venue. Après avoir consulté ensemble de leurs affaires, ils conclurent que ledit sire Harliston retourneroit en toute diligence, et le plus secrètement qu'il pourroit, en Guernesey, pour mettre ordre à ses navires et les faire reconduire en ladite île de Jersey, et que, en outre, ledit seigneur de Saint-Ouen assembleroit le plus de gens qu'il pourroit. Or, ledit Harliston étant retourné en Guernesey en toute haste, mit ordre à ses affaires, puis se fit repasser à Plainmont, tout de nuit, et y étant arrivé lui et ses gens, le seigneur de Saint-Ouen manda sans délai les siens; et étant tous assemblés partirent sans perdre de temps et bien secrètement marchèrent en toute diligence le long de la côte du nord de l'île, et firent si bien leur debvoir, avecq l'ayde de Dieu, que, à soleil levant, ils étoient tous campez devant ledit château; et ainsi ils mirent le siége tout alentour, tellement que nul dudit château n'osoit sortir hors d'icelui. Or, le siége dura si longtemps, que les François se voyant quasi affa-

mez et fort affoiblis tant de leurs gens que de toutes choses, et que leurs ennemis étoient de jour en jour rafraîchis tant d'hommes que de provisions, se advisèrent de faire bâtir un bateau dans ledit château, le pensant dévaller subtilement de nuit par-dessus les murailles, du côté de la mer, et ainsi l'envoyer en Normandie pour avoir du secours. Mais pour autant qu'ils ne pouvoient pas faire ledit bateau sans que ceux de l'ouest n'entendissent bien les coups des charpentiers, ils s'avisèrent de faire un autre bateau à la vue de ceux de l'ouest; et comme l'on frappoit sur l'un des bateaux, les autres frappoient sur l'autre, en sorte que l'on ne s'apercevoit que d'un bateau seulement. Ledit bateau étant quasi achevé et prêt d'être dévallé par-dessus les murailles, comme ils avoient advisé, quelqu'un de l'île, car pour lors les François y en détenoient beaucoup par force et malgré eux pour défendre ledit château, écrivit secrètement une lettre, laquelle il attacha à la vise de son arbalestre, et de nuit la tira parmi

parmi les habitants. L'histoi
la blâmer de cette prudence.
siais obtinrent pour marque
ticulière de la satisfaction
la permission de faire figur
rier dans leurs armes.

Les règnes d'Édouard V
chard III, de Henri VII et de
ne virent aucune tentative
çais contre les îles. En 1549
minorité d'Édouard VI, une
tie de Saint-Malo vint s'en
Serk et y fonder une colonie.
lonie, qui importunait bea
îles voisines, fut reprise sou
de Marie, par une ruse de
sez singulière. Les côtes de
élevées et abruptes; peu de n
firait pour en défendre les
contre des forces considéra
colons amenés par les Malouin
pas fait leurs affaires aussi
l'avaient espéré, s'étaient
partie retirés, et pourtant le
n'osaient se risquer à attaqu
rieusement. Un bâtiment co
un gentilhomme des Pays-Ba

ne difficile, elles restèrent
parti du roi contre le par-
isabeth avait commencé à
hâteau qui s'élève aujour-
e Saint-Hélier et Saint-
qui porte son nom ; les forti-
es autres places avaient été
. Jamais, en un mot, les
nt été sur un pied plus res-
eorge de Carteret, descen-
Carteret qui avait, sous
préféré perdre sa terre de
plutôt que de changer de
et petit-fils de celui qui, en
repris sur les Français de
le château de Montorgueil,
ervir de son mieux la cause
rles. Il arma dix à douze
ui courant sus à tous les
naviguant sous une pa-
rée par les délégués du par-
iguèrent singulièrement le
anglais; mais le gouverne-
alors beaucoup trop occupé
r pour donner une sérieuse
des démonstrations moins
s, au fond, qu'elles n'avaient
et la prétention de l'être.
ne les îles, et Jersey en par-
nner même, plus tard, à
qui s'y était rendu déjà
ois, les preuves du dévoue-
is absolu. Les habitants le
t pour roi le 25 février
la mort de Charles. Char-
à Jersey le 17 février 1649,
é du duc d'York son frère
à quatre cents personnes,
it, après un séjour de vingt
aines, pour se rendre en
il fut couronné à Scoone,
r 1650, par suite du traité
parvenu à conclure avec ce
ux de son ancienne indé-
George Carteret n'avait pas
nissé s'éloigner son souve-
ni faire donner par les îles
u témoignage de fidélité.
convoqués par lui, avaient
ne contribution qui produi-
me de 15,210 f. Cromwell,
de l'audace des Jersiais,
par le parlement une réso-
suite de laquelle une flotte
de quatre-vingts voiles partit sous le commandement de l'amiral Blake. Elle arriva en vue de Jersey, le 20 octobre 1651. L'histoire doit conserver avec respect le nom du brave Carteret : fidèle jusqu'au bout, sourd à toute autre considération qu'à celle de son devoir de gouverneur de Jersey pour le roi Charles, rien ne l'épouvante, ni les forces déployées contre lui, ni la nouvelle de la défaite de Charles à Worcester, ni sa fuite précipitée en France, ni même la prise de la totalité de l'île, à l'exception du fort Sainte-Élisabeth, où il s'est renfermé avec une poignée d'hommes. Il tient bon, et refuse d'accepter toute capitulation avant que son souverain, lui-même, lui ait fait dire qu'il peut le faire avec honneur. Carteret vint se réfugier en France, où on lui tint peu de compte de son admirable conduite. Guernesey s'était trouvé dans la même position à peu près que Jersey durant le siége du fort Sainte-Élisabeth. Le château Cornet résistait seul aussi, et dut, comme le premier, se rendre aux troupes du Protecteur. L'histoire n'a pas conservé le nom de celui qui commandait dans cette île. Charles II, remonté sur le trône, n'oublia point Jersey ni le chevalier de Carteret; il plaça celui-ci auprès de sa personne, en qualité de vice-chambellan et membre de son conseil privé; puis, il envoya au bailli de l'île une malle en vermeil, destinée à être placée devant la cour et devant les états de l'île, et sur laquelle était gravée une inscription qui rappelait et les services rendus et la reconnaissance.

Ces îles avaient résisté jusqu'au dernier moment à un pouvoir qui ne changeait que la forme politique d'un gouvernement, auquel elles pouvaient d'ailleurs se considérer comme étrangères, puisqu'elles jouissaient d'une constitution particulière; mais elles s'émurent quand Jacques II entreprit de porter atteinte à leur religion, et leur envoya un gouverneur et une garnison papistes, accompagnés d'un missionnaire chargé de commencer le grand œuvre de la conversion. Aussi, lorsque les intrigues de Marie et de

Guillaume d'Orange eurent forcé Jacques à aller achever ses dévotions à Saint-Germain en Laye, elles s'empressèrent d'imiter le reste de l'Angleterre et de reconnaître le nouveau souverain, conservateur de leur foi.

A partir de cette époque, il n'est plus fait mention de Jersey qu'à propos de deux tentatives faites par les Français, l'une en 1779, sous les ordres du prince de Nassau, et qui n'eut point de résultat; l'autre deux ans après, et dont nous allons donner le récit succinct :

Le baron de Bulecour, brave officier, mais sans fortune personnelle, avait reçu de Louis XVI la promesse d'être nommé gouverneur des îles normandes, où il avait déjà combattu sous le prince de Nassau, s'il parvenait à les enlever aux Anglais avec qui nous étions alors en guerre, par suite de notre alliance avec ses colonies révoltées de l'Amérique du Nord. Bulecour, qui paraît avoir eu des intelligences dans l'île, partit de Granville le jour de Noël 1780, avec douze cents hom-

sur pied, et nul doute q
n'eût réussi, s'il avait
hommes de plus, car le
Corbet avait perdu la
commencement de l'aff
gné, avec les principaux
son état-major, une capi
laquelle la garnison angla
médiatement évacuer l'
acquise à la couronne de
reusement le capitaine M
commandait les troupes en
le château Élisabeth, et le
de ce fort, P. Ailwards,
à exécuter cette capitulati
bet, accompagné de l'au
lecour, venait leur signif
Ce premier échec fit éva
les espérances de l'offici
qui savait trop bien q
tre mille, les six mille,
hommes de renfort qu'il
nés suivant le besoin du m
riveraient jamais. Il se re
Saint-Hélier, et s'y retra
grande place. Cependant
anglaises, secondées par l

. Mais les vents contraires
quelque temps notre escadre
les. Ce ne fut qu'au mois de
e gouvernement britannique
nvoyer un renfort de trou-
ces îles, dont l'occupation
'une si haute importance.
a cruel de la politique des
le George III, ce fut à des
à des nobles réfugiés en An-
que l'on confia la glorieuse
défendre les deux îles con-
rançais, contre des frères.
bataillons d'émigrés passè-
sey et à Guernesey. Mais
s collègues n'eurent pas la
de voir s'engager cette hor-
Des dissensions intérieures
t nos forces destinées à la
rojetée, et l'entreprise dut
onséquence, ajournée.

plusieurs années encore,
es annexes de la Norman-
es toutes françaises, et de
de langage, ne cessèrent
senal des armes déloyales
lles l'Angleterre combattait
lution. En 1801, il fut à peu
até que le complot de la
nfernale avait été tramé à

sachions pas que depuis, les
de Jersey et de Guernesey
enus moins hostiles à leur
t véritable patrie. Il est vrai
leterre s'est constamment
s'assurer le dévouement de
res. Quand on examine sa
l'égard de ses autres colo-
peut s'empêcher d'admirer
ndance dont elle a toujours
fait preuve envers ses possessions de la Manche. Au lieu de leur imposer, comme elle a fait au Canada et ailleurs, des institutions en désharmonie avec leurs traditions politiques et nationales, elle leur a conservé l'indépendance intérieure dont elles jouissaient autrefois, par la grâce des ducs de Normandie. Aujourd'hui encore elles sont gouvernées par un corps délibérant, qui, sous la dénomination toute française d'*États*, consent les impôts et a seul le droit de rendre exécutoires les lois votées par le parlement impérial. Ce sont, en quelque sorte, de petites républiques exemptes des embarras des nations constituées, et jouissant de la protection d'une grande puissance, a condition qu'elles lui serviront d'instruments à l'occasion.

Cette extrême tolérance de l'Angleterre est un exemple frappant de l'habileté de ses hommes d'État. Jusqu'à ce moment elle a justifié l'intention qui l'a dictée, et elle sera toujours le bouclier le plus sûr à opposer à toute agression future de la France contre ses anciennes colonies normandes. La mansuétude intéressée de la métropole envers ces îles est la meilleure garnison qu'elle puisse y entretenir pour les défendre contre nous, et il y a lieu de croire qu'elle ne se départira pas de cet heureux système, car elle tient trop à la conservation de ces sentinelles avancées, qui, en temps de guerre avec la France, se transforment comme par enchantement, tantôt en corps de garde, tantôt en repaire de conspirateurs.

TERRE-NEUVE,

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. Quoique situées sous la même latitude que la France, les îles dont nous allons parler subissent l'influence d'une température beaucoup plus froide en hiver, et d'un climat qui participe de celui des régions boréales. Cette différence provient, nous avons à peine besoin de le dire, du voisinage du Labrador et du Canada, qui confinent aux terres circompolaires, ce berceau des glaces éternelles.

Terre-Neuve, dont nous nous occuperons d'abord, est bornée dans toute sa partie orientale par l'océan Atlantique; au nord-est et au nord elle est séparée de la côte du Labrador par le détroit de Belle-Ile, long d'environ milles. Sa forme est à peu près celle d'un triangle, dont met est au nord et dont la bas de l'est à l'ouest, c'est-à-dir Ray au cap Raze. Elle offre le plus pittoresque, et seml été formée dans un de ces terribles où la nature déploie force de destruction et de Elle porte le long de ses côte ses vastes baies des marque d'un cataclysme qui, à un éloignée, a changé son as mitif et modifié ses dimens

On connaît fort peu l'int cause de la difficulté d'y pénét ce qu'on en sait, c'est qu'on un sol pierreux et pauvre,

est échancré par d'innom-
es, baies et havres com-
plupart de ces baies pénè-
fondément dans l'intérieur
qu'on les prendrait pour
chures de fleuves. Mais
n explore le fond, on ne
reconnaître qu'il n'y tombe
les rivières et des torrents
nt pendant la saison chaude.
ales baies sont : à l'ouest,
nord au sud, la baie d'In-
, la baie Bonne, la baie des
de Saint-George; au sud,
l'ouest à l'est, la baie du
la baie de l'Ermitage, la
Fortune, la baie de Plai-
ie de Sainte-Marie, la baie
tés; à l'est, la baie de la
, au fond de laquelle se
avre de Saint-Jean, la baie
é, la baie de Bonavista, la
ploits; au nord, la baie de
e et la baie Blanche; sur la
a longue pointe septentrio-
ppelle le *petit Nord*, la baie
a baie de Canada, le havre
baie aux Lièvres; au nord de
pointe, la baie du Pistolet.
promontoires les plus re-
qu'on rencontre sur le lit-
rre-Neuve, on peut citer à
ap Saint-George, le cap
e cap de Raye; au sud, le
peau-Rouge, le cap Sainte-
cap de Pene; au sud-est,
; à l'est, le cap Broyle, le
rançois, le cap Bonavista;
cap Patridge.

Péninsule, qui s'étend dans
d-est de l'île, a vingt-six
g sur une largeur qui varie
ngt lieues.

e fort étroit unit cette pres-
artie principale qui est bien
érable, mais moins impor-
int de vue commercial. Cet
are la baie de la Concep-
baie de la Trinité, la pre-
t, la seconde au couchant.
t le nom imposé à cette
ar sir George Calvert, plus
altimore.

le la Conception est le pre-
mier district de Terre-Neuve, non-seulement à cause de ses ports nombreux et commodes, mais encore à cause de l'esprit entreprenant et de l'habileté de ses habitants dans l'art de la pêche. Le Port-de-Grâce en est la ville principale; après elle vient Carbonièr et quelques villages sans importance. Ce canton, le plus riche et le plus populeux, ne renferme pas moins de vingt-cinq mille habitants, distribués dans différentes stations de pêche ou établissements agricoles.

A l'extrémité nord de la baie de la Conception est la petite île de *Baccalhao*, rocher isolé où se rassemblent des milliers d'oiseaux aquatiques. Comme les cris continuels de ces animaux s'entendent à une grande distance, et servent d'avertissement aux marins pendant les brouillards qui règnent si fréquemment dans ces froides contrées, les gouverneurs de Terre-Neuve ont défendu, sous des peines sevères, de les tuer, et même de les inquiéter. Malgré cette prohibition, dont le motif est parfaitement louable, les marins ont plus d'une fois tendu leurs filets sur les rochers où ces utiles oiseaux bâtissent leurs nids et ont enlevé une immense quantité de leurs œufs.

Au sud et non loin de la baie de la Conception, au fond d'un port vaste et sûr, se trouve la ville de Saint-Jean, siége du gouvernement et de la cour suprême d'amirauté. Les obstacles naturels qui défendent l'accès du port, les hauteurs qui le dominent des deux côtés de son ouverture, les batteries nombreuses et les fortifications qui protégent la ville de toutes parts, font de Saint-Jean une place si forte, qu'elle peut défier les efforts de l'ennemi le plus redoutable. Il ne peut entrer dans le port qu'un seul vaisseau à la fois, de sorte que l'escadre la plus nombreuse serait foudroyée en détail et ne pourrait parvenir sous les murs de la ville.

Cette capitale se compose d'une seule rue bâtie sur la rive septentrionale du port, et d'où partent plusieurs lignes de maisons qui ne méritent pas d'autre nom que celui de ruelles. Les mai-

sons sont, pour la plupart, en bois; on n'en remarque que quelques-unes en brique et fort peu en pierre. Elles sont toutes placées de la façon la plus irrégulière : cela vient de ce qu'en 1820, le parlement anglais ordonna que là où il y aurait des maisons en pierre, les rues eussent quarante pieds de largeur, et cinquante pieds là où elles seraient en bois; il en résulte que toutes les habitations en pierre s'avancent de dix pieds dans la rue, ce qui donne à la ville l'aspect le plus désagréable.

Le trait caractéristique de Saint-Jean est le grand nombre de débarcadères et de stations de pêche qui bordent le rivage. Le débarcadère du gouvernement est un large quai, dont l'usage est laissé au public. Ce qui étonne bien plus celui qui voit pour la première fois ce comptoir de pêcheurs, c'est la quantité prodigieuse de tavernes ou cabarets; du reste, on conçoit facilement qu'il se fasse à Terre-Neuve une immense consommation de vin, de bière, et surtout d'eau-de-vie et de rhum.

d'un rocher élevé, perpen
cylindrique, qui se trouve
occidentale, et qu'on appell
le *Beau*. Cet îlot est d'une
traordinaire.

La baie des Exploits, u
les plus connus de Terre-
vers le nord-est de l'île. Ell
rivière, qui fait communi
des Indiens-Rouges avec
dont le cours, long de soixa
les, est interrompu par un
bre de *rapides*. Quelques-
chutes d'eau ont une vite
milles à l'heure.

Dans l'intérieur de l'île
chaîne de montagnes qu'on
loin. Néanmoins, les points
de cette chaîne ont moins
tres au-dessus du niveau d
y a même lieu de croire,
données que fournit la végé
les plus hautes collines n'o
de 1,200 pieds.

Terre-Neuve est entouré
de sable, depuis le 50e de
tude à l'est, jusqu'à la côte
velle-Angleterre. Celui

presque incroyable; mais les
t remarqué que la partie du
se entre les 43° et 46° de-
ude est celle où la morue
bondante : cette remarque
ırtout à l'acore de l'est.
: pêchée sur le grand banc
e l'on mange en France
de *morue verte* ou *morue*

fficile, dit Cassini (*), de se
idée du séjour du grand
a vie qu'y mènent les pê-
ıs y avoir été. Il faut un
puissant que l'est sur les
ıpât du gain, pour déter-
ıalheureux pêcheurs à pas-
s entiers entre le ciel et
ın séjour presque toujours
ue du soleil, respirant la
temps une brume si épais-
distingue avec peine d'une
l'autre du bâtiment. »
endrons plus loin sur ce su-
ısant sous tant de rapports,
ous ne devons pas traiter
détails qu'il comporte.
Le climat de Terre-Neuve
t l'exposition des différen-
: cependant on peut dire
énéraux que, quoique ri-
est moins pénible que le
s Canada. Pendant le long
ıgne dans ces tristes con-
ıeurs étincelantes de l'au-
e et la clarté des étoiles
firmament une beauté dont
se former une idée si l'on
rcouru les régions boréa-
-nous de dire cependant
euve est très-souvent en-
ɔrouillards tellement épais,
fois, en plein midi, deux
ıssent l'un près de l'autre
evoir, quoique les voix des
ui parlent à bord s'enten-
ement sur les deux bâti-
vapeurs ne proviendraient-
: l'obstacle que les bancs
s opposent à l'écoulement

fait par ordre du roi en 1768,
: les montres marines de le

des eaux froides du pôle vers le sud, et de ce que ces eaux remontent à la surface, par suite de la diminution du fond sur lequel elles coulent? Ce qui justifierait cette opinion, c'est qu'on a observé que l'eau était de plusieurs degrés plus froide sur le grand banc que la surface des mers des environs.

Quelquefois il arrive qu'un voile de brumes dérobe au navire qui cherche un mouillage la vue du littoral de l'île. Des marins inexpérimentés n'oseraient pas s'engager au milieu de ce nuage, de peur de s'égarer et d'échouer sur les rochers de la côte; mais les équipages des vaisseaux pêcheurs savent qu'ils peuvent sans aucun danger pénétrer au plus épais du brouillard, parce qu'il y a presque toujours entre la brume et la terre un espace libre dans lequel ils sont sûrs de retrouver la lumière du soleil.

« Quoique les brumes, dit M. de la Pilaye dans son *Voyage à Terre-Neuve*, n'aient ici que très-rarement une odeur sensible, elles sont cependant beaucoup plus desagréables que nos brouillards d'Europe. Elles réagissent sur le moral de l'homme par un sentiment de tristesse et d'ennui dont elles le laissent pénétré; les animaux en éprouvent la même influence. Le chien rentre dans la maison de son maître, et, privé de sa gaieté habituelle, il semble comme hébété. On prétend aussi que les bêtes sauvages se retirent alors dans les fourrés les plus épais des forêts, et que le poisson quitte la côte pour s'enfoncer sous les eaux, comme si cette brume avait encore une action dans les couches supérieures de l'Océan. »

Le froid qu'apportent les vents d'ouest et de nord-ouest est extrêmement rigoureux. La mer se couvre de glace à une assez grande distance; le détroit qui sépare Terre-Neuve du Labrador se gèle et n'offre plus qu'une banquise continue; on peut même aller à pied sec de l'une à l'autre des îles qui ne sont séparées que par des passes étroites. Quoiqu'on soit sous la latitude de Dunkerque, on subit presque toutes les rigueurs du climat des

régions les plus septentrionales. Il serait dangereux alors de ne pas se couvrir de fourrures, et de ne pas prendre l'exercice nécessaire pour activer la circulation du sang et entretenir la chaleur intérieure. Souvent dans les rues, deux personnes s'abordent, en se disant très-sérieusement : « Prenez garde à votre nez ! » C'est qu'en effet, quand on a quelque partie du corps gelée, on ne s'en aperçoit pas soi-même, à moins que ce ne soient les pieds; car alors on ne peut plus marcher. Il faut qu'une personne étrangère, frappée de la couleur blanche de l'endroit attaqué par le froid, vous prévienne et vous frotte aussitôt avec de la neige. C'est le seul remède contre ces terribles accidents. Anspach (*) raconte qu'un médecin ignorant ayant voulu traiter par l'eau chaude un malheureux qui avait eu les pieds gelés, le mal fit des progrès effrayants, et aurait envahi le tronc, si l'amputation des deux cuisses n'eût pas été pratiquée à temps.

L'époque la plus désagréable de l'an-

jusqu'à trois fois par mois, les
retirées dans leurs maisons,
un poêle ardent, au feu du
ne peuvent se réchauffer. T
maisons, excepté à Saint-Je
en bois, et quoique les planch
assez bien jointes, la neige
drin, comme on l'appelle dan
s'insinue par les interstices
dans les appartements.

La belle saison n'est pas
coce qu'au Canada; mais les
Terre-Neuve se fondent plu
celles qui, pendant plusieu
encombrent le lit du Saint-
Les chaleurs arrivent brusq
elles sont quelquefois si for
les personnes qui ont habité
tilles peuvent à peine les su
mais les brises de mer, qui s'
soir, rafraîchissent l'atmosp
brasée. A cette époque, les n
magnifiques : la clarté du
limpidité de l'air, l'éclat re
sant de la lune, la lueur des
d'étoiles qui argentent le fir
et dont quelques-unes brille

sert à amorcer les lignes des

que les ennuis de l'hiver de
ve ne sont pas sans compen-
; que le voyageur peut se
ter des sombres tableaux qui
té ses regards pendant la
froid et des tempêtes.
s premiers jours d'été, lors-
ux n'ont pas encore acquis
rature approchant de celle de
bserve dans l'île de Terre-
effets de mirage très-sin-
ous les objets sur lesquels
ses regards prennent des
ntastiques ; les arbres sem-
ns toucher à la terre; les
raissent beaucoup plus gros
ont, et le voyageur inexpé-
nt exposé aux méprises les
ilières. Un de nos compa-
i a visité Terre-Neuve, il y
i années, raconte qu'étant à
il tira, un jour, un oiseau
distance, et que, voyant
n objet assez gros, il crut
nt le gibier qu'il convoitait:
on étonnement, quand, en
t, il reconnut que c'était la
son fusil qu'il avait prise
mal!
avons plus que quelques mots
climat de Terre-Neuve: c'est
gévité des habitants est une
sa salubrité. Il n'est pas
ir des pêcheurs âgés de cent
ui ont conservé assez de vi-
sique pour se livrer encore
t aux occupations de leur
er.
at de cette île et des îlots
erce sur les mammifères
bitent une autre influence
emarquable; il accélère chez
ie de la faculté reproductrice,
ce point de la même façon
mats de la zone torride. On
que les Anglaises de Terre-
ivent promptement à la pu-
ize ans, leur corps a acquis
ppement complet. « Si l'on
dit M. de la Pilaye, cette
surprenante à une vie émi-
ichthyophage, on pourrait
opposer que les chèvres et le gros bétail, vivant d'herbages comme partout ailleurs, n'en sont pas moins soumis à la même influence locale. Peut-être viendrait-elle de ce que l'air plus condensé qu'en Europe pendant sept à huit mois, et privé d'humidité, agit sur la fibre en raison d'une plus grande dose d'oxygène due à sa condensation, comme un tonique non contre-balancé par un principe relâchant. »

Lithologie, histoire naturelle. La plupart des roches de la série granitique, telles que le granite supportant tantôt des micaschistes, tantôt des porphyres, se font remarquer dans les bancs pierreux de l'île. Ces roches dominent surtout dans le district du lac Melville; il en est de même du schiste argileux, du quarzite et de la syénite. On trouve dans le même district des grès qui semblent appartenir au terrain houiller. Les environs du lac Gower jusqu'à celui de Richardson offrent aussi des roches granitiques; près de ceux d'Emma et du Jenette, on rencontre du basalte; près de celui de Stewart, de la houille et du fer. Le granite, le grès et le quarzite composent les principales roches depuis le lac Jameson jusqu'au port Saint-George. La serpentine forme plusieurs crêtes au centre de l'île. La côte occidentale renferme les plus beaux minéraux. Dans la baie de Saint-George, il y a une exploitation de houille; des sources salées jaillissent sur les bords du South-Barrasway, et à une faible distance au nord de cette rivière se trouve une source sulfureuse. Entre le même cours d'eau et Segond-River, on recueille du gypse et de l'ocre jaune; dans la baie des Iles, il existe un marbre gris assez beau.

Nous n'avons pas grand'chose à dire sur les végétaux de Terre-Neuve. Les bois sont principalement composés de sapins rouges et blancs, de bouleaux et de frênes, la plupart rabougris. L'île produit aussi des arbustes à baies et quelques légumes cultivés dans les jardins des fermiers. L'intérieur étant inhabité, une forêt occupe les quatre cinquièmes environ de sa superficie.

Elle se compose des *abies alba*, *nigra* et *balsamifera*, des *betula papyrifera* et du *larix americana*. Dans la partie sud de l'île croît le *betula lenta* ainsi que le *pinus strobus*, qu'on trouve également au fond des golfes, dans les expositions méridionales les mieux abritées. Le meléze se tient particulièrement dans l'intérieur et à la partie inférieure des coteaux. Dans les vallons on voit divers saules, les *alnus incana* et *serrulata*, le *populus cordifolia*, etc.

Les mers voisines de Terre-Neuve sont peuplées d'un grand nombre d'espèces d'algues, qui ont été jugées dignes d'être étudiées dans un ouvrage spécial dû à M. de la Pilaye (*). Parmi elles, on remarque l'espèce de fucacée nommée *laminaire agar;* elle se distingue par sa feuille toute criblée de trous.

Cette multitude de plantes marines, dont quelques-unes sont gigantesques, prouve bien que les grands formes de végétation n'existent pas sur les terres voisines, et que, pour obéir à une mer

douleurs très-vives, et m
la fièvre. On ne peut s'
même au moyen de la f
vert.

On a fait une singuliè
sur les animaux qui hab
quentent cette contrée : c
poque des grands froids
tous, suivant l'heureuse ex
voyageur moderne, la li
ver. Les différentes coul
tinguent les espèces se ch
blanc monotone ; les oise
mes ne font pas exception
phénomène : la perdrix,
devient entièrement blan
reprend qu'au printemps
ordinaire. Il n'est pas jus
venus d'un pays plus cha
l'influence du froid, ne p
robe de poils blancs, do
cette fourrure de saison
premiers rayons d'un sol
et l'on voit ces animaux s'
touffes ces longues soies,
tarde d'être débarrassés.
là une bien admirable pr

terre ou de choux. Quant
elle qui semble lui plaire
le sang de mouton. Il
nt, et seulement quand
t provoqué : il ne pousse
sons de voix, qui sem-
ui un effort pénible et
C'est un bruit qui tient
e l'aboiement et le hur-
rs se joignent à lui tou-
tes chiens à portée de
on amour pour l'eau,
ée, chaude ou glaciale,
ondeur à laquelle il peut
ai vu descendre jusqu'à
ds), le temps considé-
ut rester sous l'eau, et
s palmées, semblent le
à la classe des animaux
même que les chiens du
du Groenland, ceux de
ressemblent beaucoup au
sent en meutes et dévo-
... » Il serait sans doute
transcrire ici les détails
t d'autres naturalistes
t utile animal; mais les
ns nous sommes tracées
ettent pas ces dévelop-

s. *Colons et pêcheurs.*
de Terre-Neuve se com-
, de pêcheurs et d'In-
qui vivent dans l'inté-
s. Les colons se divisent
et en pêcheurs, car un
d'entre eux suivent
marins intrépides, qui,
ice quelquefois fort mo-
risquer leur vie au mi-
ls du littoral. On con-
assez difficile d'évaluer
exactitude une pareille
1806, on comptait dans
mille cinq cent cinq ha-
13, un nouveau recense-
chiffre de cinquante-deux
uante-sept individus; et
tima le nombre des co-
s à cinquante-huit mille
uit. En y comprenant
oyés loin des côtes au
heries et que les recen-
ne purent compter, on
pouvait porter le total à soixante mille quatre-vingt-huit. Il y a six ans, on crut pouvoir l'élever jusqu'à quatre-vingt-dix mille; mais M. Brooking et le colonel Bouchette, dans son excellent ouvrage sur les possessions anglaises de l'Amérique du Nord (*), réduisent ce chiffre, évidemment exagéré, à soixante-quinze mille âmes. Montgomery-Martin (*History of the british colonies*) s'en tient aussi à ce résultat (**). Quoi qu'il en soit, il est constant que la population de Terre-Neuve augmente sans cesse, et cet accroissement est le signe infaillible de la prospérité de la colonie.

La condition intellectuelle des habitants n'est pas, on peut bien le penser, des plus satisfaisantes, et l'état social de cette réunion d'hommes laborieux, mais grossiers, n'est guère propre à faire envie à leurs voisins de Saint-Pierre et Miquelon. La cause de cette situation n'est pas difficile à deviner : pendant longtemps Terre-Neuve n'a été qu'un établissement de pêche, et les pêcheries appartenaient exclusivement et étaient exploitées par des négociants résidant en Angleterre. Ceux-ci estimaient que le nombre, alors fort petit, des planteurs fixés dans la colonie même, n'avait aucun droit d'intervenir dans la discussion des in-

(*) *The british dominions in North America,* by Joseph Bouchette, surveyor general of Lower Canada.

(**) Cet infatigable faiseur de statistiques dit que le nombre des Français qui fréquentent les côtes de Terre-Neuve s'élève à douze mille. Cédant à un mesquin sentiment d'égoïsme national, il se plaint amèrement de la *magnanimité* dont le gouvernement britannique a fait preuve en permettant à la France de participer aux profits de la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Il nous apprend que les habitants anglais de cette île ont souvent manifesté leur mécontentement au sujet de cette tolérance, et il menace nos compatriotes de violences terribles si cet état de choses ne change pas. M. Montgomery-Martin est cependant un partisan déclaré de la liberté du commerce. Il est vrai qu'en Angleterre, il faut être Anglais avant tout.

térêts de l'île; en conséquence ils s'opposaient toujours aux mesures qui auraient pu améliorer la position d'une population qu'ils traitaient comme un troupeau de vassaux ou d'esclaves. Mais l'augmentation continuelle du nombre des habitants sédentaires, les progrès de l'agriculture et du commerce parmi les résidants, autorisent ces derniers à se mettre au-dessus des caprices des armateurs, et le parlement impérial avisera sans doute à les doter d'institutions en harmonie avec leurs besoins actuels (*).

Après ce que nous venons de dire, on sera sans doute surpris d'apprendre que Terre-Neuve possède plusieurs journaux. Quatre feuilles hebdomadaires et une semi-hebdomadaire sont publiées à Saint-Jean; ce sont : la *Gazette royale*, le *Public ledger*, le *Terre-Neuvien* (*Newfoundlander*), le *Temps* (*Times*) et le *Patriote*. Toutes s'occupent de politique, et la dernière, qui est rédigée avec talent, se distingue par sa couleur radicale très-

gènes fuient le contact des étr
et exercent sur eux de sangla
présailles quand ils en trouven
sion. C'est grâce au capitaine
Buchan que nous savons auj
quelque chose d'un peu positi
ractère et des usages de cette
tion sauvage. En 1811, ce mar
lieutenant, fut chargé d'aller
goëlette *l'Adonis* à la baie des
et de faire une excursion dar
rieur, pour visiter les indi
tâcher d'établir des relations
M. Buchan s'acquitta de sa
avec courage, mais il n'atte
très-imparfaitement le but de
treprise. Comme le journal
ficier est à peu près le seul
qui jette quelque lumière sur l
des habitants de l'île qui nou
nous croyons faire une chos
en même temps agréable à
teurs en extrayant de ce réci
sages les plus intéressants.

M. Buchan quitta son bâti
rêté par les glaces dans la

rent quelque temps comme le stupeur, sans pouvoir parmuer. Mon premier soin fut ssurer et de leur inspirer de nce; nous y réussîmes en leur la main et en leur montrant sitions amicales. Les femmes ssaient de joie, en voyant les que je faisais à leurs enfants. armes firent bientôt place à ité, et ils examinèrent nos rec autant d'attention que de Ils allumèrent du feu et nous des tranches de venaison mêde la graisse, dont ils font ce de gâteau solide et qu'ils avec le maigre de la viande. onçait une parfaite cordialité. r donnâmes des couteaux, des rs et d'autres menus objets; en ils nous offrirent des peaux. ttais de ne pas comprendre age, et d'avoir laissé à douze distance au moins les pré- je leur destinais. Cette derconstance surtout me causa l embarras. Je m'efforçai de entendre que je désirais viue quelques-uns d'entre eux mpagnassent jusqu'à l'endroit avions laissé nos bagages, et ssent à leur apporter des choles à celles que nous avions. ils parurent nous compren- s avions passé trois heures et tâcher d'établir entre eux et bonne intelligence; tout anue nous y avions réussi. »

Indiens se décidèrent à acer M. Buchan jusqu'au lieu où aux étaient restés. La conit telle alors, que deux homéquipage demandèrent à reses sauvages jusqu'à ce que le lant revînt avec les présents; tinrent la permission, et le partit avec le reste de ses es quatre indigènes.

une marche d'environ six milatteignirent l'endroit où ils assé la nuit précédente : là le sa d'aller plus loin et se reun des Indiens, donnant ordeux autres de continuer à suivre les Anglais. Arrivés près du but de leur voyage, l'un d'eux fut frappé d'une terreur inexplicable et prit aussitôt la fuite. Quant à son compagnon, il montrait la plus entière confiance, et fit signe aux Anglais qu'il était prêt à les suivre encore. Nos voyageurs, rendus au lieu où ils avaient établi leur dépôt, y passèrent une nuit et en repartirent avec les présents destinés aux Indiens. Celui qui était resté avec eux témoigna toujours un grand sang-froid. Reprenons le récit du lieutenant Buchan.

« Lorsque nous fûmes arrivés à un demi-mille des cabanes, l'Indien qui marchait tantôt en avant, tantôt à mes côtés, me fit voir une flèche dont la pointe était enfoncée dans la glace; nous vîmes aussi les traces récentes d'un traîneau. A deux heures après midi nous arrivâmes aux cabanes, et mes craintes ne se vérifièrent que trop. Nous les trouvâmes désertes; il n'y restait que des peaux d'orignals; une grande quantité de venaison avait été emportée à quelque distance et enterrée dans la neige. Des traces conduisaient dans le bois, mais n'allaient pas bien loin.

« N'apercevant aucunes marques de violence, j'espérai que mes premières conjectures se réaliseraient, et que nous n'aurions aucun malheur à déplorer. Cependant, toutes les actions de notre Indien indiquaient la plus grande inquiétude : en sortant d'une cabane pour entrer dans une autre que je jugeai plus commode, j'avais ordonné d'emporter le feu de la première pour en allumer dans la seconde; dès que l'Indien vit un de mes gens sortir en tenant un tison enflammé, sa terreur ne connut plus de bornes, et il fit tous ses efforts pour l'empêcher de l'emporter, s'imaginant sans doute que nous allions incendier les cabanes et six canots qui se trouvaient là, ou enfin le brûler lui-même. De temps en temps il regardait à travers les fentes de la cabane, pour voir ce qui se passait au dehors, car il n'était plus alors en liberté et nous le gardions à vue comme prisonnier.

« Ne sachant que faire et la nuit approchant, mon inquiétude pour mes deux hommes me détermina à faire entendre à l'Indien qu'il pouvait s'en aller, espérant que ses camarades le revoyant, et apprenant de lui la manière dont il avait été traité, non-seulement nous renverraient nos deux soldats, mais reviendraient eux-mêmes nous trouver avec de bonnes intentions. Je lui fis donc de nouveaux présents, et m'efforçai de lui faire comprendre que je désirais que ses compagnons revinssent, et que j'espérais que nos camarades ne seraient pas maltraités. Il sourit et resta avec nous ; il mit en ordre la cabane, où tout était en confusion, et regarda plusieurs fois à l'ouest du lac, en nous désignant ce côté. Il nous montra un bâton, et nous dit qu'il appartenait à l'Indien qui portait un grand bonnet : c'était celui que je regardais comme leur chef. Ce bâton avait près de six pieds de longueur et était peint en rouge.....

« Dès qu'il fit jour, nous songeâmes à partir ; et ayant placé dans chaque

à courir avec la même vite
brouillard nous le fit bientôt
vue. Peu après nous recon
horreur les corps de nos n
compagnons étendus à cinq
ses l'un de l'autre, le ven
glace et les pieds tournés ve
re. Le caporal était percé d
dans le dos ; le soldat en
dans différentes parties du
leur avait coupé la tête et o
dépouillés de tous leurs
Quelques flèches brisées étai
d'eux, ainsi que du pain q
tiré de leurs havre-sacs. Ce
événement pénétra de dou
la troupe, et fit naître un v
vengeance. Je voyais parfait
était possible de suivre les
Indiens, mais la prudence
une autre conduite. Je ne po
ter que tous nos mouveme
sent été épiés, et je concev
vives inquiétudes pour les
mes qui étaient restés à la
traîneaux. Je regardai do
très-important de ne pas per

ogone, et leur construc-
exiger beaucoup de peine
Le diamètre, au niveau
tait de près de vingt-deux
r perpendiculaire en bois
élevait à quatre pieds de
outenait de grosses per-
s en cône vers le centre,
ient une ouverture ronde
et la fumée : c'étaient,
s, les seules ouvertures.
ns formées par des espè-
partaient en ligne droite
nce de chaque angle et
au centre : elles étaient
eaux d'orignals bien pré-
u s'allume au centre; ils
out autour pour dormir,
ls tournés vers le centre
peu élevée du côté de la
anes étaient couvertes en
leau et enduites de terre
rec peu de feu, ces habi-
suffisamment chaudes,
it la saison la plus rigou-
cette construction était
aucoup plus d'art qu'on
'y attendre.
nots étaient bien cons-
de bouleau, et couverts
it d'écorces bien jointes
nduites de résine de sapin.
ensiles de ménage étaient
de bouleau ou de sapin;
e parut pas qu'ils servis-
ine; je ne crois pas qu'ils
ir leurs aliments : ils les
u rôtir. Ils avaient deux
fer, probablement pillées
colon du voisinage. Je
sage ils en faisaient, mais
y attachaient une grande
en abandonnant leurs ca-
avaient emportées avec
ent bien fournis de ha-
ient bien soin d'en entre-
rillant et tranchant, de
s pointes de leurs flèches
nes dans un coin une cen-
ent encore toutes neuves.
ns de Terre-Neuve ont
tifié les Indiens de cette
gigantesque, ce qui n'est
moins quant à ceux que
nous avons vus; cette idée est venue peut-être de la manière dont ils sont vêtus.

« Ils sont bien faits et paraissent robustes et vigoureux. La taille commune des hommes est d'environ cinq pieds huit pouces (mesure anglaise). Sauf une seule exception, leurs cheveux étaient noirs. Leurs traits sont plus saillants que ceux d'aucun Indien que j'aie jamais vu; et autant qu'on en peut juger à travers la couche d'huile et d'ocre dont ils sont enduits, ils ont le teint plus blanc que la plupart des Indiens. L'exception dont je viens de parler relativement à la couleur des cheveux était frappante : c'était une femme d'un blond cendré, ayant tous les caractères de physionomie des Européens, et dont les traits ressemblaient singulièrement à ceux des Français. Elle paraissait avoir vingt-deux ans, et avait un enfant suspendu à son dos; ses manières ne ressemblaient nullement à celles des autres Indiens. Au lieu de passer comme eux de la terreur et de la surprise à la familiarité, elle ne prononça pas un mot, et ne se remit pas de la frayeur où l'avait jetée notre visite soudaine et inattendue.

« L'habillement de ces Indiens consistait en une sorte de casaque lâche, sans manches, mais attachée autour du cou pour la retenir sur les épaules; elle est si ample que, quand on l'assujettit sur les hanches par une espèce de courroie, elle est triple, et garantit bien le devant du corps. Ce vêtement est entouré d'une bordure en peau d'orignal, de même que les bottines, les mocassins et les gants. Le poil est tourné en dedans, et l'extérieur est enduit d'huile et de terre, ce qui contribue beaucoup à amortir la rigueur du froid. La seule différence qui se trouve dans le costume des deux sexes, consiste dans un capuchon que les femmes portent sur le dos et dans lequel elles placent leurs enfants. Lorsque les hommes veulent se servir de leurs arcs, ils dégagent l'épaule droite, et appuient le genou droit par terre, en tenant leur arc perpendicu-

lairement, l'extrémité inférieure appuyée contre le pied gauche. Leurs flèches annoncent un certain génie; la pointe en fer est tellement proportionnée au bois, que lorsqu'ils manquent leur coup en tirant sur l'eau, ils ne les perdent pas; elles surnagent, et les plumes dont elles sont garnies, servant de bouée, ils peuvent les retrouver quand bon leur semble. La pointe en est acérée, mais non barbelée. Leurs souliers à neige, ou *raquettes*, comme quelques personnes les appellent, diffèrent de tous ceux que j'avais vus. La partie circulaire, traversée par des courroies, avait quinze pouces de largeur sur près de trois pieds et demi de longueur, avec une queue d'un pied pour contre-balancer le poids de la partie antérieure en avant de la première traverse; ils ressemblent assez à ceux dont nous nous servons, si ce n'est qu'ils sont plus longs, ce qui doit les rendre fort gênants dans les bois; mais si mes conjectures sont justes, ils y vont peu quand la terre est couverte de neige. chair de ces animaux, ils la s des os, et en font des paquet entourent d'écorces. Chacun paquets avait près de trois p longueur sur quinze pouces de et de hauteur, et pouvait cont cent cinquante à deux cents li viande. Les lacs et les étang remplis de truites; de nom troupes d'oies sauvages arrive les ans dans l'île, aux mois de d'octobre. L'air robuste de ces prouve que l'exercice qu'ils so gés de faire pour se procurer vres, ne fait que contribuer bonne santé.

« L'opinion qu'ils sont e nombre, parce qu'on en vo moins qu'autrefois venir près tes, me paraît donc mal fondé facile de conjecturer la cause empêche de s'y montrer. Les pensaient qu'ils ne pouvaient acte plus méritoire que de Indien toutes les fois qu'ils en traient. Ils les forcèrent pa quitter leurs anciennes dem

ort cette île, il y a près
.'J'avais avec moi des gens
it presque toutes les lan-
rope, et notamment celle
; mais aucun d'eux ne put
un seul de leurs mots. Ils
ec force et volubilité, mais
e me parut entièrement
celui de toutes les castes
ne j'avais vues jusqu'alors,
sons, en général, sont
odieux. »

HISTORIQUE SUR TERRE-
voyages des Scandinaves
rs du Nord ne sauraient
és en doute; mais une
rtitude règne encore sur la
savoir quels sont les points
'Amérique qu'ils visitèrent
. Pour ce qui concerne
en particulier, rien n'est
if que la découverte qu'en
n, ces hardis aventuriers.
que vers l'an 1001, des
établis au Groënland abor-
e grande terre qu'ils nom-
land, et remontèrent une
les bords leur parurent
ur retour, ils racontèrent
mpagnons que dans cette
ntrée on trouvait du raisin
ce et qu'on y faisait du
rtèrent que dans le jour le
soleil restait huit heures
n, ce qui fait supposer que
us long, sans compter le
devait y être de seize heu-
opinion qui attribue tout
-Neuve peut être aussi fa-
nbattue que soutenue. Sans
itude déduite de l'observa-
ongueur du jour, en sup-
le soit correcte, indiquerait
des rivières de la côte
Terre-Neuve; mais elle
pliquer tout aussi bien à la
rador. En second lieu, si
e peut produire du raisin,
mble pas encore bien prou-
s parties du Canada, voi-
nt-Laurent, en produisent
sez bonne qualité. Si l'on
s'agit pas ici de *raisin*,
ot *vigne* était employé par
les nations qui ne connaissaient pas bien ce fruit, pour désigner différentes groseilles, nous répondrons que précisément on trouve plusieurs espèces de baies d'une saveur agréable au Canada, au Labrador, et même à la baie d'Hudson, tout comme à Terre-Neuve. Enfin les ruines et les anciennes meules trouvées dans cette île par les Anglais ne prouvent pas le moins du monde que les Scandinaves y aient séjourné; une observation significative dément cette opinion : les peuples septentrionaux construisent leurs demeures en bois, même en Islande et au Groënland, pays qui en sont absolument dépourvus; et les ruines en question sont en belle et bonne pierre, quoique Terre-Neuve abonde en bois. Ces vestiges seraient plutôt les dernières traces du fort que le prince Zichmni, compagnon de voyage de Nicolo Zéno, fit bâtir sur une belle rivière dans une grande île. Terre-Neuve ne serait alors que l'*Estotiland* des frères Zéni. Encore pourrait-on, à la rigueur, attribuer à ces débris une origine bien plus moderne et bien plus prosaïque, car il s'agirait tout simplement, dans cette hypothèse, de moulins à scie jadis construits non loin du port de Grâce, par ordre d'un riche Anglais.

Il nous paraît, du reste, assez peu important que Terre-Neuve soit la Vinland des Norwégiens ou l'Estotiland de Zéno, car ces premiers explorateurs, s'ils ont visité l'île qui nous occupe, n'y ont point fondé de colonie. On ne connaît pas assez les Indiens rouges qui habitent l'intérieur de l'île, pour affirmer, comme l'ont fait quelques écrivains, qu'ils diffèrent essentiellement des Indiens du continent voisin, et qu'ils paraissent appartenir à la race scandinave.

Le même mystère ne dérobe pas à l'histoire la date de la véritable découverte de Terre-Neuve dans une période plus rapprochée de nous. Ce fut le Vénitien Cabot qui, naviguant pour le compte et sous le pavillon de la Grande-Bretagne, aborda le premier à cette île, en 1496 ou 1497 :

de poissons qu'il y pêcha, la meilleure et la plus abondante était celle que les naturels désignaient sous le nom de *baccalhaos*, nom qu'on donna ensuite au pays, et que porte encore aujourd'hui une petite île. C'est ce poisson que les Français appellent *morue*, les Hollandais et les Allemands *cabeliau*, et les Anglais *codfish*.

Un passage de la chronique de Fabien, dans Hackluyt, nous apprend que Cabot emmena en Angleterre trois Indiens de Terre-Neuve. Le portrait de ces malheureux, arrachés à leur patrie, est assez curieux : « Ces sauvages, dit le vieil écrivain, étaient couverts de peaux d'animaux, mangeaient la chair crue, parlaient une langue que personne ne pouvait comprendre, et, dans toute leur conduite, ressemblaient à des bêtes brutes. » Si ces hommes avaient été des descendants des aventuriers norwégiens, n'auraient-ils pas conservé dans leur langage quelques traces de l'idiome de leurs pères?

L'observation du vieil historien est pleinement confirmée par ce que dit M. Buchan, au sujet du langage des Indiens, dont les gens de son équipage, qui savaient le norwégien, ne comprirent pas un mot.

En 1501, Gaspar de Corte Real,

a plus grande attention sur ce

à cette époque, la France en-
plus de cent vaisseaux pêcher
bancs de Terre-Neuve; en 1634,
branche de produits avait aug-
ses richesses et ses forces ma-
à un tel point, qu'elle était
le redoutable à toute l'Europe.
à ces expéditions lointaines, dit
glais, que la France doit le déve-
ent de ses forces navales. On
en convaincre en jetant un coup
sur l'état de sa marine avant
envoyât des bâtiments à Terre-
. Elle n'en avait alors qu'en pe-
nbre, de tonnage et de forces
res; mais depuis, elle a com-
es flottes combinées de l'Angle-
t de la Hollande; elle a armé
nds corsaires qui ont infesté nos
t ruiné nos négociants. » A la
dix-septième siècle, notre pays
ait à ce commerce près de cinq
navires, dont un grand nombre
d'un fort tonnage, et portaient
e à quarante canons; ces bâti-
employaient près de seize mille
es !

successeur d'Élisabeth accorda
arte et des priviléges étendus à
mpagnie de négociants de Lon-
de Bristol, qui, en 1610, fonda
lonie à la baie de la Conception.
es concessions de terrain oc-
à cette société passèrent, cinq
rès, entre les mains du docteur
n et de sir George Calvert; ce
fit, à Ferryland, un établisse-
qui ne tarda pas à prospérer, et,
avoir été créé lord Baltimore,
construire un fort où il résida
rs années. En 1654, David
obtint aussi des concessions de
Peu à peu le nombre des éta-
ents coloniaux augmenta sur la
rientale, et les Français s'ins-
t dans la baie de Plaisance, au
l'île.

cette époque, on voit se mani-
l'opposition des armateurs an-
ux mesures propres à amélio-
tat de la colonie; ainsi, en
les colons réclamèrent la no-
mination d'un gouverneur, mais les négociants combattirent énergiquement cette demande. Bien plus : la pétition ayant été présentée de nouveau, en 1674, les armateurs firent tant que, subjuguée par leurs intrigues, la commission nommée pour examiner les réclamations des habitants de Terre-Neuve conclut à l'abandon de toutes les plantations et de toutes les fermes de l'île, et même à l'expulsion violente des colons. C'était ouvrir la porte aux persécutions, et les armateurs usèrent largement de la préférence qu'on leur accordait. Les colons subirent toute espèce d'avanies, et ce ne fut qu'en 1697 qu'un autre rapport de la même commission adoucit les termes du précédent; toutefois, comme on ne voulait pas refuser toute satisfaction aux négociants, on limita le nombre des colons à mille. En 1698, sous le règne de Guillaume et Marie, le gouvernement décréta un règlement qui ne fit qu'ajouter aux absurdes cruautés autorisées par les décrets antérieurs. Enfin, le coupable égoïsme des ennemis de la colonisation commença à être apprécié comme il devait l'être; un M. Harkins fut chargé, en 1701, d'aller examiner la situation des possessions anglaises de l'Amérique septentrionale, et la peinture qu'il fit du désordre déplorable qui régnait à Terre-Neuve, ses révélations sur l'état de l'agriculture et sur la condition malheureuse des colons sédentaires, donnèrent la mesure des fautes qu'une politique aussi inepte que barbare avait commises à l'égard de cette île si importante.

La guerre qui, après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, éclata entre ce pays et la France (1702), livra Terre-Neuve aux incursions des Français établis au Canada, au cap Breton et à la baie de Plaisance, sur la côte même de l'île. Il est vrai que, de temps à autre, les Anglais prenaient leur revanche sur nos stations de pêche. Une escadre, commandée par le capitaine Leake, détruisit nos établissements de Terre-Neuve, prit l'île Saint-Pierre, rasa un

pêcher sur les bancs et de sécher le poisson à terre, dans la partie du pays qui s'étend du cap de Bonne-Vue à la pointe septentrionale de l'île, et au delà en descendant le long de la côte occidentale, jusqu'à la pointe Riche. Il était, du reste, formellement stipulé que les Français ne pourraient à l'avenir fortifier aucun point de l'île, ni même y bâtir la plus petite habitation, excepté les cabanes et les appareils nécessaires à la préparation du poisson.

Cependant la colonie, redevenue anglaise, ne prospéra pas sous ses anciens maîtres plus qu'elle ne l'avait fait avant la guerre. Il fallut que la chambre des communes prît l'initiative d'une résolution décisive. Elle adressa aux conseillers de la reine Anne de sérieuses remontrances sur la situation de cette possession importante; et enfin, après mille réclamations aussi souvent reproduites que repoussées, le capitaine Henri Osborn fut nommé gouverneur de Terre-Neuve, et investi des pouvoirs nécessaires pour établir des justices de paix et organiser une administration à peu près régulière. Alors on vit se ranimer l'opposition des commerçants et des *amiraux de pêche*, car c'était là le grotesque sobriquet qu'on avait donné aux chefs de pêcheurs qui étaient arri-

des côtes anglaises. Saint-liquelon nous furent aussi s pour servir d'asile aux mais à condition que nous ons pas ces îles et que nous endrions pas plus de 50 ur faire la police et main-e.

lités se renouvelèrent en annexes fançaises de Terre-èrent facilement aux mains i acharné; dix-neuf cent de nos compatriotes, ha-ces îlots, furent arrachés sibles demeures et de leurs our être renvoyés en Fran-s par nous en 1783, par en 1793, Saint-Pierre et ous revinrent encore en retourner de nouveau, ps après, sous la domi-nnique. Enfin le traité de é le 17 juin 1814, nous ssession du droit de pêche nd banc et nous replaca pied qu'en 1792; mais la cée et les événements qui retour de l'île d'Elbe ne ent pas de mettre à profit té par tant d'humiliations. u'après le rétablissement a paix, c'est-à-dire en 1816, ce put envoyer un gouver-t-Pierre, et tirer avantage stipulé en sa faveur dans Paris.

oute cette période, c'est-à-1789, l'administration de e fut l'objet des plus vives s de la part des habitants, ent impérial y introduisit ent des améliorations im-). Nous ne pouvons entrer il de ces discussions qui l'un jour odieux l'égoïsme des armateurs ainsi que la ndescendance du pouvoir.

dans les débats du parlement ills de 1789, 1791, 1792 et nier a divisé l'île en trois dis-s chacun d'eux on établit tous our de justice. On devine que est encore bien insuffisante.

Nous nous bornerons à indiquer comme une des meilleures sources de renseignements sur ce sujet, l'ouvrage d'Amédée Anspach et celui du colonel Bouchette, tous deux déjà cités dans ce travail.

Aujourd'hui le gouvernement de l'île se compose d'une chambre d'assemblée, d'un conseil législatif et d'un conseil exécutif. Quinze députés nommés par le peuple forment la chambre d'assemblée. On voit que la constitution politique de Terre-Neuve a été calquée sur celle du Canada et de la Nouvelle-Écosse. (Voyez la notice relative à ces pays dans *l'Univers pittoresque*.)

Depuis 1815, les priviléges stipulés dans les derniers traités ont été largement mis à profit par les Français et les Américains des États-Unis; l'accroissement de l'activité de ces deux peuples dans une branche de commerce si lucrative n'a pas discontinué pendant ces dernières années.

La pêche de la morue est pour la France d'une utilité toute particulière, car, n'ayant pas assez de colonies pour trouver dans une marine marchande nombreuse une pépinière de bons matelots, il nous est très-précieux d'avoir un moyen tout naturel d'y suppléer. Les voyages à Terre-Neuve sont une excellente école pour nos marins, à cause des difficultés et des dangers de la navigation dans ces parages; et si l'on réfléchit que dix mille de nos compatriotes sont annuellement employés à ce rude mais utile métier, on restera persuadé que la perte de cette ressource serait pour nous irréparable. Terre-Neuve remplace donc, sous ce point de vue, les colonies, les encouragements à la marine marchande dont nos chambres sont si avares, et la pêche de la baleine qui est aussi d'un grand avantage sous ce rapport, et qui est encore chez nous d'une si médiocre importance.

Il est à remarquer que l'Angleterre, qui en matière de commerce et de navigation, ainsi que pour la pêche de la baleine et du phoque, s'est toujours montrée supérieure à la France, lui

a, au contraire, toujours été inférieure pour la pêche de la morue. Vers l'année 1517, alors qu'une cinquantaine de vaisseaux, presque tous français, fréquentaient les bancs de Terre-Neuve, un seul navire anglais y était employé à la pêche. Plus tard, en 1578, tandis que la France y entretenait jusqu'à 150 bâtiments, nos voisins y en envoyaient un nombre infiniment moindre. L'Espagne et le Portugal lui-même déployaient plus d'activité dans ce commerce. A cette époque, la première de ces puissances comptait 100 vaisseaux à Terre-Neuve, et la seconde 50 (*). Cependant les Anglais prirent peu à peu le goût de ces expéditions; en 1615, ils y consacrèrent 250 navires jaugeant en totalité 1500 tonneaux; mais la même année, sur 400 qu'y employaient le Portugal, la Biscaye et la France, les trois quarts au moins nous appartenaient. Depuis, la proportion a été aussi forte, et nous avons toujours conservé notre supériorité. « Les Français, dit un écrivain anglais, par

Néanmoins, le commerce
Neuve, suivant M. Montgom
tin, rend encore à la Grande-
deux millions sterling ou 50,0
par an (*). Cette colonie, si l
négligée par nos voisins, leur
extrêmement utile, indépen
de son importance au poin
maritime et politique.

Détails sur la pêche de l
La morue habite les mers
Elle ne se rapproche des ri
pendant la période du frai. C
que est variable : d'ordinaire
le mois de février que les m
rivent dans les parages de l
ge, du Danemark, de l'É
l'Angleterre et de la Holla
s'avancent ensuite vers le su
dans cette marche, leurs i
bles légions diminuent sensi
de sorte qu'elles sont assez
delà du détroit de Gibraltar,
pénètrent jamais dans la
ranée.

Les points sur lesquels le
se rassemblent en plus gra

ı, que de la pêche française
mers de Terre-Neuve et des
entes.
ıut, dit M. Eugène Ney, dans
ırieux article publié dans la
: *deux mondes* du 1er mars
peut considérer trois sortes
:
dite sédentaire, que font les
ablis sur les côtes, et dont
est échangé contre des mar-
d'Europe, ou acheté par des
ui n'ont pu compléter leur
nt pour leur propre pêche;
sur le grand banc, faite par
ents venus de France, qu'on
anquiers, et dont le poisson,
édiatement après avoir été
connu sous le nom de morue

enfin qui se fait par des cha-
des pirogues, en pleine mer
côtes, et dont le poisson est
t séché dans les havres où
es d'Europe viennent mouil-

lus grandes morues sont cel-
sur le grand banc. J'en ai
q pieds de long, mais leur
ordinaire est de deux et trois
mer ne produit pas de pois-
vorace, et dont la bouche
grande, proportionnellement
e. On trouve souvent dans
re de gros coquillages, des
de faïence, du fer, du verre,
ı estomac, certainement, ne
ı ces dures substances; mais,
ertain pouvoir de se retour-
ne une poche, il peut en reje-
l s'y trouve. La fécondité de
n est remarquable : un natu-
lèbre, qui a eu la patience de
les œufs d'une seule morue,
ıvé neuf millions trois cent
quatre mille. Le phosphore
ın élément essentiel de sa
ion, car la lumière que donne
le morue dans l'obscurité est
idérable. »
:be de la morue était réglée
:re 6 du livre 6 de l'ordon-
1681. Cette ordonnance per-
ıu navire qui arrivait le premier sur les côtes de Terre-Neuve, de choisir le havre qui lui conviendrait pour former ses établissements de pêche. Cette disposition était évidemment absurde; elle donna lieu à des luttes et à des querelles déplorables entre les marins, qui tous prétendaient être arrivés les premiers. On voulut remédier à ce grave inconvénient dans l'arrêt du conseil du 8 mars 1684 et dans l'ordonnance du 8 mars 1702 : mais on n'y réussit pas, les mesures auxquelles on s'était arrêté étant insuffisantes. Un nouveau règlement, fait par arrêté du 15 pluviôse an XI, statua sur la matière ; mais les ordonnances des 13 février 1815 et 21 novembre 1821 y dérogèrent en plusieurs points essentiels. Il résulte de ces dernières ordonnances, que les havres et grèves occupés sur la côte de Terre-Neuve par les vaisseaux et les établissements de chaque armateur seront répartis tous les cinq ans par la voie du sort; que les bâtiments ne peuvent pas partir pour la pêche de la côte ouest avant le 1er mars, et pour celle de la côte est avant le 20 avril ; enfin, que le capitaine le plus âgé exerce de droit les fonctions de juge de paix, de prud'homme arbitre et de surveillant.

Les bâtiments destinés à la pêche du grand banc partent de France du 1er au 30 avril. Cependant, il est bon de partir plus tôt pour arriver vers le milieu de ce mois, car c'est alors jusqu'au 15 juin que la pêche est le plus abondante; passé cette époque, le capelan (*), allant dé-

(*) Le capelan est un petit poisson de la longueur et de la grosseur de la sardine, mais moins plat et moins large. La morue en est extrêmement friande. C'est le meilleur de tous les poissons qu'on pêche à Terre-Neuve. Il est nacré et très-brillant. On le rencontre nageant par bandes de huit et dix pieds d'épaisseur. En temps de calme, ils s'empressent à l'envi de venir à la surface de l'eau, et on les devine de loin au frémissement de la mer. Quand on les croise en canot, on les voit à l'entour pressés les uns contre les autres et avec les avirons on les jette au loin hors de l'eau. « Ils sont si aisés à prendre, dit un voyageur français, que

Le lieutenant anglais Edouard Ch
pell, dans son *voyage à Terre-Neu*
et au Labrador, a donné des déta
circonstanciés sur la pêche et la pré
ration de la morue. Mais M. Eugè
Ney, dans l'article que nous avons c
plus haut, a traité le même sujet av
plus de précision et de clarté; c'est
qui nous détermine à donner la pré
rence à sa description.

« Les bateaux dont on se sert po
la pêche de la morue sont de différe
tes grandeurs. Les uns ne contienne
que deux hommes, d'autres trois
quatre, et dans les pêcheries anglais
lorsque le poisson est abondant, il
a souvent, en outre, des enfants et c
femmes. Les pêcheurs tiennent à l
bord et à tribord deux lignes tern
nées chacune par deux hameçons,
sorte que, étant quatre, il y a sei
hameçons employés. L'appât ou bo
varie avec la saison. On emploie or
nairement le hareng, le maquereau,
lançon, le capelan, l'encornet, la jeu
morue, et, à défaut de ces poisson
la chair de l'oiseau de mer. Les e
barcations partent ordinairement ava
le jour, et vont à quelques milles s
une basse ou un banc peu profond,
y mouillent leur grappin. Chaque lig
étant bien attachée dans l'intérieur,
les hameçons étant prêts, le pêche

il tranche jusqu'à l'extrémité de ue. Relevant alors l'arête avec outeau, il pousse le poisson, fendu, dans une brouette, et brisée tombe dans la mer, par uverture pratiquée près de lui e plancher.

uand la brouette est pleine, on ne de suite au saleur, et on en met ıtre à la place. Toutes ces préons se font avec la plus grande té, quoique avec beaucoup de parce que la valeur du poisson d surtout de ce qu'il n'y manien. Quelquefois on conserve les s. Dans ce cas, on jette de côté nbre de têtes dont on a besoin, ur ne pas retarder le travail de le, d'autres personnes les ramas-

e saleur est à l'autre bout de l'éd. Dès que la brouette est deni, il prend le poisson un à un, et, ant par couches, il jette dessus une ne quantité de sel proportionnée à e de la morue et au degré d'épaise ses différentes parties. C'est du que dépend la réussite de tout le e. S'il n'y a pas assez de sel sur sson, il ne se conserve pas; s'il trop, la place où il y a excès t noire et humide; s'il est exposé eil, il se grille; si on le retourne, vient humide et est sujet à se quand on le manie, tandis que, séché comme il faut, il devient ferme et compacte. La quantité à donner dépend beaucoup aussi qualité. Aux environs des écha- la terre est couverte de têtes de s dont se régalent les chiens, ans ce pays, ne veulent manger poisson.

es foies de morue sont placés le grands cajots, assez ouverts aciliter, par la putréfaction, l'é- nent de l'huile, qui est recueillie rand soin. L'homme chargé d'y jusqu'aux genoux pour y tra- s'appelle perroquet, et reçoit re d'eau-de-vie pour sa peine. nnée commune, il n'y a pas d'é- ement qui ne prenne au moins nt mille morues.

« Le poisson doit rester cinq ou six jours en pile, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chargé de sel. Ce temps écoulé, il doit être lavé aussitôt que possible. On le met alors dans des cuves de bois remplies d'eau, ou dans des espèces de cages à jour dans la mer. On l'en retire un à un, on le frotte sur le ventre et sur le dos avec un drap de laine, et on le met égoutter sur le plancher. On continue ainsi jusqu'à ce qu'on ait une quantité susceptible d'être travaillée le lendemain: la morue peut rester ainsi deux jours, mais pas plus, parce qu'elle perdrait de son poids, et le sel n'y tenant plus, elle ne supporterait pas si bien les changements de temps.

« Le lendemain, on étend le poisson à l'air pour le faire sécher, le côté ouvert exposé au soleil; et le soir on en place deux ou trois l'un sur l'autre, tête sur queue, le dos en l'air, pour empêcher que le côté ouvert ne souffre de l'humidité. On l'étend de nouveau le lendemain matin, et le soir on en met cinq ou six les uns sur les autres, et on augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le quatrième jour il y en ait dix-huit ou vingt, toujours le dos en l'air, et un peu inclinés de manière à laisser écouler l'eau, s'il vient à pleuvoir pendant la nuit.

« Le cinquième soir, le poisson est regardé comme sauvé, et reste dans cet état pendant huit jours, et même quinze, si le temps est mauvais. On en fait alors de grosses piles, semblables à des meules de foin, le dos en l'air et recouvert de paillassons retenus par de grosses pierres, pour les abriter des rosées abondantes qui tombent pendant les nuits d'été. On doit les étendre encore une fois avant de les emmagasiner, ou de les mettre à bord des bâtiments qui les emportent à la Guadeloupe, à la Martinique, en France, en Espagne, en Italie, en Grèce, etc.

« Comme une seule goutte d'eau peut non-seulement gâter un poisson, mais encore communiquer l'infection à toute la pile et à toute la cargaison, on examine avec soin l'état du ciel, pendant

qu'il est à sécher, et à la moindre apparence de pluie il est immédiatement retourné. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre, qui rendent cette pêche très-difficile et fatigante. Les endroits pour sécher la morue s'appellent vignots et rames : ce sont des lits de branches de sapin, sur lesquels on place le poisson : les premiers diffèrent des seconds en ce qu'ils sont élevés de terre sur des piquets, pour laisser l'air circuler autour; il y a ensuite les galets, les graves, etc.

« Le gouvernement a voulu jusqu'à présent que chaque bâtiment de pêche eût un chirugien à bord, et les capitaines voulant les employer, leur font décoller les morues. »

La chair des morues n'est pas la seule partie de ce poisson dont on fasse usage : la langue fraîche et même salée est un morceau assez délicat; on mange aussi le foie, et quant à l'huile qu'on en retire de la manière que nous avons indiquée plus haut, elle est très-recherchée dans plusieurs arts. La vessie natatoire fournit une colle aussi bonne que celle d'esturgeon. Les confe-

se conservent pour la table, et vend tout préparés sous le n *rogue*.

On appelle dans le commerce *blanches* celles qui ont été salée séchées promptement, et sur le les le sel a laissé une croûte bl tre; on nomme *morues noires* qui, par un desséchement plus ont éprouvé un commencement composition, qui se révèle p taches brunes sur la surface peau. La *morue verte* est celle été que salée, et la *merluche* morue séchée.

Nous avons dit que la pêche çaise avait pris depuis 1815 un a sement notable. Pour donner u de cet accroissement, nous en terons quelques chiffres officiels ticle *Morue* du *Dictionnaire d merce et des marchandises* (*) diviserons les quatorze année prises entre 1823 et 1836, ain les produits qui s'y rapportent, e périodes, dont nous allons pre les moyennes :

ns ont obligé à une concision laquelle protestait notre désir connaître à nos lecteurs une téressante. Il nous reste encore s mots à dire sur les possessions es voisines de la colonie brie.

r-Pierre et Miquelon. Voici iption que Cassini donnait, en es îles Saint-Pierre et Mique-

e Saint-Pierre est fort petite : ut-être deux lieues dans sa plus ongueur. L'île Miquelon est un s grande, et peut avoir environ ies. Saint-Pierre est néanmoins lieu de la colonie ; la bonté de t y attire un plus grand nombâtiments et y a fixé la résie son gouverneur : cette seule peut avoir décidé son choix, Miquelon, suivant ce que l'on serait beaucoup plus agréable r. On y vante les agréments laine, espèce de prairie ou de d'une lieue de longueur, où t jouir du plaisir de la promeon n'a pas à beaucoup près le vantage à Saint-Pierre, qui n'est mas de montagnes, ou plutôt ers escarpés, couverts en quelroits d'une mousse aride et mauvaises herbes, tristes fruits rilité d'un sol pierreux. Je me elquefois enfoncé dans l'île erre pour y prendre connaisl local et en examiner les pro; je n'y ai trouvé que monu'on ne peut escalader sans les petits vallons qui les se ne sont pas plus faciles à parles uns remplis d'eau forment s lacs; les autres sont embare méchants petits sapins et de s bouleaux, les seuls arbres, l m'a paru, qui croissent dans ; et même, dans toute la parlle que j'ai parcourue, je n'ai vé un seul arbre qui eût douze hauteur. L'île Miquelon est mieux fournie en bois.

peut juger par ce détail du essources que l'on trouve pour ans ces pays où l'on ne peut semer aucun grain, où l'on est obligé de tirer de France les moindres provisions. Les habitants ont établi leurs habitations dans une petite plaine, le long du rivage. Ils ont de petits jardins où ils cultivent avec peine quelques laitues, qui ne parviennent jamais à une parfaite maturité, mais qu'ils mangent avec délice lorsqu'elles sont encore toutes vertes. »

Depuis l'époque du voyage de l'illustre savant, la situation de ces îles s'est améliorée. Le progrès se fait surtout apercevoir dans la petite Miquelon, où l'on comptait, en 1831, huit établissements agricoles, vingt-huit chevaux, trois cent quatre-vingts bœufs ou vaches, quatre cents moutons ou chèvres. La population de la ville était de huit cents individus sédentaires et de deux cent vingt-cinq marins, en tout mille vingt-cinq.

L'île de Saint-Pierre est située par 58°35 de longitude ouest, et 46°46' 30" de latitude. Pendant cinq mois de l'année, on y est enveloppé de brumes épaisses, qui laissent rarement voir le soleil, et, pendant cinq mois, la neige couvre presque toujours la terre : septembre et octobre, quelquefois novembre, sont très-clairs. Dans les beaux jours, on voit parfaitement les côtes de Terre-Neuve, qui sont à huit lieues de distance, et la montagne du *Chapeau rouge*, qui en est à seize. Pour toute défense, la ville a cinq gendarmes, et trente hommes embarqués sur le Stationnaire; en outre, il y a une petite pointe de terre, nommée *Pointe aux canons*, entourée de fagots et de gazon, d'où percent trois pièces d'artillerie, servant à rendre les saluts aux bâtiments étrangers qui entrent; les Anglais, dans leurs traités, nous défendaient d'en avoir un plus grand nombre. Les maisons, bâties toutes en bois, sont pour la plupart faites à Brest. Celle du gouverneur est la plus belle; elle a un étage et des mansardes ; on y arrive par un tapis de gazon, entouré d'une palissade à hauteur d'appui, et traversé par une allée qui conduit au perron : quatre pierriers en défendent l'entrée. Les armes de

France sont peintes sur la porte, et entourées de tonneaux, d'ancres, etc., ce qui lui donne assez l'apparence d'une enseigne de bureau de tabac. Il y a une église et un hôpital, où les malades sont soignés par des sœurs de Saint-Joseph; quelques boutiques, trois billards et un café, où se tiennent ordinairement les officiers de marine.

C'est un triste séjour pendant l'hiver. Toutes communications sont interceptées, non-seulement avec l'Europe, l'Amérique et Terre-Neuve, mais encore avec Miquelon et Langlade (petite Miquelon). La chasse est la seule distraction qu'on puisse se procurer alors; mais vers la fin d'avril arrivent les bâtiments de pêche. Les Basques sont généralement les premiers arrivés; la division de guerre y vient vers la moitié de mai, commandée par une corvette. On y envoyait anciennement une frégate, mais on y a renoncé, les petits bâtiments étant plus commodes dans ces parages. Le commandant de la division est aussi inspecteur des îles, et il expédie ses bâtiments sur diffé-

tilles, l'avantage d'être parfa
saine.

Quant à la société de la vi
se compose de quelques négoc
de quelques employés du go
ment (*).

Miquelon est la plus gra
trois îles, et aussi la plus fr
hiver. Son bourg se compos
cinquantaine de maisons aligr
le rivage, toutes en bois, con
les de Saint-Pierre.

Pendant la mauvaise saiso
est exposé à la *poudrerie*, es
météore peu connu en d'autres
« C'est, dit le voyageur que nous
de nommer, une neige d'une
me subtilité, qui s'insinue
lieux dont la clôture est la plus
elle s'y introduit par les moin
terstices que laisse le mastic
vitrages sont enduits; elle est
tée horizontalement par l'imp
du vent, qui en accumule que
des monceaux auprès des mur
des éminences, et comme elle
met ni de distinguer dans les

à la France, nous oblige encore
re à contribution l'article dont
mons d'extraire ce qui précède.
bien, nous ne saurions mieux
ar cet opuscule est aussi inté-
qu'exact :
leux lieues de Saint-Pierre est
le, ou la petite Miquelon; il s'y
plusieurs sites pittoresques,
utres la Belle Rivière, remplie
ons, et sur les bords de laquelle
eau gouverneur a fait bâtir une
La végétation de cette île est
ante : on y élève maintenant
p de bestiaux, et des agricul-
enus de France savent tirer

le gouvernement n'ait pas pensé
à une publication si utile.

parti de cette terre, qu'on avait regardée longtemps comme incapable d'être cultivée.

« Les cartes marquent encore Langlade comme séparée de Miquelon par un détroit où l'eau aurait trois ou quatre brasses de profondeur, mais c'est une erreur : elles ont été séparées, et ne le sont plus; la preuve en est que j'ai passé de l'une à l'autre à pied sec sur de petites collines de quinze à vingt pieds au-dessus de la mer et couvertes de la plus belle verdure du monde. Un bâtiment anglais, qui allait de Québec en Irlande, se fiant à ses cartes, voulut passer dans ce détroit, s'y perdit, et la côte est encore jonchée de ses débris. »

ILES BERMUDES.

A deux cents lieues du cap Halteras, dans la Caroline, par 32° 20′ de latitude nord et 64° 50′ de longitude occidentale, les navigateurs rencontrent un archipel, dont l'approche est défendue par une chaîne menaçante de rochers à fleur d'eau. Ce sont les îles Bermudes ou Somer, terres lointaines presque ignorées en Europe, et que l'Angleterre ne conserve qu'à cause des ports vastes et sûrs qui découpent leurs côtes, et aussi de leur position dans le voisinage des États-Unis d'Amérique et des Antilles. Réunies au nombre de plus de cent cinquante (*), dans un espace assez étroit, ces îles, vues de la mer, semblent peu élevées relativement aux îles de la Méditerranée colombienne, dont l'aspect est si imposant et si grandiose; mais les irrégularités de leur surface plaisent au regard, à cause de l'éternelle verdure qui les couvre.

quelques-uns pourraient
toute la marine militaire de la
Bretagne. A voir du haut d'u
tagne ces nombreux détroits
fois, ne sont unis à l'Océan
des canaux presque invisible
certaine distance, on dirait a
lacs resplendissants qui comm
entre eux par des artères sinu

Toutes ces îles, dit le li
Richard Nelson (*), se comp
roches calcaires formées de
d'accumulations de coquilles
raux. Elles offrent beaucoup
gie, sous le rapport géolo
topographique, avec les îles
de l'océan Pacifique décrites
zebue. L'activité et les pro
travail des madrépores sont
que aussi frappants que dans
parages de l'Océanie; si bi
peut prédire avec certitude
époque assez prochaine, le no

toutes les grandeurs, des
safran pourpre, rouge ou
des quartiers de rochers
formes les plus bizarres
e beaux coquillages.
pas une exagération, dit
Basil Hall dans ses *Mé-*
yages, d'affirmer que les
l'arc-en-ciel sont moins
moins variées que celles
à la vue, quand, par un
ous regardez dans la mer
nchantées. »
anglais Thomas Moore,
dans ses odes et épîtres,
nte description des îles
onfirme la vérité de ces
sur la transparence de
nvirons de cet archipel.
us entrâmes dans le port,
s rochers nous parurent
s de la surface des flots,
t impossible de ne pas les
endant on n'a nul besoin
la sonde; le pilote nègre,
rocs de l'avant du vais-
ette périlleuse navigation
oileté et une adresse qui
ment même des plus vieux
te chaîne d'écueils formi-
comme on peut bien le
s sûre défense des Ber-
st impossible d'atterrir
rs d'un pilote expérimen-
nent quelconque qui se
ans ce labyrinthe inextri-
maître les passes étroites
ivre, périrait infaillible-
raconte aux Bermudes
batelier, qui, vivant de
, aborda un jour un mal-
ire pris dans ces récifs
me une mouche dans une
ée, et dit au capitaine:
onnerez-vous pour vous
— Oh! tout ce que vous
x vous-même la somme.
dollars (deux mille cinq
. — C'est convenu. » Le
role dans un sens, c'est-
tira le navire de ce dan-
pour le conduire sur un
us redoutable. « Mainte-
à l'étranger, doublement
trompé et fort embarrassé, vous voilà dans un endroit d'où jamais vaisseau n'a pu sortir; car il n'y a qu'un homme qui connaisse les passages, et cet homme, c'est moi. — Je suppose, répondit sèchement le capitaine, que, moyennant une seconde somme pareille à la première, vous ne refuserez pas de me tirer de ce récif comme de l'autre. Que dites-vous de cinq cents dollars de plus? » Le marché fut conclu, le passage unique fut indiqué: il était tout juste assez large pour les deux bords du navire, tout juste assez profond pour qu'il y eût six pouces d'eau entre sa quille et les bas-fonds. En une demi-heure, les cinq cents dollars supplémentaires furent gagnés. « Maintenant, dit le capitaine, lorsqu'il se vit hors de danger, maintenant, maître voleur, à bon chat bon rat: c'est un proverbe de tous les pays. A moins que tu ne me rendes mes mille dollars, je fais couper le câble de ton bateau, puis, au lieu de te rendre le mal pour le mal, comme je serais en droit de le faire, je serai meilleur chrétien que toi: car je t'emmènerai en Amérique, c'est-à-dire, que tu quitteras, grâce à moi, le plus infâme pays du monde pour un des plus heureux. Là, comme tu me parais avoir quelques gouttes de sang noir dans les veines, je pourrai fort bien doubler mes mille dollars en te vendant au marché de Charlestown. Qu'en dis-tu, mon brave Bermudois (*)? » Cette anecdote peut donner une idée exacte de la difficulté qu'éprouvent les bâtiments pour pénétrer dans le bassin qui entoure les Bermudes en deçà de la ceinture de roches dont nous venons de parler.

Lorsqu'on a mis pied à terre, et qu'on examine de près les objets qui, vus à distance, ont séduit vos yeux et votre imagination, vous ne tardez pas à vous apercevoir que l'aspect des Bermudes, au lieu d'être aussi romantique que l'affirme Thomas Moore, et que vous l'aviez cru vous-même, est

(*) Mémoires et voyages du capitaine Basil Hall, t. I.

essentiellement monotone. De vastes espaces couverts de roches nues, et des forêts de cèdres d'un vert sombre, sont répandus sur toute la surface des îles, dont le sol est aussi entrecoupé de nombreuses flaques d'eau salée. Aucune curiosité naturelle ne mérite de fixer particulièrement l'attention du voyageur, si ce n'est un grand nombre de cavernes assez belles, et dans lesquelles on trouve des cristallisations intéressantes. La plus vaste et la plus importante de ces grottes, au point de vue géologique, est celle de Basset, dans l'île de Somerset. On dit qu'elle a plus d'un mille d'étendue; mais la difficulté de la parcourir fait que les visiteurs se contentent d'ordinaire de s'y avancer l'espace d'une centaine de mètres. On y trouve peu de stalactites; cette observation, jointe à quelques autres non moins concluantes, donne à penser que cette caverne est d'origine assez récente.

L'*Encyclopédie britannique* affirme que le climat de cet archipel est malsain, et qu'il suffit d'y résider quel-

billonnant sur les îles cha
Waller, et ces tourmentes r
font trembler dans leurs f
ces rochers sortis du fond
Aussi, Shakspeare a-t-il pu,
vraisemblance, placer dans
mudes la scène de son dr
Tempête; et ce n'est pas un
dres titres de cet archipel
lection des poëtes, que d
choisi pour le séjour d'Ariel
si frêle, si gracieux, et qui
seul tout l'Olympe de l'anc
thologie.

Nous avons peu de chose
trois règnes de la nature da

Le sol y est partout calca
couvert dans quelques endr
couche de terre rougeâtre,
ductive.

Les plantes naturelles au
peu variées; M. Michaux, qui
visita les Bermudes, dit
nombre des espèces n'excèd
quarante ou cent cinquante.
plusieurs plantes de l'ancien
qui ne paraissent pas de n

ux procédés agricoles : une me, munie d'un panier et de ciseaux, coupe les épis, la tige debout, laquelle sert faire des chapeaux. C'est ence singulière qui explique uantité de productions vé- : les Bermudiens retirent s. Ils sont si arriérés sous le l'agriculture, qu'en 1827 qu'une seule charrue dans pel, la bêche étant préférée ge général (*). Il est vrai nce de ces insulaires peut, certain point, trouver son la facilité avec laquelle les nements de toute sorte Amérique, et aussi à la riété d'excellent poisson e sur les côtes, et qui dé- grand nombre d'individus inférieure des occupations Ajoutons qu'à une époque éloignée, les colons pa- voir fait, sous ce rapport, orts qui furent couronnés on trouve une preuve in- de cet essor momentané ture bermudienne dans les : la douane qui font men- uantité de sucre et de vins nuellement de la colonie. (*juniperus bermudiana*) rbre forestier de ce pays. rbre qui, formant partout orêts, et vu en masse, à rande distance, donne aux n aspect si sombre. C'est s les vallées qu'il croît avec ne s'élève jamais à plus de ieds, et son diamètre est quinze pouces. Sur les hau- s les endroits qui, ayant s depuis peu, se sont re- x-mêmes, un quart des idus forme le buisson ; les ennent naissance tout près et s'étendent à huit ou dix onde. Il a une teinte assez odeur assez agréable ; on le l'une et de l'autre par de mine de plomb dits

edia britannica.

anglais, qui sont faits de ce bois.

Le *juniperus bermudiana* est très-estimé dans les chantiers, à cause de de son extrême solidité. Le grain en est fin, serré et plus chargé de parties résineuses que celui du *juniperus virginiana*. On l'emploie à la construction des navires, et ça été de tout temps la principale branche d'industrie des Bermudiens. Les bâtiments construits dans ce pays ont une marche supérieure et une très-longue durée. Ils sont très-légers et servent au cabotage entre les États-Unis, la Nouvelle-Écosse et les Antilles. On dit cependant que quand ils viennent à toucher, ils se brisent plus facilement que les vaisseaux de bois de chêne.

Le cèdre fait seul la richesse des habitants. On évalue la fortune de chaque particulier par le nombre d'arbres qu'il possède. On les vend sur pied une guinée la pièce (*).

Il y a dans ces îles une grande quantité de citronniers et d'orangers ; mais les fruits qu'ils produisent sont amers, et ne peuvent être mangés qu'en confitures (**).

A l'exception des pigeons sauvages, on voit peu d'oiseaux aux Bermudes. On ne rencontre guère dans les bois que le cardinal (*loxia cardinalis*) à la belle couleur rouge, et l'oiseau bleu (*motacilla sialis*); tous deux appartiennent au continent de l'Amérique septentrionale.

Il n'y a point de quadrupèdes naturels au pays. Les bœufs et les moutons sont en très-petit nombre. A l'époque où le capitaine Hall explora ces îles, la viande fraîche était un luxe que les habitants les plus riches pouvaient seuls se permettre. Les basses classes ne mangeaient que des viandes salées apportées d'Amerique (***). Il y a lieu

(*) Michaux, notice déjà citée.

(**) Basil Hall, *loc. cit.*

(***) M. Michaux dit que les provisions de toute espèce sont si rares et si chères dans les Bermudes, que les vaisseaux de guerre qui y relâchent ou y stationnent, ne peuvent s'y procurer que des pommes de terre et des oignons. Cette assertion est évidemment

de penser que cet état de choses n'a pas changé. Hâtons-nous de dire, toutefois, que, par compensation, les habitants élèvent une grande quantité de volailles.

Tous les ans, dans les mois de mars et d'avril, le cachalot s'approche des côtes. Quelques Bermudiens, et surtout les hommes de couleur, se livrent avec ardeur à cette pêche lucrative.

Les Bermudes offrent une confirmation du principe d'économie politique qui établit que la population croît ou diminue en raison directe de la production, c'est-à-dire, que, pour savoir dans quelle proportion un pays est peuplé, il faut demander d'abord dans quelle proportion il produit. Les îles dont nous nous occupons étant presque incultes, le nombre des habitants devrait être extrêmement minime; mais ici l'industrie augmentant la somme des produits, vient en aide à l'agriculture; toutefois, ces deux sources de richesses nationales n'étant guère plus abondantes l'une que l'autre, la population reste toujours bornée. En 1822, 1828 et 1831, des recensements ont eu lieu

79,953 livres sterling (2,998,8
celui du commerce extérieur d
livres sterling (687,050 fr.). 1
gation du pays est de 15,5
neaux.

Les Bermudiens sont génér
d'intrépides marins, et les nég
d'excellents pilotes. Dans la gue
mérique, il y eut en même temp
ou vingt corsaires armés dans
et conduits par des esclaves;
conduite fut au-dessus de tou
A ce propos, on dit que tel éta
chement des esclaves pour le
tres, que ceux qui étaient faits
niers retournaient toujours a
mudes dès qu'ils le pouvaient

Les femmes des Bermudes
pour être belles, et les deux s
un penchant marqué pour la
terie.

Un gouverneur, un consei
chambre d'assemblée, compo
pouvoirs législatif et exécutif
mudes. Les lois faites par eux s
mises à la sanction du gouve
anglais. Le pouvoir judiciair
ministratif est exercé par des

ve dans l'île aucune ri-
eule eau qu'on puisse boire
e l'on conserve dans des
milton, à cause de sa po-
ıle, est devenue la capitale
l depuis que sir James
a transporté le sénat et
justice, qui siégeaient au-
Saint-George. Néanmoins,
n'a pu donner à Hamilton
nce qu'elle n'a pas réelle-
ıe sa rivale lui a toujours
c avantage.

t-George, quoique moins
Bermude, est celle que les
isitent de préférence, à
ville, qui est la plus consi-
île n'a que neuf milles de
e largeur de trois milles
ndroits, et seulement d'un
lle dans d'autres. Elle est
ochers noirâtres contigus,
eur varie de cinq à vingt-
Dans son ensemble elle
ongue colline dont les iné-
ent naissance à de petits
· les hauteurs le sol est
onneux; souvent même la
ntre à nu; dans la partie
terre est brune, argileuse,
humide, et la vigueur de
ı annonce la grande ferti-
ain. Les trois quarts de
ıverts de bois; le reste est
ltivé et en partie sauvage,
l'aridité complète du sol
s endroits.

: qui sépare la côte méri-
aint-George de l'île Saint-
:ituе le port, dont l'entrée
errée par la pointe d'une
On ne saurait trouver, dit
ore, rien de plus roman-
etit port de Saint-George;
es îlots, la limpidité sin-
mer, l'aspect animé que
ne foule de petits bateaux,
x les uns que les autres,
ılent voltiger de bosquets
forment le plus charmant
niniature que l'on puisse

st située dans une déli-
: et sur le revers d'une
petite colline, en face du port. Elle se compose de deux cent cinquante à trois cents maisons placées irrégulièrement, et dont les murailles, presque toutes d'une blancheur éclatante, réfléchissent les rayons du soleil, au grand détriment des yeux des étrangers. Heureusement, beaucoup de ces habitations étant entourées de bananiers, d'orangers et de palmiers, l'effet désagréable de la lumière ne se fait sentir que dans les rues découvertes. On se sert pour les constructions d'une pierre poreuse que produit le pays. Cette pierre est tellement tendre, que, au dire d'un voyageur, lorsqu'on veut avoir une fenêtre additionnelle dans une chambre, on n'a qu'à faire venir un ouvrier qui, au moyen d'une scie, pratique en pleine muraille l'ouverture désirée.

Saint-George est, comme la plupart des autres îles de cet archipel, privée de sources et de ruisseaux, et l'expérience, dit M. Michaux, a prouvé qu'on ne pouvait pas y creuser des puits. On est réduit à boire l'eau des pluies, qui, heureusement, et grâce aux précautions qu'on a prises, suffit aux besoins des habitants, et même à l'approvisionnement des bâtiments de guerre.

L'histoire des îles Bermudes se borne à quelques lignes par lesquelles nous terminerons cette courte notice. La découverte de cet archipel, comme celle de tant d'autres pays plus importants, est due à un naufrage. Juan Bermudas, Espagnol, en se rendant d'Europe à Cuba, échoua sur ces rochers vers 1522. Henri May éprouva le même malheur, en 1593; et, enfin, l'Anglais George Somer y arriva de la même manière, en 1609, et y vécut neuf mois avec ses compagnons d'infortune. Les Anglais naufragés finirent par construire une embarcation en bois de cèdre, et parvinrent à atteindre les rives de la Virginie. Somer fut une seconde fois jeté sur ces îles et chercha à y fonder une colonie; mais il mourut avant d'avoir réalisé complétement son projet. Toutefois, ses efforts lui ont mérité l'honneur de voir son nom rester à l'archipel qu'il avait découvert

après Bermudas et May. Ses compagnons, à leur retour en Angleterre, parlèrent avec tant d'enthousiasme de la beauté et de la fertilité de ces îlots, que la Compagnie de Virginie, qui en réclamait la propriété, les vendit à une société de cent vingt personnes, à qui le roi Jacques Ier accorda une charte. En 1612, les concessionnaires établirent dans l'île Saint-George environ cent soixante individus, sous la direction d'un nommé Henri More. Cinq cents autres aventuriers y furent envoyés, en 1619; et, dès ce moment, la colonie commença à prospérer. On y institua alors un gouverneur, avec une assemblée et un conseil. Un accroissement de population eut lieu pendant les guerres civiles de l'Angleterre, beaucoup d'individus de cette nation ayant cherché un asile dans cette retraite éloignée. Les archives de ces îles n'offrent rien d'important jusqu'à ces dernières années; elles mentionnent seulement une série de discussions entre les gouve les habitants.

En 1837, après la premi rection du Canada, plusieurs de ce pays, qui avaient pris mouvement, furent déportés mudes, où ils restèrent plusi prisonniers sur parole.

Les Bermudes n'ont jam d'appartenir à la Grande-I placées entre les Antilles et velle-Écosse, elles offrent u relâche extrêmement utile ments de l'État qui vont et d'Halifax aux Indes occiden temps de guerre, elles sont contre toute attaque par la c redoutables écueils dont no parlé, et ce moyen de défens tra toujours à l'abri d'une dangereuse.

Du reste, cet archipel n'e l'Angleterre que comme po taire et comme lieu de refug marine.

ILES CROZET.

sourcilleux couverts d'une
ıse que ne peuvent fondre
yons d'un soleil sans ardeur;
à pic, incessamment bat-
es vents furieux, et sur le
ıelles viennent s'accumuler
vapeurs; sol stérile et nu,
etites pierres concassées ou
plates; vallées couvertes
ısse qui étale aux regards
ɔn tapis monotone; plages
'écueils, et sur lesquelles la
ıe briser avec un bruit for-
limat intolérable, offrant
s du froid et de l'humidité,
nients de la baie d'Hudson
s îles Shetland, voilà en
gnes la description des îles

situées dans le grand Océan
ırent découvertes en 1772
ıvigateurs français, Marion
qui ne purent en détermi-
table position à cause des
qui, durant certaines sai-
ıent presque constamment
rages. Des observations plus
ɜ placent entre 46 et 47° de
l, et entre 44 et 47° de lon-
st du méridien de Paris.
t au nombre de quatre, dont
eçu du capitaine Marion le
de la Possession. Mais ce
ıel a été débaptisé par les
l'ont visité depuis la fin du
ne siècle. M. Lesquin de
ommé *île Dauphine* la plus
ale des quatre; *île Fran-*
: qui l'avoisine; *île du roi*
ı plus avancée vers le sud,
rol, celle qui est située le
:.
ıs, le plus grand oiseau de
n connaisse; le corbeau aus-
'appétit glouton se défraye
des phoques morts sur le
ıoule du Port-Egmont, qui
rracher les yeux de l'impru-
ent d'enlever ses œufs; l'oi-
qui, bien que très-petit, est
redouté de tous les autres grands oiseaux à cause des blessures mortelles qu'il fait avec son bec acéré; les goëlands qui rasent légèrement la surface de la mer; le pingouin, cet étrange amphibie dont les mœurs sont aussi singulières que l'aspect; l'éléphant marin (*), ce monstrueux visiteur des plages solitaires; le loup de mer, qui, mieux partagé que les autres variétés de la grande famille des phoques, peut sauter de roche en roche avec une remarquable agilité : tels sont les seuls animaux qui vivent sur ces tristes îles, sentinelles avancées de l'Afrique vers le pôle austral.

Les mers voisines recèlent les innombrables tiges du *fucus giganteus*, qui vient étendre à la surface des eaux ses bras longs de plus de deux cents pieds, et aussi mobiles que les vagues de l'Océan. Les forêts sous-marines formées par cette plante extraordinaire sont si épaisses dans les environs des îles Crozet, qu'elles ralentissent quelquefois la marche des navires. Le contraste qu'offrent dans ces hautes latitudes le règne végétal terrestre et le règne végétal sous-marin, et des observations comparatives faites sur la végétation des régions polaires et celle des zones tempérées, conduisent à cette loi physiologique formulée par M. de la Pilaye, que quand les grandes formes végétales disparaissent sur les continents, elles passent sous les eaux.

Les îles Crozet tiennent une bien petite place dans les traités et les dictionnaires de géographie. Elles ne mériteraient, en effet, qu'une simple mention, si elles n'avaient pas acquis une triste célébrité par les naufrages dont elles ont été le théâtre. Parmi les infortunés qui ont été jetés par la tempête sur ces rives inhospitalières et y ont traîné, pendant plusieurs mois,

(*) Voir dans la notice sur les îles Malouines les détails que nous avons donnés sur l'éléphant marin.

une existence douloureuse, il en est un qui a écrit de la manière la plus naïve et la plus touchante le récit de ses longues souffrances : c'est notre compatriote M. Lesquin de Roscoff. Sa narration est un tableau si vrai et si saisissant des îles dont nous nous occupons, que nous n'hésitons pas à en extraire un long passage. Nous sommes persuadé que le lecteur nous saura gré de notre emprunt, et nous avons, du reste, la conscience de ne pas sortir de notre sujet.

Quelques mots d'explication préliminaire sont indispensables. En 1825, M. Lesquin de Roscoff partit de l'île de France pour les îles Crozet, dans le but d'y faire la pêche des phoques, branche de commerce très-productive, comme chacun sait. Arrivé en vue de l'archipel vers lequel il se dirigeait, le bâtiment fut assailli par un ouragan furieux, et après avoir lutté pendant plusieurs jours contre les vents et la mer, il échoua non loin du rivage. Quatre hommes de l'équipage avaient été envoyés deux jours auparavant à

d'un sac de toile contenant n
arrivés au bout de la vallée,
marche d'environ deux heur
neige, nous entrâmes dans
que j'avais aperçue la veille. N
tâmes pendant à peu près u
après quoi, la brume augment
suivîmes un étroit défilé su
de la montagne, aussi loin
le pûmes. Nous fûmes bient
par une masse énorme de ne
trouvait au pied d'une autre
qui nous parut extrêmeme
Nous trouvâmes, cependant,
par lequel nous montâmes
sommet avec beaucoup de d
la pente ne formant qu'un m
glace, et étant obligés de p
nos bâtons l'endroit où nou
mettre le pied. Après une n
nible, entourés d'une brum
nous arrivâmes dans un endr
crûmes pouvoir descendre. I
assîmes donc sur la glace;
gouvernant avec nos bâtons,
laissâmes glisser jusqu'au
montagne, que nous fûmes

· leurs petits. L'harmonie
ite semblait régner parmi
leurs efforts paraissaient
hasser loin d'eux cette es-
ons dont j'ai déjà parlé,
ent de se faire donner la
éservée aux jeunes pin-
nous rendîmes ensuite sur
nous trouvâmes quelques
arins. En parcourant le
aperçûmes une voûte qui
oircie; nous nous appro-
econnûmes qu'on y avait
trouvant d'ailleurs deux
s et longues qui avaient
rvi à poser les grilles; un
nous trouvâmes quelques
ie nous pensâmes prove-
ue canot, mais dont le
prouvait la vétusté; près
uvaient une centaine de
ingouins que nous avions
aie du nord-est, tous cou-
s nids. Nous leur trouvâ-
s, mais tous trop couvés
· être mangés; nous n'en
donc aucun. Nous étant
le sud de la vallée, nous
quantité de ces oiseaux
ys, que j'appellerai cor-
: ils avaient tous des nids
eige; ils ne les quittèrent
nous virent nous avan-
; nous leur supposâmes
à coups de bâton nous les
e lever de leurs nids, ce
ne firent qu'après avoir
mort, et en vomissant
matières fétides que con-
nse. Nous trouvâmes qua-
ifs, que nous mîmes dans
: les porter à la maison.
us vîmes de jeunes alba-
lateau de neige : nous en
, en prîmes six chacun,
minâmes vers notre de-
it tombante, lassés, mais
la découverte que nous
ire, et enchantés de con-
de la ponte des pingouins
ous savions que ces pin-
oute l'année à terre; ainsi
ertains que tant que nous
orces pour aller chercher
notre nourriture dans cette vallée, que nous nommâmes *vallée de l'abondance,* nous ne souffririons jamais de la faim. Quant à y demeurer, cela devenait impossible, parce que nous n'y avions vu aucune caverne, et qu'indépendamment du bois que nous serions obligés d'y transporter pour bâtir une maison, nous serions aussi dans la nécessité d'y porter des pierres, les grèves qui bordaient le rivage étant composées de sables mouvants et de cailloux trop petits pour élever un mur. Pleins de ces réflexions, nous suivîmes, pour nous en retourner, la route que nous avions faite le matin; mais la nuit nous ayant surpris en sortant de la vallée, nous nous égarâmes, et après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, et qui tombait à gros flocons depuis le commencement de la nuit, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne, où le froid nous saisit d'une manière si violente, que nous fûmes obligés de laisser là nos jeunes albatros et nos œufs pour pouvoir marcher plus vite et nous exercer plus activement. Après plusieurs marches, çà et là, sur le haut de la montagne, nous arrivâmes au bord d'une glacière, qui nous semblait s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne; nous crûmes donc n'avoir rien de mieux à faire que de nous y laisser glisser, comme nous avions fait le matin. Nous ne fûmes pas plutôt sur la glace que nous fûmes obligés de nous étendre sur le ventre et de laisser nos bâtons, pour tâcher de nous accrocher avec les doigts, la pente étant beaucoup plus forte que nous ne nous l'étions imaginé. Après avoir roulé pendant très-peu d'instants, nous perdîmes prise à un endroit perpendiculaire et nous fûmes jetés sur la neige, qui heureusement se trouvait molle dans l'endroit de notre chute. J'eus tout le côté meurtri et le pouce gauche démis. M. Fotheringham étant tombé sur les pieds, en fut quitte pour éprouver une vive douleur dans les cuisses, douleur qu'il a ressentie plus d'un an après cet accident. Le pouce me faisait horriblement souffrir; mais je l'enve-

loppai et je le pressai vivement dans un mouchoir que j'avais sur moi. Décidés à ne plus risquer ainsi notre vie en essayant de descendre, nous restâmes toujours en exercice près de l'endroit de notre chute, en attendant impatiemment le jour. Le froid nous tourmentait violemment et une neige épaisse nous traversait jusqu'aux os.

« Le 15, le jour si ardemment désiré parut enfin, et nous permit d'examiner le lieu où nous nous trouvions. Notre premier soin fut de regarder d'où nous étions tombés. Quelle fut notre surprise de nous trouver vivants lorsque nous vîmes que nous avions parcouru en tombant un espace d'au moins cinquante pieds! Nous remerciâmes avec reconnaissance l'Être puissant et bon qui nous tendait une main secourable au milieu de tant de misère, et qui veillait lui-même sur une vie qui commençait à nous être à charge, et à laquelle, sans nul doute, nous ne tenions plus que par le lien naturel, qui est l'horreur de la destruction. Le temps s'éclaircit au point du jour, et nous permit de retrouver notre che-

laisser éteindre le nôtre. Cet
nière considération, je n'en do
contribua beaucoup à la joi
éprouverent en nous voyant
tour : ils la témoignèrent d'u
nière non équivoque. Notre
est vrai, était pénible; nous étio
sis de froid, entièrement m
nos pieds étaient ensanglant
souliers étant restés dans la n
nos joues extraordinairement
laissaient à peine voir des ye
l'abattement devait prouver l'a
sement de nos forces. Notre
besoin fut de sécher nos vê
auprès du feu; dès qu'ils fure
nous voulûmes nous livrer au s
mais la douleur que me caus
pouce était trop vive pour m
fermer l'œil. Je résolus donc
tre un appareil, que je pri
nos gens de faire : c'étaient
tits morceaux de bois engou
j'appliquai des deux côtés d
Un de nos gens les entoura d'
carret, qu'il roidit jusqu'à fa
dre les deux morceaux de b
de faire tenir le pouce droit.

p de lance. Nous résolûmes
us rationner sur ce mor-
r'à ce que nous vissions
éphants sur la grève. Vers
éopard de mer monta très-
naison, mais il se retira
us vit près de lui. Dans la
us dormir, et je me remis
fatigues de la nuit précé-

la neige dura tout le jour,
en amoncela une grande
près de la maison. N'ayant
ger, nous nous hasardâ-
r pour tâcher de trouver
phant; mais à notre dése-
avoir parcouru la grève,
nes à la maison sans avoir
tré : pas un éléphant, pas
ne s'y voyait. Les oiseaux
me, cherchant un abri
normes rochers, semblaient
la désolation générale. Un
orceau de chair d'éléphant
en sept parties bien éga-
léger repas n'assouvit pas
Tout le jour se passa de
vers le commencement de
nt plus de graisse pour en-
re feu, nous fûmes oblir
r le bois que nous avions
naufrage. La faim nous
rivement toute la nuit; je
s en vain, d'apaiser la
buvant beaucoup d'eau.
t, la neige cessa, mais il
rt.

temps fut le même que la
ur, je me levai et je vou-
royant être plus heureux
précédent; mais je ne fus
ruisseau qui nous sépa-
ève de sable, que je vis
it pas moyen de passer, la
nt élevée de plus de dix
tai les yeux sur la grève,
n'avait changé, on n'y
n être vivant. Je rentrai
aison, et je communiquai
s à mes malheureux com-
ors, ils crurent que c'en
ux : depuis le 16 au matin,
s pas mangé ; cette jour-
passer de même, et il
était évident que, si le temps continuait à être le même pendant quelques jours, nous succomberions à la fin au manque de subsistances; c'est ce qu'ils ne manquèrent pas de me faire observer. Je voulus les consoler en leur retraçant des exemples de gens qui avaient échappé à de plus grandes crises que la nôtre, et je les exhortai, autant qu'il me fut possible, à se confier à cette Providence qui nous avait tant de fois secourus. Ils se couchèrent en rond autour du feu, et là le plus profond silence régna pendant tout le jour. Vers le soir, une faiblesse générale s'empara de nous, et plusieurs crurent toucher à leur dernier instant. Des plaintes sur leur situation, de profonds gémissements, des cris de rage et de désespoir, désormais devenus inutiles, furent les suites de cette persuasion. Ce fut dans cet état d'accablement que se passa la terrible nuit du 17 au 18. Les éléments semblaient conjurés pour nous détruire. Les vents soufflaient avec une fureur inouïe; un temps noir, triste précurseur des tempêtes, laissait à peine voir la vallée, couverte d'une neige épaisse. Ce fut une nuit de douleurs, une nuit de pensées amères et de regrets déchirants. Je savais que nous pouvions supporter encore la faim deux jours; mais si ce temps continuait, la mort me paraissait inévitable. Elle l'était, en effet, dans ce cas, et ma fin prochaine me suggéra de tristes réflexions. C'était sur ce rocher qu'allait aboutir ma vie! C'était donc là le terme de ma carrière! sur une terre destinée à servir d'asile aux monstres de la mer, loin de ma patrie, loin de mes parents, loin de mes amis!

« Le 18, nous vîmes enfin le jour; il ne servit qu'à nous éclairer sur notre malheureuse position, et détruisit conséquemment les espérances que nous avions conçues d'une plus belle journée. Nous promenâmes nos regards tout autour de la maison : nous ne vîmes rien. Nous étant rendus jusqu'au ruisseau, nous ne pûmes le passer, et nous retournâmes au logis, résignés à mourir. Notre faiblesse

augmenta ce jour, au point que quatre de nos compagnons ne purent sortir de la maison. Je continuai à boire de la neige fondue, et je crus y trouver un soulagement : personne ne voulut suivre mon exemple. Vers le soir, j'eus encore assez de force pour aller chercher quelques morceaux de graisse à notre magasin, afin d'entretenir le feu, mais ce fut tout ce que je pus faire. A mon retour, je tombai de lassitude, et je restai en cet état jusqu'au lendemain. Le 19, il ne neigeait plus aussi fortement. M. Fotheringham et moi, qui nous sentions encore les plus forts, nous sortîmes, et nous eûmes la force de parcourir la grève. Nous ne trouvâmes rien, et revînmes à la maison sans aucune espérance. La mort nous paraissait certaine. Rien ne s'offrait qui pût nous en préserver. Deux hommes paraissaient déjà en ressentir les agonies, et je craignais que le manque d'aliments n'engageât quelqu'un à proposer le sacrifice d'un de nous pour sauver les six autres. Cette horrible pensée fit que, après avoir bien réfléchi, je m'écriai

vallée de l'Abondance, ap
couru le risque d'être engl
fois dans les amas de nei
sés au pied de la montag
trouvâmes quelques éléphan
grève; nous les tuâmes, et
mâmes un grand feu sous la
nous avions vue le 14. N
rôtir quelques morceaux de
je l'avouerai ici, cette via
fumée, tout huileuse qu'
me parut le mets le plus ag
j'eusse jamais mangé. Je
bien cependant de me livre
ment à mon appétit, et j'ex
compagnons à suivre mon
ce qu'ils firent sans murmu
passâmes la nuit dans ce
heureusement pour nous,
pas aussi mauvaise que les
cédentes.

« Le 20, au point du jour,
tîmes avec chacun une char
d'éléphant et de jeunes al
nous reprîmes le chemin d
du Naufrage. Nous y fûme
cinq heures du soir, ayant
de laisser sur une montag

suite nous endormir, et chacun
a aussi profondément que la pen-
ı malheur, arrivé ce jour à l'un
us, pouvait le permettre. Vers
it, des cris effroyables me réveil-
: en sursaut; je me levai, et, in-
n d'où ils pouvaient provenir,
lai mes compagnons. En enten-
les cris répétés pour la deuxième
ils furent saisis de frayeur. Ils
ginèrent que c'était l'âme du
ndais Metzelear, l'homme qui
resté sur la montagne, qui leur
ndait des prières; quelques-uns
nt qu'elle faisait des menaces,
rmèrent qu'elle parlait hollan-
Au troisième cri, je reconnus la
et je ne doutai pas que ce ne
: Hollandais en personne qui se
ait là. Mais ce que je ne pus
rendre, c'était comment il avait
svenir pendant la nuit de cet
it périlleux, et quelle pouvait
a cause de ses cris effrayants. Je
: sur-le-champ de la maison avec
otheringham, et les plus braves
e eux nous suivirent par der-
Nous nous acheminâmes au lieu
partaient les cris, et, rendus au
au dont j'ai déjà parlé, nous en
nûmes la cause. Nous y trouvâ-
Metzelear au milieu d'un monceau
ige, faisant tous ses efforts pour
etirer, et n'en pouvant venir à
Nous le dégageâmes avec assez
ine, et enfin nous fûmes obli-
e le transporter jusqu'à la mai-
Là, il reprit ses sens, et nous
ta qu'il s'était endormi où nous
ns laissé; qu'il avait été réveillé
uit par une grande douleur dans
mbes, et qu'il avait essayé alors
archer pour s'en délivrer, ce qui
ait réussi; qu'après une marche
le, et tombant à tout moment
des trous de neige, il avait ga-
e bord du ruisseau, et, croyant
oir le passer, il avait été englouti
un endroit profond, où il en-
it à mesure qu'il voulait s'en dé-
gager. Comme son état était véritablement triste, nous lui donnâmes le matelas des malades (mon ancien matelas) pour s'y coucher, et un sommeil non interrompu le conduisit, ainsi que nous, au lendemain matin.

« Le 21, à notre lever, nous aperçûmes, près de la maison, cinq éléphants mâles, et, allant vers le ruisseau, nous en découvrîmes une quantité dans la vallée. Pleins de joie, nous déjeunâmes des vivres de la veille, et ensuite nous attaquâmes à coups de lance deux des éléphants que nous avions vus; nous eûmes le bonheur de les tuer. Nous en prîmes la graisse et la chair, que nous trempâmes dans de l'eau de mer, et que nous suspendîmes ensuite dans la maison pour les fumer, dans le cas où de nouveaux mauvais temps nous empêcheraient encore de trouver des vivres dans la vallée. Nous prîmes aussi les peaux, les étendîmes sur la maison pour en faire des chaussures quand nous serions obligés de voyager. Le reste du jour, nous nous occupâmes de réparer nos effets avec le fil que nous avions déjà fait du carret de gréement. »

Les naufragés furent recueillis par un baleinier anglais qui se trouvait par hasard dans ces parages. Nous regrettons que M. Lesquin de Roscoff ne nous ait pas laissé quelques mots sur les quatre matelots restés dans l'île Charles.

Le journal de cet intéressant naufrage a été inséré dans un recueil publié en Bretagne. Il a aussi été publié sous forme de brochure; mais, comme il est difficile de se le procurer sous ces deux formes, nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui seraient curieux de connaître le récit tout entier, de recourir à l'ouvrage de M. Ferdinand Denis, intitulé *André le voyageur* (4e édition); ils y trouveront la relation complète de M. Lesquin.

ILES GALAPAGOS.

L'archipel des Galapagos se compose d'une quinzaine d'îles, dont cinq sont incomparablement plus grandes que les autres. Il est situé dans l'océan Pacifique, à cinq ou six cents milles à l'ouest de la côte du continent américain, immédiatement sous la ligne équatoriale. Explorées par Dampier, en 1684, et, pendant ces dernières années, par les compagnons des capitaines Parker-King et Fitz Roy, ces îles sont inhabitées, à l'exception d'une seule, et ne sont fréquentées que par les navires baleiniers, qui viennent y renouveler leur provision d'eau et de viande. Quoique les traités de géographie ne leur accordent que quelques mots, on nous permettra de donner un peu plus d'espace à la description de ce groupe intéressant, qui, sous certains rapports, mérite tout autant d'être connu que d'autres parties du globe.

tifiées. Ces dernières sont p
toutes de forme admirablement
trique : elles ont été produites p
jection de l'espèce de boue co
de cendres et d'eau sans lave q
ordinairement dans les éroptio

Rien n'est plus sauvage et pl
rible que l'aspect des courants
les plus récents. On les a co
avec raison à une mer qui au
tout à coup immobilisée et p
au milieu d'une tempête. Il fa
cependant que la mer n'offre
ondulations aussi irrégulières,
ouvertures aussi profondes. La
cette espèce de chaos ferait cro
l'on foule la terre où les cyclop
fable avaient établi leur séjour

Tous les cratères dorment
d'hui, et quoique l'âge des di
courants de lave soit facilem
préciable, il est à présumer
orifices sont depuis plusieurs

ges y sont généralement bas
Il résulte de ces particula-
s parties inférieures de ces
xtrêmement arides, tandis
lateaux, élevés à mille pieds
ont couverts d'une végéta-
euse. On remarque surtout
des arbres et des plantes
rtie de ces sommets située
vent, cette partie recevant
e l'humidité de l'atmos-
r reste quelque temps con-

Dampier dit du climat des
est exact. Colnett, qui a
une bonne description de
l peu connu, considère ce
me un des plus délicieux du
er, quoiqu'on ne se trouve
es milles de l'équateur.
naturelle. L'histoire natu-
: archipel est très-intéres-
îles Galapagos semblent
lles seules un monde tout
t est grand le nombre des
des animaux qui y vivent;
nitif assurément, car les
ont si peu habitués à la vue
s, qu'ils viennent voltiger
x et ne s'inquiètent en au-
des pierres qu'on leur lan-
s voyageurs ont pu abattre
on des milliers de ces con-
aux.
végétal offre plusieurs es-
lles, mais peu intéressan-
es végétaux utiles qui crois-
uelques-unes de ces îles,
à l'île Charles, on peut
ntain, la citrouille, le ma-
ger, le palma-christi, le
anane, la canne à sucre et

animaux, nous citerons
espèce de souris qui, par
le ses oreilles et d'autres
listinctifs, forme une sec-
re particulier aux régions
'Amérique du Sud. Les oi-
t petits et d'un plumage
trouve les tortues en quan-
rable (*). Comme les mœurs
Galapagos, qui est espagnol,
.

de ce reptile offrent des détails curieux, nous donnerons la traduction exacte du passage que M. Darwin consacre à ce sujet dans le 3e volume de la Relation du voyage du capitaine King :

« Ces animaux habitent la plupart des îles de cet archipel, si ce n'est toutes. Ils sont si nombreux que, suivant Dampier, cinq ou six cents hommes pourraient subsister de leur chair pendant plusieurs mois sans avoir d'autre aliment. Ils fréquentent de préférence les lieux élevés et humides. Quelques individus atteignent une grosseur prodigieuse; M. Lanson, sujet anglais qui, à l'époque du voyage du *Beagle*, avait la direction de la colonie de l'île Charles, nous dit qu'il en avait vu quelques-uns si énormes, que sept ou huit hommes suffisaient à peine pour les enlever de terre, et que plusieurs ont donné jusqu'a deux cents livres de chair. Les vieux mâles sont les plus gros; les femelles restent généralement plus petites. Les premiers peuvent être facilement distingués des seconds par la longueur de leur queue. Les tortues qui vivent dans les terrains privés d'eau ou dans les parties basses et arides de ces îles, se nourrissent principalement de la substance succulente du cactus; celles qui fréquentent les plateaux élevés et humides mangent les feuilles de différents arbres, une baie acide nommée *guayavita*, et un lichen filamenteux qui pend en longues guirlandes le long des arbres.

« La tortue aime beaucoup l'eau; elle en boit d'énormes quantités et se plaît beaucoup dans la vase. Comme les îles les plus grandes renferment seules des sources, et comme ces sources sont toujours situées sur les sommets les plus élevés des parties centrales, les tortues qui vivent dans les districts inférieurs sont obligées, quand elles ont soif, d'accomplir de longs voyages pour se désaltérer. Aussi aperçoit-on dans toutes les directions, à partir du bord de la mer, des sentiers larges et bien battus conduisant dans l'intérieur des îles; c'est en suivant ces chemins

que les Espagnols découvrirent les aiguades des Galapagos. Quand je débarquai à l'île Chatham, je ne pouvais comprendre quel était l'animal qui voyageait si méthodiquement. En arrivant près des sources, j'aperçus un curieux spectacle : de nombreuses tortues, géants de leur espèce, entouraient les réservoirs d'eau douce ; l'une s'avançait avec ardeur et le cou tendu vers le bassin, l'autre s'en retournait satisfaite après avoir bu largement. Lorsque l'animal arrive à la source, sans s'inquiéter des objets ni des gens qui l'entourent, il plonge sa tête jusqu'aux yeux dans la fontaine, et aspire de grandes gorgées d'eau (dix par minute). Les habitants disent que le reptile reste trois ou quatre jours dans le voisinage des fontaines et retourne ensuite aux terres basses ; mais ils ne sont pas d'accord sur le nombre et la fréquence des voyages ; il est probable que l'animal se déplace plus ou moins souvent, selon la nature de son alimentation. Cependant il est certain que les tortues peuvent vivre même sur

tants de l'île Charles se trouve
les basses terres, et sont tou
par la soif, ils sont dans l'usage
une tortue, et si, par bonheur
sie est pleine, ils en boivent
tenu. J'ouvris un de ces anim
j'y trouvai l'eau parfaitement
elle avait seulement contracté
veur légèrement amère. Diso
tefois que les colons boivent
l'eau contenue dans le péricard
qu'elle est plus pure.

« Les tortues, lorsqu'elles
gent vers un point déterminé, m
le jour et la nuit, et atteigner
de leur voyage beaucoup plus t
ne le croirait. Les habitants,
des observations faites sur des
dus marqués d'un signe spéc
calculé que ces lourds animaux
parcourir un trajet d'environ
les en deux ou trois jours. J'
moi-même une tortue qui m
et je trouvai qu'elle cheminait
de soixante yards par dix min
qui fait trois cent soixante pa
et quatre milles par jour, en di

habitants croient ces animaux
ment sourds; ce qu'il y a de
c'est qu'ils n'entendent pas
une marchant immédiatement
eux. Je m'amusais toujours,
e surprenais un de ces mons-
ant tranquillement son che-
voir, aussitôt qu'il m'aperce-
ser un fort sifflement, cacher
ent sa tête et ses pattes, et
r tomber lourdement à terre
ruit sourd, comme si la mort
bitement frappé. Je montais
sur leur dos, et, en donnant
coups sur la partie de l'écaille
le la queue, ils se levaient et
nt; mais j'avoue que j'avais
de peine à garder l'équilibre
étrange monture.
hair de la tortue est très-re-
, fraîche aussi bien que salée,
isse fournit une huile extrê-
pure et transparente. Quand
l un de ces animaux, on lui
incision à la peau près de la
e leçon à voir dans l'intérieur
orps, et à vérifier si la couche
se qui s'étend sous l'écaille
st épaisse. Si elle ne l'est pas,
est délivrée, et l'on dit qu'elle
t très-promptement de cette
e opération. Pour empêcher
les de s'échapper, il ne suffit
renverser sur le dos, car ils
ent souvent à reprendre leur
naturelle.
espèce de tortue, connue sous
le *testudo indicus*, se trouve
lui dans plusieurs autres par-
monde. Suivant plusieurs sa-
ui ont étudié les reptiles, il
sumer que ces animaux tirent
origine de l'archipel des Ga-
Du moment où l'on sait com-
îles ont été fréquentées par
aniers, et que les tortues
nlevées en vie et en très-grand
ar ces aventuriers, il y a toute
our supposer qu'elles ont été
es dans différents pays loin-

rtue n'est pas le seul reptile
dans les îles Galapagos. On
aussi deux espèces de lézards,
l'une terrestre, l'autre marine, et quelques espèces de serpents non venimeux. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il n'y ait ni crapauds ni grenouilles. Ce fait est d'autant plus étrange, que les bois humides des plateaux élevés de cet archipel paraissent convenir merveilleusement aux habitudes de ces animaux. Ceci nous rappelle que M. Bory de Saint-Vincent, dans son voyage aux îles d'Afrique, dit qu'aucun animal de cette famille ne vit dans les îles volcaniques des grands océans. Cette observation n'est assurément pas sans fondement, et elle acquiert plus d'intérêt quand on la compare avec celle qu'on a faite sur les lézards, qui se trouvent toujours au nombre des premiers habitants des plus petits îlots. Cette différence ne viendrait-elle pas de ce que les œufs des sauriens, protégés par une enveloppe calcaire, peuvent être sans inconvénient transportés d'un lieu dans un autre, par les flots de la mer, tandis que le frai visqueux des batraciens ne peut supporter l'immersion prolongée dans l'eau salée?

Une dernière observation complétera ce que nous avions à dire sur l'histoire naturelle des Galapagos. Ces îles sont moins remarquables par le nombre des espèces de reptiles qu'elles renferment, que par le nombre des individus. En voyant les sentiers tracés par des milliers de tortues monstrueuses, les garennes des lézards terrestres, et les groupes nombreux du saurien aquatique étendus au soleil sur les rochers du rivage, on est forcé d'admettre que dans aucun autre espace du globe cet ordre d'animaux ne remplace les mammifères avec une abondance aussi extraordinaire. Il ne faut pas perdre de vue que cet archipel, au lieu de subir l'influence d'un climat humide et de posséder une végétation vigoureuse, doit être considéré comme généralement aride et très-tempéré, eu égard à sa position sous la ligne équatoriale. Ce spectacle ne peut-il pas rappeler au géologue l'époque de la création, où les sauriens acquéraient des dimensions qu'on ne peut aujour-

d'hui comparer qu'à celles des mammifères cétacés?

Description particulière de quelques îles. — *Ile Charles.* Cette île, nommée *la Floriana* par les habitants de Guayaquil, et Santa-Maria de l'Aguada par les Espagnols, a été, comme tout l'archipel dont elle fait partie, longtemps fréquentée par les boucaniers, et l'est encore par les pêcheurs qui poursuivent la baleine dans l'océan Pacifique. En 1832, la république de l'Équateur résolut de faire des Galapagos, qui lui appartiennent, un lieu de déportation, et envoya en conséquence une petite colonie à l'île Charles. Don José Villarmil fut nommé gouverneur du nouvel établissement, et M. Nicolas Lawson, Anglais de nation, fut chargé d'aller le représenter et d'exercer ses fonctions. A l'époque du voyage du capitaine King, la colonie comptait environ quatre-vingts petites maisons ou cabanes, et deux cents habitants, la plupart condamnés politiques et hommes de couleur. L'établissement est placé à quatre milles dans l'intérieur des terres, à une hau-

plaine se couvre de boue, tan
les pluies peu abondantes qui t
dans le district inférieur sont si
tement absorbées, ou s'infil
vite à travers les pierres de la
leurs effets ne sont pas sensibl

Quoique la plupart des colon
venus à l'île Charles contre le
il en est beaucoup qui n'ont au
sir de retourner sur le continen
ques-uns sont mariés et ont
enfants dans l'île même. Tou
sans peine du sol fertile qu'ils
tent, leurs moyens de subsista
trouvent, en outre, dans les
cochons et des oies sauvages,
tortues leur fournissent un
aussi agréable que salutaire.
conte qu'un vieux marin vécut p
années dans une petite caverne
de la fontaine nommée *Gor*
Dripstone; il y avait oublié s
heurs et le monde; les tortue
patates composaient son ordina
homme était si attaché à sa c
que lorsqu'un de ses anciens
arrivé aux Galapagos sur sa bal
le reconnut et l'emmena de for

duit du sel en assez grande
; l'eau de ce lac n'a que trois
tre pouces de profondeur, et
sur un fond de sel cristallisé,
blancheur éclatante. La saline
faitement circulaire et bordée
tes touffues. Les bords abrupts
tre sont aussi tapissés d'arbris-
Ce lieu désert est un des plus
ques qui existent dans les Gala-
C'est là que les matelots d'un
pêcheur tuèrent, il y a quel-
nées, leur capitaine; les natu-
du *Beagle* trouvèrent dans les
illes le squelette de la victime.
it que les îles Galapagos, mal-
beauté de leur climat, sont un
ste séjour. Cependant ce que
avons dit suffit pour prouver
dustrie humaine pourrait leur
bir la plus heureuse transfor-
Mais la république de l'Équa-
trop occupée de ses affaires in-
s pour songer de longtemps à
r utilement pour elle-même
ressant archipel. Il faudrait, en
nt, que ces îles eussent le bon-
trouver un spéculateur entre-
, qui se chargeât de les fertiliser
isques et périls, et moyennant
evance payée au gouvernement.
qui est arrivé aux îles de Juan
dez, qui, au moment où nous
s, sont sans doute, et grâce à
ard heureux, en pleine voie de
ité. M. Francis Lavallée, vice-
de France au Chili, dans une
lettre écrite en 1836 et insérée dans les Annales maritimes, nous a appris que l'ancienne résidence de Robinson Crusoë était devenue la propriété d'un citoyen américain qui l'a affermée pour un grand nombre d'années. Cette île avait servi de dépôt pour les condamnés politiques; mais les dépenses qu'entraînait cet établissement et le nombre croissant des prisonniers déterminèrent le gouvernement chilien à renoncer à cette idée. Le spéculateur en question avait le projet, à l'époque où M. Lavallée écrivait sa lettre, d'y émigrer et d'y amener cent dix familles des îles Sandwich, dans le but de cultiver le sol et d'élever des bestiaux. Mais le plan de ce roi des îles Fernandez ne se bornait pas à cela : il avait l'intention d'établir des bouées dans le principal port, pour l'avantage des baleiniers, et de fournir ses magasins de tous les objets dont les marins en relâche sur ces côtes peuvent avoir besoin. Il voulait aussi, pour utiliser ses capitaux, escompter les traites des pêcheurs. Nul doute que ce projet de colonisation ne réussisse dans un pays aussi favorisé de la nature sous tous les rapports. Nul doute aussi qu'une pareille tentative, faite dans certaines îles de l'archipel des Galapagos, ne fût couronnée de succès. Mais quel sera le capitaliste d'Amérique ou d'Europe qui concevra l'idée d'aller donner la vie à ces îlots perdus au milieu de l'océan Pacifique?

ILES RÉVILLA GIGEDO.

Dans le grand Océan équinoxial, à quatre-vingt-cinq lieues sud de la Vieille-Californie et à cent lieues ouest de la côte du Mexique, on aperçoit un petit archipel composé de trois îles principales et de quelques rochers à fleur d'eau. Ce sont les îles Révilla Gigedo, ainsi baptisées en l'honneur d'un ancien vice-roi de la Nouvelle-Espagne qui portait ce nom. Ces îles, situées entre 18° et 20° de latitude nord et entre 112° et 114° de longitude ouest, sont fort peu connues et ne méritent guère de l'être. Elles sont rocailleuses, sans eau douce et presque sans végétation. Elles offrent sous certains rapports une grande analogie avec les îles Galapagos que nous venons de décrire, et ce qui augmente la ressemblance, c'est qu'on y trouve, comme dans ces dernières, une quantité innombrable de tortues qui peuvent être d'un grand secours pour les naviga-

connue sous le nom de Rocc
tida.

Il ne faut pas confondre l'a
dont il est ici question avec un
île Révilla Gigedo, située dans le
Océan boréal en face du No
Cornouailles. Celle-ci gît entre
et 55°56' de latitude nord et
133° et 133°53' de longitude oue
est séparée du continent, à l'
l'étroit canal de Behm, et au n
une passe encore plus étroite;
et au sud-ouest, elle est entour
le canal Révilla Gigedo, au d
quel sont les îles Gravina. Elle
lieues environ de longueur sur
geur de dix lieues. Le nom
porte lui fut donné par Vancou
la reconnut le premier, et voul
sacrer la mémoire d'un homme
avait rendu d'importants servi
navigateur raconte qu'il en vi
mains avec les naturels qui l'

ABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

NOTICE SUR LES ILES DE L'OCÉAN.

Pages.

sur la mer et ses phéno- 7
a mer, l'Océan, les Mé- t les Caspiennes? 8
l'Océan en diverses ré- ibid.
x de l'Océan. 10
rescence de la mer. 11
mers. 12
température de l'Océan. 15
éan. 19
20
des régions de l'Océan.
e. 22
ique. 26
que. 28
e. 31

Pages.

Océan Indien. 33
Méditerranées; considérations générales. 34
Méditerranée proprement dite. 35
Mer Baltique ou Méditerranée scandinave. ibid.
Mer Rouge ou Méditerranée érythréenne. 36
Méditerranée ou golfe Persique. 37
Méditerranée sinique. ibid.
Mer d'Okhotsk et mer de Behring. 38
Méditerranée colombienne. 39
Baie d'Hudson. 40
Caspiennes; considérations générales. 41
Caspienne proprement dite. ibid.
Mer d'Aral. 42
Lac Baïkal. ibid.
Mer Morte. ibid.

ILES ORCADES.

ÉNÉRALE; situation; dé- mers environnantes. 44
t archipel; énumération des îles principales. 46
kwall, capitale de l'ar- 48
re du sol. 50

Histoire naturelle. 50
Généalogie des habitants des Orcades. 52
Monuments antiques et curiosités. 53
Population. 54
Mœurs et usages. 55
Industrie et commerce. 56
Histoire des Orcades. ibid.

ILES SHETLAND.

ÉNÉRAL SUR CES ILES. situation; climat; au- es; rivières et lacs. 75
ÉOGRAPHIQUE. Descrip- ière de Mainland. 76
rticulière des îles Yell et

Unst. 79
Géologie et histoire naturelle. 80
Population, mœurs et coutumes. 83
Histoire de Patrick Stuart, comte des Orcades et des Shetland. 87
Industrie, commerce. 93

ILES FEROE.

situation, énumération étymologie du nom de t de cet archipel; détails

sur les mers environnantes; ouragans; montagnes; lacs; détails sur Stromoe, la plus grande de ces îles;

Pages.
description de Thorshavn, capitale; anecdote sur la citadelle de cette ville, etc. 94
Histoire naturelle; chasse aux oise sur les rochers.
HABITANTS. Costumes, mœurs, usag superstition.

ILES NORMANDES.

JERSEY, GUERNESEY, SERK ET AURIGNY.

Description générale. 111
Description particulière de Jersey. ibid.
Description particulière de Guernesey. 115
Description particulière des îles He et Serk.
Description particulière d'Aurigny.
Coup d'œil historique sur cet archip

TERRE-NEUVE,

SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

Description générale de Terre-Neuve. 128
Climat. 131
Lithologie, histoire naturelle. 133
POPULATION; colons et pêcheurs. 135
Indiens; voyage du lieutenant Buc dans l'intérieur de l'île.
Aperçu historique sur Terre-Neuv
Détails sur la pêche de la morue.
Saint-Pierre, Miquelon et Langlad

ILES BERMUDES.

Situation de ces îles; énumération des principales; transparence de la mer
anecdote à ce sujet.
Climat et productions.

ÉGIONS CIRCOMPOLAIRES,

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,
DE L'ÎLE DE FRANCE.

POLE ARCTIQUE.

rend sous la dénomination *régions circompolaires* les ts : à l'ouest de l'Amérique ale, les terres que baigne Behring, le détroit de ce space qui s'étend jusqu'au laces; au nord du même les terres arctiques propre- ; au nord-est le Groënland, 'île de Jean-Mayen, et le au nord de l'empire russe, ptentrionale de la Sibérie et -Zemble; au nord de l'Eu- aponie; dans l'hémisphère Orcades méridionales, l'ar- andwich, les Shetland du *res de Louis-Philippe et de* es contrées récemment dé- par le capitaine Dumont enfin, la terre d'Enderby. nmencerons notre descrip- s terres arctiques propre- , ces immenses régions ent à l'ouest du Groën- ue baignent les eaux du Davis, de la mer de Baf- roit de Barrow, du golfe , et de la partie septen- la baie d'Hudson. C'est moins connue et la plus émisphère boréal. Le lit- tains points de ces froides ien été exploré par quelques ; mais, parmi les marins répides et les plus expéri- n'en est pas qui se soient ans terreur dans ce laby- ies, de détroits, de golfes, utes les grandeurs et de nueux contours. Là, peu ortent un nom déterminé. r baptisée par différents explorateurs déroutés, chaque plage, pour ainsi dire, cache sous le nombre de ses dénominations diverses l'origine de sa découverte. Là, toutes les règles de la navigation deviennent inutiles; la science de l'homme se brise contre les obstacles que la nature oppose à ses efforts. Là, point de limites bien précises, point de divisions géographiques rationnelles. Souvent telle portion de terre que l'on croit attachée à un continent, se trouve être une île; tel bras de mer qu'on suppose être un détroit, n'est qu'une impasse sans issue. Les dernières expéditions au Nord ont sans doute éclairci quelques-unes des questions relatives à la géographie de cette partie du globe; mais si quelques côtes ont été soigneusement visitées, si quelques latitudes ont été exactement déterminées, combien ne reste-t-il pas encore à faire pour révéler à l'Europe ce monde mystérieux!

Dans l'impossibilité où nous sommes d'adopter ici une classification quelque peu logique, nous indiquerons d'abord à grands traits l'ensemble et les principales divisions des terres arctiques; puis, nous ferons le résumé chronologique des voyages au pôle boréal, en donnant, à mesure qu'ils se présenteront naturellement sous notre plume, les détails les plus propres à faire connaître les endroits les plus célèbres et les plus intéressants de ces hautes latitudes. Ce sera aussi une manière toute naturelle d'en faire l'histoire, qui serait presque impossible avec un autre système. Nous réserverons pour une description spéciale toutes les parties qui pourront être étudiées séparément; ainsi nous consacrerons

des notices particulières au Groënland, au Spitzberg, à l'île Jean-Mayen, à l'Islande et aux terres polaires du Sud.

Quant à la mer de Behring, à la Sibérie, à la Laponie et à la Nouvelle-Zemble, comme ces pays se rattachent intimement, sous le double rapport géographique et politique, à des parties du globe qui méritent d'être étudiées à part, on en trouvera la description dans d'autres volumes de *l'Univers pittoresque*.

La question du fameux passage au Nord-Ouest et les incidents qui s'y rattachent domineront nécessairement notre récit, car cette question a été le mobile de la plupart des navigateurs qui, à partir du quinzième siècle, ont parcouru les mers septentrionales.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LES TERRES ARCTIQUES PROPREMENT DITES.

Malte-Brun, ou plutôt son con-

encore qu'une petite partie, ignore même si elle est une île pointe de l'Amérique.

La mer d'Hudson, la baie fin, les détroits de Lancastre, row, du Prince-Régent et de baignent les îles du troisième que M. Balbi a proposé de com sous le nom d'*archipel de Baf ry*. Les principales sont : Co Winter, Mansfield, qui a vi lieues de long du nord au su de large; Southampton, qui es plus considérable, et l'île de Il faut ranger dans la même rie la Terre-de-Cumberland, ne connaît que les côtes orien Nouveau-Galloway, qui s' long de la mer de Baffin; le S set septentrional, qui se dével sud du détroit de Barrow et à de l'entrée du Prince-Régent; et la péninsule de Boothia-Fé couverts par le capitaine Ross l'ouest et dans une branch même détroit du Prince-Ré

jusqu'au soixante et dix-hui-
gré de latitude, peut être éva-
roximativement à un million
ent mille milles carrés, et
mers qui l'arrosent à sept
lle, sauf nouvelles découver-
ces régions encore si mysté-

r a établi son séjour dans cette
ndite. Un manteau de neige
ce couvre, comme un linceul
, toute la surface des terres.
id y fait éclater les rochers
bruit horrible, égal à celui de
artillerie; leurs débris vo-
une distance étonnante. La
ure y est sujette aux plus ca-
s variations : la pluie vient
prendre au moment où vous
l'éclat d'un soleil pur, et cet
us consolera souvent au mi-
ondées par une réapparition
; vous le verrez encore se le-
e coucher, précédé ou suivi
e de lumière jaunâtre. L'au-
éale verse sur ce climat des
ui, tantôt douces et pures,
louissantes et agitées, égalent
la pleine lune, et, dans l'un
e cas, contrastent par un re-
âtre avec la couleur de feu
tille dans les étoiles (*). » Plu-
ois de ténèbres, pendant l'hi-
iblent plonger dans le chaos
ts glacés. Durant cette triste
la lumière du soleil est rem-
r un crépuscule, dont la lueur
monotone n'est modifiée que
t passager des météores.
blanc, le renne, le bœuf mus-
renard et le lièvre, parcou-
essamment tourmentés par la
s immenses plaines, dont la
t quelques plantes antiscor-
tapissent la surface, quand les
lu soleil l'ont débarrassée de
ment de neige. Des myriades
ttes, de perdrix et de canards
urs espèces, y viennent cher-
nourriture. D'énormes céta-
ouffle bruyant, nagent dans

le-Brun, t. XI, p. 89, quatrième
836.

les détroits qui séparent les groupes d'îles, et y attirent les pêcheurs que la passion du gain pousse jusque sous ces latitudes. Le phoque rampe sur les plages désertes ou élève sa tête pesante dans les espaces liquides que la glace n'a pas recouverts.

Plusieurs tribus indigènes se partagent le territoire arctique. Les *Esquimaux* habitent depuis le fond de la mer de Baffin jusqu'au fleuve Mackenzie au nord de l'Amérique, et probablement jusqu'au détroit de Behring; ils s'étendent au sud jusqu'au lac de l'Esclave; au nord, ils s'arrêtent sur les bords de la mer polaire ou prolongent leurs courses dans un désert glacé. Petits, trapus et faibles, mais bien proportionnés, ces hommes polaires ont le teint d'un jaune rougeâtre et sale. Ils ont les épaules larges, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable; ils ont le visage plus long et plus large que les Européens; leur nez est petit et épaté; leurs yeux noirs et enfoncés sont en partie cachés par d'immenses paupières; leur bouche est grande, leurs lèvres sont épaisses, leurs oreilles grandes et mobiles, leurs cheveux noirs, longs et rudes. Ils ont peu de barbe, et encore ont-ils le soin de l'arracher. Ils habitent des huttes de forme circulaire recouvertes en peaux de phoques, ou faites de neige dans certains endroits. Leurs vêtements sont également faits de peaux de veaux marins : ils consistent pour les hommes en une tunique ronde, que les femmes portent aussi, mais fendue sur le côté, en un pantalon, et en bottines communes aux deux sexes; les chaussures des femmes montent jusqu'à la hanche, soutenues par des baleines : elles y placent leurs enfants lorsqu'elles sont fatiguées de les porter sur les bras. Elles tressent leurs cheveux en nattes, auxquelles elles suspendent des dents et des griffes d'ours blancs. Elles ornent leur figure d'une sorte de tatouage, ainsi que le reste du corps. Pour éviter l'action de la trop grande lumière sur la glace et la neige, les Esquimaux portent une espèce de garde-vue composé d'une petite planche

très-mince, percée de deux fentes étroites, à travers lesquelles ils peuvent distinguer les objets.

Ils se nourrissent de chair de phoque, de baleine, de poissons et de différents gibiers, qu'ils fument ou font cuire à demi. Ils mangent volontiers la chair crue, et sont très-friands de suif et de savon; ils boivent avec délices de l'huile de poisson, surtout quand elle est rance.

On ne trouve pas des Esquimaux dans tous les pays arctiques. De vastes étendues de terre sont entièrement désertes, telles par exemple, que les îles de la Géorgie septentrionale visitées par le capitaine Parry.

Le seul animal domestique qu'on trouve chez les Esquimaux est le chien, qu'ils attellent, comme en Sibérie, à un traîneau qui peut contenir une ou deux personnes. Le chien esquimau ressemble à nos chiens de berger; quelquefois son poil est tacheté, d'autres fois noir, et plus souvent blanc. Il a les oreilles droites et courtes comme celles du renard. Il n'aboie pas : son cri est

le neuvième siècle, comme le certains écrivains? C'est ce paraît peu probable. Ce qu'i certain, c'est que le continen cain avait été visité longtem qu'il fût signalé à l'Europe p tophe Colomb. C'est aux pe Nord que revient l'honneur initiative, qui, si elle ne por fruit, n'en a pas moins un importance au point de vue hi Ces hardis aventuriers se has les premiers au milieu des m de glace qui hérissent les c contrées polaires. Un des rés leurs premières excursions f couverte et la colonisation de l on verra plus loin qu'ils ab aussi au Groënland vers la dixième siècle. Ce n'est pas san ment et sans admiration pou hardiesse et de courage, qu' l'histoire des huitième, neu dixième siècles, on voit toutes connues à cette époque cou vaisseaux scandinaves. Auc tance, aucun péril, n'arrêt

'immenses tributs, livrè-
nmes le palais de Charle-
r-la-Chapelle, et finirent
céder une des plus belles
ce royaume. Quelquefois
esprit plus pacifique, ils
ıt des colonies dans des
ıs ou inhabités, comme
voulu réparer sur de nou-
les pertes immenses que
causaient ailleurs au genre
» C'est de leurs voyages
ons glacées qu'il est resté
traces. A l'exception de
nts, parmi lesquels l'Is-
plus important, on ne sait
'hui quels furent dans ces
ulées les lieux visités par
aventureuses. On en est
ıjectures, et les hypothè-
e par les auteurs qui ont
ıt ne nous paraissent pas
ndées pour être mention-

t *Nicolo Zéno*, 1380. Né
e vénitienne célèbre par
noblesse, Nicolo Zéno vou-
r par des voyages et des
Il équipa un navire, et
détroit de Gibraltar pour
ngleterre et en Hollande.
ne tempête, il fut poussé
l, et jeté sur les rivages
e île qu'il nomma *Fris-*
nni, roi de cette île, ac-
ablement l'étranger, et
pédition dans laquelle les
'étaient particulièrement
l lui donna le commande-
flotte. Nicolo appela alors
son frère Antonio Zéno.
ıtreprit, avec trois petits
n voyage de découvertes
d. Après une courte tra-
iva en *Engroneland*, où
né à trouver la mort. La
u'il donne de ce pays (**)
rieuse. Il y existe, dit-il,

introduction à l'Histoire de
I, p. 207.
llo scoprimento del 'isola Fris-
io, navig. et viag., t. II.

un couvent de frères prêcheurs et une église sous l'invocation de saint Thomas, bâtie près d'une montagne qui jette du feu comme le Vésuve et l'Etna. Les moines chauffent l'église, le monastère et leurs chambres avec l'eau d'une source bouillante qui jaillit dans le voisinage; cette eau est même assez chaude pour cuire toute espèce de mets. Elle sert à faire croître des plantes et à faire mûrir des fruits dans le jardin du couvent, et cela en dépit de la neige et de la gelée, qui n'atteignent pas les arbres et les fleurs ainsi arrosés. Émerveillés de ces produits, les sauvages qui habitent ce pays considèrent les moines comme des dieux, et leur apportent des présents, tels que de la viande de renne et des poules (*). Les religieux emploient la chaux et les scories vomies par le volcan comme matériaux dans la construction de leurs murailles et de leurs bâtiments. Le faîte de leurs maisons est en forme de voûte, quoique dans cette contrée on ne soit guère incommodé de la pluie, la première couche de neige qui tombe restant gelée pendant les neuf mois de l'hiver. L'eau chaude du volcan se jetant dans un havre spacieux, empêche la mer de se geler; aussi ce lieu est-il le rendez-vous d'une grande quantité de poissons et d'oiseaux, qui composent la principale nourriture des moines. Ces derniers en donnent aux habitants du pays qu'ils occupent à différents travaux. Les maisons des sauvages s'élèvent au pied de la montagne; elles sont rondes, ont vingt-cinq pieds de largeur, et se terminent en pointe. A leur sommet est une petite ouverture par laquelle pénètrent l'air et la lumière. Le plancher de ces huttes est si chaud, que, même dans les plus grands froids, la température y est très-douce. Pendant l'été, un grand nombre de barques venant des îles voisines, du cap au-dessus de la Norwége et de Trondron (Drontheim), apportent aux religieux les objets dont

(*) Probablement de gelinottes, oiseau très-commun au Groënland.

ils ont besoin, et pour lesquels ils donnent en échange aux étrangers des peaux d'animaux et du poisson séché au soleil. Les barques des pêcheurs ont la forme d'une navette de tisserand ; faites d'os de poissons et doublées de peaux de poissons superposées, elles sont si imperméables et si solides, que ceux qui les montent, loin de redouter les tempêtes, se laissent aller tranquillement au gré des vagues furieuses sans craindre d'être brisés sur les rochers contre lesquels ils peuvent être jetés (*). L'eau froide bonne à boire est conduite au couvent par un aqueduc souterrain, afin qu'elle ne se gèle pas. Elle tombe dans un vaste bassin de cuivre placé dans un réservoir d'eau bouillante. C'est de cette manière que les moines chauffent l'eau qui leur sert de boisson, et dont ils arrosent leur jardin.

Il paraît que, pendant le séjour de Nicolo Zéno dans le monastère d'Engroneland, il fut, malgré l'utilité de ce chauffage naturel, tellement incommodé par le froid, qu'il tomba malade

qu'Antonio nomme *Icaria;* pui
jeta l'ancre devant un pays où la
pérature était extrêmement dou
dont les habitants, à demi sauv
étaient petits, très-timides, et vi
dans des cavernes. Les compa
de Zichmni ne voulant pas reste
ce pays, Antonio fut chargé d'
conduire une partie en Frislande
jours avant d'arriver, le bâtim
Zéno toucha à l'île de Néome,
renouvela ses provisions. Qu
Zichmni, il paraît, dit le na
de ces voyages, qu'il bâtit un
près du havre dans lequel sa flott
mouillé.

Voilà tout ce qu'on sait aujo
des explorations maritimes
aventures des deux frères Zéno
que ces expéditions soient sans
tance sous le rapport de la géog
nous n'avons pas cru devoir les
sous silence, à cause de l'intérêt
présentent.

Quels sont, en réalité, les poi
régions septentrionales que vis
les deux Vénitiens? D'abord, l'

ınt à la Frislande, la question mbarrassante. Le même nom dans la vie de Christophe Co- obisher place ce pays à l'ex- méridionale du Groënland; sur les côtes de l'Amérique onale. Delisle, l'abbé Zurla et affirment que l'île de Buss, l'Islande, doit être un débris le Frislande, dont le reste au- englouti par une commotion ine; opinion bien hasardée, 'île de Buss elle-même a dis- toutefois elle a jamais existé ıt. D'autres enfin, pour cou- à la discussion, traitent de e et de fiction, non-seulement e de la Frislande, mais même oyage des frères Zéno. Cette de résoudre le problème est node, mais très-peu logique. Mémoire lu à l'Académie des n 1784, et dont le manque d'es- ous permet pas de donner le M. Buache a cherché à prouver osition de l'île de Frislande nd parfaitement à celle des ggers (*) et Forster (**) sont re plus loin : ils ont prétendu re dans les noms des îles dé- ar Zéno les dénominations s de l'archipel des Feroë. *Fris-* particulier, offre une grande avec *Feroesland* (pays de Fe- '). Le souverain dont parle urrait bien n'être aussi que *nclair*, comte des Orcades et and en 1406; car une oreille peut trouver *Zichmni* dans ou *Siclair*. Malte-Brun pense que l'*Estotiland* est Terre-Neuve. Son opinion se fonde, un peu aventureusement suivant nous, sur ce que la dénomination anglaise *d'East-out-land*, qui est dérivée du scandinave, et signifierait *terre extérieure à l'est*, s'appliquerait bien à la situation de Terre-Neuve relativement au continent américain. Barrow, dans son *Histoire chronologique des voyages vers le pôle arctique*, dit aussi que des restes de murs de pierre et des monnaies flamandes trouvés par une troupe de colons anglais, non loin de la baie de la Conception, au nord de Saint-Jean, démontrent l'identité de Terre-Neuve et de l'Estotiland de Zéno. Sans admettre ces hypothèses, qui nous semblent quelque peu hasardées, nous dirons que la vérité des voyages des deux Vénitiens ressort clairement du caractère même de la relation, de plusieurs faits qu'elle signale, et de l'existence d'une carte de ces voyages tracée par Antonio lui-même, carte qui resta longtemps suspendue dans sa maison à Venise, et qu'on voyait encore du temps de Marcolini, le premier éditeur du récit des deux Italiens.

Christophe Colomb. 1467. Une note écrite de la main de cet illustre navigateur nous apprend qu'après avoir sillonné longtemps la Méditerranée, il parcourut les mers du Nord. Il dit qu'il a visité l'Islande, qui entretenait alors des relations commerciales très-actives avec les peuples septentrionaux, et notamment avec l'Angleterre. Quelques géographes pensent que Colomb alla plus loin que l'Islande, et qu'il poussa ses explorations plusieurs degrés au delà du cercle polaire. Mais il n'existe aucun détail sur ce voyage, dont on ignore même le but. Il est probable toutefois qu'il n'eut aucun résultat important; car, s'il en était autrement, les Portugais, si fiers de leurs découvertes, et au service de qui le célèbre Génois était à cette époque, n'auraient pas manqué d'écrire la relation de son expédition au Nord. Nous ne citerons donc ici le nom de Christophe Colomb que pour mémoire.

Jean et Sébastien Cabot. 1496-1498.

ire sur l'ancien Groënland (1792).
toire des voyages et découvertes
rd, t. I.
us ferons observer qu'il n'est guère le dire *Feroësland*, attendu que om de *Feroë*, la terminaison *oe* . Il y a donc déjà pléonasme quand *îles Feroë*; que serait-ce si l'on *oësland?* cela signifierait *terre* *îles* (or) *des brebis* (fer). Ce nom *land* a donc été imaginé par Fors- ervir à sa démonstration, car il pu être donné aux Feroë ni par is ni par les Danois.

Jean Cabota ou Cabot, et son fils Sébastien, obtinrent de Henri VII, roi d'Angleterre, des lettres patentes pour aller chercher des terres inconnues, et y former des établissements (*). Dans leur voyage vers le pôle arctique, ces deux navigateurs étaient dominés par l'idée de l'existence d'un passage au nord-ouest. On lit les passages suivants dans le rapport fait au légat du pape en Espagne, et qui se trouve dans la collection de Ramusio, déjà citée : « Comprenant par la sphère, qu'en naviguant au nord-ouest j'arriverais dans l'Inde par une voie plus courte, je fis communiquer mon projet au roi, etc..... Je dirigeai donc ma route au nord-ouest, ne pensant pas rencontrer d'autre terre que le Cathay (la Chine), et comptant de là gagner les Indes..... Voyant que la côte s'avançait vers l'est, et désespérant de trouver un passage, je fis voile vers la ligne équinoxiale, toujours dans le dessein de trouver un passage dans l'Inde..... » Nous verrons, dans la suite de cette notice, la même question préoccuper

lors, et qu'il longea pendant pl huit cents milles sans pouvoir plus loin vers le pôle, à caus montagnes de glace qui couvrai mer. Il s'agit ici, sans aucun d du Labrador; car sur une carte édition de Ptolémée, publiée à l en 1508, on voit ce pays désign le nom de *Corteréalis*; la mém nomination est aussi employé Ortelius. Il est probable que Ga pénétra jusque dans la baie d'Hu Quant au Saint-Laurent, Ra dit positivement que les Portuga montèrent plusieurs lieues ce fleuve, que l'on croyait alors un de mer. Corteréal reconnut auss sieurs îles, parmi lesquelles Ra cite celle *dos Baccalhaos* (des rues), ou Terre-Neuve. Dans un conde expédition vers les même trées, Corteréal ne fut pas aussi reux. Arrivé au Groënland, il fut de son second bâtiment par les et l'on n'entendit plus parler d La plupart des terres visitées marin avaient déjà été vues par

phes douloureuses, n'avaient sans fruit pour le Portugal; inspirèrent au gouvernement ıys l'heureuse idée de fonder issement à Terre-Neuve, où, une certaine période, deux ents bâtiments pêcheurs en- t leurs armateurs, et augmen- ı prospérité du royaume.

es et Aubert Cartier. 1508- es Français s'étaient encore iiétés des pays situés sous les atitudes du nord, et encore ı passage vers les Indes. Nous seulement, en 1508, un nom- ert Cartier partir de Dieppe, tre les côtes de Terre-Neuve, ıer à Paris un naturel de cette oyage de Jacques Cartier, en- ı 1534, eut des résultats bien ıt importants; car il assura à e la possession du Canada. it pas là sans doute le seul ırtier: la route supposée vers ıses *îles aux épices* devait le er aussi. Quoi qu'il en soit, ses ırent en partie couronnés de

lons en passant les tentatives r Roberval et le marquis de pour fonder une colonie sur d'Amérique.

ı *Gomez*, 1524; *Fernand Coronado et Alarcon*, 1542; ı *de Cabrillo*, 1544. Estevan chargé par le gouvernement d'aller à la recherche du pas- nord-ouest, revint sans que ıositivement s'il s'était dirigé Labrador ou quelque autre 'Amérique septentrionale (*).

Les Espagnols, on le voit, commençaient à craindre que le passage qui devait conduire aux pays dont ils tiraient leurs trésors n'existât réellement, et ne fût trouvé par une nation étrangère. Cette crainte existait surtout parmi les compagnons de Cortès, vice-roi du Mexique. Ce conquérant avait toujours présent à l'esprit le voyage entrepris par Corteréal pour trouver une communication au nord entre l'océan Atlantique et le grand Océan; il se rappelait le détroit d'Anian, qu'il supposait être l'entrée même du passage. Il arma trois vaisseaux, qu'il plaça sous les ordres de Francisco Ulloa; mais il avait conçu l'idée de chercher le passage au nord-est du grand Océan. Cet essai échoua complétement, et les trois navires revinrent au Mexique sans qu'aucun détail sur cette inutile expédition fût divulgué en Europe.

En 1542, un autre vice-roi du Mexique, Mendoza, chargea Coronado et Alarcon d'aller, le premier par terre, le second par mer, renouveler la même tentative. Tous deux revinrent sans avoir atteint le détroit d'Anian, qu'ils n'avaient cessé d'avoir en vue.

Deux ans après, le Portugais Juan Rodriguez de Cabrillo se dirigea, par ordre du roi d'Espagne, le long de la côte nord-ouest de l'Amérique, qu'il remonta jusqu'au quarante-quatrième degré de latitude. Il baptisa du nom de Mendocino, en l'honneur du vice-roi, un cap qu'il découvrit vers le quarante-deuxième degré; mais il s'arrêta brusquement dans sa route, sous prétexte qu'il manquait de provisions, et que le froid était intolérable.

On s'étonne que l'Espagne, qui, à cause de sa nouvelle position en Amérique, avait le plus puissant intérêt à faire des découvertes au nord, et surtout à trouver le passage tant désiré, se soit bornée à de rares expéditions qui n'eurent pas même les résultats les plus vulgaires des excursions maritimes. Mais son attention était

dit qu'un de ses amis l'ayant vu de son débarquement en Espagne, la s'il avait réussi dans son voyage, rapportait. Gomez lui répondit: des esclaves). L'autre, ayant mal comprit qu'il avait rapporté une de *clavos* (clous de girofles), et nséquent il avait atteint le but de tion. Il prit sur-le-champ la poste e premier à annoncer cette nou- ıur, espérant recevoir une grande ; mais la vérité ayant été connue, il ne réussit qu'à faire rire à ses dépens. » (Barrow, *Chron. des voyages au Nord.*)

trop fortement concentrée sur ses colonies mexicaines et sur ce monde merveilleux qui venait de lui livrer ses trésors, pour qu'elle pût songer sérieusement à un problème qui n'intéressait que les nécessités ultérieures de sa situation.

Le Dominus vobiscum. Robert Thorne. 1527. L'Angleterre semblait aussi avoir abandonné ses projets de découvertes dans le Nord. L'indifférence que cette nation montra pour ces voyages, pendant une période de près de trente ans, prouve que son esprit mercantile ne s'était pas encore développé. Les expéditions de Cabot, dont l'importance, au point de vue commercial, aurait dû être appréciée par les Anglais, n'avaient excité chez eux aucun désir de mieux connaître ces contrées lointaines, où l'abondance du poisson avait été constatée. Henri VIII parut mieux comprendre les intérêts et les instincts de son peuple : il chercha à réveiller le goût des entreprises maritimes, et sembla avoir un pressentiment des vues de

riva quatre mois après s

Hore. Le Mignon et l

1536. Cet échec ne décour

Henri VIII. Il contribua à l

de deux grands navires, s

s'embarquèrent une foule

nes de haute distinction.

geurs touchèrent d'abord a

ton, puis à l'île des Pingo

furent obligés de manger d

d'ours blanc et noir. Il pa

plus inexcusable imprévoy

présidé aux préparatifs de

dition; car à peine eut-o

Terre-Neuve, qu'on s'aperc

provisions étaient épuisées,

pages se trouvèrent dans

la plus cruelle. Le récit de

de ces marins nous a été

par Hackluyt, à qui Daw

des personnages embarqu

Mignon, en avait raconté

« Tandis qu'ils étaient en

(Terre-Neuve), ils souffri

coup du manque de vivres,

vèrent guère d'autre ressou

nid d'une orfraie, qui appor

rt durs de laisser périr de
camarades, tandis qu'il était
ndance. — Eh bien, sachez
répondit celui-ci, que cette
n morceau de la cuisse d'un
rapport en ayant été fait au
il devina ce qu'étaient deve-
ommes qui lui manquaient,
ıvaincu que la plupart n'a-
ni dévorés par les bêtes
i tués par les sauvages. Il fit
ssembler les autres, et leur
n discours énergique pour
ntrer combien ils offensaient
de telles actions..... La fa-
mentant toujours, on con-
plutôt que de périr tous, il
ux tirer au sort à qui serait
telle fut la bonté de Dieu,
la même nuit, il arriva un
français bien pourvu de vi-
elle fut la politique des An-
s s'en rendirent maîtres, et,
de navire avec eux, et leur
s vivres, ils mirent à la voile
gleterre..... Ils allèrent si
ord dans ce voyage, qu'ils
plein été d'énormes îles de
r lesquelles des faucons et
eaux s'arrêtaient pour se re-
Les malheureux voyageurs
enfin à Londres dans l'état
mentable. « Thomas But,
ieil historien anglais, était
par ce qu'il avait souffert de
t de la famine, que son père
ne le reconnurent pour leur
ès avoir vu une marque se-
portait, et qui était une es-
erroe à un de ses genoux,
me l'a dit lui-même à moi,
ackluyt d'Oxford, qui fis deux
es pour apprendre de lui la
ce voyage, attendu qu'il est
i reste en vie de tous ceux
rent ce navire. »

Willoughby. 1553. Quoi-
tien Cabot eût rédigé lui-
instructions qui devaient
ns sa route Willoughby et
gnons, ce voyage ne produi-
ultats importants que par le
l hasard. Il s'agissait tou-
énétrer dans les mers de
l'Inde par le nord-ouest; et l'espoir de la réussite était tel chez les armateurs comme à la cour, qu'on fit doubler les vaisseaux en plomb, parce qu'on savait que dans ces parages les vers attaquaient le bois des navires (*). On s'étonne, d'après cela, que sir Hugh et l'équipage de la *Bona-Confidentia*, que commandait Cornelius Durforth, se soient perdus sur la côte orientale de la Laponie, où ils périrent tous de froid et de faim. On dit que dans ce voyage si déplorablement terminé, Willoughby avait découvert la Nouvelle-Zemble. Richard Chancelor, qui montait l'*Édouard-Bonaventure*, fut plus heureux : après avoir atteint Warduus, en Norwége, rendez-vous de la flottille, il remit à la voile, et s'aventura si loin qu'il se trouva dans un endroit où il n'y avait plus de nuit; le soleil dardait continuellement ses rayons sur la mer. Il aborda enfin au fond d'une large baie, où il apprit des pêcheurs qui habitaient ce pays, qu'il était en Russie, et que Jean Vasilovich était le maître de ce vaste royaume. Avec le secours de ces pêcheurs, Chancelor alla jusqu'à Moscou, où il fut accueilli par le czar en personne. On raconte que Jean Vasilovich le reçut la première fois avec une certaine morgue impériale. Mais le marin anglais se contenta de le saluer à la mode de son pays. Dans la seconde entrevue, le prince se montra plus affable,

(*) Il y a lieu de croire que ce sont là les premiers vaisseaux anglais qui aient été doublés de plaques métalliques. Jusqu'au règne de Charles II, on doubla les navires en plomb; mais on remarqua que cette enveloppe s'usait inégalement et donnait passage aux vers; on remplaça alors cette substance par un simple doublage en bois. La proposition faite en 1708 de doubler en cuivre fut rejetée, sans essai préalable, par le bureau de la marine anglaise. Ce ne fut que soixante ans plus tard qu'une expérience, tentée sans espoir de succès, fut déclarée favorable à l'emploi du cuivre. Toutefois, les constructeurs de bâtiments furent si difficiles à convaincre, que, dix ans après cet essai, on ne comptait dans la flotte de l'amiral Keppel qu'un seul vaisseau doublé en cuivre.

et offrit à boire à ses hôtes de sa propre main, ce qui était un honneur insigne. Il saisit ensuite la longue barbe d'un des Anglais, et la montra en riant à l'un des convives. Chancelor, du reste, ne perdait pas son temps: il rêvait aux moyens d'établir un commencement de relations commerciales entre la Russie et l'Angleterre. A cet effet, il recueillit sur les lieux toutes les observations nécessaires, et repartit pour son pays, où il arriva sain et sauf.

Richard Chancelor et Étienne Burough, 1555 et 1556.—L'heureuse idée de Chancelor ne tarda pas à porter ses fruits. Chargé d'une mission spéciale en Russie, il réussit au delà de ses espérances, et jeta les premiers fondements du commerce russo-anglais. Il s'informa aussi d'une route directe de la Russie vers les Indes orientales; mais, sur ce point, il n'obtint aucun renseignement satisfaisant.

Pendant ces négociations, la compagnie des commerçants armateurs chargeait Étienne Burough de faire des

Martin Frobisher, 1
1578. — Cependant l'atte
vants, des commerçants
gateurs, se portait de pl
la question du passage a
Un moine de Mexico a
Espagnol, qu'il était ve
du Sud en Allemagne, p
et il lui avait fait voir,
une carte où cette co
d'une mer à l'autre av
par lui-même de la m
conforme à la carte d
récit avait vivement pré
autres personnes com
Humphrey Gilbert et R
Le premier surtout pub
question des observatio
nieuses, et qui produisire
impression dans le publ
qui partageait l'opinion
qui, pendant quinze ans
le projet d'un voyage au
trouva enfin, grâce au c
wick et à quelques ami
matériels d'équiper deu
ments avec lesquels il fi

u basanée, nez aplati, che-
et longs, yeux taillés obli-
pommettes saillantes et en-
le raies bleues, tels sont les
ctéristiques de cette race
parlerons plus en détail
uite de cette notice. Mais
mœurs de ces peuples, et
faut le dire, l'exploration
des lieux environnants, in-
ien moins les équipages des
nents que la trouvaille for-
grosse pierre noire qu'on
ontenir de l'or; cette pierre,
l'examen des affineurs de
dès le retour de Frobisher
rre, fut déclarée formée de
s particules de ce métal, et
fit pour provoquer une nou-
tive dans les mêmes parages.
r, qui avait été accueilli par
ations flatteuses de ses com-
fut désigné pour comman-
econde expédition. Il partit
bâtiments, dont le plus
avait été confié par la reine
Après le soixantième degré
, il se trouva au milieu
bles montagnes de glace,
ques-unes, dit-il, tiraient
ix et quatre-vingts brasses
raient un demi-mille de cir-
. Il remarqua que cette glace
salée, et il en conclut qu'elle
former, non dans la mer
, mais à l'embouchure des
u près des terres voisines
tte observation prouve que
apitaine Cook faisait usage
ur alimenter d'eau son équi-
faisait que profiter d'une
faite cent quatre-vingt-qua-
vant lui, bien que certains
ui aient attribué le mérite
couverte. Du reste, la con-
tirait Frobisher de la dou-
eau provenant des glaces
st entachée d'erreur. Toutes
nes de glace ne sont pas des
, de pluie ou de neige con-
ne a démontré le premier,
ue lorsque le thermomètre
heit marquait 27° 1/2, les
louces de la mer se gelaient
en laissant à l'état liquide une eau salée très-chargée. Barentz, à la Nouvelle-Zemble, d'autres navigateurs dans des localités différentes, et notamment dans les mers situées entre l'Asie et l'Amérique, près du Kamtschatka, ont remarqué que l'eau de la mer se gelait quelquefois subitement de l'épaisseur de plusieurs pouces, et que cette couche de glace fournissait une eau très-potable. Ce fait prouve que les glaces flottantes ne se forment pas seulement de l'eau douce des fleuves et de la neige accumulée sur les côtes des terres voisines du pôle. Au commencement de l'hiver, l'eau de la mer se gèle d'elle-même, comme nous l'avons dit; et lorsque la couche encore peu épaisse de la glace se rompt sous l'effort des tempêtes ou des hautes marées, les fragments sont poussés les uns sur les autres, et se prennent de façon à former des masses de plus en plus considérables, qui deviennent de véritables montagnes flottantes. Forster (*) dit avoir vu de ces immenses glaçons composés de couches régulières superposées, presque toutes d'une égale épaisseur. Mais quelques-unes de ces montagnes avaient une couche de glace parfaitement transparente, et sur celle-là une autre entièrement opaque; ce qui lui fit conclure qu'avant d'avoir été brisée et dispersée par les marées et la violence du vent, la glace avait été couverte de neige; que la mer venant à baigner ce tapis de neige, l'avait converti en une couche de glace opaque; puis, que les morceaux avaient été poussés les uns contre les autres; et qu'ainsi s'étaient peu à peu formées ces masses composées de couches alternativement opaques et diaphanes.

On avait d'abord pensé que la glace s'élevait d'un septième au-dessus de l'eau; mais M. de Mairon, dans son ouvrage sur la glace, prouva qu'elle ne dépassait pas la surface de l'eau douce de plus de la quatorzième partie de sa hauteur totale; et l'on a démontré plus tard que la portion vi-

(*) *Histoire des voyages dans le Nord.*

voyageur s'empressa de gagner
detroit decouvert dans son prem
voyage, et d'aborder a l'île ou l
avait ramasse le bloc precieux. Ce
île, a laquelle l'Anglais Hall, aut
de la riche trouvaille, avait laisse
nom, contenait, ainsi que la terre v
sine, une assez grande quantite de
pierres auriferes. Pleins de joie,
équipages montèrent au sommet d'
montagne de l'île de Hall; là ils
verent une colonne en pierre, s'a
nouillerent autour de l'etendard nat
nal, rendirent grâces a Dieu, et,
son de la trompette, donnerent a l'
droit où ils se trouvaient le nom
Mont-Warwick, pour perpetuer d
ces contrées le souvenir du noble
tron de Frobisher.

L'historien de ces voyages nous
prend aussi que dans une petite
qu'ils appelerent *Smith's island*,
Anglais trouverent des pierres
nant de l'argent. Ils reconnurent
suite le detroit dans l'espace de tre
lieues. Un tombeau qu'ils découv
rent dans une autre île, leur fit
naître que les naturels de ce pays
terraient avec les morts les ustensi
dont ils s'etaient servis durant leur
Ils apprirent aussi que ces sauva
voyageaient sur des traineaux tires
des chiens; qu'ils guerissaient

contrées, où cent in-
condamnés à vivre. Le
mandant découvrit ce
Frislande occidentale;
en prit possession au
raine, et nomma cette
e occidentale. Quand
ents à l'entrée du dé-
er, elle le trouva en-
s énormes. Une de ces
antes heurta un vais-
lle violence, qu'il coula
t sur ce bâtiment se
nalheur la plupart des
saires à la construc-
eure convenable pour
s. Ce n'était là que le
trophes bien plus la-
tempête effroyable dis-
aux, en poussa quel-
détroit, où ils furent
s glaces, en refoula
haute mer, où les
nger plus terrible en-
e brisés par les gla-
réunis à grand'peine,
leur route, les com-
hant plus où ils étaient.
ême s'égara dans ces
it pourtant parcourus;
toute la flotte, moins
s'en étaient séparés,
nord-ouest du Groën-
a aveuglément dans le
qu'il était dans le dé-
issait si bien. La baie
le Warwick reçut en-
échappés comme par
des glaces et à la fu-
Là, toutes réflexions
nut qu'on ne pouvait
nent colonial qui était
u voyage. Pendant ce
ine Best, qui s'était
pagnons, découvrait
ui contenait assez de
pour dédommager,
utes les pertes et de
ités que l'expédition
en prit possession, la
lessing (Bonheur de
une colonne sur une
nomma *Promontoire*
, le chargement d'or
terminé, Frobisher donna à la flotte le signal du départ. Les tempêtes, les dangers de toute nature, accompagnèrent jusqu'en Angleterre les malheureux chercheurs d'or, et quand l'amiral passa la revue de ses compagnons, quarante d'entre eux manquèrent à l'appel. Désillusionnée, mais un peu tard, la reine renonça aux trésors sur lesquels elle avait compté, et les précieux blocs de minerai allèrent sans doute former une mine d'or au fond de la Tamise ou du port de Gravesend.

On voit que le premier voyage de Frobisher est le seul qu'on puisse appeler un voyage de découvertes. Si ce navigateur ne s'était pas obstiné, par un aveuglement inexplicable, à s'aventurer dans des détroits encombrés de glaces; s'il avait, au contraire, navigué dans la mer libre qu'il savait exister entre le Groënland et le détroit qui porte son nom, nul doute qu'il n'eût réalisé de belles conquêtes scientifiques, et qu'il n'eût fait faire un grand pas à la géographie de ces contrées, car il avait l'audace qui conseille les entreprises périlleuses, et la persévérance qui les accomplit.

Édouard Fenton. 1577. Le voyage de Fenton, qui avait accompagné Frobisher dans ses deux dernières expéditions, n'a droit à une mention dans cette notice chronologique que parce qu'il eut pour but la découverte du passage au nord-ouest. Ce navigateur devait se rendre dans le grand Océan et aux Indes orientales par la route ordinaire, puis s'efforcer de pénétrer dans l'océan Atlantique en se dirigeant au nord-est. L'Espagne, instruite de ce plan, envoya une flotte contre les vaisseaux anglais à la sortie du détroit de Magellan. Fenton, n'osant pas s'aventurer dans une lutte dont toutes les chances eussent été contre lui, se hâta de retourner en Angleterre.

Arthur Pet et Charles Jackman. 1580. La Russie essaya d'entrer en concurrence avec l'Angleterre pour l'exploration des mers boréales. Elle chargea Jackman et Arthur Pet, deux navigateurs assez médiocres, de cher-

cher au nord-est un passage à la Chine. Mais les deux navires équipés à cet effet atteignirent seulement l'île de Waigatz et la Nouvelle-Zemble. Effrayés par la quantité et la grosseur des glaces, les capitaines se décidèrent à rentrer au port. Le *George*, que commandait Arthur Pet, eut le bonheur de gagner Ratcliffe; mais le *William*, après avoir passé l'hiver à Drontheim, se perdit corps et biens en se dirigeant sur l'Islande. Ce voyage n'eut aucun résultat digne d'être signalé.

Humphrey Gilbert. 1583. La cour d'Angleterre, jalouse des progrès de la compagnie de Russie dans la direction de l'est, persévéra dans ses projets de découvertes au nord. Elle comptait beaucoup sur les talents et l'intrépidité de sir Humphrey Gilbert, à qui elle délivra une commission spéciale. Mais le succès de cette nouvelle tentative ne répondit pas à l'attente du public et de la reine. Gilbert ne visita que Terre-Neuve, et fit naufrage en retournant en Angleterre. Sa mort fut

vigateurs anglais qui avaien
voyés dans le Nord s'étaient l
traire de leur objet principal
incidents imprévus ou par d
cupations fâcheuses. Le vo
Davis, fait en 1585, fut la pre
péditíon sérieuse à la recherch
sage au nord-ouest. Parti le
était le 19 juillet au milieu d
sur la côte occidentale du Gr
De grands mugissements et d
formidables causés par le
masses flottantes épouvant
équipages des deux petits b
Qu'on se figure, en effet, de
îles mouvantes, ayant deux ce
de long sur quatre-vingts d
c'est-à-dire, presque aussi
que la France, poussées l'un
l'autre par la violence des c
et se heurtant au milieu du s
ces affreuses solitudes! L'hon
pétrifié en présence de cet
spectacle, et, assourdi par le
cette rencontre, il reste pend
que temps privé de la faculté
dre. Malheur au vaisseau qu

ıux yeux éblouis les
res d'une église go-
e deux tours élevées,
lonnade d'un palais
encore le feuillage
pé d'un arbre aux
meaux : quelquefois
:n hautes arcades et
ait passer par les ou-
eil et les vagues ont
:s flancs ; souvent,
par l'action inces-
diminués de volume
férieure, tandis que
: est restée la même,
d'énormes champi-
cent lourdement à la
ne ; parfois enfin le
ɔmpose d'obélisques
tour de Pise, de
et de blocs éblouis-
e franges délicates.
et la transparence
gelées ajoutent en-
le ces scènes gran-

es glaces ne s'opère
mille bruits aigres
déchirent l'oreille.
:te scène d'inexpri-
il arrive fréquem-
s-unes des masses
en morceaux avec
ıble à celui d'une
rie. Alors, comme
é des fragments dé-
même que celui de
faisaient partie, ils
rface de la mer jus-
ıt trouvé leur équi-
nent, dans les eaux
une agitation telle,
ɔduite par une tem-
ɔeux ou trois fois,
age autour du mon-
nous nous sommes
de ces glaces qui se
r, un des morceaux
se détacher passa,
s de notre vaisseau,
que de dix ou douze
teignit, ce qui l'au-
t fracassé. J'avoue
ffrayante est encore

présente à mon imagination dans toute son horreur, et je crois qu'elle ne s'effacera jamais de mon souvenir. » Le capitaine Ross, dans la relation de son dernier voyage dans les contrées boréales, fait une peinture encore plus terrible des dangers de la navigation dans ces mers lointaines : « Pour ceux, dit-il, qui n'ont pas vu l'ocean Arctique en hiver, qui ne l'ont pas vu, devrais-je ajouter, pendant une tempête, le mot glace ne rappelle que le souvenir de celle qu'ils ont vue dans un état de repos sur un lac ou sur un canal dans l'intérieur des terres ; il ne peut donner une idée de ce que le navigateur est destiné à éprouver dans les mers du Nord. Qu'ils se figurent donc que la glace est une pierre, un roc flottant dans la mer, lequel devient une île ou un promontoire quand il est échoué, et qui est aussi solide que si c'était une masse de granit. Qu'ils se représentent, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal entraînées dans un passage étroit par une marée rapide, s'entre-choquant, comme des rochers qui se rencontreraient, avec un bruit semblable à celui du tonnerre, s'arrachant mutuellement d'énormes fragments, se brisant les unes les autres, et, perdant enfin leur équilibre, tombant dans la mer en soulevant les vagues, et excitant des tourbillons, tandis que les champs de glace, poussés contre ces masses ou contre ces rochers par le vent et la marée, s'élèvent hors de la mer en fragments qui retombent sur eux-mêmes, et qui ajoutent ainsi à la confusion et au bruit qui en sont la suite, et qu'il est impossible de décrire. Ce n'est pas peu de chose, en outre, que de connaître et de sentir son entière impuissance en pareil cas. Il n'y a pas un instant où l'on puisse conjecturer ce qui arrivera pendant l'instant qui va suivre. Il n'y en a pas un qui ne puisse être le dernier. Si le bruit, le mouvement, le tumulte dont on est entouré, détournent l'attention, et l'empêchent de se fixer sur rien au milieu d'une telle confusion, il faut pourtant qu'elle soit toujours sur le qui-

vive, afin de saisir le premier moment qui peut se présenter pour remédier au mal ou échapper au danger. Avec tout cela cependant, et c'est là la tâche la plus difficile, il n'y a rien à faire, nul effort à tenter; et quoique la vue seule du mouvement qui l'entoure porte le marin à l'activité, quoiqu'il puisse à peine réprimer l'instinct qui nous presse de songer à notre sûreté dans tous les cas de danger, il faut qu'il s'armé de patience, comme s'il était spectateur indifférent et désintéressé, et qu'il attende de son mieux le destin, qu'il ne lui est possible ni de modifier ni d'éviter (*). » D'après ce qu'on vient de lire, on peut se faire une idée de l'effroi des premiers explorateurs de ces parages en présence de semblables dangers; et en 1585, les marins anglais n'étaient pas encore assez familiarisés avec ces jeux terribles de la nature du Nord, pour que les compagnons de Davis les contemplassent sans émotion.

En avançant au nord, Davis, après

Les détails que le narrateur
dition de Davis nous a lais
Esquimaux de cette partie r
raissant ni assez complets, r
ment exacts sur certains po
nous abstiendrons de les c
réservant de mettre mieux
renseignements que nous
les voyageurs modernes.
surpris de la quantité de b
qu'il vit le long de ces riva
même rencontré, près de
Gilbert, un arbre entier a
cines, et ayant soixante pie
Il a été constaté depuis qu
qu'on trouve dans ces régio
de la baie d'Hudson, où l
rivières d'Amérique les p
grand nombre. Quant aux p
ces trouvées par Davis dans
lieux, Forster pense qu'el
des côtes d'Islande, à moi
ne fussent le produit de qu
cans voisins. Les Anglais,
core route au nord-ouest,
dans une belle rade près

emps étant devenu le vent s'étant mis obligé de reprendre leterre, où il arriva eptembre.

lle tentative de Daverte d'un passage xplora la côte occiand, où il renconendu que l'historien n donner les dimenle certain, c'est que èrent cette énorme puis le 17 jusqu'au it qui leur arrivait sur ce banc glacé, tous les agrès et les irent gelés. C'est là navigation dans les uelquefois les brouils froides s'attachent bâtiments et y forix de glace du poids onces, qui se détavent, et tombent sur its; alors les voiles s et si fragiles qu'elmme le tissu le plus ure cet état de choes impossible de maconçoit le danger de équipage frappé, en npuissance dans ces té est le principal est évident, d'après i de la vapeur dans est, comme le dit parfaitement rationst, les Anglais s'atempérature avait ingé. Ils souffrirent r, et furent persécuiques dont la piqûre euse. Cependant ils ixante-sixième degré es de latitude. Cette u'ils ressentirent enmte-douzième degré des phénomènes des n l'explique par la et l'élévation des nord. La réflexion des rayons du soleil sur la surface inégale de ces terres, et leur croisement en différentes directions, produisent une chaleur assez intense quelquefois pour fondre le goudron des vaisseaux. Le même fait n'a jamais été remarqué dans les régions polaires de l'hémisphère austral : on y jouit bien de quelques journées tièdes; mais la température de ces contrées n'approche presque jamais de celle du printemps d'Europe. La grande étendue des mers australes est la cause de cette différence; les rayons du soleil étant absorbés par la masse liquide, ne peuvent produire aucune chaleur. Du reste, c'est souvent dans les latitudes les plus élevées, et loin des côtes, que l'on éprouve la chaleur la plus forte. Dans le voisinage des terres, le vent passant sur de vastes plaines de glace, vous apporte un froid insupportable, et cela sous une latitude bien moins élevée que celle où l'on trouve la mer libre et une chaleur étouffante. Après avoir examiné la côte occidentale du détroit de Cumberland, entre l'île de ce nom et le soixante-neuvième degré de latitude, Davis rebroussa chemin, et revint dans sa patrie, plein d'espoir, malgré ce second échec, et persuadé qu'il finirait par trouver le passage que deux fois il avait vainement cherché.

Le troisième voyage de Jean Davis eut lieu en 1587. Dans cette expédition, les Anglais examinèrent la côte qu'ils avaient déjà visitée, donnèrent des noms à certains lieux qui n'en avaient pas encore, remontèrent, l'espace de soixante lieues, le détroit de Cumberland, naviguèrent dans le détroit de Frobisher qu'ils désignèrent sous la dénomination nouvelle de *détroit de Lumley*, découvrirent le cap de *Warwick;* et traversant un large golfe, arrivèrent sous le 61e degré 10' de latitude, près d'un promontoire qu'ils appelèrent *cap Chidley*. D'après cela, il est constant que le détroit qui porte le nom d'Hudson sur toutes les cartes et dans tous les ouvrages de géographie, fut réellement découvert par Davis. Mais c'est assez pour la célé-

brité de ce navigateur, que la mer qui s'étend entre le Groënland et l'île de Cumberland jusqu'à la baie de Baffin, ait consacré le souvenir de son intrépidité en conservant son glorieux nom.

Les contemporains de Davis durent considérer ses trois tentatives comme un pas immense fait vers la solution du problème dont on s'occupait depuis longtemps et avec tant d'ardeur. Davis, à son arrivée en Angleterre, écrivit à un de ses amis : « J'ai été jusqu'au soixante-treizième degré de latitude, trouvant la mer ouverte à quarante lieues d'une terre à l'autre. *L'existence du passage est donc très-probable*, et il est facile de s'en assurer. » A un point de vue plus positif, les expéditions de ce marin n'étaient pas moins importantes. Indépendamment de ses découvertes à l'ouest et sur la côte occidentale du Groenland, Davis avait acquis des titres sérieux à la reconnaissance de ses compatriotes : il donna un grand essor à la pêche de la baleine, et ouvrit à cette industrie d'abondantes sources de profit, en lui révélant de

perait dans toute son étendue les
situées à l'occident du détroit d
vis et de la mer de Baffin ; la deu
comprend la navigation *en hauter*
trois cent cinquante milles, en d
dant depuis 75° de latitude jusqu
aux environs du cap des Glaces, a
duquel ne purent avancer Cook et
en venant du Sud ; la troisième
de sa route le conduit à traver
partie du continent actuel de l'
au *détroit d'Anian*, que, d
ses déterminations, il faudrait
cher dans la Tartarie, à soixante
à l'ouest d'Okhotsk : dans la quat
il prolonge la *côte d'Amérique*,
rement *unie et déserte* ; mais,
les cartes, il aurait traversé les
Stannovoï, au pays des Tounge
dans la cinquième, enfin, il rec
une grande côte élevée qui, d'ap
position, ne pourrait être que
du lac Baïkal. Veut-on admettr
inutilement que Maldonado s'est
pé sur les longitudes, et que so
troit d'Anian soit, en effet, cei
nous connaissons sous le nom de

sse ou *anséatique*, de huit nneaux, allant à Arkhangel! s merveilles que Maldonado conte avec une quantité d'au- doit être curieux de connaître nnage. Malheureusement, tout l'on en sait se réduit à deux une extraite de la bibliotheque le d'Antonio, d'après laquelle n ancien militaire, très-ins- s la navigation et dans la géo-, auteur d'un ouvrage intitulé : *du monde*, et d'une *Histoire couverte du détroit d'Anian ;* extraite de la bibliothèque in- d'Antonio de Léon, dont il que Maldonado avait entraîné il des Indes dans de grandes s, par la vaine promesse er une boussole non sujette onvénients de la déclinaison, méthode pour déterminer la le en mer.

s le trentième paragraphe de jet d'expédition, Maldonado dit é guidé, pendant son voyage, bonne relation de Jean Marti- lote portugais, natif des Al- mais que personne ne connaît. t donc probable que ce faiseur ets a eu sous les yeux quelques s inconnues sur les navigations tugais au détroit d'Hudson, détroit d'Anian par Corteréal. combiné ces notions avec quel- onnées empruntées aux Japo- la mer d'Okhotsk. De là, cette ison de positions impossibles tre, et cette réunion de carac- ysiques appartenant à des cli- fférents. La relation de Mal- n'est plus qu'une curiosité aphique. »

opinion sur les prétendues ions de Maldonado Ferrer ne rait que mieux confirmée par ouvertes récentes de Parry, celles-ci ne coïncident pas avec e Ferrer, ni pour les positions, les détails physiques (*).

Lapie a publié en 1821, dans les s annales des voyages, un mémoire curieux, contraire à cette opinion.

Jean de Fuca, 1592. — Parti du Mexique pour chercher un passage au nord-est, Jean de Fuca suivit la côte jusqu'à ce qu'il eût trouvé une large ouverture, dans laquelle il navigua, dit-il, pendant vingt jours; après quoi il crut entrer dans la mer du Nord. Le détroit qu'il avait franchi, ayant de trente à quarante lieues de large, il l'avait pris pour le passage qu'il cherchait. Il retourna à la Nouvelle-Espagne par la même route. Ce voyage paraît authentique; mais les conclusions de Jean de Fuca sont de tout point erronées. Néanmoins, quelques géographes, pour honorer la mémoire du navigateur qui découvrit le premier la baie de la Reine-Charlotte, située sur la côte nord-ouest de l'Amérique septentrionale, ont donné à l'entrée méridionale de cette baie le nom de *détroit de Juan de Fuca*.

Cornelis Cornelisen, *Guillaume Barentz* ou *Barentzen*, et *Brand Ysbrantz*, 1594.—Ces trois Hollandais, envoyés à la recherche d'un passage au nord-est, atteignent le détroit de Waigatz et la Nouvelle-Zemble, mais ne vont pas plus loin.

Barentz, 1595, 1596.—Même tentative les deux années suivantes. Dans son second voyage, Guillaume Barentz périt de froid et de privations avec la moitié de son équipage. Comme en 1594, il n'avait pas dépassé la Nouvelle-Zemble.

George Weymouth, 1602. — Nous citons sans développements le voyage de Weymouth qui ne fit qu'approcher de la côte du Labrador, et qui, n'ayant pas dépassé le soixante-quatrième degré de latitude, ne fit, par conséquent, aucune découverte.

Jacques Hall, 1605, 1606 et 1607. —Cette fois ce furent les Danois qui explorèrent les régions septentrionales; mais il paraît qu'ils avaient plutôt pour but de trouver de l'or et de l'argent que le passage des Indes. L'Anglais Hall, commandant des trois expéditions qui eurent lieu dans les parages du Groënland, n'alla pas plus loin que le soixante-sixième degré de latitude. Ces voyages, dont nous nous

abstiendrons de parler, furent marqués par des imprudences, que les successeurs de Hall devaient expier cruellement, et par des actes de barbarie qui donnent une idée de l'étrange façon dont on exécutait alors les arrêts de la justice. Le chef de la petite escadre captura plusieurs Groënlandais et les emmena de vive force en Danemark; comme pour dédommager les compatriotes de ces sauvages, il abandonna sur leurs rivages inhospitaliers de malheureux Danois condamnés à la déportation par les tribunaux de leur pays. C'était comprendre bien mal la ligne de conduite que les Européens devaient tenir, dans leur intérêt même, à l'égard des naturels de ces contrées, et se jouer bien impitoyablement de la vie de ceux-là même que le glaive de la loi avait épargnés.

Jean Knight, 1606.—Enregistrons aussi l'insuccès de la tentative de Knight, qui, parti pendant la seconde expédition de Hall, atteignit le Labrador, et y périt massacré sans doute par les indigènes.

Le même navigateur fit un se voyage dans la mer du Nord, à l cherche d'un passage au nord-est lit dans le récit de cette expeditio fait qui donne la mesure des no de ce siècle en matière d'histoir turelle. « Étant par 79° 7' de lati dit Hudson, un des hommes de l' page aperçut une sirène; il a quelques-uns de ses compagnons qu'ils vinssent la voir, et remont suite; elle était alors très-près d timent, et regardait fixement les telots. Peu de temps après, une loi passa sur le corps; elle disp A partir de la ceinture, son dos poitrine étaient comme ceux femme, suivant le témoignage de qui la virent; elle avait le corps gros que nous; sa peau était très- che, et de longs cheveux noirs daient sur son dos. Lorsqu'ell parut dans l'eau, ils virent sa qui ressemblait à la queue d'un souin, et était fourchue comme d'un maquereau (*). » Hudson ne dit pas si ses matelots, pour con ter l'aventure, entendirent chan

·te de glaces. Elles ne sont li-
ue depuis le commencement de
jusqu'à la fin de septembre;
y rencontre-t-on alors très-
nt des glaçons qui font courir
ıvigateurs de grands périls; au
nt même où l'on se croit loin
ı écueils flottants, un coup de
une marée, ou un courant assez
our entraîner le navire et l'em-
de gouverner, le pousse tout à
au milieu d'une multitude de
s solides et mobiles. La baie
dans le sud, un enfoncement de
ieues de longueur et de soixante
geur, improprement appelé *baie*
mes, bien que ce soit un golfe
ésente lui-même des anses pro-
ı dans sa partie méridionale. De
reuses îles s'élèvent du sein des
au sud, à l'est et au nord. Au
a plus vaste est celle d'Agomis-
ı nord, celle de Mansfield qui a
n quatre ou cinq lieues de lon-
; plus loin encore, dans la par-
ptentrionale, on découvre plu-
grandes îles que l'on peut
ler comme des dépendances de
uvelle-Bretagne, c'est-à-dire, des
ısions anglaises de l'Amérique
ord.

n n'est plus affreux que les en-
ı de la baie d'Hudson. De quelque
u'on jette la vue, on n'aperçoit
es terres incapables de recevoir
e sorte de culture, que des rocs
ıés qui s'élèvent aux nues, qu'en-
ıpent des ravins profonds et des
s stériles où le soleil ne pénètre
et que rendent inabordables des
ı et des amas de neiges qui sem-
ne fondre jamais.

climat, même sous la latitude
, est excessivement froid. La
commence à tomber en octobre,
ıtinue à différentes reprises dans
ce de l'hiver. Lorsque le froid est
rigoureux, elle tombe sous la
ı du sable le plus fin, et c'est alors
e est le plus insupportable. La
sur les rivières à huit pieds d'é-
eur. Le vin de Porto se gèle en
; l'eau-de-vie même se coagule.
le jour le plus court, le soleil se
lève à neuf heures cinq minutes et se couche cinq minutes avant trois heures; dans le plus long jour il se lève à trois heures du matin et se couche à neuf heures du soir. Pendant l'été, la chaleur est quelquefois si violente, qu'elle brûle le visage des chasseurs. Le tonnerre se fait entendre rarement; mais, quand il gronde, ses éclats sont des plus effrayants. Pendant l'hiver, le firmament n'est pas sans beautés. Les faux soleils ou parhelies sont assez fréquents : ils sont fort brillants et reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'astre se lève et se couche avec un large cône de lumière jaunâtre ; la nuit est illuminée par l'aurore boréale qui répand mille clartés sur toute la voûte du ciel, et dont la lumière même de la lune n'efface pas la splendeur (*).

L'élan, le buffle, le bœuf musqué, le daim, le loup, plusieurs espèces de renards, le lynx ou chat sauvage; le castor, l'ours blanc, l'ours noir et l'ours brun, le wolverène, espèce de glouton, la marte-à-pin, l'hermine ou furet puant, la loutre, une autre espèce de loutre nommée *jackash*, le porc-épic, le rat musqué, le lièvre, le lapin, l'écureuil des bois, l'écureuil rampant, différentes espèces de souris; en fait d'oiseaux, plusieurs espèces de cygnes, d'oies et de canards, des gelinottes; dans les lacs, même les plus septentrionaux, une quantité d'excellents poissons, comme truites, esturgeons et brochets; telle est en très-peu de lignes la nomenclature zoologique de cette contrée. La liste des plantes n'est pas plus longue, et on aura donné une idée à peu près complète de la faune et de la flore du pays que nous décrivons quand on aura nommé le pin, le peuplier, le saule, le mélèze de petite espèce, le bouleau nain, le groseillier, trois espèces d'airelles, le cassis, le fraisier et une petite espèce d'églantier, la bardane, l'oseille, la dent-de-lion, quelques espèces de graminées et de pois.

On sait à quel degré de prospérité

(*) Ellis et Pennant.

capitaine avec son fils et sept hom
malades, dans une chaloupe, au m
d'une mer couverte de glaces. On
mit en songeant aux souffrances
durent éprouver ces malheureux
surtout aux terribles angoisses q
durent ressentir en voyant s'éloig
le vaisseau qui les avait portés jus
là. Mais de combien d'autres désas
non moins lamentables ces tristes
gions n'ont-elles pas été les m
témoins !

Jonas Poole. 1609-1611. Ce m
fit deux voyages dans le Nord et
teignit le 73e degré de latitude d
le détroit de Davis. Rien de rem
quable dans la relation de ces d
explorations.

Thomas Button. 1612. Quoique
récit du voyage de sir Thomas But
n'ait jamais été publié, par un m
qu'il est difficile d'expliquer, on s
qu'il pénétra dans la baie d'Hudso
qu'il découvrit la rivière de Nelso
baptisa le cap Southampton, à la poi
de l'île de ce nom, ainsi que le c
Pembroke à l'est de Carey's Swa
Nest, et les îles Mancel, qui fure
depuis appelées *Iles Mansfield*.

Jacques Hall. 1612. Baffin, do
nous allons parler tout à l'heure, ec
vit, dit-on, la relation de cette q
trième expédition de Hall, entrepri

ui fit concevoir l'espérance de r un passage. Il découvrit, et a successivement le *cap de Dudigges*, sous le 76e degré 35' de le, la *baie de Wolstenholme*, la *les Baleines*, par 77° 30', l'*île klluyt*, la *baie de sir Thomas*, au nord de 78°, point remar- en ce que c'est là que la bous- ffre la plus grande variation ; es *îles Carey*, la *baie de l'al- Jones*, vers le sud-ouest, et *le Lancastre*. Dans cette explo- il avait sillonné la baie qui a talisé son nom et déterminé ment la situation géographique foule de points intéressants (*). ournal de ce voyage était plus et qu'il ne l'est, nous y aurions les détails sur toute cette partie ions arctiques; mais la relation fin est d'une concision désespé- et il y règne sous plusieurs rap- n vague qu'on ne saurait trop er.

Munk. 1619. Après une expé- sans succès de Robert Fother- n Munk, chargé par le roi de ark, Christian IV, de faire des ertes dans le Nord, se dirigea détroit de Davis. Il le remonta, énétra dans la baie d'Hudson. à une manie commune à pres- us les navigateurs, il changea s noms de cette mer. Ainsi il sa partie septentrionale *mare laneum*, et débaptisa toutes les connues par ses devanciers. oche de la mauvaise saison le le choisir un lieu propre à hi- . Il s'établit dans le havre de rfield, qu'il nomma *havre d'hi- Munk*, et reconnut les terres nnantes, auxquelles il imposa omination de *Nouveau-Dane-* Il avait eu la précaution de onstruire des cabanes pour met- s gens à l'abri du froid. La té de gibier tuée dans les premières semaines avait fait espérer à l'équipage des approvisionnements abondants pendant toute la saison. Malheureusement le froid fut, cette année, d'une rigueur extraordinaire dans les environs de la baie d'Hudson. La bière, le vin, l'eau-de-vie même, gelèrent dans les tonneaux, et les firent éclater. Bientôt l'usage immodéré des spiritueux détermina le scorbut parmi les compagnons de Munk, et cette terrible maladie les décima cruellement. Peu à peu le pain et les provisions s'épuisèrent. Les oiseaux revinrent avec le printemps; mais les souffrances et les privations avaient tellement affaibli ces infortunés, qu'ils ne pouvaient profiter de cette ressource si précieuse. Des troupes innombrables de canards et de perdrix venaient voltiger autour d'eux, et leur faisaient subir le supplice de Tantale; tenaillés par la faim, ils dévoraient du regard ces légions ailées; et toutes les fois qu'ils voulaient essayer de leur faire la chasse, leurs forces trahissaient leurs désirs. Le désespoir alors vint en aide à la maladie, et chaque jour fut marqué par la mort d'un de ces malheureux. Munk lui-même, resté seul dans sa hutte, qui le protégeait à peine contre le vent et la neige, tomba dans un état de langueur et d'épuisement qui n'était que le commencement de l'agonie. Cependant, aiguillonné par la faim qui lui torturait les entrailles, il tenta un dernier effort: il se traîna jusqu'à la cabane voisine, et n'y trouva plus que deux de ses compagnons qui luttaient contre la mort. Ils s'encouragèrent mutuellement, et, écartant avec leurs ongles la neige durcie sur le sol, ils trouvèrent des racines, qu'ils mangèrent avec avidité. Ces débris de végétaux calmèrent leurs souffrances, et au bout de quelques jours de ce triste régime, ils purent prendre des oiseaux et des poissons. Dès lors, ils n'eurent plus à craindre le sort de leurs camarades, et ils pensèrent à retourner en Danemark. Ils parvinrent à équiper leur plus petit vaisseau, mirent à la voile, repassèrent le détroit d'Hudson, et,

e capitaine Ross, dans la relation de uxième voyage, dit que Baffin a de grandes et nombreuses erreurs calcul des longitudes.

après une traversée pendant laquelle ils s'étaient reposés sur la Providence du soin de les conduire au port, ils débarquèrent en Norwége le 25 septembre 1620. Des soixante-quatre hommes que Munk avait emmenés avec lui, il n'en ramenait que deux!

Les aventures des trois voyageurs excitèrent la curiosité et l'intérêt public en Danemark, et Munk, au lieu de chercher à se reposer de ses fatigues, sollicita l'honneur d'être chargé d'une nouvelle expédition. Sa demande fut accueillie avec empressement par ses concitoyens; une souscription fut ouverte, et le chiffre des dépenses de l'entreprise fut bientôt atteint. Avant de partir, il fut reçu à la cour. On lui parla de ses malheurs, de ses longues souffrances. Le roi lui recommanda plus de prudence dans son prochain voyage, et laissa échapper quelques mots qui semblaient accuser Munk de la mort de ses compagnons. La fierté et la conscience du marin ne purent tolérer de pareilles inculpations dans la bouche du souverain. Il répliqua, et fit entendre à l'oreille royale un lan-

obtenait de Charles Ier l'autoris
de choisir et de faire armer un
ment, les négociants de Bristol
loux de ne pas rester en arrière de
confrères de Londres, équipaient
le même objet le vaisseau la *Mo*
dont le commandement fut confi
capitaine Thomas James. Les deux
vires appareillèrent et partirent,
le 3 mai, l'autre le 5. Nous
d'abord nous occuper de celui
montait Fox.

Parvenu dans la baie d'Hudson
une traversée assez heureuse, le
taine Fox, en suivant la côte orie
de l'Amérique, découvrit une île,
nomma *Sir Thomas Row's W*
me (*) (la Bienvenue de sir Th. R
un des armateurs du bâtiment);
une seconde, qu'il appela *Br*
Cobham; et enfin un groupe e
qu'il désigna dans son journal so
singulière dénomination de *Brigg*
mathematicks (les Mathematiqu
Briggs, autre armateur). Dans
Welcome, il vit plusieurs tomb
contenant des cadavres d'Esquim
enveloppés dans des peaux d'ori

retourna vers le nord, où un
oire fut nommé par lui *Wols-*
's ultimum vale, tant l'or-
capitaine était convaincu d'a-
loré la mer d'Hudson aussi
pouvaient l'espérer ses pa-
près avoir longé la terre sur
est Carey's Swan's Nest, il
encore vers le nord, où il dé-
it baptisa les caps *du roi*
et *Marie*. Il aperçut aussi les
Trinité, le cap de *lord West-*
land à quelques minutes du
aire, le cap Dorchester, et en-
terre dont il fit ses colon-
reule, en l'appelant *Fox his*
(le *nec plus ultra* de Fox).
points sont situés dans la
e connue aujourd'hui sous le
e de Cumberland. Enfin,
nt de pénétrer dans la mer
ir la baie d'Hudson, Luc Fox
it, fort satisfait d'un voyage
éfinitive, n'avait eu aucun ré-
portant.
tative de Thomas James fut
us infructueuse. Ce capitaine
issait aucune relation des
intérieurs dans les régions
il avait aussi négligé de s'en-
hommes habitués à la navi-
ns les mers glacées. Aussi
iers dangers et les pre-
difficultés d'une pareille ex-
le trouvèrent au dépourvu.
pour éviter les montagnes
, il se dirige vers un rocher
la marée, en se retirant,
vaisseau à moitié renversé.
fois, il est bloqué par les gla-
e sait comment sortir de cet
labyrinthe. Enfin, son igno-
me marin est telle, que l'é-
ommence à murmurer, dans
d'être obligé de passer l'hi-
ces tristes contrées. Après
atures, dans lesquelles la
e lui était heureusement ve-
le, il découvre l'île Charton,
me *Danby*. Il y construit
e pour les malades, et dès
it commence pour ses gens
ui-même une longue série
rs. Le sous-canonnier, en poursuivant des renards, s'aventure sur un étang gelé, et s'enfonce pour jamais dans ce gouffre, dont la surface solide se referme sur lui. Le canonnier meurt aussi : le malheureux avait subi l'amputation de la jambe, et, malgré un feu très-vif soigneusement entretenu dans sa chambre, l'appareil gelait sur sa plaie, et sa bouteille d'eau-de-vie sous sa tête. Tout l'équipage se transporte alors à terre; mais le froid y est si intense, que tous ont, en peu de jours, le visage et les mains entièrement gelés. L'huile, le vinaigre, les spiritueux, placés à quelques pieds du foyer, deviennent durs comme la pierre, et il faut employer la hache pour en détacher des fragments. Le scorbut vient ajouter de nouvelles souffrances à celles qui accablaient déja les Anglais, et la mort marque impitoyablement ses victimes. Nous ne suivrons pas le capitaine James dans le douloureux récit de ses tortures et de celles de ses compagnons de voyage; qu'il nous suffise de dire qu'après un hiver terrible et une navigation qui renouvela, pour l'infortuné capitaine, tous les périls et toutes les angoisses du trajet d'Angleterre à la baie d'Hudson, Thomas James put atteindre le port de Bristol, où il trouva enfin le terme de ses misères. Dans les calamités qui avaient frappé les Anglais pendant cette expédition, il faut faire une large part à l'inexpérience et à l'impéritie du capitaine. Les navigateurs modernes ont prouvé qu'avec certaines précautions les Européens peuvent vivre plusieurs années dans des pays encore plus froids que la baie d'Hudson; ajoutons que les employés de la compagnie du nord-ouest passent les hivers sans accidents sur la côte où l'île Charton, théâtre des souffrances de Thomas James, est située, et huit ou dix degrés plus au nord.

Malgré les fautes sans nombre de James, on lui doit la découverte de l'île bien connue qui porte son nom. On lui est aussi redevable de quelques observations précieuses sur le froid, observations qui ont été d'un grand

secours à plusieurs physiciens qui ont écrit sur ce sujet.

Bernardo. 1640. L'amiral de Fuente fut chargé par le roi d'Espagne de faire des découvertes au nord de l'Amérique, et de chercher le fameux passage du côté de l'océan Pacifique. Fuente s'arrêta par cinquante-trois degrés de latitude nord, et pénétra dans les terres du continent américain, où il lui arriva une série d'aventures que l'on peut considérer comme fabuleuses. Mais le bâtiment qui accompagnait le sien, et qui était commandé par un certain Bernardo, poussa vers le nord, entra de la mer Pacifique dans un détroit, et s'avança jusqu'à un isthme qui sépare les mers orientale et occidentale, près de la baie de Baffin. Bernardo affirma même avoir vu ces deux mers du sommet d'une montagne élevée. Ce voyage a été traité de mensonge par plusieurs écrivains et géographes, parmi lesquels on peut citer Burney, Dalrymple, Forster et Barrow. Mais des autorités non moins respectables, telles que Fleurieu, Vancouver et le capitaine John Ross, ont

sez continue, ni assez so
supporter le poids de plusi
mes.

Desgroseillers et *Zachar*
1668. — Citons seulement
moire le voyage de notre co
Desgroseillers, qui se re
terre, du Canada à la baie
Quelque temps après, un va
glais, commandé par le cap
lom, et équipé aux frais
Ruppert, le porta de nouvea
parages, non pas seuleme
jeter les fondements d'un
ment commercial, mais a
continuer la recherche du
nord-ouest, abandonnée
tentatives de Fox et de Jam
deux objets, le moins positif
à l'autre. Mais les détails
tions de ces hardis aventuri
bords de la baie d'Hudson
nent plus particulièrement
que de la Compagnie du
contenu dans la description
Nous y renvoyons donc le l

John Wood et *William*
1676. — Des circonstances

ınts, que nous n'avons pu la
ous silence.
ht, Barlow et Vaughan parti-
ur la mer d'Hudson; ne rece-
eux aucune nouvelle, les opti-
se plurent à supposer qu'ils
pénétré dans l'océan Pacifique,
s reviendraient en Angleterre
roir doublé le cap Horn. Mais
s s'écoulèrent, et dès lors fut
la triste certitude que les trois
et l'équipage des deux bâti-
qu'ils montaient avaient péri.
croggs fut envoyé, en 1722, à
rche des trois voyageurs; mais
ndique dans sa relation qu'il se
upé un seul instant du sort des
reux dont il était chargé de dé-
les traces. Ce ne fut que près
mi-siècle plus tard, en 1767,
commença à recueillir quel-
lications sur la mort de Knight
compagnons. Plusieurs objets
sur le rivage de l'île de Marbre
ent que les équipages anglais
péri sur cette côte inhospita-
sfin, en 1769, Hearne recueillit
uche des Esquimaux qui habi-
te île les renseignements sui-
quand les navires arrivèrent
'île de Marbre, il faisait nuit;
grand des bâtiments toucha,
es-endommagé en entrant dans
Les Anglais, une fois mouillés
du rivage, construisirent une
Ils étaient alors environ cin-
Lorsque, l'été suivant, en
s Esquimaux leur firent une
visite, le nombre des naufragés
nsidérablement diminué, et
avaient survécu étaient fort
. Ils étaient occupés à allonger
ipe, comme l'atteste une quan-
ppeaux de chêne trouvés à peu
nce de la maison. Peu à peu,
e et la maladie firent parmi
els ravages, qu'au commence-
deuxième hiver ils étaient
à vingt. Durant cet hiver, ils
rent, grâce aux provisions en
en chair de phoque que leur
aient les Esquimaux établis
leur campement. Mais ceux-ci
nt l'île de Marbre à l'approche
du printemps; et quand ils y revinrent dans l'été de 1721, ils ne trouvèrent plus que cinq Anglais, tellement affamés qu'ils dévorèrent toute crue la chair de phoque et de baleine qu'on leur offrait. « Une pareille nourriture amena bientôt des résultats funestes : trois en moururent au bout de quelques jours, et les deux autres, quoique très-faibles, creusèrent une fosse pour les enterrer. Ces deux-là vécurent encore assez longtemps. Ils montaient souvent sur la pointe d'un rocher voisin, regardant fixement au sud et à l'est, pour voir si quelque vaisseau ne venait pas à leur secours. Après être restés longtemps sur le rocher sans rien apercevoir, ils s'asseyaient l'un contre l'autre, et pleuraient amèrement. Bientôt l'un des deux mourut, et les forces de l'autre étaient si épuisées, qu'il expira en essayant de creuser une fosse pour son compagnon. On voit encore près de la maison les crânes et les os de ces deux hommes (*). »

Behring, 1728. — Ce navigateur russe se dirige à l'est pour chercher le passage supposé entre l'Asie et l'Amérique. Il découvre le détroit qui porte son nom; il fait naufrage dans une île et y meurt.

Middleton, 1741. — Un particulier anglais, nommé Dobbs, avait, en 1737, décidé la Compagnie de la baie d'Hudson à équiper deux petits bâtiments pour reconnaître la côte orientale du Welcome. Une nouvelle tentative dans ce sens eut lieu quatre ans plus tard. Christophe Middleton côtoya longtemps les rives du même détroit, et revint sans avoir fait la moindre découverte. Quelques-uns de ses compagnons de voyage lui reprochèrent publiquement d'avoir commis des erreurs volontaires dans son exploration, et d'avoir ainsi abusé de la confiance de ses patrons. Il s'ensuivit une discussion très-vive entre le capitaine et M. Dobbs, et une accusation formelle fulminée contre Middleton par la haute cour de

(*) Voyage depuis le fort du Prince de Galles dans la baie d'Hudson, jusqu'à l'océan Nord, par Samuel Hearne. (Introduction.)

l'amirauté. Middleton se défendit mal, et le public acquit la conviction qu'il avait accepté cinq mille livres sterling des membres de la Compagnie de la baie d'Hudson pour ne pas faire au nord-ouest des découvertes qui auraient porté un grand préjudice aux intérêts de cette association commerciale.

William Moor et *Francis Smith*. 1746. — La promesse d'une récompense de vingt mille livres sterling, faite par le parlement pour la découverte du passage au nord-ouest, fut interprétée par tout le monde comme un blâme sévère jeté sur la conduite de Middleton, qui avait cherché à dégoûter les Anglais de toute tentative ultérieure dans la baie d'Hudson. L'appât de cette récompense fit naître un nouveau projet d'expédition, et bientôt deux bâtiments, le *Dobbs* et la *Californie*, furent destinés à aller naviguer dans les mers polaires, sous le commandement des capitaines Moor et Smith.

La baie d'Hudson fut encore le théâtre de cette exploration. Les deux

rence entre la température extér
et celle des calmes était si sens
que presque tous s'évanouissaient
y entrant, et restaient un certain t
sans connaissance. Si l'on ouvrai
porte ou une fenêtre, l'air qui f
aussitôt irruption changeait en fl
de neige la vapeur concentrée d
la cabane. La sève des troncs d'a
qui avaient servi à la constructi
ces frêles demeures, gelant et dé
tour à tour, les faisait craquer av
bruit presque égal à celui d'un
de fusil. L'esprit-de-vin prena
consistance de l'huile. Le gibier se
servait longtemps sans avoir b
d'être salé. Lorsqu'une partie
conque du corps était gelée, elle
nait dure et blanche comme la
elle-même. Si on négligeait le m
partie atteinte se gangrenait; m
simple frottement avec la main
sait pour rétablir la circulation
froid extrême produisait à peu
les mêmes effets que l'extrême
leur, et les souffrances qu'il occa
nait exigeaient presque le même
tement. Si l'on touchait du fer en

es bénéfices énormes que l'on t d'un séjour de quelques an- la baie d'Hudson, étaient certes z puissants motifs pour inspirer ropéens dont parle Ellis le dé- lent de retourner au nord de l'A- ne.

iver étant entièrement fini, Moor ncis Smith se dirigèrent vers le me. Ils examinèrent attentive- les effets du flux et du reflux e Wager, et remontèrent dans d jusqu'à la baie de *Répulse*, où pérèrent un instant trouver la unication tant désirée. Après les efforts, les officiers des deux s furent d'avis de reprendre le n de l'Angleterre, où ils arrivè- ins et saufs le 14 octobre, après sence d'un an et cinq mois.

uel Hearne. 1769-1772. Malgré ompense promise par le parle- , trente ans s'écoulèrent sans nouvelle entreprise fût dirigée e nord ouest. Il est à présumer compagnie de la baie d'Hudson, sée, comme nous l'avons dit, à le passage en question ne fût couvert, fut la cause principale te lacune dans les voyages au La première tentative qui eut près ce laps de temps, n'eut pas pour objet la recherche de unication des deux océans, out simplement la découverte ine de cuivre dont nous avons récédemment, et l'examen géo- que du nord du continent amé- Ce fut Samuel Hearne, employé Compagnie, qui se chargea vo- ment de cette tâche difficile. it, le 6 novembre 1769, du fort nce de Galles sur la rivière ill, et se dirigea hardiment au est. Mais ses vivres étant épui- le froid commençant à devenir aux, il revint à son point de Le 23 février 1770, il se mit iveau en campagne avec quel- diens qui devaient lui servir de Le trajet fut des plus pénibles: ageurs n'avaient pour subsis- ce que le pays leur fournis- u gibier et du poisson. « Nous avions quelquefois trop, dit Hearne dans sa relation (*), rarement assez, souvent trop peu, et fréquemment nous n'avions rien du tout. Nous avons passé plusieurs fois deux jours et deux nuits, et deux fois plus de trois jours sans manger, et une fois nous avons été près de sept jours sans avoir d'autre nourriture que quelques fruits sauvages, de l'eau, des morceaux de vieux cuir et des os brûlés. » Tant de fatigues furent sans résultats. Il fallut encore revenir à la factorerie sans avoir rien découvert.

Hearne n'avait pas renoncé à son projet. Il partit une troisième fois, le 7 décembre 1770, et, le 13 juillet de l'année suivante, il découvrit la rivière de la Mine de Cuivre. Il assura avoir vu la mer à l'embouchure de cette rivière; mais plusieurs circonstances significatives font présumer qu'il se trompa. En définitive, ce voyage, accompli à travers tant de dangers et de souffrances, n'eut qu'un résultat : ce fut de prouver la possibilité de parvenir à la côte septentrionale de l'Amérique.

Jean Phipps. 1773. A mesure que le passage aux Indes fuyait, pour ainsi dire, devant les navigateurs, on s'acharnait à le poursuivre dans toutes les directions. Le capitaine Phipps, devenu depuis lord Mulgrave, fut chargé de le chercher au Nord, en allant jusqu'au pôle. L'expédition atteignit quatre-vingts degrés trente-sept minutes de latitude nord; mais les glaces l'empêcherent d'aller au delà.

James Cook et Charles Clerke. 1776 a 1779. Cette fois, on tourna ses regards vers le détroit de Behring, esperant qu'on pénetrerait plus aisément de la mer Pacifique dans l'océan Atlantique. Tout le monde connaît la relation du voyage de Cook, qui avait déjà fait deux fois le tour du globe. Il avança jusqu'à une terre qu'il appela *cap des Glaces*, et qui est située sous la latitude de soixante-dix de-

(*) Voyage depuis le fort du Prince de Galles dans la baie d'Hudson jusqu'à l'océan Nord. 1795.

grés vingt-sept minutes, et la longitude de cent quatre-vingt-dix-huit degrés vingt minutes. La, une masse solide de dix pieds d'épaisseur, et s'étendant jusqu'à la côte d'Asie, lui opposa une barrière qu'il ne put franchir. Il retourna aux îles Sandwich, où il périt sous le fer d'un indigène. Le capitaine Clerke prit alors le commandement de l'expédition. Il se dirigea de nouveau au nord-est; mais les mêmes obstacles l'obligèrent à rétrograder, et à abandonner son entreprise.

Pickersgill et Young. 1776 et 1777. Envoyés, par la baie de Baffin, à la rencontre du capitaine Cook, ces deux lieutenants ne se conformèrent pas aux instructions de l'amirauté, et firent des voyages complétement infructueux. Le premier atteignit le soixante-huitième degré de latitude, et revint par le Labrador, sans avoir suivi l'itinéraire qui lui avait été tracé; le second ne s'avança que jusqu'aux îles des Femmes, et revint en Angleterre.

Lowenorn, Egède et Rothe. 1786 de succès. Toutefois, on s'assura n'y avait pas d'habitation sur l vage, car le télescope permetta l'explorer du regard dans presque t son étendue, et on n'aperçut rie révélât le séjour des hommes.

Mackenzie. 1789. Le voyage lexandre Mackenzie fut le penda celui de Samuel Hearne. Il part lac des Montagnes dans le Canad arriva sur les bords de la rivière porte encore son nom. Là il vi crut voir la mer Hyperboréenne. dit qu'il n'avait aperçu qu'un g lac; mais les débris de baleines trouva sur la plage prouveraient a dit la vérité. Toutefois, un fait plaide contre lui: il ne dit pas goûté l'eau de cette vaste étendue nomme la mer, et c'était la cho plus naturelle qu'il y eût à faire.

Charles Duncan. 1790, 179 Voyage avorté par suite de la ma lance des employés de la baie d' son. Après avoir visité l'entrée de terfield, Duncan, exposé à la c de son équipage insurgé, fut cont de renoncer à son entreprise, dé

'une anse étroite, on aperce-
loin une masse gigantesque
perpendiculairement de six
ds au-dessus du niveau de la
Russes, en approchant de ce
illé à pic, reconnurent, à leur
rprise, que c'était une mon-
glace. Le sommet offrait une
étation, et des flancs de ce
ux glaçon coulaient des tor-
au produits par la fonte de
unes de ses parties. Entre la
littoral s'étendait une langue
arge d'environ deux cent cin-
ises et couverte de plantes.
va des dents d'éléphant sem-
celles qu'on a exhumées du
Sibérie et des îles de la mer
rie. C'était la première fois
ait des débris de ces animaux
ique. D'où pouvaient-ils ve-
supposa qu'ils s'étaient déta-
glace à mesure qu'elle s'était
t, ce qui semblait confirmer
ion, c'est que dans les en-
se précipitaient les torrents
sentait une odeur insuppor-
natière animale, semblable à
à celle d'os brûlés. On pensa
le sol même sur lequel gi-
restes de mammifères, avait
par les portions de végétaux
e tombées successivement du
u rocher. Mais cette couche
e, cette espèce d'oasis placée
s pieds au-dessus du rivage.
le front de cet étrange géant
comment en expliquer la for-
Doit-on admettre que la terre
vait été jetée par la tempête
rface du glaçon, avant que
lt atteint, par des agglomera-
essives, les proportions d'une
? Mais, ordinairement, ces
istallisées se forment par la
tion des glaçons, et alors,
devenue la couche de terre?
pposer que ce soit le dernier
i, en escaladant cet immense
ait couronné de l'humus fer-
lui-même était couvert? La
algré ses ressources et ses in-
lculs, est impuissante à éclair-
stère de la nature. Et ce qui
rendait le spectacle du rocher de glace encore plus surprenant, c'est que nulle autre part, dans la partie du continent américain où se trouvaient les Russes, on ne voyait ni glace ni neige. Le ciel était parfaitement pur, et la température chaude.

Kotzebue, avant de s'occuper spécialement de la recherche du passage dans l'Atlantique, devait, aux termes de ses instructions, reconnaître si le cap des Glaces n'était pas une île, comme on le présumait. Cet objet secondaire de l'expédition ne put même être réalisé. Kotzebue s'étant cassé la clavicule, le chirurgien déclara qu'il ne recouvrerait la santé que sous un climat plus chaud. En conséquence, le bâtiment traversa la mer Pacifique, où les Russes firent quelques découvertes; et, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il rentra en Russie.

Ross, *Parry*, *Buchan* et *Franklin*, 1818. — Des circonstances toutes particulières firent espérer aux Anglais qu'ils seraient plus heureux en 1818 qu'ils ne l'avaient été jusqu'alors. On organisa deux expéditions, dont une était destinée pour le nord-ouest, tandis que l'autre serait dirigée au nord. Les talents et l'expérience des chefs, la supériorité des équipages, l'excellence des instruments scientifiques dont on avait muni les astronomes et les physiciens, les soins qui avaient été apportés à l'armement et à l'approvisionnement des quatre vaisseaux, tout se réunissait pour persuader au public et au gouvernement de la Grande-Bretagne que cette nouvelle entreprise, alors même qu'elle n'atteindrait pas son but principal, ne manquerait pas d'avoir des résultats importants sous plus d'un rapport.

Le capitaine John Ross, chef de l'expédition du nord-ouest, partit dans les derniers jours d'avril 1818, accompagné du lieutenant Édouard Parry qui commandait la conserve. A peine entrés dans le détroit de Davis, d'innombrables montagnes de glaces contrarièrent la navigation des deux bâtiments. Ce ne fut qu'avec la plus grande

difficulté, et qu'après avoir affronté des dangers formidables, qu'ils atteignirent l'extrémité de l'île de Disco, dépendante du Groënland, et qu'ils purent s'avancer plus au nord.

Entre 76° et 77° 40′ de latitude nord, les Anglais découvrirent un pays que le capitaine Ross nomma *arctic Highlands*, ou *Hautes terres arctiques*. Cette contrée occupait un espace de cent vingt milles dans le coin nord-est de la baie de Baffin. Nous n'en donnerons pas la description, car nous ne ferions que répéter tout ce que nous avons dit sur ces régions glacées, dont l'aspect est partout à peu près le même; mais nous raconterons avec quelques détails les premières entrevues que les marins de l'*Isabelle* eurent avec les indigènes; le récit que nous en a laissé le capitaine Ross est trop curieux et trop comique pour qu'on puisse le passer sous silence. Il offre, d'ailleurs, un intérêt particulier, en ce qu'il montre quelles sont les premières sensations qui affectent l'homme sauvage à la vue des objets qu'il ne connaissait pas.

Les Anglais avaient aperçu quelques

nos voyageurs n'avaient d'abor
compris le motif. Ceux-ci imi
aussi, le mieux possible, le cri
tuel des Esquimaux, *hel-you!* e
sion qui indiquait le plaisir et l
prise. Ils s'avancèrent alors ver
et présentèrent à celui qui était l
près un miroir et un couteau;
ceux qui osèrent successivement
procher, reçurent en présent les
objets. L'étonnement des nat
quand ils se virent dans les mi
fut excessif, et ils se regardèr
moment l'un l'autre en silence
ils poussèrent un cri général,
succédèrent de grands éclats de
ce qui paraît être leur manière
moigner leur satisfaction. Les
geurs ne purent s'empêcher d'e
autant, et manifestèrent par la
étaient fort contents de leurs no
connaissances.

Les Esquimaux, s'armant en
courage, s'approchèrent et don
en échange des couteaux, des m
et des grains qui leur avaient
ferts, leurs propres couteaux, de
nes de narval ou licorne, et des

it alors que les étrangers par-
ne langue différente de la sien-
étonnement fut extrême, et il
a par un grand cri de *hei-yau!*
ase ne paraissant pas découvrir
le la harangue, le capitaine, qui
les attirer sur le vaisseau le
possible, lui dit de les engager
mpagner. Ils y consentirent.
chiens furent déharnachés et
à la glace, et deux des traî-
furent transportés de l'autre
canal qui séparait les Anglais
nimaux, et sur les bords duquel
assée jusqu'alors la conférence.
mit en route et les indigènes
eaucoup en voyant les matelots
s traîneaux. L'un d'eux, se
à côté du capitaine, précédait
coup ses compagnons, et mar-
ú jusqu'à la distance d'une cen-
e yards du vaisseau : alors il
. Le capitaine lui fit signe d'a-
mais inutilement. La terreur
rouvait l'empêcha de faire un
lus avant que ses compagnons
t rejoint. Il croyait que le na-
it une créature vivante. Il re-
les mâts, en examinait toutes
ies, en donnant les plus grandes
s de crainte et d'étonnement.
dressait la parole, criant à
oix et dans un langage que com-
parfaitement Sackhouse : « Qui
s? Qu'êtes-vous? D'où venez-
u soleil ou de la lune? » Il fai-
pause entre chaque question,
rait le nez avec la plus grande
é. Ses compagnons le rejoi-
alors, et tous manifestèrent
le surprise. Sackhouse fit tous
rts pour les convaincre que le
n'était qu'une maison de bois,
r montra une chaloupe qu'on
ansportée sur la glace pour la
r, en leur expliquant que ce
qu'un vaisseau plus petit. La
e fixa aussitôt leur attention;
approchèrent et l'examinèrent
les côtés, ainsi que les rames
tils des charpentiers. Le capi-
onna l'ordre de la lancer à la
le était montée par un homme
lirigeait, et on la tira ensuite
de nouveau sur la glace. A cette vue, la surprise des Esquimaux n'eut plus de bornes et ils poussèrent de grands cris. L'ancre à glace, grande pièce de fer de la forme d'un S, excita aussi leur étonnement. Ils voulurent la porter, mais leurs efforts furent inutiles. Leur attention se dirigea ensuite sur le câble, et ils demandèrent vivement de quelle peau il était. Les peaux et les os semblaient être les deux substances qui leur étaient le plus familières; et, lorsqu'on leur dit que les mâts étaient de bois, ils ne pouvaient revenir de leur surprise. Il est tout simple, en effet, que des hommes qui n'ont jamais vu d'arbres, ni même d'autre arbrisseau que quelques bruyères ou des tiges de saule nain, ne puissent pas s'imaginer qu'un mât soit fait de la même matière.

Les officiers des deux vaisseaux se trouvaient alors tous réunis autour d'eux, tandis que l'avant de l'*Isabelle*, amarrée à la glace, était couvert des gens de l'équipage. On ne peut imaginer une scène plus grotesque et plus intéressante en même temps que celle dont ils furent les acteurs et les témoins. Chacun voulait imiter les gestes, les cris et les éclats de rire des indigènes; chacun se tirait le nez pour rendre aux Esquimaux leurs politesses, et ce mouvement redoublait l'allégresse générale. Mais ce qui absorba bientôt toute l'attention de ces pauvres gens, ce fut un matelot qui grimpait aux cordages; ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il fût au haut du mât. Les voiles n'étaient pas tendues, et ils supposèrent que c'étaient des peaux de phoques.

Ils se rapprochèrent enfin du vaisseau. Une échelle de corde était suspendue à l'avant, et on leur montra la manière d'en faire usage; mais on fut très-longtemps avant de pouvoir les décider à monter. A la fin, le plus âgé, qui donnait toujours l'exemple, monta sur le pont, et fut suivi par les quatre autres. Les nouvelles merveilles dont ils se virent alors entourés, redoublèrent leur admiration; de grands éclats de rire suivaient toujours ces moments d'extase; leur exclamation la plus fré-

quente était *hei-yau!* et lorsque leur surprise était particulièrement excitée par quelque objet plus remarquable que les autres, ils prononçaient plusieurs fois de suite la première syllabe avec une rapidité et une emphase étonnante ; ils étendaient en même temps les bras, et se regardaient les uns les autres, la bouche ouverte, comme hors d'haleine, et avec un air de consternation.

Ne se figurant pas la pesanteur des gros morceaux de bois, deux d'entre eux saisirent un mât de réserve dans l'intention de l'emporter, et furent très-honteux de ne pouvoir seulement le soulever. Un autre, effrayé par les grognements d'un cochon des îles Shetland, voulut s'enfuir du vaisseau, et, en se retournant, il essaya d'emporter l'enclume du forgeron. Voyant qu'il ne pouvait en venir à bout, et qu'il était l'objet de la risée générale, il s'empara du plus grand des marteaux, le jeta sur la glace, et, descendant prestement du navire, le plaça d'un air déterminé sur son traîneau et s'éloigna.

Les grimaces des Esquimaux furent

couvrir s'ils connaissaient que amusements, tels que la danse musique, et, après quelques diffic ils parvinrent à décider deux des gènes à leur donner un échantill leur danse. L'un commença auss se disloquer la figure et à tourn yeux d'une manière qui ressemb exactement aux convulsions d'un sonne qui éprouve une attaque lepsie, que, persuadé que l'Esq avait en effet une atteinte de maladie, le capitaine était sur le d'appeler le chirurgien. Mais bientôt détrompé, car le natu mit à faire successivement une de gestes extraordinaires et à pr les attitudes les plus bizarres, qu'en même temps il faisait les c sions les plus hideuses. Il n'épa pas les allusions indécentes qu ment une partie essentielle de la de plusieurs nations. Son corps généralement courbé en avant, mains étaient placées sur ses ge Au bout de quelques minutes, mit à chanter *aninak-ayah!* et

lui reprochait de n'avoir pas
'emme, l'Esquimau demanda
si la nation européenne se
uniquement d'hommes. Le
lui montra un portrait de
Ross. Ils le regardèrent tous
is grande surprise, et paru-
, pendant quelque temps,
e qu'ils voyaient était vi-
ntôt une idée soudaine parut
; s'imaginant que les fem-
it dans l'autre vaisseau, ils
ent tous vers *l'Alexandre*,
marré le long de la glace, à
yards de *l'Isabelle;* mais ils
nt pas à revenir, fort cons-
voir été trompés dans leur

ous abstiendrons de citer les
nents que donnent le capi-
et le capitaine Sabine, un des
es plus distingués de l'expé-
r le physique et les mœurs
tribu d'Esquimaux. Ces in-
diffèrent pas assez sur ces
ts des autres peuples de ces
pour mériter qu'on trace
portrait détaillé.

s ces bonnes gens, et sui-
voyageurs dans leur péril-
oration.

point du rivage situé plus
les Anglais furent frappés
tacle étrange : dans une
e près de douze milles, la
tapissait le flanc des mon-
ait couverte de larges taches
ge foncé, semblables à du
voulurent s'expliquer ce
e, et descendirent tout ex-
re. Mais l'examen attentif
e colorée ne leur apprit rien.
llirent alors une certaine
le cette neige, qui se conver-
t en une eau brune, en dé-
sédiment terreux et rou-
usqu'au retour des deux
Angleterre on fit une foule
ures sur la cause de ce fait;
buait au nickel et au fer
e trouvé dans cette contrée;
l'analyse prouva que cette
eur rouge était due aux ex-
des oiseaux aquatiques.

Après avoir erré plusieurs jours dans le fond de la baie de Baffin, *l'Alexandre* et *l'Isabelle* se trouvèrent, le 30 août, vis-à-vis le détroit de Lancastre. Comme cette ouverture a plus de cinquante milles de large, de la pointe sud à la pointe nord, et que le sondage donnait sept cent cinquante brasses, les Anglais crurent avoir trouvé le passage au nord-ouest; mais ils ne tardèrent pas à être désabusés en apercevant la terre après une marche de dix lieues dans le détroit.

Le capitaine Ross visita le pays qui forme la pointe méridionale de l'entrée de Lancastre, et en prit possession au nom du roi d'Angleterre. Il se remit en mer et aperçut plusieurs ouvertures au sud-est. Vers 70° de latitude, il rencontra la plus grande montagne de glace qu'il eût encore vue; elle avait deux milles de long et autant de large; son poids fut évalué à trente millions de tonneaux. Un grand ours blanc, placé sur le sommet de cette île flottante, voyant les Anglais s'avancer pour l'attaquer, se précipita dans la mer d'une hauteur de plus de cinquante pieds.

L'expédition rétrograda, examina les côtes jusqu'au cap Walsingham, dans l'île de Cumberland, et revint en Angleterre sans avoir perdu un seul homme. Le passage en question n'avait pas été découvert, au grand désappointement de tous ceux qui avaient prophétisé un résultat différent; mais ce voyage n'avait pas été sans fruit : le capitaine Ross avait fait le tour des côtes de la mer de Baffin, et corrigé les erreurs de ce navigateur illustre; en second lieu, il avait ouvert au commerce une nouvelle source de produits.

Pendant que *l'Isabelle* et *l'Alexandre* naviguaient à l'ouest du Groënland, le capitaine Buchan et le lieutenant Franklin parcouraient les mers dangereuses qui baignent le Spitzberg. A plusieurs reprises, ces intrépides marins furent emprisonnés par les glaces, et n'échappèrent que par une espèce de miracle à une destruction

qui paraissait certaine. A peine avaient-ils franchi la barrière effrayante qui les séparait de la mer libre, qu'un coup de vent impétueux les repoussa du même côté. Dans cette horrible position, il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était de mettre toutes voiles dehors, d'arriver hardiment sur les îles de glace, et de chercher par la force à s'y frayer un passage. *La Dorothée*, le plus grand des deux vaisseaux, prit l'initiative de cette étrange lutte; *le Trent* la suivit courageusement. Ce dut être un moment d'angoisse inexprimable que celui où ils approchèrent de la redoutable barrière. Le vent avait redoublé de violence, la mer élevait ses vagues furieuses jusqu'à la cime des mâts, et inondait incessamment le pont des deux navires. Enfin, l'intervalle était franchi; alors un épouvantable craquement se fit entendre au milieu du bruit de la tempête, et glaça d'effroi les cœurs les plus accoutumés aux dangers de la mer. Le combat avait commencé; il dura plus d'une demi-heure, pendant laquelle les équipages croyaient voir, à chaque

Ce voyage, déplorable sous ta rapports, ne servit qu'à rés quelques problèmes de physique faire mieux connaître certains p des côtes du Spitzberg.

Édouard Parry, 1819-1820. surance que le capitaine Ross donnée de l'existence d'une cei de terre au fond du détroit de La tre, n'avait pas convaincu les gé phes, et en général toutes les pers qui s'occupaient de la question d sage au nord-ouest. Plusieurs écr capitaine Sabine, qui tendaient à soupçonner sir John Ross de songe, ou tout au moins d'erreur sière, changèrent en certitude les tes conçus par le public et l'ami Eu conséquence, le lieutenant Éd Parry, devenu capitaine, fut c de continuer l'œuvre commenc John Ross, et d'aller chercher l sage à l'ouest de la mer de Baffin

Cette nouvelle expédition n'att pas le but définitif qu'on s'étai posé, mais elle amena des décou importantes. Les équipages de vires *l'Hécla* et *le Griper* gagn

ı originale, l'idée de donner des
entations dramatiques. En at-
ıt que le capitaine Parry eût
sé une pièce de circonstance
svait redoubler l'énergie et le
ge des marins des deux navires,
volumes de pièces de théâtre,
s par hasard dans la chambre
fficier, furent le répertoire qui
ıta les représentations bi-men-
ı qui eurent lieu dans le Havre
r. Le but du commandant fut, à
il paraît, complétement atteint.
atelots prenaient tant de plaisir
ivertissement, qu'ils oubliaient
les misères de ce triste séjour,
ne dans l'espèce de théâtre où ils
t assis, le froid fût extrêmement
capitaine Parry observe avec
que, depuis la naissance de
ramatique, c'était sans doute la
bre fois qu'on jouait la comédie
n théâtre dont la température
ı plus de 14° au-dessous de zéro
ermomètre Réaumur. Ce n'est
ut: les Anglais imaginèrent en-
e publier un journal hebdoma-
intitulé *Gazette de la Géorgie
rd, et Chronique d'hiver*. Tous
liciers de l'expédition furent in-
ı prendre part à la collaboration
te feuille, en conservant l'ano-
et en contrefaisant leur écri-
Vingt et un numéros de la
ique d'hiver parurent, au grand
ıtement des équipages qui s'a-
ent beaucoup des plaisanteries
liques dues à la plume des hom-
l'esprit de l'expédition. La lec-
le cette singulière gazette, rédi-
la clarté des aurores boréales et
lieu des ours blancs du pôle arc-
est bien propre en effet à dé-
l'homme le plus morose (*).

a gazette de la Géorgie du Nord a été
rd imprimée en Angleterre, et on en
des extraits en français dans la col-
des voyages modernes traduits de
s.

ı ne pouvons résister au plaisir de
n exemple des spirituelles facéties
lles donna lieu l'heureuse idée du
ndant Parry : comme les officiers
nécessairement obligés de jouer des

De pareilles distractions, qui peuvent paraître puériles de la part d'une réunion de marins aux mœurs rudes et aux habitudes sérieuses, sont d'une absolue nécessité dans un pays où l'ennui mène infailliblement au tombeau. Indépendamment des effets désastreux de l'oisiveté et de l'abattement moral, on a remarqué que l'extrême froid exerçait une action funeste sur les facultés intellectuelles. Le capi-

rôles de femme, on fit circuler l'avis suivant parmi les annonces et affiches du journal : « On désire trouver une femme d'un certain âge et de bonne réputation, pour aider les actrices à faire leur toilette. On lui donnera un salaire convenable, et elle aura du thé et de la petite bière. S'adresser au comité du spectacle. *N. B.* Une veuve aura la préférence. »

La réponse ne se fit pas attendre; en voici la traduction : « Au directeur et au comité du théâtre royal de la Géorgie du Nord : Messieurs, je suis veuve, j'ai 26 ans, et je puis produire des témoignages irrécusables de mes mœurs et de mes talents. Mais avant de me charger de la toilette des actrices de votre spectacle, je désire savoir si elles sont dans l'usage de garder leurs culottes, et si l'on peut me donner pour aides quelques vigoureux marins pour lacer et serrer leurs corsets. D'après cela, messieurs, vous pouvez compter sur votre servante ABIGAIL BONNEMAIN. *P. S.* Ne pourriez-vous pas substituer de l'eau-de-vie à la petite bière? »

Voici ce que le comité du grand théâtre répondit : « A mistriss Abigail Bonnemain : Ma chère dame, le comité a reçu votre lettre et désire infiniment s'assurer vos services. Il est fâché d'être obligé de vous dire que ses actrices prétendent ne pouvoir bien remplir leurs rôles sans renoncer entièrement aux vêtements de l'autre sexe. Le comité espère que cette raison ne vous empêchera pas d'accepter la place. Il me charge de vous dire qu'il sera mis à votre disposition deux robustes matelots avec des merlins, des leviers et des câbles, et que la petite bière sera remplacée par de l'eau-de-vie, mais à condition que vous n'en donnerez pas une seule goutte aux actrices, attendu que cette indulgence pourrait avoir des suites fâcheuses pour le spectacle. J'ai l'honneur d'être, ma chère dame, etc.

« DELAPLUME secrétaire. »

taine Parry dit que plusieurs fois il a constaté dans ses matelots tous les symptômes de l'ivresse et de la stupidité, et que cet état anormal était une suite de l'influence de l'air glacé sur le cerveau. Il y a donc, du physique au moral, action et réaction; on conçoit dès lors qu'il soit indispensable, sous cet âpre climat, de soigner l'esprit de l'homme aussi bien que son corps.

Franklin. 1820, 1821. Parti des bords de la baie d'Hudson, le capitaine Franklin, dans son premier voyage, suivit par terre la côte de l'Amérique entre la rivière de Hearne et le cap du Retour, ou Turnagain. Cette expédition hardie, accomplie à travers mille dangers, parmi lesquels la famine n'était pas le moins redoutable, concerne plus particulièrement la géographie de l'Amérique anglaise, dont nous réservons les détails pour la notice consacrée au Canada et à ses dépendances.

Parry. 1821, 1822. Dans ce second voyage, sir Édouard Parry découvrit la péninsule Melville au nord de l'île

mais il n'avait pas pour mis
chercher le fameux passage. I
tion de son voyage est une d
intéressantes sous tous les rap

Parry. 1822, 1825. Cette tr
tentative de l'infatigable Par
la découverte d'un passage a
ouest n'eut ni l'heureuse issue
importants résultats des deux
dentes. Le capitaine descendit l
du Prince Régent jusqu'à la lat
soixante-douze degrés trente
et la longitude de quatre-vin
degrés. *La Furie*, bâtiment qu
tait, fit naufrage, et il fut, en con
ce, forcé de retourner en Ang

Beechy. 1823, 1826. Ce lie
consacra trois années à cher
passage par le détroit de Bei
pénétra jusqu'à la latitude de s
onze degrés vingt-trois min
demie, et la longitude de ce
quante-six degrés vingt-trois
et demie, ne laissant qu'envir
cinquante milles de côtes à reco
entre ses découvertes et ce
Franklin.

it du Prince Régent, décou-
r le capitaine Parry, reconnut
e qu'il appela *Boothia Félix,*
de l'armateur de son navire,
ra les côtes de cette contrée
, jusqu'à ce qu'il fût bloqué
glaces, et dans l'impossibilité
lus loin ni de rétrograder. Il
sur un isthme qui sépare l'en-
Prince Régent de la mer Gla-
Amérique, et, du point où il
bli, il fit d'utiles excursions
e dans le pays environnant.
veu, le commandant James
teignit, dans un de ces voya-
pôle magnétique, et dans une
promenade, si l'on peut don-
nom à une pénible course de
s jours sur la glace, il s'aven-
oiqu'au moment de manquer
s, jusqu'au lieu désigné sur la
voyage sous la dénomination
e *Franklin.*

lation de l'entreprise du capi-
oss contient, au milieu d'un
ientifique rédigé sous la forme
se d'un journal, quelques dé-
nous croyons devoir repro-
parce qu'ils contribueront à
nnaître les peuples qui habi-
contrées sauvages.

tribu d'Esquimaux était fixée
me de Boothia Félix, non loin
roit où *la Victoire* était enfer-
les glaces. Voici ce que sir
t de ces hommes destinés à
us un climat de fer :

s les informâmes que nous
es Européens (*Kablunæ*), et
répondirent qu'ils étaient des
Tous étaient bien vêtus, prin-
nt en peaux de rennes. Leur
t de dessus était doublé, et
ourait le corps; par devant,
it du cou jusqu'à mi-cuisse, et
ière, il était garni d'un capu-
tiné à couvrir la tête. La par-
errière atteignait le jarret, et
inait en pointe. Les manches
vraient le bout des doigts. Des
aux qui composaient ce vête-
elle de dessous avait le poil
du côté du corps, et celle de
tait disposée en sens inverse.
Ils avaient deux paires de bottes, le poil de chacune tourné en dedans, et ils portaient par-dessus un pantalon de peau de renne descendant très-bas sur les jambes. Quelques-uns d'entre eux avaient des souliers par-dessus leurs bottes, et des pantalons en peau de phoque au lieu de peau de renne.

« Avec cette immense quantité de vêtements, ils paraissaient plus grands et plus gros qu'ils ne l'étaient réellement. Tous portaient des javelines qui ressemblaient assez à une canne, et qui avaient à un bout une boule de bois ou d'ivoire, et à l'autre une pointe en corne. Cependant, en les examinant, nous vîmes qu'elles étaient formées de petits morceaux de bois et d'os d'animaux très-artistement joints ensemble. Les couteaux que nous leur vîmes d'abord étaient d'os ou de bois de renne, sans pointe ni tranchant, et formaient une arme fort peu dangereuse; mais nous découvrîmes bientôt que chacun d'eux portait suspendu sur le dos un couteau méritant mieux ce nom, qui était garni d'une pointe de fer, et dont plusieurs étaient même bordés de ce métal. Nous en vîmes un formé de la lame d'un couteau fermant anglais, et qui avait encore la marque du coutelier. Elle avait été fixée dans un manche de manière à en faire une espèce de poignard.

« Leurs joues étaient rebondies, et couvertes d'autant d'incarnat qu'il pouvait s'en montrer sous une peau si basanée. Comme celles des autres tribus d'Esquimaux, leurs figures, empreintes d'une expression de bonne humeur, formaient un ovale régulier. Ils avaient les yeux noirs et rapprochés, le nez petit et les cheveux noirs. Leur peau n'était pas aussi cuivrée que celle des Esquimaux du Nord. Ils semblaient aussi être plus propres, et, ce que je n'avais jamais vu, leurs cheveux étaient coupés courts et arrangés avec quelque soin.

« Leurs vêtements étaient faits avec beaucoup de dextérité. Quelques-uns étaient ornés de franges faites avec des nerfs ou de petits os attachés ensemble. Des peaux de glouton, d'her-

mine et de veau marin gris, suspendues sur leur poitrine, semblaient aussi leur servir d'ornement. Leurs traîneaux étaient fort grossièrement fabriqués : les côtés étaient composés d'os attachés ensemble, et entourés d'une peau, et les traverses n'étaient autre chose que les jambes de devant d'un renne. La partie qui touchait la terre était recouverte de glace, ce qui en rendait les mouvements très-faciles.

..... « Nos viandes conservées ne leur plurent pas. Cependant l'un d'eux, qui en mangea un morceau, parut le faire comme par obéissance, en disant que cela était fort bon. Mais à force de questions, on lui fit avouer qu'il n'avait pas dit ce qu'il pensait, et ses compagnons en ayant reçu la permission, jetèrent ce qui leur avait été donné. On offrit ensuite de l'huile au même homme; il la but avec un air de satisfaction, et dit qu'elle était réellement bonne. C'est ainsi que le goût de toutes ces tribus est admirablement adapté aux aliments dont elles sont forcées de se nourrir.

seulement, celui de dessus
nait en pointe par devant c
derrière; quelques-unes y
une frange faite de morceaux

Ces Esquimaux sont d'un
très-doux et très-confiant.
leurs mœurs, nous n'en trouv
l'ouvrage de sir Ross, qu'un
relatif au mariage. Il paraî
les hommes de ces tribus f
eux un troc de femmes; ils
par ce moyen, avoir un pl
nombre d'enfants.

Ils se nourrissent de chai
que et de poisson, dont ils
énormément; mais ils aiment
sus tout la graisse et l'huile.
que dit à ce sujet le navigat
nous analysons l'ouvrage :
rience a démontré qu'une n
abondante d'huile et de grai
véritable secret de la vie dan
trées glaciales; que les naturel
ne peuvent exister sans cela,
deviennent malades et meur
tout autre régime. » Sir Ro
qu'à son avis, si les marins q
forcés d'hiverner dans ces

expédient, ils arrivent
du troupeau sans être
façon dont ils pêchent
ns singulière. Ils s'ar-
n, au bout duquel pend
i soutient une boule
s; à cette boule sont
autres petits morceaux
substance, également
eur tient le bâton de
, et agite continuelle-
balles à quelques pieds
dans le but d'attirer le
'il en aperçoit un d'une
ur, il le perce de sa ja-

aux habitent des huttes
ffrent l'apparence d'un
i. Chacune de ces de-
ódée d'un passage long
duisant dans l'intérieur
Voici, au surplus, la
ieuse qu'en donne le
: « Ce passage menait
principal, qui était en
rme ronde, ayant dix
être quand il n'était
s famille, mais qui for-
le quinze pieds sur dix
en contenir deux. En
était un banc de neige
l'un tiers de la largeur
'environ deux pieds et
ur, et dont la partie
nivelée, était couverte
peaux. C'était le lit gé-
aux qui l'habitaient. A
aise la maîtresse de la
d'une lampe, dans la-
he de mousse brûlant
ivant la coutume de ce
ait une flamme suffi-
ndre la lumière et la
rte qu'on n'éprouvait
du froid. Au-dessus
ait suspendu un vase
lequel de la chair de
au marin était à cuire
..... Leurs provisions,
s et le peu d'ustensiles
nt, étaient dans une
rimable, et qui prou-
t d'ordre n'était pas au
s vertus..... Ces hut-
tes, entièrement construites en neige, étaient toutes éclairées par une grande pièce de glace transparente, de forme ovale, enchâssée dans la neige à environ moitié de leur hauteur, et du côté de l'est. Il n'y avait dans toutes les cabanes que très-peu de différence dans la forme, la grandeur et la position de cette espèce de fenêtre. Nous remarquâmes aussi, ce qui nous avait d'abord échappé, attendu que le peu de clarté permettait à peine de distinguer les objets, que vers le milieu de chaque passage conduisant dans la hutte, il se trouvait un embranchement aboutissant à un réduit consacré aux chiens. Nous vîmes aussi que l'entrée extérieure du passage pouvait toujours être tournée de manière à empêcher le vent d'y pénétrer. Nous apprîmes que ces huttes venaient d'être construites; elles n'avaient encore qu'un jour d'existence, ce qui prouve que l'architecture de ce pays n'exige pas beaucoup de temps. Leur provision d'hiver, en chair de rennes et de veaux marins, était enterrée sous la neige; ils l'amassent pendant l'été, et ils y ont recours dans la saison des grands froids. »

L'équipage de *la Victoire* resta prisonnier pendant quatre ans au milieu des glaces. On n'avait pas encore d'exemple d'une détention aussi longue dans ces contrées hyperboréennes. Comme nous l'avons déjà dit, ce temps fut employé à des excursions pendant lesquelles les sciences géographique et météorologique s'enrichirent de nouvelles observations, grâce au commandant James Clark Ross. Quelques-uns de ces voyages en traîneaux furent accomplis par l'intrépide neveu du commandant, au milieu de dangers et de privations de toute espèce. Le manque d'eau potable était ce que les Anglais redoutaient le plus. Voici ce que dit à ce propos le commandant Ross : « Il peut sembler étrange aux lecteurs qui ne connaissent pas ces contrées septentrionales, d'entendre dire qu'en y voyageant, on souffre plus de la soif que de tous les autres inconvénients réunis. Dans notre pays, la neige ne

peut jamais être très-froide; la chaleur ordinaire du corps suffit pour la fondre; on peut même y avoir recours pour remédier au manque d'eau. Mais un fait que bien des gens ignorent, c'est que la température de cette substance est toute différente dans les régions polaires. Elle ne peut être malfaisante dans un pays où le froid est rarement beaucoup au-dessous du point de congélation, et où presque jamais il ne dépasse vingt degrés. Il en est tout autrement dans un pays où la plus haute température de la neige pendant l'hiver est à zéro, et où elle tombe quelquefois de 50 à 80 degrés (thermomètre Farenheit) au-dessous du point auquel on peut la faire fondre dans la bouche en Angleterre. Si ce corps n'était pas un si mauvais conducteur, il serait aussi impossible de le mettre dans la bouche, et même de le tenir dans la main nue, que si c'était un morceau de fer rouge. La neige produit cet effet remarquable, d'augmenter la soif au lieu de l'apaiser: aussi les naturels aiment-ils mieux

une maigreur qui ne nous la
la peau sur les os, une pâleur
faisait ressembler à des spect
formions un tel contraste
hommes bien vêtus et bien no
nous entouraient, que nous
tous pour la première fois ce
étions réellement et ce que
vions paraître aux autres. Ma
plaisant de notre situation
bientôt oublier tout le rest
pensée sérieuse nous était i
au milieu de la foule et de la
qui nous environnaient; la
nous transportait nous dispos
amuser de la scène qui c
alors: chacun avait faim, et
le nourrir; chacun était e
guenilles, et il fallait l'habill
avait pas un de nous qui n'e
d'une ablution complète, pas
dût se débarrasser d'une lon
pour reprendre une figure
Tout se faisait à la fois: on
on s'habillait, on mangeait
rasait en même temps, et t
était nécessaire pour ces d

s à examiner du côté de espace compris entre le in et la côte vue par sir ry, espace qu'on peut éva- e cents milles; du côté de cent cinquante milles que signalés plus haut. Quant n du passage au nord- édition de Ross a prouvé iste aucun par le détroit égent ni au sud de la lati- ; il ne reste donc plus trouver un que dans le ancastre ou de Barrow et Il s'en est fallu de bien e, que sir Ross ne décou- ge libre dans la mer gla- rique, d'où il aurait pu nétrer jusqu'au détroit de effet, la langue de terre détroit du Prince-Régent r septentrionale, à l'en- Anglais firent leurs prin- rches, est non-seulement mais encore occupée en e par des lacs qui réduis- milles l'espace solide exis- s deux mers. Combien la peu d'efforts, en cet en- empêcher la jonction!

ine Back, envoyé à la re- r Ross par la voie de terre, plus grande partie de ce ncore à visiter le long du Amérique. Après lui, des e la baie d'Hudson ont te œuvre difficile.

s voyages au Nord et au dont nous venons de don- né rapide, il résulte clai- le passage si longtemps rait d'aucune utilité com- existait réellement, com- t encore certains esprits Ce qui avait fait entre- remières expéditions dans , c'était l'espoir de trouver une route vers l'Inde et vers la Chine, plus directe et plus courte que celle par le cap de Bonne-Espérance. Or, dès les premières navigations dans les mers boréales, il fut constaté que cette voie serait toujours impraticable à cause de la quantité de glaces qui obstruent en tout temps les détroits qu'on est obligé de franchir. Les voyages plus modernes n'ont fait que confirmer cette opinion. Ainsi, un explorateur plus heureux parviendrait-il à passer de l'océan Atlantique dans la mer du Sud par cette route, le but principal serait entièrement manqué, car assurément aucun bâtiment du commerce, quelque intrépide que fût son armateur, n'oserait tenter d'arriver dans l'Inde ou dans l'Australie en passant par les mers voisines du pôle nord. Il est très-vrai, comme le dit judicieusement le capitaine Ross dans son introduction, que les commerçants s'exposent souvent à de grands risques; mais ils ne sont pas dans l'habitude de hasarder leur fortune contre les avis du bon sens et au mépris de l'expérience et des probabilités.

L'hypothèse d'un passage au Nord-Ouest n'a donc plus qu'un intérêt purement scientifique. Certes, cet intérêt est assez puissant pour décider encore plus d'un marin à aller risquer sa vie au milieu des glaces du pôle; mais la question n'a plus ce caractère de grandiose et de merveilleux qu'elle empruntait autrefois à la supposition d'un chemin praticable vers les riches contrées asiatiques; réduite à un simple problème de géographie, elle ne préoccupe guère plus que l'Angleterre, qui croirait manquer à sa vocation maritime si elle laissait à une autre nation la gloire d'une solution si ardemment poursuivie par elle pendant plusieurs siècles.

ISLANDE (*).

SITUATION GÉOGRAPHIQUE, DIMENSIONS ET ASPECT. L'Islande est une des plus grandes îles d'Europe, car elle a près de cent vingt-quatre lieues de long et plus de quatre-vingts de large. Elle est située entre le 63e degré 30′ et le 66e 42′ de latitude nord, et les 16e et 27e degrés de longitude. Un bras de mer d'environ trente-cinq lieues la sépare du Groënland; à l'est, elle avoisine l'archipel des Féroë. Ses côtes sont rocailleuses, inégales, et découpées par une infinité de baies profondes. Au sud, elle est presque circulaire; à l'ouest, elle projette, dans l'Océan, deux langues de terre qui, de loin, semblent former deux autres îles. Au nord-ouest, les dentelures sont si nombreuses et si rapprochées, qu'on dirait, à les voir sur la carte (**), un dessin bizarre tracé par la main capricieuse d'un enfant.

La charpente de l'Islande est for- flots. Il est impossible d'ima pays plus rude au regard, pl menté, plus bouleversé, en d'un aspect plus extraordinai terre, dont la formation est un pour le géologue, présente l'i globe, tel qu'il devait être a l'œuvre de la création lui eût lumière et la vie. On n'y voit, que volcans brûlants ou tièdes torrents de lave refroidie; roch mes confusément entassées; va le feu a marquées de son empr délébile; fleuves bouillonnants lent vers la mer leurs eaux ment colorées; glaciers imme placés sur les sommets les plu sont toujours enveloppés d'un de brumes; magnifiques jets d' gissant des entrailles du sol; arides au milieu desquelles re distance en distance, la surfa lante des lacs que les révoluti

e les premiers navigateurs scan-
s découvrirent ces deux pays.
nat de l'Islande rend cette con-
ion encore plus choquante, car il
as beaucoup plus rude que celui
nemark et de la Suède septentrio-
En hiver, il tombe une grande
té de neige dans la partie nord
, et les paysans sont alors ré-
une extrême misère. Il règne
dans certaines localités, des
lards épais; cependant l'atmos-
est, en général, pure et trans-
e.

hivers de 1717, 1742, 1784 et
nt été extrêmement rigoureux,
, par conséquent, exception à
e générale que nous venons de
Le froid fut si intense dans ces
années, et il gela si longtemps,
au de la mer se prit à une pro-
ir assez grande pour qu'on pût
langer traverser les baies les
rges et aller d'une île à l'autre
le Breïdafiord. La plus forte
qu'on ait jamais éprouvée en
e est celle de l'hiver de 1348;
bitants purent aller à cheval
utour de l'île, même dans les
ts où la mer est ordinairement
gitée. En 1753 et 1754, le froid,
anque de fourrage qui en est la
firent périr un grand nombre
tiaux. On vit les chevaux ronger
des animaux morts de faim et
id, et les moutons se manger la
es uns aux autres. En 1756, il
sa de neiger pendant les mois
let et d'août.

rt certain que le climat de l'Is-
est plus rigoureux aujourd'hui
e l'était à l'époque de la pre-
colonisation, car plusieurs his-
s, entre autres Are, dans ses
de Islandia, nous apprennent
le était alors couverte de forêts;
froid y empêche aujourd'hui le
ppement des arbres. On sait
même observation a été faite
utes les régions circompolaires,
Sibérie, la Tartarie septentrio-
le nord de l'Europe. Les mo-
ons climatériques du Groën-
ennent à l'appui de cette opinion,
s'il est vrai, comme nous le pensons, que la partie de ce pays qui est depuis longtemps inabordable, à cause des glaces, ait joui autrefois d'une température assez douce pour comporter un établissement colonial important (*).

Ce qui augmente considérablement la rigueur du froid dans la partie septentrionale de l'Islande, ce sont les énormes glaçons que les vents du nord-ouest y poussent en hiver. Ces glaces viennent de la côte du Groënland, et le bruit qu'elles font dans le trajet, en se heurtant les unes contre les autres, peut s'entendre à plusieurs lieues. C'est un spectacle aussi extraordinaire qu'effrayant; toutes ces masses flottantes se mouvant dans tous les sens, s'élevant ou s'abaissant suivant les ondulations de la mer, tourbillonnant sous l'effort de la tempête ou s'avançant avec rapidité, présentent l'image d'un chaos d'une nature étrange et tel que les poëtes n'en ont jamais décrit de semblables. Tout se réunit, on le voit, pour faire de l'Islande une terre de merveilles et le théâtre des phénomènes physiques les plus imposants.

Tant que les montagnes de glaces ne sont pas fixées, le temps est inconstant et orageux; le courant, les mouvements de la mer, le flux et le reflux, tout est dans un désordre singulier et offre une irrégularité surprenante. Mais dès que les glaçons s'arrêtent sur les côtes et que les eaux ont entraîné les parties mobiles qui en ont été détachées, tout rentre dans l'ordre accoutumé; le temps devient calme, l'air s'épaissit et se charge de brouillards qui produisent un froid humide et pénétrant (**). Souvent, en arrivant sur le littoral, les glaces, poussées par la violence du courant, enlèvent les petites îles environnantes, brisent la partie saillante des promontoires, et s'enfoncent dans l'intérieur des terres.

(*) Voyez dans la notice suivante notre dissertation sur l'ancien et le nouveau Groënland.

(**) Olafsen et Povelsen, Voyage en Islande fait par ordre du roi de Danemark.

Vers la fin de l'hiver, les baies du nord sont entièrement encombrées, et quelquefois les montagnes flottantes sont si nombreuses, que, ne trouvant plus de place sur les côtes septentrionales, elles viennent se fixer le long des districts de l'ouest, et arrivent même jusque dans les ports du sud, où elles occasionnent un froid rigoureux. En 1766, tout l'espace qui sépare le Groënland de l'Islande fut rempli de glaçons (*). Les plus gros quartiers durent plus d'un an, et ne se fondent que dans la partie qui s'élève au-dessus des flots; encore le soleil a-t-il peu de prise sur cette dernière, parce que ses rayons sont répercutés par la superficie lisse et unie du glaçon.

Le froid vif et humide n'est pas le seul inconvénient qui résulte de l'arrivée de ces masses d'eau solidifiée; il en est un autre plus redoutable: un grand nombre d'ours du Groënland sont transportés par les glaçons jusque sur les côtes d'Islande, et ces animaux s'empressent de gagner la terre pour assouvir leur faim. On peut se faire une idée du ravage qu'ils font parmi les troupeaux de moutons, et suite à la nage pour les rejoindre (*).

Disons toutefois que ces glaces voyageuses qui ont une si fâcheuse influence sur le climat de l'Islande, offrent aux habitants de cette île quelques avantages assez précieux. D'abord, elles leur procurent du bois de flottage en grande quantité; en second lieu, elles poussent dans les baies des districts septentrionaux des baleines, dont quelques-unes sont mortes, et deviennent sur-le-champ la proie des pêcheurs islandais, tandis que les vivantes sont aisément tuées à coups de lance et de hache. Certaines espèces de poissons fort recherchées se réunissent aussi près des glaçons; on peut citer particulièrement le merlus, qui se tient de préférence autour des montagnes qui touchent au fond de la mer. Olafsen et Povelsen font, au sujet de ce poisson, une remarque singulière: ils disent qu'il a toujours un flanc tourné vers le glaçon qu'il fréquente, ce qui fait qu'il perd la vue de ce côté. En l'observant, on voit que l'œil est entièrement gâté, blanc, et couvert d'une matière visqueuse. Les cyclaptères, qu'on prend

reux tombent; la vue, l'odorat, et le tact diminuent, et souvent rent tout à fait; les bras, les le visage se couvrent de bou- a respiration devient difficile, e puante; des douleurs into- ı se font sentir dans toutes les ıtions; une éruption générale le corps et se convertit en une e plaie qui achève d'épuiser les ritales du malade et le conduit beau (*).

ts ces affections pathologiques, vaise nourriture et la misère ndais abrégent singulièrement ıce de ces pauvres gens. Les nouveau-nés ne sont nourris de leur mère que pendant les ı trois premiers jours qui sui- ccouchement; on les met ensuite le vache, et, dans les mauvai- ées, on mêle à ce lait de l'eau farine. Devenus grands, leur : s'accommode fort mal des ali- grossiers et presque toujours ont ils font leur ordinaire. La ıtion lymphatique prend le des- les maladies les assaillent même force de l'âge. Ils dépassent ıt cinquante ou soixante ans; ceux qui mènent une vie labo- comme celle de pêcheur, n'at- t-ils à cet âge que chargés de hysiques, qui en font des vieil- en avant le temps marqué par re (**). Les femmes vivent plus ıps que les hommes; particu- ui, du reste, s'observe presque . Mais en Islande on a remar- : les femmes qui avaient été fécondes, étaient privilégiées ɔutes et parvenaient à un âge ıncé; or il n'est pas rare de dans cette île des mères de qui ont eu douze et quinze en- liarne Haldorson nous apprend lans ses annales que la femme mund Johnson, à Hualnas, nord de l'Islande, eut de vingt couches vingt-quatre enfants, exemple de fécondité assurément fort remarquable.

Météorologie. L'hiver en Islande est sans doute funeste aux habitants, dont il détruit la santé, comme on vient de le voir, et dont il épuise les ressources. Mais que de jouissances ne procure-t-il pas au voyageur avide d'émotions et de spectacles grandioses! C'est en effet pendant cette saison que les phénomènes météorologiques les plus frappants se succèdent presque sans interruption. Chaque nuit, l'aurore boréale illumine le firmament : tantôt elle se montre sous la forme d'une ligne droite qui traverse l'hémisphère et simule pendant plusieurs heures un large fleuve de lumière; tantôt elle s'agite et danse à l'horizon avec une vélocité surprenante, en laissant échapper de ses flancs mille langues de feu tordues en zigzag et en spirales, ou arrondies en courbes gracieuses. Lorsqu'elle s'est fixée sur un point de la voûte céleste, elle rassemble ses forces, puis se divise en lignes nombreuses qui s'élancent au loin en passant par le zénith, et toujours de manière à conserver à l'ensemble du météore une forme ovale. Ces jets brillants se contractent comme ils se sont développés, et, après s'être réunis sur un point commun, recommencent leur mouvement de va et vient; enfin ils se perdent dans un torrent splendide, dont la vive lueur s'affaiblit par degrés jusqu'à ce qu'elle s'efface complétement et qu'elle cède la place aux ténèbres. Rien de plus éblouissant que ces rayons mobiles, colorés de jaune sombre, de rouge et de vert. Au moment où ils exécutent les évolutions les plus rapides, on entend un pétillement semblable à celui qui accompagne le dégagement des étincelles d'une machine électrique. Les aurores boréales égayent aussi les nuits des régions voisines du pôle; mais nulle part elles n'ont ce caractère de grandiose et d'originalité qu'elles empruntent en Islande aux paysages pittoresques sur lesquels elles versent leurs clartés fantastiques.

Autrefois ces merveilles aériennes

oil, Lettres sur l'Islande, traduites blom.

lem, ibid.

étaient considérées comme l'annonce certaine de quelque fléau désastreux, tel que la guerre, la famine ou la peste; mais, aujourd'hui, l'Islandais les regarde tout simplement comme les précurseurs de la tempête. On a observé, en effet, qu'il se passait rarement plus d'un jour après une aurore boréale remarquable, surtout dans la partie nord, sans qu'un ouragan ou une trombe éclatât brusquement.

Le soleil de minuit apparaît quelquefois à l'horizon et projette sa pâle lumière sur les rochers de l'Islande. Le voyageur égaré sur les montagnes reste frappé de surprise en apercevant tout à coup l'astre du jour, dont le disque se détache sur l'azur sombre du ciel, et dont les rayons se reflètent dans les flots paisibles de l'Océan.

Les parhélies (en islandais *hiasolar*) sont presque aussi fréquents dans ce pays que les aurores boréales. On en compte quelquefois jusqu'à neuf en même temps. C'est à l'approche des glaces du Groënland que ce météore se fait surtout remarquer. Le soleil ne quefois toute une journée. cheurs le redoutent avec rai qu'ils en aperçoivent les pr dices, ils se tiennent sur leu de peur de voir leur canot c le vent.

Il se forme aussi, au s certaines montagnes coni tourbillons si violents qu'i sent et lancent au loin tout trouve dans leur rayon. M voyageur qui, en approcha lieux funestes, ne prend pa cautions nécessaires pour enlevé et précipité du h montagne; il est bientôt s souffle tournoyant et paye q de la vie sa fatale imprude surtout au sommet du Th l'air, se mouvant en spirale de la forme du piton supéri duit ce phénomène. Du rest pas nécessaire d'aller sur le plus élevés de l'Islande pou des vents qui occasionnent o la mort; quelquefois, dans d'avril et de mai, le vent d'e

e demander si l'Islande
m jour anéantie par la
rsique qui l'a créée, et ne
dans l'abîme d'où le feu

ition ne saurait être de
analyser tous les résul-
ptions dont l'Islande est
théâtre; nous nous bor-
iquer quelques-uns des
caractéristiques du feu,
ts volcaniques les plus

urs avant les éruptions,
isines du cratère taris-
nd ce mugissement bien
ssemble à un bruit de
s, des nuages de fumée
s flancs de la montagne,
e bouillonnante se fait
sieurs ouvertures. Au
airs et des globes de feu
se réfléchit au loin dans
ner, sort une prodigieuse
erres qui, souvent, sont
force qui les pousse, à
incroyable. L'évêque
une lieue de l'Hécla, une
qui avait deux pieds de
qui provenait de la der-
de ce volcan, en 1766.
me qu'un bloc de deux
ngt-dix livres fut jeté à
par le Kotlugia. Après
trouve quelquefois dans
u sel en si grande quan-
it en charger plusieurs
qui prouve que l'eau
i sort du cratère, en
que les substances vol-
nt de la mer. La lave
une forme bombée; la
surface se refroidit et
, tandis que la matière
re reste à l'état fluide;
e grandes cavités dont
se le plafond, les parois
. Il s'y forme aussi une
ité de stalactites de la
ice. Ces cavités sont fort
Islande; il y en a même
, que dans beaucoup
s servent d'étable. Une
idérables est la caverne
de Surthellir, qui a de trente-quatre à trente-six pieds de hauteur et de cinquante à cinquante-quatre de largeur; sa longueur n'est pas moindre de cinq mille trente-quatre pieds (*).

Parmi les compositions produites par le feu, on peut citer les suivantes comme les plus remarquables : 1° le jaspe rouge et noir; 2° la *tuffa*, pierre composée de cendres et de gravier, et contenant tantôt de la lave, tantôt du basalte; 3° la lave qui, comme on sait, est une espèce de pierre fondue et qui varie suivant la différence de l'état dans lequel était la substance première, lorsqu'elle a servi d'aliment au feu. Quelquefois elle est compacte, d'autres fois poreuse et remplie de petites ampoules et de cavités. L'intérieur présente des cristaux de quartz, opaques et fragiles, d'un blanc mat, ou des gouttes de verre de couleur verte, qui disparaissent au contact trop prolongé de l'air. Les différentes couleurs de la lave sont le noir, le bleu foncé, le violet, le rouge-brun et le jaune sale; toutefois, elle est plus fréquemment rouge ou noire. Dans les endroits où l'action du feu a été la plus violente, la lave est comme glacée et offre l'apparence de la résine. Dans les *hraun* ou grandes chaînes de lave, la surface s'est ridée en refroidissant. Ordinairement cette matière, en se consolidant, prend la forme d'une corde ou d'un câble, tantôt allongé, tantôt enroulé, mais de telle façon que la grosseur va en augmentant du centre à la circonférence. On peut rapporter à cette classe une substance noire et dure, qui, au contact de l'acier, produit des étincelles; elle simule quelquefois un arbre avec ses branches, ce qui a fait croire que c'était un arbre pétrifié; 4° la pierre ponce, généralement blanche, quoiqu'on en trouve de rouge et de noire; 5° l'agate, ou plutôt le verre brûlé, dont quelques échantillons sont blancs et transparents comme le cristal; 6° l'agate bleue qui est rare, mais qui se trouve en fragments si consi-

(*) Olafsen.

dérables, qu'on en envoya à Copenhague un morceau pesant seize cent soixante livres; 7° l'agate verte, qui est plus grossière, et ressemble à du gros verre de bouteilles; 8° enfin du soufre, dont certaines montagnes sont couvertes, et qui, bien que mal exploité, est une ressource pour les paysans islandais et le gouvernement danois (*).

Le nombre des éruptions qui ont ravagé l'Islande depuis que cette île existe, ne peut être déterminé qu'à partir de l'époque de la découverte par les Scandinaves. La première dont les anciens documents fassent mention, est le *ildborger hraun*, qui eut lieu durant le neuvième siècle, dans la partie occidentale de l'île, immédiatement après l'arrivée des Norwégiens. Le second événement de cette nature n'est signalé qu'en l'an 1000, époque de l'adoption publique du christianisme dans ce pays. Les annales islandaises nous font connaître ensuite les éruptions dont voici le tableau d'après les recherches de l'évêque de Linkœ-

ANNÉES	VOLCANS DU LIBRE
1368	Lillehœrd.
1374	Hécla.
1390	Id.
1416	Kotlugia.
1422	La mer près de Reykianess
1436	Hécla.
1510	Id.
	Trolledyngr.
	Hoerdehrod.
1554	Hécla.
1583	Id.
1587	Thingvalla
1619	Hécla.
1625	Id.
1636	Id.
1660	Myrdals Yokul
1693	Hécla.
1716	au nord de l'île.
1721	Kotlugia.
1724 ou 1730	Krabla.
1725	Lerhejukr Fiall.
	Hithoel Fiall.
	Bjarnaff Fiall.
1727	Myrdals Yokul.
	Leirhaukr Fiall.
	Hrossedal.
1728	Hécla.
	Ocæfa.
	Krafle.
1730	Id.
1753	Side Yokul près de Kotlugia.
1754	Hécla.
1755	Kotlugia.
1766-1768	Hécla.
1783	Partie occidentale

s d'une lettre écrite en da-
M. Magnus Stephenson, et
elle le désastre de 1783 est ra-
c une simplicité plus dramati-
ie pourrait l'être, en pareille
la rhétorique la plus ambi-

r juin, l'on ressentit, dans
occidentale de la province de
all, des secousses de trem-
le terre, qui ne firent qu'aug-
e plus en plus jusqu'au 11 du
is. Elles devinrent si fortes,
abitants furent obligés d'a-
r leurs maisons, et de passer
plein champ, sous des tentes.
tout ce temps, on remarqua,
arties inhabitées au nord du
fumée ou vapeur continuelle
ait de la terre. Il y eut trois
volcaniques, dont la plus
ble était au nord-ouest : l'une
as le canton d'Ulfarsdal, un
st de la rivière Skapta ; les
es eurent lieu un peu à l'ouest
ière Hwerfisfliôt. Ces trois
u, après s'être considérable-
vés en l'air, se réunirent
n un seul torrent, qui s'élança
uteur si prodigieuse, qu'on
it à plus de trente-quatre
distance (*) ; et, jusqu'à plus
te milles à la ronde, tout le
sans cesse couvert d'une va-
une fumée épaisse, qu'il est
e de décrire.
juin, on fut assuré de la na-
s éruptions, car, ce jour-là,
int visible ; il était mêlé d'une
rodigieuse de soufre, de sa-
ierre ponce et de cendres.
ères, lancées avec autant de
de bruit, accompagné de
ent de terre, furent répan-
s le voisinage du foyer des
. Le vent, qui en ce moment
fort, en dispersa une partie
te l'étendue du pays, et les

(*) Le lecteur observera que cette distance
ée en milles de Danemark, dont
un degré, de sorte qu'un mille
un peu plus de deux lieues fran-

porta à des distances considérables dans les champs, les villes et les villages. L'atmosphère entière était remplie de sable, de poussière et de soufre, qui formaient un brouillard épais, d'où résultait une continuelle obscurité. La pierre ponce surtout, qui tombait dans les villages toute rouge et embrasée, y fit un dommage considérable ; il tombait aussi en grande quantité, avec ces pierres, une substance grasse, noire, et semblable à de la poix, tantôt en forme de petites boulettes, tantôt en forme d'anneaux ou de guirlandes. La chute de ces substances ardentes fut accompagnée d'un dégât énorme, car elles détruisirent totalement toutes les productions végétales dont elles approchèrent.

« Le troisième jour de cette désastreuse pluie, le feu devint très-visible ; quelquefois il sortait en un torrent continuel ; d'autres fois en éclairs ou flammes qu'on apercevait à la distance de trente ou quarante milles, accompagnés en même temps d'un bruit semblable à celui du tonnerre, ce qui continua durant tout l'été. Le jour même de la première éruption du feu, il tomba dans tout ce voisinage une prodigieuse quantité de pluie, qui fit presque autant de ravage que le feu. En effet, cette grande abondance d'eau froide, qui coulait en larges ruisseaux sur un terrain brûlant, déchirait la terre comme en grands gâteaux qu'elle entraînait dans les lieux les plus bas. De plus, l'eau de cette pluie, en traversant l'immense nuage de fumée dont j'ai parlé plus haut, s'était fortement imprégnée de plusieurs espèces de sels, ainsi que de soufre, et avait acquis une qualité si âcre et si vénéneuse, qu'elle causait une douleur très-cuisante lorsqu'il en tombait sur les mains ou sur le visage. A une plus grande distance du foyer de ce volcan, il régnait une grande fraîcheur dans l'atmosphère ; même il tomba dans quelques endroits tant de neige, qu'elle s'élevait à environ trois pieds au-dessus du niveau du sol ; et, dans d'autres, une grande quantité de grêle, qui fit un tort considérable au bétail,

et à tout ce qui se trouva hors des maisons. L'herbe, et généralement tous les végétaux, déjà brûlés par la chaleur, le sable et la pierre ponce, furent tout couverts d'une croûte épaisse, formée de soufre, et d'une espèce de suie. La grande chaleur qui émanait du torrent de feu, se mêlant à la grande quantité d'eau, causa dans l'air une vapeur si épaisse, que le soleil en fut obscurci; il paraissait d'une couleur de sang, et toute la face de la nature semblait changée. Ce désordre dura plusieurs jours; le sable et les pierres ponces détruisaient toutes les récoltes qui se trouvaient sur le sol, car en tombant elles brûlaient à l'instant tout ce qu'elles touchaient. Tout le pays était ravagé, le bétail périssait faute de nourriture, et ceux des habitants qui échappaient à un trépas soudain, s'enfuyant du théâtre de ces désastres, se retiraient dans les autres parties du pays où ils pouvaient espérer quelque sûreté, abandonnant tous leurs troupeaux et leurs biens aux outrages de deux éléments déchaînés.

plissant tous les terrains bas d
sinage, et, n'ayant point d'
suffisantes pour s'écouler, s'
une si grande hauteur, qu'elle
tout le pays voisin, en s'ins
entre les collines, et couvrant
quelques-unes des moins élevée
collines de ce pays ne forment
une chaîne longue et suivie; ell
séparées et détachées les unes
tres, et il coule entre elles de
ruisseaux; de sorte que, loin
borner à remplir la vallée où
la Skapta, le torrent enflam
répandit de chaque côté à un
tance considérable, en se faisa
entre ces collines, et couvran
lac de feu tout le pays voisin.
nourri et augmenté sans cesse
jets de lave, ne tarda pas à
vers la partie supérieure du co
la rivière, inondant tous les te
bas, et desséchant la rivière à
qu'il la remontait, jusqu'à ce
torrent de lave se trouvât arrêté
flanc de la colline où la rivière
sa source.

« Alors cette mer de lave s'

durant environ un mille, ait resserrée dans un es- ntre les bords élevés dont lle arriva alors dans un ert, où elle se répandit furieux avec une rapidité incroyables, s'étendant ut vers le sud, déchirant e la terre, et entraînant des bois enflammés, et t tout ce qu'elle rencon- sa course elle ravagea étendue considérable de ut où elle parvenait, le apu et crevassé, et l'ex- ar en faisait sortir une dance de fumée et de va- mps avant qu'il fût at- feu. Tout ce qui se trou- l'extrémité du lac de feu é ou liquéfié. Les choses ns cette situation depuis uin jusqu'au 13 d'août. formidable ne s'étendit continua de brûler; et que partie de sa surface, lissant, venait à se former ette croûte, bientôt rom- u qui était dessous, et s ce brasier liquide, était tée de côté et d'autre avec n craquement prodigieux. it aussi, dans plusieurs a surface, de petits jets u moins des ébullitions, rent pendant un certain

re Skapta, dont j'ai tant tuée au nord et au nord- rovince de Sidu; elle prend nord-est, et coulant d'a- ouest, elle tourne ensuite a se jeter dans la mer en au sud-est. La partie son lit, dont j'ai fait tend jusqu'à environ qua- sans interruption. Dans le canal de la rivière a deux cents brasses de pro- r exemple, dans le voisi- rtanup, où elle coupe une leurs cent cinquante, ail- st de largeur, tantôt cent, ante, quarante et trente brasses; son cours est partout fort rapide, quoiqu'il n'y ait point de cataracte considérable, ni de chute plus forte que de deux pieds. Il y a, dans d'autres parties de l'Islande, d'autres canaux de rivière resserrés comme celui-là, mais c'est le plus grand et le plus considérable dans toutes ses dimensions. Eh bien, ce canal fut rempli jusqu'au bord, et la lave se répandit de là sur le village de Skaptardal, consuma les maisons et tout ce qu'elle rencontra, et détruisit les bois et les pâturages; cet endroit est situé à l'est de la rivière, sur un terrain élevé. Alors le torrent s'avança au sud par le village qui se trouve à l'extrémité méridionale de la partie la plus étroite du canal, et s'étendit vers l'est en passant entre deux collines : ce village fut aussi entièrement détruit avec tous ses pâturages et ses bois.

« Le 12 de juin, la lave s'étant précipitée vers la partie resserrée du lit de la rivière, et ayant ainsi obtenu une issue, s'étendit en largeur vers le sud-est, jusqu'au côté oriental des montagnes de la province de Skaptartunga, ainsi qu'au côté ouest de Sidu, et au sud-est de Medalland vers l'est. Dès le moment que la lave eut commencé d'inonder ce pays plat, et qu'elle se fut dégagée du canal étroit de la rivière, la hauteur perpendiculaire de ses côtés était de soixante-dix brasses. S'avançant ensuite vers le sud, elle détruisit l'église et la ville de Skal, et ravagea toutes les terres voisines : ce fut là qu'on entendit un bruit prodigieux, lorsque la lave se répandit sur les terres basses, et des éclats semblables au tonnerre y ont toujours continué depuis, jusqu'au 12 août. Le déluge de feu envahit ensuite le village de Swinadalur, dont la position, par rapport à Skal, est au sud-est, et l'ayant détruit par un coude qu'il fit, s'avança plus loin à l'ouest, et engloutit le village de Hvammar, situé sur un terrain assez élevé au côté occidental de la rivière. Mais avant que le feu eût atteint ces deux villages, l'un et l'autre avaient été inondés par l'eau de la rivière, détournée de son cours par l'obs-

près de l'assemblage de petites îles appelé Gurfuyla. Suivant les derniers détails qu'on en a reçus, cette île (qui est volcanique) a continué de brûler avec une grande véhémence, et de jeter une quantité prodigieuse de pierre ponce, de sable, et d'autres matières semblables à celles que jettent les autres volcans. Elle a un peu plus d'un demi-mille de circonférence, et elle est au moins aussi haute que la montagne d'Ésian, en Islande. L'autre île a été vomie par l'Océan à une plus grande distance de l'Islande; elle est au nord-nord-ouest, et se trouve placée entre ce pays et le Groënland. Elle a, comme l'autre, brûlé jour et nuit sans interruption pendant un temps considérable; elle est fort haute, et d'un plus grand circuit que la première.

« .... La plupart des pêcheries sont détruites; car les bancs où se trouvait d'ordinaire le poisson sont tellement changés et bouleversés, que les pêcheurs ne peuvent plus les reconnaître; la fumée, d'ailleurs, est trop épaisse pour leur permettre de s'écarter au loin en mer, car il n'y a pas moyen d'apercevoir aucun objet à une plus grande distance que cinquante brasses. L'eau des pluies, ne tombant qu'à travers cette fumée et cette vapeur, est tellement imprégnée de sel et de soufre, qu'elle détruit le poil des bestiaux, et corrode

ipal théâtre de ce bouleverse-

ne la montagne de Kötlugia ours couverte de glace, l'érup- n des blocs énormes d'eau so- dans les lieux environnants. froyable inondation accompa- ection de la lave et des au- tières volcaniques; de sorte que t l'eau se réunissaient pour por- oin la dévastation et la mort. nent où les flots bouillonnants ent les campagnes, les habitants ent en grand nombre sur une ne isolée, appelée Hafursey; malheureux furent obligés de ept jours entiers, presque en- nt privés de nourriture, expo- atteintes des pierres, du feu, l, des cendres brûlantes et du enflammé qui tombaient autour Un globe de feu, sorti du cra- ncipal, tua deux personnes et evaux dans une étable creusée roc et dont la porte était fer- n fermier fut frappé de mort ment où il paraissait sur le seuil emeure. Ce qu'il y a de singu- st que ses vêtements extérieurs, ent de laine, n'offraient aucune e feu, tandis que le linge qu'ils ent était entièrement brûlé; et, on eut déshabillé le pauvre pay- n s'aperçut avec étonnement u côté droit, sa peau et ses taient consumées jusqu'aux os. estique avait été atteinte par en même temps que lui, et on l'eût dépouillée immédiate- es vêtements qu'elle portait, atérieur qui la dévorait brûlait qu'on mettait sur son corps. urut peu de jours après, dans ffrances inexprimables.

vu dans le tableau chronolo- es éruptions, que le volcan de y figure vingt-trois fois. Tel est ipal titre de cette montagne à rité dont elle jouit. Tous les rs qui ont parcouru l'Islande sitée, mais peu sont montés jusqu'au sommet le plus élevé. Située dans la partie méridionale, à quatre lieues du rivage, elle est visible à une grande distance en mer. Sa cime est partagée en trois pointes, dont la plus haute est celle du milieu; on estime à cinq mille pieds l'élévation de ce piton au-dessus des flots. Les flancs de la montagne sont couverts, par intervalles, de neige, de sable, de cendre, de gravier et de pierres calcinées. On y remarque des ouvertures profondes, qui, dans les éruptions, livrent passage aux matières volcaniques, et dont les bords sont tapissés tantôt de roches vitrifiées, tantôt de pierres rouges semblables à des briques. La lave ne se remarque que dans les parties inférieures; ce qui a fait conjecturer qu'elle n'était jamais sortie que par les cratères les plus éloignés du sommet. Nous n'en dirons pas davantage sur ce volcan fameux, dont la description minutieuse n'offrirait rien de bien intéressant.

Sources d'eau chaude; les geysers. Nous avons encore à signaler un des effets les plus extraordinaires et les plus beaux du feu souterrain que recèle l'Islande; nous voulons parler des sources d'eau bouillante qui, dans plusieurs endroits, jaillissent, poussées par une force invisible, et dont la projection est accompagnée de phénomènes remarquables. Quoique la communication de ces sources avec les volcans soit regardée comme incontestable, elles se trouvent rarement dans leur voisinage et sont dispersées dans toute l'île; elles surgissent partout, non-seulement dans les intervalles des collines, mais encore au sommet des montagnes couvertes de glaces éternelles. On en a signalé même dans la mer, entre autres dans l'Isafiord, près de Reykiafiord. Toutes diffèrent l'une de l'autre, tant par l'inégalité du degré de chaleur, que par l'élévation du jet. Dans les unes, l'eau coule doucement comme d'une fontaine ordinaire, et prend parmi les Islandais le nom de *laug*, qui signifie *bain*; dans d'autres, l'eau sort bouillonnante et avec un grand bruit : alors

ilosophie des tremblements de terre, sley.

ce n'est plus un laug, mais un *huer* ou un *kettel* (chaudron). Dans aucune, la chaleur n'est moindre de 188° du thermomètre de Fahrenheit ; dans quelques-unes elle est si forte, que de gros morceaux de viande plongés dans le bassin sont cuits, au bout de cinq ou six minutes, au point de tomber en lambeaux (*). Les habitants aux environs de quelques huers font usage de cette eau pour leurs teintures. On peut aussi y faire la cuisine, en faisant bouillir l'eau dans un pot couvert. Les Islandais s'en servent également pour extraire du sel de l'eau de mer. Les vaches qui boivent de ces eaux sulfureuses donnent beaucoup de lait et se portent parfaitement.

Tout le liquide qui sort de ces fontaines a une qualité incrustante, de sorte que la surface de l'orifice par où il s'échappe est toujours couverte d'une croûte, ou plutôt d'une écorce qui ressemble à des feuilles de métal ciselé à jour. C'est surtout dans les huers dont l'eau jaillit avec force, que cette superficie cristallisée offre un coup d'œil ravissant, à cause de la pureté des particules qui la composent.

De toutes les sources chaudes de l'Islande, la plus extraordinaire est celle que l'on désigne sous le nom de *geyser*. Elle est située à deux journées de l'Hécla, à peu de distance de Skalholt, près d'une habitation qu'on appelle Haukadal. Le paysage qui l'environne est tel, que l'imagination des poëtes ne saurait en concevoir un plus pittoresque et plus beau. Que l'on se représente, dit l'évêque de Linkœping, une vaste plaine bordée d'un côté par de hautes montagnes chargées de neige et de glace; les vapeurs qui couronnent ordinairement leurs sommets s'abaissent quelquefois et entourent leurs flancs; rien de plus admirable, alors, que cette ceinture de blanches nuées légèrement suspendues aux angles saillants des rochers, et dont la brillante traînée, séparant en deux parties ces pics sourcilleux, fait croire, au premier coup d'œil, que les cimes se soutiennent d'elles-mêmes dans les airs. Si l'on se tourne d'un autre côté, on aperçoit le mont Hécla et ses trois mamelons, dont la crête se perd au milieu des nuages ; à l'opposé, la plaine est bordée par une chaîne d'escarpements, dont la base laisse échapper des torrents d'eau bouillonnante. Plus près, on voit un marais d'une demi-lieue de circonférence, au sein duquel jaillissent quarante ou cinquante sources chaudes, toutes surmontées de vapeurs épaisses qui montent lentement pour se perdre dans l'espace. C'est au milieu de ces sources qu'est situé le geyser. Il s'annonce de loin par un bruit semblable à un roulement de tonnerre mêlé de décharges d'artillerie. Mais laissons parler Henderson, qui a soigneusement examiné et décrit ce merveilleux phénomène.

« Vers l'extrémité nord de l'espace où nous étions, dit le voyageur anglais, que nous traduisons, s'élève un vaste rempart circulaire, formé par les substances qui coulent incessamment sur les bords de la fontaine justement appelée le *Grand Geyser* (*). Des vapeurs épaisses s'élevaient du milieu du bassin. Nous gravîmes le rempart, et lorsque nous fûmes arrivés sur le bord supérieur, nos regards plongèrent dans un large cratère presque entièrement rempli d'une eau chaude et limpide, légèrement agitée par la faible ébullition que produisait le dégagement de la vapeur par une ouverture cylindrique placée au centre. Le tuyau qui donne passage à l'eau bouillante a soixante-dix-huit pieds de profondeur perpendiculaire; son diamètre est en général de huit à dix pieds; mais, en approchant de l'ouverture, il s'élargit graduellement. Le fond du bassin est blanc et se compose d'incrustations siliceuses, qui pré-

(*) Troïl, Lettres sur l'Islande.

(*) Le nom de *geyser* vient de *geysa*, mot islandais qui signifie *faire rage*, *s'élancer avec violence et impétuosité*. On trouve cette expression dans plusieurs ouvrages classiques, notamment dans l'Edda, vers la fin de l'antique poëme intitulé *Voluspa*.

; une surface parfaitement po-
r suite de l'action continuelle
u bouillante. Le bassin a cin-
-six pieds de diamètre dans un
t quarante-six dans un autre;
il est plein, il a quatre pieds
fondeur de la surface de l'eau
bouchure du tube. Les bords
ès-irréguliers, ce qui s'explique
concrétions successives des ma-
ue l'agitation de l'eau y dépose;
eux endroits on voit de petits
, dont le lit est aussi poli que
u bassin par où s'écoulent les
ortique le cratère est plein jus-
ord. Le liquide coule avec ra-
e long de la partie supérieure
part; mais là où la pente est
nce il se répand plus tranquil-
, et couvre un espace qui n'a pas
l'une centaine de pieds dans cer-
ndroits. Toute la surface inon-
r les débordements du *Geyser*
e magnifiques efflorescences si-
s, formant de petites concré-
ranulaires, espèces de bouquets
sentent une grande analogie avec
me du chou-fleur, et sont d'une
si delicate, qu'il est très-dif-
le les enlever sans les briser.
stallisations sont généralement
, mais, dans certains espaces,
ont d'une couleur qui approche
e. Quand elle a franchi le rem-
l'eau bouillante passe à travers
tourbeux, et, en imprégnant
peu la mousse et le gazon, les
tit entièrement en pierres, de
que le voyageur est tout surpris
rouver au milieu d'une prairie
rifications.

.....Des bruits souterrains,
bles à des coups de canon, an-
ent l'éruption du Geyser. Je
aussitôt vers le rempart qui
ait sous mes pieds : et à peine
e jeté les yeux sur le bassin, que
nomène commença et m'obligea à
irer à distance du côté du vent.
jaillit de l'ouverture avec une
e surprenante, et s'éleva dans
sphère par jets irréguliers au
d'un immense nuage de vapeur,
ns certains moments, dérobait à la vue la colonne liquide. Les quatre ou cinq premiers jets ne dépassèrent pas en hauteur quinze ou vingt pieds, mais l'eau s'éleva bientôt à plus de cinquante pieds; le dernier jet, qui fut le plus beau, atteignit soixante-dix pieds. Les grosses pierres que nous avions jetées dans le tube pour provoquer l'éruption, furent lancées à une grande hauteur; j'en remarquai surtout une qui fut projetée beaucoup plus haut que l'eau du Geyser. La colonne avait au moins dix pieds de diamètre; elle s'élevait d'abord perpendiculairement, mais elle se divisait ensuite en une infinité de courbes magnifiques, formant une admirable gerbe; plusieurs autres jets plus petits suivaient une direction oblique, ce qui ajoutait au danger du spectateur, qui risquait d'être brûlé avant de pouvoir se mettre à l'abri .....

« Le Geyser étant redevenu calme, et s'étant dégagé des nuages de vapeur qui l'environnaient, je gravis de nouveau le rempart, et plongeant un thermomètre dans le bassin, je vis le liquide marquer 183 degrés de Fahrenheit, température plus basse de plus de 20 degrés que celle de l'eau pendant que le bassin était plein; je m'expliquai cette différence par le refroidissement de l'eau pendant sa projection.

« ..... Le lendemain du jour suivant, à cinq heures vingt minutes, nous fûmes réveillés pour contempler une éruption de la source appelée le *Nouveau Geyser*, et située à cent quarante yards de la principale fontaine. Je ne puis donner une idée de la majesté du spectacle qui frappa mes regards lorsque j'arrivai sur le seuil de ma tente. Une colonne d'eau, accompagnée d'une quantité prodigieuse de vapeurs, s'élançait avec une force inconcevable et un mugissement terrible par un orifice de neuf pieds de diamètre: sa hauteur variait entre cinquante et quatre-vingts pieds, et la fumée qui s'échappait avec elle du cratère obscurcissait l'horizon, quoiqu'il fût à ce moment splendidement éclairé par les vives clartés du soleil

levant. Pendant le premier quart d'heure, je fus comme cloué à genoux à la place où je m'étais involontairement prosterné pour rendre hommage à l'auteur de tant de merveilles; enfin nous nous rendîmes près du Geyser. L'éruption avait cessé; mais la colonne d'eau était remplacée par des flots d'écume et de vapeur qui, libres dans leur ascension, s'élevaient avec un bruit retentissant à une hauteur de très-peu inférieure à celle du liquide. Les pierres les plus grosses que nous pûmes trouver, jetées dans le cratère, étaient immédiatement lancées à une élévation prodigieuse; et quelques-unes, chassées plus perpendiculairement que les autres, restaient pendant quatre ou cinq minutes sous l'influence de la vapeur, tour à tour poussées vers l'orifice, et précipitées dans le fond de l'abîme; ce spectacle nous amusa autant qu'il nous surprit. En passant du côté où se trouvait alors le soleil, nous vîmes un vaste et brillant arc-en-ciel, et, en me rendant sur le bord opposé, j'en aperçus un

presque à volonté les éruptio
Geysers; il suffit, pour cela,
dans l'ouverture de grosses pi
se passe d'ordinaire peu d'
avant que la colonne d'eau
au-dessus du puits.

Lacs, montagnes, glacier
vières de l'Islande. Dans la
tion d'un pays tel que celui-ci
les parties du tableau peu
juxtaposer sans craindre de
par les disparates de couleurs.
entre elles un lien commun,
militude qui permet de group
le même ensemble, quoique s
titres divers, des détails qu
tout autre sujet, exigeraient
goureuse division. C'est ainsi q
avons pu joindre notre fragm
les volcans à celui qui traite de
téorologie, et la description de
ces bouillantes à celle des éru
c'est ainsi que nous pouvons
sans inconvénient, placer à c
détails sur les Geysers, ce qu
avons à dire des montagnes
lacs de l'Islande. Comme dans

de la multitude des insectes de espèce qui le fréquentent. Ce der- st situé dans la partie nord-est e, au milieu du Syssel de Thin- . C'est le plus vaste et le plus quable de tous à cause de sa situa- t de son aspect romantique. Le ge qui l'environne rappelle, d'une re frappante, les tristes lieux que e la mer Morte. Le lac s'offre d'a- à vos regards. Tout l'espace qui épare de cette sombre nappe d'eau vaste champ de lave noire, ra- se, sillonnée de profondes cre- , s'avançant jusqu'au milieu de petite méditerranée, ou livrant ge à ses flots et formant sur la eptentrionale d'innombrables an- promontoires. Au nord-est s'é- ne chaîne de montagnes nues que e un désert sablonneux. Plus es yeux se portent sur de vastes s, entrecoupés de collines rou- s. Vers le sud, on aperçoit une lière dont les pics sourcilleux ent les formes les plus étranges. à l'est, on distingue les mon- s de soufre ou *Námar*, qui dé- t dans l'atmosphère une épaisse ondante fumée. Un silence de règne sur cette région désolée. euse tristesse que répand sur le ombre des montagnes voisines, oît encore par l'aspect mélanco- les petites îles de lave noire; et lonnes de vapeur qui s'élèvent n des eaux ne font qu'augmen- horreur de cette scène de deuil, portant la pensée sur l'élément icteur qui a produit cet ef- ble chaos, et vit encore, mena- dans les entrailles du sol. Le lac, environ quarante milles de cir- rence, est tellement encombré e, que sa plus grande profon- n'excède pas quatre brasses et . On aperçoit dans la matière nique qui tapisse le fond, un nombre de fissures et de cavités. ce qu'il y a de plus remarquable, que des sources d'eau chaude ent au milieu du lac, et pro- nt à sa surface une vapeur qu'on une grande distance. Les îles dont nous avons parlé sont au nombre de trente; quelques-unes produisent de maigres pâturages, et la plupart abondent en angélique, plante dont les Islandais font grand cas, et dont ils font une ample provision pour l'hiver.

Le Krabla est une haute montagne voisine du lac Myvatn. Après avoir gravi avec de grandes difficultés plusieurs escarpements placés les uns sur les autres, on arrive sur un plateau, d'où on jouit d'une perspective magnifique. Tandis qu'au loin le regard embrasse un immense panorama accidenté par de larges rivières et par d'énormes rochers volcanisés, on voit au pied du pic sur lequel on est parvenu, un gouffre formé par l'ancien cratère du Krabla; sombre abîme d'où s'exhalent continuellement des vapeurs sulfureuses et dont l'œil ne peut sonder la profondeur. A plus de six cents pieds au-dessous du sommet le plus élevé de la montagne, on distingue un bassin rempli d'une matière noire et liquide semblable à de la lave en fusion; au milieu de cette espèce de chaudière naturelle, la substance en ébullition jaillit sous la forme d'une colonne de vingt à trente pieds de haut, et dont le diamètre égale au moins celui du grand Geyser. Il est impossible de n'être pas saisi de terreur à la vue de cette scène effrayante; à coup sûr, si l'antiquité eût connu ce lieu funèbre, elle y aurait placé l'entrée de l'enfer, et c'est ce qu'ont fait les paysans islandais, car Olafsen et Povelsen nous ont laissé la description de deux autres gouffres semblables et voisins du Krabla, lesquels inspirent aux habitants une frayeur insurmontable, et partagent, avec celui dont nous venons de parler, l'honneur de passer pour le séjour des esprits infernaux, comme l'atteste suffisamment leur nom de *Víte*, ou *Helvíte*, c'est-à-dire, *enfer*.

Les environs abondent en soufre, et le voyageur peut à peine s'y aventurer, car le sol est tellement mou et brûlant, qu'il s'y enfonce souvent jusqu'au genou. La plus remarquable des montagnes qui recèlent cette subs-

tance, porte la dénomination significative de *montagne de soufre*. Sa hauteur est considérable, et elle s'étend, dans l'espace de cinq milles, entre les volcans du Krabla et du Leirhnukr. Sa surface est très-inégale; elle consiste en immenses bancs de bol rouge et de soufre, dont la superficie est veinée de bleu, de jaune et de blanc. Dans certains endroits, on aperçoit les trous creusés par les paysans qui exploitent, sans aucune régularité, la matière sulfureuse. Après avoir traversé de vastes espaces où le terrain cède sous le pied des chevaux, et où, en conséquence, on marche avec la plus grande difficulté, on arrive à un chemin étroit qui offre des pentes si roides qu'on ne s'y hasarde pas sans effroi. La vue plonge dans un précipice de plus de six cents pieds, au fond duquel on aperçoit une série de douze cratères bouillonnants, toujours en action. Ici encore, l'imagination la plus poétique et la plus puissante ne saurait trouver des mots capables de rendre l'horrible beauté de cette scène

rencontré un obstacle et a eu le
de se refroidir, il s'est form
croûte qui, lorsque la lave a t
une nouvelle issue, s'est brisé
se mêlant avec la masse plus li
s'est accumulée dans différent
rections, en traçant dans la
les dessins les plus fantastiqu
fleuve de lave est un de ceux qu
1724 à 1730, s'échappèrent des
du Leirhnukr et du Krabla, et
dèrent les environs du lac Myva
nord et à l'est. Suivant les ra
des témoins oculaires de l'éru
le torrent de pierres (*Stiná*), e
disent les Islandais, se répandit
ment, entraînant tout ce qu'il r
trait, et produisant un long ruh
flamme bleue, semblable à cell
provient du soufre; quelquefo
clartés livides étaient voilées p
épais nuage de fumée. Pendant la
tout le pays semblait être une im
fournaise; l'atmosphère elle-mên
raissait comme enflammée et ét
cessamment sillonnée par des g
de feu. Des éclairs continuels il

lement, d'après une ancienne
on consacrée par une saga, qu'il
au milieu de cette montagne
llée profonde, ornée de superbes
s et habitée par une petite peu-
nconnue. Ces hommes mysté-
ont, à ce qu'on dit, les descen-
d'une race de brigands et de
qui peuplaient autrefois ce lieu
. Nous ne suivrons pas Olafsen
elsen dans la description minu-
qu'ils donnent de ce glacier fa-
Nous nous bornerons à dire que
s phénomènes auxquels la glace
ige peuvent donner lieu, s'ob-
sur le Geitland, et que les
s blocs de lave ou de roche
contrastent avec la blancheur
ppes éblouissantes au-dessus
les ils élèvent leur tête aride.
'ell-Yökul, à l'ouest et sur la
édiane de l'île, et Orœfa-Yökul,
est, sont les deux plus hautes
nes de l'île; leurs glaciers ne
s moins curieux à visiter que
nt nous venons de parler; mais
xtrêmement difficile et dange-
'y monter, car les tourbillons
e, les crevasses profondes qu'il
nchir à tout instant, les sur-
ses et glissantes sur lesquelles
narcher, le froid excessif et la
ion de l'air dans les régions les
vées, sont autant d'obstacles
êtent les pas du voyageur, et
e périls qui menacent ses jours.
sied, vaincu par la fatigue et
froid, il risque de s'endormir
mmeil éternel; si le pied lui
, il roule sur des pointes abrup-
mbe dans des précipices, dont
s-uns n'ont pas moins de trois
re mille pieds; si, enfin, il s'a-
sur ces montagnes presque
ibles par un jour froid et tem-
, il est exposé à être emporté
rent ou étouffé par la neige.
cela, on conçoit que peu d'é-
s aient le courage de tenter ces
uses ascensions. Malheureuse-
parmi ceux qui ont accompli
reprises, considérées comme
res même par les habitants, il
aucun qui ait laissé de ces ex-
cursions un récit assez intéressant pour mériter d'être reproduit. Tous racontent assez sèchement les accidents les plus insignifiants de la journée, ou surchargent leur narration de détails scientifiques qui en détruisent tout le charme. Un poëte comme Byron, ou un écrivain comme Chateaubriand, serait seul capable de sentir et de peindre les beautés des tableaux magnifiques qui se déroulent successivement aux yeux de l'observateur en gravissant ces cimes ardues.

Les montagnes ou glaciers de Torfa, d'Eyafialla, de Skaptar, de Sidar, de Skeïdera, d'Arnarfell, de Bald, d'Eïricks, de Glama et de Dranga, ne peuvent être passés sous silence et mériteraient même quelques détails particuliers; mais nous craindrions, en multipliant les descriptions, de sortir des limites quelque peu étroites de cette notice. Toutefois, nous ne quitterons pas ce sujet sans signaler encore un glacier dont un voyageur anglais fait une mention particulière : c'est le Breïdamark-Yökul. Il est peu élevé, mais prodigieusement étendu, car sa longueur excède vingt milles anglais. Il s'est formé des glaces tombées des flancs des volcans voisins pendant les éruptions, et accumulées sur le même point par suite des obstacles qu'elles ont rencontrés dans leur chute. Cette grande masse solide empiète sans cesse sur les terrains environnants et change ainsi continuellement d'aspect.

Sur presque toutes les montagnes, ainsi que dans bien d'autres localités de ce pays, on trouve du basalte, cette singulière production volcanique qui s'élève en colonnes régulières. Ces piliers, qu'on dirait taillés par la main des hommes, sont presque en aussi grande quantité en Islande que dans les îles voisines de l'Écosse. Rien n'est plus curieux que les collines couvertes de fragments de basalte, les uns debout sur leur base polygone, les autres penchés, et le plus grand nombre étendus sur le sol dans le plus étrange désordre. Les environs de Höskulstad sont peut-être l'endroit où l'on trouve la plus intéressante réunion de ces

pierres. Elles couvrent de vastes espaces où elles sont rangées dans toutes les positions possibles. De loin, on prendrait cet amas de blocs uniformes pour les débris épars d'une ville monumentale renversée par un tremblement de terre. La côte voisine de Stappen est aussi très-curieuse sous ce rapport; le basalte s'y montre accumulé en monticules ou formant des grottes profondes qui ne le cèdent guère en étendue et en beauté à celle de Fingal, dans l'île de Staffa (*). Nous ne devons pas oublier non plus le mont Baula, presque tout entier formé de la même substance. Cette montagne, qui a plus de trois mille pieds de hauteur et qui est de forme conique, est une des plus intéressantes au point de vue géologique. Elle mérite aussi de fixer l'attention de l'observateur, à cause de la singulière tradition qui s'y rattache : les paysans islandais croient qu'il existe à son sommet une ouverture donnant entrée dans une riche campagne toujours verdoyante, habitée par une race de nains, dont la seule occupation est de garder de magnifiques trou-

mer dans le nord de l'île. On
qu'il prend sa source dans le
Yökul, non loin des côtes méri
les. Ses flots, d'un bleu clair c
de l'eau dans laquelle on a laiss
ber quelques gouttes de lait, s
cipitent dans l'Océan avec une
dité extraordinaire. Il est coupé,
certaine distance de son embou
par une belle cataracte, au-des
laquelle s'élève une colonne de
qui se colore, au soleil, des nuan
l'arc-en-ciel; cette chute est c
dans le pays sous le nom de Goda

La rivière Yökul est la plus
et la plus rapide de toutes cell
arrosent la zone septentrionale.
ques voyageurs en ont donné un
cription qui ne mérite en aucune
d'être reproduite.

Yokulsa-a-Bru est un des plu
sants fleuves de l'Islande. Lor
saura qu'il reçoit le tribut de
huit autres rivières ou torren
ou moins considérables, on pou
faire une idée de sa largeur et
lume de ses eaux. Il coule dans
tie orientale.

nest de la Skapta, et à une
istance du mont Hécla, la
, réunie à la Tuna, vient mê-
flots avec ceux de l'Atlan-

, dans la région occidentale,
l, s'échappant du lac auquel
onné son nom, va se réunir,
son embouchure, au large
l'eau qui sort du Thingvalla-
former, sur la limite maritime
el d'Arness, une espèce de lac
mmunique avec l'Océan.

rnes. Parmi les curiosités de
, il ne faut pas oublier les ca-
qui existent en grand nombre
flancs des montagnes, et dont
s-unes sont fort intéressantes.
ain qui avoisine le glacier du
en est criblé; une de ces
, située près de la pêcherie
ertnaes, passe pour être im-
et nul n'a jamais su son éten-
le forme mille détours, et se
e, à ce que l'on croit, jusqu'à
Toutes ces sinuosités souter-
l'étaient évidemment, dans le
, que des canaux par lesquels
ères vomies par les volcans
aient librement.

averne de sang est située un
lelà du Stappefell, montagne à
s'élève au-dessous du glacier.
s voyageurs vont visiter cet
ténébreux, qui jouit dans le
ne grande célébrité. L'entrée
l étroite qu'il faut se mettre à
tre pour y pénétrer. L'inté-
t ovale et offre une salle de
ieds de haut sur dix de large.
ois sont garnies de petites ni-
nt on ignore la destination.
nd se divise en deux voûtes
s, qui paraissent avoir été
par l'action de l'air, à qui la
ation de la grotte donne pleine
le mouvement. La même rai-
lique l'écho remarquable qui
l'attention du visiteur dès
énétré dans cette sombre re-
es sons les plus faibles sont
par cet écho; le bruit sourd
onversation à voix basse est
idèlement reproduit. Les ro-
chers qui tapissent les bords sont couverts de caractères runiques et magiques, la plupart effacés par le temps.

La Sourtshellir, ou Caverne noire, est la plus connue et la plus grande de toutes ces grottes formées par les commotions terrestres ou volcaniques. Elle est située dans le Borgarfiord, à quelque distance du glacier du Geitland. Si l'on en croyait le Landnamabok, son nom lui viendrait d'un géant appelé Sourtour, qui l'aurait autrefois habitée. Il paraît que les Islandais ont ajouté foi à cette fable; ce qui le prouve, c'est que, d'après le même monument historique, un poëte nommé Thorvald alla, un jour, réciter devant la caverne des vers en l'honneur du géant. Il est plus positif que le surnom de *Noire* vient de l'espèce et de la couleur des rochers au milieu desquels serpentent les sinuosités de la grotte.

Des amas de lave, affectant les formes les plus capricieuses; des stalactites volcaniques; des cristallisations brillantes; des rochers de toutes les grandeurs, et dans toutes les positions; de vastes mares remplies d'eau gelée par le froid; des chemins tortueux, encombrés par les débris tombés de la voûte, et où, parfois, on s'enfonce jusqu'à la cheville dans un sable noir et fin; un mur bâti de main d'homme, et une salle renfermant des monceaux d'ossements réduits en poussière par l'action du temps et de l'air, voila ce que Povelsen et Olafsen ont remarqué dans cette immense caverne, qu'ils ont explorée les premiers.

Cet antre a été certainement habité, et probablement par des malfaiteurs qui y trouvaient un abri assuré. La Landnama Saga et l'Holmveria Saga disent que, pendant le dixième siècle, une bande de voleurs s'était réfugiée dans la Sourtshellir. Un jour, on parvint à les surprendre par ruse; on leur coupa la retraite, dans une de leurs excursions, et ils furent cernés dans un petit vallon, à qui on a donné, par suite, le nom de

Oumsaatour (embuscade). Cette histoire et celle du géant ont fait une telle impression sur l'esprit du peuple islandais, qu'aucun paysan n'oserait pénétrer sous ces voûtes obscures, de peur de devenir la proie des esprits et des fantômes redoutables qui sont censés y avoir établi leur séjour.

Villes, villages et lieux célèbres de l'Islande. L'esquisse que nous avons tracée de la nature physique de l'Islande suffit, nous le pensons, pour donner une idée exacte de la physionomie de ce singulier pays. Il est temps de nous occuper des ouvrages de l'homme, et de l'homme lui-même.

Les villages sont en assez grand nombre dans cette île; mais chacun d'eux se compose de quelques chétives cabanes, dont la réunion mériterait plutôt le nom de hameau que celui de ville, dont les habitants leur font cependant les honneurs. La capitale est Reykiavik, située sur le bord de la mer, dans la partie occidentale. Cette pauvre bourgade ne comptait, il y a une soixantaine d'années, que quel-

bâtiment de pierre qui off
asile commode aux fidèles,
formé de tuiles rouges, n
extrêmement fragile, et ne
pas de graves inconvénients
d'orage, ou lorsque régnent
violents. Sur une éminenc
de la maison du gouverne
elle est séparée par un petit
on aperçoit la maison de c
vaste bâtiment construit
blanches; à l'ouest, s'élève,
colline, l'observatoire, petit
bois. Le sommet de l'éminen
est occupé par le collége, qu
diants ont fait construire
peine des pierres calcinées
dans les environs. A quel
tance dans la baie, on renco
sieurs petites îles, dont la pl
dérable est celle de Videy.
cause de sa situation agréa
richesse de ses pâturages, et
bre d'oies sauvages qui le fré
doit avoir la préférence sur
autres points de la partie m
de l'Islande. Il était autrefoi

l son ancienne habitation, faisant
ent de s'établir sur le point du
e où elles seraient jetées. Quel-
mps après, les esclaves, qu'il
chargés de chercher les mor-
: de bois, les trouvèrent à l'en-
dont nous parlons, et Ingolf,
à son vœu, fixa sa résidence là
leva plus tard Reykiavik, et cela
pit des murmures de ses esclaves,
ui reprochaient de préférer une
aussi nue et aussi stérile aux
s campagnes qu'ils prétendaient
traversées en venant de la partie
tale (*).

aspect de cette ville serait des
tristes si les maisons danoises
e renferme ne dissimulaient pas
ausement, sous leurs murailles
hes, la sombre et misérable de-
e de l'Islandais. En général, les
ations des insulaires sont cons-
s de la même manière, et sur
me plan que celles dans lesquelles
itèrent les premiers colons venus
orwége. Les murs, qui ont six
d'épaisseur, et quatre seulement
auteur, se composent soit de
e, soit d'un mélange de terre et
erres, et, au lieu d'être perpen-
aires, sont inclinés en dedans.
it est de gazon, et repose sur
olives croisées de branches de
au. L'industrie des Islandais sait
profit de cette toiture : l'herbe
la recouvre donne un fourrage
'on fauche avec soin dans la sai-
Les trois portes ménagées dans
ade se terminent en triangle
leur partie supérieure, et sont
ue toujours surmontées de gi-
tes. Celle du milieu donne entrée
un passage obscur d'environ
pieds de long sur cinq de large,
s lequel s'ouvrent, des deux côtés
les portes des différentes pièces
se compose l'habitation. Il y a
sine, la chambre où l'on tisse,
mbre des étrangers, qui est la
ure de toutes, et au fond du
lor le *badstofa* ou chambre à
coucher, où la famille se tient et travaille ordinairement. On n'y peut entrer qu'en se courbant, à cause du peu de hauteur des murs. Dans plusieurs maisons, cette dernière pièce est placée dans le grenier, et l'on y monte par un escalier qui ne laisse pas d'être dangereux. La lumière du jour pénètre dans les appartements par de petites fenêtres pratiquées dans la toiture, et garnies d'amnios (*) de mouton, en guise de vitres. Un trou, ménagé également dans le haut de la maison, laisse échapper la fumée; mais ceci ne s'observe que dans la cuisine, les Islandais n'allumant jamais de feu dans leur chambre à coucher, même pendant les plus grands froids. Des ossements de bestiaux ou de baleines servent de siége et sont même souvent façonnés en ustensiles de ménage. Deux ou trois tonneaux remplis de poisson sec ou de viande macérée dans du petit-lait aigre complètent l'ameublement. Les lits sont rangés des deux côtés de la chambre, et se composent d'un cadre élevé de trois pieds au-dessus du sol, couvert d'herbes marines, de plumes ou de duvet, suivant les moyens du paysan. Quoique ces couchettes soient extrêmement étroites, les Islandais s'y mettent toujours deux, tête-bêche. La terre nue et humide fait le plancher de ces chambres et des autres pièces. L'appartement destiné aux voyageurs est un peu moins négligé, et l'on y reposerait tranquillement après une journée de marche dans les montagnes, si l'on n'était pas suffoqué par l'odeur insupportable qui s'exhale incessamment de ces sales réduits. Le fait est que les Islandais sont d'une malpropreté dégoûtante, et qu'il est difficile d'accoutumer son odorat aux émanations fétides dont l'atmosphère de leurs habitations est toujours chargée. Les deux portes latérales de la façade donnent entrée, l'une dans la pièce où l'on fait sécher le poisson et où l'on dépose les ustensiles de pêche,

Landnama Bok, première partie, 6, 7 et 8.

(*) Membrane qui entoure le fœtus dans le ventre de la femelle.

l'autre dans la forge qui, quelquefois, cependant, est isolée. Auprès du bâtiment principal on voit deux ou trois étables, le tout entouré le plus souvent de quelques maigres pâturages, et plus rarement de petits jardins, où quelques légumes d'Europe s'efforcent de pousser et où l'on n'aperçoit pas un seul arbre, le climat et le sol de l'Islande ne comportant que des arbustes rabougris.

Telle est la demeure du pêcheur et du paysan islandais. C'est l'enseigne de la misère de cette population que déciment des fléaux de tout genre, et qu'appauvrit le monopole commercial. On peut se figurer, d'après cette peinture, le contraste qu'offrent de pareilles masures avec les bâtiments, à peu près confortables, des autorités et des gros commerçants danois de Reykiavik. En voyant cet assemblage de constructions grossières, dont la moins pauvre ne vaut pas la plus humble maison du plus humble de nos villages, on ne se douterait certainement pas qu'un pareil lieu ait eu, il l'est encore aujourd'hui, ex
ment réservé au Danemark.
Danemark était en guerre av
gleterre, et M. Phelps espéra
être profiter de cette époque
tion pour échanger en toute lib
tonnes de sucre et ses balles
contre le suif et le poisson des Is
Ses deux navires entrèrent à
voiles dans la rade de Reykiavi
l'ancre, s'annonça comme n
anglais, et attendit. Mais p
jours se passèrent, et pas un I
ne parut. M. Phelps, qui se te
son gaillard d'avant, la lune
main, comptant bien voir arriv
après l'autre toutes les emba
du pays, fut singulièrement dés
quand il s'aperçut que pas un
ne se dirigeait de son côté,
un paysan ne venait lui deman
once de tabac. Alors il appri
comte Tramp, gouverneur d'I
avait fait défense formelle, à
habitants du pays, d'entrer en
avec les Anglais. Cette nouvel
M. Phelps. Il y allait de l'hon

général en chef des armées de de mer. L'ancien sceau natio- remplacé par les deux initiales eau gouverneur, et l'oriflamme ortant trois morues, flotta sur er. Après avoir ainsi annoncé ution survenue dans le pays, ellence M. Jorgensen descendit et, pour montrer qu'il n'était ovice dans l'art de gouverner mes, il commença par confis- caisse de l'État à son profit; bercha à rallier à lui les per- s les plus influents de Reykia- x uns, il promit des places de at, aux autres, des pensions; posait aussi d'accorder de nou- mmunités au clergé; et les pré- uchés de ses sentiments reli- ignèrent une adhésion à toutes ures prises par lui. Pour com- a royauté, il lui manquait en- e garde; en faisant, par ordre torité, une perquisition dans les maisons de Reykiavik, on réunir cinq fusils, trois épées, ites de drap et deux casques. ps fournit le reste de l'équipe- t huit hommes, armés de pied paradèrent chaque jour sous tres du protecteur. Lui-même r général et leur fourrier. Cha- in il haranguait pompeusement triotisme, et, chaque soir, il leur appétit une double ration on sec. Non content d'une telle M. Jorgensen voulut avoir un r ses ordres, on éleva sur la e muraille épaisse; on déterra x canons que les Danois avaient jadis dans le pays. On les plaça empart; et dans un conseil de auquel assistaient le maçon de vik, comme directeur des for- ns, et le charpentier, comme in- , la ville fut déclarée imprenable et par terre. Après cela, M. Jor- parcourut le pays pour préve- eute et se concilier l'affection nouveaux sujets. Il voyageait l, suivi de cinq hommes. Trois eux criaient sur toute la route: protecteur! et deux autres ai- aient, de la pointe de leurs pi- ques, l'enthousiasme un peu lent des Islandais. Grâce à ces sages précautions, il traversa une partie de l'île au milieu des explosions de joie de toute la population; et si, à son retour, il ne trouva pas d'arc de triomphe à l'entrée de sa capitale, c'est que sa modestie s'y refusa.

« Le règne du protecteur durait déjà depuis deux mois. Un événement fatal vint l'arrêter au moment où il tendait chaque jour de plus en plus à s'affermir : au mois d'août, un bâtiment de guerre anglais, commandé par le capitaine Jones, arriva dans un petit port voisin de Reykiavik, à Havnefiord. Les marchands danois, dont le protecteur avait mis les magasins sous le séquestre, portèrent leurs réclamations à M. Jones. Le comte Tramp, qui était toujours retenu prisonnier à bord du navire de M. Phelps, lui adressa aussi ses plaintes. Le capitaine, qui, au milieu de tous ces conflits, représentait l'autorité légale, commença une enquête sérieuse sur tout ce qui s'était passé; et, après avoir entendu les griefs des uns et des autres, il enleva à M. Jorgensen sa garde et son sceptre, et ordonna à M. Phelps de conduire l'ex-protecteur d'Islande et le comte Tramp en Angleterre. Les anciens magistrats de Reykiavik reprirent leurs fonctions. Les anciennes lois furent mises en vigueur; et, quelques jours après cette comédie mercantile, la ville avait repris son attitude habituelle, et le bourgmestre, assis sur son siége de chêne, gouvernait, comme par le passé, au nom du roi de Danemark. »

Depuis cette époque, Reykiavik a joui d'une tranquillité profonde, et son port ne s'est ouvert qu'à des vaisseaux amis.

Après Reykiavik, où l'on aborde, les premiers lieux qui attirent ordinairement l'attention de l'étranger, sont Skalholt, la vallée de Thingvalla et celle où jaillissent les geysers. Mais un voyage dans l'intérieur du pays n'est pas chose facile à exécuter en Islande : il n'y a ici ni voitures, ni grandes routes, ni ponts sur les rivières, ni auberges commo-

des; il faut aller à cheval ou à pied, suivre d'étroits sentiers sur les flancs des montagnes ou dans le fond des coulées de lave, traverser les fleuves à gué ou à la nage, et s'accommoder, bon gré mal gré, de l'hospitalité du *bœr* (*) islandais. Il est vrai qu'on trouve quelques dédommagements à tant de contrariétés. D'abord les chevaux sont excellents; ces animaux sont doués d'un instinct merveilleux : ils passent, pendant les nuits les plus obscures, au milieu des neiges et au bruit de la tempête, par les chemins les plus difficiles, tantôt escaladant les rochers, tantôt traversant des glaciers immenses, tout cela sans faire un faux pas et sans regimber sous la main du cavalier. Si celui-ci s'égare et reste indécis sur sa direction, il n'a qu'à lâcher la bride à son cheval et à se laisser conduire par lui; il peut être certain qu'il le mènera droit à son gîte, surtout si le cheval est vieux et habitué à ces excursions. Lorsqu'on arrive près d'un endroit marécageux, qu'on est obligé de traverser, l'animal s'arrête et flaire le terrain comme s'il voulait le

leur route. En hiver, le sort de ces pauvres animaux est bien douloureux. « Le paysan, qui n'a jamais assez de foin pour nourrir tout son troupeau, garde seulement un ou deux chevaux et chasse les autres dans la campagne. C'est grande pitié que de les voir alors errer au hasard, pour chercher un peu de nouriture et un abri. Ils gratient le sol avec leurs pieds, pour trouver sous la neige quelques touffes de gazon. Ils s'en vont au bord de la mer mâcher les racines flottantes, les fucus; quelquefois on les a vus ronger les planches humides des bateaux. Lorsque le printemps arrive, beaucoup d'entre eux ont péri, et ceux qui survivent aux rigueurs de l'hiver, à la disette, sont tellement maigres et exténués, qu'à peine peuvent-ils se soutenir; mais dès que la neige est fondue et que l'herbe pousse, ils reprennent leur vigueur (*). »

Le voyageur n'a donc pas à regretter le manque de voitures; les chevaux islandais lui offrent une compensation suffisante. Quant à la chaumière du paysan, qui doit lui servir d'abri

désert : aujourd'hui la nature
'un silence de mort au milieu
s que ses jeux terribles ont
»

i donne à Thingvalla une im-
: qu'aucun autre point de l'Is-
: saurait avoir, c'est que les
, ou assemblées générales de
ı, s'y sont tenus pendant une
le près de neuf cents ans. En
raque le code ulfliotien fut
ar les habitants, la cour su-
: justice, qui, durant plusieurs
s'était réunie dans un lieu ap-
, dans le district de Kiosar,
sférée dans cette plaine célè-
: affaires publiques y furent
jusqu'en 1800, époque à la-
s ravages occasionnés dans les
par un effroyable tremblement
motivèrent la translation du
tribunaux à Reykiavik. C'est
hingvalla que se réunissait an-
nt la cour ecclésiastique sous
ence de l'évêque de Skalholt;
ème en quelque sorte un lieu
z-vous, car un grand nombre
ts y allaient uniquement pour
trer leurs amis. Enfin, et pour
itre à la vénération des his-
ationaux, qui l'ont dignement
dans leurs sagas, l'enceinte
valla a été le muet témoin de
ı publique du christianisme
Islandais.

ns M. Marmier au sujet de
fameux, consacré par l'his-
ı poésie :

eu le plus célèbre de l'Islande,
ngvalla (*); c'est là que, dans
ers temps de la république,
cipaux habitants du pays
organisé un gouvernement
c'est là que chaque année se
es assemblées générales, ces
espèces de champ de Mars,
nait délibérer sur les affaires
publiques et promulguer les nouvelles lois. Là, en l'an 1000, le christianisme fut adopté à la majorité des voix. Là, venaient les grands juges, et les deux évêques, et les chefs des différents districts. On réglait les impôts, on lisait à haute voix les principaux contrats de vente et de mariage, car c'était à la fois une assemblée politique et une assemblée de famille. Quand le lœgmadr avait parlé pour tout le pays, le sysselmadr parlait pour son canton. Les prêtres tenaient leur synode, le tribunal supérieur jugeait les procès criminels. Non loin du tertre de gazon où il venait siéger, est le rocher où l'on décapitait les hommes, le lac où l'on jetait dans un sac les femmes condamnées à mort, et le bûcher où l'on brûlait les sorciers. Les assemblées de Thingvalla commençaient ordinairement au mois de juillet et duraient quelques semaines. Les deux chefs de l'althing occupaient une petite maison en pierre, dont on voit encore les vestiges; les autres campaient sous des tentes. Pendant le temps de la république, le président de l'assemblée était le lœgmadr élu par le peuple. Plus tard, quand l'Islande fut réunie au Danemark, le gouverneur nommé par le roi s'empara successivement des différentes attributions du lœgmadr, et il ne lui resta plus que son caractère d'homme de loi et son droit de juridiction. Les comices de l'althing ont duré huit siècles. Ils ont passé tour à tour par le paganisme scandinave et le christianisme, par la ferveur catholique des premiers temps et la réformation, par la république et la monarchie. Une ordonnance du roi de Danemark les a supprimés en 1800; le tribunal supérieur, le gouverneur, l'évêque sont aujourd'hui à Reykiavik.

« C'est dans le fond d'une coulée de lave, entre les masses gigantesques de rochers, que se tenaient les séances de l'althing. A voir ce vallon étroit, isolé au milieu des montagnes, resserré par ces lourdes murailles de pierre, on dirait que la nature avait-

ploie ici le mot mis en usage par
rs. Le vrai mot islandais est *Thing*-
pluriel *Thing-vallr* (champs du
s Islandais écrivent *Thing* avec
e runique et anglo-saxon dont les
t fait leur *th*.

disposé ce lieu exprès pour les orageuses assemblées d'un peuple de pirates et de guerriers. Lorsqu'on arrive à Thingvalla, par la route de Laxelv, on descend dans ce vallon comme dans un abîme, par une pente tortueuse, par un sentier rompu qui ressemble à un lit de torrent. A droite, les rochers s'inclinent vers le lac, comme s'ils suivaient encore la pente que leur imprimait le volcan enflammé; à gauche, ils s'élèvent comme de hauts remparts, et se dessinent à l'horizon sous les formes les plus étranges. D'un côté, le vallon est formé par ce chemin où l'on n'avance qu'avec peine, de l'autre par une cascade. Tout autour on n'aperçoit que des montagnes rouges, une plaine semée de quelques arbustes chétifs, un grand lac, et au bord du lac la pauvre église de Thingvalla. Le soir, quand ce paysage est éclairé par les doux reflets d'une lumière argentée, quand tout est calme, et qu'on n'entend que la chute de l'eau et le léger frôlement de quelques touffes de mousses chassées par le vent, c'est l'un des lieux les plus po-

toire ecclésiastique; Thorlak
l'érudition était respectée au lo
bien d'autres dont les noms
religieusement conservés dans
tes norwégiens et islandais. On
gnait dans l'école de cette
latin, la grammaire, la poési
musique, c'est-à-dire, ce qu'on
nait à peine alors dans les
villes de l'Europe. Cette école
nie à celle de Holum, à l'épo
les deux évêchés n'en formère
qu'un seul, désormais établi à
vik (1797). Les évêques de S
étaient si riches, qu'ils donnai
fêtes auxquelles assistaient hui
personnes, et chacune d'elles
un présent. Cette ville était d
centre de lumières et de civili
et un écrivain moderne a pu lui
quer à juste titre, quoique a
peu d'exagération peut-être, l
mination d'*Athènes du Nord.*
de tout ce passé glorieux il n
rien, et le seul vestige matériel
tant de cette métropole est l'an
metière, dont la dimension est
plus éloquente que les pierres

ı souvenirs, tandis que Thing-
oint au charme des traditions
ques celui d'un paysage dont la
ion des siècles n'a fait qu'aug-
les beautés.
court trajet mène de cette en-
en ruine aux geysers que nous
décrits précédemment, et une
journée de marche vous con-
u pied du mont Hécla, cette
lle de l'Islande.
u contraire, on ne veut pas ré-
ler et qu'on avance toujours
ı même direction, on arrivera
d'instants à Haukadal, autre
d'instruction de la vieille Is-
C'est là que Arœ-Frodr, le pre-
istoriographe du Nord et une
strations de cette île, passa sa
orieuse. C'est à ce savant, né en
ne l'on doit les *Schedæ*, esquisses
ques très-précieuses, et le *Land-Bok*, ou livre des origines is-
es. Il écrivit encore plusieurs
ouvrages qui, malheureuse-
ont été perdus.
m, situé dans le nord de l'île,
établissement de la première
erie en Islande, et a été le siége
éché et d'une école, transportés
à Reykiavik. Ce n'est plus au-
ui qu'un misérable hameau.
vik, bourgade célèbre pour
té la résidence de Gardar, le
aventurier qui séjourna en Is-
est située à l'extrémité d'une
ır le bord oriental de la rivière
lfandafiord. Ce village se com-
e quelques maisons en bois,
nanufacture de soufre, et de
rs cabanes habitées par les ou-
Comme il est placé sur un pla-
evé de plus de cent pieds au-
de la mer, les différents objets
ommation que le commerce y in-
et les articles qu'on en exporte,
levés et déposés dans les ba-
au moyen d'une grue et d'un
ès-fort; l'appareil est fixé sur
d'un précipice perpendiculaire
ivre au-devant des magasins.
: passe pour un des plus dan-
le l'Islande, à cause des rochers
embarrassent l'entrée et des
énormes masses de glaces que le Groënland y pousse en hiver à la faveur des vents de nord-ouest.

Jusqu'aux dernières années de ce siècle, Husavik a exporté annuellement une grande quantité de soufre. D'après les ordonnances rédigées dans le treizième siècle, touchant l'exploitation de cette substance minérale, il paraît qu'elle a été longtemps extrêmement abondante en Islande. Après l'année 1561, des priviléges furent successivement accordés à des spéculateurs, pour encourager le raffinage et l'exportation de cette matière. C'étaient Husavik et les mines de Krisuvik, dans le sud, qui en fournissaient la plus grande partie. Ces dernières furent travaillées jusqu'en 1764; mais, dès cette époque, on les abandonna, quoiqu'il restât encore dans leurs environs assez de soufre pour assurer aux entrepreneurs de faciles profits. Les mines d'Husavik ont été exploitées avec plus de persistance et ont autrefois produit un bénéfice net de dix à dix-huit mille rixdallers (*).

Les autres bourgades de cette île ne valent pas la peine qu'on recherche leurs noms. On a même pu voir que celles dont nous venons de parler, à l'exception de Reykiavik, ne méritaient d'être mentionnées que sous le rapport historique et traditionnel.

Histoire naturelle.— La nature prévoyante a donné les plantes antiscorbutiques aux pays où un froid glacial ruine la santé de l'homme; elle fait croître en Islande le *lichen*, remède efficace contre les maux de poitrine, dont les habitants de cette île sont souvent affectés. Les antiscorbutiques n'y manquent pas non plus. On y trouve, comme en Norwége, une grande quantité de baies sauvages d'un goût excellent. La civilisation européenne a introduit dans les jardins la culture de quelques légumes. Quant aux arbres, il n'en existe pas à proprement parler; on aperçoit bien çà et là quelques bois de bouleaux; mais ce sont plutôt des taillis qui ressemblent

(*) Histoire ecclésiastique d'Islande.

à des champs de broussailles. Il est vrai que les Islandais sont amplement dédommagés par le bois que les flots de l'Océan jettent en immense quantité sur les côtes de leur pays.

Les rivières et les mers d'Islande sont peuplées d'une infinité de poissons, tels que morues, harengs, saumons, truites et brochets.

Parmi les oiseaux de cette île, on doit citer surtout le faucon d'Islande, autrefois très-recherché, et l'éder (*anas mollissima*), qui fournit le duvet connu sous le nom d'*édredon*.

Au nombre des quadrupèdes les plus remarquables, il faut placer le renard d'Islande qui donne une belle fourrure; le mouton indigène qui a jusqu'à trois et quatre cornes, et se distingue autant par sa grande taille que par la longueur de sa laine. Par un contraste singulier, les bœufs et les vaches d'Islande sont pour la plupart sans cornes. Nous avons déjà parlé en détail des chevaux de ce pays. Ils sont de la même espèce que ceux de Norwége. Le gouvernement danois cherche à

Les femmes sont gracieuses, quoique généralement grandes, et portées à prendre plus d'embonpoint que les hommes; comme ces derniers, elles ont les cheveux blonds et les yeux bleus; la blancheur un peu fade de leur peau accuse un tempérament lymphatique. Elles ont conservé l'ancien costume du pays : elles portent immédiatement sur la peau une *skirta*, ou chemise attachée autour du cou au moyen d'un bouton de métal. Indépendamment de deux ou trois jupons bleus, elles ont par-devant une *scinda*, ou tablier d'étoffe également bleue, bordé de velours noir, et généralement attaché à la ceinture avec des agrafes d'argent ou de cuivre doré. Le corsage (*upphitutur*) est fait de wadmel rouge ou noir, et orné sur le dos de trois bandes de velours qui couvrent les coutures; par-devant sont cousues deux autres larges bandes de la même étoffe, sur lesquelles brillent cinq ou six élégantes agrafes d'argent et une masse de riches broderies. Immédiatement au-dessous du corsage, les ju-

l'un caractère religieux (*). La
ı plus curieuse de ce costume
oiffure : elle consiste en un
ou pyramide de mousseline
, fixée au moyen d'un grand
d'épingles; cette espèce de
généralement quinze ou vingt
de haut; elle est ronde auprès
te, mais elle s'aplatit en s'éle-
ı recourbe en avant et se ter-
ır un rebord carré qui n'a pas
le six pouces de large. Cette
, qui est absolument la même
e de nos Cauchoises, est main-
ur la tête par un mouchoir de
ire ou brune, roulé en forme
an, et dont les plis, tombant par
jusqu'au cou, cachent entiè-
les cheveux.
stume des fiancées est encore
he; le *faldur* est alors remar-
par des broderies de fil d'or.
stume ordinaire d'été se com-
it simplement d'un jupon bleu,
itaucorps de même couleur, et
net dont la pointe pend le long
te et se termine par un gland
u vert.
stume des hommes est plus
et ressemble beaucoup à celui
sans de Norwége et de cer-
arties de la Suède. Une veste
ntalon bleus, garnis de petits
ouges, composent leur habille-
hez eux, leur coiffure est sem-
celle des femmes, mais, pour
ls mettent un chapeau plat et
bords. Lorsqu'il fait froid, ou
ut, ils portent l'espèce de sur-
pelé *hempa*.
ndais s'est toujours fait re-
r par son amour pour sa pa-
ns quelques pays que le sort
, il n'oublie jamais son bœr
montagnes. Malgré les priva-
ils subissent continuellement,
les dangers de toute espèce
s les exposent la fureur des

plupart de ces bijoux d'argent sont
les Islandais eux-mêmes, qui pres-
sont naturellement orfèvres. Ils
aussi dans la ciselure de la corne
s.

volcans, les tremblements de terre et les rigueurs d'un climat de fer, ils sont toujours dominés par cette espèce d'adage national : *Island er hinn besta land sem solun skinnar uppá*, c'est-à-dire, l'Islande est le plus beau pays qu'éclaire le soleil. On a vu des Islandais transportés dans nos grandes villes d'Europe, y languir sous l'influence de la nostalgie et mourir dans la plus profonde mélancolie, lorsqu'ils ne pouvaient pas retourner sur leur terre natale. Tout le luxe de notre civilisation, toutes les jouissances de la vie policée, les distractions qu'offrent nos capitales, étaient sans charmes pour eux; ce qu'il leur fallait, c'était leur famille, la vue de leurs lacs et de leurs hautes falaises, les récits des temps passés autour du foyer paternel. Ce sentiment ne peut s'expliquer que par cette merveilleuse prévoyance de la nature, qui a attaché l'homme par le cœur au sol le moins propre à fixer ses pas.

Les Islandais sont, comme nous l'avons dit précédemment, extrêmement hospitaliers. Il y a fête chez eux lorsqu'un étranger y arrive. C'est à qui sera le plus empressé auprès du voyageur; la meilleure chambre lui est réservée, et ils se privent pour lui de ce qui devait faire leur repas du dimanche.

Point de meurtre, point de vol chez ce peuple patriarcal; le pêcheur peut laisser son poisson étalé au soleil, sans craindre qu'une main coupable lui dérobe sa provision d'hiver. Ces pauvres gens ont toutes les vertus des paysans norwégiens.

Tout ce que nous savons de la littérature islandaise, prouve que cette nation est une des plus intelligentes du monde entier. Ce qui domine chez elle, c'est le penchant poétique, comme l'atteste le caractère de presque toutes leurs traditions écrites ou verbales. Le plus humble pêcheur sait lire et écrire. Tous ont, sans exception, un goût prononcé pour l'étude. Dans les chaumières les plus pauvres, les plus dénuées de ce qui constitue le bien-être d'une famille de paysan, on trouve des livres d'histoire et de littérature

qui occupent les longues veillées d'hiver. Quand le soir est venu, quand la tempête gronde sur le bœr à moitié couvert de neige, les enfants et leur mère se réunissent autour du chef de la maison qui, pendant que chacun se livre à un travail manuel, lit à haute voix la Bible ou les annales historiques de l'Islande. Presque tous les habitants de l'île ont souscrit à la collection de sagas, publiée par la Société littéraire de Copenhague. Ce fait n'a pas besoin de commentaires, car il est plus significatif que tout ce que nous pourrions ajouter sur l'amour des Islandais pour l'étude.

L'imprimerie de Vidœ publie des livres d'éducation, des recueils de poésies et les sagas en vers composées par les étudiants islandais sous le titre de *rimur*. Cette imprimerie, fondée à Holum, en 1530, par l'évêque Gudbrandr, fut plus tard transportée à Skalholt, puis de nouveau restituée à l'ancienne métropole. Aujourd'hui elle rend les plus grands services aux Islandais, à qui elle fournit des ouvrages à bon marché, distribués par des com-

à quatre, dans des espèces d'armo
deux compartiments, que l'on
sur eux, au risque de les étouff
sont mal nourris, et leurs parent
sont obligés d'entretenir leur
seau, ne peuvent quelquefois leu
ner les vêtements nécessaires
supporter sans souffrance les ri
de l'hiver. Malgré cela, ces jeune
travaillent assidûment, et quitt
collége avec une instruction au
lide que celle qu'on acquiert da
lycées.

L'université de Copenhague
ressource plus précieuse encor
la jeunesse islandaise. Les ins
qui y entrent jouissent de pl
privilèges : ils habitent une
fondée par le roi Christian VI,
passent leur premier examen à
tisfaction des professeurs, ils re
une gratification de trente ou
rante francs par mois. Ces etu
à leur retour dans leur patrie, o
les places de magistrat, de sysse
et desservent, s'ils sont prêtr
paroisses les plus populeuses
plus riches (*).

plus de soixante à quatre-vingt-
ces. Des priviléges dont jouis-
autrefois les ecclésiastiques, il
bsiste plus qu'un seul, c'est de
placer dans chaque chaumière
ton que le paysan nourrit pen-
iver. Par suite de cet état de
qui condamne le prêtre à une
profonde, il est forcé, pour
e se livrer aux plus rudes tra-
mme le plus indigent des fidè-
on église, il travaille la terre,
s chevaux et va à la pêche. Le
r qui traverse en canot une
s si nombreuses de l'Islande
surpris de rencontrer sous la
n pêcheur, la ligne ou le filet
in, le prédicateur qu'il a vu
en chaire, dans l'église du ha-
ous le costume de prêtre. Mal-
ement il paraît que cette dou-
obligation exerce une action
sur les manières et les habi-
s ecclésiastiques; peu à peu,
ils adoptent sans s'en aperce-
ude langage et les allures des
grossiers qu'ils fréquentent;
re même que la société conti-
les bateliers influe sur eux à
t, qu'ils finissent par contrac-
oût des boissons spiritueuses.
e, cette dérogation aux prin-
ii doivent diriger la conduite
viteur de Dieu, ne diminue en
espect des Islandais pour leurs
; ces derniers en sont quittes
s pas prêcher sur la tempé-

lligence qui distingue les Islan-
r goût pour la lecture des livres
par-dessus tout, leur piété
, devraient les préserver de
ie et de toute pratique supers-
. Cependant, ils ne sont pas
de cette lèpre morale. De tout
magie a été chez eux en grand
, de tout temps ils ont em-
s moyens extraordinaires pour
s maladies : ainsi, ils avaient
s l'habitude de se faire saigner,
r jaillir un peu de sang et de
de suite la piqûre, en conju-
malins esprits par des formu-
crées. Plus tard ils adoptèrent d'autres moyens curatifs : ils formaient des croix avec leurs doigts et portaient écrits sur leur poitrine des psaumes ou des prières auxquels ils attribuaient des propriétés physiques bienfaisantes. Ils ont aussi conservé des traces de la chiromancie, et gardé précieusement les figures hiéroglyphiques relatives à cette science occulte. On trouve aussi chez eux quelques écrits sur l'astrologie, et notamment sur l'influence que les douze signes célestes exercent sur la naissance des hommes.

On sait que les anciens Norwégiens s'occupaient beaucoup de magie noire ou diabolique. La pratique de cette science cabalistique ne s'introduisit en Islande qu'à une époque plus rapprochée de nous. Les habitants de cette île prenaient leurs symboles dans les runes et dans la poésie; les runes, d'abord usitées comme simples caractères d'écriture, étaient devenues des signes magiques; on les réunissait à la poésie pour les grandes opérations mystérieuses, et on attribuait à ce mélange une grande puissance. On voit dans les histoires d'Edden et de Snorre Sturleson qu'Odin a été le premier et le plus grand magicien du Nord. Dans plusieurs autres monuments historiques de ces peuples, on trouve l'explication de toutes les cérémonies et l'indication du dessin des runes. Ces deux espèces de magies ont subsisté même en compagnie du christianisme; seulement, depuis l'extinction du culte païen, elles n'ont été pratiquées que par des gens mal famés.

Le mot *blot* désignait d'une manière générale, dans le Nord, l'ensemble des dogmes du paganisme scandinave. Mais ces dogmes, qui admettaient la plus grossière idolâtrie, étaient mélangés de magie. *Disa blot* indiquait le sacrifice offert à la déesse *Disen*, arbitre du sort des mortels. *Alsa blot* désignait le sacrifice fait aux esprits des fleuves et des campagnes, dans le but d'être heureux en ménage ou de rendre un ennemi malheureux. *Seidur* est la plus ancienne et la plus terrible des magies; elle se pratiquait sur le

feu, par la poesie ou par le chant. Présents ou absents, ceux que ces mystères concernaient étaient ensorcelés, devenaient quelquefois fous, et devaient, pendant toute leur vie, être incessamment visités par la misère et toute espèce de calamités.

Cependant ces opérations cabalistiques se faisaient en secret, car elles étaient sévèrement blâmées par les législateurs du Nord. Odin, suivant Sturleson, finit par les désapprouver comme immorales et peu agréables aux dieux. Alors on cessa de sacrifier aux idoles. Le *seïdur* ou grande magie fut surtout mis à l'index; on rapporte même qu'Harald aux beaux cheveux fit brûler son propre fils, comme coupable de ce crime, ainsi que ceux de ses amis qu'il avait réunis en société mystérieuse. La magie noire était prohibée par les plus anciennes lois de l'Islande. Les condamnés étaient enfermés dans un sac, puis on les lapidait jusqu'à ce que mort s'ensuivît; enfin, on brûlait leur cadavre, et on en jetait les cendres à la mer, afin, disait-on, qu'ils ne revinssent pas

enfants, dans le but de leur une longue existence, et qu'ell couraient, pour cette absurde qu'une simple amende en arg contraire, ceux qui s'occup sortiléges diaboliques étaient la loi : chacun pouvait les tuer dans leur propre maison, et qu leur donnait asile, était, con mis à mort. Cependant, co chrétiens eux-mêmes se s de certains objets matériels d cérémonies religieuses, à l'exe sorciers qui suspendaient de au cou des hommes et des an fallut renoncer à cette extr gueur, et adoucir au moins lité.

Dans les temps modernes renaître la magie en Islande sortiléges se mêlèrent aux cé religieuses que la réforme avait Malheureusement les hauts naires, intéressés à maintenir dans l'ignorance, favorisèrent cheuse tendance, non en s personnellement aux opérati listiques, mais en accréditant

ges et les tempêtes, faire périr ques et des vaisseaux en mer, ela à l'aide de quelques caracymboliques tracés sur une tête son. Ceci s'appelait *gioerninga* D'autres initiés interprétaient t des oiseaux (*at skilia fugls*: c'était le privilége des princes rois. La corneille était, de tous eaux, celui que l'on consultait s volontiers pour les affaires ; mais comme il ne s'en trouve Islande, le corbeau, politique oins profond, était le conseiller ellence dans les circonstances s graves. Un autre genre de consistait à choisir une perde connaissance ou un ami qui ttait de reparaître sur terre sa mort, et de rendre compte t ce qui pouvait intéresser le nt. On redoutait beaucoup la re visite du revenant, et on la fort dangereuse. Le *karra kalf* plus haut degré de magie : c'é incarnation du diable dans un ouveau-né, et que sa mère n'a s encore nettoyé. Celui qui dé l'initiation était obligé de rem fonctions de la vache, c'est-à le lécher entièrement le veau. dégoûtante opération suffisait lonner connaissance du grand e.

runes ont toujours été en Is es principaux agents des sorti On se servait aussi d'autres ou symboles, tels que la canne m, le sceau de Salomon, le u de Thor, et enfin le *sprota*, ton mince qui, suivant les sor et leurs crédules sectateurs, a vertu de faire entr'ouvrir les s et les montagnes, et procu n même temps le moyen de ser avec les gnomes.

prêtres essayèrent, à une épo u éloignée de nous, d'extirper erstition et toutes ces folles s. Mais, comme ils n'étaient pas ts de la maladie dont ils vouguérir les autres, leurs avis et rédications n'eurent aucun ef lors on eut recours à l'intimidation; on brûla de pauvres gens dont tout le crime était d'avoir l'imagination exaltée par des idées, au fond très-innocentes. Dès qu'un homme était accusé d'avoir ensorcelé quelqu'un, ou seulement des animaux, on le condamnait au feu. Dix Islandais subirent cet horrible supplice dans l'espace de trente ans, c'est-à-dire, depuis 1660 jusqu'à 1690. Parmi ces malheureux, quelques-uns étaient simplement *soupçonnés* de sorcellerie. Enfin, la raison publique et les autorités elles-mêmes, ayant protesté contre la barbarie de cette loi, une ordonnance royale la modifia dans les dernières années du dix-septième siècle, en ce sens que le roi se réserva le droit de réviser le procès avant que l'accusé pût être condamné à mort. On vit alors disparaître une grande partie des anciennes opérations magiques; mais la croyance aux revenants et une foule d'autres superstitions subsistèrent en dépit de tous les efforts du gouvernement et du clergé.

Du reste, si ces préjugés et ces pratiques absurdes n'ont pas encore entièrement disparu de la terre d'Islande, il faut convenir que cette tendance trouve son excuse dans l'aspect et la nature des lieux qu'habitent ces pauvres paysans. Environnés de rochers aux formes fantastiques, de vallées obscures, de cimetières qu'éclairent les lueurs tremblantes de l'aurore boréale, de montagnes au sommet desquelles s'arrêtent des nuées semblables à des fantômes blancs, les Islandais sont naturellement portés à croire aux revenants et aux esprits, dont ces lieux funèbres sont, comme on sait, le domaine ordinaire. Ce qui prouve que les impressions physiques sont pour beaucoup dans cette disposition morale, c'est que la population de la partie nord, qui est la plus triste et la plus sombre, est beaucoup plus superstitieuse que la population des districts méridionaux. Au surplus, les erreurs de ces pauvres gens sont aujourd'hui fort innocentes et ne mériteraient pas que la loi s'en occupât. C'est aux instituteurs et aux ecclésiastiques à ache-

ver de détruire le mal dans sa racine, et tout fait espérer qu'ils y réussiront.

Avant de passer au chapitre des usages et des mœurs, il nous reste à indiquer le chiffre de cette population dont nous venons de tracer le portrait physique et moral. On évaluait autrefois à cent mille le nombre des habitants de l'Islande; aujourd'hui, il y en a tout au plus cinquante-cinq mille. Le littoral, le fond des golfes et quelques vallées sont seuls habités, et ce n est là que le tiers de ce vaste territoire. La cause de cette notable diminution est facile à signaler : c'est le nombre presque incroyable des calamités publiques qui ont successivement frappé ce malheureux pays. En voici le tableau abrégé, tiré d'un écrit de M. Finn-Magnussen, que M. Marmier, dans son *Histoire de l'Islande*, a mis à contribution :

L'Islande, en 976, avait déjà beaucoup souffert. En 985, nous voyons plusieurs familles forcées, par la misère et les fléaux physiques, d'aller chercher un refuge au Groënland.

1002, 1003 et 1013. La récolte de foin est nulle, et les habitants sont

1231, 1232, 1233, 1236, 1252, 1253 et 1258. Printemps aussi froids que l'hiver; misère affreuse.

1259. Il neige abondamment dans les premiers jours du mois d'août, et il en résulte de grands malheurs.

1260. Série de mauvaises années.

1284. Le froid tue un grand nombre de bestiaux. Des hommes même meurent de faim, et des maisons deviennent désertes.

1287 et 1288. Froid excessif et famine.

1290. A partir de cette année inclusivement, la terre reste pendant plusieurs étés constamment couverte de brouillards, et les récoltes sont nulles.

1300. Hiver rigoureux; famine. Dans la seule province de Nordurland, plus de cinq cents habitants périssent de misère.

1312, 1313, 1314 et 1315. Été pluvieux. Froid violent en hiver. Une seule église reçoit, en très-peu de temps, trois cents morts.

1320 à 1340. Sur ces vingt années, dix seulement donnent quelques produits.

1343. Il neige si abondamment

a neige fait périr un grand nom-
moutons.
et 1525. Misère et maladie
ieuse.
à 1558. Froid intolérable qui
mmes et bestiaux.
, 1565, 1566 jusqu'à 1599.
llons de neige au mois de juin
t beaucoup de mal aux animaux.
nières années du dix-septième
Hivers si rigoureux qu'on voit
evaux mourir de froid en une
En deux ans (1603 et 1604),
ille habitants meurent de faim,
affreuse situation se prolongea
n 1610. Des paysans affamés
réduits à mâcher la peau des
s et à déterrer les os pour les
r. On se rappelle surtout en Is-
le 17 mars de cette année, qui
jour le plus néfaste.
d extrême, neige abondante,
ité sur les bestiaux et misère,
2, 1614 et 1615. Il en est de
en 1624, en 1633 et en 1634.
ée est si forte et si générale,
eut à peine se procurer de l'eau
n n'abreuve les bestiaux qu'une
r semaine. Chevaux et moutons
t par centaines; les restes des
morts, dévorés par ceux qui
nt, jonchent les plaines. La
ncombre tellement le rivage,
habitants ne peuvent, pour
cher, franchir l'espace qui les
de la mer. Les rivières restent
jusqu'au mois de juillet. Cet
choses dure jusqu'en 1641.
. Le manque de récolte affame
tiaux; les brebis sont obligées
rer leurs petits.
à 1667. Années infructueuses.
Des troupeaux sont emportés
tourbillons de neige.
Misère et famine.
, Maladie épidémique qui dé-
non-seulement des maisons,
s paroisses entières.
, 1683, 1684, 1685, 1686. Froid
; récoltes presque nulles; mi-
mortalité.
, 1690. Famine effroyable, telle
n'en avait jamais éprouvé de
ble.

1696. Les souffrances des Islandais, apaisées par une année heureuse (1694), recommencent et se prolongent pendant dix ans. Elles se renouvellent en 1707, et sur les vingt-deux années qui suivent, il n'y en a que quinze de bonnes.

1748. Hiver glacial. Dans le petit district de Langanaes, quarante-quatre hommes périssent de froid et de faim.

1757. Il meurt trois mille six cents personnes, et, après un répit de six années, les mêmes calamités se renouvellent, pour se prolonger presque sans interruption jusqu'à la fin de 1782. Pendant les dernières années de ce siècle, le froid, les éruptions volcaniques et les tremblements de terre sèment le ravage et la mort en Islande. Suivant M. Stephansen, bailli d'Islande qui a écrit une description de ce pays au dix-huitième siècle, les années 1784 et 1785 virent périr 9000 personnes, 28,000 chevaux, 11,491 bêtes à cornes, et 190,488 bêtes à laine.

Le dix-neuvième siècle n'a pas commencé sous de moins sinistres auspices : déjà plusieurs années ont été marquées par des désastres irréparables.

Si l'on fait entrer dans cette longue énumération les soixante-trois éruptions de volcans dont nous avons donné la liste dans un chapitre spécial, et que nous avons omises ici pour ne pas faire de double emploi, on restera convaincu qu'aucun peuple au monde n'a été si cruellement éprouvé que le peuple d'Islande, et l'on se rendra compte de son affaiblissement numérique. Certes, il faut que les causes de dépopulation soient bien actives et bien puissantes pour que la fécondité des femmes islandaises ne répare pas les pertes annuelles.

Tout se réunit, en vérité, pour faire de l'Islande une terre de désolation et de ses habitants un peuple de martyrs : le monopole commercial achève d'épuiser les ressources des malheureux insulaires, déjà si largement diminuées par les hivers rigoureux et les étés sans soleil. Pendant près de

deux siècles, tout le commerce de l'Islande fut soumis à des entraves odieuses; en 1789, il fut déclaré libre, mais le Danemark s'en reserva le monopole exclusif. La conséquence toute naturelle de cet acte despotique est que les objets apportés par les bâtiments danois dans les entrepôts de l'Islande (*) sont excessivement chers; que les habitants sont obligés, pour se procurer les denrées et les ustensiles dont ils ont besoin, d'abandonner à l'avide trafiquant tout le fruit de leurs sueurs et de leurs veilles, et qu'il leur est impossible de se ménager des ressources pour les mauvaises années. Que de laine, de suif, de viande de mouton, de poisson, de pelleteries, et de duvet d'éder, ne faut-il pas que l'Islandais livre au marchand danois, pour obtenir seulement un peu de farine et de sel, quelques outils, et un petit baril d'eau-de-vie! Quant à l'argent, les Danois ayant intérêt à tout payer en marchandises, n'en donnent qu'avec beaucoup de répugnance et le moins possible.

Aussi le découragement paralyse l'activité et le bras de l'Islandais. Si gêne

matériaux récents, attendu qu
nous avons à dire diffère p
que les anciens écrivains ont
même sujet. Les Islandais,
sont, sous le rapport des us
qu'ils étaient autrefois. Aucun
n'a été aussi fidèle à ses tr
Leur langue, leur costume et
nière de vivre sont restés le
pendant une période de neuf
tandis que les autres peuples
modifiés sous l'influence des
tances ou de certaines indiv
puissantes. Habitués dès leur
à entendre vanter le caractère
ancêtres, et sachant que leu
tale a été l'asile de la poési
sciences à une époque où l'Eur
plongée dans l'ignorance et l
rie, les Islandais possèdent à
éminent le sentiment national
peut même observer chez u
nombre de paysans de ce
certaine dignité de maintien q
à la fois l'indépendance de
et la conscience de la valeur
nelle.

N'est-ce pas pour obéir à une

. d'après l'Edda, que les anciens
linaves employaient le mot *heill*,
ou de *sæll*, d'où, par suite des
lications de l'idiome anglo-saxon,
nglais ont fait *hail* (Dieu vous
rve!), expression employée com-
ode de salutation dans plusieurs
ges de la Bible. En s'abordant et
quittant, un affectueux baiser
ı bouche est, sans distinction de
d'âge ni de sexe, le seul genre
lut usité en Islande. Seulement,
le voisinage des factoreries,
me du peuple salue un étranger
egarde comme son supérieur, en
ıt sa main droite sur sa bouche
r son cœur, et en s'inclinant pro-
ment. Lorsque vous visitez une
e islandaise, il faut la saluer sui-
l'âge et le rang de chaque indi-
en commençant par le chef et en
ınt par le moins respectable, sans
cepter les domestiques; mais, en
nt congé, cet ordre est complé-
ıt renversé, c'est-à-dire, que le
doit être d'abord adressé aux
eurs, puis aux enfants, et enfin
naîtresse et au maître du logis.
nderson parle d'une coutume en-
plus originale. Qu'on nous per-
de traduire textuellement le
ıx passage où il en fait mention :
e maître et la maîtresse de la
n m'ayant souhaité une bonne
se retirèrent et laissèrent auprès
i leur fille aînée, pour m'aider
mon pantalon et mes bas. Je
urais bien fait grâce de cette
ge politesse qui contrastait avec
ntiments de délicatesse auxquels
ropéen est habitué. En vain fis-je
ver à la jeune Islandaise que son
tère m'était parfaitement inutile;
ersista en disant que c'était l'u-
t qu'il était du devoir d'un chré-
le venir en aide au voyageur fa-
Il fallut donc se résigner. Quand
couché, elle plaça devant mon lit
ngue planche pour m'empêcher
nber, et après avoir mis une jatte
t sur une table près de mon che-
elle se retira en me disant bon-
Cet usage est répandu dans toute
de. Quand il n'y a point de filles
dans la famille, c'est la maîtresse de la maison elle-même qui se charge de cette singulière corvée, et elle se trouve très-honorée de donner cette preuve de déférence à l'étranger qui est venu s'asseoir sous son toit hospitalier. »

Cet usage prouve en faveur des Islandais, car il révèle une grande pureté de mœurs et une chasteté qu'on n'observe plus nulle part en Europe. Mais hâtons-nous de dire qu'il fait exception, sous le rapport de la bizarrerie, à la règle générale que nous avons posée, et que tout ce que les voyageurs nous apprennent sur les autres habitudes nationales de ce peuple est, comme nous l'avons dit, fort terre-à-terre.

Comment pourrait-il en être autrement? Leurs occupations n'ont-elles pas une teinte uniforme et essentiellement monotone? La pêche, la préparation du poisson et des peaux de phoques, le tissage du drap ou wadmel, la garde des troupeaux et la fenaison, tels sont leurs uniques travaux. Et les amusements par lesquels ils font diversion à ces tristes labeurs, ont à peu près le même caractère. La lutte, les échecs et les dames, sont leurs jeux de prédilection. Y a-t-il rien de moins excentrique?

Le paysan islandais fait ses trois repas par jour : il déjeune à sept heures du matin, dîne à deux heures de l'après-midi, et soupe à neuf heures du soir. Le déjeuner se compose de *skyr*, ou lait caillé aigre, qu'on accompagne d'une grande quantité de crème douce. Quelquefois on lui donne une saveur particulière en y mêlant du jus de baies de genièvre. Leur dîner consiste en poisson sec ou gelé, et en beurre aigre, car les Islandais se servent très-rarement de beurre frais ou salé. Ils le laissent aigrir, et le conservent ainsi vingt ans et plus; ils croient ce beurre plus sain et le trouvent meilleur que celui auquel nous donnons la préférence. Plus il est vieux, plus il flatte leur goût. La livre de ce beurre vaut deux livres de beurre frais. A souper, ils mangent, soit du

skyr avec un peu de biscuit et de fromage, soit une soupe faite avec de la mousse islandaise, espèce de lichen bien connu en Europe. Ce dernier mets est le plus agréable et le plus salutaire. La boisson ordinaire est le *blanda*, petit-lait mêlé avec de l'eau. Ils boivent aussi du petit-lait pur et du lait, qu'ils ne prennent guère que chaud.

Tel est l'ordinaire des Islandais. Mais il est encore d'autres mets dont ils raffolent : par exemple, la viande salée ou fumée, ou bien encore conservée dans du petit-lait fermenté. Ils mangent aussi avec plaisir des os, des tendons de bœuf et de mouton, et des arêtes de morue, qu'ils font cuire dans du petit-lait jusqu'à dissolution. Ils les font ensuite fermenter et les servent dans du lait. Quant au poisson, il est certaines espèces qu'ils ne mangent que lorsque l'animal est sur le point d'entrer en putréfaction, et quand les fibres se détachent presque d'elles-mêmes. Ils en font quelquefois du bouillon qu'ils mêlent avec du petit-

der de prononcer même le mot *viande*. Cette coutume donne lieu à un singulier badinage : ils s'excitent les uns les autres afin que ce mot échappe à l'un d'eux, parce que le délinquant perd la portion de viande qui lui revient le mardi après Pâques (*). Le premier jour d'été est aussi fêté par un régal de famille, auquel participent tous les gens de la maison.

Nous avons parlé plus haut du beurre aigre dont les Islandais font grand cas. Ce beurre, ainsi préparé, a sur le beurre salé l'avantage de pouvoir se conserver très-longtemps sans devenir rance; lorsqu'on a soin de le bien presser, afin d'en faire sortir tout le petit-lait, quand on l'a bien pétri et soigneusement lavé, il se garde, comme nous l'avons dit, plus de vingt ans, sans perdre sa saveur acide. A l'époque où le catholicisme régnait en Islande, il y avait près des évêchés de vastes maisons qui servaient uniquement à emmagasiner de grandes provisions de ce beurre. Dans les années de disette, qui ne revenaient que trop fréquem-

va, comme poussé par une on délire, visiter une caisse rmait sa mesquine provision. ent son étonnement et sa joie rant pleine de vieux beurre

es voyageurs prétendent que aliments ne nuisent en rien des Islandais. Cependant la qu'une nourriture aussi sin- est guère propre à soutenir de ces hommes condamnés travaux de la pêche et de la On peut même ajouter, sans le se tromper, qu'une sem- mentation est tout à fait de favoriser les horribles mala- ces insulaires portent le ns leur sang, telles que la éléphantiasis et les scrofules. ment la civilisation européen- ent peu à peu en aide. Déjà n nombre de paysans islan- ourrissent un peu mieux, es vins de France, du café, et de meubles venus d'Europe. ndais se chauffent avec de de la bruyère, des buissons re, des os des bestiaux tués nsommation, des os de pois- sés d'huile de baleine, et du vache desséché. Ils emploient ois jeté sur leurs côtes par la arrive tous les ans une grande lans tout le nord de l'île. Ce en grande partie d'Améri- les vents et les courants les dans ces parages. Le Saint- n charrie beaucoup, ainsi que s qui se jettent dans la baie . Mais il en vient de bien plus a trouvé plusieurs fois sur le e l'Islande et du Groënland s qui ne croissent que dans s Etats-Unis, et qui, entraî- s flots du Mississipi dans le Mexique, avaient flotté, sous n des courants, jusque dans ge des régions circompolai- ues.

e en Islande un autre com- plus précieux encore et d'une sez étrange; c'est le *surtur-* bois noir fossilisé. On trouve cette substance enfouie sous terre à une certaine profondeur, dans plusieurs quartiers de l'île. Elle se présente sous la forme d'arbres ou de rameaux couchés horizontalement, et accumulés par grandes masses dans le même endroit. On a beaucoup discuté sur l'origine de ce bois à moitié fossile. Quelques auteurs pensent que les forêts dont cette contrée était autrefois couverte, ont pu être renversées par des torrents de lave et se transformer en surturbrand; mais si le bois eût été en contact avec la lave brûlante, il eût été infailliblement consumé; ou si la lave était assez refroidie pour ne pas brûler ce qu'elle rencontrait, elle eût arraché violemment les arbres et les eût dispersés dans le plus grand désordre; or les fragments de cette substance sont uniformément rangés dans une position longitudinale et dans un ordre remarquable. L'hypothèse la plus vraisemblable, c'est que les anciens bois de l'Islande ont été abattus par la force de l'eau, puis recouverts à plusieurs pieds de hauteur de matières volcaniques. Quoi qu'il en soit, cette matière combustible offre, par l'état auquel elle est parvenue, un phénomène singulier. On ne peut douter que ce ne soit du bois, car on y voit les veines et les couches concentriques, en plus ou moins grand nombre, suivant l'âge des arbres. Le surturbrand, exposé à l'air sec ou au soleil, tombe en petites parcelles et se détruit; tandis qu'il se conserve très-longtemps dans les lieux humides. Mis au feu, il donne une petite flamme claire, et produit une chaleur très-intense. Les forgerons et les serruriers le préfèrent au charbon de terre, parce qu'il ne brûle pas tant le fer, et que l'odeur légèrement acide qu'il répand, en se consumant, n'est nullement malsaine. Du reste, ce n'est pas là le seul usage auquel on fasse servir le surturbrand. Les Islandais le travaillent avec une adresse merveilleuse et en font toute espèce d'ustensiles; car ce bois n'a pas seulement la couleur de l'ébène, il en a aussi la dureté. Réduit en poudre, il préserve les habits des vers, et les insulaires assurent que

c'est un remède souverain contre les coliques violentes.

Ce que nous venons de dire des mœurs et des usages des Islandais est suffisamment caractéristique, et nous dispense de plus amples détails.

Langue islandaise. Les runes. L'islandais est considéré avec raison comme le modèle et la souche primitive du grand dialecte en usage chez les nations septentrionales et tiré de la langue gothique. Tandis que le suédois, le danois, et même le norwégien, qui est une espèce de dialecte fort doux, subissaient plus ou moins l'influence de l'idiome teutonique ou allemand, la langue des anciens Scandinaves se conservait en Islande dans toute sa pureté. Cette langue était, durant le moyen âge, le *dönsk tunga*, ou langue danoise; les Islandais l'appelèrent d'abord *norræna*, parce qu'ils l'avaient importée de la Norwége : ce dernier nom ressemble à celui de *norns* ou *norse*, qui désigne le dialecte corrompu parlé dans les Orcades. C'est seulement depuis que le scandinave pro-

compliquées et de nombreuses modifications de mots; ce qui lui donne un point de contact avec l'allemand. Elle a les trois genres, comme le grec, la déclinaison des noms propres, comme le latin, et, comme le danois, l'article déterminé qui se place à la fin des substantifs. Elle est douce et exempte de la prononciation si dure des idiomes germaniques. Elle participe à la fois du danois, du suédois, de l'allemand, du hollandais, de l'anglo-saxon et de l'anglais; elle offre aussi des affinités avec le grec et les langues slaves (*).

Les runes étaient autrefois les caractères d'écriture usités en Islande. Le mot *rune* signifie parole mystérieuse. Chez les Finnois, il désigne les chants populaires, et quelquefois aussi chez les Islandais. Les monuments historiques et littéraires du Nord ne nous apprennent rien ni sur l'époque où les runes furent introduites en Europe, ni sur celle où elles tombèrent en désuétude. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles passaient, en Scandinavie, pour avoir été enseignées par

es populations septentrionales
u quatorzième siècle.

ÉRATURE. *Les scaldes.* L'ap-
n presque exclusive des runes
ses mystiques se conçoit mieux
on réfléchit que les anciens
aves, par suite de l'habitude
étaient de réciter de mémoire
chants populaires, n'avaient
aucun besoin de l'écriture po-
Les poëtes créaient, et le peu-
était leurs chants, qui se per-
nt ainsi dans son souvenir de
ion en génération. L'activité
tuelle des Islandais favorisait
de ces traditions orales. Cette
était telle, qu'à l'époque où
e était encore plongée dans les
s, les habitants de cette île voi-
pôle cultivaient déjà la poésie
toire, et s'initiaient à des con-
ces qui devaient avoir pour ré-
non-seulement de hâter leur
pement moral, mais encore de
ettre à la postérité des docu-
certains sur les antiquités du

oût des Islandais pour la litté-
et la science n'est pas difficile à
er : les Norwégiens qui peu-
ce pays appartenaient aux fa-
les plus distinguées de la mère
Ils étaient dès leur enfance ac-
ués à entendre le récit des choses
fois; ils avaient fréquenté les
lées publiques, où la voix des
s éloquents avait plus d'une fois
leur oreille; enfin, ils avaient
le leurs expéditions maritimes
nnaissance assez exacte de la
n politique, de l'histoire et des
des autres contrées de l'Euro-
it ce trésor intellectuel, ils l'ap-
nt en Islande, et les hauts faits
lis par eux-mêmes sur cette
'adoption leur fournirent l'oc-
d'exercer leur verve littéraire.
ntèrent aussi; ils racontèrent
ent comme le passé, et les loi-
leurs longues nuits d'hiver ne
qu'augmenter cet heureux pen-

premiers poëtes islandais qui
ent sur le continent eurent tant de succès, que l'art de faire et de chanter des vers héroïques fut plus que jamais cultivé dans les tristes vallées de l'île nouvellement colonisée. Les représentants les plus célèbres de cette littérature parlee furent les scaldes. C'étaient des hommes au bras de fer et au langage inspiré; guerriers et poëtes, ils chantaient les exploits des héros, les combats et la mort des braves qui s'en allaient vers le Valhalla. Leurs chants avaient un caractère exclusivement martial; on n'y trouvait ni gracieuses images, ni sentiments tendres, ni pensées douces et tranquilles. Il n'y avait dans leurs œuvres qu'un parfum de batailles, une odeur de sang qui donnait des vertiges à ceux qui les entendaient réciter et exaltait leur ardeur belliqueuse.

Les scaldes étaient les bienvenus à la cour des rois. Lorsqu'ils voulaient faire fortune, ils allaient chez les princes du Nord, et leur demandaient la permission de chanter un de leurs poëmes. Si le scalde faisait preuve de talent et savait conquérir les éloges de l'auditoire, on le récompensait sur-le-champ par le don d'un anneau d'or, d'une épée ou d'un riche vêtement; dès ce moment, il était admis au nombre des familiers du prince. Il avait souvent l'honneur d'occuper la seconde place dans la salle des festins, et devenait à la fois le généalogiste, l'historiographe, l'ami et le conseiller intime du souverain. Les courtisans apprenaient ses inspirations par cœur, afin de pouvoir à leur tour, et partout où ils se trouveraient, célébrer les vertus et la valeur de leur patron : ainsi se consolidait et se répandait au loin la réputation du scalde. La meilleure preuve de l'importance que ces aventuriers acquéraient auprès des rois, c'est qu'ils se permettaient de leur dire des vérités que nul autre n'aurait osé faire entendre à l'oreille du maître. Le scalde suivait son roi à la guerre. Avant la bataille, il fallait qu'il composât un chant approprié à la circonstance. Il le récitait ensuite devant le prince, et sa parole animait les soldats qui se répétaient les uns aux autres

les vers du poëte guerrier. Pendant le combat, il se tenait auprès du chef, afin d'être témoin de sa bravoure et de pouvoir raconter ses prouesses. C'est ainsi qu'à la bataille de Stiklastad (1030) nous voyons le roi Olaf ordonner à ses scaldes d'entrer dans la garde d'élite chargée de protéger ses jours : « Il faut, leur dit-il, que vous soyez auprès de moi, pour que vous voyiez de vos propres yeux ce qui va s'accomplir aujourd'hui, et que, pour chanter nos exploits, vous puissiez vous passer du témoignage des autres. » Du reste, les scaldes payaient bravement de leur personne, et avaient le bras aussi lourd que les hommes d'armes qui les entouraient. Plusieurs se firent tuer glorieusement en s'élançant au travers des phalanges ennemies, ou en voulant défendre le prince qu'ils accompagnaient.

« Quand un roi avait su rendre dignement hommage au talent et au caractère d'un de ces poëtes énergiques, il pouvait compter sur sa bravoure et sa fidélité : un jour, l'orage jette sur

un fils, et Starkoddr ne veut
lever au jeune prince l'honneur
ger la mort de son père : il s
en Suède, et pendant qu'il rac
dernières batailles et se prépa
livrer de nouvelles, il appre
Helga, la fille de Frodd, a été
par un orfévre. Il part à l'inst
rive en Danemark, entre chez l'
la tête couverte d'un grand
qui lui masque le visage, et s
à l'écart, immobile et silencie
il reconnaît que tout ce qu'on
n'est que trop vrai ; il obse
serrant la poignée de son glai
caresses que Helga prodigue à
ducteur. Tout à coup la jeune
perçoit, jette un cri de terr
repousse son amant. Starkod
ve, et le malheureux orfévre
pâle et effaré, cette main de f
menace, et cette épée qui va
santir sur lui. Aucun moyen d
fendre, aucun moyen de s'en
il est là qui tremble et se cou
le regard enflammé du scalde,
l'oiseau sans force sous le re

s, et à ces mains grossières de
her ta peau de satin? »
Quelque temps après, Helga se
e avec le fils d'un roi, et le scalde
urne en Suède. Mais un jour, on
lui dire que Ingel, le nouveau roi
anemark, loin de chercher à ven-
la mort de son père, est devenu
i de ceux qui l'ont tué et a épousé
sœur. A cette nouvelle, Star-
ir se remet en route; il accourt
le palais d'Ingel, et, sans se faire
ncer, entre dans la grande salle
estin, et va s'asseoir sur le siége
nneur qui, du temps de Frodd, lui
toujours réservé. La reine, aper-
nt cet homme couvert d'habits
ireux qui s'en allait prendre la
leure place, lui ordonna de se re-
. Le scalde ne chercha pas à se
fier, il ne répondit rien : il des-
it, mais, dans la rage qui le do-
uit, il donna un tel coup de poing
re les colonnes de la salle, que
e la maison en fut ébranlée. Quand
i revient de la chasse, il recon-
l'ami de son père, et, quoique le
e vieillard le gêne, il ordonne à
un de lui faire bon accueil : alors
ourtisans s'empressent autour de
et la reine lui demande pardon
on erreur. Mais Starkoddr écoute
les éloges et toutes les protesta-
s d'un air distrait et indifférent. On
are pour lui une grande fête, et
asseoit au banquet de deuil. Toute
ble est couverte de mets recher-
, de liqueurs rares, et il se sou-
t qu'autrefois on n'y voyait que
oupe d'hydromel et le quartier de
f rôti. Quand le roi l'invite à boire
i présente les plats choisis qu'il
lait ordinairement pour lui-même,
eux guerrier le repousse avec mé-
: « Je suis venu ici, dit-il, pour
le fils de Frodd, non pas pour
un lâche voluptueux qui ne songe
manger. » Autour de lui il entend
er allemand, et sa fierté scandi-
se révolte à cet accent étranger.
t à coup les meurtriers de son roi
issent et viennent prendre place à
s; à leur aspect, le regard de Star-
ir s'enflamma de colère, et la
reine en fut si affligée, qu'elle arracha le diadème d'or qui brillait sur sa tête, et le lui présenta; mais le scalde le rejeta avec dédain, et s'écria : « Loin de moi ces folles parures; loin de moi tes présents! Penses-tu qu'un vieux soldat se laisse séduire comme une femme à la vue de l'or? Je le dis à haute voix : celui-là n'a pas un noble cœur qui peut poser sur sa tête de tels ornements. La vraie parure du guerrier, c'est la cicatrice et l'épée. »

« A ces mots, il s'élance sur les assassins de Froddr, les renverse à ses pieds et retourne en Suède finir sa vie de héros (*). »

Jusqu'ici nous avons vu le scalde arriver pauvre à la cour des princes et y parvenir rapidement aux honneurs. En voici un qui va plus loin encore, qui s'assied sur le trône des rois. Frodd III, roi de Danemark, étant mort sans héritiers, le peuple danois mit la couronne au concours, et la promit à celui qui composerait le meilleur poëme sur la mort du prince. Un scalde encore inconnu, nommé Biarn, fut proclamé vainqueur et devint roi.

Mais tous les scaldes n'avaient pas besoin de chercher honneurs et fortune au péril de leur vie. Il y en avait qui tenaient ces avantages de leur naissance, parce qu'ils appartenaient aux plus puissantes familles de Scandinavie. Des jarls, des ducs, des princes même cultivaient la poésie, et chantaient les héros comme l'humble Islandais qui venait s'asseoir à leur table. Parmi ces scaldes de haute lignée, le plus célèbre est Ragnar Lodbrok, roi de Danemark. La biographie de ce monarque poëte nous a été conservée dans une des premières sagas islandaises. Comme dans presque tous les récits de ce temps, le merveilleux, dans l'histoire de Ragnar, se mêle au positif; mais la vérité se laisse facilement deviner à travers le voile transparent du mythe historique.

Nous voyons d'abord la jeune Thora, fille d'un roi du Gothland, empri-

(*) Marmier, Lettres sur l'Islande, p. 132.

sonnée dans son palais par un serpent qui, entourant de ses plis le château tout entier, en défend l'approche à tous ceux qui veulent y pénétrer. Le roi promet la main de sa fille à quiconque tuera le monstre formidable. Ragnar se présente, et triomphe. Il épouse Thora; mais elle meurt, et lui, pour se consoler, s'en va courir les mers et guerroyer envers et contre tous. Dans une de ses excursions en Norwége, il rencontre une jeune fille dans une chaumière, et il en fait sa femme. Mais bientôt il s'éprend de la belle Ingeborg, fille du roi de Suède, et, au mépris des liens qui l'unissent à Kraka, son épouse, il la demande en mariage. A son retour dans ses États, Kraka, instruite de son infidélité, lui déclare qu'elle n'est pas une pauvre paysanne, comme il l'avait cru jusqu'alors, mais la fille de Sigurd qui a tué le serpent Fafnir; pour le prouver, elle lui annonce qu'elle mettra au monde un fils dans les yeux duquel on verra l'horrible image d'un dragon. A la naissance de cet enfant, Ra-

tureuses. Il veut d'abord envahir gleterre, et il s'embarque sur vaisseaux équipés à grands frais. roi de la Grande-Bretagne, lui bataille et le fait prisonnier. Le guerrier est condamné à périr dan fosse remplie de serpents venin Le premier jour, les vipères n' l'attaquer à cause d'une cotte de m impénétrable dont sa femme l'a r avant de quitter le Danemark. Ella lui enlève son armure; au les serpents se jettent sur lui, s'e lent autour de son corps, et le vrent de blessures mortelles (*). Ragnar entonne un chant de m pour mourir comme doit mou scalde vaincu :

« Nous avons frappé avec le g — Quand j'allai dans le Gothlan vengeance eut bientôt détruit le gon qui se cachait sous terre. C alors que Thora devint ma fiancé m'appela Lodbrok, parce que j' tué le serpent habitant de la terre. épée enrichie d'or poli transper monstre aux longs replis.

ire lorsque nous envoyâmes
s d'Helsinga à la salle d'O-
aisseaux sillonnèrent les eaux
La flèche empennée fit sentir
e. Les flots de sang qui jail-
les blessures fumantes tei-
ientôt le torrent. Les épées
ient sur les cuirasses. Les ha-
bles fendaient les boucliers.
avons frappé avec le glaive.
crois, ne revint du combat
noment où le courageux Hé-
omba au milieu de ses che-
des. Quand il cinglait vers
ieun chef porté par les cour-
nants de la mer ne fendait
iment la retraite des oiseaux
on cœur audacieux le poussa
ée dans la bataille tumul-
. . . . . .
. . . . . .
avons frappé avec le glaive.
euses étaient les bandes que
dès l'aurore, s'élançant à
Une épine s'enfonça trop tôt
eur de mon fils Regner. Ce
qui ôta la vie à l'intrépide
ime. Les armes résonnaient
armure d'acier éprouvé. Nos
rillaient dans les airs.
avons frappé avec le glaive.
rience prouve qu'il faut se
u destin. Il en est peu qui
e soustraire à la puissance
Quand je semais le carnage
res d'Ella, quand je condui-
aisseaux dans ses ports, quand
gions les oiseaux de chair et
ans les baies de l'Écosse, je
ntais pas que mes jours se-
nchés par mon ennemi.
avons frappé avec le glaive.
est une consolation qui sou-
courage : la cour du père
est ouverte devant l'homme
. Nous boirons bientôt la li-
bréé dans le large crâne de
is. Les héros morts sont heu-

nar continue ici l'énumération
s dans lesquels sa valeur s'est
es mêmes métaphores se retrou-
presque toutes les strophes que
ns sous silence.

reux quand ils entrent dans le palais du redoutable Fealner (*); je n'approcherai pas de la cour de Vithris (**) avec une voix tremblante d'effroi.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Les fils d'Aslang (***) viendraient bien vite armés de torches enflammées, et prêts à combattre, s'ils savaient notre malheur. Quel essaim de vipères pleines de venin déchirent mon corps! J'ai cherché une noble mère pour mes enfants, une mère qui donnât des cœurs courageux à ma postérité.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Maintenant la couronne va bientôt passer à mon héritier. Terribles sont les souffrances que cause la couleuvre! Les serpents ont fait leurs nids dans les plus profondes retraites de mon cœur. Mais c'est la consolation de mon âme de penser que la lance de Vithris percera bientôt Ella. Mes fils seront gonflés par le désir de la vengeance, en apprenant le sort de leur père; ces généreux enfants oublieront les douceurs de la paix.

« Nous avons frappé avec le glaive. — Cinquante fois ma lance, précurseur de la dévastation, a annoncé de loin mes entreprises. Aucun roi n'a, ce me semble, plus de motif de se glorifier. C'était le passe-temps de mon enfance de teindre mon épée de sang. Les dieux me recevront au milieu d'eux; aucun soupir n'attristera ma mort.

« Maintenant, cessons de chanter. — Voyez, les vierges célestes, venues de la salle où se tient la cour belliqueuse d'Odin, m'invitent à y venir. Là, heureux sur mon trône élevé, je boirai l'hydromel. Ma vie est finie. Le sourire de la mort erre sur mon visage tranquille. »

Ce chant funèbre, que plusieurs écrivains ont attribué à un Islandais, mais dont le savant M. Rafn a prouvé l'ancienneté, porte bien le caractère de la poésie héroïque de cette époque. Il a quelque chose de rude et de sau-

(*) Surnom d'Odin.

(**) Fils d'Odin, mis au nombre des grands dieux.

(***) Femme de Ragnar Lodbrok

vage, qui donne une idée exacte des mœurs farouches des hommes du Nord. Ragnar, quand il prononce le nom de sa femme, ne s'attendrit pas à son souvenir; il ne pense à elle que pour se dire qu'elle a donné de nobles cœurs à ses enfants, et que ceux-ci vengeront assurément leur père. Déchiré par la morsure des serpents qui s'acharnent sur son corps, il ne songe qu'à ses victoires sur ses ennemis et à la gloire que lui ont acquise ses exploits. Puis, quand il sent la mort qui s'approche, il se réjouit à l'idée qu'il va là où vont les héros; enfin il expire le sourire sur les lèvres. C'est là le type du guerrier et du scalde des premiers siècles; aussi Ragnar Lodbrok est-il célèbre dans le Nord et comme souverain et comme poëte.

La poésie des scaldes resta pendant plusieurs siècles ce qu'elle avait été dans l'origine, c'est-à-dire, claire, précise, hardie, énergique; mais elle finit par perdre ces qualités distinctives; elle devint prétentieuse, ampoulée et presque inintelligible. Les scaldes des

Snorre Sturleson et Saxo le gram
rien ont fait la base principale de
chroniques. C'est encore aux char
ces trouvères que l'on doit le ta
de la théogonie et de la cosmo
scandinaves, c'est-à-dire toute la
gnifique épopée de l'Edda. Sans
les traditions des peuples septe
naux auraient été perdues pour
et la littérature islandaise des
postérieurs aurait été vide d'ens
ments et de révélations sur le po

*Caractère de la littérature i
daise à différentes époques.* La li
ture dont nous venons de parler,
à dire, celle dont les scaldes é
les organes ambulants, n'appa
pas proprement à l'Islande. Les p
du Danemark, de la Suède et
Norwége peuvent en revendique
large part. Tout le Nord a eu ses
riers chanteurs, et ceux qui ven
d'Islande n'avaient rien ni dan
idées, ni dans les formes du lan
qui les distinguât de leurs coal
des autres pays. Il est donc temp
nous nous occupions de la litter

oivent être classées à part et
s, pour la plupart, dans les
s scientifiques. Ce jugement est
ır les produits les plus juste-
lèbres du génie islandais, et
r les travaux des chroniqueurs,
plus grand nombre rentre dans
générale que nous venons de

térature islandaise a eu trois
listinctives, son apogée, sa
ce et son réveil. La première
est comprise entre le onzième
zième siècle. C'est dans cet in-
de temps que cette littérature
i les œuvres qui constituent ses
gloire. On sent qu'elle était
ine de séve et d'ardeur, qu'elle
argement à la source du pa-
e et de la liberté, et que le
lont elle formulait les senti-
vait encore toutes les vertus
es qui faisaient sa force. Sœ-
élébrait Odin dans l'Edda, et
'une main hardie le tableau de
ologie et de la cosmogonie
ves. Les chroniqueurs compo-
urs plus belles sagas. Snorre
lisait son nom et sa patrie par
ux sur les rois norwégiens;
odd faisait l'histoire de son
s ses *Shedæ*, et rappelait les
islandaises dans son Land-
k; le Rymbegla ou calendrier
tique, et le *Miroir du roi*
skugg-sio), publiés à la même
prouvaient que le génie islan-
it un côté essentiellement po-
fin les premières sagas, toutes
es de la poésie des scaldes,
nient une série de productions
s, particulières à l'Islande.
conde phase de la littérature
e, celle de sa décadence, date
du treizième siècle et du com-
ent du quatorzième. La petite
ue était devenue tributaire de
ége; elle avait perdu dans les
iviles son ardeur et son énergie;
ouragée par la perte de son in-
nce, elle avait été cruellement
ar des fléaux qui l'avaient jus-
épargnée. Les volcans et les
nents de terre avaient boule-
versé le sol, détruit les richesses des colons, et jeté l'épouvante dans tout le pays; une effroyable maladie épidémique avait enlevé les deux tiers de la population; enfin, pour comble de calamités, des corsaires anglais avaient pénétré dans l'intérieur de l'île, et n'avaient laissé sur leur passage que sang et ruines fumantes. Tant de malheurs, éprouvés coup sur coup, avaient jeté une sombre tristesse dans le cœur des Islandais, et détourné leur attention des occupations qui avaient fait autrefois le délassement de leur esprit. La poésie et l'histoire furent négligées; toute émulation s'éteignit chez les hommes les plus capables de suivre l'exemple des génies des siècles précédents. L'influence du christianisme, qui avait été lente à se faire sentir, contribua aussi à perdre la littérature islandaise. Le petit nombre de ceux qui, au milieu de ce désastre intellectuel, essayèrent de ranimer le flambeau de la poésie nationale, préoccupés des légendes et des prétendus miracles des missionnaires catholiques, ne produisaient que des œuvres sans originalité et sans couleur. Les saints avaient usurpé la place des héros païens de l'antiquité scandinave. Le moine Eystein acquit bien quelque célébrité par la publication de son poëme du *Lys;* mais ce long cantique en l'honneur de la Vierge Marie n'avait aucune des qualités qui constituaient la valeur des productions littéraires d'autrefois.

Cependant cette période n'était qu'un temps d'arrêt dans le développement du génie islandais. Les descendants des scaldes devaient, plus tard, se réveiller de leur léthargie, et se reprendre à la vie intellectuelle. La réforme de Luther avait ranimé le nord de l'Europe, qui se mourait de langueur; elle galvanisa aussi l'Islande. Mais cette résurrection littéraire n'enfanta aucun homme de la taille de ceux qui avaient autrefois chanté Odin et les héros. Les œuvres sorties de la plume des écrivains islandais furent toutes empreintes d'un caractère de froideur et de sécheresse qui contrastait singulièrement avec la fière énergie

des inspirations des anciens poëtes. L'histoire sous forme d'annales chronologiques remplaca la chronique animée ; la dissertation savante détrôna la saga dramatique et pittoresque. L'Islande était devenue raisonneuse, et sacrifiait désormais à la logique, comme elle avait sacrifié à l'imagination. Néanmoins plusieurs esprits supérieurs apparurent durant cette période de rénovation. Plus tard, au dix-huitième siècle, on vit surgir du sein de la foule des hommes d'un mérite non moins éclatant, tels que Olafsen, auteur du lexique runique; Magnussen, qui publia une excellente grammaire islandaise; Vidalin, archéologue distingué, Einarsen, qui fit une précieuse esquisse de la littérature de son pays; et plusieurs autres érudits qui méritèrent par leurs travaux l'estime et la reconnaissance de leurs concitoyens. Quant aux prétendus poëtes qui se crurent alors destinés à jouer le rôle de scaldes modernes, parmi les soixante-dix-huit noms cités par Einarsen, il n'en est qu'un seul que l'on puisse rappeler : c'est celui de Halgrim

sen, savant naturaliste, co
poésies qui, par leur caract
et rêveur, se rapprochent d
son frère rima des refrains
une verve de bon aloi se rév
que page; Bénédict Gröndal
une réputation littéraire m
jourd'hui, on peut citer M.
sen ; celui-là est un vrai
l'Islande est fière de le poss
sume à lui seul, et person
coup mieux que les homm
dont on a lu plus haut les
mouvement littéraire issu
dernier siècle, et la tendan
islandais moderne dans sa
plus élevée. Il aime sa pat
Béranger, et la célèbre dan
il est quelquefois aussi tend
martine, et soupire des acc
d'amour et de tristesse.

Les deux Eddas. Nous v
diquer le caractère de la
islandaise pendant ses phase
de décadence et de régénéra
sidérée dans son ensemble
térature admet deux grandes
la première comprend les

collection de poemes mythologiques et historiques, entremêlés de préceptes moraux. Ces poëmes sont au nombre de trente-huit. En voici les titres, avec l'indication des matières qu'ils traitent :

1. La *Voluspâ* (*), ou la prophétie de Vola. C'est le tableau complet de la mythologie des peuples du Nord. On croirait lire une série d'oracles sortis de la bouche d'une pythonisse; c'est, en effet, la sibylle scandinave qui chante la lutte des démons, la destruction du monde et sa régénération. Rien de plus sombre, de plus terrible, de plus mystérieux et de plus bizarre que ce tableau des temps primitifs. L'auteur des *Lettres sur l'Islande* en a traduit un fragment que nous allons citer pour donner un échantillon de cette ancienne poésie :

« Au commencement des temps, il n'y avait rien; il n'y avait ni sable, ni mer, ni vent. On ne voyait point de terre et point de ciel, rien que l'abîme vide sans arbres et sans végétation.

« Le soleil parut au sud. La lune ouvrit la porte de la nuit. Mais le soleil ne connaissait pas sa route; la lune ne savait pas où elle devait se poser, et les étoiles ignoraient leur place.

« Alors les dieux montèrent sur leurs siéges élevés, et tinrent conseil ensemble. Ils donnèrent un nom à la nuit et au crépuscule. Ils réglèrent l'heure du matin, le milieu du jour, et partagèrent l'année.

« La prophétesse sait où s'élève le frêne Ygdrasil, le grand arbre qui étend au loin ses blancs rameaux. De là découle la rosée qui baigne la terre, et le frêne reste toujours vert.

« Du milieu des eaux, les trois filles de la Sagesse s'avancent sous cet arbre. L'une s'appelle *Urd*, la seconde *Verdandi*, la troisième *Skuld*. Ce sont elles qui règlent le destin de l'homme, et disposent de sa vie.

« Elle sait que la trompette de Heimdal est cachée sous les larges rameaux de l'arbre céleste. Elle voit les vagues écumantes du fleuve de sagesse tomber du front de l'Alfader.

« Un jour, elle était assise à l'entrée de sa demeure. Elle voit venir à elle le dieu savant par excellence, et le regarde entre les yeux. « Que me de-« mandez-vous? Qu'attendez-vous de « moi? Je sais tout, Odin. Je sais que « ton œil est plongé dans la limpide « source de Mimer, qui, chaque matin, « l'arrose avec l'eau de la sagesse. »

« Le dieu souverain lui donna des anneaux, des bâtons runiques, et le don de prophétie. Sa vue s'étend au long et au large sur chaque monde.

« Elle a vu le sort cruel réservé à Balder, fils d'Odin. La branche d'arbre croissait; elle était petite encore, mais belle. Cette branche devint un glaive meurtrier. Hauder s'en servit.

« Bientôt naquit le fils d'Odin, qui devait venger Balder. En une nuit il devint vieux, et il ne se lava pas les mains, et il ne se peigna pas les cheveux avant que d'avoir porté sur le bûcher le meurtrier de Balder. Mais Frigga pleurait le malheur arrivé dans le Valhalla. »

Une voix crie à la prophétesse : Voyez-vous encore quelque chose? Elle répond :

« Les chiens aboient dans les cavernes de Gnipa. Les chaînes sont brisées. Les loups sont libres. La prophétesse sait encore beaucoup de choses; elle voit de loin le déclin de l'empire céleste, la chute des dieux.

« Les frères combattent l'un contre l'autre et se tuent. Les parents rompent leurs liens. On viole la foi du mariage. On brise les boucliers. C'est un temps de fer, un temps de loups et d'orages, et avant que le monde s'écroule, les hommes ne s'épargnent plus.

« Les chiens aboient dans les caver-

conséquences du paganisme scandinave, et composa de ces monuments divers l'ouvrage qui porte le titre d'*Edda*. Sœmund mourut en 1133, à l'âge de 77 ans. Son œuvre resta près de cinq siècles inconnue dans son propre pays. Ce ne fut qu'en 1639 que l'évêque de Skalholt découvrit et envoya au roi de Danemark le manuscrit des principaux poëmes.

(*) Ce mot vient de *vola* (sibylle) et *spâ* (prophétie.)

nes de Gnipa. Les chaînes sont brisées; les loups sont libres. Du côté de l'est s'avance Hrym. La mer déborde; les serpents s'enflent avec colère. L'abîme des eaux s'entr'ouvre. L'aigle pousse des cris de joie auprès des cadavres qu'il déchire, et le Naglfar flotte sur les vagues.

« Il vient du midi. Les fils de Muspell le montent; mais Loki le gouverne. Toute la race des monstres accourt avec les loups, et Loki marche à leur tête.

« Surtur vient du sud et apporte l'incendie. Son épée flamboie. Les rochers se fendent. Les trottes errent avec anxiété. Les hommes prennent le chemin de la mort. Le ciel se déchire.

« L'inquiétude saisit le cœur de Hlyna (*), lorsque Odin s'avança contre le loup. Le vainqueur de Belâ combat contre Surtur. Mais l'époux chéri de Frigga succombe.

« Alors le fils du maître de la victoire, le puissant Vidar, s'avance pour lutter avec le loup monstrueux. D'une main il saisit cette progéniture de mier des dieux et la race de Fiolner avaient possédées avant le temps.

« Les champs se couvrent de fruits sans qu'on les cultive. Le mal est anéanti. Balder revient, et demeure avec son frère Hauder dans le palais d'Odin.

« La prophétesse voit la salle de Gimle toute couverte d'or et plus brillante que le soleil. Les justes doivent y demeurer et y vivre heureux à jamais.

« Du fond des lieux ténébreux, Nidhug, l'horrible dragon, s'élève portant sur ses ailes les cadavres des morts. Il plane au-dessus des vallées, tombe, et disparaît. »

2. Le *Vafthrudnismâl*. C'est un chant cosmogonique où l'on voit le géant Vafthrudner proposer à Odin des questions sur la création du monde; et le dieu y répond dans un langage assez clair: c'est le complément de la Voluspâ.

3. Le *Grimnismâl*; autre complément de la Voluspâ. Odin, caché sous le nom de Grimnir, est en prison, et y compose ce poëme, dans lequel il se

qvida. Autre poëme à
or. Il va chez le géant
i dérobe une immense
s laquelle il boit ensuite
c les autres dieux.
rekka. C'est le tableau
lequel Loki massacra ces

ymsqvida. Encore un
nneur de Thor, qui a
rible marteau, et qui
éant Thrym, qui le lui

afnagaldr Odins, ou
e des corbeaux d'Odin.
ction de la chute des
voie Braga et Loki con-
me des divinités qui re-
Destin dans la mytho-
ve. Mais la prophétesse
e funèbre, et les messa-
n retournent tout alar-

amsqvida. Odin, tour-
songe de son bien-aimé
l lui-même aux enfers,
e *Vegtam*, et apprend
la mort que le sort a
arrêts terribles et irré-

vinnsmâl. Poëme obs-
té la mésaventure d'un
dont la fiancée est de-
n autre.
dluliod, ou la Petite
e de table généalogique
n scalde voulut consa-
l'une famille princière.
ugalldur, ou le Chant
roa. Une mère sort de
enseigner à son fils les
orcellerie, et le préser-
ce des mauvais esprits.
zaungr. C'est un chant
à bras avec lequel
Danemark, força les
ninins Fénia et Ménia
r.
Heidreks Kongs. C'est
gmes qu'Odin, sous le
r Blindi, propose au
aque question est sui-
on.
rqvida. Poëme histo-
rique sur un prince finnois nommé Volund, et sur Nidud, roi de Suède.

20. Le *Helgaqvida Haddingiaskada*. Chant de même nature sur un prince norwégien de ce nom.

21-38. Récits poétiques des exploits de plusieurs guerriers célèbres parmi les Goths, les Franks, les Huns et les Scandinaves. Au nombre de ces récits, celui des aventures de Sigurd est le plus remarquable. Nous allons en donner une analyse rapide.

La plupart des héros du Nord débutent par un combat avec un serpent. Vaincre un dragon furieux est l'exploit le plus difficile et le plus glorieux. Sigurd Ring ne fait pas exception à la règle. Il tue un serpent monstrueux nommé Fafnir, dont les immenses trésors sont convoités par le nain Regin, qui a élevé Sigurd. Notre héros, de peur d'être trahi par son maître, l'assassine, enlève l'or du serpent, et s'en va courir les aventures. Il rencontre la belle Brunhilde, qui, de Valkyrie qu'elle était, est devenue une simple femme par l'ordre d'Odin, qui a voulu la punir de lui avoir désobéi. Elle enseigne à Sigurd l'art des runes, et l'initie aux secrets de la magie. Elle devient ensuite sa fiancée. Mais Sigurd, au mépris de sa promesse, épouse Gudrun, fille de Giuke et de Chrimhilde, sœur de Gunnar et de Hogni. Gunnar demande Brunhilde en mariage; mais elle déclare que celui-là seul la possédera qui traversera sain et sauf un bûcher enflammé. Sigurd sort triomphant de cette épreuve, et il épouse Brunhilde au nom de Gunnar. Suivant l'usage, il passe trois nuits auprès d'elle, dans le même lit, mais séparé d'elle par une épée. Une haine implacable règne bientôt entre elle et sa belle-sœur Gudrun. Celle-ci lui a reproché d'avoir passé trois nuits avec Sigurd, et la Valkyrie ne peut oublier cet affront. Il lui faut le sang de celui qu'elle a aimé. Un des frères de Gunnar se charge d'égorger le héros dans son sommeil. Mais alors le remords s'éveille dans le cœur de Brunhilde. Dans son désespoir, elle parcourt, comme

un fantôme, les grandes salles du château, faisant retentir leurs murs de ses cris plaintifs, et appelant Sigurd, que sa colère a précipité dans la tombe. Elle finit par se brûler sur un bûcher, où elle fait jeter avec elle cinq femmes et huit hommes, espérant, par ce suicide solennel, fléchir le courroux des dieux.

Gudrun, la veuve de Sigurd, n'éprouve pas une douleur moins amère: rien ne la console, ni les discours flatteurs des jarls, ni les exhortations de ses compagnes. Elle prend le parti de s'exiler, et passe sept ans à voyager. Mais un breuvage magique, composé par sa mère Chrimhilde, lui fait enfin oublier ses malheurs, et elle consent à devenir la femme d'Atli, frère de Brunhilde. Atli avait attribué la mort de sa sœur à Gunnar et à Hogni, fils de Giuke. Son mariage avec Gudrun, leur sœur, ne le fit pas renoncer à ses projets de vengeance. Il attire ses deux beaux-frères dans son palais et les fait charger de fers. Par son ordre, Gunnar est jeté dans une fosse remplie de

la mer, dans les flots de laquel
s'était jetée, ne voulut pas
femme couverte de tant de sang
rejeta sur un rivage lointain. E
vint l'épouse du roi Jonakur,
de lui trois fils aussi noirs q
corbeaux. Quant à sa fille Svar
née de son mariage avec Sigurd
Jarmerik, son époux, la con
pour crime d'adultère à être
par des chevaux. Mais sa bea
rêta la fureur des coursiers, e
lut l'enfermer dans un sac pou
la foulassent aux pieds. Alors l
et la fureur remplissent en
cœur de Gudrun : elle excite
sentiment de ses fils et les pou
vengeance; mais elle meurt
par la violence de ses émotions

Telle est l'histoire sanglante
gurd et de sa famille. Ce poën
être considéré comme un model
cienne poésie scandinave. Il
fidèlement les mœurs de ces
grossiers, où hommes et femmes
toujours le glaive à la main. I
mence avec éclat et originalité

sfiord. A trois ans, il fut envoyé
où il fut élevé par Jon Loptson,
riche et instruit, et petit-fils
und Frodœ. La lecture des ma-
que possédait son précepteur
au jeune Snorre l'amour de la
t de l'histoire, dans lesquelles
t à tel point qu'il ne tarda pas
ir une grande réputation lit-
A la mort de son tuteur (1197),
sa retraite d'Odda, et épousa
l'un riche prêtre qui habitait
ur la rive occidentale du Bor-
; ce mariage ajouta quatre mille
à la petite fortune que son
avait laissée. Au bout de
années, il se trouva propriété
s biens de son beau-père, et
ur de Reykholt, de Bessestad
sieurs autres fermes considé-
ion influence et sa renommée
ent à tel point qu'on le vit sou-
'altre à l'assemblée nationale
suite de huit ou neuf cents
es. Son instruction et l'habileté
vait donné plus d'une preuve
rent enfin le titre de lögsö-
, ou magistrat suprême.

a célébrité de Snorre Sturleson
as renfermée dans les bornes
de sa patrie. Un poëme qu'il
mposé en l'honneur de Hacon
n des plus puissants jarls de
e, non-seulement lui attira la
le ce prince, mais encore lui
l'occasion de faire un voyage
ontinent, en 1218. Il fut ac-
vec distinction par plusieurs
nobles, mais surtout par un
mé Skule. Peu de temps après
ivée en Norwége, il fut élevé
nité de *drottseti*, ou grand
l, et il s'engagea, en retour,
ttre son pays à la domination
par la seule influence de sa pa-
le son nom. La seule considé-
ui puisse justifier la conduite
e de Snorre dans cette circons-
est qu'il voulait préserver l'Is-
'une invasion à main armée
projetée le roi de Norwége.
relles particulières dans les-
l se trouva mêlé après son re-
s son pays, l'empêchèrent de
mettre son plan à exécution, si tant est qu'il y eût jamais songé sérieusement. Ces querelles, occasionnées par son ambition, son orgueil et son esprit turbulent, le firent tomber du rang auquel ses talents et la faveur des princes l'avaient élevé. Bientôt il fut non-seulement chassé de la plupart de ses domaines, mais encore obligé de chercher un asile en Norwége. Il y fut reçu froidement, et bien qu'il fût, quelque temps après, nommé jarl, il se crut si peu en sûreté dans ce pays, qu'il préféra retourner en Islande, malgré les ordres exprès de son premier protecteur. Il partit en 1239, s'établit dans sa ferme de Reykholt, et y fut assassiné, dans la nuit du 22 septembre 1241, par son gendre Gissur Thorvaldson, qui en avait reçu l'ordre du roi Hacon. Un fait singulier se rattache à ce tragique événement : c'est que Snorre, tout versé qu'il était dans la connaissance des antiquités de son pays, ne put déchiffrer une lettre en caractères runiques, qu'on lui écrivit la nuit même du meurtre, pour le prévenir du danger qui le menaçait.

C'est à l'homme dont nous venons de retracer en quelques lignes l'existence agitée que l'Islande doit l'Edda prosaïque. Cet ouvrage, dont une copie manuscrite existe à la bibliothèque royale, est un recueil de différents traités, destinés, les uns à rendre plus intelligible et plus populaire la mythologie des anciens Scandinaves, les autres à expliquer les passages les plus difficiles des écrivains de l'antiquité, et surtout les parties les plus nébuleuses de la poésie eddaïque recueillie par Sœmund Frodœ. Le livre s'ouvre par une préface passablement ridicule, due sans aucun doute à quelque copiste, et dans laquelle on cherche à établir la parenté des nations du Nord avec celles de l'antiquité orientale; on va même jusqu'à vouloir prouver leurs rapports généalogiques avec les familles primitives citées dans la Genèse.

Suit ce qu'on appelle les *doemisögur* ou *dialogues*, où sont expliqués d'une manière plus simple et plus di-

renferme le *Kenningar*, ou « les
tructions, » espèce de digeste pc
que ou de traité de prosodie, dans
quel les préceptes sont appuyés
citations puisées dans les chants
scaldes. Snorre y raconte l'origine
la poésie, suivant le mythe scai
nave, et y donne un vocabulaire
tous les noms par lesquels on peut
signer une même chose ou une m
personne; ainsi on y lit cent tre
sept synonymes d'Odin; vingt-qu
du mot *ours*, soixante-quatre de *f*
soixante-cinq d'*or*, etc.

La *Skalda* vient ensuite. C'est
poétique de l'art islandais. Cet ouvr
contient une dissertation sur l'alp
bet de la langue nationale, un gr
nombre de règles de rhétorique,
l'indication de toutes les figures,
tous les tropes dont on peut f
usage (*).

On a joint à ces traités l'*Hattal*
de Snorre, ou « la clef de la versif
tion. » On y trouve expliquées la co
truction et la mesure des différe
espèces de vers employés par les poë
L'auteur cite jusqu'à cent variétés
rhythme.

Ce ne sont pas là les seuls ouvra
de Snorre Sturleson. Il a aussi é
une chronique fort estimée, mais d
nous nous réservons de parler un

ıe siècle l'empire russe, et
pirates que Robert Guis-
à la conquête de la moitié

ıières sagas sont purement
Elles portent un caractère
et de fierté farouche qui
erveilleusement les mœurs
dont elles nous conservent
rs. Ce sont, la plupart du
Islandais qui s'en vont faire
métier d'écumeurs de mer,
les navires qu'ils rencon-
nt, faisant des prisonniers
ıt les côtes septentrionales
nt; ou bien des guerriers
leur vie à donner de grands
ée, et à pourfendre leurs
ı ceux de leurs protecteurs.
ıbleaux de combats et d'a-
rilleuses, il n'y a rien qui
héros de l'épopée italienne
ıevalerie française. En les
roit entendre le bruit des
e cliquetis des armes, les
ıs des mourants et les chants
e du vainqueur. C'est la
nte, moins le sourire de la
ncourage le guerrier; c'est
ıge bardé de fer, armé de
, mais sans amour et sans

zième siècle toutefois, la
ıérale des sagas se modifia
ıt : la renommée de Roland
mules pénétra en Islande;
anta, non plus les prodiges
r la valeur des fiers-à-bras,
rouesses des chevaliers et
dévouement à la dame de
ıs. Par une fiction à laquelle
les auditeurs de ces récits,
ans l'Islande même le théâ-
galantes aventures; quel-
se transportait par l'esprit
ıtrées de l'Orient, et l'on y
mplir des choses merveil-
des personnages de pure
On conçoit que la valeur
des sagas diminua beau-
ıite de cette tendance nou-
'elles n'eurent plus d'autre
celui des œuvres d'imagi-

Le style des sagas, à cette époque de révolution littéraire, se modifia aussi sensiblement. Celui des anciens récits était remarquable par son extrême simplicité, par son énergie et sa concision. Il exprimait les choses les plus dramatiques avec une naïveté qui, loin d'affaiblir la pensée, lui donnait une force et un relief tout particuliers. Le ton des sagas du quinzième siècle se ressent du changement opéré dans les esprits. Il est évident, en effet, qu'on ne pouvait pas chanter les Amadis de Norwége et d'Islande de la même façon que les héros grossiers de l'antiquité. Le fond devait nécessairement emporter la forme, et c'est ce qui arriva, comme il est facile de s'en apercevoir en lisant les traditions en vogue à l'époque dont nous parlons.

Les sagas sont en très-grand nombre. Torfœus, l'un des chroniqueurs les plus célèbres, en a compté jusqu'à cent quatre-vingt-sept. Les plus remarquables et les plus précieuses sont : l'Heims Kringla, la Sturlunga, l'Eigla, la Niala, la Gunnlauga, l'Eyrbyggia, la Vatnsdœla, l'Orkneyinga, la Landnama, la Kristni et l'Hungurvaka. Les plus anciennes remontent, par les chants des scaldes, jusqu'au neuvième siècle, sans qu'on puisse cependant suivre leur filiation d'une manière certaine, au delà du douzième. Quelques-unes appartiennent au treizième siècle, et un grand nombre au quatorzième. Le dix-septième peut aussi revendiquer sa part dans cette collection; mais les traditions de cette époque portent un cachet à part.

Snorre Sturleson est, comme nous l'avons déjà dit, l'auteur de l'Heims-Kringla saga. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre historique et le tableau complet de toute une époque intéressante. On y trouve, non-seulement une chronique exacte des règnes des princes norwégiens, et un exposé fidèle des affaires intérieures des royaumes scandinaves, mais encore des renseignements précieux sur la situation politique du reste de l'Europe, et particulièrement des îles britanniques.

La Sturlunga saga nous offre l'his-

toire des trois familles des Sturle, de cette puissante maison dont les membres, hostiles les uns aux autres, entretinrent si longtemps dans l'Islande le feu de la guerre civile, et qui succomba au milieu des ruines qu'elle avait amoncelées autour d'elle. Nulle part l'anarchie qui désola ce pays et la chute de la république ne sont mieux décrites que dans ce document.

De toutes les sagas, celle de Nial est la plus caractéristique et la plus attachante, tant à cause des événements dont elle contient le récit, que par les caractères qu'elle met en jeu et les mœurs dont elle présente le tableau animé. Gunnar et Nial en sont les premiers héros, et sont ensuite remplacés par leurs fils. Gunnar est un guerrier à la mode scandinave, grand égorgeur et pillard impitoyable. Il épouse Hallgerdr, femme vindicative et violente. Bientôt des discussions entre la nouvelle mariée et la femme de Nial amènent la mort d'un serviteur de cette dernière, assassiné par un vassal de Hallgerdr. Gunnar paye le

l'Ulysse de la saga, triompl
adversaires, et s'en revient

De nouvelles querelles et
velles agressions suscitent à
un nombre formidable d'ennen
nés. Cette fois, toute l'éloq
l'adresse de Nial, qui cherche
ses juges, échouent contre le
ment du parti opposé. Gu
condamné à trois années d'ex
loigne; mais à peine a-t-il q
rives de l'Islande, que l'aspe
montagnes réveille en lui,
force irrésistible, l'amour de
Le sort en est jeté; il regagn
meure, au risque d'y trouver
Nouveau trait de mœurs, q
bien l'attachement extraordi
Islandais pour leur pays natal.
de retour, le proscrit est ass
sa maison par ses ennemis
A l'aide de son arc et de ses
il tue les premiers qui osent s
ter. Mais un assiégeant, plus
et plus adroit, parvient à c
corde de l'arc. Alors Gunnar
à sa femme de prendre une

» sortir avec sa compagne et
femmes qui habitent le même
il refuse et les femmes aussi;
petit-fils, veut aussi mourir
lui. Le moment suprême est
ial et sa femme s'étendent
ouche, mettent le jeune en-
milieu d'eux, et la maison,
t avec fracas, les ensevelit
débris enflammés.

l membre de cette malheu-
ille avait échappé à la mort;
ri, gendre de Nial : à peine
u les derniers devoirs aux
ses parents, retrouvés au
décombres, qu'il songe à les
parcourt le pays, racontant
de Flosi, faisant l'éloge de
lance et de la sagesse de Nial,
s passions contre l'un, et
chacun le panégyrique de
r là, il attire sous sa ban-
grand nombre de personnes
le concours de plusieurs
issantes. A l'époque de l'as-
tionale, il se rend à Thing-
i d'une petite armée de par-
si, qui a peur, va consulter
de loi. Celui-ci commence
larer que sa cause est très
et refuse de défendre un
que lui. Mais Flosi lui offre
racelet d'or comme témoi-
onfiance, et le jurisconsulte,
aussitôt de langage, trouve
inemment juste, et annonce
chargera volontiers. Troi-
de mœurs, qui prouve qu'en
à cette époque de barbarie,
es de loi avaient la même
que celle qu'ils ont eue plus
les nations civilisées. Mais
ne devait pas se vider si pa-
t. Le lendemain, les deux
taquent avec fureur, et il
combat sanglant qui dure
r. Enfin, un vieillard pro-
férer le jugement à des ar-
accepte, et Flosi est con-
rois ans d'exil.

est pas satisfait. Il marche
de ses ennemis qui ont pris
les surprend dans des em-
et les décime impitoyable-
ment. Il les poursuit en tous lieux, et arrive, sur leur trace, en Norwége. Un soir, chez un jarl, dans le palais duquel il s'est introduit furtivement, il entend un des compagnons de Flosi raconter la nuit terrible où Nial fut écrasé avec ses enfants par les murs embrasés de sa demeure. Kari écoute en frémissant derrière une porte, et reste immobile. Mais il entend dire qu'un de ses frères a pleuré avant de mourir, et, d'un bond, il s'élance, la hache à la main, sur le calomniateur, dont la tête roule à ses pieds.

La haine mutuelle des deux guerriers ne fit que s'accroître avec le temps. Mais la religion du Christ s'établit en Islande et renversa les autels des dieux qui ordonnaient la vengeance et le meurtre. Kari et Flosi étaient devenus vieux, et ils se firent chrétiens. Peu à peu, la parole des prêtres, qui, du haut de la chaire, prêchaient la charité et l'oubli des injures, s'insinua, comme un baume divin, dans le cœur des deux vieillards. Enfin, ils sentirent leur animosité s'éteindre et faire place à un sentiment plus généreux. Tous deux allèrent à Rome se faire absoudre par le pape, et revinrent dans leur patrie, la conscience plus tranquille. Un jour que Flosi était dans sa maison, entouré de sa famille, son ancien ennemi parut sur le seuil. Il comprit le but de cette visite qu'il attendait sans doute. Leurs mains se joignirent, ils se donnèrent le baiser de paix, et tout fut oublié.

Cette rapide analyse de la saga de Nial suffit pour montrer combien le chroniqueur a mis de vérité et d'intérêt dans son œuvre. A part le talent d'observation et la rapidité du drame, n'y a-t-il pas dans ce vieux monument littéraire un mythe historique d'une admirable invention? Ces querelles sanglantes se terminant par une réconciliation sincère, sous le sceau d'un culte régénérateur; ces hommes grossiers et vindicatifs cédant à la puissance du verbe chrétien; le bruit des combats s'apaisant à la parole du pieux missionnaire; tout ce tableau ne résume-t-il pas avec une poétique fidélité

l'histoire de la vieille société islandaise, jetant au loin son armure de bataille pour pratiquer les préceptes d'une religion de charité et d'amour? Il était impossible de raconter d'une manière plus ingénieuse la conversion de l'Islande.

La Gunnlauga saga est beaucoup moins importante sous le rapport historique. Quoiqu'elle rappelle les malheurs d'un scalde connu en Islande, et qui s'appelait Gunnlaugi, elle a un caractère de rêverie et de poésie, qui la classe parmi les fictions des chroniqueurs.

L'Eyrbyggia peut être, au contraire, regardée comme un document authentique. Walter Scott en a donné une traduction dans ses *Contes et Essais*. L'Hungurvaka et la Kristni portent le même cachet de vérité et d'exactitude. L'Orknevinga est d'une grande utilité pour l'histoire des îles Orcades; on y retrouve des traces de la poésie des scaldes, ainsi que dans l'Ynglinga et la Knytlinga saga.

Parmi les traditions purement poétiques, c'est-à-dire, dans lesquelles

rage, il chante sa fiancée, comme fait un trouvere. Il arrive enfin de son voyage, et reçoit du pri Orcades l'accueil le plus flatte retour dans sa patrie, il maltr des rois ses persécuteurs, et me au temple dans lequel il sacri Odin. Il est de nouveau pros mène pendant trois ans une vi bonde et pleine de périls. Enfin suivi par le souvenir d'Ingeb veut la revoir au prix même de Il arrive déguisé à la cour de son époux; le vieux roi le re et l'admet neanmoins à sa table qu'il sache bien qu'il a été l d'Ingeberg, il se fie à sa loyaut tarde pas à trouver l'occasion prouver. Un jour, comme il tra avec la reine un lac couvert de ils tombent dans l'eau, et Frit sauve tous deux. Une autre f roi s'endort, a la chasse, au pie arbre, et notre héros seul à so loin d'abuser de sa position. p les jours de son hôte. Hring veillant aperçoit son épée qu'il au loin pour ne pas être te

lèbre les fêtes de Jul (*) et
romel; près de lui est assise
u visage blanc et rose. En les
acun croit voir l'image vi-
l'automne et du printemps.
eprésente le doux printemps,
froid automne.
illard inconnu s'avance dans
ne peau d'ours le couvre des
tête. Il porte un bâton à la
emble marcher avec peine,
asse par sa haute taille tous
ont là.
soit sur un des bancs ran-
de la porte. C'est encore
i, comme c'était autrefois,
pauvre. Les courtisans re-
vec dédain cet homme cou-
peau d'ours, et se le mon-
doigt en riant.
spect, les yeux de l'étranger
nt de colère. Il s'approche
ux, le saisit d'une main ro-
renverse d'un seul coup.
se taisent, et leur silence
e : « Nous en aurions fait

t donc tout ce bruit? Quel
éraire qui ose troubler le
i? Viens ici, vieillard, viens
ensemble. Dis-moi quel est
ce que tu veux et d'où tu
si parle le roi à l'étranger

andes beaucoup de choses,
je vais te répondre. Je ne
mon nom, ce secret m'ap-
ai été élevé dans la douleur;
non héritage; je viens de la
oups (**), c'est là que j'étais
nuit.

« Autrefois, oh! comme je m'élançais joyeusement dans l'espace avec mon dragon (*). Il avait de si puissantes ailes, et il fuyait sur les vagues, si léger et si fort! Maintenant il est usé, et ses débris sont sur le rivage. Moi, je suis vieux et je prépare le sel au bord de la mer.

« Je venais ici pour observer ta sagesse qui est renommée au loin. Ces hommes m'ont reçu avec mépris, et je n'ai pu le supporter. J'en ai pris un par la poitrine, je l'ai renversé par terre, mais il s'est relevé et n'a point de mal; ainsi pardonne-moi.

« J'approuve tes paroles, dit le roi: le vieillard doit être respecté. Viens t'asseoir à ma table, mais laisse tomber cette peau d'ours qui t'enveloppe; montre-toi tel que tu es. Les déguisements ne me donnent aucune joie, et je veux que la joie entre ici.

« Il laisse tomber sa peau d'ours, et, au lieu d'un vieillard, on aperçoit un beau jeune homme. Autour de son front, sur ses larges épaules, ses cheveux blonds flottent comme des boucles d'or.

« Il porte un riche manteau de velours bleu, et une large ceinture d'argent, sur laquelle sont gravés des animaux. L'artiste les a travaillés avec soin, et ils sont disposés de telle manière qu'ils semblent courir l'un après l'autre autour du héros.

« A son bras est attaché un anneau d'or; à son côté une épée brille comme l'éclair. Le héros jette autour de lui un regard audacieux; il est beau comme Balder; il est grand comme Asathor.

« Le visage de la reine change de couleur à tout instant. L'incarnat de ses joues ressemble au reflet d'une lueur de pourpre qui brille sur la neige, et le mouvement de ses seins à celui de deux lis qui se penchent sur une mer agitée.

« Cependant le cor sonne, puis il se

rès-ancienne qui se célébrait
dinavie, au solstice d'hiver. On
sacrifices de sang, et l'on pas-
du temps à boire. Le mot *jul*
lement du mot suédois et danois
nifie *roue*, et qui indiquait le
ériodique de l'année. (Note de
)

dans la Saga une amphibologie
difficile de faire passer dans
. Frithiof dit : j'étais la nuit à
élevé à Angri. Mais *ulf* signifie *loup*, et *angri*, *douleur*. Teguer a conservé la même expression. (Note de M. Marmier.)

(*) Vaisseau portant l'image d'un dragon (idem.)

Numéros des planches.		Ordre des planches à la fin du volume.	Ordre des planches dans le texte pour leur explication.
20	Tolcahuano	21	88-89
21	Mœurs populaires, jeu de los porotos et danses	22	92-93
22	Mœurs populaires, jeu de la cineca	23	ibid.
23	Costumes de la Conception	24	96
24	Costume du peuple chilien	25	ibid.
	BUÉNOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY.		
1	Forêt vierge	1	4-5
2	Monographie du maté	2	ibid.
3	Jaguar, cougouar, couati, tapir	3	ibid.
4	Radeaux sur le Rio-Grande	4	8-9
5	Anthropophages	5	10-11
6	Indiens Charruas	6	ibid.
8	Péons, pâtres espagnols	7	12-13
13	Buénos-Ayres	8	14-15
14	Place du marché	9	ibid.
15	Marchands indiens	10	ibid.
16	Place publique	11	16-17
10	Relais de poste	12	ibid.
9	Pêcherie	13	ibid.
12	Vue à Maldonado	14	18-19
11	Pont de l'Inca	15	ibid.
7	Indiens du temps des jésuites	16	28-29
	PATAGONIE, TERRE-DU-FEU ET ILES MALOUINES.		
1-2	Carte de la Patagonie	1	1
3	Patagons du Nord	2	16-17
6	Patagons du Sud	3	17-18
7	Toldo et tombeaux des Patagons du Sud	4	28-29*
5	Mouillage et ruines espagnoles à Port-Désiré	5	36-37
4	Village du Carmen	6	38-39
8	Mont Sarmiento	7	48-49
12	Ile de Wollaston près du cap Horn	8	ibid.
9	Fuégiens	9	56-57
11	Wigwams des Fuégiens à Port-Espérance	10	ibid.
10	Fuégiens	11	58-59
13	Colonie de Port-Louis dans l'île la Soledad	12	72-73
	ILES DE L'OCÉAN ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.		
1	Planisphères	1	1
2	Animaux lucifères de l'Océan	2	10-11
3	Hydrophytes ou plantes marines	3	18-19
4	Le mascaret	4	22-23
5	Hyperboréens avec leurs rennes	5	24-25
6	Iles de glace près des pôles	6	28-29
32	Carte des Orcades et des Shetland	7	44 et 75
16	Pont de cordes près de Lerwick	8	78-79
28	La tour de Mousa	9	80-81
29	Shetlandais	10	82-83
27	Rochers des Féroé	11	94-95
31	Carte de Terre-Neuve et des îles normandes	12	128 et 131
14	Iles Charles	13	172-173
15	Aiguade dans l'île Chatham	14	ibid.
17-18	Carte du pôle arctique	15	177
15	Roc basaltique sous le cercle polaire	16	178-179
22	Le bœuf musqué	17	ibid.
10	Esquimaux	18	ibid.
21	Traîneau d'Esquimaux	19	180-181
20	Danse d'enfants esquimaux	20	212-213
23	Marche d'un bâtiment à travers les glaces	21	214-215
19	Manière de voyager à travers les blocs de glace	22	218-219
8	Aurores boréales	23	224-225
9	Soleil de minuit	24	226-227
13	Mont Hécla	25	232-233
14	Nouveau geyser	26	234-235
26	Cratère du Krabla	27	236-237
12	Costumes islandais	28	250-251
11	Cap Parry	29	296-297
25	Groënlandais en mer	30	310-311
30	Groënlandais surprenant un phoque	31	312-313
24	Intérieur d'une case d'Esquimaux	32	ibid.
7	Pêche de la baleine au Spitzberg	33	318-319

Le Condor

Numéros des planches.		Ordre des planches à la fin du volume.	Ordre des planches dans le texte pour leur explication.
20	Taleahuano	21	88-89
21	Mœurs populaires, jeu de los porotos et danses	22	92-93
22	Mœurs populaires, jeu de la cineca	23	ibid.
23	Costumes de la Conception	24	96
24	Costume du peuple chilien	25	ibid.
	BUENOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY.		
1	Forêt vierge	1	4-5
2	Monographie du maté	2	ibid.
3	Jaguar, cougouar, coati, tapir	3	ibid.
4	Radeaux sur le Rio-Grande	4	8-9
5	Anthropophages	5	10-11
6	Indiens Charruas	6	ibid.
8	Péons, pâtres espagnols	7	12-13
13	Buenos-Ayres	8	14-15
14	Place du marché	9	ibid.
15	Marchands indiens	10	ibid.
16	Place publique	11	16-17
10	Relais de poste	12	ibid.
9	Pêcherie	13	ibid.
12	Vue à Maldonado	14	18-19
11	Pont de l'Inca	15	ibid.
7	Indiens du temps des jésuites	16	28-29
	PATAGONIE, TERRE-DU-FEU ET ILES MALOUINES.		
1-2	Carte de la Patagonie	1	1
3	Patagons du Nord	2	16-17
6	Patagons du Sud	3	32-33
7	Toldo et tombeaux des Patagons du Sud	4	38-39
5	Mouillage et ruines espagnoles à Port-Désiré	5	36-37
4	Village du Carmen	6	38-39
8	Mont Sarmiento	7	48-49
12	Ile de Wollaston près du cap Horn	8	ibid.
9	Fuégiens	9	56-57
11	Wigwams des Fuégiens à Port-Espérance	10	ibid.
10	Fuégiens	11	58-59
13	Colonie de Port-Louis dans l'île la Soledad	12	72-73
	ILES DE L'OCÉAN ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.		
1	Planisphères	1	1
2	Animaux lucifères de l'Océan	2	10-11
3	Hydrophytes ou plantes marines	3	18-19
4	Le mascaret	4	22-23
5	Hyperboréens avec leurs rennes	5	24-25
6	Iles de glace près des pôles	6	28-29
32	Carte des Orcades et des Shetland	7	44 et 75
16	Pont de cordes près de Lerwick	8	78-79
28	La tour de Mousa	9	80-81
29	Shetlandais	10	82-83
27	Rochers des Féroé	11	94-95
31	Carte de Terre-Neuve et des îles normandes	12	128 et 129
14	Iles Charles	13	172-173
15	Aiguade dans l'île Chatham	14	ibid.
17-18	Carte du pôle arctique	15	177
15	Roc basaltique sous le cercle polaire	16	178-179
22	Le bœuf musqué	17	ibid.
10	Esquimaux	18	ibid.
21	Traîneau d'Esquimaux	19	180-181
20	Danse d'enfants esquimaux	20	212-213
23	Marche d'un bâtiment à travers les glaces	21	214-215
19	Manière de voyager à travers les blocs de glace	22	218-219
8	Aurores boréales	23	224-225
9	Soleil de minuit	24	226-227
13	Mont Hécla	25	232-233
14	Nouveau geyser	26	234-235
26	Cratère du Krabla	27	236-237
12	Costumes islandais	28	250-251
11	Cap Parry	29	296-297
25	Groënlandais en mer	30	310-311
30	Groënlandais surprenant un phoque	31	312-313
24	Intérieur d'une case d'Esquimaux	32	ibid.
7	Pêche de la baleine au Spitzberg	33	318-319

vage. Après avoir touché aux
etland et aux Féroë, il s'aven-
nouveau en pleine mer, cher-
Islande, dont il ne connaissait
n la position. Alors il donna
té à un de ses trois corbeaux,
t que son vol lui tracerait la
suivre; mais l'oiseau, effrayé
nensité de l'océan, retourna à
ile vers les Féroë; le second
prit son élan, mais, moins
ux encore que le premier, il
de venir se poser sur les mâts
ment. Le troisième fut à son
hé dans l'espace : celui-ci, sans
, se dirigea sur l'Islande, où le
arriva après lui. Floki, peu sa-
le l'aspect des côtes orientales
ait aperçues les premières, re-
rs le sud, longea le littoral
vers la partie ouest, où il dé-
dans la baie de Breida (*Breida-*
. Là, après avoir exploré une
e étendue de territoire, il en
ssession et commença son éta-
ent. Mais lui et ses compagnons
dépensé tout leur temps à la
qui, sur ces côtes si poisson-
, leur fournissait journellement
visions fraîches; ils n'avaient
sé à ensemencer la terre, pour
quelque chose à récolter l'été
. Par malheur, l'hiver fut des
oureux et tua tous les bestiaux
vaient amenés. Le printemps ne
re moins froid, et Floki com-
t à se repentir de sa tentative.
r il monta sur un pic élevé,
oir s'il ne découvrirait pas au
elque endroit où les frimas eus-
sé; mais il n'aperçut que plai-
ivertes de neige et golfes rem-
glaces. Il appela *Isafiord* (baie
e) celui de ces golfes qui lui
le plus encombré. Dès ce mo-
a résolution fut prise, et il se
à quitter cette terre de déso-
néanmoins il passa l'hiver sui-
ans Hafnafiord, et ce ne fût
retour de la belle saison qu'il
ître à la voile pour la Norwége.
allant, il substitua un nom de
oix à ceux que ses devanciers
donnés à ce pays : il avait vu
l'île de Gardar dans une de ses plus mauvaises années, il crut que l'hiver y avait pour jamais établi son empire : il la nomma en conséquence *Island* (*) (terre de glace).

En Norwége, Floki fut questionné sur la contrée qu'il avait visitée. Il répondit de manière à détourner ses compatriotes de tout projet de colonie. Mais un de ses compagnons d'aventures, Hériolf, moins prévenu que lui contre l'Islande, en fit au contraire un tableau enchanteur. Dans son enthousiasme, sincère ou simulé, il ne trouva rien de plus énergique, pour donner une idée de la fertilité du pays, que de dire que *chaque plante y distillait du beurre.* Aussi, lorsque Harald aux beaux cheveux eut réuni toutes les parties de la Norwége sous son sceptre despotique, les familles patriciennes, qui avaient beaucoup perdu à l'établissement de l'unité politique, tournèrent-elles leurs regards vers l'Islande, comme vers un asile assuré; toutefois elles furent devancées par deux pirates, issus eux-mêmes, il est vrai, d'ancêtres distingués. Ces deux hommes, qui s'étaient signalés par leurs brigandages sur mer, étaient Ingolf et Leif. Une querelle d'amour s'était élevée entre ce dernier et le fils d'un jarl redoutable, et dans un combat naval que s'étaient livré les partis rivaux, les deux fils du jarl avaient été tués. Dès ce moment, Leif était devenu l'objet des persécutions de ses ennemis, contre la puissance desquels il n'avait pu lutter plus longtemps. Pour en finir, il avait pris le parti que prenait assez ordinairement, en semblable circonstance, le coupable menacé de la vengeance de son adversaire : il s'en était remis à la décision des parents de ses victimes, qui, usant de clémence, l'avaient condamné à ne perdre que ses biens et à s'expatrier. C'était à l'Islande qu'avaient d'abord songé les deux pirates. Ils s'y rendirent, en effet, l'an 870, et furent si satisfaits du pays, qu'après y avoir passé l'hiver, ils se hâtèrent de revenir

(*) Ou plutôt *Ice-land.*

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Basaltes du Rio Torbido

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Vallée du Rio Dulce

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX

Vallon du Rio Seco

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

avaient donnée à la Hanse, ın débarquement dans la par- onale du pays, et se livrèrent ɜs de brigandage que n'au- reniés les anciens pirates scan- Le gouverneur Biörn ayant leur cargaison, ils l'assailli- ı sa demeure, l'égorgèrent de ses compagnons, et cou- n corps en morceaux. Ceci se ı 1460. Peu de temps après, Danemark, instruit de ces déclara la guerre à l'Angle- r tirer vengeance du meurtre 'neur islandais. Mais le diffé- rmina sans effusion de sang; de paix, conclu en 1474, ré- onne harmonie entre les deux Angleterre paya une amende rnement danois et s'engagea envoyer de vaisseaux sur les lande, sans l'autorisation de le Copenhague. L'infortuné mieux vengé par sa femme. digne héritière de ces fières du Nord qui savaient si bien côté des hommes de guerre, e poursuivre les Anglais avec ɔyable acharnement. Trois de ;iments tombèrent un jour mains; elle tressaillit de joie ɔuvelle, et disposa tout pour ance : elle fit massacrer ou ıe partie des équipages, et ı le reste, c'est-à-dire une ıine de matelots, aux tra- plus durs.

ɔduction de la réforme en Is- ırant la domination danoise, ıement le plus important de iode. Cette révolution reli- flua singulièrement sur la po- le cette île, qui s'en ressentit ıns ses tendances littéraires; itation qu'elle avait produite 'ajouter à la faiblesse de ce ux pays, auquel songeait, du rt peu le roi de Danemark. lu seizième siècle une bande s anglais dévasta les habita- littoral, pilla les temples, femmes, enleva des vaisseaux rgés, et se retira en laissant ı bien des gens ruinés, et bien des enfants orphelins. En 1613, et pendant plusieurs années consécutives, nouveaux envahisseurs connus dans l'île sous le nom de *gascons* et qui ravagent deux provinces; puis les anglais apparaissent de nouveau et complètent l'œuvre de leurs prédécesseurs. Enfin en 1627, d'autres brigands venus d'Alger et de Fez portent la désolation et font couler des torrents de sang dans plusieurs districs de la colonie; ils emmenèrent en esclavage une foule d'hommes et de femmes. La pauvre Islande, si cruellement rançonnée depuis quelques années, si douloureusement atteinte dans son bien-être matériel par les fléaux de la nature, fut encore obligée de racheter ses enfants, en s'imposant un tribut onéreux! N'avions-nous pas bien raison de dire que les Islandais sont un peuple de martyrs?

Aujourd'hui l'île est gouvernée par un *stiftsamtmand*, nommé pour cinq ans. Ce fonctionnaire supérieur exerce une autorité spéciale sur le quartier méridional dans lequel il réside; il est assisté de deux *amtmand*, ou députés gouverneurs, l'un pour la partie ouest, l'autre pour les quartiers du nord et du levant. Les quatre quartiers sont divisés en *syssels*, ou districts, dont les limites sont à peu près celles que l'ancienne constitution avait tracées. Ils sont administrés par un *sysselmand*, dont les fonctions sont analogues à celles des anciens shérifs. Les syssels sont subdivisés en un grand nombre de *hrepps*, dont chacun est placé sous la surveillance d'un *hreppstiori*, espèce de constable qui correspond au bailli d'autrefois. Il y a aussi un officier public appelé *langfoged*, qui exerce à la fois les fonctions de trésorier, de receveur général de l'île, de percepteur dans le syssel de Gullbringé, et de commissaire de police de Reykiavik.

L'*althing*, ou assemblée générale du peuple, a été aboli en 1800, et c'est peut être là le seul changement fondamental qu'ait subi la constitution primitive. On y a substitué une cour suprême siégeant dans la capitale, et composée d'un président, de deux as-

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Pont Suspendu de Cumbra

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Vernier del. Monsieur Sc.

Pieux descendant les Cordillères.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Chinchilla
Chincha

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Portraits d'Aranvans

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Ile de Juan-fernandez.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Ile de Juan-fernandez.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

est complété par une chemise imperméable faite avec des membranes provenant d'intestins de phoques.

L'habit de pêche consiste en un seul vêtement formé de la veste, de la culotte, des bas et des souliers, le tout fait d'une pièce, s'adaptant parfaitement au corps, et si bien cousu, qu'une seule goutte d'eau ne peut traverser cette solide enveloppe. Une petite ouverture est ménagée à la hauteur de la poitrine, et sert, dit-on, à introduire la quantité d'air nécessaire pour soutenir l'Esquimau dans l'eau de mer et l'empêcher de se noyer. Après l'introduction de l'air, le trou est fermé au moyen d'une cheville de bois. Ainsi entouré d'une espèce de vessie gonflée qui le fait surnager, le pêcheur groënlandais peut poursuivre le phoque en s'élançant après lui dans les flots, où il ne craint pas de trouver la mort.

Le costume des femmes est à peu près semblable à celui des hommes. Elles portent aussi caleçon et culotte. Les jeunes filles, pour attirer les maris, se tracent sur le visage des lignes de couleur qui forment l'ornement le

toutes les parties du discours dans le verbe, il en résulte des mots d'une longueur extraordinaire. Les consonnes *r*, *k* et *t* dominent et produisent, par leur accumulation, des sons désagréables par leur rudesse. Ce fait est assez singulier, vu l'aptitude des Esquimaux pour la musique et la justesse d'oreille qui les distingue. Les femmes, comme chez les Caraïbes, ont des mots et des inflexions de voix dont elles seules peuvent se servir.

Événements remarquables. On conçoit que l'histoire d'un pays tel que le Groënland, à part les incidents de la découverte et de la colonisation, doit être à peu près nulle. Elle se borne, en effet, à l'énumération de quelques faits douloureux, tels que l'introduction de la petite vérole, qui fit parmi ces pauvres gens des ravages épouvantables; des famines affreuses qui, à plusieurs reprises, décimèrent cette population infortunée; et quelques accidents météorologiques qui ont augmenté le nombre des pages lugubres dans les annales groënlandaises.

ILE JEAN MAYEN, ILE CHERRY ET SPITZBERG.

L'île Jean-Mayen fait partie des terres arctiques orientales. Elle est située à l'est et à cinquante lieues du Groënland, au nord-nord-est et à cent lieues de l'Islande, sous le 71e degré de latitude nord et le 12r 24′ de longitude à l'ouest de Paris. Elle fut découverte par un navigateur hollandais dont elle conserva le nom. Son sol, de formation volcanique, est partout, excepté sur le littoral, hérissé de montagnes. Une d'elles, nommée *Beerenberg* (montagne aux ours), a deux mille cent quarante mètres de hauteur; c'est le pic connu le plus élevé de tout le globe à une pareille latitude. Une autre de ces montagnes est remarquable par le volcan qu'elle renferme. En 1800, elle lança de la fumée, et à la fin de 1818, elle ébranla l'île et les mers voisines par une éruption terrible. Ce mont ignivome a reçu le nom de *Esk*.

Les côtes de l'île Jean-Mayen sont, en hiver, entourées de glaces, qui, s'accumulant par l'effort des vagues, finissent par former un rempart élevé.

Autrefois ces parages étaient fréquentés par les vaisseaux pêcheurs qui venaient y chasser la baleine et le phoque. Mais ces hôtes des mers polaires s'étant peu à peu retirés dans les régions les plus septentrionales, Jean-Mayen n'est guère plus qu'un lieu de relâche pour les marins que menace la fureur des tempêtes.

Jean-Mayen est sur la route de l'Islande au Spitzberg. Si l'on fait un léger détour à l'est, on rencontre Beeren-Eiland ou l'île Cherry, située au 74e degré 30′ de latitude, et au 16e 29′ 10″ de longitude à l'est de Paris. Découverte le 9 juin 1596, par le Hollandais Barentz, cette île fut visitée, en 1603, par un navigateur anglais qui changea son premier nom d'*Ile à l'Ours* en celui de *Cherry*, pour consacrer la mémoire de l'armateur de son bâtiment. C'est sous cette dernière dénomination qu'elle figure dans toutes les cartes anglaises. La Hollande et la Grande-Bretagne s'en disputèrent la possession pendant un certain temps. Mais la pêche devenant moins abondante dans ses environs, l'Angleterre se relâcha un peu de ses prétentions, et laissa le champ à peu près libre à sa rivale. Aujourd'hui cette terre désolée n'est plus réclamée par personne. Elle est sans habitants, et l'on n'y trouve que quelques cabanes en ruine, construites par les Norwégiens et les Russes, pour servir d'asile aux pêcheurs ou aux navigateurs qui sont quelquefois jetés sur ces tristes rivages.

En plein hiver, et lorsque l'île est entourée de glaçons, les pêcheurs de Norwége et de Russie viennent y chasser le morse; quelquefois ils y restent pendant toute la mauvaise saison. On cite un Russe qui y passa sept hivers; un capitaine norwégien y séjourna deux années consécutives, et y fit un large abatis de morses de renards bleus et d'ours blancs.

Les côtes de Beeren-Eiland sont bordées de rochers dont les formes et l'aspect sont, au dire des voyageurs, singulièrement pittoresques. Les vagues battent incessamment les flancs de ces écueils, et y creusent des ouvertures où la mer produit un bruit formidable, quand ses flots ne sont pas condensés par la gelée. Tout, dans ce séjour sauvage, inspire la tristesse, et ce sentiment redouble lorsque les montagnes de l'île se couvrent de brumes épaisses qui dérobent aux regards la vue de l'Océan.

Une courte traversée mène au Spitzberg, groupe d'îles qui complète cette chaîne de terres glaciales, sentinelles avancées du Groënland et de l'Amérique dans la direction de l'est.

Trois grandes îles et plusieurs autres beaucoup moins étendues composent cet archipel, découvert en

1553 par l'Anglais Hugh Willoughby, et revu en 1595 par Barentz et Cornelius. La plus boréale des grandes îles est celle qu'on nomme *Terre du nord-est* ou *Nordostland*; la plus vaste est la *Nouvelle-Frislande* ou *Spitzberg* proprement dit; la troisième est connue sous la dénomination de *Terre du sud-est*, à cause de sa situation relativement aux deux premières. Ces trois grandes terres sont entourées d'une multitude d'autres îles et îlots. Les plus septentrionales de ces dépendances sont les *Sept-Iles* ou groupe des *Sept-Sœurs*, situées au nord de la Terre du nord-est; l'île Charles, dont l'étendue est assez considérable, gît à l'ouest de la Nouvelle-Frislande. Tout l'archipel est désigné sous le nom général de *Spitzberg*, qui signifie *montagnes pointues*, et que Barentz lui donna pour consacrer sa physionomie caractéristique.

Le milieu de ce groupe boréal est par 78° latitude; 5° et 12° longitude est. Les premiers navigateurs avaient supposé que du côté de l'est il adhérait au continent asiatique; mais le capitaine Phipps, qui le visita en 1773, reconnut qu'il était parfaitement isolé de tous côtés.

Les montagnes aiguës qui hérissent le sol morcelé du Spitzberg, les glaciers éternels qui tapissent leurs flancs et couvrent leurs cimes, les couleurs éclatantes et variées qu'offrent ces masses éblouissantes, dont le sommet se perd dans les nuages, l'aspect singulier de tous les objets qui frappent les regards, tout contribue ici à jeter le voyageur dans une extase qui participe de la surprise et de l'effroi. En présence de cette terre si étrange et qui diffère si essentiellement des autres contrées polaires, on se croit, pour ainsi dire, transporté dans le pays des fées, au milieu de palais de cristal, illuminés par des clartés fantastiques, et au sein d'un monde mystérieux où toute chose prend une forme et une physionomie extraordinaires.

M. Marmier qui, dans ces dernières années, a visité ce curieux pays, en a tracé, dans la *Revue des deux mondes* du 1er décembre 1839, un tableau poétique et néanmoins très-exact. Nous allons le laisser parler :

« De tous côtés je n'aperçois que des montagnes taillées à pic, des cimes dentelées comme une scie, des rocs noirs et humides traversés par de larges ruisseaux de neige qui tombent du haut de la montagne comme des bandeaux d'argent, se déroulent à sa base et s'étendent au loin comme un lac; des glaciers dont les parois, battues par les flots, labourées par le vent et crevassées par la chaleur, ressemblent à des remparts ouverts et sillonnés par le canon; des plateaux de neige fuyant comme une route lointaine entre les montagnes; et devant nous la mer, la mer sombre et terrible, où nul autre bruit ne résonne que le sifflement de la rafale et le cri douloureux du goëland, où l'on ne voit que l'écume des vagues soulevées par l'orage et les blocs de glace emportés par le vent.... Je ne me lassais pas de contempler ce grand panorama qui se déroulait autour de nous sous un aspect si grandiose, et dont les teintes, les couleurs, les formes même, variaient à chaque instant. Parfois on ne voyait qu'un ciel sombre ou une mer de brouillards flottant sur une autre mer. Le fond de la baie, les plateaux de neige, les cimes des montagnes, tout était inondé d'une vapeur ténébreuse, sans lumière et sans reflet. A travers cette ombre épaisse, on ne distinguait que des masses confuses, des chaînes de rocs interrompues, des cimes brisées, une terre sans soleil, une nature en désordre, une image du chaos. Si dans ce moment le vent venait à ébranler les parois des montagnes de glace, on entendait l'avalanche tomber avec un fracas semblable à celui du tonnerre, et ce bruit sinistre au milieu de l'obscurité, cette chute d'une masse pesante dont les éclats scintillaient dans l'ombre comme des étincelles de feu, tout portait dans l'âme une impression de terreur indéfinissable. Mais lorsque le soleil venait à reparaître, c'était une magnifique chose que de voir sortir de la brume toutes les montagnes avec

La Cañada à Santiago

de ces mers inhospitalières. La pêche de la baleine, mentionnée dès le neuvième siècle, a souvent occupé jusqu'à quatre cents gros bâtiments de toutes les nations. Les Hollandais, dans l'espace de quarante-six ans, prirent trente-deux mille neuf cents baleines, dont les fanons et l'huile forment une valeur de trois cent quatre-vingts millions de francs. Ces animaux paraissent fréquenter aujourd'hui les parages du Spitzberg en nombre moins considérable. On n'en voit plus d'aussi grande taille que dans le commencement de cette pêche. Le morse est plus nombreux et plus facile à attaquer; sa peau, employée à suspendre les carrosses, et ses dents, plus compactes que celles de l'éléphant, sont des objets qui attirent souvent au Spitzberg des colonies temporaires de Russes. Les anciens Bretons en faisaient déjà, avant la domination romaine, des pommes d'épée. L'ancienne colonie scandinave du Groënland payait en « *dentes de roardo,* » qui paraissent avoir été des défenses de morse, le tribut qui, sous le nom de *denier de Saint-Pierre*, affluait des extremités de la terre pour dont la mer Glaciale semble être ou la patrie ou l'asile. Là, dans des eaux inaccessibles, il brave et l'homme et la baleine; mais des causes inconnues l'en font sortir, pour venir environner de ses innombrables essaims les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Amérique.

« Une dernière curiosité doit encore nous arrêter dans cette région polaire : c'est l'extrême abondance de bois flottant que la mer amène sur les côtes du Labrador, du Groënland, et plus encore sur celles de l'Islande, du Spitzberg et des terres arctiques entre ces deux îles. On assure que les amas de bois flottant rejetés sur l'île Jean-Mayen égalent souvent cette île en étendue. Il est des années où les Islandais en recueillent assez pour leur chauffage. Les baies du Spitzberg en sont remplies; il s'accumule sur les parties de la côte de Sibérie exposées à l'est. Il se compose de troncs de melèzes, de pins, de cèdres sibériens, de sapins, de bois de fernambouc et de campêche. Ces troncs paraissent avoir été entraînés par les grands fleuves d'Asie et d'Amérique;

Le Tajamar à Santiago

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Place de Santiago

à la découverte d'un passage au nord-ouest. Ils découvrent Terre-Neuve, 183 b.

Cartier (Jacques et Aubert), navigateurs français. Leurs voyages au Nord. Jacques Cartier prend possession du Canada au nom de la France, 185 a.

Chancelor, navigateur anglais; cherche un passage au nord-est et arrive en Russie; détails sur son voyage, 187 b; dans un second voyage il jette les fondements du commerce russo-anglais; il fait naufrage et se noie, 188 a.

Charles (île), fait partie de l'archipel du Spitzberg, 316 a.

Cherry (île) ou Beeren-Eiland. Quelques mots sur cette île, 315 a et b.

Circompolaires (régions). Désignation des contrées comprises sous ce nom général, 177 a.

Clavering. Ce marin anglais explore une partie de la côte orientale du Groenland, 304 a.

Clerke, compagnon de voyage de Cook; après la mort de ce dernier, il cherche un passage au nord-est, 208 a.

Cockburn (île), fait partie des terres arctiques et de l'archipel de Baffin-Parry, 178 b.

Colomb (Christophe). Ses voyages au

Davis, célèbre marin anglais; ses voyages à la recherche d'un passage au nord-ouest; ses découvertes dans les régions circompolaires, 192 et suiv.; résultats de ses explorations au point de vue commercial, 196 a.

Desgroseillers. Voyage par terre de ce Français à la baie d'Hudson; il essaie ensuite de trouver, pour le compte de l'Angleterre, le passage au nord-ouest, 204 b.

Devon septentrional, groupe de terres arctiques, 178 a.

Dominus vobiscum, vaisseau anglais envoyé à la recherche du passage au nord-ouest, 186 a.

Dumont d'Urville. Découvertes de ce navigateur français dans les mers polaires du sud, 321.

Duncan. Le voyage de ce navigateur anglais est rendu inutile par la malveillance des employés de la baie d'Hudson, 208 b.

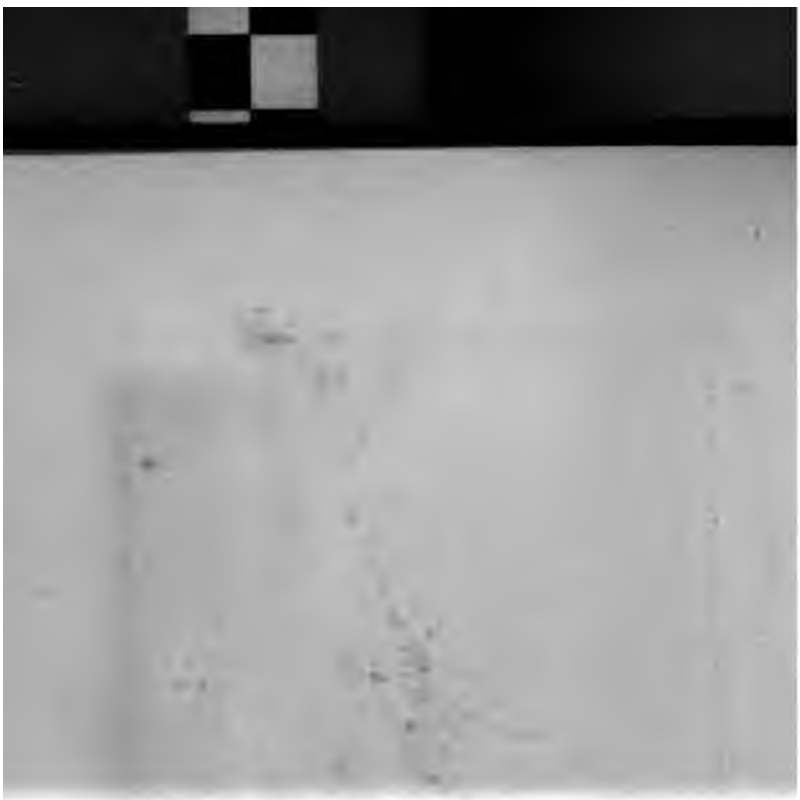
E

Égède, compagnon de voyage de Lowenorn, dans sa tentative pour retrouver le Groenland oriental, 208 a et 303 b.

Égède, second colonisateur du Groenland, 302 b.

Ellis, historien du voyage de Moor et de Smith; il a écrit des [illegible]

Valparaiso



LILLY
LIBRARY FOUNDATION

Rade de Valparaiso.

ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

Sept-Iles (les), font partie de l'archipel du Spitzberg, 316 a.
Sept-Sœurs. Voyez Sept-Iles.
Shetland australes; archipel faisant partie des terres antarctiques, 320 b.
Sirènes. Hudson dit avoir vu un de ces poissons fabuleux, 198 b.
Skrellingers, synon. d'Esquimaux, 302 a.
Sommerset septentrional. Terre arctique, 178 a et 214 b.
Southampton (île), citée au nombre des terres arctiques, 178 b.
Spitzberg, îles dont se compose cet archipel; signification du nom de Spitzberg, 315 b et 316 a; situation géographique, ibid.; sentiment que fait éprouver l'aspect de cette contrée, ibid; paysage, 316 b; détails sur le climat et les trois règnes de ce pays, y compris les mers voisines; abondance de bois flottant, 317 a et suiv.; essai d'établissement au Spitzberg, 318 b; naufrages fréquents sur les côtes de cet archipel, 319 a.
Sud-Est (terre du), fait partie du groupe du Spitzberg, 316 a.

T

Thorne (Robert), décide Henri VIII, roi d'Angleterre, à ordonner une expédition au Nord, 186 a.
Trinité (terre de la), citée parmi les régions circompolaires du Sud, 320 b.

U

Unicorne de mer, nom donné au narval, 317 b.

V

Vaughan (David), compagnon de voyage et d'infortune de Knight et de Barlow. Il fait naufrage et périt dans la baie d'Hudson, 204 b.

W

Welley (île), citée au nombre des terres circompolaires australes, 320 b.
Wellington (canal) dans les régions arctiques, 214 b.
Westmanna (îles), voisines de l'Islande; d'où vient ce nom, 286 a.
Weymouth (George). Voyage infructueux de ce marin anglais vers le Nord, 197 b.
Willoughby. Voyage de ce navigateur anglais au Nord, 187 a; il découvre le Spitzberg, 316 a.
Winter (île), fait partie de l'archipel de Baffin-Parry, 178 b.
Wood (John). Ce navigateur anglais, en cherchant un passage au Nord-Est, fait naufrage sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, 204 b.

Y

Young, compagnon de voyage de Pickersgill. Sa tentative dans le Nord est complétement infructueuse, 208 a.

Z

Zéno (Nicolo et Antonio), navigateurs vénitiens; leurs voyages au Nord et leurs découvertes, 181 a.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DES RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.

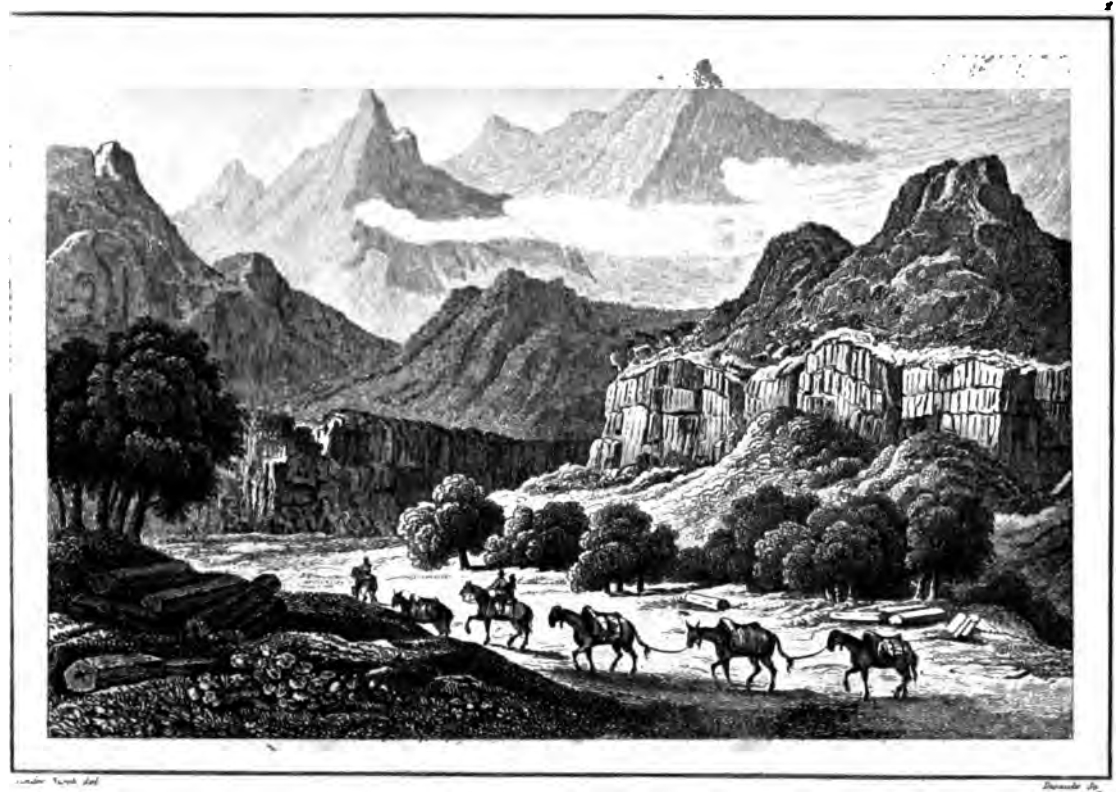
CLASSEMENT DES PLANCHES.

Numéros des planches.	CHILI	Ordre des planches à la fin du volume.	Ordre des planches dans le texte pour leur explication.
	Carte du Chili et de la république Argentine	1	1
4	Vallon du Rio-Quile	2	2-3
2	Basaltes du Rio-Torbido	3	ibid.
3	Vallée du Rio-Torbido	4	ibid.
19	Tremblement de terre à Valparaiso	5	4-5
1	Le condor	6	6-7
11	Ile de Juan Fernandez	7	8-9
9	Portraits d'Araucans	8	12-13
6	Pont suspendu de Cimbra	9	16-17
10	Huttes de Pehuenches	10	18-19
5	Passage du Rio-Quillota	11	20-21
7	Peons descendant les Cordilières	12	24-25
8	Chinchilla, Chinche	13	26-27
12	Vue générale de Santiago	14	86-87
16	Place de Santiago	15	ibid.
13	Hôtel de la monnaie à Santiago	16	ibid.
15	Le tajamar à Santiago	17	88-89
14	La canada à Santiago	18	ibid.
17	Valparaiso	19	ibid.
18	Rade de Valparaiso	20	ibid.

Numéros des planches		Ordre des planches à la fin du volume.	Ordre des planches dans le texte pour leur explication.
20	Tolcahuano	21	88-89
21	Mœurs populaires, jeu de los porotos et danses	22	92-93
22	Mœurs populaires, jeu de la cueca	23	ibid.
23	Costumes de la Conception	24	96
24	Costume du peuple chilien	25	ibid.
	BUÉNOS-AYRES, PARAGUAY, URUGUAY.		
1	Forêt vierge	1	4-5
2	Monographie du maté	2	ibid.
3	Jaguar, cougouar, coati, tapir	3	ibid.
4	Radeaux sur le Rio-Grande	4	8-9
5	Anthropophages	5	10-11
6	Indiens Charruas	6	ibid.
8	Peons, pâtres espagnols	7	12-13
13	Buenos-Ayres	8	14-15
14	Place du marché	9	ibid.
15	Marchands indiens	10	ibid.
16	Place publique	11	16-17
10	Relais de poste	12	ibid.
9	Pêcherie	13	ibid.
12	Vue à Maldonado	14	18-19
11	Pont de l'Inca	15	ibid.
7	Indiens du temps des jésuites	16	28-29
	PATAGONIE, TERRE-DU-FEU ET ILES MALOUINES.		
1-2	Carte de la Patagonie	1	1
3	Patagons du Nord	2	16-17
6	Patagons du Sud	3	27-28
7	Toldo et tombeaux des Patagons du Sud	4	28-29
5	Mouillage et ruines espagnoles à Port-Désiré	5	36-37
4	Village du Carmen	6	38-39
8	Mont Sarmiento	7	48-49
12	Ile de Wollaston près du cap Horn	8	ibid.
9	Fuégiens	9	56-57
11	Wigwams des Fuégiens à Port-Espérance	10	ibid.

CHILI

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Pons descendant les Cordillères

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Chinchilla Chinche

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN

Ferrier del. Massard Sc.

Portraits d'Araucans

THE NEW YORK

A

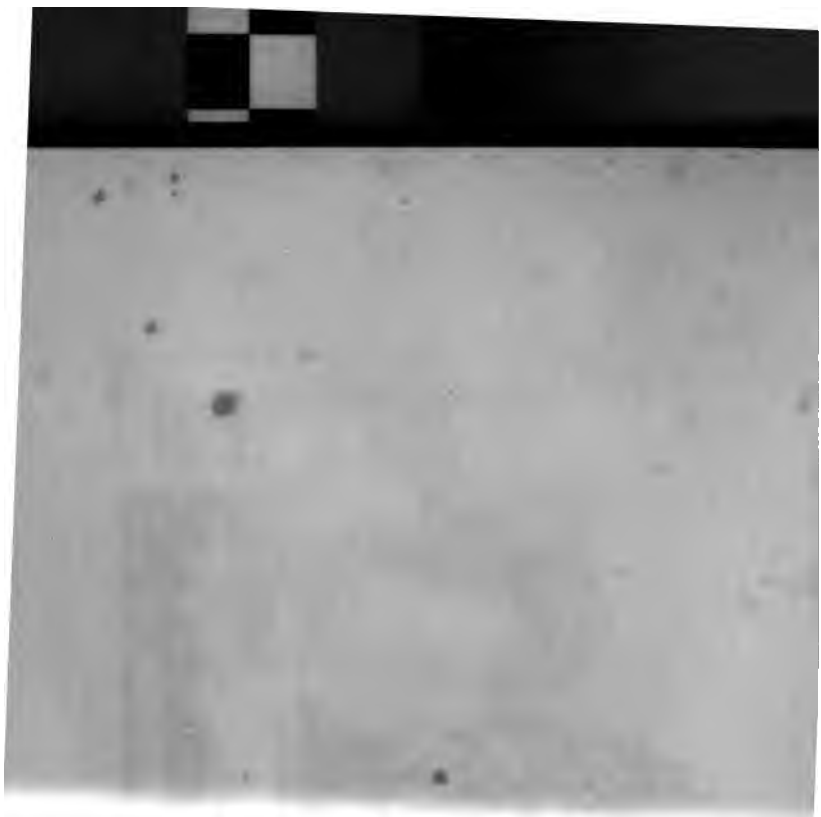
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

RY
ARY
OX

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Le Cajamar à Santiago



Place de Trotsag.

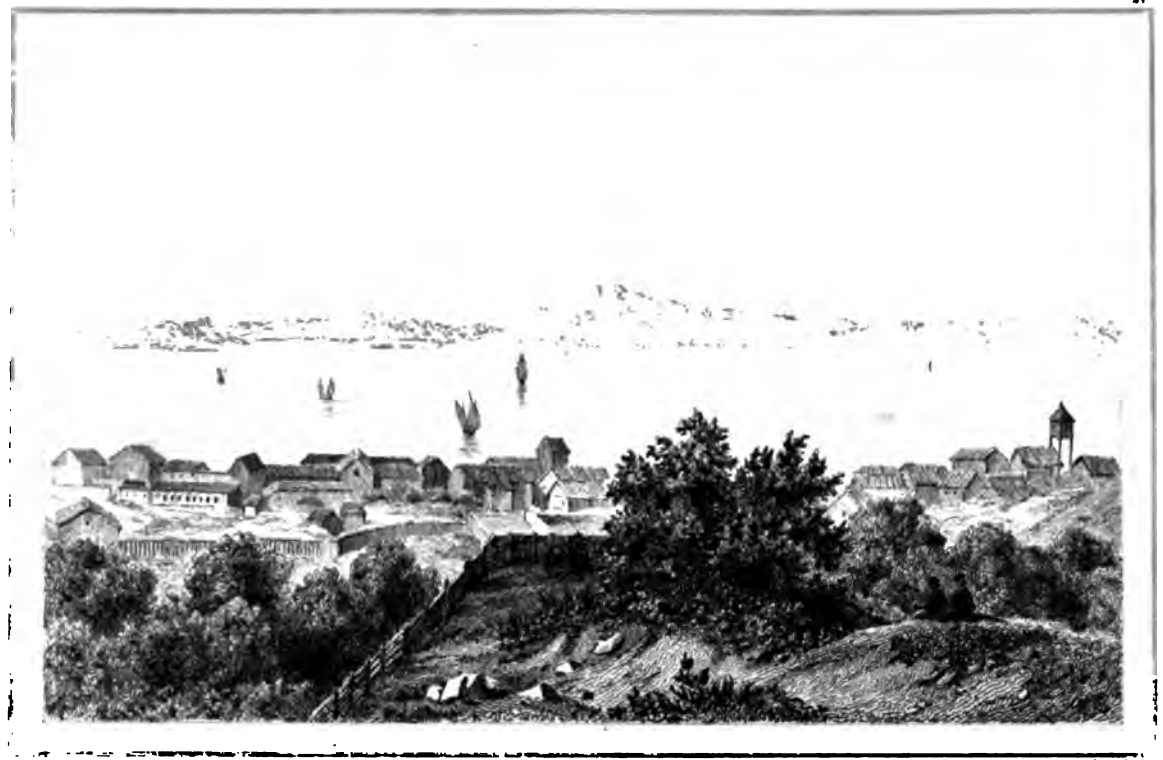
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

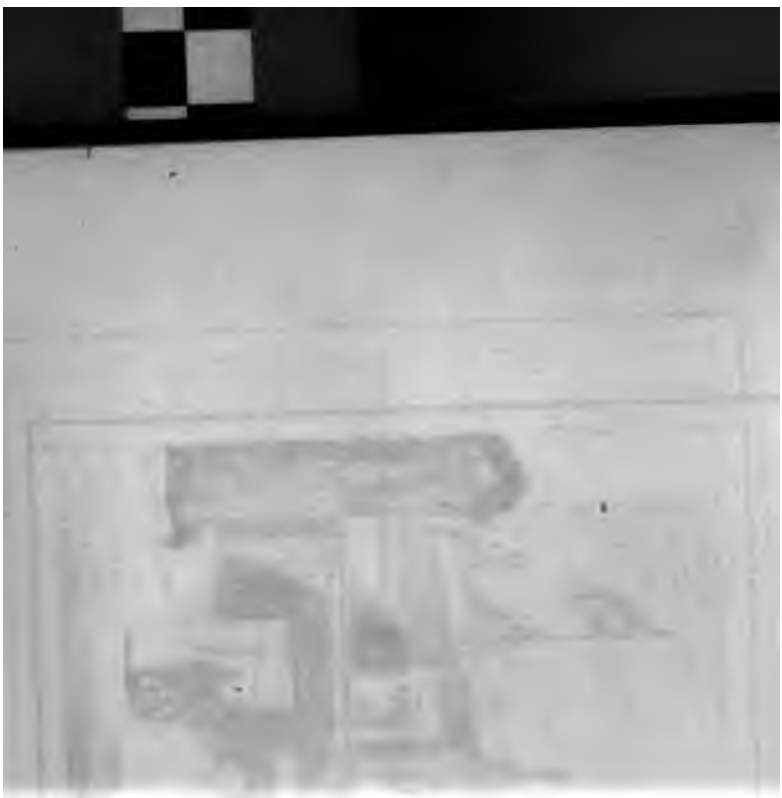
Rade de Valparaiso

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

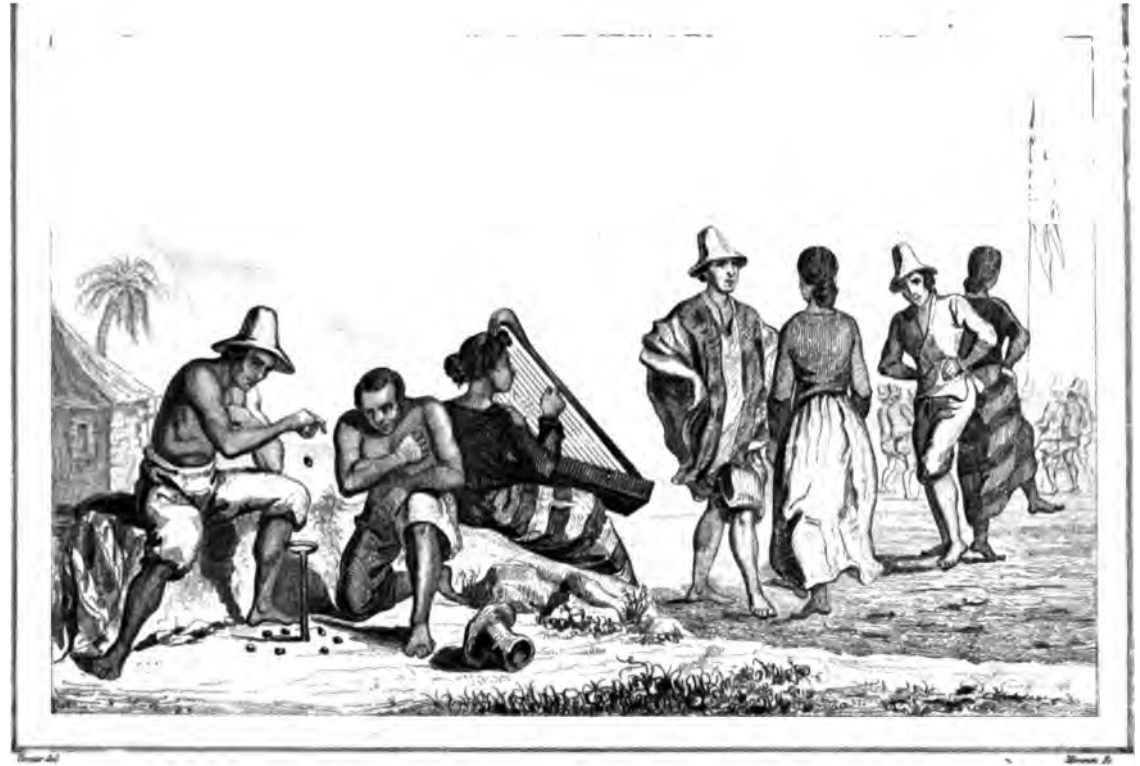
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

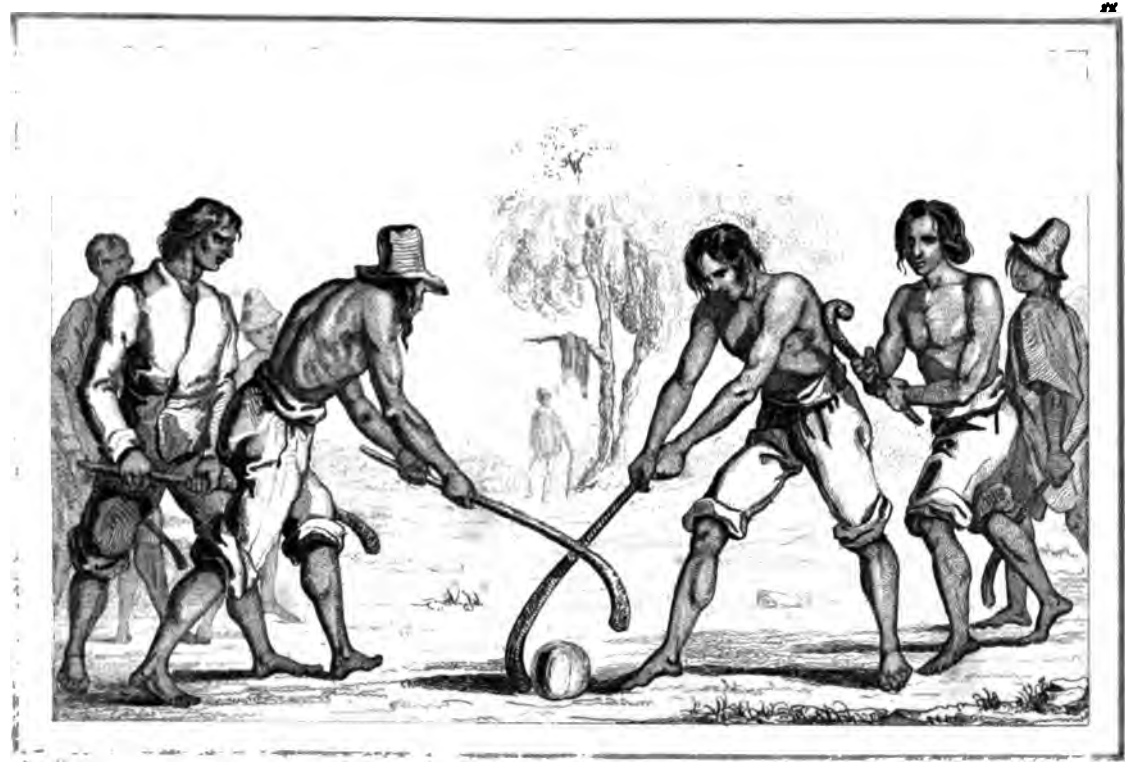




THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY



Mœurs populaires, Aïeu de Los perotes et Danses



Maures populaires, Jeu de la Crosse

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

GRAND CHACO GROSS-CHACO.

Urwald

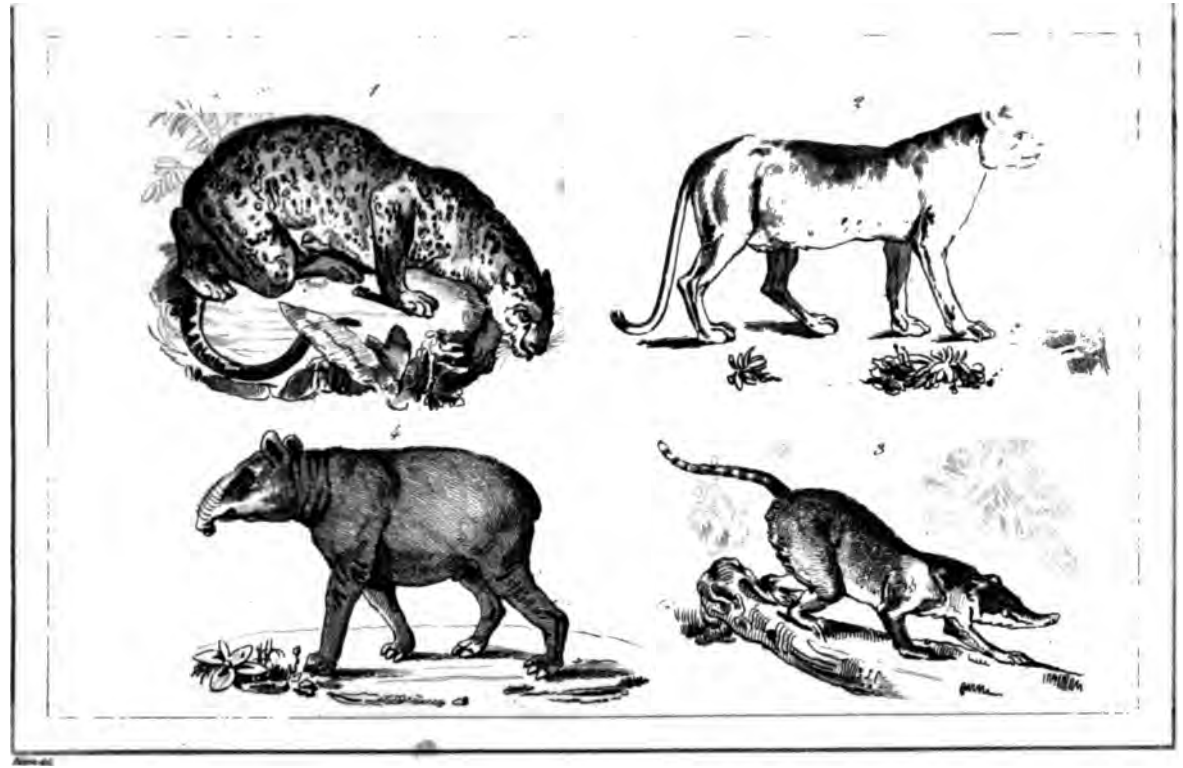
NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

PARAGUAY. PARAGUAY.

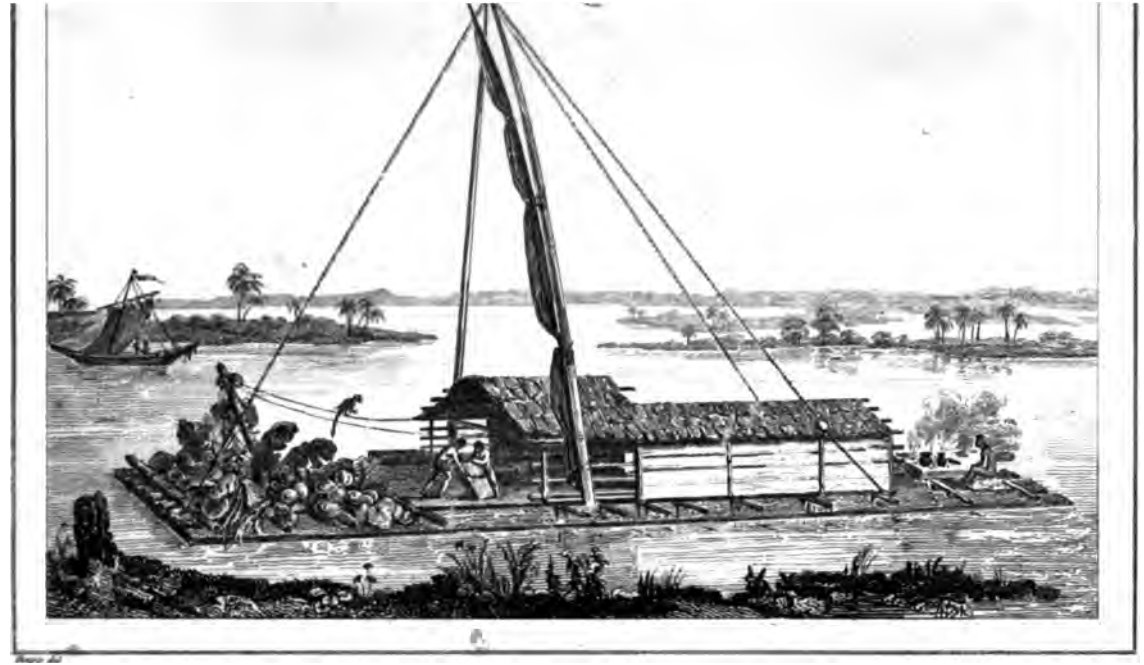
Monographie du Maté

Monographie des Mate.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS



1. Jaguar. 2. Couguard. 3. Couate. 4. Tapir.



Radeau sur le Rio-Grande

Floss auf dem Rio-Grande.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Pêcherie.

Fischerei.

YORK
LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX

Place du Marché Marketplace

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

RIO DE LA PLATA.

RIO DE LA PLATA.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Bouchard del. Lemaire direx.

Village du Carmen sur le Rio-Négro.

THE NEW YORK

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Patagons du Sud

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Mouillage et mines Espagnoles à Port Famine.

THE NEW YORK

PATAGONIE

Patagons du Sud

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Toldo et Tombeaux des Patagons du Sud.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Mont Sarmiento

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

TERRE DU FEU

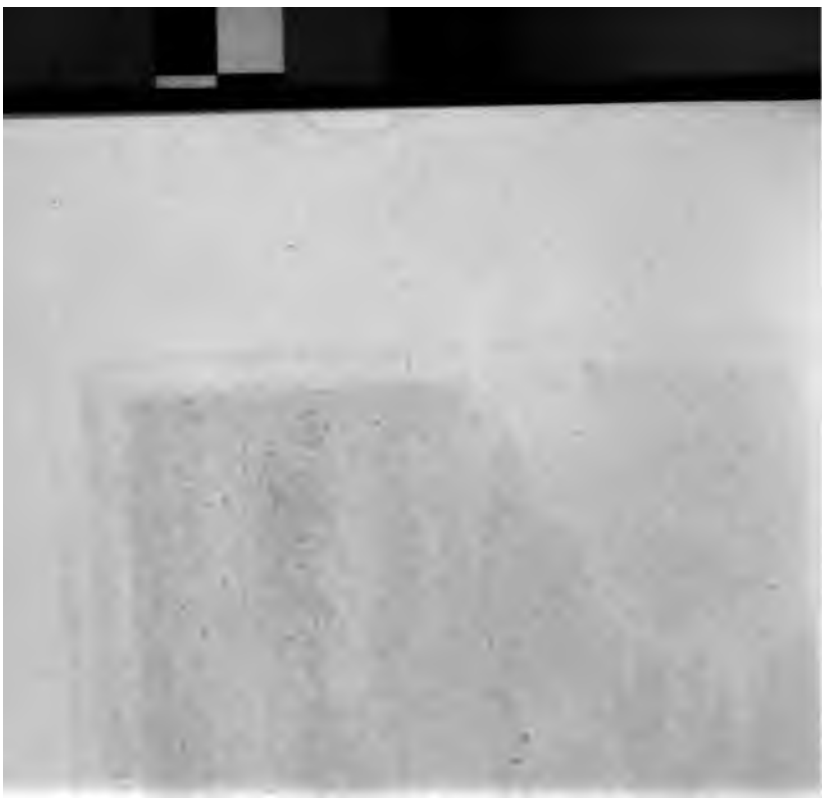
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

TERRE DU FEU

Wigwams des Pecqueurs à Port Espérance dans le Canal Madeleine

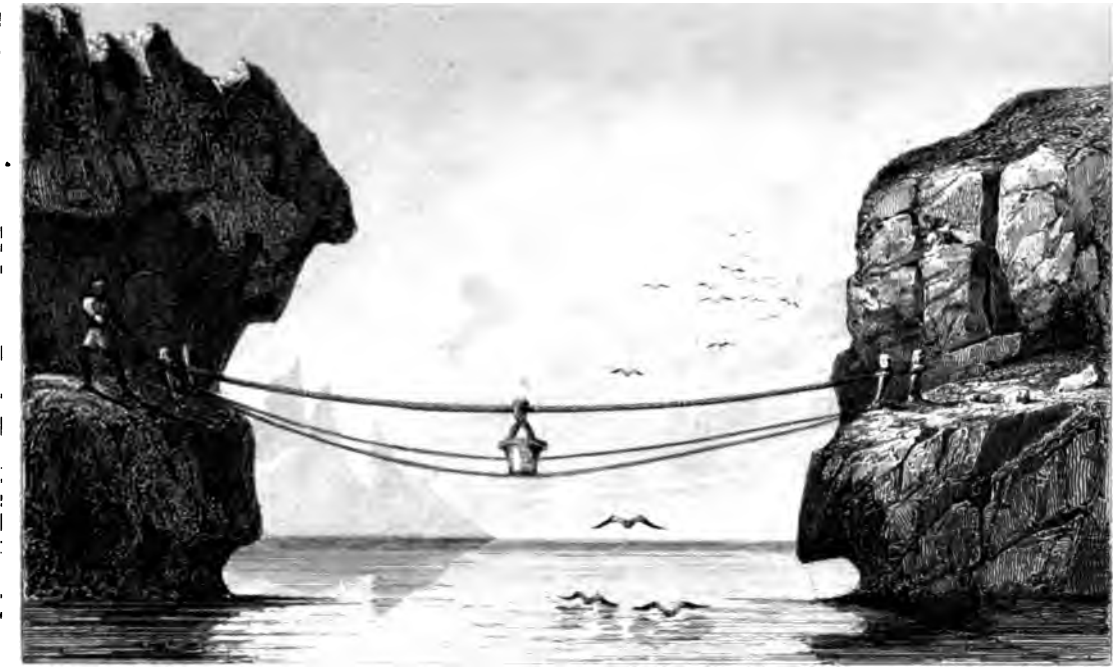


Ile de Wollaston près du Cap Horn.

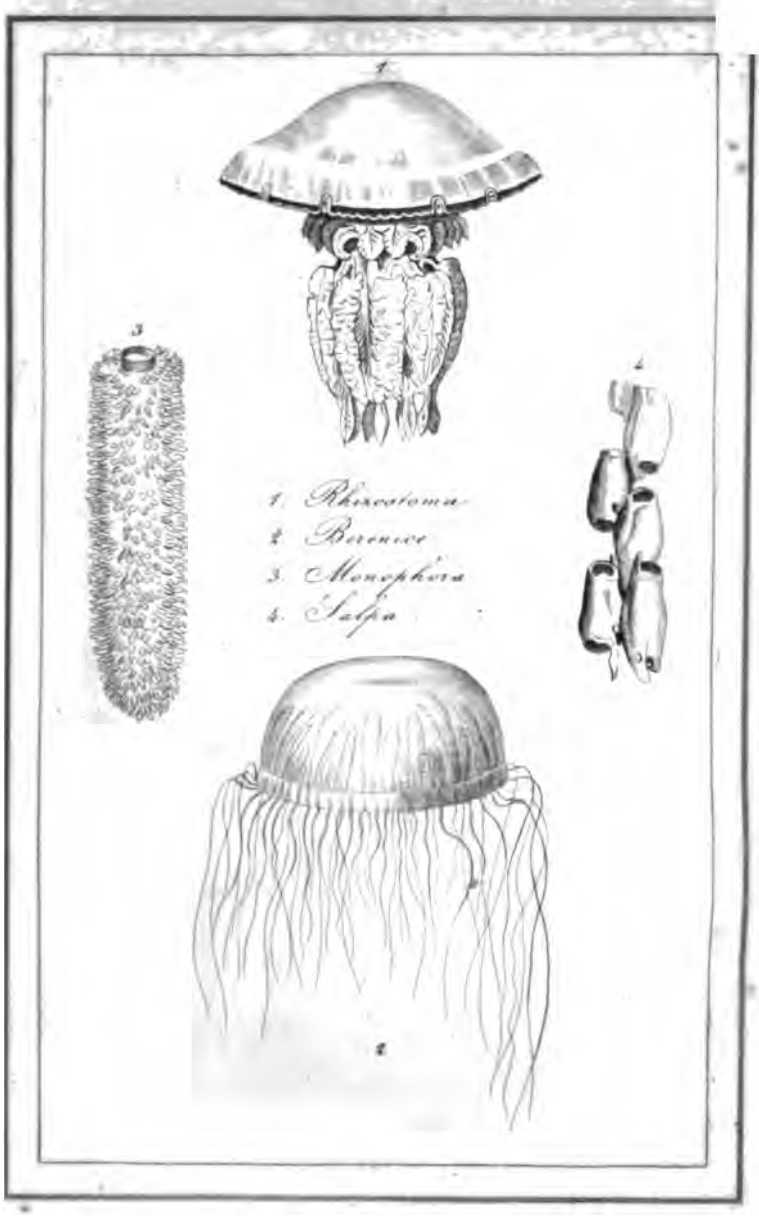
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Colonie de Port Louis dans l'Ile de la Soledad

ILES GALLAPAGOS.

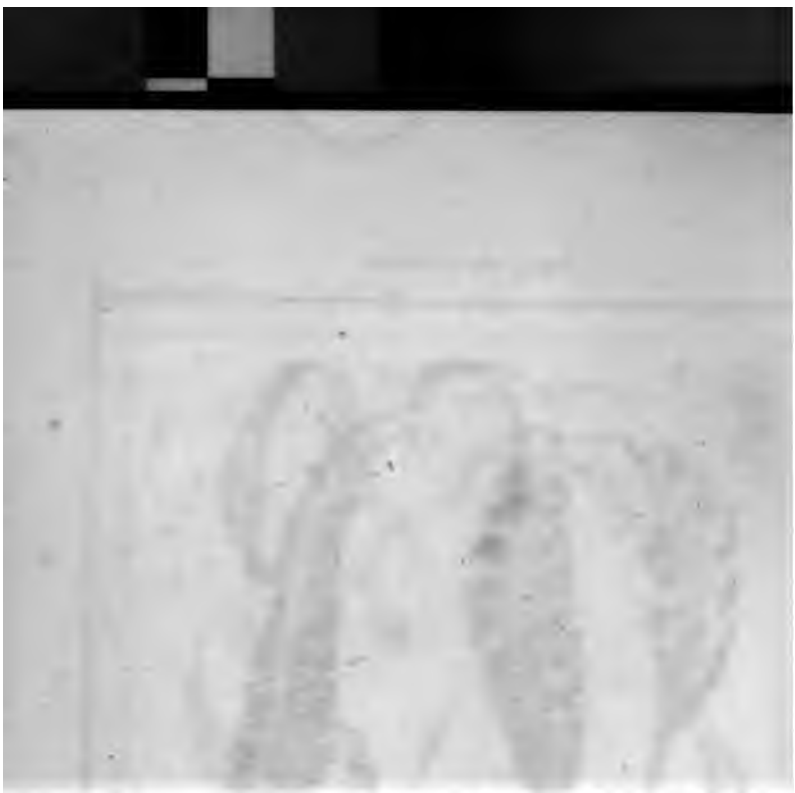


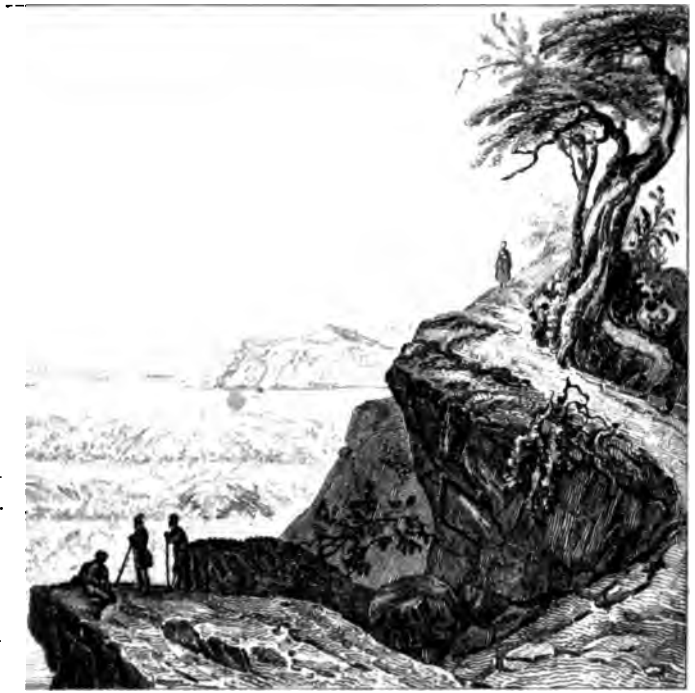
Pont de Communication de Berwick



Animaux Lucifères de l'Océan

Hydrophytes ou plantes marines des régions équatoriales





LIBRARY

Hyperboreens avec leurs Rennes.

Nordländer mit ihren Rennthieren.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATION

FOUNDATION

Aurore Boréale Nordlicht.

Soleil de Minuit Mitternachtssonne.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN

NEW YORK
LIBRARY
ASTOR
LENOX
TILDEN

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

YORK
LIBRARY
ON

Mont-Hécla, vu par le Sud.

COPY

Nouveau Geyser

NEW YORK
LIBRARY
ASTOR
LENOX
TILDEN

Roc Basaltique sous le cercle polaire

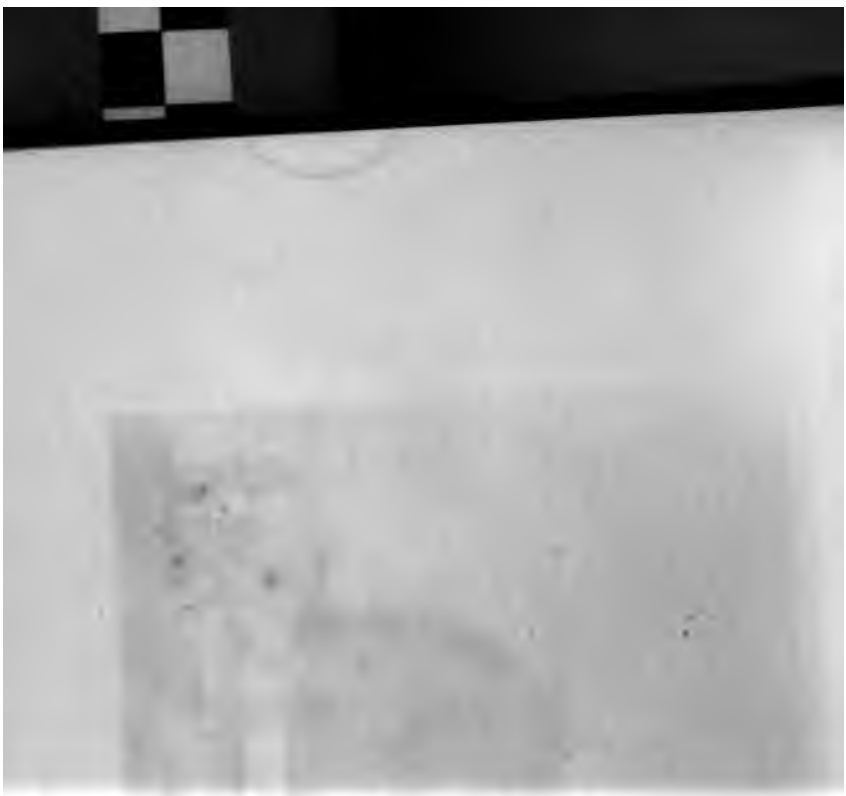
THE NEW YORK

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Traîneau d'Esquimaux.

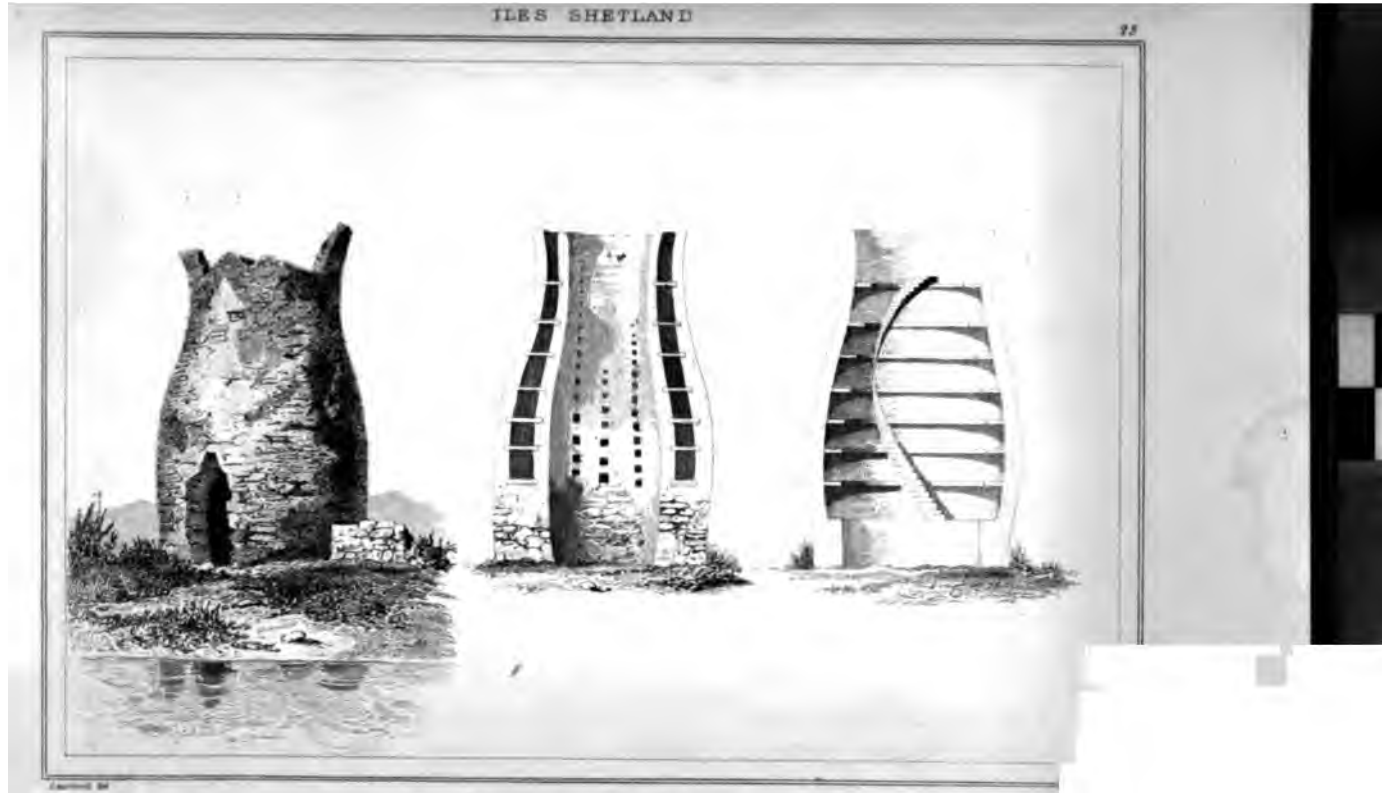
LIBRARY
ND ION

Le Bœuf musqué



Marche d'un Bâtiment à travers les glaces

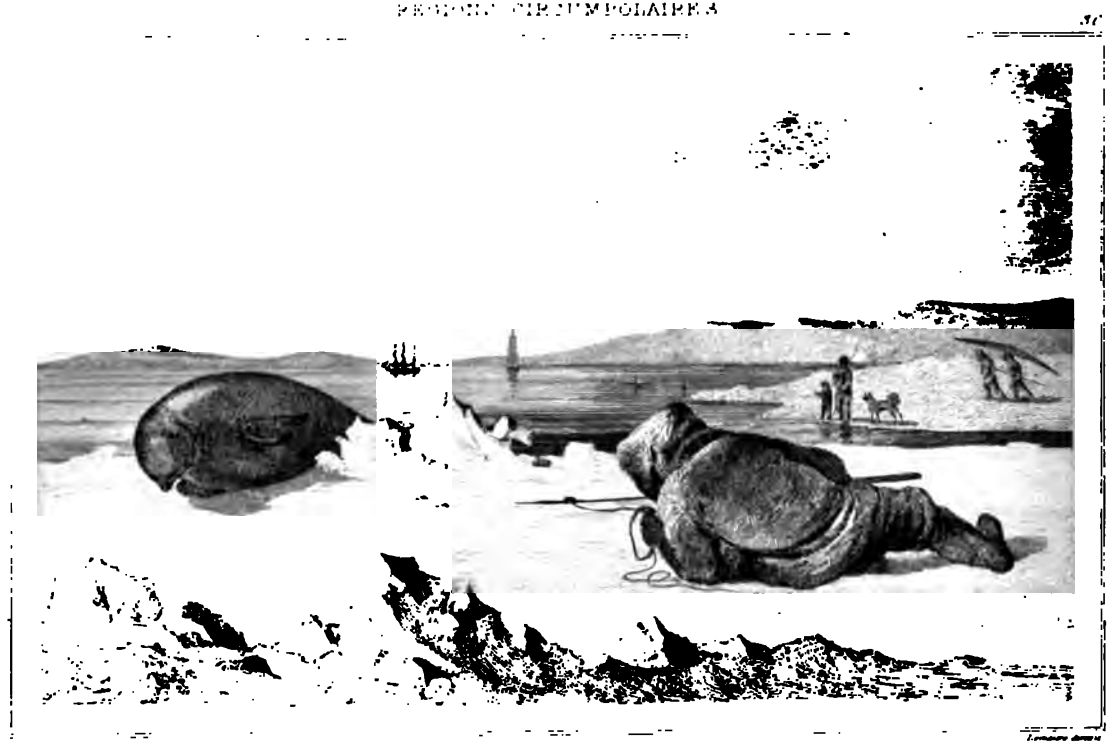
Groenlandais en Mer.



La Tour de Mousa.

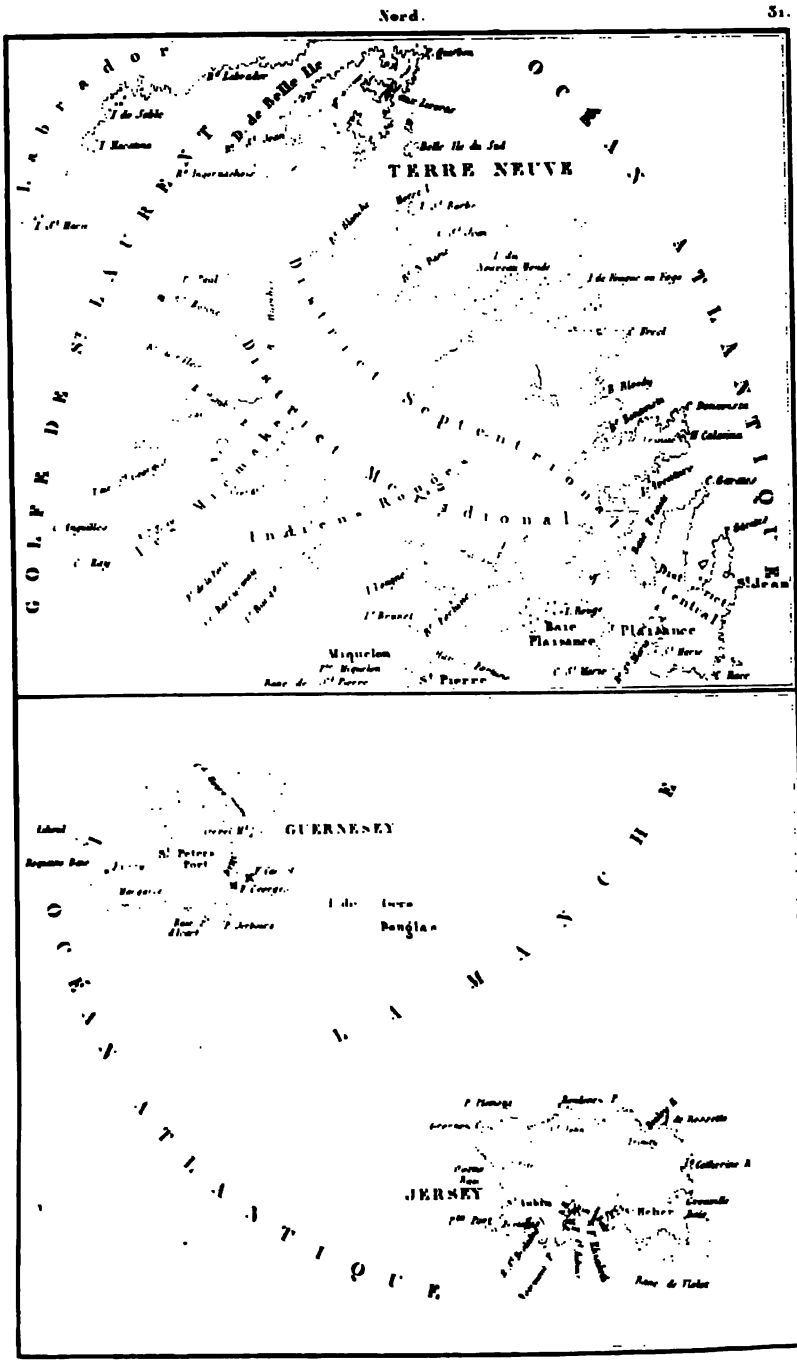
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

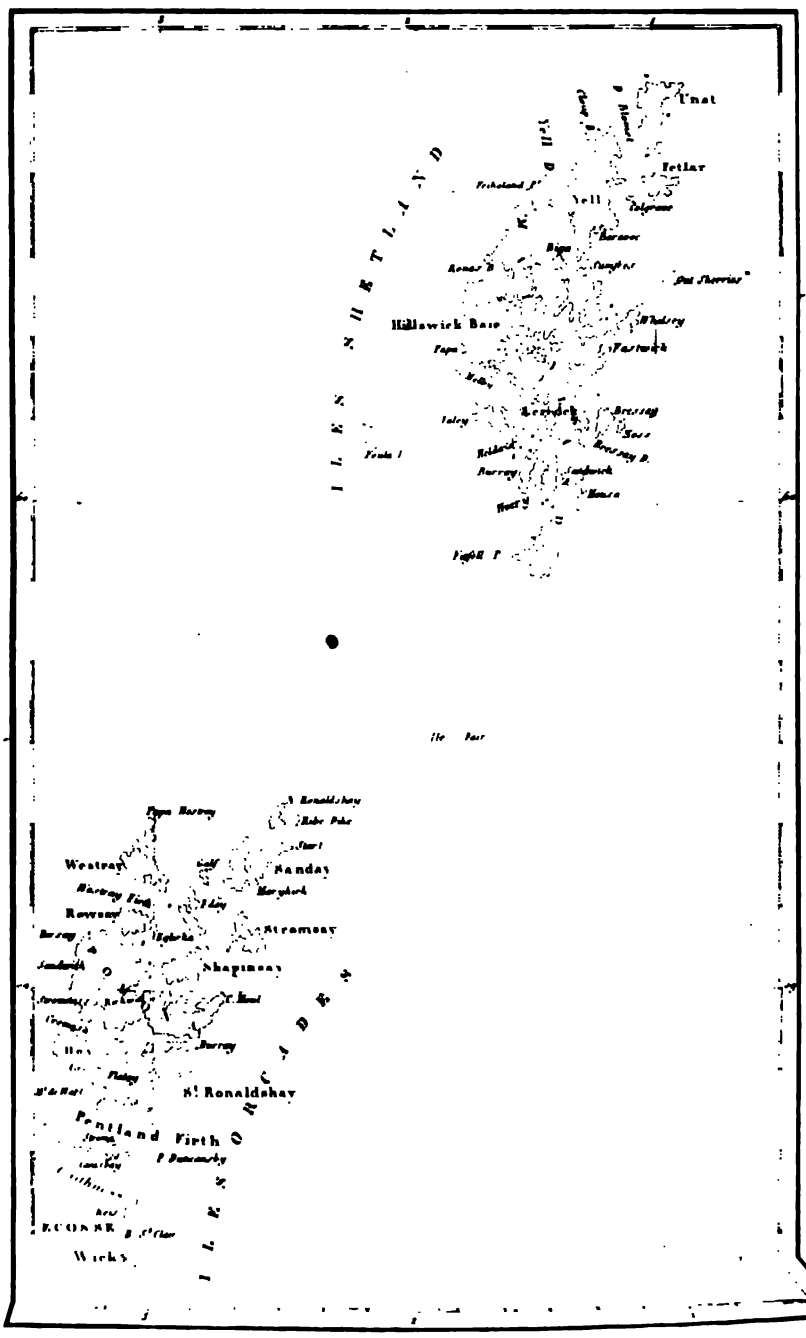
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY



Groenlandais surprenant un Phoque

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY


Labrador
D. de Belle Ile
TERRE NEUVE
Belle Ile du Sud
GOLFE DE St LAURENT
OCÉAN ATLANTIQUE
Indiens Rouges
Baie Plaisance
Plaisance
Miquelon
St Pierre
St Jean
GUERNESEY
St Peters Port
Douglas
JERSEY
OCÉAN ATLANTIQUE


Unst
Fetlar
Yell
Hillswick Bay
Lerwick
Westray
Sanday
Rousay
Stromsay
Shapinsay
St Ronaldshay
Pentland Firth
Wicks

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

[redacted]

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

MAY 4 - 1927